
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

Année
NKA

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

L'auteur de *l'Année littéraire et dramatique* recevra avec reconnaissance les communications qui pourront l'aider à rendre ce tableau périodique de plus en plus exact et complet.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie rue de Fleurus, 9.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE

OU

REVUE ANNUELLE DES PRINCIPALES PRODUCTIONS
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES
LES PLUS IMPORTANTES DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
CLASSÉES ET ÉTUDIÉES PAR GENRES

AVEC L'INDICATION

des événements les plus remarquables appartenant à l'histoire littéraire
dramatique et bibliographique de l'année

PAR G. VAPEREAU
Auteur du *Dictionnaire universel des Contemporains*

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE
ET DRAMATIQUE.

POÉSIE.

1

La poésie n'est pas morte. — M. Victor Hugo : *La Légende des siècles.*

Tout le monde dit et répète, depuis plusieurs années, que la poésie est morte, que les dieux s'en vont, que le feu sacré s'est éteint, qu'au milieu des âpres besoins de la société moderne et des labeurs égoïstes imposés pour les satisfaire, il n'y a plus de place pour les nobles pensées, pour le culte de l'inutile, comme disent les esprits positifs, c'est-à-dire du beau. Ce n'est pas toutefois que la poésie ait manqué d'adorateurs. La muse, veuve du génie, n'en a compté, comme Pénélope, qu'un plus grand nombre de prétendants, et jamais peut-être on n'a soupiré plus de vers que de nos jours. Voyez derrière les vitrines des libraires tous ces petits volumes aux couleurs tendres, roses, vert d'eau, bleu ciel, etc., avec des titres plus tendres encore : *Fleurs*, *Bouquets*, *Glanes*, *Gerbes*, *Soupirs*, *Pensées*

intimes, *Voix de l'âme*, etc. : véritable avalanche de poésies fugitives, trop dignes de ce nom.

Mais là n'était pas la poésie, cette puissance terrible ou charmante dont le caractère propre est de créer : la poésie, magicienne éternelle qui évoque au milieu du monde réel un monde idéal, plus animé, plus vivant, et surtout moins éphémère : car, emportées par les vicissitudes de l'histoire, la réalité s'évanouit, l'idéal, le rêve demeure; les fables d'Homère, les évocations de Dante, les créations de Shakspeare ont survécu aux luttes, aux faits, aux intérêts contemporains. Mais pour que la poésie donne cette vie, cette immortelle jeunesse, il faut qu'elle soit elle-même vivante et immortelle. Or, cette vie puissante ne vient pas seulement au poëte de lui-même et de Dieu ; elle lui vient aussi de la société et de son siècle. Le poëte résume, concentre, multiplie dans son âme les aspirations de toutes les âmes ; il est l'écho d'un monde, la voix d'une époque, voix assez forte pour retentir d'un monde à un autre à travers les âges.

Voilà la poésie dont nous ne retrouvons pas même l'ombre dans ces mille et un essais de versification facile, élégante, gracieuse même, mais qui ne représentent rien que des sentiments personnels ou des modes d'un jour. Voilà la poésie dont nous ne craignons pas de reconnaître le sceau à une époque encore assez rapprochée de nous, dans quelques pages des *Méditations* et surtout de *Jocelyn*, ce grand épisode à peine ébauché d'un plus grand poëme qui ne s'écrira jamais; voilà la poésie telle que pouvait aussi la faire revivre, spécialement au théâtre, l'auteur d'*Hernani* et du *Roi s'amuse*.

De ces deux poëtes, dont aucun autre, depuis un tiers de siècle, n'est venu disputer la place, le premier a entièrement sacrifié l'immortelle poésie sur l'autel mouvant de la politique; le second, détourné de l'arène poétique par la passion révolutionnaire, y a été ramené par elle. Après avoir écrit dans l'exil, sous une inspiration de vengeance,

un livre de vers trop ardent pour obtenir de traverser nos frontières, M. Victor Hugo nous est revenu, il y a trois ans à peine, avec deux volumes de poésies intimes et tristes, les *Contemplations*, dont la plupart étaient datées de France et d'époques plus ou moins reculées. Aujourd'hui, c'est de l'étranger encore qu'il nous envoie une œuvre vraiment nouvelle et écrite tout entière dans l'exil. Elle s'appelle *la Légende des siècles*[1]. Le proscrit, dans sa foi politique, repousse pour lui-même la clémence qui lui ouvre les portes de la patrie; mais son livre les franchit et le rend, parmi nous, plus présent que jamais : l'homme fût-il, comme Ovide, au bout du monde, le poëte n'est jamais exilé.

C'est à la France que le nouveau livre de M. Victor Hugo est dédié. Loin d'elle, il a été écrit pour elle. Quatre petits vers, simples, touchants, et qui se gravent, malgré vous, dans la mémoire du cœur, forment la lettre d'envoi.

Livre, qu'un vent t'emporte
En France, où je suis né!
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

Image gracieuse et triste, modestement empruntée à l'exilé romain par le poëte français, mais heureusement inapplicable à son œuvre. Non : ce n'est point ici la dépouille flétrie de l'arbre arraché du sol; c'est la végétation vigoureuse, touffue, d'une tige robuste, puisant à toutes racines dans un sol renouvelé. La séve monte toujours à pleines fibres, circule, afflue, s'extravase, se prodigue en une forêt de pousses régulières ou en excroissances désordonnées. Bonne ou mauvaise, la poésie de M. Victor Hugo n'est ni épuisée ni appauvrie. Aussi rencontrera-t-elle, comme toujours, une foule d'admirateurs ou de détrac-

1. Michel Lévy, 2 vol. in-8.

teurs passionnés, un petit nombre de juges impartiaux, mais pas un seul lecteur indifférent.

La Légende des siècles, dans la pensée de l'auteur, n'est pas un recueil de poésies détachées; c'est à la fois un poëme et un fragment de poëme; c'est un tout et un commencement. Comme poëme, comme tout, ce livre a son objet propre : la marche de l'humanité et ses progrès; comme fragment et commencement, il est le premier terme d'une immense trilogie poétique qui doit embrasser, après le progressif, le relatif ou le mal, puis l'infini ou l'absolu; *la Légende des siècles* aura deux suites : *la Fin de Satan* et *Dieu*. Ces deux derniers poëmes, nous dit M. Victor Hugo, sont déjà presque terminés; l'un sera le dénoûment, l'autre, le couronnement de l'œuvre inaugurée aujourd'hui.

Il y aurait bien quelques objections à faire contre ces prétentions historiques ou métaphysiques, élevées si inopinément à propos de poésie. Les trois poëmes annoncés forment-ils un seul et même poëme? Le premier des trois a-t-il en lui-même cette suite, ce lien, cette distribution ordonnée que l'unité d'un poëme suppose? Est-ce une histoire poétique de l'humanité, un tableau universel de ses destinées, de ses chutes et de ses progrès? ou n'est-ce qu'un recueil d'épisodes historiques ou légendaires, sans autre lien que la chronologie, sans autre unité que celle des procédés de composition et de style qui peuvent se retrouver les mêmes, dans des œuvres séparées et sur les sujets les plus divers? Cela importe peu aux amis de la poésie. Voyons l'œuvre elle-même plutôt que la théorie dans laquelle on l'emprisonne. Laissons au poëte sa foi, ou ses illusions de philosophe; s'il apporte ou non des arguments à un système métaphysique, politique, religieux, humanitaire, on le verra bien; mais, pourvu qu'il nous offre de grandes idées et de beaux vers, nous sommes prêts à y applaudir.

La Légende des siècles partage en quinze périodes l'espace

compris depuis la création jusqu'à la fin des temps. Quelques poésies philosophiques ou bibliques retracent la période sacrée d'Ève à Jésus. L'Inde est absente ; absente, toute l'antique civilisation orientale, cette mère commune de toute civilisation ; absente, la Grèce classique ; absente, toute l'histoire de Rome, dont la décadence seulement est représentée par *le Lion d'Androclès*. A l'islamisme se rapportent trois légendes. Le cycle héroïque chrétien se réduit ensuite à quelques récits carlovingiens. La période de la chevalerie prend plus de place et occupe à elle seule, avec deux véritables poëmes, *le Petit roi de Galice* et *Eviradnus*, la moitié du premier volume, que *les Trônes d'Orient* terminent. L'Italie a fourni un troisième grand poëme, celui de *Ratbert*. Le seizième siècle, l'Espagne, l'Inquisition, le dix-septième siècle, etc., sont représentés tour à tour par un récit ou une simple fantaisie poétique. Chose étonnante : le dix-huitième siècle et la révolution française manquent également. Quatre tableaux qui sont de tous les temps, c'est-à-dire d'aucun, sont groupés sous le titre de *Maintenant*. *Pleine mer* et *Plein ciel* se rapportent au vingtième siècle, et un chapitre final, *Hors des temps*, annonce le jugement dernier.

Dans cette longue course à travers l'humanité, M. Victor Hugo n'a guère vu que des malheurs et des crimes. « Les tableaux riants, dit-il lui-même, sont rares dans ce livre, » et il ajoute : « cela tient à ce qu'ils ne sont pas fréquents dans l'histoire. » Que ce soit la faute du modèle ou de l'humeur du peintre, la réalité ne se présente, que sous un aspect sombre. Une lueur sinistre éclaire la route de l'homme ; une trace sanglante marque son passage. Le poëte qui la suit, n'entend que les cris de rage des uns et les cris de douleur des autres ; mais la pitié pour les victimes s'éteint dans la colère qu'il ressent contre les bourreaux ; il n'a pas de voix pour consoler, il n'en a que pour maudire. La tyrannie sous toutes ses formes, l'usur-

pation, l'oppression, la violence, la guerre, lui arrachent des imprécations. Il voit le pouvoir sans bornes engendrer la méchanceté sans scrupules; la force organisée pour défendre l'homme et servir à l'écraser. A ce spectacle, il se révolte, il proteste, il appelle l'expiation, la vengeance. Il met à décrire les horreurs des époques d'oppression une complaisance inépuisable, afin d'en rendre plus odieux les principes religieux et politiques; quelques traits gracieux ne seront jetés dans ces affreuses peintures que pour les assombrir encore par le contraste. Nuit sinistre que l'éclair seul sillonne et qui fait soupirer après la lumière du jour; chaos monstrueux où se produisent à peine, pour être aussitôt étouffés, les germes d'ordre, de paix et d'amour, dont le poëte, j'allais dire le prophète, nous promet, dans un monde meilleur, la bienheureuse éclosion.

A cette unité de plan qui appartient plutôt à une conception philosophique ou politique qu'à l'histoire, voici dans quelle mesure répond l'unité d'exécution.

C'est par une des peintures les plus riantes que s'ouvre cette galerie de sombres tableaux. *Le Sacre de la femme* nous représente Ève au milieu du monde naissant. Ici le poëte des *Orientales* se retrouve tout entier; l'épanouissement de la nature est égalé par l'épanouissement de la poésie; à l'exubérance de la vie répond l'exubérance du sentiment et de la peinture. Les anciens poëtes nous ont laissé des descriptions intarissables de l'âge d'or; mais leur fécondité ne crée, ne multiplie que des formes. La fécondité de M. Victor Hugo crée partout la vie. Partout des bruits animés, des tressaillements, des instincts, du mouvement, de l'âme; partout du sentiment et de la pensée :

Jours inouïs! Le bien, le beau, le vrai, le juste,
Coulaient dans le torrent, frissonnaient dans l'arbuste;
L'aquilon louait Dieu, de sagesse vêtu;
L'arbre était bon: la fleur était une vertu;

C'était peu d'être blanc, le lis était candide;
Rien n'avait de souillure et rien n'avait de ride;
Jours purs ! Rien ne saignait sous l'ombre et sous la dent,
La bête heureuse était l'innocence rôdant;
Le mal n'avait encor rien mis de son mystère
Dans le serpent, dans l'aigle altier, dans la panthère;
Le précipice ouvert dans l'animal sacré
N'avait pas d'ombre, étant jusqu'au fond éclairé;
La montagne était jeune et la vague était vierge;
Le globe, hors des mers dont le flot le submerge,
Sortait beau, magnifique, aimant, fier, triomphant,
Et rien n'était petit quoique tout fût enfant.
La terre avait, parmi ses hymnes d'innocence,
Un étourdissement de séve et de croissance;
L'instinct fécond faisait rêver l'instinct vivant;
Et, répandu partout, sur les eaux, dans le vent,
L'amour épars flottait comme un parfum s'exhale;
La nature vivait, naïve et colossale;
L'espace vagissait ainsi qu'un nouveau-né;
L'aube était le regard du soleil étonné.

C'est au milieu de ce monde riant, pur, animé qu'Ève s'est sentie féconde, et toute cette nature n'a de sentiment, d'âme, de voix, d'expression, de regard, que pour la saluer, lui sourire et tressaillir d'amour avec elle. C'est là le sacre de la femme.

Mais place au crime, place à la haine ! Voici, sous le titre de la *Conscience*, les terreurs du remords dans l'âme de Caïn.

Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.

Il fuit, et cet affreux regard le suit partout. Sous la tente, derrière un mur de bronze forgé tout exprès par Jubal, au fond d'une enceinte de tours construite par Hénoch et fermée par Tubalcaïn, à l'ombre de remparts de granit épais comme des montagnes, l'œil le regarde toujours. Après les folies, après les fureurs que lui inspire

inutilement l'horrible vision, Caïn demande qu'on lu creuse sous la terre un sépulcre.

« Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien ! »
Puis il descendit seul vers cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Effroyable cauchemar! A quelques nuances près, voilà les tons que préfère aujourd'hui le poëte, et souvent ceux où il excelle. Ce terrible morceau, où M. Victor Hugo a bien voulu garder une sobriété relative, pourrait être cité tout entier. C'est, par l'impression générale, un modèle du genre, et c'est, pour le détail, l'un des plus irréprochables de toute l'œuvre.

Il a pour pendant, dans un âge plus moderne, *le Parricide*. Le roi Canut, après avoir aidé son vieux père à mourir, est devenu un grand monarque, juste, sage, puissant, glorieux ; il a eu un long règne, et il est mis au tombeau comme un saint. Mais la nuit, il sort de sa bière, enveloppé d'un suaire étincelant de blancheur ; il marche, il erre dans toutes les contrées du Nord, et voici qu'au milieu des frimas et des neiges, du haut d'un ciel blanc comme son suaire, des gouttes de sang tombent une à une sur lui et l'enveloppent d'une horrible pourpre. Ici l'exagération des moyens et des effets poétiques est portée au comble.

Seul dans le grand silence et dans la grande nuit,
Derrière lui le monde obscur s'évanouit ;
Il se trouva, lui, spectre, âme, roi sans royaume,
Nu, face à face avec l'immensité-fantôme ;
Il vit l'infini, porche horrible et reculant,
Où l'éclair, quand il entre, expire triste et lent,
L'ombre, hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres,
L'informe se mouvant dans le noir, les ténèbres....

Ce qui vaut mieux c'est une répétition terrible, dans sa

simplicité, faisant sentir goutte à goutte le sang qui tombe sur le spectre royal. Ces mots :

Une goutte de sang tomba sur le linceul,

reviennent sans cesse avec de légères variantes, jusqu'à ce qu'enfin les gouttes se multiplient, s'élargissent, se réunissent et ruissellent. Enveloppé d'un suaire rouge, le roi parricide n'ose rentrer dans le lieu saint, où les prêtres chantent des hymnes à sa gloire, et,

Sentant, à chaque pas qu'il fait vers la lumière,
Une goutte de sang sur sa tête pleuvoir,
Rôde éternellement sous l'énorme ciel noir.

Cette légende est-elle une fiction du poëte ou une ballade populaire? Ailleurs M. Victor Hugo crée lui-même la ballade par le tour qu'il donne à la tradition ou à l'histoire. *La Fosse aux Lions*, qui nous ramène à la période biblique, en est un exemple, et cette pièce montre trop bien les procédés de composition de l'auteur pour que nous ne nous y arrêtions pas.

Voici l'exposition :

Les lions dans la fosse étaient sans nourriture.
Captifs, ils rugissaient vers la grande nature
Qui prend soin de la brute au fond des antres sourds.
Les lions n'avaient pas mangé depuis trois jours.
Ils se plaignaient de l'homme, et, pleins de sombres haines,
A travers leurs plafonds de barreaux et de chaînes,
Regardaient du couchant la sanglante rougeur.

Voici le théâtre :

La fosse était profonde et, pour cacher leur fuite,
Og et ses vastes fils l'avaient jadis construite;
Ces enfants de la terre avaient creusé pour eux
Ce palais colossal dans le roc ténébreux;
Leurs têtes en ayant crevé la large voûte,
La lumière y tombait et s'y répandait toute,
Et ce cachot de nuit pour dôme avait l'azur.

Viennent ensuite les personnages :

Ils étaient quatre et tous affreux. Une litière
D'ossements tapissait le vaste bestiaire;
Les rochers étageaient leur ombre au-dessus d'eux;
Ils marchaient écrasant sur le pavé hideux
Des carcasses de bête et des squelettes d'homme.

Chacun a son caractère et son rôle; l'un représente le désert, un autre la forêt, le troisième la montagne, le quatrième la mer.

Voici l'action :

.... (Ils) allaient et venaient; leur prunelle
Si quelque oiseau battait leurs barreaux de son aile,
Le suivait; et leur faim bondissait, et leur dent
Mâchait l'ombre à travers leur cri rauque et grondant.
Soudain dans l'antre obscur de la lugubre étable
La grille s'entr'ouvrit; sur le seuil redoutable,
Un homme que poussaient d'horribles bras tremblants,
Apparut; il était vêtu de linceuls blancs;
La grille referma ses deux battants funèbres.
L'homme avec les lions resta dans les ténèbres.
Les monstres, hérissant leur crinière, écumant,
Se ruèrent sur lui, poussant ce hurlement
Effroyable, où rugit la haine et le ravage,
Et toute la nature irritée et sauvage
Avec son épouvante et ses rébellions;
Et l'homme dit : « La paix soit avec vous, lions. »
L'homme dressa la main, les lions s'arrêtèrent.

Quelques coups de pinceau achèvent ce tableau; puis les quatre lions prennent tour à tour la parole et s'expliquent les uns aux autres la cause de leur stupeur et de leur apaisement. Chacun d'eux a reconnu dans cet homme la contrée ou l'élément qu'il représente :

Cet homme vient à nous de la part du désert,

dit le lion des sables, à la fin de son monologue;

Cet homme vient à nous de la part des forêts,
Cet homme vient à nous de la part des montagnes,

disent tour à tour, à la fin du leur, le second et le troisième monstre ;

> Cet homme au front serein vient de la part de Dieu,

dit enfin le lion de la mer, qui a parlé le dernier.

Voici la scène finale :

> Dans la nuit où noircit le grand firmament bleu,
> Le gardien voulut voir la fosse; et cet esclave,
> Collant sa face pâle aux grilles de la cage,
> Dans la profondeur vague aperçut Daniel
> Qui se tenait debout et regardait le ciel,
> Et songeait, attentif aux étoiles sans nombre,
> Pendant que les lions léchaient ses pieds dans l'ombre.

Récit et tableau, rien de plus complet que cet ensemble, dût-on y blâmer quelques inventions ou quelques détails. M. Victor Hugo a souvent cette forte unité.

D'autres fois l'artiste jette seulement quelques couleurs sur la toile, sans achever son sujet. *Booz endormi* n'a pas de dénoûment : il dort, il rêve, il parle. Ruth est près de lui à son insu.

> Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
> Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés;
> Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
> Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Cette scène gracieuse se perd dans le vague, comme le regard de son héroïne.

> Tout reposait dans Ur et dans Jédimadeth;
> Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
> Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
> Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,
>
> Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
> Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
> Avait en s'en allant négligemment jeté
> Cette faucile d'or dans le champ des étoiles.

Mais le poëte n'a pas le temps de s'arrêter à ces riantes images ; la réalité, l'histoire, c'est-à-dire le mal et l'horrible, l'appellent. Sa passion pour le sombre va trouver de quoi se satisfaire dans le moyen âge. Avant d'y entrer, il rencontre Charlemagne que l'auteur d'*Hernani* connaît de longue date et sait faire parler. Il nous le montre au milieu de ses barons, inaugurant avec grandeur de longs siècles de guerre. La légende du page *Aymerillot*, à qui le conquérant doit la prise de Narbonne, a une forte couleur locale. La simplicité, la naïveté du récit rappelle les vieilles chroniques, sources de l'histoire : c'est un vrai modèle de poésie archéologique.

Le *Mariage de Roland* est à la fois plus grandiose et plus bizarre. Le mariage! mieux eût valu dire le grand combat de Roland ; c'est, en effet, une lutte gigantesque, ardente, opiniâtre, infatigable, avec un mariage inattendu pour dénoûment. Le digne rival de Roland est Olivier. Pendant quatre jours leurs épées suffisent aux combattants, mais elles se brisent : alors ils arrachent les chênes et poursuivent leur duel étrange jusqu'à ce qu'il soit bien prouvé qu'aucun d'eux n'en sortira vaincu.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque en leurs têtes,
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants.
A grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.
Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup, Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête et dit : « Roland, nous n'en finirons point.
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères?
Écoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
Épouse-la. — Pardieu! je veux bien, dit Roland.
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »
C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

Dans les *Chevaliers errants* la scène ne change pas, elle s'obscurcit seulement. Ce sont encore, dans des récits de

plus longue haleine, les vieilles chroniques qui servent de guide au poëte. A la simplicité ordinaire du langage, à la naïveté et à la crudité des détails, on reconnaît les sources : c'est dans les faits et gestes de la féodalité que M. Victor Hugo a surtout trouvé la terreur, les violences, les perfidies, les usurpations, les meurtres, les tueries, les massacres, les scènes de sang dont le pittoresque affreux garantit l'authenticité. Qu'on en juge par ce détail :

Le moment est funèbre ; Eviradnus sent bien
Qu'avant qu'il ait choisi dans quelque armure un glaive,
Il aura dans les reins la pointe qui se lève ;
Que faire ? tout à coup sur Ladislas gisant
Son œil tombe ; il sourit terrible, et se baissant,
De l'air d'un lion pris qui trouve son issue :
« Hé ! dit-il, je n'ai pas besoin d'autre massue ! »
Et prenant aux talons le cadavre du roi.
Il marche à l'empereur, qui chancelle d'effroi ;
Il brandit le roi mort, comme une arme, il en joue,
Il tient dans ses deux poings les deux pieds, et secoue,
Au-dessus de sa tête, en murmurant : « Tout beau ! »
Cette espèce de fronde horrible du tombeau,
Dont le corps est la corde et la tête la pierre.
Le cadavre éperdu se renverse en arrière,
Et les bras disloqués font des gestes hideux.

Quand l'horrible est à ce point dans les faits, pourquoi le mettre à plaisir dans les mots ? Pourquoi le chercher dans les petits moyens typographiques ? M. Victor Hugo affectionne les vers détachés, comme ceux-ci, entre deux blancs, du reste de la page.

Ils passaient, effrayants, muets, masqués de fer.

Le mont complice et noir s'ouvre en gorges désertes.

Tout est silencieux dans la salle terrible.

Dans ces deux profils d'homme un œil de tigre brille.

Ce sont là des effets de fantasmagorie qui font sourire

les admirateurs du poëte et qui fournissent des armes aux détracteurs de son talent.

Loin de l'Europe, au bon temps féodal, règne aussi la violence, et les *Trônes d'Orient* nous montrent autour de la puissance souveraine les mêmes crimes, les mêmes terreurs. Là du moins, les maîtres des hommes trouvent en eux-mêmes et dans la crainte du néant, une juste expiation. Dix sphinx donnent tour à tour au sultan Zim-Zizimi, le dernier, sous une forme trop brutale, le même enseignement :

> Tout homme, quel qu'il soit, meurt tremblant; mais le roi
> Du haut de plus d'orgueil tombe dans plus d'effroi....

Quel monstre ensuite que le sultan Mourad! Il a tué son père et les vingt femmes que son père laissait enceintes. Sa vie n'est qu'une suite de meurtres.

> Il ouvrit tout vivants douze petits enfants
> Pour trouver dans leur ventre une pomme volée.

Une fois il a fait charger de plâtre et de chaux vive vingt mille captifs, pour en faire une muraille. Toujours dans les massacres, le sang et le carnage,

> Il était le faucheur, la terre était le pré.

Et pourtant ce bourreau du genre humain a eu, dans toute sa vie, un bon mouvement : il a éprouvé un jour je ne sais quelle pitié pour un porc égorgé par un boucher. Eh bien! au jour du jugement dernier, ce sentiment a sa récompense; et, malgré les cris de vengeance et les trop justes accusations de ses innombrables victimes,

> Du côté du pourceau la balance pencha.

La prise de Constantinople n'inspire au poëte que quatre petites strophes, dont le ton est moins sinistre. Un

géant apparaît à Mahomet II, et lui laisse cet oracle qui flatte notre patriotisme :

Mon nom sous le soleil est France.
Je reviendrai dans la clarté,
J'apporterai la délivrance,
J'apporterai la liberté.

Cette excursion du poëte en Orient termine la première partie de la *Légende des siècles*, la plus forte peut-être, dans sa sombre monotonie. Le second volume, sombre encore, a plus de variété.

La légende de *Ratbert*, qui le commence, est un poëme complet ; elle représente l'Italie à la fin du moyen âge, et fait reparaître, sur un nouveau théâtre, toutes les horreurs d'une époque de barbarie. C'est un grand drame en trois tableaux, avec une multitude de scènes. Voici d'abord *les Conseillers probes :* Ratbert, empereur d'Allemagne et roi d'Italie, usurpateur et pillard, sans foi ni loi, mais non sans superstition, paraît entouré de ses serviteurs et complices, petits rois et princes, évêques et archevêques, comtes, barons et chevaliers, capitaines et brigands renommés : il y a là une de ces énumérations de noms, de titres et qualités comme le poëte les aime :

Tous jeunes, beaux, heureux, pleins de joie et farouches.

Le conseil s'ouvre : il rappelle celui des *Animaux malades de la peste* . Chacun de ces princes de proie donne son avis devant Ratbert, comme le renard devant le lion. Trois haches sont là destinées à divers usages,

La troisième à celui dont l'avis déplaira.

Aussi chacun donne l'avis que l'Esprit divin lui inspire et que Ratbert demande ; et chacun en reçoit immédiatement le prix : celui-ci un collier d'or, celui-là le droit de lever un nouvel impôt, un autre une ville à piller, un qua-

trième le chapeau de cardinal. Et le Satan de pierre sculpté aux portes de la salle en sourit.

Second tableau : *la Défiance d'Onfroy*. Un seul baron allié ne tient pas le même langage. Avec la franchise du paysan du Danube, il accuse la voracité des rois et les avertit de la lassitude des peuples épuisés :

« Roi, nous te saluons sans plier les genoux.
Nous avons une chose à te dire : . . . .
Roi, nous voulons des chiens qui ne soient pas des loups.
. . . .
Roi, le chariot verse à trop creuser l'ornière.
L'appétit des rois donne aux peuples l'appétit.
Si tu ne changes pas d'allure, on t'avertit :
Prends garde; et c'est cela que je voulais te dire. »

Le dénoûment est original :

« Bien parlé! » dit Ratbert, avec un doux sourire;
Et penché vers l'oreille obscure d'Afranus :
« Nous sommes peu nombreux et follement venus;
Cet homme est fort.
—Très-fort, dit le marquis Sénèque.
— Laissez-moi l'inviter à souper, » dit l'évêque.

Et c'est pourquoi l'on voit maintenant à Carpi
Un grand baron de marbre, en l'église assoupi;
C'est le tombeau d'Onfroy, ce héros d'un autre âge,
Avec son épitaphe exaltant son courage,
Sa vertu, son fier cœur plus haut que les destins,
Faite par Afranus, évêque, en vers latins.

La troisième partie du drame, ou le troisième chant du poëme, *la Confiance du marquis Fabrice*, ne contient pas moins de seize tableaux. Le perfide Ratbert va honorer le manoir du vieux et loyal marquis de sa visite impériale. Grande joie au château, malgré les sinistres avertissements d'un corbeau. Le héros octogénaire préside à tous les apprêts, même à ceux de la toilette de sa charmante petite-fille, Isora, en qui revivent toutes les autres amours

de l'aïeul. Ici, le poëte retrouve tout ce que son imagination a de grâce et de fraîcheur. Mais attendons la fin. L'horrible va atteindre ses dernières limites, ou même les reculer. Sous une nuée d'oiseaux de proie, le château est le théâtre d'une effoyable orgie : le vin et le sang coulent ensemble; des tronçons de cadavres se mêlent aux débris du festin et sont pêle-mêle la pâture des chiens. Tous les défenseurs du château ont été égorgés. Le vieux Fabrice est amené devant l'empereur à moitié ivre de débauche et de carnage. On le soumet à la torture; on apporte devant lui le cadavre de sa chère enfant. Sa douleur fait explosion dans un long discours où l'expression du sentiment se fait triviale à dessein et à l'excès. Il pleure, il crie, il accuse. Enfin, sur un signe du maître, l'aïeul est frappé par l'épée du porte-glaive. Mais deux têtes à la fois roulent sur le sol, celle de Fabrice et celle de Ratbert. Celle-ci a été tranchée par un glaive invisible. Un moine, bêchant dans la campagne, vit alors

Un archange essuyer son épée aux nuées.

Cette histoire de sang, la plus atroce que M. Victor Hugo raconte, sera, Dieu merci, la dernière. Il laisse là les chroniques qui lui offraient en foule, jusque dans Froissart, de pareilles scènes de tuerie, et s'élance librement dans les champs de l'imagination. Il y trouve, pour peindre le seizième siècle, une des conceptions les plus originales et aussi les plus désordonnées que jamais la poésie ait développées dans aucune langue. C'est *le Satyre*, avec ces divisions bizarres : le Bleu, le Noir, le Sombre, l'Étoilé, véritable débauche de l'imagination, où le poëte s'enivre tour à tour d'idées, d'images, de mots. Les lecteurs qui aiment les contrastes, le passage du grave au doux, du plaisant au sévère, seront pleinement satisfaits. De la peinture joyeuse, rabelaisienne, égrillarde, d'un Satyre

en gaieté, M. Victor Hugo s'élève aux accents lyriques et inspirés du révélateur. Rien de plus grotesque que

....Ce songeur velu fait de fange et d'azur.

Tout ce que la nature a de pur et de gracieux, en a peur; et ce n'est pas sans raison :

Il était fort infâme, au mois de mai; cet être,
Traitait, regardant tout comme par la fenêtre,
Flore de mijorée, et Zéphir de marmot;
Si l'eau murmurait : « j'aime, » il la prenait au mot;
Et saisissait l'ondée en fuite sous les herbes;
Ivre de leurs parfums, vautré parmi les gerbes,
Il faisait une telle orgie avec les lis,
Les myrtes, les sorbiers de ses baisers pâlis,
Et de telles amours, que témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, s'efforçait de le mordre.
. . . .
. . . . Après les mois de sécheresse,
Les rivières qui n'ont qu'un voile de vapeur,
Allant remplir leur urne à la pluie, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue....

Jupiter, qui apprend avec colère une telle conduite, charge Hercule de lui amener le Satyre. Nouveau genre de grotesque : le monstre divin est dans le ciel, au milieu des déesses, ébloui de tant de charmes, et s'extasiant devant les pieds nus de Vénus. Qu'on se figure Quasimodo dans un sérail. Quel rire plus qu'homérique! Quelles contorsions! On oublie qu'on est dieu dans cet accès d'étourdissante gaieté :

Alors, on se pâma; Mars embrassa Minerve;
Mercure prit la taille à Bellone avec verve,
La meute de Diane aboya sur l'Œtna;
Le tonnerre n'y put tenir, il éclata....
Vulcain dansait, Pluton disait des choses telles
Que Momus en était presque déconcerté;
Pour que la reine pût se tordre en liberté,

Hébé cachait Junon derrière son épaule;
Et l'Hiver se tenait les côtes sur le pôle.

Jupiter pardonne, ayant ri, mais il faut que le faune continue d'amuser l'Olympe :

Gueux, tu vas nous chanter ton chant de bête fauve.

C'est un morceau capital que ce chant : le faune dit d'abord « la terre monstrueuse, » la vie qui l'anime et circule dans tous ses éléments. Il chante ensuite l'homme, son antique bonheur, et comment il l'a perdu par la faute des rois et des dieux; il dit la guerre avec une vérité terrible. Mais après les malheurs de l'homme, il dit ses espérances; il annonce aux dieux, qui ont cessé de rire, l'heure fatale de leur chute, et sa voix, qui s'est toujours élevée avec la sujet, devient une immense clameur :

Il cria : l'avenir, tel que les dieux le font,
C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose.
On mutile l'effet en limitant la cause;
Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
On fait du ténébreux avec le radieux;
Pourquoi mettre au-dessus de l'être des fantômes?
Les clartés, les éthers ne sont pas des royaumes.
Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs!
Place à l'atome saint qui brûle ou qui ruisselle!
Place au rayonnement de l'âme universelle!
Un roi, c'est de la guerre, un dieu, c'est de la nuit.
Liberté, vie et foi sur le dogme détruit!
Partout une lumière et partout un génie!
Amour! tout s'entendra, tout étant l'harmonie!
L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
Place à tout! Je suis Pan : Jupiter, à genoux!

Dans cette magnifique tirade on pourrait relever des fautes de détail, fautes volontaires pour la plupart et préméditées, qui font l'effet de heurts et de secousses

dans une telle ascension, mais n'en arrêtent pas le mouvement.

Nous allions oublier la conception la plus originale de cette fantaisie bizarre et vigoureuse. Pendant que le chant s'élève, le Satyre se transforme lui-même et devient peu à peu plus grand que Typhon, plus grand que Polyphème, plus grand que l'Athos, plus grand que la terre; il devient la terre elle-même sans perdre sa forme de monstre humain. Cette transformation fantasmagorique, qui épouvante les dieux, est suivie dans les moindres détails, avec cette verve logique qui caractérise le cauchemar, avec cette audace d'expressions et d'images familière à l'école dont M. Victor Hugo est le chef.

La légende de *la Rose de l'Infante*, qui figure l'Espagne dans ce congrès poétique des nations, est un tableau à la fois charmant et sombre de la cour de Philippe II, avec le désastre de l'Armada sur l'arrière-plan. C'est un mélange de grâce et de terreur. L'enfant est là, une rose à la main, dans un jardin rayonnant de fleurs, au bord d'un bassin où flottent les cygnes moins blancs qu'elle; car elle est deux fois blanche, et par l'éclat neigeux de son teint et par la candeur de son âme. Et cependant tant de grâce ne supprime pas la majesté native et cet effroi involontaire qu'inspire la destinée des enfants des rois.

Car les enfants des rois, sont ainsi: Leurs fronts blancs
Portent un cercle d'ombre, et leurs pas chancelants
Sont des commencements de règne. Elle respire
Sa fleur en attendant qu'on lui cueille un empire;
Et son regard, déjà royal, dit: « C'est à moi. »
Il sort d'elle un amour mêlé d'un vague effroi.
Si quelqu'un, la voyant si tremblante et si frêle,
Fût-ce pour la sauver, mettait la main sur elle,
Avant qu'il eût pu faire un pas ou dire un mot.
Il aurait sur le front l'ombre de l'échafaud.

Le portrait de Philippe II n'est pas flatté. C'est la per-

sonnification de la terreur couronnée ; c'est un spectre, c'est la mort elle-même. Auprès de lui le sang se glace ; on croit voir flotter autour du bourreau toutes les ombres de ses victimes. Immobile, il suit de la pensée sa flotte invincible sur les mers; il la voit foudroyant déjà cette fière Angleterre, la seule nation qui ne lui fasse pas l'honneur de trembler devant lui. Cependant l'air s'agite ; le frémissement d'une tempête lointaine effeuille la rose de l'infante dans le bassin et en submerge les débris. Et la duègne dit à la petite fille étonnée :

Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent.

A côté de Philippe II, l'*Inquisition* n'inspire plus qu'une légende américaine qui commence comme un conte de Voltaire. Le voyageur américain Squier rapporte que les prêtres espagnols, pour calmer les volcans du nouveau monde, eurent l'idée de les baptiser. Le Momotombo seul ne voulut pas se laisser faire et dévora les moines envoyés vers lui. M. Victor Hugo imagine de lui demander et de lui faire dire les motifs de sa conduite.

O vieux Momotombo, colosse chauve et nu,
Qui songes près des mers et fais de ton cratère
Une tiare d'ombre et de flamme à la terre,
Pourquoi, lorsqu'à ton seuil terrible nous frappons,
Ne veux-tu pas du Dieu qu'on t'apporte? Réponds.

Le volcan répond en effet : révolté de la cruauté des anciens dieux de son pays et de l'intolérance sanglante de ses prêtres, il s'est réjoui d'abord de l'arrivée d'un culte nouveau ; mais quand il a vu les prêtres blancs à l'œuvre, leur prosélytisme sanglant, les tortures, les bûchers, les hécatombes humaines, il a trouvé qu'il avait eu tort de se réjouir et que ce n'était pas la peine de changer. On est étonné dans un pareil sujet, si favorable aux explosions de la colère, de voir M. Victor Hugo adopter un cadre

plus ingénieux que terrible, où l'ironie émousser volontairement ses armes.

Pour peindre le dix-septième siècle, il se contente de mettre en scène un régiment de mercenaires, *le Régiment du baron Madruce*. Il est composé de Suisses à la solde de l'Autriche. Quel régiment superbe!

Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres;
Ils marchent droit, tendant la pointe de leurs guêtres;
Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,
Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.

Toute la description du beau régiment est écrite avec cette vivacité d'allure; elle est toute de verve. La satire y est si contenue, qu'avec un peu de bonne volonté, on croirait le poëte enthousiaste des splendeurs de cette garde prétorienne : mais tout d'un coup il éclate : il se souvient que ces valets galonnés des despotes sont les enfants de la libre Helvétie. Il leur jette l'anathème, il les maudit au nom de leur pays, au nom de leur histoire; il leur demande si, en se vendant, ils ont aussi vendu leurs montagnes. Et avec quelle sanglante ironie!

Quel chef recrutera le Salève? A quel roi
Le Mythen dira-t-il : Sire, je vais descendre!

Il fait revivre tous les héros de la Suisse et les grandes scènes de sa libération : il fait entendre aux rois le tocsin d'Untervald et le serment du Rutli. Ces souvenirs éternels, malgré l'abjection présente, demeurent l'espérance des peuples et l'effroi des tyrans, et tous les Gessler redouteront éternellement la flèche de Tell autant que le poignard de Brutus.

Voilà le passé de l'humanité. Quel est le présent, quel sera l'avenir? Ici nous tombons de surprise en surprise. Des quatre morceaux réunis sous le titre de *Maintenant*, un seul, *les Paroles dans l'épreuve*, a l'apparence d'une profes-

sion de foi, mais toute négative. Le poëte se borne à dire en beaux vers que les enfants de 89 ne doivent pas reculer, qu'il est honteux de fuir et de se servir pour la retraite des armes préparées pour l'assaut. Il faut être fidèle à une cause dans la défaite et jusque dans la mort. Les trois autres morceaux ne sont que des traits de charité, racontés avec une simplicité touchante.

Le père du poëte est le héros du premier récit, *Après la bataille*. Il a rencontré parmi les morts un Espagnol blessé, sanglant, épuisé, et qui demande à boire. Au moment où il lui fait présenter par son housard sa gourde de rhum, l'Espagnol décharge sur lui son pistolet :

Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

Le récit intitulé *le Crapaud*, est plus personnel encore au poëte : il en a été lui-même, aux jours de son enfance, un des acteurs. Bourreau, par passe-temps, d'un anima immonde et odieux à tous, il a reçu d'un autre paria de la société animale, d'un âne, une leçon de bonté qui ne devait pas être perdue. Le crapaud, blessé par des passants, torturé et mutilé par une troupe de gamins, va être écrasé enfin sous les roues d'une charrette traînée par un âne. Mais celui-ci, malgré le poids qui le pousse, malgré les coups qu'il reçoit, s'arrête, ramasse toutes ses forces, détourne la roue de l'ornière, et épargne un être vivant plus malheureux que lui. Ce tableau animé, complet, détaillé avec complaisance, est un hymne à la bonté :

Hélas! ayons des buts et n'ayons point de cibles.

C'est aussi un hymne à la bonté que *les Pauvres gens*. Un pêcheur est absent, par une nuit de tempête, de sa cabane où sa femme veille sur cinq petits enfants. Inquiète, tourmentée, elle court au bord de la mer. Elle entre dans

la cabane d'une pauvre veuve qui était depuis longtemps malade. Elle la trouve morte, et au pied de son lit, dans un même berceau, dorment deux petits enfants. Que faire de ces orphelins? Doit-elle les emmener et les joindre à sa propre famille? Son mari a déjà tant de soucis! Elle les emporte en tremblant, et comme si elle se cachait d'une mauvaise action. Le mari revient; elle l'accueille avec trouble; elle lui dit la mort de la voisine et lui parle des enfants. L'homme hésite à son tour :

Diable, diable, dit-il en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.

Mais l'humanité et l'espérance en Dieu l'emportent :

Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.

Et il répète résolûment à sa femme qui paraît hésiter : « Va les chercher. »

Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà!

C'est tout un poëme intime qu'on ne peut résumer ainsi sans le dépouiller de sa poésie. Le sujet avait déjà été traité avec bonheur, sous le titre des *Enfants de la morte*, par M. Ch. Lafont[1]. Malgré les ressemblances du plan et de quelques détails importants, du trait final surtout, M. Victor Hugo a-t-il connu la version de son jeune con-

1. *Légendes de la Charité* (1857, in-12), recueil couronné récemment par l'Académie française. — Le petit drame des *Enfants de la morte*, publié d'abord à part, avait été transformé en *fait divers* par un journal de Metz, puis reproduit, sous cette forme, par tous les journaux. C'est alors sans doute que M. Victor Hugo l'aura remarqué, noté, traité ou mis en réserve, en ayant soin de conserver le mouvement et le trait final. Telle est du moins l'explication adoptée par M. Ch. Lafont lui-même.

frère? C'est peu croyable: tant la sienne a partout la forte empreinte de l'originalité. La peinture de la misérable cabane du pêcheur; le rugissement de l'Océan qui remplit sa compagne de tant d'effroi; les rêves funèbres que tant de dangers lui inspirent; le contraste navrant entre la mort glacée et le sommeil souriant; la forte et naïve humanité qui parle à ces âmes si simplement saintes, et qui fait taire le plus excusable égoïsme; tout cela est rendu avec une convenance parfaite d'idées, de sentiments et de langage. Pas de recherche, pas de trivialité. C'est le cri de la nature, la voix du cœur, l'accent de la vraie poésie.

Nous retrouvons le grandiose, le gigantesque, le colossal, l'incompréhensible même dans *le Vingtième siècle*. L'ancien monde et le nouveau sont rapprochés par deux grandes fantaisies : *Pleine mer* et *Plein ciel*. L'ancien, avec tous les progrès que notre siècle accomplit, est figuré par le naufrage d'un immense vaisseau, *le Léviathan*, dont on retrouve les débris dans les abîmes désormais solitaires de l'Océan. Quelle peinture de ce colosse des mers, de ces engins formidables, de ces organes puissants! Le poëte en décrit les restes hideusement mutilés; puis il lui rend la vie par la pensée; il le montre emportant de Londres, cette Babel des mers, dix mille hommes dans ses flancs. Il décrit les effets triomphants de sa marche. Sa vie intérieure est un incendie, son âme, dans sa cale, un enfer. Mais il porte avec lui la haine, la force oppressive, la guerre; voilà pourquoi il a dû périr et céder la place à un autre instrument de la puissance humaine.

Alors le poëte décrit, dans *Plein ciel*, un vaisseau aérien, emblème du nouveau monde, navire impossible, la personnification même de l'homme, le résumé vivant de tous les progrès de l'industrie, cette fille glorieuse de la volonté et de la science.

C'est la grande révolte obéissant à Dieu!
La sainte fausse clef du fatal gouffre bleu!

C'est Isis qui déchire éperdument son voile!
C'est du métal, du bois, du chanvre et de la toile,
C'est de la pesanteur délivrée, et volant :
C'est la force alliée à l'homme étincelant,
Fière, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle;
C'est la matière heureuse, altière, ayant en elle
De l'ouragan humain, et planant à travers
L'immense étonnement des cieux enfin ouverts!
Audace humaine! effort du captif! sainte rage!
Effraction enfin plus forte que la cage!
Que faut-il à cet être, atome au large front,
Pour vaincre ce qui n'a ni fin, ni bord, ni fond,
Pour dompter le vent, trombe, et l'écume, avalanche?
Dans le ciel une toile et sur mer une planche.

Pour célébrer cette cité flottante de l'humanité, M. Victor Hugo a recours à la strophe lyrique. Il s'oublie jusqu'à faire de son navire même une ode :

Superbe, il plane avec un hymne en ses agrès;
Et l'on croit voir passer la strophe du progrès.
Il est la nef, il est le phare.
L'homme enfin prend son sceptre et jette son bâton.
Et l'on voit s'envoler le calcul de Newton
Monté sur l'ode de Pindare.

Mais le nouveau Léviathan, — car, après tout, cet aéroscaphe n'est qu'un autre Léviathan, — ne porte dans ses flancs que la paix, l'amour, l'humanité, le bonheur universel. Et c'est pour cela que le poëte le salue avec tant d'enthousiasme.

Où va-t-il ce navire? Il va, de jour vêtu,
A l'avenir divin et pur, à la vertu,
A la science qu'on voit luire,
A la mort des fléaux, à l'oubli généreux,
A l'abondance, au calme, au rire, à l'homme heureux,
Il va, ce glorieux navire,

Au droit, à la raison, à la fraternité,
A la religieuse et sainte vérité,
Sans impostures et sans voiles,

A l'amour, sur les cœurs serrant son doux lien,
Au juste, au grand, au bon, au beau.... Vous voyez bien
Qu'en effet il monte aux étoiles.

Il porte l'homme à l'homme, et l'esprit à l'esprit....

Il est difficile d'énumérer tout ce que fait ce navire : trois ou quatre longues séries de strophes n'y suffisent pas. Elles ne suffisent pas non plus à épuiser la verve du poëte, la richesse de ses images, les caprices de sa fantaisie, la magnificence de forme qu'il jette indifféremment sur le vrai ou sur le faux, sur la pensée ou sur le vide.

Dans la dernière période, *Hors des temps*, une seule chose apparaît : *la Trompette du jugement*. Elle apparaît, et ne retentit pas. Le poëte se contente de la peindre ; mais il la peint gigantesque, colossale, monstrueuse. Les Léviathans des mers ou du ciel ne sont rien auprès d'elle. Sous des traits symboliques qui sont presque autant d'hiéroglyphes, elle vit, elle attend, elle écoute, elle pense, et tout un monde allégorique dort autour d'elle. Voici ce que nous trouvons de plus clair dans son portrait :

Sa dimension vague, ineffable, spectrale,
Sortant de l'éternel, entrait dans l'absolu.
Pour pouvoir mesurer ce tube, il eût fallu
Prendre la toise au fond du rêve, et la coudée
Dans la profondeur trouble et sombre de l'idée ;
Un de ses bouts touchait le bien, l'autre le mal.
Et sa longueur allait de l'homme à l'animal....
Couché sur terre, il eût joint Éden à Sodome.

Faisons grâce de la description de l'embouchure, gouffre ténébreux, cercle de l'inconnu, bâillement noir de l'éternité ; faisons grâce de son entonnoir, cratère où dorment les ouragans, *organum* des gouffres, orbe sépulcral où chaque race a fait sa couche de poussière, où le doigt d'Épicure a écrit le mot : *Riez*, où Satan a tendu sa toile.

Tout se termine par la vision de la main qui un jour saisira cette trompette :

Une sinistre main sortait de l'infini.

Et cette main et cette trompette sont et seront à jamais l'effroi du crime.

Qu'on nous pardonne cette analyse terre-à-terre de la dernière œuvre de M. Victor Hugo. Peut-être en aura-t-elle mieux montré l'importance que toutes les considérations à perte de vue, les éloges en l'air ou les critiques à vol d'oiseau. C'est bien le moins de faire au poëte qui a de telles visées et un tel souffle, l'honneur du compte rendu qu'il est d'usage d'accorder dans tous les journaux aux plus minces productions dramatiques du mois ou de la semaine. Voilà donc l'œuvre elle-même; voilà les pièces de conviction : que chacun juge; que chacun loue ou blâme, admire ou proteste, invoque pour ou contre les règles arbitraires d'une école ou les principes éternels de l'art.

Avec M. Victor Hugo, toutes les contradictions de la critique se conçoivent. On peut dire de lui, au point de vue du goût, ce que La Bruyère disait de Rabelais au point de vue du goût et de la morale : « Il est incompréhensible... Son livre est une énigme;... c'est une chimère;... où il est mauvais, il passe très-loin au delà du pire;... où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent. » Les qualités qui font sa force lui deviennent elles-mêmes funestes. Doué d'une merveilleuse puissance d'imagination, il donne à tout la vie et le mouvement; mais la vie est souvent exubérante, le mouvement désordonné. Il porte dans le style les procédés de certaines écoles de peinture : amoureux de la forme et de la couleur, il charge la toile d'accessoires sans nombre et tous étincelants. C'est le Rubens de la poésie. Ses descriptions sont des débauches de couleur et comme des *kermesses* sans fin.

Dans cette fécondité incroyable, il garde l'unité, la suite logique, et, dans le bien ou le mal, cet esprit d'enchaînement qui constitue la force du génie. De là ces développements excessifs d'une idée ou d'une image, que les énumérations narratives des anciennes épopées n'égalent pas. Un autre abus naturel à M. Victor Hugo est celui des expressions grandioses : les mots *immense*, *colossal*, *gigantesque*, et tous leurs synonymes possibles, reviennent sans cesse sous sa plume et semblent témoigner d'un effort continu pour se hausser à une grandeur qui lui est pourtant naturelle. La recherche de l'effroyable qu'on peut reprocher à sa dernière œuvre, a presque toujours fait partie de sa manière poétique ; mais elle est rachetée, ici comme partout, par des effusions passagères d'une grâce infinie. L'emploi du contraste, ce puissant moyen d'effet dans la poésie et dans tous les arts, a été souvent porté par le poëte des *Orientales* jusqu'à l'excès. Partisan effréné de l'antithèse, il la faisait jaillir non-seulement entre les sujets, les caractères, les faits, les idées, mais entre les images, les mots, entre les hémistiches des mêmes vers. Dans la *Légende des siècles*, on ne retrouve plus, chose remarquable, ce cliquetis et ces effets puérils. L'inspiration est aussi puissante, le souffle aussi bien soutenu, le détail plus pur. Les beautés de premier ordre abondent ; les imperfections, systématiques ou non, sont moins fréquentes ; le mauvais ou le pire, plus rare et plus passager. A part la conception générale, si discutable pour la philosophie et l'histoire, le dernier livre de M. Victor Hugo est une œuvre de maturité et de progrès.

2

La poésie couronnée par l'Académie. MM. J. Daillière et Pécontal.

Le petit nombre d'essais poétiques que M. Julien Daillière réunit en volume sous le titre de *Drames et poëmes* [1], se présentent au public recommandés d'avance par d'honorables succès. Ils ont eu déjà diverses sortes de publicité et recueilli bien des suffrages, depuis les éloges de la presse périodique jusqu'aux couronnes de l'Académie française. Les deux œuvres principales sont deux drames : *André Chénier*, en trois actes, et *Napoléon et Joséphine*, en cinq actes. Le premier a été représenté sur le théâtre de l'Odéon, en 1843 (27 décembre); le second, reçu au Théâtre-Français, en 1848, n'y fut pas joué et fut porté sur la scène de l'Ambigu-Comique (9 septembre 1848).

Le drame d'*André Chénier* est le plus fort. C'était le sujet le plus favorable. Un intérêt vraiment poignant s'attache aux derniers jours d'un poëte que l'échafaud va ravir à la gloire et que l'amour berce d'une suprême illusion. L'histoire fournissait le double élément de la pitié et de la terreur; l'imagination n'avait que le choix des péripéties et des incidents pathétiques. Les combinaisons auxquelles s'est arrêté M. Daillière sont simples et les effets en sont puissants; on ne peut trop louer celle qui rapproche sous les voûtes de la Conciergerie les deux Chénier et leur père. A la veille du 9 thermidor, le vieillard est allé implorer la grâce de son fils André auprès de Robespierre qui lui a répondu :

.... C'est bien, il sera fait justice,
Et ton fils, citoyen, sortira dans trois jours.

Marie-Joseph, qui sait que son frère ne pouvait être

1. Angers, Cosnier et Lachère; Paris, Dentu, in-12.

sauvé que par le silence et l'oubli, est atterré; le père lui reproche de ne l'avoir pas prévenu dans une pareille démarche;

> Et toi, qui le laissais égorger, m'entends-tu?
> Je l'ai sauvé?
> — Ah! vous l'avez perdu!

répond-il à part et à voix basse, et il se voit maudit par le vieillard, que les supplications d'André, trop instruit de la cruelle vérité, désarment à peine.

Il faudrait aussi mentionner avec éloge la liaison rapide et sympathique du général Hoche avec le poëte, le personnage accessoire de Salignac-Fénelon, la grande scène de l'appel des victimes, enfin la mise en œuvre de la tradition classique de la jeune captive. Tout cela est traité avec force, avec goût, avec une grandeur et une sensibilité véritables. L'auteur n'est ni au-dessous de son héros, ni au-dessous de l'époque terrible qui le dévore. Il faudrait que le public et la critique s'unissent pour encourager l'audace des poëtes, qui ne craignent pas de préférer aux fables anciennes les sujets vraiment dramatiques de notre histoire nationale.

> Vestigia græca
> Ausi deserere et celebrare domestica facta,

Mais il faut choisir parmi ces derniers. Ainsi le sujet de *Napoléon et Joséphine* ne nous semble pas aussi heureux. Quelques grands intérêts, quelques malheurs qui s'y rattachent, la séparation de l'empereur et de la veuve de Beauharnais n'est que la répétition affaiblie de celle de Titus et de Bérénice. La passion dramatique fait ici défaut; l'abnégation d'une âme bonne et affectueuse, réclamée et obtenue par l'égoïsme politique, voilà le seul ressort. Tout est calculé, prévu, et pour ainsi dire réglé par l'étiquette. C'est un lien qui se dénoue; ce n'est pas un lien qui se

tranche, et la tragédie aime à trancher les nœuds, comme Alexandre, par le fer.

Des petits poëmes qui terminent le volume de M. Daillière, nous ne citerons plus que les deux qui ont obtenu successivement le prix de poésie : *les Restes de saint Augustin rapportés à Hippone* et *la Guerre d'Orient* (19 août 1858). Ce sont deux modèles du genre académique. Noblesse de la pensée, bonheur des allusions, éclat des images, variété du rhythme, sonorité de la strophe, aucun élément de succès ne manque à ces vers destinés à être lus à haute voix dans une enceinte, où des idées et des formes convenues ne manquent jamais de se faire applaudir. Voici la conclusion du poëme assez long sur saint Augustin :

Du sang pur de la France une terre arrosée
N'appelle point en vain la céleste rosée....
Ils vont éclore enfin ces germes de la foi
Que l'apôtre a semés. France, poursuis, achève !
Aujourd'hui de sa tombe un grand siècle se lève
Et ressuscite devant toi !

Que ta puissante main sauve, répare et fonde,
Pour léguer tes trésors aux siècles à venir,
Et sur la plage même où périt l'ancien monde,
Ravive d'Augustin l'immortel souvenir !
En face de la mer place sa noble image ;
Son sublime regard vers toi se tournera,
Et son bras qui déjà s'étend sur ce rivage,
De loin, France, te bénira !

Et déjà, sous l'abri du drapeau tricolore,
Voici le Musulman, le Kabyle, le Maure,
Et vaincus et vainqueurs confondus aujourd'hui !
Ce grand cœur, ce foyer d'amour et d'espérance,
Se ranime, en voyant à l'ombre de la France
Tant de peuples autour de lui !

Réchauffe, élu du ciel, réchauffe de ta flamme
Nos soldats, de ta foi ferme et vaillant soutien !
Épanche de nouveau les trésors de ton âme

Sur ce sol, grâce à nous redevenu chrétien !
Nous t'avons ramené dans la barque de Pierre ;
Ton Église autrefois s'élevait en ce lieu.
Voici les fondements et la première pierre....
RERÂTIS LA CITÉ DE DIEU !

Voilà certainement des vers d'une excellente facture ; mais il est heureux, dans l'intérêt de notre colonisation algérienne, que les Arabes n'entendent pas grand'chose à notre poésie, et que les applaudissements de l'Académie ne traduisent pas précisément la pensée politique du gouvernement. Que diraient le Musulman, le Kabyle, le Maure, de cette restauration chrétienne de leur sol par les armes ? Et nos soldats eux-mêmes, nos chasseurs d'Afrique, nos zouaves, ne s'étonneraient-ils pas de se voir ainsi transformés en fermes et vaillants soutiens de la foi augustinienne ? Inspiration factice, poésie conforme au programme : Il ne faudrait pas à un véritable poëte beaucoup de succès de ce genre pour lui gâter la main.

La Guerre d'Orient a les mêmes qualités de forme et de pensée. Le mouvement général est bien conduit, l'intérêt soutenu, les scènes variées, les images de combats vives et fortes ; le drame, le récit, l'enthousiasme lyrique s'entremêlent, les souvenirs de l'histoire et les légendes héroïques sont invoquées avec bonheur, comme dans ces vers :

On combat en héros, on succombe en martyr....
Alma, Gallipoli, Balaclava, Tractir,
Les sublimes horreurs d'un incroyable siége,
Tant d'épreuves, d'assauts, de labeurs, de combats,
Font battre tous les cœurs, — et réveillent là-bas
Nos pères couchés sous la neige.

Leurs vieilles légions accourent sur ces bords....
Car Dieu juste permet aux héros d'un autre âge,
Pour saluer, enfants ! votre mâle courage,
De se lever d'entre les morts !

Ils sont là, je les vois ! Leurs âmes satisfaites

Reconnaissent la France aux choses que vous faites!
Si vous n'étiez leurs fils, ils en seraient jaloux!
Du fond de la Russie, à leurs voix solennelles,
Sortant de ce linceul de neiges éternelles,
Leurs drapeaux déchirés s'inclinent devant vous!

Après avoir fait ressortir, dans le feuilleton du *Moniteur*[1], toutes les beautés du poëme couronné de M. J. Daillière, et relevé quelques irrégularités de détail, un critique ingénieux, M. Ed. Thierry, terminait son article par cette appréciation générale pleine de finesse.

Outre le sentiment noble et vrai, l'émotion générale de l'artifice adroit de la mise en scène, cette correction de style est la marque distinctive de la pièce de Daillière. Style classique, avec un peu de rhétorique à la manière de Chateaubriand. Facture de vers classiques, mais relevée par le procédé plus ferme et plus savant de la prosodie moderne. Alexandrins de bon titre et de solide métal. Strophe pleine et sonore. Rime fortement marquée à double coin. On nous disait au collége que *l'Enlèvement de Proserpine*, dans un concours, remporterait le prix sur l'*Enéide*. Le poëme de Daillière sent un peu son Claudien par les meilleurs côtés; il devait avoir le prix dans un concours où manquait certainement Virgile.

Comme les derniers poëmes de M. J. Daillière, les *Légendes* de M. Pécontal[2] ont été signalées cette année à l'attention publique, avec les *Légendes de la charité* de M. Charles Lafont[3] par un prix de l'Académie française. Elles se recommandent par le soin de la forme et l'honnêteté des intentions. Ordinairement le sujet est gracieux, et quelquefois l'exécution n'en est pas indigne. Telle est par exemple la légende *des Pains et des roses*. Au rebours du miracle des roses que la *Vie de sainte Élizabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert, a popularisé, ce n'est pas le

1. 31 août 1858.
2. Librairie nouvelle, in-12. Voy. ci-dessus p. 24.
3. Charbau, 1857, in-12.

pain qui se change en rose, ce sont des roses qui se changent en pain. *Le Forgeron des Pyrénées* est une légende racontée avec naturel et vivacité. La pièce des *Oiseaux de passage* est la mieux réussie; elle joint le sentiment à l'idée. En voici quelques strophes :

Fuyons, fuyons vers d'autres mondes.
Dieu nous fit pour fendre les airs.
Salut à vous, plaines profondes !
Salut à vous, vagues des mers !

En partant, ainsi l'oiseau chante
Et bientôt sous un ciel plus pur,
Dans un pays où tout l'enchante,
Il arrive à travers l'azur.

. . . .

Venez, venez, troupes charmantes;
Enivrez-vous de ces douceurs;
Toutes les fleurs sont vos amantes,
Toutes les roses sont vos sœurs.

Quand ton bonheur se change en peine
Quand le vent d'automne, ici-bas,
L'effeuille de sa rude haleine,
O mon âme ! ne pleure pas.

Au delà des mers orageuses,
L'oiseau retrouve le printemps;
L'âme, des rives plus heureuses
Par delà l'abîme des temps.

Mais les forces trahissent le poëte dans *l'Exilé*. Il met en scène le martyre de sainte Hélène, et lui fait jeter aux hirondelles qui passent des paroles adressées à la France, au monde, à la postérité. Idées et langage, rien ne rappelle ces inspirations que tant de vrais poëtes, français ou étrangers, ont trouvées dans le spectacle d'une chute si profonde après une élévation si rapide. Le choix du mètre adopté par M. Pécontal est malheureux : au lieu du grand rhythme lyrique, il a pris la petite stance des romances de

salon, et c'est en pensées et en sentiments de romance qu'il la remplit.

Dis au ciel tout ce que je souffre,
Privé d'espoir;
N'as-tu pas entendu le gouffre
S'en émouvoir?

Mais non : pourquoi charger tes ailes
De mes tourments,
Toi qui ne portes des nouvelles
Que du printemps?

. . . .

Eh bien! va revoir la tourelle
Et le palais,
Le vieux palais, noble hirondelle,
Où tu te plais!

Évidemment, de tels vers doivent s'accompagner avec la mandoline. Le retour que fait sur lui-même et sur son passé ce génie humilié amène d'autres idées, mais non un autre style. Voici ses dernières paroles :

Eh bien! moi, devant ce supplice
Courbant mon front,
Je veux que ma gloire grandisse
Sous mon affront;

Et, découronné, sans patrie,
Empereur-Roi,
Vainqueur du monde, je m'écrie,
Vainqueur de moi :

Qu'est-ce, dans le temps et l'espace
Qu'un conquérant?
C'est un éclair de Dieu qui passe....
Dieu seul est grand!

Est-ce le cadre, est-ce le ton général du volume de *Légendes* qui se refusait à plus de force? Est-ce le tempérament du poëte? Toujours est-il que nous sommes loin, bien loin des odes écrites sur Napoléon par Byron, Man-

zoni, Lamartine, Victor Hugo, Mme Avellaneda; et l'on est tenté de s'écrier : Qu'on nous rende les ardeurs impétueuses, désordonnées même du romantisme expiré. Dans l'exagération de ses effets, la prodigalité de ses images, il y avait plus de poésie que sous cette pureté de formes dont les lauriers académiques abritent aujourd'hui la nudité; car dans ces efforts toujours grandioses d'un autre âge, il y avait le mouvement et la vie.

3

Le romantisme mitigé. MM. Louis Bouilhet et E. Grenier.

Nous avons étudié trop complétement, l'an passé [1], la manière poétique de M. Louis Bouilhet, à l'occasion de son drame d'*Hélène Peyron*, pour n'être pas excusé de nous borner à signaler aujourd'hui l'apparition de son dernier volume, *Astragales, Festons et Poésies* [2]. Pour faire juger encore une fois de l'éclat et de la mesure qu'il sait concilier dans son style, et des inspirations philosophiques à l'aide desquelles il tend à rajeunir la poésie, nous citerons une des pièces de son nouveau recueil, *la Plainte d'une momie :*

Aux bruits lointains ouvrant l'oreille,
Jalouse encor du ciel d'azur,
La momie, en tremblant s'éveille
Au fond de l'hypogée obscur.

Elle soulève sa poitrine
Et sent couler de son œil mort
Des larmes noires de résine
Sur son visage fardé d'or....

Oh! dit-elle avec sa voix lente,

1. Tome I de *l'Année littéraire*, p. 151-166.
2. Librairie nouvelle, in-12.

Être morte et durer toujours !
Heureuse la chair pantelante
Sous l'ongle courbe des vautours !

Heureux les morts qu'un vent d'orage
Plonge au fond des gouffres salés ;
Et qui s'en vont, de plage én plage,
Reluisants, verdis et gonflés !

Heureux trois fois ceux qu'on enterre
Tout nus, dans les sables mouvants,
Et dont le corps tombe en poussière
Qui tourbillonne aux quatre vents !

Ils vivront ! ils verront encore,
A la nature se mêlant,
Les frissons roses de l'aurore
Sur le lit bleu du ciel brûlant !...

Hélas ! hélas ! la destinée,
M'accablant d'honneurs importuns,
Garde ma forme emprisonnée
Dans l'éternité des parfums !...

Ici, jamais ni vent ni pluie
N'ont rafraîchi mon front poudreux :
Depuis vingt siècles je m'ennuie
A regarder de mon œil creux,

Le sphinx de pierre aux froides griffes,
Accroupi dans mon antre obscur,
Avec l'oiseau des hiéroglyphes
Qui ne s'envole pas du mur !

Pour plonger dans ma nuit profonde
Chaque élément frappe en ce lieu :
« Nous sommes l'air ! nous sommes l'onde !
Nous sommes la terre et le feu ! »

Viens avec nous ! le steppe aride
Veut son panache d'arbres verts !
Viens, sous l'azur du ciel splendide
T'éparpiller dans l'univers !...

Viens !... la nature universelle
Cherche peut-être en ce tombeau,

Pour le soleil une étincelle,
Pour la mer une goutte d'eau!

Alors, me réveillant dans l'ombre,
Je roidis mes membres perclus,
Sous les bandelettes sans nombre
Mes pieds maigres ne marchent plus!

Et dans ma tombe impérissable,
Je sens venir avec effroi
Les siècles lourds, comme du sable
Qui s'amoncelle autour de moi!

Ah! sois maudite, race impie,
Qui, de l'être arrêtant l'essor,
Gardes ta laideur assoupie
Dans la vanité de la mort.

On sent dans ces strophes élégantes une grande force contenue. Combien il eût été facile au poëte de tirer d'une pareille donnée, au lieu d'une ballade gracieuse, tout un poëme panthéistique sur cet aller et retour éternel de la vie à la mort et de la mort à la vie! J'aime l'imagination qui ne méconnaît pas la règle, j'aime la règle qui ne comprime pas l'imagination.

Deux poëmes de chacun cent pages et quelques pièces détachées composent le volume de vers intitulé simplement *Petits poëmes*[1], par M. Édouard Grenier. L'un de ces poëmes, *la Mort du Juif errant*, est un ingénieux rajeunissement de l'antique légende. La longue misère du maudit trouve enfin un terme; l'éternel vagabond obtient de mourir, et il meurt pardonné. Le second poëme de même étendue, est l'*Elkovan*: c'est une histoire d'amour dont la scène est en Orient; il a quelque chose de la couleur et de la lumière du climat. Des chants lyriques entremêlent le récit, et l'on semble respirer un souffle du sérail sur la terre classique de la volupté. Les autres pièces, dont quelques-unes sont

1. Charpentier, in-18, 276 pages.

appelées *Iambes*, mais où l'on retrouve plutôt l'austérité de la pensée que le fouet de la colère, permettent de ranger l'auteur des *Petits poëmes* parmi les écrivains qui font volontiers de la poésie la forme de la méditation philosophique et religieuse.

M. Grenier possède, en effet, plusieurs des qualités de cette école. Il n'est pas dépourvu du sentiment de la nature, aujourd'hui si répandu; il a le sentiment chrétien, mais avec indépendance; la seule idée du pardon accordé au Juif errant montre qu'il sait associer le progrès à la tradition. La figure du Christ, sous son pinceau, est un idéal sans doute; mais c'est l'idéal de l'humanité, palpitante et émue jusque dans sa transfiguration. Le style des *Petits poëmes*, plus remarquable par la précision que par l'éclat, est, en général d'une grande pureté de forme, d'une simplicité élégante, avec des moments de faiblesse un peu prosaïque[1], mais aussi avec des éclairs de véritable poésie. Voici comment le Juif errant expose la fuite de toutes choses autour de son immobilité :

Je voulus me mêler à mon peuple, à la foule ;
Mais comme un roc debout dans un fleuve qui coule,
Immobile au milieu des générations,
J'avais vu les mortels glisser par millions.
Le fleuve humain, roulant son onde fugitive,
Avait passé; j'étais resté seul sur la rive.

Il fait ensuite, à grands traits, l'histoire universelle dont il est l'éternel témoin.

La terre cependant avait changé de face.
Des peuples disparus, d'autres prenaient la place.
Chose étrange ! Frappés de persécutions,
Les chrétiens morts martyrs renaissaient nations.
Un autre esprit souffla sur le monde. L'Église

1. Qu'un seul exemple suffise :

« A quoi donc t'a servi cette longue existence ? »
Dis-je alors, sans songer à mon trop d'insistance.

S'essayait à régner sur la terre soumise,
Et l'empire romain croulait de toute part.
S'élançant à l'assaut de l'immense rempart,
Les nations du Nord, comme des troupes fraîches,
Se relayaient sans cesse et passaient par cent brèches,
Et versant au vieux monde un sang jeune et vermeil
Venaient prendre leur place au pays du soleil.

Les stances qui ont pour titre : *Sur un tombeau*, sont aussi d'une bonne langue poétique. C'est l'éloge d'un prince tombé du rang royal pour avoir été trop honnête homme. En voici trois des plus remarquables :

Non ! tu n'étais pas fait pour porter la couronne,
Ce dur cercle de fer qu'un peu d'or environne,
Et qui meurtrit toujours le front du souverain.
Ton cœur était trop bon, ton âme trop loyale.
Pour remplir sans effort cette tâche royale,
Il faut un bras de fer avec un front d'airain.

Sans redouter la fange et les éclaboussures,
Il faut guider le char avec des mains plus sûres,
Et sourire aux clameurs des intérêts broyés.
Il faut voler tout droit au but dans la carrière,
Sans retourner la tête et les yeux en arrière
Pour voir les malheureux que l'on foule à ses pieds.

Le peuple est ainsi fait ! Sous les mains souveraines
Ce superbe coursier aime à sentir les rênes ;
L'éperon même est doux à son flanc plébéien.
La fermeté lui plaît dans le bras qui l'opprime;
Pour lui son sang versé n'est pas toujours un crime.
— Hélas ! tu n'as jamais répandu que le tien.

Élévation et justesse des idées, honnêteté des sentiments, chaleur, mouvement et goût, voilà des qualités estimables à tous les degrés. Si elles ne sont pas encore chez M. Grenier, au degré où elles font les maîtres, elles suffisent et au delà pour rendre ses efforts dignes de tous les encouragements qu'ils ont déjà reçus.

4

Coups d'essai et Coups de maître. MM. Soulary, *** et A. Lemoyne.

Sonnet.... c'est un sonnet....

Disait Oronte. Un sonnet! c'est-à-dire un petit groupe de vers, savamment combinés, une pensée ingénieuse ou grande, un trait de génie, d'esprit ou de malice; un diamant monté sur or ou ciselé sur émail. C'est la perle des petits poëmes; c'est l'égal des grands, suivant la célèbre exagération de Boileau:

Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme.

C'est le charme et le passe-temps des poëtes aux époques de raffinement. C'était, jusqu'au temps de Molière, l'orgueil des beaux esprits, le ravissement des précieuses : ce fut longtemps le triomphe de Ronsard. Il semblait qu'on ne pouvait revenir de nos jours à ce genre oublié ou vieilli, qu'en passant, par occasion, par caprice; qu'un sonnet, comme un bouquet à Chloris, un rondeau, un virelai, ne devait plus être qu'un ingénieux pastiche, un tour de force d'imitation. Plusieurs poëtes, dans ces dernières années, en ont jugé autrement: de nombreux sonnets figurent dans ces recueils de poésies qui naissent et meurent en une saison. Le sonnet seul remplit hardiment tout un volume qui est en train de faire à son auteur une assez belle réputation poétique. Ce volume, dont nous avons, l'année dernière, seulement signalé l'apparition, s'intitule *Sonnets humouristiques* [1]. Le poëte, M. Joséphin Soulary, est un Lyonnais, qui, par patriotisme peut-être, a voulu se faire imprimer et éditer à Lyon, et les presses

1. Lyon. V. Scheuring, in-12; 1re édition, 1858, nouvelle édition 1859, 198 pages.

de M. Perrin ont fait de son livre une merveille typographique. Sans être bibliomane ni bibliophile, on voit avec plaisir, on touche avec respect, on ouvre avec émotion ce charmant volume qui, par le choix des caractères, la nature du papier, l'ensemble et les détails de l'exécution, rivalise avec les plus mignons chefs-d'œuvre du second siècle de l'imprimerie.

Le premier sonnet, dédié à l'imprimeur, est écrit, par exception, en vieux langage et figuré avec l'orthographe et en écriture cursive du seizième siècle. Le poëte nous prévient modestement qu'il compte moins pour le succès de ses vers sur leur mérite, que sur le cachet antique d'un si gracieux format :

Tant meur fust-il, ne pouvoyr escouler
Vin de mon cru, l'achapteur le refuse.
« Attends pourfit du bareil, dict la muse,
C'est le bareil qui du vin faict parler. »

Adonc, amy, viens ça me ciseler
Luisante amphore, et lui donne par ruse
Ce scel du temps que le temps oncques n'use;
Céans ie veulx ma vendange celer.

Ains peu me chaut qu'elle dorme enfouie
Cent ans et mais, si mon umbre esjouie
Peult veoir ung iour quelque clerc ingénu,

La retreuvant ez cestui vase antique,
Benoistement gouster au contenu,
Le cuidant estre ou Falerne ou Massicque.

L'événement n'a pas donné raison à tant de modestie. Le contenu a été goûté et savouré pour lui-même sans qu'il fût besoin de l'illusion du baril et de cette « luisante amphore. » Le recueil pourtant a peu circulé, n'ayant pas été mis d'abord dans le commerce; mais les extraits qui en ont été faits ont justifié tous les éloges dont une longue épître en vers de M. Jules Janin avait donné le signal. Dans

cette épître, qui sert de préface à la seconde édition du livre, on trouve la réduction d'un des sonnets de l'auteur dans les deux strophes suivantes :

Sa muse est jeune, elle est robuste,
Et la folle essaye, en riant,
Une robe étroite et trop juste
Pour son beau sein luxuriant.

« Je n'y saurais entrer, » fait-elle,
Et cependant, de ses beaux plis
Elle a bientôt paré, la belle,
Son buste et ses contours polis.

Venons nous-même à l'œuvre. Le recueil des *Sonnets humouristiques* compte près de cent quatre-vingts pièces, dont une dizaine à peine ne sont pas des sonnets, classées ingénieusement sous des titres généraux qui en indiquent bien les divers caractères. Les premiers appartiennent au genre gracieux, et la note amoureuse y résonne harmonieusement : ils sont intitulés *Pastels et mignardises*. D'autres représentent en raccourci des scènes de la nature : l'auteur les appelle *Paysages*. Un certain nombre traite de sujets de circonstance : ce sont les *Éphémères*. Trois groupes ont pour titres : *les Métaux*, *En train express*, *l'Hydre aux sept têtes*; enfin, sous la rubrique *Papillons noirs*, se réunissent toutes les pensées sérieuses, mélancoliques et sombres.

On voit que si le rhythme du sonnet admet peu de variété, les sujets traités n'en manquent pas. Le poëte prend bien le ton de chacun : il attaque l'idée avec bonheur dans le premier quatrain, la développe sans faiblir dans le second; il prépare habilement le trait final dans les tercets, et au dernier vers, il le lance souvent avec vigueur ou avec grâce. Voici un des sonnets les plus artistement ciselés qui se puissent voir; il est intitulé : *Rêves ambitieux*.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source, ou ruisseau,

J'y planterais un arbre, olivier, saule, ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle, ou moineau,
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte, ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux :
« Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève;

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve. »

Chacun des deux quatrains ressemble à un chapelet de perles qui se comptent de grain à grain. Peut-être cette accumulation de détails gracieux, reproduite par un même mouvement pendant huit vers, vous conduit-elle de la surprise jusqu'aux limites de la fatigue; mais quelle heureuse reprise du mouvement et de l'idée dans les tercets! l'image est grande, le tour de la phrase a de l'ampleur; et la chute! Alceste dirait lui-même avec Philinte :

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

Le second sonnet que nous citerons est moins travaillé, moins fouillé pour le détail; mais dans une exécution plus large, l'idée n'est pas moins heureuse ni moins bien conduite : il a pour titre : *Rimembranza.*

Dis-moi tes premiers jours et leurs fraîches pensées,
Les beaux anges ailés qui planaient sur tes nuits,
Tes grands bonheurs d'enfant, tes grands petits ennuis,
Et tes illusions, fleurs au berceau laissées,

Et ces luttes du cœur, timides odyssées,
Dont Clorinde plus mûre a souvent ri depuis,
Et ces amours craintifs, à regret éconduits,
Folles ombres du Dieu par le Dieu remplacées.

Des choses d'autrefois ne me dérobe rien;
J'aime à recomposer fil à fil ce lien
Qui jusqu'à l'infini me fait suivre ton âme.

Je suis comme l'avare au désir frémissant
Qui, la main sur son or, étreint l'argent absent:
Moi, j'ai soif de l'enfant en possédant la femme.

On nous saura gré, vu la rareté du livre, de tirer encore un bijou de ce riche écrin. Voici un des sonnets du groupe triste et sombre, qui termine le volume et où revient un peu trop souvent l'image matérielle de la bière et de ses froides planches. La tristesse de celui-ci, intitulé *les Deux cortèges*, ne parle qu'à l'âme.

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend
Un nourrisson bégaye une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, — merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

Quel tableau! Quel drame en quelques vers! Quelle émotion vraie et communicative dans les derniers! Je voudrais seulement la seconde strophe plus forte : la banalité des rimes ordinaires du mot *enfant* a besoin d'être sauvée par la vigueur de l'idée; puis les images sont vagues et contradictoires. Pourquoi ce *bras qui le défend?* contre qui ou contre quoi? et quel bras est-ce? Comment l'enfant bégaye-t-il, à ce bras, et épuise-t-il en même temps le sein maternel? Tout cela arrête et inquiète l'esprit, pen-

dant que les mots caressent l'oreille. Or, dans ces petits drames de sentiment intime, c'est l'esprit plus que l'oreille que l'on doit captiver. Il ne faut pas d'obstacle sur la route du cœur, cette route que l'auteur des *Sonnets humouristiques* connaît si bien[1].

Mais en quoi, demandera-t-on, ont-ils mérité la qualification d'humouristiques ? Dans tout ce qui vient d'être cité, il y a de la grâce, de la sensibilité, une grande pureté de langage, une originalité de bon aloi, mais rien de cette ironie excentrique qui mêle l'idéal au réel, le sublime au grotesque, le rire aux larmes, et dont les caprices inattendus constituent ce que nos voisins d'outre-Rhin et d'outre-Manche ont appelé l'*humour*. Cela est vrai, mais ce n'est pas la faute du livre ; c'est la nôtre : nous avons choisi involontairement ce qui nous avait touché plutôt que ce qui nous avait fait sourire. Mais la raillerie ne manque pas, la raillerie mordante, contenue, à froid et souvent un peu amère. Alors le dernier vers du sonnet est un coup de fouet. Le modèle du genre, dont le titre même, *Transaction*, est une satire, nous montre l'héritier d'un révolutionnaire, qui s'enivre effrontément avec un calice volé dans un couvent, et qui conserve une bonne arrière-pensée :

Quand j'y bois, j'ai la tête en feu !
Si les couvents brûlaient un peu,
J'y ferais, sang Dieu, bonne prise !

On est franc, mais on a des mœurs :
Un jour ou l'autre, si je meurs,
Je rendrai ce vase à l'Église.

1. Il y a aussi quelques irrégularités volontaires, je suppose, qui me déplaisent, sur quelques exemples anciens qu'on les appuie. *Goëland*, avec tréma, fait trois syllabes, et le vers qui l'écrit ainsi et ne le compte que pour deux (sonnet LII, *En mer*), a une syllabe de trop. Quelle qu'ait été autrefois la manière de compter les syllabes d'*ouvrier*, ce mot en a trois pour tout le monde aujourd'hui, et le vers suivant de l'*Amour fossoyeur* est faux ou *imprononçable :*

Et vous tremblez de voir l'inexorable *ouvrier*.

Il faudrait citer pour leur originalité excentrique presque tous les sonnets du *Train express*, puis *Chez l'Hôtesse*, *le Sonneur*, *la Pipe*, *l'Anneau du Mort*, etc. Mais n'abusons pas du plaisir de faire les honneurs de *l'Année littéraire*, même à un vrai poëte, et laissons à ceux de nos lecteurs qui auront en main son recueil le charme de la surprise.

M. Soulary aime à renvoyer à son imprimeur une partie de son succès. La modestie et la reconnaissance sont de bonnes choses ; mais la vérité vaux mieux. Or, la vérité est qu'il est sorti, cette année, des mêmes presses un petit volume anonyme de poésies, intitulé *Simple bouquet*, identique, pour le papier, les caractères et toutes les dispositions typographiques, aux *Sonnets humouristiques*; mais dans le même « bareil » ce n'était pas, sans doute le même vin. Le *Simple bouquet*, que je ne connais que par ouï-dire, ne paraît pas avoir révélé à la France un second Ronsard lyonnais.

Un autre coup d'essai poétique, accueilli par toute la critique avec cette bienveillance qu'elle ne refuse guère de nos jours aux jeunes débutants, a été aussi signalé par plusieurs comme un coup de maître. Il s'agissait d'un tout petit volume, imprimé également avec un soin mignard et dont la première page n'offre pas d'autre titre, au-dessous du nom de l'auteur, M. André Lemoyne, que celui des principales pièces qu'il contient : *Stella maris*, *Ecce homo*, *Renoncement*, *Une larme du Dante*, etc. [1]. Cet opuscule mérite à coup sûr une grande partie du bien qu'on en a dit. Il y a pourtant des vétérans de la presse dont les conseils vaudraient mieux que des panégyriques, et les feuilletonnistes ont souvent tort d'enivrer d'encens un jeune auteur, sauf

1. Firmin Didot, petit in-12, 106 pages.

faire payer cher à son second livre les éloges prodigués au premier.

Le recueil sans titre de M. André Lemoyne, assez « petit de format, a-t-on dit, pour entrer dans toutes les poches, et assez charmant pour en être sans cesse tiré, » se distingue par une grâce naturelle et un sentiment généralement vrai. Il y a de l'élégance, de l'harmonie, une mélancolie sympathique; mais j'y voudrais presque toujours plus de clarté dans l'idée générale d'une pièce, une gradation plus suivie, une conclusion mieux marquée. J'y voudrais souvent plus de force dans le détail. Il y a dans toute cette poésie une lumière douce, mais indécise et qui semble dessiner des formes vagues sur des flocons de nuages. Il sera facile, en lisant en entier le recueil si court de M. Lemoyne, de vérifier l'exactitude de nos critiques. En attendant, voici une petite pièce qui donnera des armes contre nous, en ne justifiant que les éloges. Elle est intitulée : *Où sont-ils*, et commence le volume.

Où sont les habitants de la maison déserte ?...
Voilà quinze ans déjà qu'au tomber de la nuit,
La famille à la hâte a disparu sans bruit....
On n'a pas vu depuis une fenêtre ouverte.

Où sont-ils, les heureux d'autrefois ?... où sont-ils ?...
N'entendant plus monter ni descendre personne,
Aucune voix qui parle, aucun timbre qui sonne,
L'araignée en maîtresse a suspendu ses fils.

Ah ! qu'elle est triste à voir cette maison fermée !
Quel ténébreux silence ! et quel froid abandon !
L'ortie au pied des murs, la ronce et le chardon....
Et sur les toits jamais un ruban de fumée.

On voit encor des nids, mais d'une autre saison,
Où vinrent s'entr'aimer des couples d'hirondelles.
Les couples d'à présent passent à tire-d'ailes,
Devinant qu'un malheur a touché la maison[1].

1. Ce trait est aussi gracieux que faux. Il me semble que moins une

Adieu les belles fleurs au temps jadis écloses !
Adieu les papillons de soie et de velours !
L'herbe haute envahit les jardins et les cours,
Et, voilant le soleil, elle étouffe les roses.

Au dehors tout est morne.... au dedans tout est noir.
Qu'un rayon du couchant perce un trou des fenêtres,
Dans leurs cadres étonnés, les vieux portraits d'ancêtres,
A sa demi-lueur, ont peine à s'entrevoir.

Que dans un salon vide, une corde se brise,
La corde d'une harpe ou d'un piano dormant,
L'écho surpris répond presque aussi gravement
Qu'un son d'orgue, la nuit, dans une grande église.

Tous les petits grillons, frileusement blottis,
Qui, le jour de Noël, avaient le cœur en joie,
Ne voyant plus l'hiver, de sarment qui flamboie,
Pour un autre foyer tristement sont partis.

Voilà des choses gracieuses sans doute. Mais quand même les quinze autres pièces de ce petit recueil qui compte au moins une moitié de pages blanches, vaudraient celle-là, ces quelques centaines de vers ne sont encore qu'une promesse. Que M. André Lemoyne, sans se laisser égarer par des éloges excessifs, cherche une voie plus large et puise à des inspirations plus fécondes. S'il veut persévérer dans ce genre de petites pièces, qu'il leur donne plus de suite, plus d'unité, plus d'intérêt. Qu'il ait non pas moins de grâce, mais plus de force et d'originalité, et nous serons heureux de saluer en lui un poëte de plus.

maison est bruyante et animée, plus ses fenêtres offrent un asile sûr aux nids d'hirondelles. Il y aurait souvent à répéter aux poëtes le précepte si rebattu : « Rien n'est beau que le vrai. »

5

Fleurs, glanes et gerbes poétiques. ***Bona,... mala,... mediocria multa.***

Les poëtes du monde, des salons, qui forment une nombreuse phalange, aiment les fleurs et leur empruntent volontiers des emblèmes et des images; ils font même de la poésie un jardin, et c'est d'elle qu'ils diraient ce que La Fontaine a dit de la conversation :

> C'est un parterre où Flore épand ses biens;
> Sur mainte fleur l'abeille s'y repose,
> Et fait du miel de toute chose.

La poésie, plus avide encore que l'abeille, se repose même sur des fleurs empoisonnées, moins soucieuse du miel qu'elle en pourra faire que de leurs brillantes couleurs. Un jeune poëte, M. Baudelaire, avait eu la témérité, il y a deux ans, de faire un bouquet de ces plantes maudites et de les présenter au lecteur sous leur vrai nom, les *Fleurs du mal*[1]. Un autre poëte nous offre aujourd'hui le contre-poison dans un contre-bouquet, *les Fleurs du bien*[2].

Ce recueil de saines poésies, dont l'auteur est M. Léon Magnier, rédacteur du *Courrier de Saint-Quentin*, comprend près d'une centaine de pièces. Les unes sont inédites, les autres ont été extraites d'anciens recueils et retouchées pour cette nouvelle publicité. La plupart sont d'une versification facile et agréable : publiées séparément dans des journaux littéraires et lues à distance, elles ne manqueraient pas d'un certain charme; réunies en volume et

1. 1857, in-8. Ce recueil fut poursuivi devant les tribunaux, et plusieurs pièces condamnées comme contraires à la morale.

2. Magnier, Blanchard et Cie. (L. Janet). — 1858, in-12, 288 pages.

rapprochées par une lecture successive, elles forment un ensemble assez monotone. Tous ces petits sujets ont de la grâce, de l'élégance, du sentiment; mais les promesses du titre qui nous annonce des fleurs, sont trop largement tenues. Le genre fleuri est bien voisin du genre fané; la verdoyante nature, le *ver æternum*, est une matière de vers trop commode, et les roses, fraîches écloses, si douces choses, sont des rimes dont il ne faut pas abuser.

Le cadre même dans lequel l'auteur s'enfermait le condamnait à quelque fadeur. Tout n'est pas fleur dans le bien, non plus que dans le mal, et quand le poëte prend le bon, le juste, l'honnête, pour sujet de ses chants, il ne faut pas qu'il y cherche exclusivement la grâce. L'âme pure a ses joies, la vertu, des sourires, le ciel, un doux et tendre azur; mais ils ont aussi des douleurs, des larmes, des orages. La lutte et le travail, avec la souffrance qui en est la compagne, sont pour l'homme de bien la condidion de la vie présente; l'épreuve l'assombrit quelquefois, mais elle l'ennoblit; elle l'abat même pour quelque temps; mais il se relève plus grand et plus fort. Si la poésie, qui a pour objet sacré la vertu, veut être vraiment morale, qu'elle soit plus forte, qu'elle ne peigne pas la vertu toujours heureuse et souriante; mais qu'elle retrace aussi ses combats, ses défaites même, qui rehaussent le prix de ses victoires. Qu'elle lui montre la couronne au bout de la lice, sans trop se hâter de lui en ceindre le front. Avec les fleurs du bien, il faut qu'elle n'en cache pas les épines. C'est à ce prix que la poésie sera vraie, humaine, et qu'elle sera honnête, sans cesser d'être la poésie.

Au sentiment de la nature souriante, M. Léon Magnier unit celui des choses de l'âme, mais des douces choses seulement. Dans ses vers le cœur et la terre s'épanouissent en un même bonheur; la prière, la reconnaissance, l'amour, forment un doux concert, au dedans de l'homme et au dehors; on ne respire que la jeunesse et le printemps;

les anges, les enfants et les mères, sont les personnages favoris de ses petits poëmes. Voici, sous le titre de *l'Ange égaré*, un court échantillon, pris au hasard, de la manière habituelle de l'auteur :

Oui, l'enfant, au front pur, d'un ange a quelque chose ;
C'est que du ciel il porte en lui le souvenir.
Mais, plus tard, sur la terre, il salit son pied rose
Et s'avance au hasard vers l'obscur avenir.

Il marche, s'éloignant de la divine route,
Ah ! saura-t-il encor la retrouver un jour ?
Dans le sombre chemin et dans l'âme qui doute
Puisse Dieu pour flambeau mettre un rayon d'amour ?

Pourquoi descendre, enfant, et te déchirer l'aile
Aux buissons épineux de notre adversité ?
Cette aile, qui retombe en lambeaux, pourra-t-elle
Remonter vers le ciel et l'immortalité ?

Ailleurs l'auteur est moins sobre ; dans la pièce, intitulée *Per campos*, par exemple, il s'arrête sur tous les objets de la campagne, et les décrit tous avec une grâce uniforme. Il mêle aussi à ses propres inspirations quelques traductions ou imitations de poésies allemandes, fleurs exotiques, qui ne sont peut-être pas précisément des fleurs du bien, mais qui sont à coup sûr plus richement parfumées que la plupart de nos fleurs indigènes. Qu'on juge de l'intérêt original que l'imagination germanique a su porter dans un tel genre, par cette imitation de la *Vengeance des fleurs* de Freiligrath.

Sous de longs rideaux blancs une vierge sommeille ;
Tout près de fraîches fleurs sont dans une corbeille,
Et la petite chambre est close pour la nuit.
L'air est chaud, étouffant. On n'entend aucun bruit....
Quelque chose frémit parmi les fleurs écloses ;
Il sort des corps légers de la corbeille aux roses ;
Et l'on voit s'élever en flottant des vapeurs ;
On croirait qu'en esprits se transforment les fleurs.
Le narcisse, la rose, ont pris le corps et l'âme

D'un bel adolescent et d'une svelte dame;
Autour du lit ils vont; puis ils voltigent tous;
Ils chantent en tournant : « Mon Dieu qu'il était doux
De boire la rosée au sein de notre mère!
O méchante, pourquoi nous ravir à la terre?
Nous allons nous faner, nous allons nous flétrir;
Mais nous nous vengerons puisqu'il nous faut mourir. »
Et de la jeune fille ils s'approchent encore;
Sous leur souffle de feu son beau front se colore....

Dans la chambre enfin brille un rayon de soleil;
De la vierge toujours dure le lourd sommeil.
Parmi les fleurs ses sœurs, ainsi qu'une autre rose,
Par leurs esprits tuée, hélas! elle repose.

Nous n'avons pas le loisir de comparer l'imitation à l'original. Sur ces petits thèmes ingénieux les détails sont chose fort délicate : ils font valoir ou compromettent l'idée. M. Magnier traite, pour finir, quelques sujets modernes, tels que *le Progrès* et *la Vapeur*; celle-ci est l'objet de deux chants dont le second se hérisse de noms propres fort peu harmonieux : Jonathan Hull, Fulton, Symington, Niewcomen, Savery, Wat, Potter Humfry, etc. Sans doute l'auteur aura voulu prouver une fois, en se jetant dans les plus arides chemins de traverse, qu'il était capable de quitter les sentiers fleuris où l'on trouvera peut-être que nous l'avons suivi bien longtemps.

Devons-nous nous arrêter davantage à un recueil de poésies de la même école, *les Gerbes glanées* de M. Julien Travers[1], ancien professeur de la Faculté de Caen et l'un des représentants les plus connus de la littérature et de l'archéologie normande? Nous voudrions bien le chicaner d'abord sur son titre qui n'est ni juste, ni naturel. Mais l'auteur le savait; des amis lui avaient dit :

On glane des épis, on moissonne des gerbes.

1. Caen, A. Hardel; Paris, Aubry, in-18, 140 p.

Et ces amis, ne lui en déplaise, avaient raison. Mais enfin une mauvaise association de mots lui a plu, et il en a fait son titre. Toute question de lexicologie à part, glanées ou non, ces gerbes ont le malheur de n'être pas des gerbes. On fait des gerbes d'un même grain : ici tout est mêlé, le blé, le seigle, l'avoine, et aussi l'ivraie. C'est un recueil de rimes, sans unité de sujet ni de ton, comme pourrait en former un ou plusieurs tout homme qui dans sa vie a fait des vers par passe-temps et au hasard des circonstances. M. J. Travers se met lui-même modestement au nombre des versificateurs qui ne sont pas poëtes. Il faut au moins convenir que dans cet innocent plaisir de la versification, il a fait quelquefois preuve de goût, de sentiment et d'esprit.

Qu'on juge de la variété extrême de ce petit recueil : il s'ouvre par un *Chant des Normands*, cantate couronnée en 1851 et mise en musique par M. Auber, pour la fête de l'inauguration de la statue de Guillaume le Conquérant; puis viennent pêle-mêle des rêveries poétiques écrites au bord de la mer, une traduction d'une épître d'Horace, un dithyrambe politique, libéral et antirépublicain, des traductions et imitations de poëtes allemands et anglais; des historiettes et des épigrammes, des poésies chrétiennes, etc., etc. Tous les sujets sont là, tous les tons, tous les styles; l'auteur va et vient de Gresset à Lamartine et de Lamartine à Gresset en passant par Delille. Toute distance gardée, c'est à Gresset ou à Delille qu'il ressemble le mieux. Car là ou l'inspiration personnelle manque ou faiblit, on imite mieux les petits que les grands, et un pastiche de *Vert-Vert* ou de *la Chartreuse* serait plus supportable qu'un pastiche de la *Mort de Socrate* ou des *Méditations*. Voici par exemple un prétendu bon mot assez agréablement enchâssé :

Un jour que monseigneur Gousset,
Dans un village confirmait,

Sans peine il accepta, comme fonctionnaire,
De dîner chez monsieur le maire,
Jovial campagnard, honnête et gros fermier,
Qui s'appelait monsieur Grenier.
Grenier sert à l'évêque un dîner très-splendide.
D'un repas copieux on ne sort pas timide :
De monseigneur Gousset Grenier prenait la main.
« Je crois, dit monseigneur, que le Grenier est plein!
— Ah! reprit le maire intrépide,
Si le *Grenier* est plein, le *Gousset* n'est pas vide. »

On trouvera dans les *Gerbes glanées* un certain nombre de petites historiettes de ce genre. Elles valent mieux que les poésies politiques. La jovialité sert mieux l'auteur que la haine. Il y a dans ses *Souvenirs de libéralisme* des strophes d'anathème du ton de celles-ci.

Honte à qui sous la France ouvrit un tel abîme!
Honte à qui sans pudeur profanant l'encensoir,
Bénit le bonnet rouge et les drapeaux du crime,
Et chanta le nouveau pouvoir!

. . . .

Honte à ces novateurs, sophistes en délire,
Fauteurs du communisme, infâmes écrivains,
Qui creusèrent l'abîme où nous trouva l'Empire,
Honte à vous, ô républicains!

Pourquoi, sous prétexte de libéralisme, s'enfler ainsi la voix jusqu'à la fausser? Le goût en souffre autant que la justice. En toutes choses, la poésie perd à se mettre en dehors de la vérité, alors même qu'elle cherche ses inspirations aux sources les plus hautes, comme au sentiment religieux. Dans une ode sur la phosphorescence de la mer, on voudrait la peinture même de ce magnifique phénomène, qu'il soit explicable à la science ou non; M. J. Travers n'y voit qu'une occasion d'humilier la raison devant la puissance mystérieuse de Dieu.

D'où viennent ces clartés qui jaillissent des lames?
O mon père, vois-tu?... l'Océan est en feu,

Qui donc au sein des flots peut allumer ces flammes!
— Mon fils c'est le secret de Dieu.

Mon père, j'aperçois un vaisseau dans la brume;
L'incendie à ses flancs s'attache; des brûlots
Menacent la carène et les mâts. —Vaine écume!
Dieu protége les matelots!

. . . .

—Mon fils, bénis du ciel la sagesse profonde!
Ne l'interroge pas; *Dieu fait bien ce qu'il fait.*
Aux disputes de l'homme il a livré le monde,
Il s'en réserve le secret.

Ce n'était pas le lieu de reprendre ici la leçon de Garo, et si *la Phosphorescence de la mer* devait être le pendant du *Gland et la citrouille*, il fallait en faire une fable et non pas une ode. La strophe lyrique veut plus de hauteur dans les idées, plus d'éclat dans les images, et quand les sentiments intimes s'y font une juste place, comme chez la plupart de nos lyriques modernes, ils doivent être plus profonds. M. J. Travers a raison de consacrer ses loisirs à la poésie; il y a tant d'hommes auxquels on souhaiterait cet inoffensif délassement! mais après avoir rimé avec quelque succès des épigrammes, des anecdotes, des apologues, des rêveries ou des souvenirs personnels, des imitations et des traductions de poésies étrangères, il ferait bien de ne pas aborder sans quelque défiance des genres plus élevés. Un esprit facile, l'habitude de la versification, un peu de malice, suffisent à la traduction, au conte et à l'épigramme; mais il ne faut pas prendre des invectives pour la vraie éloquence, ni une conclusion religieuse ou morale pour de la grande poésie.

Pour l'instruction de tous les poëtes moissonneurs ou glaneurs qui offrent au public leurs épis ou leurs gerbes, sans avoir pris l'avis de cet ami rigoureux, inflexible, dont parle Boileau, il faudrait montrer jusqu'où peuvent aller, dans certains recueils décorés d'un titre pastoral ou agri-

cole, la pénurie du sentiment poétique et l'ignorance de la langue. Nous en avons un sous la main qui remplirait bien cet effet : il est intitulé *la Gerbe*[1] et contient à la fois des nouvelles et des poésies. Il n'a pas moins de cinq auteurs, dont il est assez inutile de reproduire les noms. Inutile aussi de marquer la part de chacun dans le commun faisceau. C'est à peu près la même plume, le même style ou plutôt la même absence de style. Il y a bien ici une facilité banale qui affadit l'esprit, là une dureté de son qui blesse l'oreille : mais, en somme, les auteurs auraient pu, sans se faire tort les uns aux autres, ne pas signer séparément leurs propres pièces et mettre à l'abri la responsabilité et la gloire littéraire de chacun sous la raison et la signature sociales du livre.

J'ose à peine secouer cette *Gerbe*, de peur d'en faire tomber des vers comme ceux-ci :

J'aime, ou plutôt j'aimais une fille bien belle;
J'*eus*, j'en fais le serment, pour elle tout quitté;
Mes parents, mes amis, toute l'humanité.
Enfin, *je ne voyais que ma charmante Estelle*.

Est-ce bien dans des livres, est-ce bien en lettres moulées qu'on trouve de tels vers! Et ce *j'eus*, mis pour *j'eusse* et suivi de *j'en*, quel joli gazouillement amoureux!

On y trouve pourtant quelques hardiesses d'imagination, témoin celle-ci. Il s'agit du *Cœur blasé*.

Semblable au végétal des champs ou de la grève,
Pliant sous la tempête, il ne la ressent pas;
La tempête a passé, puis l'arbre se relève,
Pour se désennuyer, il fait craquer ses bras.

Il y a aussi des sonnets dans cette *Gerbe* qui paraît nous venir de Lyon, comme le charmant volume des *Sonnets hu-*

1. Paris, C. Vanier; Lyon, Librairie nouvelle, in-18, tome II, 1re série, 318 p.

mouristiques; mais quels sonnets! Le premier quatrain ci-dessus en donne une juste idée. C'est à guérir toute la province de la manie du sonnet; c'est à faire rougir M. Soulary de sa patrie.

La prose mêlée aux vers dans ce recueil en commandite ne vaut pas mieux. L'honnêteté des intentions est le principal mérite, la médiocrité le moindre défaut. Ce que j'en ai pu lire semble l'œuvre de vertueux élèves de troisième ou de seconde, ou de contre-maîtres rangés, employant innocemment, le dimanche, les loisirs de l'atelier. Mais je n'ai pas pu tout lire, quoique ma conscience de critique m'ait ramené à la tâche plusieurs fois. Le public ne trouvera-t-il pas que j'en ai encore trop lu?

6

La poésie qui se réimprime. MM. Autran et N. Martin.

Que le génie de l'époque soit favorable ou non à l'inspiration de la poésie, le public n'est pas toujours ingrat envers les hommes de foi et de cœur qui ont embrassé son culte. Non-seulement la critique rentre ses griffes et encourage presque tous les débuts des jeunes poëtes; mais une longue sympathie est assurée à ceux qui se signalent dans le bataillon sacré, par la constance et le talent: M. F. Autran l'a déjà depuis longtemps éprouvé, et les éditions réitérées de ses vers en montrant le succès qu'on peut toujours attendre de l'accord du travail et de l'inspiration, peuvent être pour bien d'autres un encouragement. L'année dernière, la réimpression de *Milianah* nous a permis de signaler le rajeunissement de l'antique poésie narrative et descriptive; aujourd'hui une quatrième édition de ses *Poëmes de la mer*[1] nous montre l'auteur dans le genre

1. Michel Lévy frères, gr. in-18, 322 p.

qui convient peut-être le mieux à notre époque et aussi à son talent, la poésie lyrique. Saluons au passage cette nouvelle reproduction d'un livre déjà si connu.

L'auteur des *Poëmes de la mer* a considéré son sujet grandiose et monotone sous tous ses aspects. Aucun spectacle de la nature ne présente à la fois plus d'unité et de changements; la mer, c'est-à-dire l'infini terrestre, se confondant avec l'infini du ciel, quel abîme pour la pensée, quel sujet de méditation muette pour le philosophe! Et pourtant quelle mobilité, quelle succession d'états, de mouvements, d'aspects et de couleurs! C'est le désespoir du peintre. La poésie essayera-t-elle aussi de lutter par ses descriptions avec cet indescriptible spectacle, et ces innombrables changements à vue? Elle a mieux à faire. Qu'elle se borne à exprimer les sentiments humains que ce grand théâtre et toutes ces scènes réveillent : elle nous touchera et nous intéressera mieux que par d'oisives peintures. Si la nature ne peut passer, sans s'amoindrir, dans l'art, que du moins l'homme, spectateur de la nature, se retrouve tout entier dans l'artiste. Le calme de la mer, le déchaînement des tempêtes, les alternatives d'harmonie et de désordre, les jeux de la lumière dans le ciel et sur les eaux, les rivages si divers que la mer vient baiser amoureusement, ou contre lesquels elle se révolte, puissante et superbe; tous ces phénomènes gracieux ou terribles qui défient le pinceau par les fortes impressions qu'ils font sur les sens, parlent à l'âme un langage qui peut être interprété par la poésie. C'est ce langage que M. Autran a entendu et dont il s'est efforcé de rendre toutes les notes.

Les *Poëmes de la mer* ont l'unité ou si l'on veut la monotonie de la mer elle-même : ils en ont aussi la variété. Sous trois titres généraux : *Océan*, *Méditerranée*, *Côtes de Provence*, plus de quatre-vingts pièces de vers représentent presque autant de scènes différentes. Tous ces tableaux, dont le titre seul annonce l'idée, sont là, esquissés à grands traits,

avec ce fréquent retour de l'homme sur lui-même, si cher à la poésie moderne. Ce caractère intime, substitué ou plutôt associé au genre descriptif, est très-remarquable dans *le Lit de sable*, où l'on trouve, sous une forme douce, un sentiment vrai de la jeunesse, de la vie, des changements incessants de l'homme en face de l'inaltérable nature. A trois reprises revient au milieu des autres stances, comme une vague dominante, cette première stance qui donne le ton à toute la symphonie :

O flots ! de votre voix profonde, intarissable,
Bercez un vieil ami revenu de si loin.
Dans ce lit que mes mains ont creusé dans le sable,
Donnez-moi, donnez-moi la paix dont j'ai besoin.

Il y a dans ces simples groupes d'alexandrins une harmonie sombre d'un grand effet. Notre système de vers, où le rhythme n'a pas d'autre élément que le nombre des syllabes marqué par le retour du même son, semble fait tout exprès pour reproduire le bercement harmonieux et uniforme des flots. Il peut se prêter pourtant à des effets gracieux. La *Chanson d'un Triton* en est une preuve entre bien d'autres. Nous regrettons de ne pouvoir la citer tout entière ; en voici le début qui suffira à indiquer le mouvement et les molles variantes du refrain.

Les vents fougueux, les vents déchaînés à grand bruit
Contre les noirs écueils, ce soir, déchirent l'onde.
Qu'ils soufflent ! sous le toit de ma grotte profonde,
Tu pourras, sans danger, dormir toute la nuit :
Au bruit tumultueux de la vague irritée,
Dors d'un sommeil tranquille, ô blanche Galathée !

De l'orageux Notus quand retentit la voix,
Dans le creux des vieux pins la colombe se cache,
Et, repliant le front sous son aile sans tache,
Paisible, elle sommeille au murmure des bois.
Au murmure des vents et de l'onde irritée,
Sommeille ici, comme elle, ô blanche Galathée !

Mes mains ont revêtu des tissus les plus doux
La couche bienheureuse où ta beauté repose,
Où la bouche entr'ouverte et la paupière close,
Tu dors, à mes baisers livrant tes blancs genoux.
Au bruit des vents, au bruit de la vague irritée,
Dors sur le lin d'Égypte, ô blanche Galathée !

Il est impossible de faire des données mythologiques un plus gracieux emploi. Tous les souvenirs classiques que l'Océan appelle, ont leur place dans le livre de M. Autran. Le souffle des poëtes latins et grecs s'y fait sentir ; les inspirations bibliques n'ont pas été dédaignées et elles se mêlent aux scènes plus modernes et aux traditions populaires. Dans la mise en œuvre de ces éléments divers, se retrouve partout l'action d'un même travail, persévérant, infatigable, comme le mouvement des flots, et qui, suivant la comparaison du poëte, roule, polit, émaille et colore le vers, comme fait la mer le galet de ses rivages.

Obstinée à sa tâche, ainsi qu'un ciseleur,
Sans cesse elle y revient ; à l'égal d'une fleur,
L'arrondit, l'amincit, d'un émail la colore,
La prend et la rejette, et la reprend encore,
Jusqu'à ce qu'elle en fasse un de ces fins cailloux,
Bleus, polis, doux à l'œil, au toucher non moins doux....

En fait de réimpressions de poésies, nous devons une mention spéciale à celle d'un petit poëme, qui, par les développements qu'il a reçus, est devenu en quelque sorte une œuvre nouvelle : c'est la troisième édition du *Presbytère*, *épopée domestique*, par M. N. Martin. [1] Cette épopée, puisque épopée il y a, n'avait jusqu'ici que trois chants. Aujourd'hui elle en compte six dont voici, en quelques mots, l'objet :

Un poëte parisien, l'auteur lui-même, a passé ses vacances auprès d'un bon curé de campagne en Picardie : il veut

1. Jules Tardieu, in-12, 110 p.

devenir son voisin et achète une maison rustique qu'il fait rebâtir. Aux vacances suivantes, il a l'honneur de loger monseigneur, lors de sa visite pastorale, et vient au secours du curé, très-embarrassé du dîner à offrir à Sa Grandeur. C'était là toute l'action de cette pauvre petite Iliade, action moins mémorable encore que la guerre pour un lutrin, célébrée par Boileau. Les trois nouveaux chants ne la compliquent pas beaucoup. D'abord un deuil de famille assombrit la maison du curé : il avait une jeune sœur, véritable ange du ciel, que le ciel a rappelé. Le poëte console ou distrait cette douleur, en offrant chaque jour à son ami quelque petit poëme sur un sujet pieux. Rappelé à Paris par ses fonctions au ministère des finances, l'auteur est rentré dans son habitation d'Auteuil; il la décrit avec amour, et songe à céder sa maison de province à la commune pour en faire une école de filles. Il finit par la vendre à un rusé Picard dont la femme y trônera en châtelaine.

Sur ce léger canevas, M. N. Martin a su broder un dessin sans prétention, mais non sans grâce; plusieurs scènes, dont l'idée est piquante, sont vivement menées, et l'ensemble est d'une lecture agréable. Les préparatifs qui se font au presbytère, pendant huit jours, pour recevoir la mère du curé, sont d'une solennité comique. Dans un palais, on ne déploierait pas plus d'activité pour recevoir une tête couronnée.

Rentrés au presbytère avant la nuit, l'aurore
S'étonna de nous voir taillant, clouant encore,
Sur notre œuvre penchés du soir jusqu'au matin,
Pareils à des voleurs acharnés au butin.
On voyait sur le sol, théâtre de l'ouvrage,
Les nombreux aliments d'un si fervent courage :
Outils de toute sorte, étranges bataillons,
Disposés au hasard : clous moyens, courts et longs;
Marteaux, vrilles, compas, rabots, planes, équerres,
Limes, par qui reluit l'acier rouillé naguères;

Pinces, sachant réduire un crampon aux abois;
Tous les tyrans du fer, de la pierre et du bois.

Il faut voir l'usage qu'on fait de tous ces instruments, la joie qu'on éprouve, quand deux planches ne s'ajustent pas trop mal. Et le trait de scie!

.... Alors apportant tous nos soins
A bien marquer, d'un doigt que l'entreprise effraie,
Nos diverses longueurs avec un peu de craie,
Nous poussâmes la scie à travers ce chemin,
Suppliant saint Joseph de guider notre main.

Tout cela est vif, pittoresque et bien senti; c'est le langage des poëtes qui, depuis l'auteur du *Lutrin*, ont le mieux réussi dans le genre héroï-comique.

Les trois derniers chants sont peut-être plus vides; les petits poëmes pieux, composés pour tromper la tristesse du curé, font un peu l'effet d'un hors-d'œuvre. Ce sont de petites légendes, dont le merveilleux mystique, qui va si bien aux habitudes de la poésie allemande, tranche assez brusquement sur le ton général d'un pareil récit Cependant, par la simplicité du plan et la richesse du détail, quelques-unes ressemblent à ces ballades populaires des bords du Rhin, rimées avec tant de succès par le poëte Karl Simrock, l'oncle de l'auteur du *Presbytère*. En voici un échantillon :

L'HOSTIE.

Un fou — c'était un fou plutôt qu'un criminel —
Ravit le saint ciboire exposé sur l'autel.

Il court vers la montagne, et, debout sur la cime,
L'œil en feu, le renverse au-dessus de l'abîme.

Du saint vase une hostie au céleste rayon
S'échappe, et dans l'air bleu, comme un blanc papillon,

Flotte légèrement, puis sur un lit de neige,
Où mille abeilles d'or lui forment un cortége,

Va tomber et repose. O miracle ! l'essaim
Se concerte aussitôt dans un sacré dessein :

Pour abriter l'hostie aussitôt les abeilles,
Des plus doux sucs puisés aux fleurs les plus vermeilles,

Bâtissent alentour leurs rayons odorants,
Et Dieu luit à travers les prismes transparents;

Et le soir, maint berger qui de ces monts est l'hôte,
Croit qu'une vive étoile est tombée à mi-côte.

Dès l'aube vers ce point chacun se dirigeant,
Voit l'auréole d'or sur un beau lis d'argent.

Et le pâtre, non moins pieux que les abeilles,
Bâtit une chapelle à ces saintes merveilles.

A cette mise en œuvre poétique de la légende, on reconnaît la main de l'auteur des intéressantes études intitulées *Poëtes contemporains de l'Allemagne*, dont il s'imprime une seconde série[1]. Nous reviendrons sur cette initiation de la France aux œuvres du génie allemand, entreprise par M. N. Martin; mais nous ne quitterons pas la nouvelle réimpression du *Presbytère*, sans adresser à l'éditeur un reproche. Ce petit poëme a reçu dans la presse de nombreux et justes éloges; mais pourquoi présenter au public un livre qui se recommande lui-même, en l'entourant de tant de recommandations? Prétend-on forcer l'admiration du lecteur, en lui mettant devant les yeux l'approbation unanime des critiques? Savez-vous qu'un jugement comme celui-ci : « *le Presbytère*, véritable chef-d'œuvre de poésie moyenne et de style tempéré, » mis en épigraphe peut me rendre terriblement exigeant? Et cette *Note de l'éditeur*, qui réunit tant d'extraits de journaux, tous si louangeurs, elle a presque l'air d'une oraison funèbre. Une simple préface, comme celle que l'auteur du *Presbytère* a d'ailleurs écrite,

1. Poulet, Malassis et Debroise, 1860.

suffit pour marquer le but du poëme primitif ou de son complément, et pour reconnaître ou discuter les critiques qui avaient pu se produire. Les livres des vivants n'ont pas besoin d'être présentés avec tant d'apparat par une main étrangère. On n'embaume que les morts, et, Dieu merci, M. N. Martin, en complétant ainsi ses anciens ouvrages, prouve qu'il est encore trop tôt de songer à l'ensevelir même dans sa gloire.

7

Réveil de la langue et de la poésie provençales. M. Fr. Mistral.

A côté de la poésie française, n'allons pas oublier une production poétique qui appartient à un idiome jadis rival heureux du français, et qui a été accueillie par plusieurs comme une protestation, un peu tardive, du vaincu contre le dédain ou l'oubli du vainqueur. Cet idiome, c'est la langue provençale, cette langue riche et sonore des anciens troubadours. L'enfant du midi qui la relève est M. Frédéric, ou, pour rester fidèle à l'orthographe patriotique, Frederi Mistral, et son œuvre s'intitule en langue d'oc, *Mirèio, pouèmo prouvençau;* en langue d'oil ou en français ordinaire, *Mireille, poëme provençal*[1].

L'auteur ne réhabilite pas seulement le provençal en l'employant, il en prend vivement la défense et proteste contre la dénomination humiliante de patois appliquée à une langue dont le passé littéraire est si glorieux. « Il est, ce nous semble, profondément injuste de traiter de patois, et, comme tel, de mépriser un idiome parlé par de nombreuses populations, hautement probes, intelligentes et poétiques, sous prétexte qu'il existe au-dessus une langue

1. Avignon : Roumanille, in-8. — Paris, 2e édition, Charpentier, in-18.

administrative, commerciale et savante. Traiter banalement de patois la langue provençale, c'est l'insulte que le mauvais riche jette à Lazare, le vainqueur au vaincu.... A ce titre, la belle langue d'Italie peut s'attendre incessamment à être décrétée patois par les Autrichiens. »

La comparaison est un peu violente ; cependant, malgré ces instincts de révolte contre l'idiome dominateur, M. Frédéric Mistral y aura recours lui-même pour populariser davantage son œuvre d'une nationalité rétrospective. Il publie son *pouèmo prouvençau* avec la traduction française en regard.

Mirèio est une épopée rustique en douze chants. Le sujet est au fond des plus simples : c'est l'amour partagé d'un jeune vannier et d'une gentille et gracieuse fermière de la vallée de la Crau. Leur passion naît, grandit, pure, pleine d'espérance tour à tour et de trouble, entravée par des considérations de rang et de fortune, qui, dans les champs comme à la ville, font sortir de la vanité et de la cupidité des obstacles au bonheur. Enfin l'implacable mort enlève à l'amant sa bien-aimée. Les événements ici ne sont rien ; la scène, le cadre est tout. Le poëte se plaît à nous peindre les mœurs, les usages, les idées, les croyances des lieux où l'action se passe, et les travaux champêtres de cette contrée favorisée du soleil, où l'olive, l'abeille et le ver à soie prodiguent tant de richesses. Il nous dit les jeux, les exercices, les combats d'une population alerte et vigoureuse. Et ces tableaux variés, malgré l'unité de la couleur locale, nous montrent au naturel une partie de la France plus éloignée encore des populations du Centre par sa manière de vivre que par son langage.

Le poëme provençal de M. F. Mistral a de la grâce et de l'éclat. C'est un poëte qui parle des champs ; c'est un lettré qui écrit de dessein prémédité en langue vulgaire. Le début du chant premier fait bien saisir le multiple caractère de toute l'œuvre. Nous en citerons quelques strophes

avec la traduction littérale de l'auteur : elles permettront d'apprécier les rapports des deux textes poétiques.

LOU MAS DI FALABREGO.

Cante uno chato de Provènço.
Dins lids amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dou grand Oumèro,
Jéu la vole segui. Coume èro
Rèn qu'uno canto de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla.

Emai soun front noun lusignèsse
Que de jouinesso; emai n'aguèsse
Ni diadèmo d'or ni mantèu de Damas,
Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e caressado
Pèr nostro lengo mespresado,
Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!

Tu, Segnour Diéu de ma patrio,
Que nasquères dins la pastriho,
Enfioco mi paraulo e dono me d'alen!
Lou sabes : entre la verduro,
Au soulèu em'i bagnaduro,
Quand li figo se fan maduro,
Vèn l'ome aloubati desfrucha l'aubre en plen.

. . . .

De long dou Rose, entre li pibo
E li sauseto de la ribo,
En un paure oustaloun pèr l'aigo rousiga
Un panieraire demourava.
Qu'emé soun drole pièi passavo
De mas en mas, e pedassavo
Li canestello routo e li panié trauca.

LE MAS DES MICOCOULES.

Je chante une jeune fille de Provence. — Dans les amours de sa jeunesse, — à travers la Crau, vers la mer, dans les

blés, — humble écolier du grand Homère, — je veux la suivre. Comme c'était — seulement une fille de la glèbe, — en dehors de la Crau il s'en est peu parlé.

Bien que son front ne brillât — que de jeunesse ; bien qu'elle n'eût — ni diadème d'or ni manteau de damas, — je veux qu'en gloire elle soit élevée — comme une reine, et caressée — par notre langue méprisée, — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des *mas*.

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, — qui naquis parmi les pâtres, — enflamme mes paroles et donne-moi du souffle! — Tu le sais ; parmi la verdure, — au soleil et aux rosées, — quand les figues mûrissent, — vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

. . . .

Au bord du Rhône, entre les peupliers — et les saulaies de la rive, — dans une pauvre maisonnette rongée par l'eau, — un vannier demeurait, — qui, avec son fils, passait ensuite — de ferme en ferme, et raccommodait les corbeilles rompues et les paniers troués.

Dans cette lutte corps à corps ou plutôt face à face du français et du provençal, prolongée pendant douze chants, l'avantage n'est pas donné au français ; le provençal est écrit avec plus de concision, de naturel et de souplesse. Mais la lutte n'a pas lieu à armes égales. Sans vouloir dire que M. F. Mistral parle mieux le patois que le français, on peut dire que sa traduction, — et, rapprochée de l'original, quelle traduction n'a pas tort ? — n'use pas de toutes les ressources que notre langue peut offrir. Un traducteur plus indépendant ou plus désintéressé aurait mieux rivalisé avec l'auteur que ne l'a fait l'auteur lui-même. Je ne sais comment Goethe aurait traduit en français son poëme d'*Hermann et Dorothée;* mais en voyant la traduction de *Daphnis et Chloé* par Paul-Louis Courier, je ne doute pas qu'on puisse donner une version française de *Mirèio* qui réponde mieux au texte provençal. M. F. Mistral ajoute sans cesse, en les enfermant entre parenthèses, des mots

explicatifs qu'on supprimerait sans inconvénient[1]. Son français pourrait être parfois plus simple et surtout plus égal : à quoi bon traduire *passo que t'ai vist* par « fuis mes regards, » et non par « que je ne te voie plus ? » Pourquoi passer, dans deux stances voisines, du langage poétique au langage trivial ? Ainsi Vincent, comparant son amante avec sa sœur, exprime ainsi la ressemblance de leurs têtes éveillées, de leurs chevelures abondantes : « Vous les diriez bessonnes » (*Dirias que soun bessoun*). M. Mistral préfère, en français, le mot le plus poétique : « On les dirait jumelles. » Et deux vers plus loin, pour marquer la supériorité avec laquelle Mireille se coiffe, Vincent lui dit cette vulgarité, passable peut-être en patois, mais intolérable en français : « Vous avez le fil !... » En vérité, il faudrait au provençal bien des victoires sur le français comme celles-ci pour rendre à la langue d'oc son ancienne suprématie littéraire. En attendant, le poëme de *Mirèio*, en quelque langue qu'il soit écrit, est une des plus intéressantes idylles que le sentiment naïf de la nature ait depuis longtemps inspirées.

8

La traduction poétique. La tragédie et la comédie grecques en vers français.

Parmi les poëtes français qui travaillent à faire revivre l'antiquité poétique au milieu de nous, sous une forme mo-

1. Dans cent phrases comme celles-ci : « Au centre (de la grotte), une grande table.... » « La sorcière cueille trois jets, s'en couronne elle-même, (en couronne) le jeune homme, la jeune fille, etc., » les *ajoutés* ne sont pas plus nécessaires à la traduction qu'au texte. « Dieu vous paye tous (vos soins) ! » n'est pas la traduction la plus naturelle de *Dieu vous pague de tout !* « Au temps (où) les aires (sont pleines), » ne traduit pas *au tèms dis iero*, mais en est le commentaire.

derne, il faut placer à un rang très-honorable M. Léon Halévy. Il n'a entrepris rien moins que la restitution poétique de la tragédie grecque, sous le titre de la *Grèce tragique*[1]. Ce sont les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, qu'il traduit en vers en les accompagnant de notices, de remarques et de rapprochements littéraires. C'est l'œuvre elle-même dans une nouvelle langue, avec le commentaire; c'est la peinture antique reproduite par la copie, dans un cadre et sous un jour qui lui rendent toute son originalité. L'Académie française a couronné les prémices de ce beau travail. La première série de la *Grèce tragique* contenait le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, l'*Électre* de Sophocle, les *Phéniciennes* et l'*Hippolyte* d'Euripide; l'auteur revient aujourd'hui aux deux derniers de ces poëtes, et nous donne les tragédies d'*Ion*, *Œdipe à Colonne* et *Ajax*, trois chefs-d'œuvre dont la diversité et l'unité sont également remarquables.

Rien de plus clair et de plus intéressant que les notices qui précèdent chacune de ces trois pièces, les notes qui les suivent, et les rapprochements littéraires qui les éclaircissent. M. Léon Halévy ne fait aucun étalage de science; il ne cite point de grec; il n'invoque point le témoignage des philologues de la subtile Allemagne. Il a recueilli ce qu'il y a de meilleur et de plus sûr dans les travaux des savants, et il l'offre sous une forme élégante aux gens du monde. La *Grèce tragique* sera pour ceux-ci ce que les excellentes *Études sur les tragiques grecs* de M. Patin sont déjà pour le monde savant.

Une chose surtout sera mise en lumière par la traduction et les commentaires de M. Léon Halévy, c'est la mesure dans laquelle le dix-septième siècle a imité l'antiquité. Racine a fait autant d'emprunts aux Grecs que Corneille aux Espagnols, avec la même réserve et la même liberté.

1. Hachette et Cie, 1re série, in-8 (épuisé); 2e série, in-8, 342 p.

Non-seulement il tirait d'Euripide des sujets qu'il accommodait au goût français, il suivait souvent son modèle dans le choix des situations, le développement des scènes et jusque dans les détails du style. Tout le monde sait par cœur l'admirable scène du petit Joas répondant aux questions d'Athalie[1], et ce serait faire insulte à toutes les mémoires où elle est gravée, que de la reproduire ici. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'elle se retrouve presque trait pour trait dans l'*Ion* d'Euripide. Créuse, conduite au sanctuaire de Delphes par des préoccupations non moins vives, quoique d'un autre genre que celles d'Athalie, interroge avec la même anxiété l'enfant trouvé du temple et en reçoit les mêmes réponses. Voici quelques vers de cette scène, dans la traduction de M. Halévy :

CRÉUSE.

Mais toi qui donc es-tu? que ta mère est heureuse!

ION.

On m'appelle et je suis le serviteur du Dieu.

CRÉUSE.

Donné par la cité, par un maître, au saint lieu?

ION.

Mon maître est Apollon; je ne sais pas le reste.

CRÉUSE.

Je dois donc à mon tour pleurer ton sort funeste?

ION.

Oui, parce que j'ignore et ma mère et mon nom.

CRÉUSE.

Habites-tu ce temple ou quelque autre maison?

ION.

Ce temple est ma demeure, et la nuit j'y repose.

1. *Athalie*, acte II, scène VII.

CRÉUSE.

A quel âge y vins-tu?

ION.

Tout enfant, je suppose.
Je parle d'après ceux qui disent le savoir.

CRÉUSE.

Quelle femme de Delphe a rempli son devoir?
Qui te donna son lait?

ION.

Je n'eus point de nourrice;
Celle qui m'assista, qui fut ma protectrice....

CRÉUSE.

Pauvre malade, hélas, je vois d'autres douleurs!...

ION.

Ce fut une prêtresse aux soins consolateurs....
Une mère!...

CRÉUSE.

Plus tard qui prit soin de ta vie?

ION.

L'autel, de l'étranger la main toujours amie....
. . . .

CRÉUSE.

Tu n'as pas de besoins! Cette simple parure....

ION.

Je jouis des bienfaits qu'un Dieu clément m'assure.

Une autre citation, celle d'une des tirades héroïques d'*Œdipe* ou d'*Ajax*, aurait mieux montré le talent de M. L. Halévy dans la traduction poétique; celle qui précède fait voir de quel secours peut être la *Grèce tragique* pour les études de littérature comparée. Il n'est pas de dissertation critique qui puisse mieux rendre sensibles les rapports de deux œuvres écrites à vingt siècles de distance que la lecture des deux œuvres elles-mêmes. Sans doute

l'étude des modèles dans le texte original vaudra toujours mieux que la lecture des traductions les plus parfaites; mais si presque tout le monde aujourd'hui apprend le grec, combien peu de personnes, en dehors de l'enseignement, le savent assez pour lire avec plaisir Eschyle, Sophocle, Euripide, dans leur langue! M. L. Halévy a cru, malgré le proverbe arabe, qu'il était plus simple de faire venir la montagne à nous que de nous faire aller à la montagne, et quand la plupart de nos auteurs trouvent que les modèles sont trop loin de nous pour les consulter, il rapproche de nous les modèles.

Il y a une montagne plus inaccessible encore à notre ignorance qu'un autre courageux traducteur a entrepris de rapprocher de nous, c'est le théâtre d'Aristophane. Déjà M. E. Fallex avait donné la traduction aussi exacte et aussi complète que possible du *Plutus*, dans un français vif, rapide, et qui sentait peu la traduction. On retrouve aujourd'hui les mêmes qualités dans le recueil intitulé : *Scènes d'Aristophane*[1]. A part la reproduction d'un curieux original, c'est un recueil de bons vers.

Les *Scènes d'Aristophane* ne sont pas une suite décousue de fragments; elles résument tout ce qui nous reste du théâtre de l'auteur. Chaque pièce y est représentée par des morceaux reliés les uns aux autres et au sujet au moyen de courtes et fréquentes analyses. Une seule n'y figure que pour mémoire, c'est *Lysistrata*, d'où le traducteur n'a cru pouvoir rien tirer, sans effaroucher la pudeur et la pruderie française. Un goût sévère a présidé au choix des scènes destinées à présenter un Aristophane accessible aux honnêtes gens. M. Fallex le dit lui-même :

« C'est ce qui est éternellement beau, vrai, bien, dans tous les pays et dans tous les temps, c'est le beau univer-

1. Durand et Cie, in-18, 304 p.

sel, le beau absolu, c'est l'idéal rêvé par l'âme et reproduit, à de rares intervalles, par le génie dans un pays ou dans un autre, qu'il faut rechercher, étudier, essayer de traduire.... C'est ce qui est éternellement juste, acceptable, amusant, risible, éloquent tour à tour et bouffon ; c'est ce qui est incomparable et comme bon sens et comme verve comique et satirique,... qu'il faut donner d'Aristophane. »

Dans les limites de ce programme, l'Aristophane de M. Fallex ne laisse pas que d'être très-gai, très-hardi et très-fort. Malgré quelques sacrifices qu'on ne pardonnerait pas dans une traduction générale, les scènes qu'il a choisies sont restées vraiment aristophanesques : le coup de fouet est vigoureux et sonore ; l'épigramme mordante et acérée ; la gaieté, bruyante et parfois bouffonne, le sel gros, l'assaisonnement relevé ; le reproche tourne facilement à l'injure, la discussion à la dispute ; le dialogue est un assaut.

Faisons connaître cette manière vive et franche par quelques citations. Dans les *Acharniens*, Amphithéus apporte à Dicéopolis des paix de diverse durée, suivant les prix :

AMPHITHÉUS.

J'en ai pour tous les goûts, et je les ai sur moi.
En voici de cinq ans. Goûte-moi ça.

DICÉOPOLIS.

Fi !

AMPHITHÉUS.

Quoi ?

DICÉOPOLIS.

Cela sent le goudron, l'équipement, la guerre !
Celles-là, mon ami, ne sont pas mon affaire.

AMPHITHÉUS.

Et celle-ci ? Dix ans !... En aimes-tu l'odeur ?

DICÉOPOLIS.

Elle sent encor trop l'aigre... et l'ambassadeur.

On va, l'on vient, on court, il faut donner des ailes
Aux voisins peu pressés d'épouser vos querelles.

AMPHITHÉUS.

Eh bien ! que diras-tu de celle-ci, mon cher ?
Trente ans de paix ! trente ans et sur terre et sur mer,

DICÉOPOLIS.

Évohé! Quel fumet! Quel parfum! Que de charmes!
Cette paix-là du moins ne criera pas : « Aux armes !
Prends arc et javelot et vivres pour trois jours! »
Cette paix-là nous dit : « Vaquez à vos amours! »
Je la prends. Verre en main, je signe et certifie.
Bien des choses, bonsoir à toute l'Acharnie!
Plus de guerre et de maux! Je veux revoir mes champs.
Je veux fêter Bacchus : vivent danses et chants!

Voilà l'ironie politique. Les *Nuées* nous fourniront un exemple de raillerie pour ainsi dire scientifique, qu'il était bien difficile de faire passer dans notre langue. Socrate explique à Strepsiade la formation naturelle du tonnerre, afin de de le guérir de la peur de Jupiter, et il appuie sa démonstration d'une comparaison que son disciple comprend, de reste, et développe à son tour dans un style dont Rabelais seul eut chez nous le secret.

SOCRATE.

Ne t'ai-je pas prouvé que ce sont les Nuées ?
Quand l'eau qui les remplit les surcharge, entraînées,
Elles vont se heurtant, et, dans leurs chocs affreux
Produisent ce fracas qui traverse les cieux.
. . . .
— Dans nos festins publics n'as-tu jamais mangé
Au point de te trouver le ventre un peu chargé?
Le désordre s'y met : il mugit, il bouillonne,
Et tout à coup, grands dieux! un bruit affreux résonne.

STREPSIADE.

Pardieu! c'est cela même. Un terrible combat
S'engage dans mon ventre et dans mon estomac.
Le haricot bruyant s'y démène avec rage,
Et comme un vrai tonnerre y déchaîne l'orage

D'abord un faible bruit : Papax. Le bruit grossit :
Papapax. Il redouble. Un obstacle surgit :
Rarara. L'on dirait étoffe qu'on déchire;
Tout à coup : ran pan vlan ! — Je tonne!... je respire!
— Elles en font autant.

Comme ces quelques vers, qui reproduisent jusqu'aux onomatopées de l'auteur grec, nous font comprendre le caractère de l'ancienne comédie grecque, et cette licence de langage que la loi et les mœurs réprimèrent bientôt! Quelquefois le ton se hausse, *interdum vocem comœdia tollit*, et le traducteur d'Aristophane est si heureux de pouvoir s'élever avec son modèle, qu'il forcera, en passant, la note noble plutôt que de rester au-dessous. Voyez comment le Juste, dans ces mêmes *Nuées*, expose l'ancien système d'éducation.

Oui, je vais rappeler les principes sévères
De l'éducation que recevaient nos pères;
Combien je florissais en prêchant l'équité,
Du temps que la pudeur régnait dans la cité, etc.

Tout le morceau est grand, sévère, antique. Il y a encore dans les *Scènes d'Aristophane* des leçons d'une morale pure et délicate, exposées en vers dont je trouve le style trop moderne, quoiqu'ils aient été cités comme les plus brillants du recueil. Tels sont ceux-ci :

Non. — Il est tel portrait, telle histoire malsaine,
Qu'un poëte toujours doit bannir de la scène.
Le respect qu'à l'enfant doit un instituteur,
Le peuple, enfant aussi, l'attend de chaque auteur.
Le beau, le vrai, le bien, le généreux, l'honnête,
Voilà les seuls discours qu'il faut parler, ô poëte!

Tels sont encore :

Viens brillant de fraîcheur en ta fleur jeune et belle,
Enfant, viens au gymnase où la vertu t'appelle....
. . . .

Au sein d'un doux loisir, au retour du printemps,
Quand tout renaît, rempli de parfums et de chants,
Quand le platane et l'orme unissent leur murmure,
Heureux, tu goûteras une volupté pure !...

Est-ce des *Grenouilles*, est-ce des *Nuées* d'Aristophane que sont tirés ces vers ? ou n'est-ce pas plutôt de *la Jeunesse* de M. Émile Augier ? Que le fond des idées soit plus ou moins bien rendu, la forme de ces détails a cessé d'être antique. Leur éclat tranche sur la trame générale de la traduction, dont les extraits qui précèdent, montrent si bien la vigueur et la verve comique[1].

9

Traduction en vers de la poésie étrangère. Difficultés et insuccès. Conclusion.

Si nous ne pouvons citer tous les essais de poésie française éclos, au jour le jour, sous l'inspiration de la jeunesse présomptueuse ou de l'oisiveté de l'âge mûr, nous n'entreprendrons pas davantage d'enregistrer les traductions en vers des poëtes étrangers. Quelques-unes ne mériteraient d'être signalées que pour leur insuffisance ; elles seraient tout au plus une occasion de dire ce que le public a le droit d'attendre de ce genre de travail, moins brillant qu'utile. Traduire, c'est écrire dans sa langue, c'est-à-dire dans la langue des bons auteurs de son pays, et c'est révéler dans cette langue le génie d'une autre langue et le caractère ori-

1. A ceux qui sont curieux de voir, au lieu d'un recueil d'extraits poétiques d'Aristophane, son théâtre complet, nous devons signaler une traduction toute récente, publiée par M. Poyard, professeur (Hachette et Cie, in-18, compact ; 524 pages). A l'exemple de M. Artaud, le nouveau traducteur n'a pas reculé devant cette incroyable révélation des mœurs et du langage des Grecs. Seulement ce que le respect dû au lecteur français ne permettait pas de mettre dans le texte, les notes le disent en latin. Rabelais seul l'eût dit dans la langue maternelle. Et encore ?

ginal d'une littérature étrangère. Être fidèle au texte et le rendre acceptable, faire parler la langue de notre pays et de notre temps à des hommes d'un autre temps et d'un autre pays, sans dénaturer leurs idées ni travestir leur style, cela demande beaucoup de tact, de goût, de patience et de désintéressement. On ne louera jamais assez une traduction bien faite, assez bien faite pour tenir lieu de l'original : on loue souvent beaucoup trop ces traductions insuffisantes, inutiles, nuisibles même, qui, faisant croire qu'un auteur étranger est traduit, détournent des esprits plus forts ou plus patients de le traduire.

Le recueil, intitulé *Fleurs de poésie anglaise* [1], par M. C..... D....., n'a pas ce dernier inconvénient : le traducteur anonyme n'a pas pris corps à corps un de ces auteurs étrangers dont on regrette que l'œuvre n'ait pas encore passé dans notre langue. Il s'est borné à cueillir, à glaner quelques fleurs, comme il dit, dans le vaste champ d'une littérature entière. Il ne les a pas toutefois réunies au hasard en gerbe ou en bouquet : il a suivi un ordre régulier, celui de la chronologie, et il ne paraît pas éloigné de croire que son petit livre représente assez fidèlement dans ses diverses périodes l'histoire de la poésie anglaise. Il distingue dans cette histoire les quatre règnes d'Elisabeth, de Charles Ier, de Charles II et de la reine Anne; puis le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. De petites biographies littéraires des principaux poëtes de chacune de ces périodes précèdent le recueil des pièces de vers chargées de représenter chacune d'elles. Ces pièces d'ailleurs sont peu nombreuses : deux ou trois, quatre ou cinq au plus représentent un règne ou un siècle. En revanche, le luxe typographique de ce petit livre annonce un auteur à qui la fortune indulgente a fait les loisirs qu'il consacre à la poésie.

Il attend sans doute la même indulgence de la critique.

1. Amyot, in-18, 126 p.

Pour y inviter, il reproduit en guise d'introduction une lettre du poëte Émile Deschamps, à qui il a soumis ses vers, et qui leur prodigue l'éloge : il a rapproché les textes de la version et il s'est convaincu que la muse anonyme est sortie victorieuse du combat, qu'elle a résolu le problème d'une traduction littérale et à la fois littéraire. Cette louange reçoit des développements flatteurs que l'auteur n'a pas dû reproduire sans rougir jusque sous son voile d'anonyme[1]. Le public en jugera-t-il ainsi? C'est la question que l'auteur tourne et retourne dans sa préface. Il fait beaucoup de façons pour nous présenter son bouquet, suivant son innocente métaphore. Il nous dit ce qu'il a fait, ce que, du moins, il a voulu faire, ce qu'il croit avoir fait, ce que peut-être on trouvera qu'il eût mieux fait de faire. Ce sont toutes les précautions oratoires de la fameuse scène du sonnet. Et le public de ne pas répondre ou de dire comme Alceste à Oronte: « nous verrons bien, monsieur, nous verrons bien. »

Le sonnet du moins est-il bon? Si une traduction ne devait avoir d'autre mérite qu'une rigoureuse exactitude, celle de M. C..... D..... ne serait pas mauvaise: elle veut être exacte jusqu'au scrupule; elle veut l'être pour les idées; elle veut l'être pour les mots; elle veut l'être pour le rhythme. L'auteur traduit vers pour vers, et si par hasard, il en a un de plus que le texte, il s'en excuse. Il reproduit la coupe même des strophes anglaises par l'entre-

1. Un autre recueil poétique, les *Étapes du cœur* de M. L. Depret (Poulet-Malassis, in-8, 207 p.), était recommandé par le même patronage. Or, voyez l'effet que produit sur un critique l'abus des recommandations: « Elles sont dédiées à M. Emile Deschamps, dit M. Léon de Wailly (*Illustration*, 30 juillet); et je connais M. Deschamps pour un homme si aimable, si prodigue de bienveillance et d'indulgence que M. Depret doit être rassasié de louanges. Quelle figure ferait la toute petite fleur que j'aurais à lui offrir à côté du gros bouquet que j'imagine! » Et l'ingénieux critique passe outre. Nous aurions fait de même, si les moins bons livres n'étaient pas souvent les meilleurs sujets de réflexions utiles

mêlement des vers français de même mesure : et pour qu'on puisse juger de la parfaite ressemblance, le texte original est là en regard de la traduction, comme le modèle devant la copie. Ces intentions de fidélité littérale ne sont pas toujours heureuses. L'esclavage de l'imitation jette dans le rhythme de la gêne, et n'exclut pas le remplissage, les épithètes inutiles et banales, les termes impropres ou peu poétiques. *Le Cimetière de campagne* de Gray, par exemple, ne gagne pas à être ainsi traduit : ce qu'il faut reproduire du poëte, ce n'est pas le rhythme particulier à sa langue ; c'est, dans un rhythme propre à la nôtre, l'idée, l'image, le sentiment, l'émotion. Or je ne trouve plus l'empreinte de l'original dans le français des strophes suivantes :

Mais le savoir chargé des dépouilles du temps,
A leurs regards jamais n'ouvrit sa page immense ;
La froide pénurie, effeuillant leur printemps,
Des biens du ciel en eux fit tarir la semence.

. . . .

Dominer de sa voix un sénat tout-puissant,
Mépriser le péril d'une injuste disgrâce,
Tenir dans l'abondance un peuple florissant,
Laisser de sa carrière en tous les cœurs la trace,

Tel ne fut point leur lot : mais si, de leurs vertus,
Il resserra le cours, il leur sauvait des crimes,
Leur interdit d'asseoir sur des corps abattus
Un trône à la pitié fermé par ses victimes ;

Si le vers force nécessairement le traducteur qui veut être fidèle, à cette faiblesse de style et à une telle impropriété d'expression, ne traduisez pas les poëtes en vers. Il y a une prose rhythmée cent fois plus poétique et plus voisine de l'original qu'une telle versification.

Cette excursion à travers les essais et les œuvres poétiques de l'année suffit pour montrer toute la place que

prend encore la poésie dans la littérature de notre époque. Il ne se publie guère moins de volumes de poésies que de romans chaque année. Un jeune homme débute volontiers dans les lettres par un recueil de vers intimes. C'est par des vers que l'homme du monde qui a des prétentions littéraires, en province surtout, cherche à les justifier, et quand l'homme du travail manuel prend la plume, c'est un recueil de poésies ouvrières ou sociales qu'il offre à ses camarades d'atelier. Qu'on s'étonne après cela de rencontrer, sous tant de titres pompeux et fleuris, tant de vers médiocres! Et cependant, c'est un arrêt rendu depuis longtemps et bien des fois confirmé, que la médiocrité n'est pas tolérable en poésie :

.....Mediocribus esse poetis
Non licet.

Cette médiocrité ne vient pas seulement de l'inexpérience des débutants; nous l'avons vue trop souvent naître des sentiments factices et des idées de convention, dont on s'imagine que la poésie doit être l'interprète. Mais la poésie, nous avons eu aussi plusieurs fois l'occasion de le montrer, suppose plus que tout autre genre des sentiments vrais et des idées fortes; c'est d'un cœur ému, d'un esprit vivement frappé qu'elle jaillit, originale et brillante, pleine de passion et de pensée. Avec quel bonheur nous l'avons retrouvée, au sortir de cette poésie de troisième ou de quatrième main, banale et fade, fleurie ou plutôt fanée! Et ne devions-nous pas être indulgent pour la véritable inspiration et lui pardonner ses écarts, lorsque, par malheur, l'imagination confine à la folie, la vie et le mouvement au désordre?

ROMAN.

1

Le Roman biographique. Le talent et le scandale. George Sand, P. de Musset, Mme Colet.

Nous trouvons cette année, dans le roman, de nombreuses œuvres de l'une de nos plumes les plus célèbres. Voici d'abord un livre qui a fait beaucoup de bruit, beaucoup trop pour les questions de personnes qu'il a soulevées, trop peu cependant pour le rajeunissement de talent dont il était la preuve. Nous parlons du roman auquel Mme Sand a donné le titre un peu mystérieux d'*Elle et Lui*[1] Le titre seul faisait présager une double révélation autobiographique; puis dès les premières pages, on trouvait une situation analogue aux relations qui se formèrent, aux premiers temps de sa gloire, entre Mme Sand et un jeune poëte non moins connu par les agitations de sa vie que par l'originalité de son talent. Tel est le sort des écrivains qui passionnent le public. Ce qu'ils nous donnent d'eux-mêmes dans leurs livres ne suffit pas à notre curiosité; nous allons de l'auteur à l'homme. La vie privée n'a plus de murailles; nos idoles habitent des maisons de verre ouvertes à tous les regards indiscrets. Il est vrai que le plus souvent l'auteur devance notre indiscrétion par la sienne, et livre en pâture aux lecteurs blasés tous les secrets de sa vie. De là ces confessions, ces confidences, ces

1. Hachette et Cie, in-18, 316 p.

mémoires qui ne sont plus d'outre-tombe, ces pages de ma vie et tous ces commérages autobiographiques qui ne répondent pas toujours à l'avidité du lecteur, mais qui l'attestent du moins, en lui donnant le change et qui en bénéficient.

Mme Sand n'avait autrefois livré à la publicité, sous le titre d'*Histoire de ma vie*, qu'une faible partie de ces secrets qui sont souvent des secrets de comédie. A-t-elle voulu aujourd'hui obtenir un succès de scandale, en faisant le grand jour sur l'aventure la plus intime de sa jeunesse, et se venger des déceptions qu'un ancien ami lui a causées, en mettant à nu devant tous la misère morale de cet ami plus malheureux encore que coupable? A-t-elle eu la pensée de se venger lâchement d'un mort et de souiller par la diffamation la gloire incomplète d'un génie qu'elle aurait contribué à tuer dans son germe? On a paru le croire, et le poëte regretté, que l'on considérait comme la victime d'un roman calomniateur, a suscité des plumes vengeresses. Après *Elle et Lui*, nous trouverons *Lui et Elle* de M. Paul de Musset, et *Lui* de Mme Louise Collet.

Tout cet éclat est malheureux; je ne sais s'il a grossi le succès du roman de Mme Sand, mais il me le gâte. J'ai regret de voir un bon livre accusé d'être une mauvaise action. Je croyais avoir affaire à une œuvre littéraire, et l'on me met en présence d'un pamphlet. Je voulais abandonner mon imagination aux charmes d'une lecture attrayante, et on soumet à ma conscience un procès en diffamation. Qu'on nous permette de ne point suivre les passions ou les intérêts sur ce terrain brûlant. La critique n'est pas un tribunal de police correctionnelle : prenons les romans pour ce qu'on nous les donne, c'est-à-dire pour des œuvres d'art et non pour des plaidoyers ou des réquisitoires, encore moins pour des libelles.

Comme œuvre d'art, le roman d'*Elle et Lui* est une des choses les plus accomplies qui soient sorties de la plume

de Mme Sand. Le sujet est des plus simples ; c'est l'amour ou plutôt la liaison de deux artistes, dont l'un, Laurent, est dominé par une imagination fougueuse, et l'autre, Thérèse, cède plus volontiers à la raison et au bon sens. Tous deux sont le jouet d'une triste fatalité qui empoisonne à jamais leur avenir. Laurent a laissé flétrir sa jeunesse par la débauche; Thérèse, victime de malheurs immérités, n'est plus capable de bonheur. Laurent, né pour les grandes choses, en a perdu l'enthousiasme dans le vice élégant et dans les plaisirs frivoles ; Thérèse, mûrie par l'adversité, ne peut plus éprouver que des sentiments calmes et pour ainsi dire maternels. A la fièvre continuelle de l'un répond le sang-froid imperturbable de l'autre. Celle-ci ne peut offrir que les joies pures et tranquilles de l'amitié en échange de tous les entraînements désordonnés de la passion. Cependant, par bonté d'âme ou par faiblesse, Thérèse cède à des poursuites dont elle connaît d'avance l'issue. Elle donne tout au plus huit jours de bonheur à l'amant, qui ne sait pas rester son ami. Le dégoût qui envahit l'imagination malade de Laurent redouble la tristesse de Thérèse, et, pour ranimer une passion impossible, ils partent ensemble pour l'Italie.

Ils ne sont pas au delà des Alpes que toute flamme est éteinte. Il n'y a plus d'amour, mais il y a encore des accès de fièvre, des alternatives de découragement et de violences. Thérèse éloigne enfin son étrange amant, pour accepter comme mari un généreux Américain, Richard Palmer, qui a connu sa famille, qui l'a vue elle-même enfant et qui sait ses malheurs. Mais, par un retour de son imagination dépravée, Laurent, qui a si cruellement abandonné Thérèse, par lassitude, revient à elle, quand il la voit perdue pour lui. Thérèse condescend à ce nouveau caprice, et Palmer s'y résigne. Mais avec la possession revient pour Laurent la satiété. L'impossible seul éveille ses rêves ; il retombe dans l'étourdissement de la débau-

che, et Thérèse, désespérant de le guérir, veut fuir loin de lui. Elle hésite encore, lorsqu'elle retrouve tout à coup un enfant qu'elle a eu d'un premier mariage et qu'elle croyait mort. La mère confirme la résolution de la femme outragée, et elle va chercher avec son fils, dans une solitude lointaine, l'oubli de ses fautes et de ses malheurs.

Dans tout ce drame, on voit combien l'intrigue, l'action proprement dite, tient peu de place. Trois personnages y figurent ; deux seulement en sont les acteurs : Palmer n'est pour ainsi dire qu'un comparse. Comment nous intéresser à une action si vide ? Comment soutenir dans tout un volume, ce long duo, j'allais dire ce long duel entre deux âmes si peu faites l'une pour l'autre ? George Sand a pour cela un don spécial et unique, le talent de l'analyse, de l'observation intérieure. A défaut d'événements, les sentiments remplissent la scène ; où le roman, l'histoire fait défaut, là triomphe la psychologie. Et, chose remarquable : cette étude minutieuse de deux caractères, cette peinture de deux âmes, devient une source d'intérêt passionné que toutes les complications sérieuses pourraient égaler à peine. Le drame n'est pas supprimé, il est déplacé ; au lieu d'être dans les faits, il est dans l'âme. Il n'en est pas moins poignant, et ces péripéties du monde intérieur nous frappent plus que tous les coups de foudre ou coups de théâtre venus du dehors.

Thérèse [Elle] excite une sympathie mêlée de pitié, par sa bonté, son talent, les malheurs de sa jeunesse, une noble fierté qui ne l'abandonne pas même au milieu de ses fautes. Pourquoi serait-elle une hardie personnification de l'auteur ? Son caractère a rappelé avec plus de raison à quelques critiques un personnage célèbre des *Confessions* de J. J. Rousseau, Mme de Warens, non moins charitable, non moins maternelle et non moins froide et facile tout ensemble. Toutes deux raisonnent leurs faiblesses, préméditent leurs chutes ; toutes deux, comme l'a dit si spirituel-

lement M. L. de Wailly[1], tirent sur leur vertu des traites payables à huitaine et font de l'amour le pourvoyeur de l'amitié. En voici une preuve : « Thérèse, dit Mme Sand, n'eut pas de faiblesses pour Laurent dans le sens moqueur et libertin que l'on attribue à ce mot en amour. Ce fut par un acte de sa volonté, après des nuits de méditation douloureuse, qu'elle lui dit : Je veux ce que tu veux, parce que nous en sommes venus à ce point où la faute à commettre est l'inévitable réparation d'une série de fautes commises. » Ainsi détaché, ce passage étonne et scandalise ; à sa place et dans l'ensemble du caractère de Thérèse, il a de la simplicité, de la grandeur et vise à une sorte de chasteté relative. On plaint du moins l'erreur à cause des douleurs qu'elle entraîne ; on pardonne la faute en faveur de l'expiation.

Laurent [Lui] a plus à se faire pardonner ; mais l'auteur ne lui a pas ménagé les circonstances atténuantes. On accuse Mme Sand de l'avoir rabaissé, humilié avec préméditation : Il n'en est rien ; il y a même des lecteurs, des juges qui ont trouvé, comme M. A. Claveau[2], que « Laurent, avec ses fautes, ses faiblesses, ses bassesses, ses crimes, si l'on veut,... triomphe, est le vrai héros du livre. » Et le jeune critique justifie ainsi ses préférences pour le personnage :

Il domine les deux autres de toute la hauteur de son imagination, de toute l'ardeur de ses désirs, de toute la puissance de son égoïsme. Quel naturel ! quelle vie ! que d'élan et de flamme ! Comme il est imposant dans sa recherche du monstrueux, dans son amour de l'impossible ! C'est lui qui descend le plus bas ; mais c'est bien lui aussi qui s'élève le plus haut, et si ses chutes sont terribles, c'est qu'il tombe du ciel. Nul n'a mieux mérité qu'on lui appliquât les beaux vers d'Alfred de Musset :

Tu mourus plein d'espoir dans ta tâche infinie,

1. *Illustration*, 21 mai 1859.
2. *Revue de l'Instruction publique*, 18 août 1859.

Et te souciant peu de laisser ici-bas
Des larmes et du sang aux traces de tes pas.
Plus vaste que le ciel et plus grand que la vie,
Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie,
Pour un être impossible et qui n'existait pas.

Mme Sand a pris elle-même, en maint endroit, le soin de justifier le noble et malheureux Laurent. Elle dit de lui : « Ce jeune homme n'était pas voué exclusivement à l'orgueil. Il avait la notion brillante et souveraine, par moments, du bien, du bon et du vrai. C'était un ange, sinon déchu, comme tant d'autres, du moins fourvoyé et malade. » Ailleurs elle professe à son profit une théorie d'une excessive indulgence : « Est-il bien criminel, le jeune homme qui se trouve lancé sans frein dans le monde, avec d'immenses aspirations et qui se croit capable d'étreindre tous les fantômes qui passent, tous les enivrements qui l'appellent? » Laurent trouve lui-même dans l'état de son âme, dans une *vertueuse douleur*, une réhabilitation : « Le pire des supplices, dit-il, quand on n'est pas plus méchant que je ne le suis, c'est d'être fatalement entraîné à avoir une victime. » Il y trouve une supériorité sur son amante : « Souviens-toi, souviens-toi, Thérèse! Tu as souffert et tu vis. Moi je t'ai fait souffrir, et j'en meurs. »

Ce Laurent avec ses misères et sa grandeur contribue à donner au roman d'*Elle et Lui*, un cachet byronien. Aussi le livre vient-il un peu tard, et il ne pouvait être entièrement compris par la nouvelle génération. Il date de 1835, du temps des débuts glorieux de l'auteur. Il eût dû se placer entre *Indiana* et *Lélia :* la révolte de l'homme contre les bornes de la nature et les conditions fatales du bonheur, entre les deux révoltes contre la société et contre Dieu. Cette grande lutte, entre le réel et l'idéal, ou plutôt entre le désir et l'impossible, entre la raison et l'imagination, entre l'esprit et la matière; cette mise en scène, toute dramatique d'idées et de sentiments dont les personnages sont

les types généraux; ces discussions approfondies sur les conditions de notre existence morale; cette analyse infatigable de la passion et de la volonté humaines, aboutissant à des conclusions plus ou moins discutables, mais accusant le souci que l'homme prenait de lui-même et de ses destinées : voilà ce que la littérature d'il y a vingt ans devait offrir au public; voilà ce qui le passionnait. Un même souffle avait vivifié, dans l'Europe entière, la poésie et la philosophie : il se faisait sentir dans le roman. On retrouvait partout l'influence de Byron, de Lamartine et des penseurs allemands; elle se révélait par des tristesses mélancoliques ou une grandeur superbe. On savait raconter et décrire; mais le récit n'était que le cadre d'une idée, l'occasion d'une thèse morale, sociale, métaphysique. La description n'était jamais à elle-même son but. On ne peignait la nature que pour faire ressortir l'ineffable harmonie ou les cruelles dissonances qu'elle offre avec les situations de l'âme humaine. Décrire pour décrire, reproduire les objets extérieurs pour le simple plaisir que peut donner l'exactitude d'une copie, rivaliser par la fidélité minutieuse des détails avec la perfection mécanique de la photographie, cela eût semblé au-dessous de l'art et un amusement puéril. Le roman, à cette époque, pouvait être faux et dangereux : il ne manquait jamais de grandeur; il pouvait égarer les esprits : il ne les abaissait pas.

Mme Sand était un des maîtres de ce roman psychologique qui passionnait pour une idée, en la personnifiant dans un type de fantaisie. Elle avait au plus haut point la clarté du plan, la simplicité de l'action, la puissance dramatique, la profondeur des caractères, le sentiment de la nature, et par-dessus tout la magie d'un style chaud, coloré, naturellement riche jusqu'à la profusion, mais retenu par le goût dans une sage sobriété. Les premiers ouvrages avaient révélé l'écrivain tout entier. Dans les livres, trop nombreux peut-être, qui suivirent, Mme Sand

ne sut pas toujours garder de limites ; elle marcha souvent au hasard davant elle, prolongeant le récit, variant les aventures, multipliant les volumes sans unité ni proportion, selon les habitudes des pourvoyeurs en vogue du roman-feuilleton, ne gardant d'elle-même que son talent d'analyse psychologique et le charme de son style. Mais dans ses romans en un volume, comme *Elle et Lui*, auquel il est temps de revenir, elle retrouvait toutes ses qualités. Quelques courtes citations de cette dernière œuvre achèveront d'en déterminer la moralité et nous montreront le talent de l'auteur sous ses divers jours. Voici dans quelle juste mesure les objets extérieurs servent de cadre aux sentiments de l'âme :

Ils passèrent le dernier jour à parcourir en barque la rade de la Spezzia. Ils se faisaient mettre à terre de temps en temps pour cueillir sur les rives de belles plantes aromatiques qui croissent dans le sable et jusque dans les premiers remous du flot indolent et clair. L'ombrage est rare sur ces beaux rivages d'où s'élancent à pic des montagnes couvertes de buissons en fleur. La chaleur se faisant sentir, dès qu'ils apercevaient un groupe de pins, ils s'y faisaient conduire. Ils avaient apporté leur dîner, qu'ils mangèrent assis sur l'herbe, au milieu des touffes de lavande et de romarin. La journée passa comme un rêve, c'est-à-dire qu'elle fut courte comme un instant, et qu'elle résuma pourtant les plus douces émotions de deux existences.

Ailleurs, Mme Sand, qui a tant de fois dépeint les grandeurs et les joies de la vie d'artiste, nous en montre les dangers et les malheurs, en explique les chutes, et y oppose les charmes et la sécurité de la vie de famille.

Rien n'est périlleux comme ces intimités où l'on s'est promis de ne pas s'attaquer mutuellement, quand l'un des deux n'inspire pas à l'autre une secrète répulsion physique. Les artistes, en raison de leur vie indépendante et de leurs occupations qui les obligent souvent d'abandonner le convenu social, sont plus exposés à ces dangers que ceux qui vivent

dans le réglé et dans le positif. On doit donc leur pardonner des entraînements plus soudains et des impressions plus fiévreuses. L'opinion sent qu'elle le doit : car elle est généralement plus indulgente pour ceux qui errent forcément dans la tempête que pour ceux que berce un calme plat. Et puis le monde exige des artistes le feu de l'inspiration, et il faut bien que ce feu, qui déborde pour les plaisirs et les enthousiasmes du public, arrive à les consumer eux-mêmes. On les plaint alors, et le bon bourgeois, qui, en apprenant leurs désastres et leurs catastrophes, rentre le soir dans le sein de sa famille, dit à sa brave et douce compagne :

« Tu sais, cette pauvre fille qui chantait si bien? elle est morte de chagrin. Et ce fameux poëte qui disait de si belles choses? il s'est suicidé. C'est grand dommage, ma femme.... Tous ces gens-là finissent mal. C'est nous, les simples, qui sommes les gens heureux..... »

Et le bon bourgeois a raison.

Il y a dans ces derniers mots comme la révélation d'une grande lassitude et d'un grand découragement. Thérèse, avec ses « continuelles aspirations à la vie domestique » et ses regrets « de n'avoir pas été mariée dans un milieu médiocre et sûr, où, au lieu de talents et de renommée, elle eût trouvé l'affection et la sécurité, » ne se montre-t-elle pas, au point de vue de la morale et de l'esthétique romanesques, bien inférieure à son amant si ambitieux dans ses désirs, si puissant dans ses folies, si grand dans ses chutes? Thérèse sera autrement abaissée, sous un nouveau nom, dans *Lui et Elle*, et son amant ne sera plus que sa dupe et sa victime.

Lui et Elle, par M. Paul de Musset, [1] est naturellement la contre-partie d'*Elle et Lui*; c'est un acte de représailles et de vengeance : représailles violentes, vengeance impitoyable que ne méritaient peut-être pas entièrement les

1. *Magasin de librairie*, tomes III-IV, 1859, trois parties. Charpentier, in-18.

imprudences de Mme Sand, mais dont la susceptibilité honorable du sentiment fraternel, chez l'homme qui les exerce, a paru la justification ou l'excuse. Le roman ou plutôt les chapitres de mémoires secrets rédigés par M. Paul de Musset, sur des notes laissées par son frère, n'ont guère qu'un intérêt de circonstance. Si *Elle et Lui* n'avait pas paru, *Lui et Elle* n'existerait pas. Si l'on n'y voit qu'une révélation diffamatoire, opposée à une diffamation, le but est atteint et dépassé; mais si l'on y cherche l'œuvre littéraire, il y a entre les deux publications toute la différence qui peut séparer une composition achevée de simples notes. Qu'on en juge par l'analyse.

En deux mots, *Lui et Elle* est le tableau cru de désordres honteux servant de fond à une passion folle. Elle, personnifie le désordre; Lui, la passion. Il y a peu de mise en scène, sinon au début. Voici, dans une reproduction transparente, cette société littéraire toute débraillée, cette vie de bohème, comme on dit, dont les principaux acteurs sont devenus célèbres. Nous avons là toutes les variétés du *bousingaut;* on fait de l'art, de la littérature et de la morale au milieu du tabac, du vin chaud, du grog, de la bière. Le centre de ce monde distingué est la fameuse Olympe de B***, la femme-homme, qui, familière avec toutes les habitudes de notre sexe, prend à son ami Jean Cazeau la moitié de son nom pour en faire un pseudonyme masculin, William Caze. La façon dont elle se débarrasse de ce compagnon devenu inutile et importun, est remarquable de turpitude, et le départ forcé de Jean Cazeau, accompagné de scènes assez piquantes, est suivi d'indélicatesses graves et de vol de lettres, avec effraction.

Le voile qui recouvre les autres amis de Mme Olympe de B***, leurs noms et surnoms, leurs habitudes, leur vie entière, n'est pas moins diaphane. Ils sont peints en pied, et la mémoire a fait plus de frais pour leurs portraits que l'imagination. L'un s'appelle Caliban, l'autre Stentor,

l'autre Diogène. Le portrait de ce dernier donnera une idée des autres :

Le second était un homme instruit, puriste en littérature, à vues étroites en matière de beaux-arts, à cheval sur les règles les plus rebattues et qui jouissait d'un certain crédit de connaisseur, même hors du salon de Mme B....; mais cet esprit cultivé habitait un corps inculte, malpropre jusqu'à incommoder ses voisins, modèle curieux de sans-gêne et de cynisme; c'est pourquoi on l'appelait le seigneur Diogène. Nous devons cette justice à Caliban, de dire qu'il n'était point envieux et qu'il savait gré à Diogène d'être encore plus malpropre que lui.

C'est au milieu de cette société si peu idéale que tombe tout à coup un grand artiste, fait pour un monde meilleur, Édouard de Falconey. Il devient, pour son malheur, amoureux de Mme de B..., qui, moitié par vanité, moitié par entraînement sensuel, répond à sa passion. Plus âgée que lui, elle affecte une certaine maternité de sentiments et de manières, qui cache mal à leur entourage la vraie nature de leurs relations. Au bout d'une courte intimité, ils font ensemble le voyage d'Italie. Dès lors se succèdent les disputes, les mensonges, les hontes, les infamies. L'analyse se refuse à suivre l'héroïne et sa victime dans ce triste chemin. Une fois, à la suite d'une violente maladie, Édouard, que l'on croit mort et qui n'est qu'en léthargie, est témoin des scènes les plus brutales entre sa compagne et le médecin : elles sont de nature à le faire croire à un enfantement de son cerveau en délire. C'est en effet ce que dira Olympe pour sa justification, jusqu'à ce qu'elle-même et son complice finissent par tout avouer. Édouard échappe par la fuite au malheur d'une semblable passion. Il n'en est pas quitte : Olympe reprend à Paris son ascendant sur lui. Il résiste à ses comédies, à ses menaces tragiques; mais la vanité d'Olympe, sa réputation, sont intéressées à ce qu'elle paraisse l'emporter, et elle l'emporte. La consé-

quence de son triomphe est pour Édouard un malheur irréparable. Conduit à un épuisement physique et moral complet, il s'aperçoit trop tard qu'il est perdu. Il se vengera du moins. Il a retrouvé les lettres d'Olympe qui contiennent l'aveu de ses infamies, et, si jamais sa réputation est attaquée par le mensonge, il se servira de ces révélations pour l'écraser. Avant de mourir, il a fait jurer à un ami fidèle d'exercer cette vengeance à sa place, et aujourd'hui l'ami, le frère, a tenu parole.

Avec *Lui et Elle* nous voilà bien loin de l'art, de la littérature; nous avons devant nous un coupable et sa victime, ou du moins un accusé et son accusateur. Ce n'est point un tournoi littéraire, en champ clos, entre deux champions; c'est un combat à armes plus différentes encore qu'inégales. Quelques emprunts que Mme Sand ait voulu faire à la réalité, elle avait recouvert le tout du brillant manteau de l'idéal. Son Laurent, sa Thérèse, quelques noms qu'ils eussent portés sur la terre, se trouvaient l'un et l'autre transformés. Et, si l'on veut voir à toute force dans *Elle et Lui* un duel entre deux ombres, deux souvenirs, c'est un duel savant, dont les passes brillantes charment le spectateur sans faire de victime. *Lui et Elle*, au contraire, est une lutte à mort, sans merci ni grâce, où la colère vengeresse tient lieu de toute stratégie, où l'adversaire, voyant son habileté et sa science déjoués par la violence d'un choc inattendu, est terrassé et traîné, non dans le sang, mais dans la boue.

Si ces luttes de personnalités nous ont fait passer du domaine de l'art dans la chronique scandaleuse, Mme Louise Colet va nous y retenir, et sans avoir l'excuse, on doit le supposer, d'aucun sentiment personnel à venger. Elle a publié, sous le titre de *Lui*[1], un petit à-propos hors de

1. Librairie Nouvelle, in-18, 413 p.

propos, pour faire suite à la fois à *Elle et Lui* et à *Lui et Elle*. Lui tout seul, Lui sans Elle, qui nous vaudra peut-être Elle sans Lui? *Lui* est, comme *Lui et Elle*, un de ces récits qui n'ont du roman que le cadre, et où, suivant la règle,

L'allégorie habite un palais diaphane.

Là aussi on voit la réalité sous la fiction, les visages sous les masques, les noms sous les pseudonymes. La parole est à une marquise distinguée, jeune encore, veuve et ruinée, qui s'est faite bas-bleu pour vivre et élever son enfant. Stéphanie de Rostan devient tout d'un coup l'objet d'une passion foudroyante de la part d'un grand homme de lettres qu'elle avait entrevu elle-même comme son idéal dans ses rêves de jeune fille. Le grand homme, qu'elle nomme Albert de Lincel, est blasé, usé, épuisé. Il a mené la vie à grandes guides, et il est puni de ses excès par des besoins qu'il ne peut plus assouvir. La marquise résiste à l'attaque, si impétueuse qu'elle soit. Dès sa première visite, le poëte s'installe chez elle; il lui demande à boire du vin, « cette liqueur aux parfums âcres, » dont la marquise n'a jamais goûté, ou toute autre boisson alcoolique : la marquise n'a que de l'eau sucrée à lui offrir. Il lui demande ensuite plus brutalement encore quelque chose de plus; ses complaisances pourraient le sauver des mauvais lieux où il va courir en la quittant. Sans l'encourager tout à fait, elle n'ose pas, de peur de le rejeter dans l'abîme, repousser ses assiduités, et entre autres récits malsonnants qui remplissent leurs longs tête-à-tête, en présence même de l'enfant, le poëte raconte son passé et la malheureuse passion qui a ouvert à sa vie et à son génie le même tombeau. Il a été la dupe et la victime d'une célèbre artiste, Antonia Back, cette femme-homme, aux habitudes des deux sexes, plus âgée que lui, et qui traite l'amour maternellement et cavalièrement. C'est, à partir de ce moment, une réédition de *Lui et Elle* par *Lui*. Le

voyage en Italie ne manque pas à ce récit, non plus que la scène dans la chambre du malade avec le beau médecin. Elle est mitigée pourtant et dégagée des circonstances aggravantes. Quant à la marquise, après avoir souffert, encouragé, sinon récompensé les assiduités d'Albert de Lincel, elle finit par l'écarter, et elle a la fatuité de croire que ses rigueurs n'ont pas été étrangères à la fin prématurée de l'illustre et malheureux poëte. Mais elle a elle-même, dans la tête et au cœur, un amour qui ne lui permet pas d'autres attachements trop profonds. Elle réserve ce qu'on n'ose appeler sa fidélité pour un certain penseur absent qui l'aime moins du cœur que du cerveau.

Nous laissons de côté les détails, ainsi que certains personnages accessoires, tels que ce critique célèbre dont le nom fictif ne semble différer du nom réel que par une faute d'impression. Que les amateurs de scandale sondent ces mystères de boudoir et d'alcôve, et cherchent le mot de toutes ces énigmes révélatrices ; pour nous, nous ne pouvons trop regretter que, par calcul ou non, un écrivain de talent comme Mme Sand ait ouvert, avec une œuvre remarquable, une voie de scandale, où le bruit qu'on est sûr de faire, en s'y précipitant sans mission ni prétexte avouable, tient lieu de tout le reste, et vous assure le succès au mépris de la morale et au détriment du goût[1].

1 Nous venions d'écrire les lignes qui précèdent, lorsque nous avons trouvé dans le *Journal des Débats* (27 nov. 1859) une appréciation de *Lui* que nous devons signaler. Elle est d'une justice, c'est-à-dire d'une sévérité dont la critique littéraire a trop souvent perdu l'habitude L'auteur, M. Cuvillier-Fleury, rappelant de tristes exemples de littérature diffamatoire, montre toutes les circonstances atténuantes qu'un livre comme l'*Histoire amoureuse des Gaules* pouvait encore offrir en faveur de l'écrivain, persécuté, opprimé, sous les verrous, et réduit, pour venger des injures réelles, à des représailles clandestines. Puis il ajoute :

« J'ai cherché les circonstances atténuantes de l'écrit de Bussy ; je pourrais faire subir au livre de Mme Colet une épreuve toute contraire. Ce livre est l'œuvre d'une femme. Il est imprimé, il circule li-

2

Le talent sans le scandale. Fécondité de George Sand.

Mme Sand était en veine cette année : elle a traité tous les genres du roman. Après les révélations plus ou moins authentiques d'*Elle et Lui*, viennent des récits d'imagination pure à propos desquels personne n'ira débattre des questions d'authenticité. Tel est l'*Homme de neige*, qui, après avoir fait bonne figure dans la *Revue des Deux Mondes*, a reparu devant le public en deux forts volumes [1]. L'*Homme de neige* est un roman de l'école de Walter Scott; mais il ne sent aucunement l'imitation. La nature y est représentée d'une façon singulièrement pittoresque. Les aventures y sont nombreuses et habilement variées ; l'intrigue est compliquée et mystérieuse; les revenants, les êtres surnaturels y jouent un rôle important; les légendes populaires sont habilement mises en œuvre. Les caractères sont fortement tracés, et des personnages qui sont des types de

brement. Autre différence : il n'y a plus de Bastille. La loi protége les personnes contre la diffamation directe; elle ne les garantit en rien des coups de la diffamation détournée. Pour peu que la calomnie se déguise, le terrain lui appartient; le dernier mot lui reste. Je me trompe, le dernier mot est à la critique et à l'opinion. Les écrits qui bravent toutes les convenances, n'ayant à craindre aucune loi, sont justiciables de la conscience des honnêtes gens. C'est encore quelque chose. Aussi prenons-nous ces livres au sérieux non pour ce qu'ils valent, c'est souvent bien peu, mais pour cette sorte d'autorité funeste qu'usurpe toujours un scandale public que la loi a oublié, que la malignité humaine encourage et que le succès protége. »

Le critique termine l'examen trop complet qu'il a fait d'un tel livre, par une recette et une définition. La recette est cells des livres à succès : « Un peu de vérité, beaucoup de fictions indécentes et quelques mensonges intéressés, c'est l'histoire de bien des livres au temps présent. » La définition est celle de la calomnie : « Et qu'est-ce que la calomnie s'il vous plaît ? Le mensonge dans la diffamation. »

1. Hachette et Cᵉ, in-18 jésus, 432 et 396 p.

méchanceté noire ou de bonté pure, excitent des sentiments contraires, mais très-puissants. La philosophie et la science, qu'un esprit élevé porte toujours partout, sont employées ici avec discrétion et mesure; et la passion, inséparable du roman comme des pièces de théâtre, préservée des excès et des violences qui lui sont trop ordinaires, circule dans tout l'ouvrage autant qu'il faut pour lui donner un tendre intérêt et une douce chaleur. *L'Homme de neige* est du petit nombre des romans de George Sand qui peuvent être mis dans toutes les mains.

Le personnage qui donne son nom mystérieux au livre n'en est pas, Dieu merci, le héros. C'est une figure sinistre, dont la présence glace, dont la pensée seule effraye et dont le nom même est de funeste augure. C'est le mauvais génie contre lequel auront à lutter des personnages aimés du lecteur, et dont ils finiront, soyons en bien sûrs, par triompher. Un certain baron suédois, Olaüs de Waldemora, que sa taille haute et formidable, sa froide figure d'une pâleur livide, ses yeux ternes et vitreux ont fait surnommer l'homme de neige, avait un frère, le comte Adelstan de Waldemora, qui a été assassiné par des mineurs étrangers. La femme d'Adelstan, la belle et vénérée comtesse Hilda, est morte elle-même, quelques mois plus tard, de faim suivant les uns, de mort violente suivant les autres, sans laisser d'héritiers, son jeune fils ayant été emporté par des convulsions. Le baron Olaüs est entré en possession des immenses domaines de son frère, et il est devenu le fléau de ses vassaux et la terreur de ses voisins.

Or voici que, pendant les fêtes de Noël, le baron fait venir de la ville voisine dans son château du Stollborg, pour le divertissement de ses nobles hôtes, un célèbre comédien italien, Christiano, qui a parcouru le monde avec une boîte de marionnettes pour tout matériel dramatique, un âne fidèle et robuste pour principal compagnon, un véritable génie et une rare beauté pour inépuisables ressources.

Dire ce qu'il va s'accumuler d'incidents, se mouvoir de ressorts, se nouer d'intrigues autour du bel et aventureux montreur de *burattini*, n'est pas chose facile. Un avocat célèbre du barreau de Gevala devient son ami et son auxiliaire. Toutes les têtes raffolent de son histoire et de sa personne. Une jeune fille surtout, Marguerite Elvéda, destinée malgré elle à l'affreux baron Olaüs, trouvera en lui un sauveur. Il est partout, sous toutes les formes ; au salon, bel inconnu, c'est le roi du bal ; dans un coupe-gorge, son bras inattendu détourne le poignard ; à la chasse à l'ours, il est au poste le plus dangereux et porte les plus glorieux coups. Sous son masque de saltimbanque il joue le rôle de la Providence : il avertit avant de frapper, il prévient le crime ou le punit. Sa personne est entourée de mystères, sa mémoire est pleine d'étranges souvenirs, qui lui font retrouver dans les glaces du Stollborg une nature et des lieux qui ne lui sont pas inconnus.

C'est qu'en effet là fut son berceau : le comédien Christian Waldo n'est autre chose que l'enfant du malheureux comte Adelstan de Waldemora et de la comtesse Hilda, sauvé par des mains dévouées et confié en Italie à une honnête famille. La terreur involontaire que sa vue cause au baron Olaüs n'est que trop fondée. Tout concourt à rendre son rang à l'héritier légitime : la chaîne des temps est renouée; les faits cachés se découvrent ; les mystères s'éclaircissent ; la folie parle un langage révélateur ; les revenants sont des réalités, et le tombeau semble rendre sa proie, pour tromper les coupables manœuvres du baron. Christian Waldo a pourtant bien des épreuves encore à traverser avant de rentrer dans son héritage : il les subit vaillamment et noblement. Il échappe à peine à la vengeance de son persécuteur, en menant la vie de chasseur au pôle ou celle d'ouvrier mineur dans les entrailles des montagnes. Enfin, trois fois digne de la couronne que tout roman qui finit bien, n'envie pas à ses héros, il peut re-

prendre son nom avec l'immense fortune qui y est attachée; il retrouve la belle et fidèle Marguerite, et tous deux jouissent et jouiront longtemps du bonheur et de la puissance de faire des heureux.

Tout est bien qui finit bien; il était temps pourtant d'arriver à cette conclusion, et le lecteur aurait pu éprouver la même impression que ce pauvre Christian lui-même, qui « commençait à être rassasié de hasards, de fatigues et de durs travaux. Il n'en avouait rien à son ami; mais l'exubérance de sa curiosité était apaisée. Les besoins du cœur réclamaient souvent le bonheur entrevu. La vie terrible, comme il l'appelait, ne dépassait pas l'héroïsme de ses résolutions et l'énergie enjouée de son caractère; mais l'âme souffrait bien souvent en silence, et le moment était venu où, selon l'expression du major Larson, l'oiseau fatigué de traverser l'espace s'inquiétait de trouver un ciel doux et un lieu sûr pour bâtir son nid...... »

Quelle grâce dans ces lignes! Enfin le nid est trouvé, et voici comment le bon avocat, M. Gœfle, résume, pour finir le livre, tout le programme de la vie douce et heureuse qui attend nos héros :

« Oui, oui, Christian, vous serez heureux par la famille, cela vous est dû pour les soins que vous avez donnés à la pauvre Sophia Goffredi. Vous vivrez à la manière suédoise, dans vos terres, au sein du bien-être, en face de la grande et rude nature du Nord! Vous ferez des heureux de tous ceux dont votre prédécesseur avait fait des misérables. Vous cultiverez la science et les beaux-arts. Vous élèverez vos enfants vous-même. Ces coquins-là seront entourés, en naissant, d'amour et de soins. Ils grandiront avec les enfants du major et d'Osburn. Moi, je travaillerai le plus longtemps possible, car je deviendrais trop bavard et trop nerveux, si je ne plaidais pas; mais, tous les ans, je viendrai passer avec vous les vacances. Nous gâterons à l'envi l'un de l'autre le vieux Stenson et la pauvre voyante; nous ferons en politique des châteaux en Espagne; nous rêverons l'alliance sans nuages avec la France et la résistance à l'ambition russe au moyen de l'union scandinave. Puis

le soir, nous exhumerons les marionnettes, et nous donnerons à toute la chère marmaille rassemblée au château des représentations où je prétends devenir l'égal du fameux Christian Waldo, de joyeuse et douce mémoire. »

Le style de cette conclusion donne une idée du ton simple et familier que l'auteur sait si bien prendre. Il y a en effet dans l'*Homme de neige* maintes pages qui rappellent les grâces exquises et les émotions douces de la *Petite Fadette* et de la *Mare au diable*. Mais le cadre est plus vaste et les scènes sont plus majestueuses. Je ne sais si George Sand a jamais vu de ses yeux la nature du Nord; mais il semble impossible de la rendre avec plus de vérité dans sa sauvage grandeur. Et pourtant quelle sobriété dans ces tableaux qu'il était si facile de charger de couleurs! Voici un seul échantillon de ce genre de description.

« Il regardait par la fenêtre le sublime paysage que dominait le chalet, planté au bord d'une profonde gorge granitique, dont les flancs noirs, rayés de cascatelles glacées, plongeaient à pic jusqu'au lit du torrent. Les prairies naturelles, inclinées au-dessus de l'abîme, étaient, en beaucoup d'endroits, si rapides que la neige n'avait pu s'y maintenir contre les rafales, et qu'elles étalaient au soleil leurs nappes vertes légèrement poudrées de givre, brillantes comme des tapis d'émeraudes pâles. Ces restes d'une verdure tendre, victorieuse des frimas, étaient rehaussés par le vert sombre et presque noir des gigantesques pins, pressés et dressés comme des monuments de l'abîme, et tout frangés de girandoles de glace. Ceux qui étaient placés dans les creux où séjournait la neige entassée y étaient ensevelis jusqu'à la moitié de leur fût, et ce fût est quelquefois de cent soixante pieds de haut. Leurs branches, trop chargées de glaçons, pendaient et s'enfonçaient dans la neige, roides comme les arcs-boutants des cathédrales gothiques. A l'horizon, les pics escarpés du Sévenberg dressaient, dans un ciel couleur d'améthyste, leurs crêtes rosées, séjour des glaces éternelles. Il était onze heures du matin environ; le soleil projetait déjà ses rayons vers les profondeurs bleuâtres qui, à l'arrivée de Christian sur la montagne, étaient encore plongées dans les tons mornes et froids de la nuit. A chaque

instant il les voyait s'animer de lueurs charmantes comme l'opale.

Quelle magnificence de peinture au milieu d'une si grande simplicité de récit! Et dans cette variété de tons, rien de brusque, rien de heurté, de dissonant. C'est le même fond de langage, élégant et distingué dans sa nudité volontaire, ferme et naturel sous les mille broderies dont les caprices de l'imagination l'enrichissent. C'est toujours le même instrument, la même qualité de son, le même jeu, la même main, en un mot, quelles que soient les larges mélodies ou les brillantes improvisations que l'artiste exécute.

Égal, par le talent du style, aux meilleures œuvres de George Sand, l'*Homme de neige* est digne de se placer au premier rang de la littérature romanesque sous tous les autres points de vue. Nous voudrions rappeler ici ce monde de figures originales et la plupart sympathiques, auxquelles l'imagination a donné la vie; ces innombrables scènes d'un intérêt si divers, mais toujours saisissant, ces tableaux de mœurs si étrangères aux nôtres, mais sous lesquelles se retrouve la nature humaine; ce mélange de superstitions et de bons sentiments, de terreur et de gaieté, de rudesse et de douceur, de sérieux et de grotesque, qui suppose tant de variété dans le talent et donne tant de variété au plaisir de la lecture. Mais n'allons pas oublier quelle foule de romans nouveaux sont là sous notre main qui attendent leur tour de compte rendu, et parmi lesquels il nous faut nécessairement choisir. Mme Sand, à elle seule, offre encore à la curiosité du public un contingent de quatre ou cinq volumes, dont il nous est impossible de ne pas signaler la bienvenue.

Nous ne donnerons pourtant qu'un souvenir à un récit presque aussi considérable que l'*Homme de neige*, et qui, publié par feuilletons dans *la Presse*, il y a plus de deux ans, n'a été réuni en volumes que dans ces derniers

temps : *les Beaux Messieurs de Bois doré*[1], et nous passons à l'examen d'un quatrième roman de l'auteur, *Narcisse*[2], qui a presque l'air d'une gageure, tant le sujet en est singulièrement choisi, tant les deux moitiés d'un seul et même volume appartiennent à des idées d'un ordre différent et laissent une impression contraire. Il y a un plan général pourtant et une donnée morale : c'est la place que l'amour terrestre peut prendre dans une âme faite pour le ciel. Une jeune fille frêle et délicate a résolu, par pure obéissance aux dernières volontés d'une mère, de se faire religieuse. Elle n'a pas encore prononcé de vœux ; mais elle mène la vie d'une sœur de charité : elle en a le titre aux yeux du monde. Son dévouement égale sa piété. Objet des poursuites passionnées d'un comédien d'assez bas étage qui, sans de vicieuses habitudes, deviendrait peut-être un artiste éminent, elle en est assez profondément troublée : elle résiste à des impressions indignes d'elle. Un autre amour, celui d'un homme honnête et obscur, du simple limonadier Narcisse, touche plus profondément Mlle d'Estorade, qui se laisse aimer. Mais sa frêle nature succombe à la vivacité de ses émotions, et elle meurt comme une sainte, en donnant à son ami rendez-vous dans une vie meilleure.

Le commencement de *Narcisse* jure avec la fin : pendant près de cent pages, le lecteur s'inquiète, se scandalise presque ; il croit assister indiscrètement à une mystérieuse intrigue d'amour entre une nonne et un cabotin. Puis, sans trop expliquer l'énigme des premières scènes, l'auteur nous met en présence d'une passion pure, désintéressée jusqu'au sublime. Il nous dévoile dans tous ses replis une âme angélique, née pour la vertu et le dévouement, unissant la religion et le sentiment l'un à l'autre dans un

1. Collect. Hetzel, in-18, 2 vol.
2. Hachette et Cie, in-18.

charme ravissant, animant la piété et purifiant l'amour. Je ne crois pas que George Sand ait jamais écrit rien de plus touchant, de plus émouvant que le tableau des derniers jours de cette sainte vie couronnée par une si belle et si sainte mort. Un calme vraiment céleste domine la scène. L'amour se mêle à l'extase ; la transition de la terre au ciel est douce, insensible ; autour de la belle mourante la douleur muette, résignée, est soutenue par toutes les espérances de la foi. Dans les situations diverses qu'un tel plan amène, l'écrivain a gardé toutes les qualités qui paraissent dans ses meilleures œuvres. Le talent d'observation et d'analyse y est, comme toujours, profond. La description du cœur humain, tient, comme à l'ordinaire, plus de place que l'intrigue, et une foule de détails révèle toute l'expérience du moraliste. La peinture de la nature extérieure a aussi sa place, et, comme toujours, les paysages de George Sand, si ravissants qu'ils soient, ne sont pas pour l'auteur un but, mais un moyen ; il ne peint pas pour peindre, mais pour mettre la scène en harmonie avec l'action ou le sentiment. Voici, par exemple, le chemin par lequel Narcisse se rend pour la première fois près de Mlle d'Estorade.

« Je le suivis pas à pas, dans un sentier très-difficile, en remontant la Gouvre dans la principale de ces longues ravines dont j'ai parlé. Plus nous avancions, plus le tableau devenait sauvage et le sol inculte. La gorge, en se rétrécissant, ne permettait plus à aucune culture, à aucun pâturage de s'établir sur ses flancs abrupts, et pourtant la riante et charmante fraîcheur de cette petite et lointaine solitude n'admettait pas d'idées sombres. Les truites sautillaient dans le ruisseau de cristal, les merles chantaient dans les taillis, et les martins-pêcheurs rasaient dans leur vol, semblables à celui d'une flèche d'or, les roches humides et les petites flaques de sable fin et propre, où l'on ne voyait aucune empreinte de pas humains. »

Quelque sujet que traite George Sand, dans quelque

cadre que son talent s'étende ou se resserre, on est sûr de retrouver toujours ce style large, abondant, limpide, sans exubérance pourtant; c'est à cela qu'on reconnaît le maître, même dans les œuvres secondaires, comme on reconnaît le coup de pinceau du grand peintre dans une ébauche, le coup d'archet du virtuose dans les plus insignifiantes variations.

Un dernier ou avant-dernier livre sorti, cette année, de la même plume, assez court, sans prétention, mais non sans grâce, s'appelle *les Dames vertes*[1]. C'est un conte de fées, dans la bouche d'un philosophe, un rien sous la plume d'un écrivain. C'est une nouvelle et triple édition de *la Dame blanche*. Dans le château des Dames vertes, comme au château d'Avenel, il y a des apparitions, des revenants; mais les trois fantômes féminins, sous les couleurs tendres auxquelles ils doivent leur nom, ne sont pas malveillants, et la principale des trois ombres qui reviennent, se trouve être au dénoûment une belle réalité, qui épouse son intrépide évocateur. Celui-ci n'est pas un fringant sous-lieutenant écossais, mais un jeune et savant avocat angevin, appelé au château voisin pour les besoins d'un procès. Ce sont les Dames vertes qui en règlent la marche. Le pauvre légiste, plus troublé que convaincu par ses visions, et affermi par elles dans le sentiment du devoir, trouve enfin une femme accomplie dans la famille qu'il était chargé de ruiner. Il y a dans tout cela de la fantasmagorie, mais sans excès. L'auteur, qui sait si bien mettre en œuvre cette petite terreur de l'esprit et des sens, n'en abuse pas, comme il a fait plus d'une fois. Il ne pousse pas le rêve jusqu'au cauchemar, et côtoie l'hallucination, sans tomber dans les dissertations métaphysiques ou médicales. Toute l'aventure est racontée

1. Édition Hetzel, in-18.

dans ce style souple, gracieux, parfois un peu poétique, toujours clair, toujours abondant, dans lequel le sentiment de la nature, celui de l'art et celui de la vie se réunissent et se fondent si harmonieusement. En voici au hasard un échantillon :

« A mesure que j'approchais du parc seigneurial, les sauvages parfums de la forêt s'imprégnaient de ceux des lilas et des acacias qui penchaient leurs têtes fleuries au-dessus du mur de ronde. Bientôt, à travers les bosquets, je vis briller les croisées du manoir, derrière leurs rideaux de moire violette, coupés des grands croisillons noirs de l'architecture. C'était un magnifique château de la Renaissance, un chef-d'œuvre de goût mêlé de caprice, une de ces demeures où l'on se sent impressionné par je ne sais quoi d'ingénieux, d'élégant et de hardi qui, de l'imagination de l'architecte, semble passer dans la vôtre et s'en emparer pour l'élever au-dessus des habitudes et des préoccupations du monde positif. »

Cela n'a pas besoin non plus d'être signé ; comme certains tissus, chacune de ces phrases se reconnaît à la trame. Singulier phénomène de la littérature contemporaine ! le style le plus personnel de notre époque, celui où l'on reconnaît le plus promptement et plus sûrement l'homme, c'est le style d'une femme.

3

Roman historique et roman sérieux. M. Fr. Wey.

C'est au roman, mais au roman historique, que nous rapportons l'intéressant volume de M. Francis Wey, *Londres, il y a cent ans*[1]. C'est à la fois un récit et un tableau ; c'est le récit d'une vie d'artiste très-remplie et très-agitée, et le tableau d'une société, d'une nation tout en-

1. Michel Lévy, frères, in-18, 292 .

tière. L'artiste qui en est le héros, est William Hogarth, ce grand peintre et graveur anglais, célèbre par la double originalité de ses œuvres et de son esprit. M. Francis Wey fait revivre à la fois l'homme et l'artiste. L'étude qu'il lui consacre n'est pas une sèche monographie; esthétique et historique en même temps, elle offre de patientes analyses des œuvres, et de vives peintures des événements et des hommes. Ces grandes toiles ou gravures, si populaires : *la Vie du libertin*, *l'Élection parlementaire*, *l'Industrie et la paresse*, *les Buveurs de punch*, etc., sont elles-mêmes des événements. Toute la vie politique et domestique de la vieille Angleterre vient se refléter dans l'œuvre immense de William Hogarth. Son atelier se transforme en un observatoire d'où l'on peut étudier à loisir et la cour et la ville, et la bourgeoisie et le peuple; toute la société contemporaine passe devant nos yeux, telle que l'a vue et dépeinte le grand artiste satirique. Les traits sont vifs, les couleurs riches et animées, la ressemblance ou la vraisemblance parfaite. La vie et le mouvement font illusion; on ne se défie plus du penchant qui entraîne la satire aux exagérations de la caricature; on croit voir un siècle, un peuple renaître; on vit au milieu de lui, l'on se dit : voilà la véritable histoire.

Quant au roman, l'intrigue en est très-simple. Un jeune artiste appelé à se rendre aussi célèbre que William Hogarth, mais par des qualités entièrement contraires, James Thornhill, alors son élève obscur, aime la fille de son maître et l'épouse malgré le père, malgré les hautes espérances de fortune que l'artiste parvenu avait rêvées pour elle. Une barrière de plus est élevée par la colère paternelle entre l'immortel caricaturiste et le jeune rival qui sera le Rubens de l'Angleterre. Tout s'arrangera pourtant, grâce au dévouement tendre et infatigable de la mère.

Parmi les acteurs secondaires de cette histoire figurent

encore d'importants personnages contemporains, rendus dans toute la vérité de leur caractère : c'est David Garrick, le grand acteur, dont la vocation et la vie entière donnent lieu à des luttes poignantes ; c'est aussi le savant philologue et grave publiciste, Samuel Johnson, parti de si bas et qui triomphe si laborieusement des premières épreuves de la vie d'écrivain. Voici comment, à propos de ce dernier, M. Wey adresse à notre pays quelques traits de cette mordante satire familière aux héros de son livre.

En ce moment l'Angleterre attendait de son érudition le monument destiné à consacrer son langage, à le fixer, à lui donner une valeur classique, à en recueillir le trésor jusque-là dispersé. Depuis près de six ans, Johnson, enfermé dans un bureau avec sept copistes placés sous sa direction, travaillait à créer le *Dictionnaire de la langue anglaise*, entreprise défrayée par un libraire, au prix vraiment modeste de mille cinq cent soixante-quinze livres sterling (39 375 fr.).

La France, depuis deux siècles, pour consacrer un monopole stérile, a dépensé bien davantage : l'absence d'un dictionnaire complet, national, coûte encore à l'État soixante et dix mille francs par an. En effet, l'immortelle corporation à qui cette tâche est confiée, se refuse à en assumer les difficultés, dans la crainte de compromettre, par quelques inévitables erreurs, son renom d'infaillibilité. Ce qu'elle n'ose faire, l'érudition privée ne peut le tenter sans désavantage ; car il lui manquerait l'autorité à laquelle nul ne saurait prétendre en face d'un pouvoir officiel. Enfin, toute l'affaire se résume en quelques chiffres bien consolants : je ne sais ce que vaudrait un dictionnaire parfait ; mais la certitude de n'en posséder jamais un passable n'a point paru depuis deux siècles, trop chèrement achetée au prix de quatorze millions.

M. Francis Wey porte quelquefois plus haut encore ses vues et sa critique. Il voit la politique de l'Angleterre à travers l'humeur chagrine, et non sans raison, de William Hogarth. Il dévoile de grands abus et leur donne tout le relief d'une mise en scène dramatique. La pratique des élections, la corruption intérieure du pouvoir, l'abaisse-

ment momentané de la nation au dehors, sont rendus amplifiés et multipliés par le verre grossissant de la satire. Et pourtant l'auteur reste plein d'admiration pour le génie anglais, et de foi dans les ressources de la liberté contre ses propres excès. Après avoir rappelé la honteuse conclusion du traité de Versailles en 1763, il ajoute :

Ce dénoûment de la guerre de sept ans souleva le mépris de la nation, et Hogarth se rendit l'expression de l'opposition en ajoutant à sa gravure si connue de *la Prison de Bedlam*, un portrait allégorique de Britannia avec la date. De crainte que l'on ne se méprît à son intention, le vieillard prit soin de peindre la figure allégorique de l'Angleterre avec une chaîne au cou, aboutissant à la porte d'un cabanon d'aliéné. Hogarth était alors peintre du roi ; on redouta pour lui la prison ; mais on n'osa même pas le destituer.

Déjà dans ce pays, où le gouvernement subissait le contrôle de la publicité, la discussion éclairait les partis, et, tout en entravant parfois le pouvoir, elle l'empêchait de se méprendre sur l'opinion. Tandis que le principe d'autorité allait s'affaiblissant dans les divers États de l'Europe, il se raffermissait en Angleterre sous la plus libérale des oligarchies. C'est ainsi que, depuis un siècle et demi, la Grande-Bretagne conjure les dangers du despotisme et les périls de la démagogie, à la faveur de sa liberté parlementaire, qui permet le maintien de l'équilibre, parce qu'elle a l'esprit public pour sauvegarde et l'aristocratie comme contre-poids.

Telle est, par intervalles, la portée de ce petit volume. J'aime cette manière d'enseigner l'histoire, en enfermant dans le cadre ingénieux de la vie d'un homme le tableau d'une époque. Sans doute la fiction mêlera quelques détails apocryphes à l'austère vérité ; mais la liberté de composition accordée à ces sortes de fantaisies permet de mettre plus nettement en relief la physionomie d'un peuple et d'exprimer pour ainsi dire l'esprit d'un siècle. L'important est que l'auteur ait de son sujet une connaissance plus approfondie que celle qu'il lui suffit d'en donner pour les besoins du roman. Il ne faut pas que l'intrigue soit sacrifiée

à l'histoire ni l'histoire à l'intrigue, mais qu'elles s'adaptent l'une à l'autre et se fassent réciproquement valoir. A ce prix, le roman historique réunit l'agréable à l'utile; il plaît et il instruit. Voilà le résultat que l'auteur de *Londres il y a cent ans* me parait avoir complétement atteint. L'époque est fidèlement étudiée et habilement mise en œuvre; et par surcroît, ce qui ne gâte rien, tout le livre est écrit comme les courts extraits qui précèdent, c'est-à-dire dans ce style qui témoigne à la fois du goût naturel de l'auteur et de ses fortes études philologiques.

Le même volume contient une autre petite nouvelle jetée aussi dans un cadre historique, *Ottavio Rinuccini*. C'est la tendre et triste aventure d'un tout jeune artiste florentin qui suivit Marie de Médicis à la cour de France, lors de son mariage avec Henri IV. C'est un simple et touchant récit d'amour immolé au devoir.

Cet intérêt sérieux et mélancolique se retrouve dans une autre étude de M. Francis Wey, où l'élément romanesque se combine non plus avec l'histoire, mais avec des souvenirs autobiographiques. *Christian* [1] est une de ces œuvres qui diffèrent des improvisations innombrables auxquelles la littérature du roman nous a habitués, par un soin extrême de la composition et du style. C'est un travail de ciselure littéraire où la grâce du détail n'est pas exempte de recherche, où l'on sent l'effort, où la lime, en polissant la phrase, a laissé sa propre trace. On en jugera tout de suite par le développement de cette pensée que les lieux réveillent le souvenir des scènes dont ils ont été les témoins ou le théâtre :

A quelques milles de la Grange-aux-Fées, sur la croupe d'un mont encavé en forme de coupe, s'élèvent, disposés par gigantesques bouquets, des massifs de sapins centenaires, qui

1. Librairie nouvelle, in-18, 280 p.

découpent leurs ailes d'ombre sur des pelouses, dont le fin gazon est tout broché d'une mousse verte et dorée comme la cuirasse des cétoines. Christian voulait dire adieu à cette promenade favorite de ses amis d'autrefois. Les sites où l'amour nous a conduits retracent le passé avec des séductions implacables, et ces avances de la nature n'étaient que trop accueillies. Les paroles semées dans l'herbe, Daubigny les glanait refleuries sur les touffes des cyclamens, dans le cœur d'une pâquerette, aux lianes des chèvrefeuilles; les émotions du passé l'encensaient de leurs parfums, les souvenirs pleuvaient des hêtres, avec les feuilles desséchées. Il retrouvait, en suivant les contours du chemin, le fil d'une conversation accrochée aux branches des buissons; austères et pensifs, les rochers mêmes gardaient la trace des sentiments sous l'impression desquels on les avait contemplés.

Sans doute il y a de la grâce et de l'originalité dans cette peinture : mais l'une et l'autre sont poussées trop loin : la grâce devient de l'afféterie, et l'originalité n'est pas toujours avouée par le goût. Un des traits communs aux esprits qui recherchent avec un soin si minutieux des développements nouveaux et variés, est d'avoir trop conscience d'eux-mêmes, de leur pensée, de leurs procédés. Ils analysent trop les ressorts qu'ils font jouer; ils raisonnent trop de leur but et du chemin qui y conduit, ce qui est souvent une cause de fatigue. Voici les dernières lignes de l'introduction de *Christian :* elles seront une nouvelle preuve de la manière laborieuse de l'auteur et un aperçu de son sujet :

Si l'on s'étonnait, en vertu de certaines règles de composition, auxquels les esprits méthodiques s'obstinent à tout asservir, jusqu'à la vie humaine, de voir pendant longtemps l'intérêt se partager, je passerais condamnation, en objectant toutefois que, dans une histoire qui suit la vérité pas à pas, et qui, pour ce motif, participe des mémoires intimes et du roman, ce qui résume à peu près pour tout le monde le bilan de l'existence, j'ai dû m'abstenir d'être plus habile que la réalité. Les choses se sont passées ainsi.

D'ailleurs, en dépit des difficultés de l'exécution, une grâce

particulière du sujet m'a séduit et soutenu : il offrait l'occasion, devenue trop rare, d'exploiter des idées et non des sensations; de dépeindre, dans les aventures de Christian, l'image d'un amour chaste, fleurissant jusqu'à la dernière page, dans son innocence et sa fraîcheur.

Il faut que M. Francis Wey se quitte lui-même et arrive au sujet et aux héros de son livre pour que le sentiment des faits ramène son style à plus de naturel et de souplesse. Son sujet pourtant est étrange, et ses héros assez peu ordinaires. Un vieil Anglais qui a passé sa vie et fait sa fortune à Paris dans la rue Saint-Martin, et un jeune homme désœuvré se rencontrent dans un hôtel de Suisse. Tous deux sont las de la vie; tous deux vont le même jour se donner la mort : ils sont sauvés l'un par l'autre. Une intrigue d'amour doit forcément trouver sa place dans ce roman : elle n'est pas moins excentrique que le reste. Le jeune homme et sa fiancée sont atteints l'un et l'autre d'une profonde dévotion. Leur amour est singulièrement mystique, et leurs effusions réciproques se détournant de tout but profane tendent au ciel. L'amante veut enfouir son amour dans un couvent et invite son amant à entrer au séminaire, afin de pouvoir mieux prier pour elle. La perspective d'une séparation douloureuse au nom d'une fantaisie ascétique jette de la contrainte sur tout leur bonheur. Ailleurs on a peur, pour les héros de roman, du poison et du poignard; ici on a peur du voile. J'avoue que je n'aime pas ce rôle des idées pieuses dans un pareil sujet. Chaque chose a sa place : Boileau bannissait à tort les légendes chrétiennes de l'épopée:

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

La dévotion ne doit se mêler aux passions que pour les combattre et non pour les tromper, pour leur imposer le sacrifice et non pour leur donner d'impossibles satisfac-

tions. Voyez *Jocelyn*, une des plus belles œuvres du siècle. Quel désespoir pour lui, pour sa jeune compagne, quand la fatalité le fait prêtre! quelles luttes! quelle douleur! quel héroïsme! mais une amante qui propose à son fiancé, comme un raffinement de bonheur, d'entrer dans les ordres; cela est contre nature et doit détruire tout intérêt. Cela n'a de place que dans des romans édifiants par le titre comme l'*Honnête femme* de M. Veuillot. Que M. Francis Wey nous pardonne cet involontaire rapprochement: il n'a de commun avec le romancier catholique que l'emploi du ressort dévotieux. A part cela, son roman est aussi moral, aussi pur, que certains livres soi-disant religieux le sont peu. Il y a des scènes charmantes, celle par exemple, de la ferme où la pieuse Éliane allaite au biberon l'enfant de la fermière absente sous les longs regards de son amant. Voici cette gracieuse peinture:

Appuyé contre un meuble, à trois pas de son amie, il contemplait, respirant à peine, un tableau si nouveau pour lui. Mlle de Talavère, qui devinait la fixité de ce regard, voilait ses yeux baissés de deux longues paupières qui estompaient des pommettes dont le vermillon ne cessait de s'aviver. Elle enveloppait de son bras droit l'enfant qu'elle alimentait de la main gauche, et sur les traits duquel sa belle tête s'inclinait attentive, tandis qu'elle tressaillait au contact d'une petite main qui se jouait sur sa gorge.

Ailleurs, M. Francis Wey, sous une forme toujours aussi travaillée, ne manque pas de finesse et de malice. Le portrait de l'abbé Griphin, le principal du collége, en est la preuve. Nous en citerons quelques traits.

Trop petit pour un homme..., par un sentiment commun aux êtres restés au-dessous de la stature ordinaire, [il] était préoccupé de se faire craindre. C'est dans le sens horizontal qu'il s'était développé. Sa poitrine était vaste, son encolure épaisse, sa démarche pesante, mais sans bruit; son bras puissant, sa main petite et noueuse.... son corps trapu, que souvent il emprisonnait dans une robe de castorine blanche,

lui donnaient, tant les angles étaient effacés, l'aspect d'un sac de laine. Mais dans ce sac serpentaient les replis d'une âme froide et déliée.

Sans indulgence pour lui-même, impitoyable au prochain, obséquieux par bienséance, rigoureux par conviction, fidèle à ses devoirs, fanatique avec simplicité; résolu jusqu'au martyre, il l'avait prouvé sous Robespierre, l'abbé Griphin rentrait dans le type traditionnel de ces anciens prélats grassouillets, distribuant avec une sérénité vermeille les bonnes œuvres et les châtiments, au demeurant, maintenus en joie par la paix d'une conscience étroite et la mansuétude d'un estomac spacieux. Il est mort très-saintement.

Ces quelques citations suffisent pour montrer avec quel art sont recherchés et obtenus, par M. Francis Wey, des effets assez divers, et comment le roman de *Christian* est à la fois une étude sérieuse de mœurs et de style. Rapproché de *Londres il y a cent ans*, il prouve que l'art d'écrire, si consommé qu'il soit, ne gagne pas à travailler dans le vide, et que les esprits les plus consciencieux, mieux soutenus par la réalité qu'inspirés par la fiction, s'exercent avec d'autant plus de succès dans le roman qu'il tient de plus près à l'histoire.

4

Le roman amusant : MM. Edm. About et A. Assollant.

C'est dans le roman que M. About a trouvé ses premiers et jusqu'ici ses plus légitimes succès. La critique légère dans la presse militante peut mettre en relief ce qu'il a de malice; ses revues de salon montrent que le goût dans les arts peut s'éclairer des étincelles de l'esprit; les questions politiques contemporaines peuvent être popularisées, sinon mûries par ses saillies vives et légères. Un jour ou l'autre, sans doute, il réussira au théâtre, où il a tant marqué par une chute. Mais le genre narratif, le roman,

la nouvelle, sera toujours son triomphe, et jusqu'ici ses *Mariages de Paris* sont restés son principal titre littéraire.

C'est une nouvelle suite à ce charmant recueil, auquel se rattachait déjà l'histoire touchante de *Germaine*, que M. About a donnée, cette année, sous le titre de *Trente et quarante*[1]. C'est toujours la vieille histoire de jeunes amours combattues et triomphant par la résistance même, avec le mariage pour dénoûment, et le bonheur en perspective. Un vieil officier retraité, le capitaine Bitterlin qui mène tout le monde autour de lui au pas et par temps et mouvements, comme autrefois sa compagnie, veuf d'une femme irréprochable, mais que ses soupçons ont torturée et tuée peut-être, est resté chargé d'une charmante fille, la petite Emma, devenue à son tour victime de son despotisme domestique et de ses formes militaires. Quel embarras à la garder! quels souvenirs de sa défunte femme elle lui rappelle! C'était d'abord une petite pensionnaire laide et rougeaude, et voilà que par une véritable transfiguration, elle devient en quelques mois une merveille de beauté. Les admirateurs ne manquent pas, et c'est un grand dépit pour le père qui entend la garder chez lui, pour ne pas lui donner de dot et pour avoir quelqu'un à faire souffrir.

Mais voici que, par un hasard subit et passablement invraisemblable, un jeune prince italien, chassé de son pays après 1848, par ses opinions démocratiques et par ses dettes, sauve la jeune fille, en plein jour et en pleine rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, d'un assaut de gamins de collége, plus désagréable que dangereux. L'amour prend comme poudre dans le cœur du jeune homme, et la reconnaissance dispose la jeune fille à le payer de retour. Quels obstacles des deux côtés! si la jeune fille a un père bourru à gagner, le jeune homme a une char-

1. Hachette et Ce, in-18, 344 p.

mante maitresse, Aurélia, qui ne se résout pas sans peine à le perdre. Un voyage à Bade avance les choses. Les jeunes gens qui communiquent ensemble par un moyen renouvelé des conspirateurs italiens, en soulignant sur les affiches publiques des lettres dont la suite compose leurs dépêches, s'entendent pour partir par le même train. Tout le long du voyage, le noble Bartholomeo Narni, comte de La Miranda, qui n'est plus que le chevaleresque et aventureux Méo, se montre aux petits soins pour le capitaine Bitterlin; mais celui-ci répond à toutes ses attentions par des brusqueries et des rebuffades. Partout son caractère le donne en spectacle : sa mauvaise humeur est bouffonne, et ses habitudes automatiques sont très-amusantes. Homme à principes, il prêche, il déclame, il tonne contre le jeu; puis, voici que par une fatalité plaisante, il est amené à jouer pour Méo qui a oublié un louis sur la table du trente et quarante. Il se pique au jeu, il s'anime, il se passionne, il gagne, gagne encore, non pour lui-même, mais comme mandataire officieux. La pièce oubliée, et dont il a pris en main les destinées, est décuplée, centuplée, et notre joueur involontaire a devant lui des piles d'or et de billets de mille francs. Il fait sauter la banque, et est confus de son triomphe. Cette fortune qu'il vient de gagner pour le compte d'un autre, avec tout l'enivrement de la passion du jeu, lui brûle les mains.

Au milieu du bruit que fait une pareille aventure, Méo disparaît en toute hâte et retourne à Paris; et voilà le père d'Emma qui prend le chemin de fer et se met lui-même à la poursuite de l'amoureux de sa fille. Il fait toutes sortes de recherches, insère des avis dans les journaux, sans obtenir de résultat. Méo est là, à trois pas de chez lui, tout entier à son amour et à ses espérances; il ne veut se découvrir qu'au moment opportun. La restitution des cent vingt mille francs gagnés par le capitaine et le mariage de Méo et d'Emma sont liés ensemble. Un duel tragi-comique

s'organise comme une mystification de caserne, et d'incidents en incidents, nous arrivons à la célébration des noces. Le plus plaisant est que le capitaine croit marier Méo malgré lui. Il meurt d'apoplexie et de colère le jour où il apprend à quel point il a été trompé.

Sur ce canevas, par lui-même assez original, M. About a jeté mille détails brillants et gais. Les scènes comiques abondent; des contrastes piquants mettent en relief les faits et les personnages. Les peintures de mœurs sont très-vives : quelques-unes sont d'une réalité triste, mais la plupart d'une romanesque excentricité. C'est la comédie de la vie bourgeoise avec une pointe de drame. Les récits de voyage, les aventures d'hôtels et de grandes routes, le tableau de Bade, le jeu et ses fièvres, tout cela est mené avec une sorte de *furia* qui ne laisse pas respirer le lecteur. Les types sont très-variés, et quelques-uns très-vrais. Bitterlin est un parfait despote de ménage, qui, faisant bruit et fracas et croyant tout conduire, est conduit comme un sot. Méo est intéressant et sympathique dans son invraisemblance. La belle Aurélia, qui se console de l'abandon de Méo avec Silivergo, l'imprimeur, est un type de bonté et d'insouciance. Tous les compagnons du voyage de Bade, les témoins du duel, les invités du mariage, les personnages secondaires eux-mêmes forment un milieu bien vivant. Ajoutez à cela le style rapide, les allures vives d'un esprit décidé à amuser à propos de tout, une verve étincelante, et vous aurez l'idée d'un feu d'artifice dont les éblouissements pyrotechniques font ressortir l'ingénieuse construction des pièces et la disposition savante de l'ensemble.

Puisque le *Trente et Quarante* prend place parmi les *Mariages de Paris*, je terminerai par un simple vœu : c'est qu'il nous vienne encore beaucoup de ces charmants mariages; j'en souhaiterais volontiers mille et un au public. Et ce nombre atteint, nous croyons qu'on irait encore chanter sous les fenêtres de M. About, comme sous celles de l'au-

teur des *Mille et une Nuits* : « M. About, M. About, contez-nous donc encore quelques-unes de ces belles histoires que vous contez si bien.. »

Pour grossir un peu son volume, M. About a joint au *Trente et Quarante* deux petits récits que nous aimons beaucoup moins : *Sans dot* et les *Parents de Bernard*. Le premier donne en plein dans l'invraisemblance et pousse la caricature jusqu'à la charge. Le héros est un nouveau M. Prudhomme plus circonspect encore que le Prudhomme traditionnel. Il veut marier sa fille sans dot à un homme en passe de devenir millionnaire; mais il s'enferre lui-même, et la marie à un charlatan ruiné. Les cent mille francs qu'il a cru économiser, il les paye aux créanciers de son gendre, et par-dessus le marché, il a fait le malheur de sa fille. On trouvera ici des détails heureux sans doute; mais l'ensemble est d'une excentricité forcée dont M. About fera bien de se défier.

Les *Parents de Bernard* ne sont ensuite qu'une plaisanterie de *Faits divers* élevée aux proportions d'un récit. Tout le monde a entendu parler de ces anecdotes d'un bourreau en voyage, à table d'hôte, en voiture publique, au spectacle, faisant autour de lui le vide, malgré sa tenue et ses manières d'homme bien élevé. M. About nous met en scène toute une famille de bourreaux qui n'a rien non plus de tragique au dehors, et que, d'après ses habitudes d'intérieur, on prendrait volontiers pour une maison de race antique : tant l'effroi discret qui éloigne d'elle ressemble à du respect. Nous voyons toute la génération des Bernard, qui occupent dans une dizaine de villes les mêmes hautes fonctions, réunie dans une grande fête de famille pour les noces d'un de ses jeunes rejetons. Ces braves gens-là boivent, mangent, rient, plaisantent comme le reste des mortels. L'un d'eux même fait des vers. L'unique étranger admis au milieu d'eux reconnaît enfin, à quelques plaisanteries inspirées par le vin, le monde étrange et redouté où

une suite d'incidents l'a introduit. Je ne sais si je n'aimerais pas mieux voir le volume de M. About plus court d'une quarantaine de pages que d'y trouver un conte de cette nature. L'auteur de *Germaine*, de *Tolla* et de *Trente et Quarante* est un esprit trop original pour qu'une donnée aussi commune que ces histoires de bourreau serve de canevas à ses broderies.

Au genre où excelle M. About confine le genre adopté par M. Assollant. Nous avons suffisamment montré, l'année dernière, le tour d'esprit léger, vif et amusant que l'auteur des *Scènes de la vie aux États-Unis* aime à conserver dans un cadre d'idées et de faits qui semblent appeler une manière plus sérieuse[1]. Aujourd'hui, après les républicains si libres de l'Amérique du Nord, il met en scène, dans ses *Deux amis en* 1792[2], les citoyens si peu libres de la première république française, et son récit s'est élevé des dimensions de la nouvelle à celles du roman.

C'est un tableau très-animé des mœurs de l'ancienne noblesse au moment où la Révolution vint la surprendre, du trouble que les événements apportèrent dans la vie des châteaux et dans les relations des anciens seigneurs avec la bourgeoisie et le peuple. Là se trouvent les scènes révolutionnaires de la capitale et les agitations par choc en retour des cités les plus pacifiques de la province; les orages des clubs et le tumulte des camps; les espérances, les aveuglements et les folies de l'émigration : tout cela au milieu de plusieurs intrigues d'amour, dont la principale met aux prises l'ancien et le nouveau régime dans la personne des prétendants à la main et au cœur d'une jeune châtelaine, partagée entre les traditions de la famille et les inspirations de l'amour. On comprend tout ce qu'un esprit

1. Voy. tome I de *l'Année littéraire*, pages 108-11.
2. Hachette et Cie, in-18, 353 pages.

aussi vif et aussi dégagé que M. Assollant doit porter de variété et de mouvement dans une pareille suite de tableaux.

5

Les suites de *Mme Bovary* et *Fanny*. MM. H. Malot, Ed. Gourdon et E. Feydeau.

Les *Victimes d'amour* [1], de M. Hector Malot, ne sont qu'un début, mais un de ces débuts brillants que le roman offre quelquefois. Sans arriver, pour le public, à la vogue de *Mme Bovary* ou de *Fanny*, le livre a beaucoup occupé la critique, et, sous plus d'un rapport, le coup d'essai a paru un coup de maître. Les *Victimes d'amour* appartiennent à cette classe d'ouvrages inspirés et dominés par une idée générale : il y a sous le roman une thèse, sous le jeu de la fantaisie une leçon. C'est un coin du tableau de la vie humaine, reproduit pour notre expérience autant que pour le plaisir des yeux. La thèse est très-large et la leçon prise de haut. L'auteur se propose d'étudier les effets de l'imagination dans l'amour. La qualification de *victime* qu'il donne à ses héros, indique quels sont ces effets. L'imagination se mêle à l'amour proprement dit avant le mariage, à l'amour conjugal et à l'amour paternel dans la famille : de là trois objets d'étude sous le titre commun de *Victimes d'amour :* les amants, les époux, les enfants. Aujourd'hui M. Hector Malot donne la première partie de cette trilogie, *les Amants*.

Son héros, Maurice, poëte et musicien, mais artiste incomplet, dont la vocation consiste surtout dans le besoin de briller, a quitté la petite commune du département des Côtes-du-Nord, où sa mère, digne et pauvre veuve, tient le bureau de poste, pour venir chercher la gloire à Paris.

1. Michel Lévy, gr. in-18.

Il a déjà quelques succès comme compositeur, quand il veut, pour réaliser plus vite ses rêves, inspirer une passion dans le grand monde. Le hasard le sert à souhait; il a été très-remarqué par la femme d'un banquier, Marguerite Baudistel, dont le mari meurt juste à temps pour laisser toute liberté à leur naissant amour. Nos deux héros portent l'un et l'autre leur passion dans la tête plutôt que dans le cœur. Maurice aime dans Marguerite la riche et grande dame, Marguerite aime dans Maurice l'artiste. Ils vont jouir de leur amour daus la solitude de la campagne; mais ils trouvent partout la lassitude, l'ennui, et accusent les lieux au lieu de s'en prendre à eux-mêmes. De Montmorency ils passent à Fontainebleau, de Fontainebleau en Italie, réveillant sans cesse l'illusion de l'amour pour en sentir plus vivement la déception. Marguerite se détache la première. Tandis que Maurice est rappelé dans sa province auprès de sa mère mourante, elle reprend sa vie d'autrefois, et, au retour de son amant, elle est remariée. Maurice va se faire sauter la cervelle : un ami, le peintre Martel, le sauve au moment suprême. Il le distrait, en le faisant voyager; il le ramène au milieu des anciens amis de sa mère. Maurice rencontre dans la famille d'un honnête médecin, une jeune fille, Armande, qui est aimée par un jeune homme digne d'elle, Audren de Tréfléan. Il se prend à l'aimer lui-même, et jouit de la disputer à son rival. Grâce aux avantages que lui donne l'expérience de la vie sur une nature ingénue, il réussit, et le malheureux Audren, homme de cœur, exécute ce que Maurice, homme d'imagination, avait seulement projeté dans une situation analogue : il se tue. Maurice emmène Armande à Paris, pour qu'elle ne voie plus la plage où le flot a rapporté le cadavre de son trop fidèle amant, et Martel, le moraliste de ce drame, lui dit : « Tu as raison; la distraire, c'est ce qu'il faut, et surtout la rendre heureuse.... Jusqu'à présent ton bonheur a coûté cher aux autres : ta mère et Audren.

C'est assez comme cela, vois-tu : Armande, ce serait trop. »

Ces mots finissent la première partie des *Victimes d'amour* et les destinées des amants nous font assez pressentir celles qui attendent les époux.

Ne discutons pas la portée de la donnée générale de ce livre, et la moralité de la première application qui en est faite. Il suffit de dépouiller dans une sèche analyse, une action de ses brillants accessoires, et les personnages du prestige que l'auteur leur donne, volontairement ou non, par le style, pour rendre à la raison, à la conscience, chargées de les juger, toute leur indépendance. Évidemment tous les héros de roman ne sont pas des modèles, et Maurice et Marguerite moins que beaucoup d'autres; le dénoûment des *Victimes d'amour* n'est pas davantage une leçon de morale. Mais on demande trop aux ouvrages d'imagination, et on finit par prendre trop au sérieux, comme exemples ou comme enseignements, des combinaisons chimériques de l'esprit. Que les caractères soient naturels et vrais, les personnages vivants, l'action attachante, le sujet étudié, l'intention honnête, qu'il y ait, s'il se peut, du style : ce sera déjà beaucoup pour la plupart de nos romanciers. Or tout cela se trouve à un assez haut point dans le livre de M. Hector Malot pour expliquer un premier succès. Il y a chez lui du talent d'observation, de la finesse d'analyse, une certaine force d'invention, du mouvement, de la séve, de la vie. Mais il y a le grand défaut de la jeunesse : l'excès. Sous prétexte d'étude de mœurs, il tourne et retourne son sujet, et l'épuise; il divise, décompose, réduit en poussière, il cherche les effets puissants et les trouve dans l'horrible : il veut peindre et il photographie. Comme écrivain, M. Hector Malot prendra sans doute un jour une place qui sera la sienne; en attendant, comme tous les jeunes hommes, il rappelle des écrivains déjà classés; avant d'avoir une manière à lui, il aura peut-être assez longtemps encore celle

d'un autre. Celle qu'il a prise, par une assimilation plus ou moins volontaire dans son premier ouvrage, est la manière, beaucoup trop goûtée, de M. G. Flaubert. Il s'en rapproche et par une certaine prétention à la littérature physiologique et par les petits effets du genre descriptif. Il y a maintes pages dans les *Victimes d'amour*, qu'on pourrait croire, à un peu de mollesse près, tirées de *Mme Bovary*. En voici un exemple pris tout à fait au hasard :

Le courrier de Lannion, c'est-à-dire de Paris, arrivait à six heures du matin. Dès cinq heures, Maurice descendait lui-même au bureau ; il s'asseyait, il se promenait fiévreusement, il essayait de lire, il pensait à elle, il se disait que bien certainement il aurait une lettre ; que, sans doute, elle avait été retardée, égarée ; mais, enfin, il l'attendait avec confiance ; d'avance, il la voyait dans son enveloppe oblongue, avec son adresse fine et courue ; il respirait son parfum dont le souvenir seul l'enivrait. Et, les uns après les autres, les facteurs arrivaient en secouant leurs chapeaux de cuir bouilli et en frappant des pieds sur le trottoir ; ils s'informaient de leur bonne directrice, et, causant des nouvelles de la journée, ils se mettaient devant le feu ; leurs blouses à collet rouge fumaient sans sécher, et sur le parquet leurs gros souliers faisaient des taches d'eau et de boue. Des grelots retentissaient dans le lointain, on entendait un bruit de ferraille sur le pavé, les chiens aboyaient dans les cours, une batterie de coups de fouet déchirait l'air : c'était le courrier.

Que de traits minutieusement exacts, mais que de coups de pinceau inutiles ! C'est cela, tout à fait cela ; mais à quoi bon ! Et combien d'autres détails ne pourriez-vous pas reproduire avec la même fidélité, s'il vous plaisait de promener plus longtemps votre daguerréotype sur les personnes et les choses d'un salon ou d'une cour d'auberge ! Cette méthode qui détache en relief les mille objets que chacun de nous voit tous les jours sans les remarquer, me fait l'effet du stéréoscope et de ses images substitués à la peinture. Quelque objet que vous y mettiez, la tête d'Antinoüs ou une botte de paille, l'instrument reproducteur accusera

également tous les détails et fera circuler la même lumière entre tous les plans. Que M. Hector Malot y prenne garde, il a mieux à faire que d'employer, fût-ce en les perfectionnant, des procédés de style dont il n'est pas l'inventeur et dont il est si facile de se passer, quand on a en soi les deux grandes sources de l'originalité littéraire, la pensée et le sentiment.

Le roman, une fois lancé dans les voies du réalisme, ne s'y arrêtera pas de sitôt : il nous faudra épuiser le système jusqu'à la lie, inclusivement. Il faut nous attendre à voir les peintures les plus crues dépassées chaque jour par de nouvelles hardiesses. Il est si commode de substituer la description des formes à l'analyse des sentiments, les scènes matérielles de la débauche aux orages intérieurs de la passion, les impressions brutales des sens aux charmes mystérieux de l'amour, en un mot, le corps à l'âme! Si l'on recule devant cette substitution pure et simple de la matière à l'esprit, presque personne n'hésite à demander au mélange adultère de l'une et de l'autre, des moyens encore assez faciles de succès. Il y a un réalisme coloré de poésie qui répond au matérialisme mystique, et qui va plus loin que le réalisme absolu, sous prétexte que la poésie peut tout sauver. C'est à ce genre hybride et malsain qu'appartient le roman simplement intitulé *Louise*, de M. Édouard Gourdon[1].

Un jeune homme a une maîtresse qui lui prodigue toutes les joies que la beauté physique peut donner; elle devient enceinte, accouche avant terme, et ils se séparent. Voilà tout le sujet; voilà le prétexte à une exhibition perpétuelle de choses que le goût, non moins que la pudeur, faisait une loi de cacher. Le procédé de l'auteur n'est pas toutefois celui du littérateur photographe : il ne se borne pas à

1. Librairie nouvelle, in-18, 279 p.

reproduire les objets dans leurs minutieux détails, avec tout leur relief et toutes leurs ombres. Il jette dans ses peintures quelque sentiment; son héros s'anime, devient éloquent ou tâche de l'être. Mais il n'est pas de fard sentimental ni d'éclat poétique qui puisse faire passer ces étranges détails transportés, non plus de la clinique ordinaire, mais de la pratique obstétricale, dans le grand jour de la description littéraire. Le premier usage du talent doit être de choisir des sujets où le talent n'ait pas à rougir du jour qu'il fait lui-même autour de lui.

Du reste, l'un des maîtres de ce système qui trouvera toujours trop d'imitateurs, l'auteur de *Fanny*, s'est chargé d'en continuer pour son propre compte l'exploitation. Sous le coup de son premier et formidable succès, il a fourni à la *Revue contemporaine* un long roman, *Daniel*[1] qui devait, pensait-on, le renouveler. Mais la seconde œuvre de M. Ernest Feydeau n'a pas reçu du public un accueil aussi empressé que son coup d'essai. Nous nous sommes assez occupé, l'an passé, de *Fanny*[2], qui compte aujourd'hui dix-huit éditions, pour n'avoir pas à revenir, à propos de *Daniel*, sur la manière et le style de l'auteur. C'est encore l'histoire minutieusement détaillée d'une passion coupable. Le héros est un homme marié qui, séparé de sa femme, s'abandonne à une passion désordonnée pour une chaste jeune fille qui le croit libre, et s'en fait aimer. Dans le développement de cette passion, M. Feydeau, qui ne se retrouve ici complétement que par ses défauts, a plus d'exagération et moins de vraie puissance; son impétuosité factice tourne plus facilement à la déclamation ; la phraséologie de l'idéal dans un réalisme affecté, le sentiment religieux dans la dépravation du cœur forme une alliance ou plutôt un alliage étrange. Quant aux pro-

1. Amyot, 2 vol. in-12, 753 p.
2. T. I de l'*Année littéraire*, p. 60-70.

cédés de style photographique, il en use et abuse à cœur-joie. Ses descriptions sont toujours des états de lieu, des inventaires ; ses portraits des signalements de passe-port, avec l'indication si exacte des moindres détails de la toilette, qu'elle pourrait servir de légende explicative à des gravures de mode. Si les systèmes périssent par leur excès, celui-là n'est pas loin de sa fin.

6

Romans de philosophes et de savants. MM. Ch. Gouraud, P. Lanfrey et Ed. Laboulaye.

Un esprit sérieux ne peut faire, même dans un cadre léger, qu'une œuvre sérieuse. M. Charles Gouraud, déjà connu par d'estimables travaux philosophiques et politiques, nous donne une preuve de plus de cette vérité; sous le titre de *Lysis*, [1] il a voulu écrire un roman, et il a simplement enfermé, dans la forme d'un drame et d'un voyage, de nouvelles pages de politique et de philosophie. *Lysis* a pour sous-titre : *Histoire contemporaine.* Est-ce une histoire, est-ce un roman? Est-ce l'imagination, est-ce le souvenir qui y tient le plus de place? Est-ce la peinture d'un homme ou d'un peuple, le récit d'une vie ou le tableau d'une époque? Lysis paraît vouloir répondre à ces questions, en commençant ainsi une confidence :

« C'est ma vie même qu'il faut que je retrace. Elle n'a rien d'extraordinaire, au reste. Beaucoup d'hommes de mon temps., s'ils entendaient le récit que j'en vais faire, y reconnaîtraient sans doute à plus d'un trait leur histoire, et moi-même, en ce moment, je ne sais si c'est mon âme que je vais vous ouvrir, ou si ce n'est pas plutôt celle de ma génération entière, égarée et trompée. »

1. A. Durand, in-8, 426 p.

Dans tous les cas, les événements extérieurs, au milieu desquels l'action se passe, sont très-récents. Le héros, Lysis, représentant du peuple à l'Assemblée législative, entre en scène le matin du 2 décembre 1851, et son mariage avec une belle Italienne, qui doit clore le livre, est retardé par les mesures de rigueur ou de sûreté exercées jusque dans ces derniers temps, dans les pays étrangers, contre les proscrits du coup d'État. L'amnistie du 15 août dernier, proclamée six mois ou un an plus tôt, eût coupé court à l'intrigue et brusqué le dénoûment.

Lysis est une de ces âmes honnêtes et élevées qui, se sentant dignes de la liberté, voudraient en assurer le bienfait à leur pays; mais il ne la sépare pas de l'ordre, et l'ordre comprend à ses yeux, outre la pacification de la rue, le maintien de la morale et la protection de la religion. Il est de ce qu'on appelait, en 1849 et 1850, le grand parti de l'ordre. Il a dû être membre du comité de la rue de Poitiers; peut-être même inclinait-il vers cette fraction de l'assemblée qui représentait le catholicisme libéral. Publiciste ou journaliste, il prenait dans les luttes des partis fait et cause pour l'ordre contre les exagérations de la liberté. Représentant du peuple et homme d'action, il a défendu la liberté contre la nouvelle dictature essayée au nom de l'ordre. Aussi ne reste-t-il pas passif spectateur du coup d'État : il se mêle à tous les essais de résistance. Il va du peuple aux députés, et des députés au peuple. Il déploie une énergie inutile pour secouer l'inaction approbatrice du grand nombre. Il compromet son avenir politique par ses paroles; il expose sa vie dans la rue. La défaite consommée, il doit à la protection de quelques amis plus souples que lui de n'être pas inquiété, et il se retire volontairement en Angleterre. Bientôt il passe en Suisse, puis en Italie, où l'art vient prendre dans sa vie une partie de la place qu'y occupait la politique.

La passion, l'amour y aura bientôt aussi la sienne. La

femme aimée par Lysis est digne de lui; noble, belle, d'une âme élevée et d'un sens droit, elle répond à sa passion. Rien ne s'oppose à ce qu'ils réalisent ensemble l'idéal de l'amour dans le mariage, si ce n'est la délicatesse de Lysis, qui ne veut pas que Mlle Laure de Meilhan soit la femme d'un proscrit, et qui, malgré le refroidissement de ses anciennes croyances politiques, penserait se déshonorer en achetant par l'ombre d'une concession sa libre rentrée en France. Ce sacrifice de l'intérêt à l'honneur, de l'amour au devoir, voilà l'intérêt cornélien qui se mêle aux autres sortes d'intérêt, et finit par les dominer.

On voit que le roman de *Lysis* a plus d'un genre d'attrait. Il justifie, surtout dans la première partie, son titre d'histoire contemporaine. Il est une étude de psychologie sociale dont les modèles sont là, partout, sous nos yeux, ou en nous-mêmes. Il retrace des luttes politiques et des crises morales qui ne sont pas encore apaisées. On y respire un sentiment profond des problèmes politiques agités depuis un demi-siècle, dans le silence du cabinet, par tant de chercheurs, et venus tout à coup au grand jour, le lendemain de la révolution de 1848. L'amour de Lysis pour la liberté va jusqu'à la passion; mais c'est un amour platonique, une passion malheureuse. La liberté ne nous paye pas de retour, et les plus nobles âmes ne peuvent avoir pour elle que le triste dévouement du devoir que ne vivifie pas l'espérance.

Aussi quel dégoût profond de la vie publique dans laquelle Lysis s'est d'abord si activement jeté! Le socialisme lui inspire une haine mêlée de mépris; il a vu, dans les masses, l'Envie qui éveille, dans la bourgeoisie, la Peur; et l'Envie et la Peur poussent un même cri : « Plutôt un seul! » De là, la chute fatale des institutions libres; de là, l'inutilité de la résistance à de toutes-puissantes réactions; de là, cette lâche abdication d'une nation qui « a proclamé avec solennité son incapacité de gérer ses propres affaires. »

Tel est pour Lysis le fruit de l'expérience contemporaine. Blessé dans ses meilleurs instincts, convaincu d'impuissance pour le bien, au milieu de l'affaissement public, il s'affaisse lui-même plus qu'il ne croit; il conserve la foi dans les principes et le dévouement secret à l'idéal; mais il ajourne la réalisation de toute espérance, et il se contentera d'élever son fils dans l'attente des grandes choses qu'il ne le lui sera pas donné de voir.

A côté des idées ou des passions propres à notre époque, il y a, dans *Lysis*, celles qui sont de tous les temps. La passion de l'amour y est étudiée avec une certaine profondeur, quoique l'élément religieux, la *Bible* et l'*Imitation de Jésus-Christ* nous paraissent tenir une bien grande place dans la vie d'un homme qui passe, comme Lysis, des agitations de la politique aux préoccupations d'un sentiment aussi exclusif que l'amour. L'étude des arts, inséparable d'un voyage en Italie, est aussi traitée avec goût et intelligence. Les esprits délicats, pour qui la politique a tant de froissements douloureux, trouvent du moins dans les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de la musique, des satisfactions auxquelles ils peuvent s'abandonner. Lysis ne déserte pas non plus la philosophie en même temps que la politique. Les problèmes humains lui causent toujours de nobles soucis; il en poursuit la solution par la réflexion et par l'histoire; il l'attend de l'accord de la philosophie et de la foi; et l'on est étonné de retrouver ici d'éloquentes pages sur le développement moral et religieux de l'homme, avec de belles citations de saint Augustin et de Platon.

Tous ces grands objets de la politique, de l'art, de la religion, de la science philosophique, auxquels le roman de *Lysis* sert de cadre, M. Gouraud s'est efforcé de les traiter avec le ton qui leur convient. Son style est grave, élevé, élégant; laborieux et pénible au début, il s'anime, s'assouplit et s'échauffe en avançant; il s'égaye même par quelques traits d'une ironie plus fine que malveillante,

contre ces transfuges de tous les drapeaux, dont le contraste fait mieux sentir le prix de la fidélité politique.

Et pourtant, malgré tant de mérites divers, *Lysis* ne forme pas un roman très-saisissant. On sent l'inexpérience de l'écrivain dans ce genre de composition, pour lequel son talent n'est peut-être pas fait. L'action est lente, l'intrigue faible; l'auteur annonce ses personnages avant de les présenter, puis les présente, au lieu de les laisser vivre et se mouvoir. Un semblable livre ne pouvait se sauver que par l'unité et la puissance du caractère dominant; il fallait que le héros, martyr d'une foi politique, se montrât ferme et invaincu dans cette foi. Il n'en est rien : il se défend bien de toute lâcheté de parole ou d'action; il ne veut rien renier de tout son passé, même au prix de son bonheur; mais le sentiment politique s'affaiblit en lui; le scepticisme, le découragement l'envahissent, et cette foi politique pour laquelle, par point d'honneur, il se sacrifie, il ne l'a plus. En cela, M. Gouraud a sans doute cru être plus vrai, plus actuel, comme on dit; mais il altère ou détruit une des conditions de la lutte morale, l'égale ardeur des passions entre lesquelles l'homme est partagé. Par ses conclusions, *Lysis* est un livre de découragement, en même temps qu'un exemple d'honneur; plus ferme comme ouvrage politique, il eût été plus intéressant comme drame, comme roman.

Au roman de *Lysis*, nous rattacherons un ouvrage d'observation politique qui rappelle, en les assombrissant encore, les peintures et les conclusions de M. Gouraud : ce sont les *Lettres d'Éverard*, de M. P. Lanfrey[1]. Sous cette forme épistolaire adoptée de préférence par le roman, avec un héros qui donne son nom au livre, avec un dénoûment plus ou moins dramatique, les *Lettres d'Éverard*

1. Librairie nouvelle, in-12, 276 pages.

ne sont pas, à proprement parler, un roman, mais, comme le dit l'auteur, « un journal psychologique. » La correspondance qui le compose se rapporte, comme le récit de *Lysis*, en pleine actualité, aux hommes et aux choses d'hier et d'aujourd'hui ; elle est datée de Paris, et de 185..

Rien de plus profondément triste que les impressions d'Éverard devant le spectacle de la société moderne. C'est une de ces âmes, passionnées pour les idées généreuses et pour la vérité, et qui découvrent que le monde appartient au plus fort, c'est-à-dire à l'intrigue et au mensonge. Avec quelle amertume il se plaint de son temps! Enfant d'une génération élevée pour la liberté, il se voit tout à coup précipité dans la servitude, sans avoir même assisté au combat où se jouait sa destinée. Il résiste, il proteste du plus pur de sa force et de sa vertu ; mais, autour de lui, chacun s'abandonne au courant et suit la foule, toujours prête pour tous les changements. Fidèle à lui-même et à des engagements dont il ne se croit pas délié par l'universelle défection, il est vraiment né pour le malheur. Il sera brisé : solitaire au milieu des hommes, étranger au sein de sa patrie, il dépensera sa force en sacrifices obscurs et sans espoir ; condamné au silence, à l'inertie dans l'âge de l'enthousiasme et de l'action; inébranlable, mais à la condition d'être immobile, comme ces rochers battus d'un éternel orage, ne pouvant ni subir, ni transformer le monde, qui ne saurait le comprendre, il faut qu'il meure[1].

Tristes jusqu'à la mort, les *Lettres d'Éverard* sont un livre de découragement avoué et que rien ne combat. Éverard ne connaît pas l'amour, qui ouvre à Lysis un refuge dans la famille. L'amitié est impuissante à guérir les blessures que la société lui a faites; ses relations avec ses anciens chefs politiques les irritent. Il voit partout l'incapa-

1. *Passim*, pages 2 et 3.

cité, la présomption, l'affaissement moral, et il reproche aux vieillards de n'avoir pas compris combien il leur était facile de bien mourir. Pour lui, si la contagion, qui enveloppe tout, devait l'atteindre de son action terrible et dissolvante, il s'y soustrairait par le suicide : « Le jour où j'aurai conscience de faire en vain appel aux sentiments qui m'inspirent à cette heure, le jour où je ne me retrouverai plus sous les ruines de mes convictions et de mon honneur, ce jour-là, je me tuerai! » Sombre application de la sainte maxime : *Malo mori quam fœdari,* variante énergique de ce beau vers :

J'aime mieux n'être plus que de vivre avili.

Ce n'est pas la crainte de son avilissement personnel qui tuera Éverard; c'est la douleur croissante qu'il ressent de l'avilissement de son temps et de son pays. Il s'acharne à tracer de l'un à l'autre les tableaux les moins flattés : ici, des petitesses d'esprit amenant les grands malheurs publics; là, toutes les formes de la flatterie devant le triomphe de la force; l'hypocrisie à l'ordre du jour dans toutes les régions; partout la médiocrité faisant la loi par la toute-puissance du nombre; l'individualité persécutée, vaincue, écrasée. Enfin, lassé de ne pas trouver en France l'occasion d'agir, Éverard va chercher en Italie, dans une expédition prématurée, folle, impossible, une mort certaine. Il ne blâme pas la prudence qui assure le fruit des sacrifices; mais il croit qu'il n'y a jamais de dévouement perdu, et que toute immolation volontaire de soi-même à une grande cause est toujours utile, ne fût-ce que pour interrompre la prescription du temps et de la force contre elle.

Le découragement qui cherche des consolations aussi héroïques, ne peut être qu'un accès passager, une crise. Tant de talent et de force ne peuvent aboutir à tant d'impuissance. Éverard et Lysis reviendront à la vie, à l'action, et les

hommes faits qui ont mal combattu, et les vieillards qui n'ont pas su mourir, se réjouiront de voir cette belle jeunesse trouver de ses forces un emploi meilleur.

Le roman n'est quelquefois qu'un délassement honnête. C'est ainsi qu'un savant jurisconsulte et historien, membre de l'Institut, qui avait déjà publié un recueil de nouvelles, sous le titre de *Souvenirs d'un voyageur*,[1] vient de nous donner un conte arabe, *Abdallah ou le Trèfle à cinq feuilles*[2]. M. Édouard Laboulaye, dans une dédicace à son confrère de l'Institut, M. Caussin de Perceval, présente son nouveau livre comme la traduction d'un original inconnu; mais il demande à ne pas nommer l'auteur, tout en le laissant deviner, et il cite plaisamment ce vers de *Mahomet* :

Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

M. Laboulaye se trompe; on ne se soucie pas à ce point de l'authenticité d'un conte oriental. Un peu de couleur locale et beaucoup d'intérêt, quelques détails exotiques de convention et une vraie sensibilité, c'est-à-dire des accessoires qui ne sont peut-être d'aucun lieu et d'aucun temps, avec des sentiments et des passions qui sont de tous les temps et de tous les lieux, voilà les conditions ordinaires du succès. Les *Mille et une Nuits* ne sont pas toutes aussi arabes qu'elles en ont l'air; le *Zadig* de Voltaire pourrait être moins persan encore, et son *Ingénu* moins huron, quoiqu'il ne le soit guère. Il faut à la fantaisie bien peu de vérité historique : il lui suffit d'intéresser et d'attendrir.

Le conte arabe de M. Laboulaye a toute la couleur locale qu'il faut, sinon plus. C'est arabe, mais d'un arabe grave, solennel et religieux. Ses personnages et le narrateur savent bien leur Coran et le citent à tout propos et à propos.

1. 1857, Hachette, in-16, 276 p.
2. Même librairie, même format, 272 p.

8

Le récit commence par une invocation à Dieu, le Clément, le Miséricordieux, le Fort, le Sage, etc., et finit de même. Par un excès de science, le soi-disant traducteur vous renvoie aux chapitres et paragraphes cités. Il ne transcrit pas un proverbe, une stance, un chant du désert, sans indiquer en note les sources, les meilleurs commentaires, les bonnes éditions. Grand luxe de savoir pour un roman.

Le plan est très-simple. Un riche et rusé marchand a formé pour son fils Omar trois vœux que la destinée s'est chargée de remplir : il a demandé que son fils soit toujours riche, bien portant, égoïste parfait. Avec cela, ce fils est parfaitement malheureux. Il a un frère de lait, Abdallah, enfant du désert, fier, indépendant, courageux. Celui-ci, sur la foi d'un derviche, cherche le trèfle à quatre feuilles, fleur merveilleuse que notre mère Ève laissa échapper de sa main, à la porte du paradis, et dont les feuilles étaient, la première de cuivre, la seconde d'argent, la troisième d'or, et la dernière de diamant. Les trois premières furent dispersées sur la terre, mais la quatrième, le diamant, ne se trouve qu'au ciel et on ne la mérite que par une suprême vertu.

Il y a tous les contrastes possibles entre les deux frères. Leur caractère les éloigne plus encore que leur genre de vie. Des épisodes les rapprochent. Ils ont tous deux le même amour pour la belle esclave Léida, destinée à être sultane, et qui, rendue libre par le chérif, préfère la vie du désert avec Abdallah, qu'elle aime, aux splendides palais d'Omar le riche marchand. Omar la fait enlever; mais elle meurt sous le fer du ravisseur; Abdallah la suit au tombeau, et Omar traîne longtemps son opulence et sa profonde misère.

Telle est la donnée musulmane, chrétienne ou philosophique, mais à coup sûr très-morale, qui se déroule au milieu des scènes de la vie arabe. Il y a du mouvement dans le récit, de la variété dans les tableaux, et pourtant,

par suite peut-être de l'abus de la couleur orientale, je ne retrouve pas entièrement dans *Abdallah* ce naturel, cette simplicité touchante que M. Laboulaye avait mis dans ses *Souvenirs d'un voyageur.*

7

Le roman en forme de lettres. M. Er. Serret [1].

Il est plus facile de débuter dans les romans qu'au théâtre, et le plus souvent, avant d'amender une œuvre d'imagination à la lumière de la rampe, un auteur a trouvé plus simple de faire naître les enfants de son cerveau au grand jour de la publicité, sous forme de papier noirci. Le roman conduit plus tard au drame ou se fait drame lui-même. M. Ernest Serret a suivi une route contraire : il a commencé par le théâtre et s'y est fait une bonne position. Indépendamment de la faveur du public, ses comédies en vers et en prose lui ont valu des récompenses officielles; *Les Familles* et *Que dira le monde* ont obtenu les primes décernées aux pièces les plus utiles aux mœurs. L'auteur dramatique aborde aujourd'hui le roman, et il adopte pour son coup d'essai, dans *Francis et Léon*, une forme difficile à manier, celle du roman par lettres. Dans ce cadre en effet, où l'on réclame un soin particulier du style, l'intérêt est difficile à exciter, plus difficile à soutenir; la fatigue vient vite, et bien des lecteurs n'osent même pas l'affronter. C'est le cadre des choses ennuyeuses, et c'est le cadre des chefs-d'œuvre, de la *Nouvelle Héloïse*, de *Delphine*, de *Werther*, et de quelques-uns des écrits les plus achevés de George Sand.

1. Hachette et Cᵉ, in-18, 328 p. Il faut encore citer, cette année, du même auteur, et dans la même forme, *Élisa Méraut*, Lettres de trois jeunes filles. (Même librairie, in-12.)

Il y a dans *Francis et Léon* deux romans à la fois, successifs d'abord, puis liés ensemble et se faisant contraste. Ce sont deux suites de lettres d'une même main et sans réponses, deux longs monologues épistolaires, venant aboutir, lorsque les événements le demandent, à une véritable correspondance. Le premier roman, celui de Francis, est l'histoire d'un jeune homme qui aime éperdument une maîtresse qu'il ne peut épouser; c'est la peinture de la passion avec ses inquiétudes, ses orages, ses contre-coups malheureux dans l'existence régulière que nous impose la société. Le second roman, celui de Léon, est l'histoire d'un homme qui aime une femme qu'il peut épouser, et l'épouse: c'est le tableau de l'amour dans le mariage. Après s'être développés à part, les deux romans se rapprochent, se mêlent, se complètent, se mettent en relief réciproquement. Par une volte-face assez inattendue, le bonheur succède pour l'un des héros à l'existence la plus troublée, et la prospérité si légitime de l'autre est renversée par des catastrophes affreuses et imprévues : Francis, encore amoureux de sa maîtresse Louise, est conduit par les exigences sociales à épouser une jeune fille du monde, qui porte le même nom ; il trouve entre lui et sa chaste et jeune épouse l'image et le souvenir vivant de son premier amour; les traits de sa maîtresse se retrouvent même dans sa fille légitime. Une tristesse profonde, une anxieuse contrainte règne entre les jeunes époux. Léon au contraire jouit d'un bonheur sans mesure, mais très-court : sa femme, Thérèse, se sentant atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas, a longtemps résisté avant de consentir au mariage; elle dompte quelque temps le mal par l'excès de son amour, puis elle succombe et Léon meurt de douleur. A partir de ce moment, les nuages se sont dissipés entre Francis et Louise : leur tendresse mutuelle devient chaque jour plus douce, et leur félicité parfaite est relevée encore par les ombres sinistres de l'histoire de leurs amis.

Un roman, nous ne saurions trop le redire, n'est ni un sermon, ni un traité de morale. Il n'a pas besoin de conclusion : on peut écrire pour peindre et non pour prouver. Mais lorsque le roman semble tendre à une leçon, il faut qu'elle soit nette et sans incertitude. C'est ce que *Francis et Léon* ne nous offre pas. Toute la première partie du roman de Francis tend évidemment à une conclusion morale : il montre au vif les suites, funestes pour le bonheur, d'une première passion illégitime. Mais alors pourquoi se plaire à sacrifier arbitrairement par une catastrophe imméritée le bonheur domestique de celui des deux amis qui n'a jamais connu l'amour illicite, tandis qu'on ramène toutes les joies conjugales au foyer de celui qui avait compromis par ses premières fautes tout son avenir de père de famille? A coup sûr, l'auteur ne veut pas prouver que les maris les plus heureux sont ceux qui ont dépensé leur jeunesse dans des passions sans issue; mais pourquoi détruire l'effet de ses premiers tableaux par un tableau final si contraire?

Ajoutons, pour faire la part de la critique, que la seconde histoire est beaucoup moins naturelle et moins vraisemblable que la première. Cette femme qui veut, on ne sait pourquoi, faire de son mari, qui a on ne sait quels titres, un membre de l'Institut, qui y parvient on ne sait par quels moyens, et qui vit juste le temps nécessaire pour donner ce qu'il faut de soirées et de fêtes pour assurer à son mari les suffrages de ses futurs confrères : c'est plus que de l'invraisemblance; c'est une malheureuse invention. Quoi qu'il en soit, on trouvera dans l'ensemble de *Francis et Léon*, à différents degrés, les principales qualités du roman, le talent de l'analyse, de la passion, de l'intérêt et une émotion véritable. Le livre est en outre écrit avec soin, élégance, et digne de l'accueil que lui ont fait les lecteurs qui, de nos jours encore, demandent au roman de rester avant tout une œuvre littéraire.

8

Petits romans ou grandes nouvelles. MM. Barbara et Didier, Mme L. Figuier.

Les Orages de la vie par M. Ch. Barbara, sont naturellement des histoires d'amour, où la passion est traversée par les exigences de la société ou par l'inconstance fougueuse de la jeunesse. L'auteur nous en promet plusieurs séries; celle qu'il vient de publier, ne contient que deux récits : *Thérèse Lemajeur* et *Madeleine Lorin*[1]. Le premier est une peinture très-étudiée d'une situation qui n'est pas invraisemblable. Un jeune homme riche, un désœuvré, s'enamoure d'une jeune ouvrière aussi honnête que jolie. Les résistances qu'il rencontre changent son caprice en passion, et il veut épouser la jeune fille du peuple. Grande désolation et grande colère dans sa famille : Sa mère en est malade ; ses deux oncles, le commandant et le procureur général, vont le déshériter. On use envers lui de procédés violents qui l'irritent et fortifient ses résolutions. Il fait à sa mère, dans les formes voulues de la loi, les trois sommations respectueuses ; mais le sentiment de la misère relative où il se trouvera bientôt avec la femme qu'il aime, le fait consentir par une transaction conciliatrice à un ajournement. Pendant qu'il voyage à l'étranger, sa fiancée reçoit une éducation qui la transforme et en fait rapidement à tous les égards une femme accomplie. Toute la famille du jeune homme l'accueille et est presque fière d'elle. A son retour, celui-ci n'a plus pour elle la même passion, il se presse peu de conclure un mariage qui n'est pour lui qu'un engagement d'honneur. La jeune fille qui comprend tout, le délie de ses serments, et se prépare à quitter avec

1. Hachette, in-18, 1re série, 294 p.

douleur le brillant monde où elle avait déjà le pied, lorsque l'amour moins fougueux, mais plus délicat qu'elle a inspiré à l'un des oncles du jeune homme, l'y retient dans un rang meilleur.

Madeleine Lorin a plus de complications et moins de vraisemblance. Un jeune ouvrier sculpteur, qui a été élevé aux Enfants-Trouvés, rencontre sur un pont de Paris une misérable revendeuse sur laquelle il s'apitoie, qu'il emmène et installe chez lui. Cette femme a vécu jadis dans l'aisance, et plusieurs membres de sa famille ont de la fortune. Elle a une charmante fille de vingt ans, qui a été recueillie par un oncle, riche commerçant, mais qui ne trouve dans sa maison que d'horribles traitements. L'ouvrier scu'pteur devient amoureux de la jeune fille, l'arrache au suicide où l'avait conduite le désespoir, la recueille avec la mère, puis l'épouse. Mais il a épuisé toutes ses ressources, engagé son avenir, et l'affreuse misère est là qui déjà le saisit, quand la vieille femme, qui a failli mourir de ses privations folles, lui révèle qu'elle a gardé de son ancienne richesse une forte somme en bons billets de banque cousus dans son jupon. Bonheur complet : le sculpteur a un atelier; la célébrité vient avec la fortune. Par contraste, l'oncle riche, sur les conseils de sa femme, joue à la bourse, se ruine, et meurt fou , et la vieille mère tire elle-même d'une histoire où le hasard et l'imagination ont tant de place, une morale pratique :

« Quelle leçon, mes enfants! quelle leçon! Que du moins elle ne soit pas perdue pour tout le monde! que leur malheur serve à quelque chose! ne l'oubliez pas. Gardez-vous de la vanité comme de la peste! Ne songez qu'à vous élever par le travail. Ne tentez jamais le hasard; ne jouez pas, même à coup sûr. L'argent du jeu ne tient pas aux doigts. Il s'en va plus aisément encore qu'il ne vient. Travaillez, travaillez! c'est la grande chose, le grand secret, la grande loi. On ne possède bien que ce qu'on acquiert difficilement, péniblement.... »

Ainsi conclut Madeleine, vraiment ainsi. Goethe avait dit

bien avant elle : « Ce que tu hérites de ton père, acquiers-le pour le posséder. » Mais on peut, sans erreur, affirmer qu'elle n'avait jamais lu Goethe.

Ces deux scènes des *Orages de la vie*, dont le titre ne convient proprement qu'à la première, insérées d'abord dans le *Journal pour tous*, manifestent les qualités sérieuses qui ont signalé dès ses débuts M. Ch. Barbara à l'attention et à la bienveillance de la critique. C'est un observateur sérieux et un écrivain qui s'attache à perfectionner ses œuvres plutôt qu'à les multiplier. Un récit intéressant, une intrigue simple, des caractères naturels, alors même que les situations ne le sont pas, une grande honnêteté de sentiments, voilà les qualités par lesquelles se recommande l'ancien collaborateur de la *Revue de Paris*.

Il y a, parmi les romans, de simples récits qui ne s'analysent pas, pareils à des fleurs délicates qu'on tremble d'effeuiller, en essayant de les cueillir. Tout en eux est grâce, fraîcheur, parfum. On voit, on respire, on savoure; mais on n'entreprend pas d'exprimer, par des procédés de critique qui tiennent de la chimie, un charme insaisissable. Ce sont particulièrement les romans écrits par des femmes, surtout quand ils sont courts, qui se refusent aux mutilations du compte rendu. Il vaut mieux inviter à lire et relire *la Mare au Diable* ou *la Petite Fadette* que d'en faire l'analyse, et j'aimerais mieux transcrire les plus belles pages de *Valentine* que de m'exposer à les gâter en les résumant. J'éprouve quelque chose d'analogue à l'égard d'une petite œuvre de début, *Mos de Lavène*[1], publiée, l'an passé, dans la *Revue des Deux-Mondes*, par Mme Louis Figuier, sous le pseudonyme de Claire Senart, et cette année, en volume sous son véritable nom.

Mos de Lavène est le tableau simple et touchant de l'a-

1. Hachette et Ce, in-18, 176 pages.

mour maternel, poussé par une pauvre paysanne jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre. Tout ce qu'il y a de sentiments purs dans le cœur de l'homme naît et s'épanouit, dans une atmosphère sereine, autour de ce sublime amour, comme pour lui former une auréole. Un père respecté, un fils dévoué, une jeune fille tendre et gracieuse; la noblesse de l'âme rapprochant les rangs les plus éloignés de la hiérarchie sociale; la passion mise en harmonie avec le devoir, et après bien des sacrifices, le bonheur couronnant l'une et l'autre : voilà le fond du petit drame de Mme Figuier.

La scène se passe dans le Bas-Languedoc, et la peinture des mœurs et des usages des populations méridionales de la France rappelle, par la vivacité et la grâce, les descriptions inépuisables que l'auteur de *Valentine* nous a données de son cher Berri. Si *Mos de Lavène* n'avait paru un an avant *Mirèio* [1], on aurait dit que les lauriers de M. Mistral ont excité la rivalité de Mme Figuier. Comme il faut toujours, quand on débute, relever, involontairement même, de quelque maître, c'est à la manière de George Sand que se rattache évidemment celle de la nouvelle narratrice. L'auteur de *Mos de Lavène* peint la réalité, en la transfigurant par le sentiment et la poésie. A part un trait ou deux qui appartiennent à la vérité mensongère du procédé photographique, elle est de l'école de l'idéal. Qu'on en juge par ce portrait de Mlle de Presle :

Noélie était blonde, petite et frêle. De soyeuses boucles de cheveux entouraient ses traits délicats d'une auréole cendrée. Ses yeux rappelaient le bleu de la pervenche : ils étaient veloutés et modestes comme la douce étoile des bois, et, de même que cette timide fleur aime à disparaître sous l'ombre qui lui donne son charme et sa fraîcheur, ils s'abritaient sous d'humides et longues paupières. Lorsque Noélie relevait ses cils dorés, un regard pur, radieux, un regard de vierge re-

1. Voy. ci-dessus, page 66 et suiv.

flétait son âme candide. On respirait près d'elle un chaste parfum de jeunesse, d'élégance et de naïveté. Sa vie était un bonheur doux et serein, sans larmes d'enfant ni soupirs de jeune fille. Elle avait conservé les adorables illusions de l'âge tendre, la franchise d'une âme libre, la joie expansive d'un cœur heureux.

Tout le volume est écrit de ce style : tantôt avec plus de grâce encore, mais un peu de recherche, comme dans la scène de la fontaine, tantôt avec plus d'animation, comme dans la description de cette étourdissante *farandole* de la fête patronale, qui ébranle jusque dans ses fondements tout le village, tantôt enfin avec un sentiment plus profond, comme dans le récit des luttes suprêmes au milieu desquelles la mère sauve son fils et trouve elle-même la mort, heureuse encore d'assurer à ce prix le bonheur de tout ce qu'elle aime.

Dix romans en un volume, dix histoires d'amour avec toute la variété que cette passion toujours ancienne et toujours nouvelle peut jeter dans la vie, voilà ce que M. Charles Didier offre au public sous ce titre : *Les Amours d'Italie*[1]. Un fil ingénieux rassemble les dix récits sans qu'ils cessent d'être indépendants les uns des autres. Une douzaine de voyageurs, dont une seule femme, arrivant tous d'Italie, reçoivent un soir l'hospitalité au couvent du Grand Saint-Bernard. Une effroyable bourrasque les y retient tout le lendemain. Pour tuer le temps, la dame propose que chacun à tour de rôle raconte une histoire gaie ou triste, comme on voudra, à la seule condition que la scène soit en Italie. Les conteurs sont tous d'une nationalité différente, et la diversité de leur position dans le monde ajoutera encore à la variété de leurs aventures. Un jeune et beau Portugais, un prince russe, un vieux patri-

1. Hachette, in-12, 646 pages.

cien suisse, un conseiller aulique d'une cour microscopique d'Allemagne, un ecclésiastique espagnol, un géologue suédois, un agronome hollandais, un citoyen des États-Unis de l'Amérique du Nord, un Anglais qui a tous les ridicules des touristes de son pays, un commis voyageur en vins d'une maison de Bordeaux, voilà quelles doivent être les dix victimes du caprice de la comtesse polonaise. L'Anglais se dérobe à la tâche demandée; mais il est remplacé au dernier moment par un proscrit italien pour qui le Grand Saint-Bernard est un lieu d'asile. Le nombre dix dans un tel sujet rappelle forcément le Décaméron; mais par respect pour les oreilles pudiques de leur belle présidente, les narrateurs n'iront pas chercher leurs inspirations dans Boccace, et les dix aventures amoureuses, nécessairement mondaines et profanes, ne seront pas plus indignes qu'il ne convient du lieu et des personnages.

Les Amours d'Italie, c'est un titre qui oblige pour tout auteur et particulièrement pour l'auteur de *Rome souterraine*. M. Charles Didier a prouvé qu'il sait faire parler la passion, et nul autre que lui ne pouvait mieux lui donner l'Italie pour théâtre. On n'attend pas de nous une analyse de chacune de ces dix histoires, qu'il lui eût été si facile de transformer en autant de romans. Quelques développements accessoires et une *justification* typographique plus lâche auraient suffi pour que chacune d'elles fournît son volume. M. Didier a mieux aimé se borner, ce qui est le grand art de ceux qui savent écrire. Chacun de ces récits n'en est pas moins en lui-même complet. Les caractères sont nettement tracés, le théâtre de l'action suffisamment décrit, l'intrigue bien nouée et bien conduite et le dénoûment intéressant. Les personnages, forcément très-nombreux de ces dix histoires consécutives, se ressemblent aussi peu que possible; ils représentent tous les types : l'égoïsme et le dévouement, la simplicité et la ruse, l'honneur et la bassesse, la vertu et le crime. Dans *les Amours d'Italie*, les choses

vont comme dans le monde; la vertu n'est pas toujours récompensée ou le crime puni; les scélérats ne finissent pas nécessairement au bagne. Un honnête homme peut perdre sa place, un intrigant devenir ministre et une courtisane, princesse. Ce qui n'empêche pas le vice de rester le vice et de trouver en lui-même et dans le mépris qu'il inspire, sa punition.

On nous saura gré de ne pas raconter davantage un tel livre. Nous ne voulons pas déflorer pour le lecteur le charme de ces dix récits. Ils lui offriront ce fond de vérité embelli, mais non altéré par l'imagination d'un homme qui a beaucoup vu, une grande finesse d'observation, un sentiment profond de la nature humaine, une connaissance entière de l'Italie et des hommes qui l'habitent, un soin de la forme qui atteste à la fois la conscience et le talent, la netteté, la précision, la sobriété sans sécheresse, en un mot toutes ces qualités de l'écrivain qui ne sont pas une condition nécessaire de popularité, mais qui sont et seront toujours les conditions du succès auprès des gens de goût.

9

Le roman étranger. Un Balzac piémontais.

L'étranger ne nous offre pas seulement, en fait de romans, les œuvres connues de longue date, signées de noms depuis longtemps célèbres, ou formant des séries considérables, comme celles de Bulwer Lytton, de Dickens et de Thackeray[1]. Des traducteurs, à la piste de tout ce qui peut éclore de nouveau et de remarquable chez nos voi-

1. Nous nous proposons de donner, dans la suite de cette revue, une idée complète des œuvres de chacun de ces trois grands romanciers dont *la Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* (Lahure, in-18, compact) aura bientôt embrassé l'ensemble.

sins, font passer dans notre langue même des ouvrages de début, lorsque le succès qui les couronne, semble présager un brillant avenir. C'est ainsi que M. Amédée Roux vient de mettre en français un simple recueil de nouvelles d'un écrivain qui n'a pas encore trente ans et dont toutes les œuvres, déjà nombreuses pourtant, datent des dernières années. Ce recueil est celui des *Nouvelles piémontaises*[1], et l'auteur est M. Victor Bersezio. Suivi de livres plus importants : *la Famiglia*, *Amor di patria*, *Palmina*, etc., il forme en quelque sorte l'introduction de toute l'œuvre du jeune romancier que ses admirateurs appellent déjà un Balzac italien.

Les *Nouvelles piémontaises* justifient-elles la nationalité que leur titre indique? Sont-elles la peinture spéciale des mœurs du Piémont, et ces mœurs diffèrent-elles beaucoup de celles de la France? Pas tout à fait. Les Piémontais de M. Bersezio, ressemblent aux Français de nos romanciers. Ce ne sont pas des institutions, des traditions, des usages, empreints d'une forte couleur locale comme on en trouverait dans des romans tartares, russes ou scandinaves, ou même plus près de nous, dans un roman basque ou breton ; M. Bersezio peint la société piémontaise telle qu'elle sera sans doute, après cinquante ans de relations et d'échanges continuels entre la France et un État allié dont la capitale n'est plus qu'à trente heures de Paris.

L'amour remplit seul le livre de M. Bersezio, comme la plupart des livres de cette nature. Il a tous les feux du soleil italien, et tous les entraînements de la jeunesse; il dispense le bonheur et le malheur ; il embellit l'existence ou la consume ; il fait oublier le devoir et mêle ses agitations aux remords. Romualdo, le principal héros des *Nouvelles piémontaises*, aime tour à tour une jeune fille qui le trompe, une femme mariée qui l'ennuie, une cantatrice qui le ruine. A son histoire se joignent celle de la Ghita, qui, séduite

1. Lahure et Ce, in-18 jésus, 264 pages.

par un collier de sequins, quitte son village pour aller vivre dans le désordre, puis celle de Marta, qui meurt d'amour. Tous ces récits sont très-simples et peu chargés d'incidents : les personnages ne sont pas des héros; mais ils sont bien dans leurs rôles; ils vivent d'une vie véritable, et représentent fidèlement la réalité. Le naturel et la passion sont deux qualités dominantes chez M. Bersezio.

Il en joint une autre non moins précieuse, l'honnêteté. Il ne peint pas l'homme nécessairement vertueux, il s'en faut; mais il fait sentir la supériorité de la vertu. Il flétrit fortement le vice auquel il doit ses plus énergiques peintures. Il voit le monde sous de tristes couleurs et n'est pas éloigné de croire à la souveraineté de la méchanceté et de la sottise; mais son pessimisme ne tourne pas à un fatalisme résigné. Il se révolte, il s'indigne contre les imbéciles, les lâches et les coquins. Et s'il poursuit dans une série d'ouvrages, comme on le dit, une nouvelle représentation complète de la comédie humaine, ce ne sera pas la marotte du bouffon, mais le fouet du satirique à la main.

10

Un *Post-Scriptum* au roman : *la Femme* de M. Michelet.

Nous avons ouvert, l'an passé, une parenthèse dans le chapitre du roman, pour parler de la brillante fantaisie de M. Michelet, intitulée *l'Amour*[1]. Aujourd'hui, nous devons ajouter à ce même chapitre un *post-scriptum* pour mentionner le second tome que l'auteur a donné de *l'Amour* sous un titre nouveau, *la Femme*[2]. Ce dernier livre n'est pas en

1. Voy. tome 1 de *l'Année littéraire*, p.80-92.

2. Hachette et Ce, in-18, 396 pages. — Les études sur la femme sont à l'ordre du jour, et nous pourrions citer entre autres volumes sur ce sujet, un petit opuscule de M. Henri Bacquès, intitulé l'*Empire de la Femme*,

effet le pendant du précédent; il n'en est que la suite. Il n'en est même à beaucoup d'égards que la répétition affaiblie. Il a les mêmes qualités, les mêmes défauts; il s'adresse au même public, et il s'en empare par le même genre de séduction. Son succès sera de même aloi. On le lira avec passion et l'on s'en cachera : les gens pudiques ne conviendront pas de l'avoir lu jusqu'au bout. On en louera la grâce, la sensibilité, la poésie; mais on lui reprochera de blesser le bon sens par les excès de l'imagination et l'imagination par des digressions déplacées de matière médicale. Et les reproches cette fois l'emporteront sur l'éloge : car après les premiers avis de la critique, les fautes de l'auteur s'aggravent de la préméditation; les exagérations de pensée ou de langage ne sont plus l'effet de l'entraînement, mais d'un système; la publication de *la Femme* après *l'Amour* condamne l'auteur à mourir dans l'impénitence finale.

Les deux livres ont le même but ou le même prétexte moral : rapprocher l'homme et la femme, qui tendent sans cesse à s'éloigner l'un de l'autre, sauver la famille qui périt, ramener par la persuasion les hommes au mariage que toutes les exigences de la vie moderne rendent de jour en jour plus rare, promulguer, au nom de l'amour et de la science, une sorte de loi *Julia* nouvelle contre le célibat. Le secret de M. Michelet pour engager l'homme au mariage n'est pas nouveau : il consiste à lui montrer la perfection de la femme. Mais ce qui est nouveau, c'est le genre de perfection qu'il donne à celle-ci. Comme tous les amants, il en fait un Dieu, une idole; mais cette idole a des pieds d'argile, et, chose bizarre, son adorateur ne voit guère que ces pieds et y arrête nos regards. La femme, pour

(Dentu, in-18), où la question est envisagée rapidement au point de vue historique et social. L'auteur se défend surtout de tomber dans le roman : « Chacun de nous doit donc applaudir et s'associer aux tendances heureuses de l'esprit de notre temps; mais dans l'intérêt de l'avenir, il ne faut pas que ces tendances se laissent égarer par les caprices de la fantaisie ou les erreurs de l'imagination.

M. Michelet, est un être essentiellement malade : il l'a suffisamment démontré dans *l'Amour*. Aujourd'hui il dévoile encore à l'homme les devoirs que lui impose la constitution morbide de sa compagne. Que l'homme soit dans la société l'appui de la femme, comme le chêne l'est de la liane dans la forêt, c'est ce qui a déjà été dit des milliers de fois en vers et en prose. Mais M. Michelet fait de l'homme un infirmier, une femme de chambre de l'éternelle malade : c'est dans ce rôle qu'il se fera le plus aimer. Il ne peut, il ne doit le céder à personne.

Elles s'émeuvent plus aisément pour celui qui a su prendre l'intendance des petits mystères, et qui les soigne tendrement dans leur faiblesse de nature.... Et qui le suppléerait? C'est une profanation d'exposer cette chère personne craintive (en chose si innocente), aux malices d'une fille indiscrète qui en fera risée. Un tel excès d'intimité doit revenir à celui seul pour qui c'est bonheur et faveur.... Ce sont d'heureux instants de grâce et de favorable audience, d'attendrissement facile, où le cher confident a l'ascendant d'un magnétisme nullement dangereux. L'humilité charmante (où l'on sent si bien qu'on est reine), n'a nulle défense et se rend tout à fait. Oubli profond, abandon sans réserve. L'amour, comme en un demi-rêve, y rencontre parfois la chance rare du bonheur au complet, la crise salutaire, etc....

Mais voilà que, sans le vouloir, nous prenons M. Michelet par ses plus mauvais côtés ; voilà, d'une part, la physiologie poétisée, sans en devenir plus opportune : et, d'autre part, en style de précieuses, des conseils de boudoir. Que nous sommes loin de M. Michelet l'historien, de M. Michelet le publiciste, consacrant une verve, une imagination, que le travail retrempait au lieu de l'émousser, à des objets dignes de son esprit, la vérité dans le passé, la justice dans le présent ! Aujourd'hui tous ces trésors d'une riche nature sont employés à raffiner des miévreries d'alcôve ou à poétiser des scènes repoussantes de clinique ou d'amphithéâtre. Il faut voir avec quelle admiration passionnée,

attendrie, il assiste à une dissection et nous en met sous les yeux les produits. A qui s'adresse, je le demande, ce tableau si outrageusement gracieux du cerveau d'un enfant? A-t-on jamais vu la sensibilité prendre le change au point d'épancher toute la tendresse qu'inspire l'enfance sur un peu de matière cérébrale?

C'était le printemps; les travaux anatomiques finissaient à Clamart, et il y avait déjà, dans ce lieu, si peuplé l'hiver, de la solitude. Les arbres étaient pleins d'oiseaux, le parterre, qui embellit ces funèbres galeries, était tout en fleur; mais nul n'était comparable à la fleur hiéroglyphique que j'allais étudier. Le mot n'est nullement ici une vague comparaison. Mon impression fut telle. Nul dégoût; tout au contraire, un sentiment d'admiration, de tendresse et de pitié. Le cerveau d'un enfant d'un an, vu la première fois, par sa base (la face intérieure qu'il présente en le renversant), a tout l'effet d'un large et puissant camélia, avec des nervures d'ivoire, veiné d'un rose délicat, et ailleurs d'un pâle azur. J'ai dit ivoire, faute de mieux, c'est un blanc immaculé, et pourtant d'une molle douceur, unique et attendrissante, dont rien ne donne l'idée, et qui, à mon sens, laisse bien loin tout autre objet de la terre.

Je ne me trompe pas ici; les premières émotions, fortes sans doute, ne m'ont pas fait illusion.... C'est très-réellement la fleur des fleurs, l'objet délicat, innocent, charmant entre tous, la plus touchante beauté qu'ait réalisée la Nature.

Quel enthousiasme, bon Dieu! et quels regrets vont sans doute éprouver toutes les mères de ne pouvoir contempler ces merveilles de grâce cachées dans la boîte osseuse de la tête de leurs enfants! M. Michelet revient sur cette peinture dans une note pour justifier sa manière littéraire, que dis-je? pour l'ériger en théorie. En appelant le cerveau « la plus triomphante fleur, la plus touchante beauté de la nature, attendrissante chez l'enfant, parfois sublime chez l'homme, » il a fait « du réalisme, » si l'on veut, mais du bon et légitime réalisme, dans lequel s'unit la vérité, la noblesse et la poésie. Il se soucie peu de « faire gémir la pruderie; »

il a brisé « la sotte barrière qui séparait la littérature de la liberté des sciences; » il s'est « peu informé de l'avis de ces pudibonds, plus chastes que la nature, plus purs apparemment que Dieu. »

Après cela, donnez-vous la peine d'adresser aux récidives de M. Michelet quelques critiques. Le mélange des genres, il le trouve bon; cette confusion de la poésie et de la science, du sentiment et de la matière, de l'amour et de la médecine, il l'appelle du vrai, du pur réalisme. Il ne reste qu'à lui rappeler, sans avoir plus de chances d'être écouté, la différence des classes de lecteurs auxquels peut s'adresser un livre. Les médecins ne loueront pas beaucoup ces fleurs de rhétorique ou de poésie jetées à profusion sur les lambeaux de cadavres que la table de dissection offre à leurs froides études, et les gens de sentiment et de goût blâmeront ces mystères intimes de la pudeur, dévoilés par la médecine dans un livre de psychologie ou de morale toute littéraire. En brisant ce qu'il appelle de sottes barrières entre la littérature et les sciences, M. Michelet tue dans l'une la grâce, il altère dans l'autre la grandeur. Il veut qu'on enseigne aux jeunes filles la théorie de l'ovation humaine et toute l'ovologie comparée[1]. Pour leur expérience, j'aimerais autant leur faire lire *Daphnis et Chloë*. Laissons-leur aussi longtemps que le veut la nature leur aimable et pudique ignorance. Avec votre science malencontreuse, vous rendez impossible le gracieux et pur roman de *Paul et Virginie*, ce doux rêve de toutes les âmes jeunes et chastes. Il est vrai qu'en revanche, avec votre système d'enjolivement appliqué aux matières médicales, vous nous gâtez à plaisir la grande et austère *Leçon d'anatomie* de Rembrandt.

Cette introduction de parti pris de la physiologie dans la littérature inspire encore à l'auteur de *la Femme* quel-

1. Voy. tout le chapitre intitulé *la Métamorphose*.

ques-unes de ces imprudentes métaphores qui avaient tant scandalisé dans *l'Amour*, et parfois aussi une certaine brutalité affectée de langage qui se pardonne aux jeunes habitués de l'École de médecine. Mais le ton ordinaire est celui d'une mysticité poétique. La sensibilité de M. Michelet a de perpétuels épanchements, son imagination de continuels éclairs; la grâce s'épanouit de toutes parts; les objets prennent un incroyable relief. Souvent un fait particulier, un détail s'anime, prend un corps, personnifie un système; toutes les idées d'un chapitre se résument dans l'analyse d'une toile du Corrège ou d'André del Sarte. M. Michelet est lui-même peintre et grand coloriste; l'image se développe souvent en allégorie, et l'allégorie est un vrai tableau. La poésie, comme toujours, éclôt sous sa plume, et son plus grand bonheur est de la répandre sur les objets qui nous inspirent le plus d'éloignement. Voyez ce que devient à ses yeux l'image de la mort:

Ce n'est pas une vaine poésie. C'est la vérité littérale. Notre mort physique n'est rien qu'un retour aux végétaux. Peu, très-peu est chose solide dans cette mobile enveloppe; elle est fluide et s'évapore. Exhalés, en bien peu de temps, nous sommes avidement recueillis par l'aspiration puissante des herbes, des feuilles. Le monde si varié de verdure dont nous sommes environnés, c'est la bouche, le poumon absorbant de la nature, qui sans cesse a besoin de nous, qui trouve son renouvellement dans l'animal dissous. Elle attend, elle a hâte. Elle ne laisse pas errer ce qui lui est si nécessaire. Elle l'attire de son amour, le transforme de son désir, et lui donne le bienfait de l'aimable métamorphose. Elle nous aspire en végétant, et nous respire en fleurissant. Pour le corps, ainsi que pour l'âme, mourir c'est vivre. Et il n'y a rien que de la vie en ce monde.

L'ignorance des temps barbares avait fait de la mort un spectre. La mort est une fleur.

Nous avons cité plus haut une petite pièce de vers de M. Bouilhet sur le même sujet[1]; il serait difficile de dire

1. Voy. section précédente, page 37.

de quel côté il y a le plus de poésie. M. Michelet rivalisera toujours avec les poëtes par l'inspiration; rarement il leur donnera l'exemple de la sobriété et de la mesure.

Pour le fond des idées, *la Femme* est bien le second tome de *l'Amour*. M. Michelet nous a montré comment on formait la femme; il montre ici comment on forme la fille. La question d'éducation l'a toujours préoccupé, et il la traite, comme la plupart des questions, suivant l'esprit de Jean-Jacques Rousseau. Il veut qu'avant tout et à tout prix l'enfant soit heureux : il s'apitoie sur les douleurs du premier âge, comme sur les malheurs les plus réels de la vie. La perte d'une poupée pour une petite fille est une catastrophe, et il nous fait sérieusement l'histoire d'une enfant qui en souffre jusqu'à en mourir. C'est qu'aussi les enfants de M. Michelet sont très-avancés dans le sentiment. Ils sont capables de passions dès la mamelle; ils ont de bonne heure leur premier roman. Un chapitre, intitulé *l'Amour à cinq ans*, en est la preuve.

Ce qui est plus vrai, plus pratique, chez M. Michelet, c'est le profond sentiment des épreuves qui attendent la femme dans la vie : il dit les dangers qu'elle court dans les différentes positions sociales, le salaire insuffisant du travail manuel, l'avenir précaire de l'institutrice, les luttes de l'artiste, et, à tous les degrés, les ressources fatales que le vice vient offrir. A ce spectacle, son cœur saigne, sa raison s'effraye, et il cherche contre de tels maux un remède dans une éducation meilleure et plus favorable au mariage.

Le mariage ne doit pas être un refuge seulement pour la femme; il est pour l'homme lui-même la condition de son développement complet, de sa grandeur. Mais il faut qu'il y ait, entre les deux associés d'une vie commune, une harmonie qui n'existe plus. Par l'effet de nos révolutions sociales ou religieuses, les deux sexes suivent des lignes divergentes qui les éloignent de plus en plus. Que

le mouvement dure encore quelque temps, et il y aura dans la nation deux nations, étrangères l'une à l'autre. Il faut que la femme comprenne la vraie force, la vraie activité, la vraie bravoure; il faut qu'elle voie l'héroïsme là où les sociétés modernes l'ont placé. Le temps des Chérubin, des Némorin, des hommes-femmes est passé : il faut des hommes véritables, des hommes de foi et d'action, des hommes qui produisent et créent, dans l'art ou dans la science, dans l'industrie ou dans les affaires; des hommes qui aient un *Credo*, formulé ou non, des hommes qui croient fortement que *ce qui est est*. Ces hommes, pour peu qu'une femme les comprenne, seront facilement amoureux et le resteront toujours; ils lui offriront « un bras et un cœur, un bras solide qui l'appuie, et lui aplanisse la vie, un cœur riche où elle puise, où elle n'ait qu'à toucher pour voir jaillir l'étincelle. »

A cette intelligence de la vie moderne et de ses conditions; je reconnais enfin M. Michelet, l'ardent apôtre du progrès, l'ennemi implacable de l'hypocrisie officielle et de la lâche faiblesse avec laquelle chacun de nous sacrifie sans cesse ses convictions de la veille au repos du jour, aux intérêts du lendemain.

M. Michelet, lui, ne sacrifie rien, ni de ses convictions d'hier, ni de ses idées d'aujourd'hui. Il ne se demande pas si ce qu'il pense est en harmonie avec ce que pense tout le monde. Il ne tient pas à se mettre au diapason général. Non-seulement son imagination donne à ses idées, quand elles sont ordinaires, un tour bizarre; mais ses idées elles-mêmes sont volontiers excentriques. De quel plus doux nom appeler celles qu'il professe à l'égard de la race noire? Voilà un apologiste inattendu de l'Afrique. On avait pu jusqu'ici nous prêcher la fraternité avec les descendants de Cham, au nom de la philanthropie; M. Michelet nous prêche quelque chose de plus, au nom de la volupté et de l'économie politique. Il détrône toutes les Vénus grecques

au profit de la Vénus abyssinienne. Ce que son corps a de suave, il ne peut assez le dire; ce que l'amour fera de son esprit, sera merveilleux. L'union du sang noir et du sang blanc doit régénérer et transformer le monde.

M. Michelet se préoccupe beaucoup des races et de leur amélioration par le croisement. Il fait de l'ethnologie comparée, et propose d'appliquer à l'homme toutes les méthodes de perfectionnement expérimentées sur le cheval. C'est beaucoup d'honneur pour l'un des deux. Cette assimilation le conduit, lui partisan du rapprochement des races éloignées, à une seconde conséquence : c'est l'accouplement des individus les plus rapprochés d'une même race; et sans tenir plus de compte des idées qui sont les bases de la famille actuelle, que des simples préjugés inspirés par des différences de couleurs, il recommande le mariage entre les membres de la même famille aussi bien que celui des noirs avec les blancs.

L'excentricité des idées, le relief excessif de la forme, la bizarrerie plus ou moins calculée des effets, la confusion obstinée des tons et des genres : tous ces divers défauts communs au deux livres de *l'Amour* et de *la Femme*, ont pu paraître, dans le premier, suffisamment rachetés par la moralité et la grandeur des intentions, la délicatesse des sentiments, l'ardeur de la foi, l'attrait enfin de la nouveauté. De nombreuses voix pourtant s'étaient élevées déjà contre ce premier essai de mysticisme pathologique. Nous-même nous n'avons témoigné nos sympathies qu'en faisant nos réserves et en exprimant nos regrets. Aujourd'hui la critique est plus unanime dans la sévérité; mais la faveur du public, qui a dévoré en un an tant d'éditions de *l'Amour*, ne paraît pas devoir manquer à *la Femme*. Tel sera le sort des moins bons livres de M. Michelet : la sincérité en est l'excuse, le talent en fait le danger.

THÉATRE.

1

Le théâtre en 1859.

S'il est un genre littéraire où le niveau de l'art, quel qu'il fût, n'ait pas été relevé ou même maintenu par des œuvres nouvelles, pendant le cours de l'année 1859, c'est assurément le genre dramatique. Partout ailleurs, l'activité fiévreuse avec laquelle on produit, peut faire illusion sur la nature de la production; la quantité supplée à la qualité, et la littérature reste un des premiers intérêts commerciaux, chez un peuple qui écrit tant. Sur nos grands théâtres, la quantité et la qualité manquent à la fois; la disette est complète. Jamais on n'a fait jouer en un an moins de pièces, et de moins remarquables. Les dix premiers mois surtout ont été d'une incroyable stérilité. Pas un succès notable, de bon ou de mauvais aloi; pas une œuvre qui passionne le public, même en le partageant; pas une de ces créations hardies, comme *le Fils naturel* ou *les Lionnes pauvres*; pas une de ces leçons gracieuses et honnêtes, comme *le Roman d'un jeune homme pauvre*; pas une de ces études poétiques, fortes ou charmantes, comme *la Jeunesse* ou *Hélène Peyron*. Les derniers jours de l'année sont meilleurs, sans être très-brillants. *Le Testament de César Girodot*, à l'Odéon, est en train de faire applaudir cent fois de suite d'heureux débutants; le Théâtre-Fran-

çais trouve dans *le Duc Job* un inépuisable succès de rires et de larmes, et le Gymnase a fait passer, sans encombre, *le Père prodigue* de M. Alexandre Dumas fils, une hardiesse de plus d'un auteur connu jusqu'ici par tant de hardiesses. Ce qui manque au théâtre jusqu'au dernier jour, c'est la poésie qui, en 1858, semblait y avoir trouvé son refuge. Les drames de MM. Ém. Augier et L. Bouilhet, à l'Odéon, étaient nos meilleurs poëmes de l'année. En 1859, c'est à peine si quelques petits actes en vers se sont timidement produits, pour ne pas laisser s'établir la prescription contre l'usage de cette grande et belle forme dramatique.

2

Théâtre-Français : *Rêves d'amour*, *Souvent homme varie*, *Projets de ma tante*, *le Duc Job*, *Qui femme a, guerre a.*— Reprises.

Le Théâtre-Français, créé et constitué pour servir de type et de modèle à toutes nos autres scènes, ne leur a donné, toute l'année, d'autre exemple que celui de la modération dans la pauvreté. En tout, cinq pièces nouvelles, faisant ensemble une dizaine d'actes; une seule petite comédie en vers; trois pauvres intrigues de salon, mises en vaudevilles sans couplets; une comédie de genre mieux appropriée par ses qualités et par ses défauts à une scène inférieure : voilà toute la part des nouveautés dramatiques sur notre première scène. Les œuvres classiques et les reprises de l'ancien répertoire combleront les lacunes du répertoire courant.

La première pièce nouvelle de celui-ci est d'un auteur qui n'en est plus à ses débuts, et à qui la critique a déjà répété bien des fois, depuis deux ou trois ans, le conseil d'Horace : *Solve senescentem mature sanus equum....* Elle est de M. Scribe, en collaboration avec M. de Biéville, et

elle s'appelle d'un titre très-jeune : *Rêves d'amour* (1er mars)[1]. C'est une leçon en trois actes et en prose, à ces jeunes femmes, honnêtes mais imprudentes, qui, à leur foyer paisible, avec un mari positif mais bon, rêvent des amours tumultueuses, avec un amant idéal. Rêves funestes qui ôtent à la réalité sa vraie saveur; folles poursuites après des chimères qui s'expient par des déceptions ou des désastres. Pour que nous n'ignorions pas la pensée morale qui a présidé à l'œuvre de M. Scribe et de son collaborateur, voici comment l'exprime ce dernier, dans le compte rendu qu'il était chargé d'en faire, comme feuilletoniste dramatique du *Siècle*.

Montrer une de ces rêveuses, la jeter tout à coup au milieu des troubles, des terreurs, des angoisses de ces amours illicites dont elle se faisait de si ravissantes images; l'obliger à mentir à son mari, à pâlir en présence d'un amoureux, à souffrir mille agitations dans l'attente d'un rendez-vous, à trembler pour la lettre qu'elle envoie et pour celle qui lui est adressée, à se mettre dans la dépendance d'une domestique intrigante; l'accabler à l'idée d'un scandale, d'une séparation, d'un duel; lui faire reconnaître que, toute morale à part, les amours illégitimes ne valent pas ce qu'elles coûtent; l'amener à maudire ses idées romanesques, et à souhaiter de pouvoir racheter au prix de la moitié de sa vie, la tranquillité qu'elle dédaignait; la faire passer par toutes ces épreuves, sans avoir recours au moyen banal d'une leçon donnée par le mari avec l'aide d'un ami complaisant; ramener enfin, au dénoûment, le calme dans son cœur et la paix dans son ménage, sans qu'elle se soit compromise ni auprès de celui qu'elle prenait pour un amoureux, ni auprès de la femme de chambre qu'elle craignait, ni surtout auprès de son mari : tel est le problème que nous nous sommes proposé, problème dont la solution n'était pas facile, on ne saurait en disconvenir, et qui réclamait assurément toute l'expérience, tout l'esprit, tout l'art fin et délicat d'un maître comme M. Scribe.

1. Acteurs principaux : *Dalibon*, Régnier; *Henri*, Delaunay; *Jeanne*, Madeleine Brohan; *Elise*, Favart.

Le programme connu, il nous importe assez peu de suivre les détails de l'intrigue au milieu de laquelle il se développe. L'héroïne qui s'appelle Mme Dalibon, trouve dans son mari, riche négociant parisien, tout le bonheur que la vie peut légitimement donner. Le mari a une sœur, Jeanne, qu'une passion malheureuse a décidée à vivre dans le célibat : elle n'aura plus d'autre famille que celle de son frère. Mme Dalibon, avant son mariage, a aimé de tête, en petite pensionnaire, le frère d'une de ses amies, le jeune Henri, aspirant de marine, qui est mort, dit-on, dans un voyage autour du monde. L'esprit toujours tourmenté de cette première passion, elle apprend, par le journal de son mari, que le brave marin n'est pas mort, et presque aussitôt on annonce sa visite. Après des luttes, des résolutions, des faiblesses et des imprudences sans conséquence, la pauvre jeune femme apprend que le héros de ses beaux rêves n'a jamais pris au sérieux son caprice de petite fille, et que ses assiduités s'adressent très-légitimement à la sœur de son mari qui retrouve en lui, sous un nouveau nom, l'objet de sa première passion.

Un accueil assez froid a été fait à cet imbroglio, malgré l'excellent enseignement qu'il offrait. Ce n'est pas qu'il y ait une aussi grande distance qu'on affecte de croire, entre les pièces que M. Scribe s'est remis à écrire depuis deux ans, *Feu Lionel*, *les Doigts de fées*, *Rêve d'amour*, et celles qu'on applaudissait si vivement sur toutes les scènes, une dizaine d'années auparavant ; mais les goûts du public ont changé ; les jeux de l'imagination lui plaisent moins que la peinture fidèle de la réalité ; la leçon délicate de morale ou la satire par allusion ont été remplacées par les grandes tirades, les sermons, les anathèmes. La comédie tourne au drame. On peut la ramener à ce qu'elle n'aurait pas dû cesser d'être, le délassement spirituel des esprits honnêtes, mais il faut pour cela une verve, un mouvement, une originalité des détails, un intérêt de l'ensemble dont M. Scribe

n'a pas encore retrouvé le secret. Il faut du nouveau ou du renouveau, et il en est toujours au monde.

A la poésie sa petite place, s'il vous plaît. Les deux seuls actes qui la représentent au Théâtre de Racine et de Molière, sont d'un ancien fidèle du romantisme, d'un des auteurs du bruyant drame de *Tragaldabas*[1], de M. Aug. Vacquerie. Ils ont pour titre un proverbe légèrement altéré : *Souvent homme varie* (2 mai). C'est une simple fantaisie dramatique, broderie assez délicate sur une trame très-mince. La scène se passe dans une petite ville, au siècle et au pays que votre imagination voudra supposer, pourvu que ce soit une société et une époque de raffinement, de vie élégante et facile. Mettez, si vous voulez, l'Italie et le seizième siècle. Le signor Beppo aime la signora Fidéline, qui fait la cruelle. Pour vaincre sa fierté, Beppo veut la rendre jalouse, et il emprunte à son ami Troppa sa jeune pupille, l'orpheline Lydia, dont voici le portrait:

.... Seize ans, pas de mélancolie
Folle comme un oiseau, comme un bijou jolie.

Il fait semblant de l'aimer sous les yeux de son inhumaine, qui comprend le manége et ne s'en émeut pas. Mais Beppo ne joue pas impunément avec le feu ; il devient amoureux pour tout de bon de Lydia qui ne lui avait pas été confiée pour cela par son ami. De là querelle et duel entre Troppo et lui ; de là désappointement et colère de la trop fière Fidéline, et, pour justifier le titre : *Souvent homme varie*, union finale de Beppo avec la femme qu'il s'est mis à aimer, en voulant se faire aimer d'une autre.

Il ne faut pas discuter la vraisemblance de ce caprice poétique. D'où vient Lydia, cette chaste et rieuse jeune

1. Acteurs principaux : *Troppa*, Got; *Beppo*, Delaunay; *Fidéline*, Judith; *Lydia*, E. Dubois.

fille? — La chasteté qui rit, c'est la vertu parfaite. — Comment Troppa peut-il la prêter, pour un pareil jeu, à son ami qui en fera sa femme? Il importe assez peu; ce qui importe, c'est que cette Lydia soit digne de l'amour qu'elle inspire, et que l'invention du poëte, si peu naturelle qu'elle soit elle-même, amène naturellement toutes ces petites révolutions dont Lydia est le centre. Et c'est ainsi que tout se passe. La poésie préoccupe plus l'auteur que la vraisemblance. La grâce, le sentiment, voilà pour lui la vérité, et cette vérité-là, il la rencontre assez souvent, comme dans cette prière de Beppo à Fidéline :

.... Ah! si vous vouliez y mettre un peu du vôtre,
Si vous vouliez m'aider rien qu'un peu seulement,
J'éveillerais en vous le divin sentiment;
Mais vous semblez haïr l'amour. O Fidéline!
Quand les beaux soirs de juin parfument la colline,
Et qu'on voit sur le lac les étoiles trembler,
Ne sentez-vous donc pas votre cœur se troubler?
Le vent parle d'amour en un ravissant style,
C'est donc bien amusant, dites, d'être inutile,
D'être la coupe où nul ne boira, le repas
Sans convive, la fleur qu'on ne respire pas?
C'est donc bien beau d'avoir vingt ans, le charme rare,
L'esprit, tout le bonheur d'un homme, et d'être avare?

Plus de cinq mois de repos pour le Théâtre-Français s'écoulent entre cette bluette en vers et une bluette en prose de M. Henry Nicole *les Projets de ma tante* (8 octobre)[1], comédie en un acte qui aurait pu s'appeler, si le titre n'existait déjà, *les Fausses confidences*. Une tante extravagante est tutrice d'une jeune nièce qui sort du couvent; elle a remarqué un jeune homme, son voisin de campagne, qui lui semble doué de toutes les qualités physiques et morales qui promettent un bon mari. Comment

1. Acteurs principaux : *Ernest*, Delaunay; *Mme Gardonnière*, Nathalie.

lui faire connaître sa nièce et l'en rendre amoureux? Elle imagine de lui intenter un procès à l'occasion d'un ruisseau qui sépare leurs propriétés. Au lieu de venir demander à sa voisine des explications, le jeune homme laisse l'affaire suivre son cours, et la dame est condamnée aux frais; elle en appelle, sans que le jeune homme fasse aucune avance; alors elle le prie par lettre de venir s'entendre avec elle sur une transaction qu'elle veut proposer. L'entrevue à lieu; elle déclare à son voisin qui n'en peut croire ses oreilles, que la cause de toutes ses poursuites est le désir qu'elle a de l'éloigner de sa nièce; car la pauvre enfant se meurt d'amour pour lui, et le voisinage redouble cette passion malheureuse.

L'ingénieuse dame a fait le même conte à sa nièce: leur voisin est fou d'amour pour elle, et il la poursuit jusque sous leurs plus épais ombrages de ses indiscrets regards. Le jeune homme est encore là étourdi de la confidence qui lui est faite, lorsque la nièce arrive; la tante, sous un prétexte, laisse les jeunes gens ensemble. De leurs explications réciproques sort la vérité, et quand la tante revient, tous deux lui reprochent à la fois cette incompréhensible mystification. La tante croit se tirer d'affaire en disant la vérité : elle a cru que les jeunes gens se convenaient, elle s'est trompée, qu'il n'en soit plus question.

La jeune fille s'est retirée ; le voisin se montre plus exigeant; il veut une réparation ou du moins une explication plus satisfaisante. La tante en a bientôt inventé une plus folle que la première : ce n'est pas pour sa nièce qu'elle a attiré le jeune homme chez elle, c'est pour elle-même; seulement, le cœur lui a manqué au moment de se nommer. Elle sort, laissant le jeune homme stupéfait de la passion inspirée par ses vingt-deux ans à une femme qui pourrait être sa mère.

Cependant la nièce, par dépit, fait ses préparatifs pour retourner au couvent. Le jeune homme essaye en vain de

l'en dissuader, et pour avoir le droit de lui interdire ce sacrifice d'elle-même, il épousera, s'il le faut, la tante. Celle-ci s'applaudit du sentiment qui naît dans les deux jeunes cœurs; elle les appelle ses chers enfants, met leurs mains l'une dans l'autre, leur promet le bonheur et les unit.

L'auteur des *Projets de ma tante* est un débutant qui a eu la bonne fortune de voir sa pièce reçue, répétée et jouée avec une promptitude peu commune. Ce n'est pas le mérite de l'invention qui explique cette faveur, si on en juge par l'analyse qui précède. Mais si folle que soit la donnée, si invraisemblables que soient les effets de scène, cette petite comédie est conduite et écrite avec une vivacité d'allure et de style qui a paru de bon augure.

La direction du Théâtre-Français venait de passer, depuis une quinzaine de jours, des mains de M. Empis dans celles de M. Édouard Thierry (22 octobre), lorsque parut à la scène *le Duc Job* (4 novembre)[1], comédie en quatre actes et en prose, de M. Léon Laya, le grand, l'unique succès de vogue de l'année. Léguée à l'administration nouvelle par la direction précédente, la pièce avait toutes les qualités des œuvres qui charment la foule, alors qu'elles laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'art et prêtent de toutes parts le flanc à la critique. Les causes du succès qui lui était réservé, sont nombreuses et variées: quelques-unes attestent un mérite réel, et il faut en faire honneur à l'auteur; les autres, étrangères à la pièce, tiennent à des circonstances accessoires et ne témoignent pas également du goût du public. L'analyse du *Duc Job* nous permettra de faire la part des unes et des autres.

Le dernier rejeton d'une grande famille, plus noble que riche, le duc Jean de Rieux, surnommé le duc Job à cause

1. Acteurs principaux : *Marquis de Rieux*, Provost; *Jean de Rieux*, Got; *David*, Monrose; *Mme David*, Nathalie; *Emma*, E. Dubois.

de la médiocrité de ses revenus, revient de l'armée d'Afrique, où il lui avait pris fantaisie de s'engager pendant un an, pour visiter la Kabylie aux frais de l'État. Il a trouvé néanmoins, en s'y rendant, le moyen de diminuer d'un tiers son patrimoine, qui était de six mille livres de rente; mais il en rapporte les galons de sergent. Transformé en vrai troupier, coiffé sur l'oreille, roulant dans ses doigts force cigarettes, chantant l'air de la *Casquette du père Bugeaud*, il arrive chez un de ses oncles, M. David, riche banquier, dont la fille lui a laissé au cœur un tendre souvenir. Ses parents sont sur le point de la marier à un homme d'affaires encore plus riche qu'eux.

Ce prétendant, qui se nomme Valette, est un ancien ami de collége du duc Job. Les deux amis se rencontrent, causent longuement et se dévoilent à plaisir l'un à l'autre et surtout au public, leur vie et leurs caractères. Valette est un profond égoïste, un homme d'argent qui veut seulement faire une belle affaire en épousant la fille du banquier. Pour arriver à la position qu'il occupe, il a fait litière de tous les sentiments généreux et honnêtes, et il ne connaît d'autres principes que ceux de l'arithmétique. Paraître riche pour le devenir a été toute sa tactique, et pour faire croire que sa fortune n'a pas eu d'autre source que son habileté, il a caché soigneusement la mort d'un bon vieux parent dont il a hérité, et dont il s'est gardé de porter le deuil. Le duc Job, à qui le hasard avait fait connaître l'excellent oncle trop peu pleuré, promet à Valette de respecter son secret, si peu respectable qu'il soit.

Jean de Rieux a aussi un secret que sa tante le force de lui confier, c'est l'emploi des quarante mille francs pris sur son capital pendant son absence : ils ont servi à tirer du désespoir et de la honte un ami, Édouard Brémont, consul de France à l'étranger, qui, après avoir épousé malgré son père, homme très-riche mais très-avare, une jeune fille sans fortune, était tombé dans la dernière misère.

La tante David embrasse avec effusion le pauvre duc Job. Ce serait bien le mari qui conviendraît à son Emma, s'il était plus riche. Mais M. David veut un gendre millionnaire ou en passe de le devenir, et la jeune fille, dont toutes les amies déjà mariées ont au moins trente mille livres de rente, est bien décidée, en se mariant elle-même, à ne rien rabattre de ce chiffre. Tout entière à ses calculs de ménage, de luxe, elle ne se doute pas de l'amour de son cousin Jean pour elle, et c'est à lui-même qu'elle vient demander, au second acte, des renseignements sur le caractère et les sentiments de son prétendant. Le cousin, qui connaît tous ses tristes secrets, garde le silence ; puis il laisse éclater l'amour qu'il a toujours nourri pour sa cousine. Celle-ci n'est pas insensible à tant de fidélité ; mais les revenus du duc Job, joints à ceux de sa dot, restent trop au-dessous des prévisions de son budget, et elle demande à réfléchir. Le duc Job, furieux et humilié, s'enfuit chez un autre oncle, le marquis de Rieux, qui l'aime comme un fils. Un second malheur vient de le frapper ; le jeune Brémont est mort à l'étranger, et les quarante mille francs que Jean lui a prêtés sont perdus sans retour.

Le troisième acte nous montre l'oncle et le neveu oubliant, l'un sa goutte, l'autre ses malheurs, grâce à leur affection mutuelle et à un copieux déjeuner. Ils mangent et boivent sur la scène, longuement et de bon appétit. Le pâté de Chartres, les côtelettes, les pommes de terre et la salade font tous les frais du dialogue, et, singulier moyen de succès sur notre première scène ! le public rit longtemps et du plus grand cœur, de voir manger à si belles dents ces acteurs à qui l'on sert d'ordinaire des pâtés et des poulets de carton. Le sauterne joue aussi un grand rôle, et voilà notre Africain qui se grise comme un sergent d'opéra-comique. Il s'endort sur la scène, du sommeil disgracieux et grossièrement risible d'un homme ivre. Mais ce sommeil a son utilité. Voici la cousine qui entre dans la chambre où

le dormeur est seul, et qui s'occupe, pendant que Jean rêve d'elle, à réduire son budget de dépenses d'après les faibles ressources que lui promet son mariage avec son cousin. Elle prend la plume, elle aligne ses chiffres, elle corrige, elle rature; elle supprime un article à la toilette de madame, elle ôte un cheval à la voiture, etc. Finalement, elle oublie sur la table la petite note, qui témoigne d'une si grande lutte entre l'esprit de calcul et l'amour naissant. Le papier barbouillé de chiffres accusateurs rend l'espoir au cousin ; le bon oncle se promet d'aider au dénoûment.

Tout le monde l'attend ; la jeune fille se laisse gagner de plus en plus aux sentiments tendres : elle ne veut plus d'autre mari que son cousin. La mère ne fait point d'objections, le père laisse réfuter toutes les siennes. L'amour va une fois de plus rire au nez de la fortune, avec dix-neuf mille livres de rente pour consolation. Mais l'auteur nous épargnera le regret de ce sacrifice : voilà que tout d'un coup le pauvre duc Job reçoit, par le plus inattendu des ricochets, un héritage de quatre millions. C'est que le jeune Brémont, mort insolvable, avait fait l'ami Jean son légataire universel : or, le père Brémont est mort intestat, juste quelques heures avant le fils, et comme le mort saisit le vif..., vous comprenez le reste. Cette grosse fortune compromet un instant le mariage au lieu d'y aider : le duc Job voulait être épousé par amour ; il a peur de l'être pour ses millions. Mais comme il est bien prouvé que la jeune fille ignore cet incident fantastique, les choses suivent leur cours : le millionnaire est épousé pour lui-même, et la jeune fille, qui acceptait une pauvreté relative, se voit quatre fois millionnaire.

Tel est le drame et ses acteurs principaux ; il y a quelques rôles accessoires : Emma a un frère, jeune artiste qu'une passion contrariée a rendu subitement banquier dans l'âme, banquier modèle, et qui fait à son père une scène fort scandaleuse, à l'occasion d'un projet de mariage

peu honorable et heureusement rompu. Un brave notaire est aussi mêlé aux principaux événements ; il ne les fait pas, mais il les annonce à propos et paraît à plusieurs reprises comme le *Deus ex machina*, plus semblable toutefois à une machine qu'à un Dieu. Grâce à tous ces rôles, l'animation de la pièce en est le principal mérite : comme certaines œuvres les plus goûtées sur les scènes inférieures, elle a plus de vivacité que de distinction. Elle ne brille pas par la puissance d'invention ni par la vraisemblance ; mais les détails ont du relief, si le fond sur lequel ils se détachent, est assez commun.

Le héros lui-même est une création de fantaisie. Comprend-on qu'un jeune homme d'une noble et grande famille, élevé dans les sentiments et les manières de l'ancienne aristocratie, ait pu prendre, en six mois de séjour en Afrique, le ton, les allures, les tics même du régiment? Il est au niveau de son grade : un campagnard aurait mis dix ans à s'y élever; une campagne lui a suffi pour y descendre. Si l'on prend vite les habitudes de garnison, on doit, quand elles sont si neuves, les dépouiller plus vite encore. Notre duc n'en sait rien perdre. Fredonner un air commun, fumer des cigarettes de *caporal*, — il a soin de nous en avertir, — garder une rondeur triviale d'emprunt, en société, dans un salon, en face même de la jeune fille qu'il adore, et devant laquelle devraient tomber les trivialités mêmes de la nature : tout cela peut paraître piquant ; mais tout cela est faux, plus faux encore que risible.

La création d'Emma est plus originale, quoique assez discutable encore. Il est comique de la voir si occupée à concilier ses besoins de luxe avec les droits de l'amour. Mais on peut trouver que, pendant les deux premiers actes, elle est bien sourde à la voix du sentiment ; mettez un sac d'écus à la place de son cœur, et vous en aurez tout autant. Elle ne sent pas que son cousin l'aime; elle accepte,

sans y regarder de près, la main de Valette, pour les billets de banque dont elle est pleine. Puis, tout à coup, un seul éclair de sentiment la transfigure ; elle affronterait de gaieté de cœur, au bras de son cousin, toutes les menaces de la misère. Cela se voit au théâtre peut-être, mais tel n'est point le monde. Les fruits corrompus d'une longue éducation ne changent pas ainsi leur saveur. C'est tour à tour trop d'insensibilité et trop de désintéressement.

Le père d'Emma est aussi un exemple curieux de contradiction : c'est tout d'abord un financier inexorable; il ne rêve qu'affaires, intérêts, dividendes, argent sous toutes les formes; il fait de son fils un banquier malgré lui; il cherche dans le mari de sa fille un riche associé pour lui-même, un commanditaire. A la fin, il chasse et maudit son fils qui suit trop bien ses leçons; il devient, pour sa fille, décidée à un mariage d'amour, le plus tolérant des pères. Cette souplesse des caractères, entre les mains d'un auteur dramatique, facilite singulièrement les denoûments; les personnages s'agitent et l'auteur les mène. Mais je voudrais qu'il les menât comme Dieu mène les hommes, suivant les lois mêmes de leur nature.

Les personnages secondaires sont souvent, au théâtre, les plus vrais, les plus naturels. Ils ne sont pas dans un jour qui altère leurs proportions, et l'auteur a moins de violence à leur faire pour les besoins de la cause. Ainsi dans *le Duc Job*, l'oncle est un type parfait : excellent gentilhomme campagnard, noble de vieille roche, ami de tous les amoureux, il représente dignement l'antique honneur, avec toutes les qualités d'un oncle de comédie. La tante, pleine de tendresse, mais sans autorité; le fils autrefois artiste et amoureux, mais pour l'instant aussi sec de cœur que les plus flétris des jeunes gens dorés du jour; Valette, aussi plat, aussi nul que le comporte son genre d'industrie : tous ces personnages concourent, chacun par son propre mouvement, au mouvement général.

Les contradictions flagrantes que présentent les personnages principaux, n'ont pas été étrangères au succès du *Duc Job*. Non-seulement l'amour, dans la personne du héros, triomphe de l'argent, malgré les millions qui lui tombent des nues; mais le père, la fille, le fils, tous ceux auxquels on s'intéresse, sont détachés, au dernier acte, du culte du veau d'or. C'est la conversion des idolâtres, c'est une abjuration universelle. Et le public qui aime toujours le triomphe de la morale, de l'honneur, du sentiment, au théâtre, pour se consoler des échecs de la conscience et du cœur, dans le monde, ne pouvait manquer d'applaudir. L'exagération des peintures réalistes qui s'étalaient au même moment, sur une scène rivale, le Gymnase, devait prolonger, par réaction, et redoubler le succès d'une œuvre recommandée par des intentions aussi honnêtes.

Il faut convenir aussi que ces intentions sont heureusement traduites. Les sentiments généreux inspirent un généreux langage. La grandeur d'âme est simple, et la simplicité est grande. Le duc Job a quelques tirades bien senties et qui font naître l'émotion dans toute la salle. Il y a des mots délicats et justes. Le dialogue est très-naturel, si naturel parfois qu'il semble au-dessous de la comédie sérieuse. C'est alors l'écho de toutes les banalités de la conversation, à table, au salon, dans la rue. Le public qui prend tant de plaisir à voir des acteurs manger comme tout le monde, aime aussi à les entendre parler comme il parle lui-même.

Une des principales causes du succès du *Duc Job* est la perfection avec laquelle est montée et jouée à la Comédie-Française une pièce qui ne semblait pas faite pour notre première scène. Quand les comédiens ordinaires de Sa Majesté, choisis et formés pour jouer la haute comédie, se mêlent de produire ce qu'on appelle des pièces de genre, ils le font avec une supériorité, une *maestria*, qui enlève tous les suffrages. M. L. Laya avait évidemment écrit son prin-

cipal rôle pour cet artiste de vigueur et de talent, qui en a rendu étonnamment toutes les intentions et toutes les nuances. Perpétuellement en scène, il a dissimulé les longueurs de la pièce, en concentrant sur lui-même toute l'attention du public; il en a sauvé les invraisemblances et les contradictions. Mais la vogue passée, l'auteur des *Jeunes-Gens*, cette charmante étude restée au répertoire, comprendra que le bonheur des circonstances et l'originalité d'un acteur ne suffisent pas à la réputation d'un auteur dramatique et que la vie n'est assurée qu'aux œuvres qui reproduisent, dans des types particuliers, l'un des aspects éternels de l'humanité.

Pour finir l'année le Théâtre-Français a trouvé, sans sortir de chez lui, une dernière petite nouveauté, un simple proverbe : *Qui femme a, guerre a* (13 décembre)[1], signé d'une de ses plus jolies et plus spirituelles sociétaires, Mlle Augustine Brohan. Ce titre semblait une menace contre notre sexe; la pièce a paru plutôt une trahison contre celui de l'auteur. C'est, en un acte, presque en une scène, un duel entre mari et femme, où du côté de la barbe est le bon droit et reste le succès.

Une jeune comtesse, — il est de mode d'être comte et comtesse dans les proverbes, — trouve que M. le comte n'est plus assez aux petits soins pour elle, qu'il ne s'extasie pas devant chacune de ses nouvelles toilettes, qu'il devient gras. Elle pourrait bien le punir de sa sécurité et de sa graisse, en prêtant l'oreille aux propos galants que chacun, dans les bals, murmure autour d'elle; et voici justement un bal où elle est attendue. Le comte lui demande en vain de lui sacrifier cette fête; elle passe à sa toilette. Le mari a le temps de faire des réflexions et un monologue sur sa situation : il a le tort et le malheur des hommes qui

1. Acteurs : *le Comte*, Bressant; *la Comtesse*, Fix.

se marient trop tard : ils sont *fourbus* et ne peuvent galoper avec leurs jeunes femmes à la poursuite de toutes les fantaisies. Au retour de madame, en costume de bal, l'orage éclate ; on s'irrite : l'un commande, l'autre refuse d'obéir ; on parle de séparation. Puis un billet galant, de vieille date, adressé au mari, s'égare à dessein et est conduit dans les mains de la jeune femme, qui se reprend à croire son mari encore aimable, en voyant que d'autres l'aiment, et elle se rejette dans ses bras.

Telle est cette petite pièce qui conclut à la réhabilitation de l'autorité du mari. Est-ce le dépit d'être dans le bon sens et d'avoir raison contre soi-même et contre son sexe qui a glacé la verve de la femme, ou l'esprit qui étincelle sous la plume, ne naît-il pas des mêmes facultés que l'esprit qui jaillit des lèvres? toujours est-il que *Qui femme a, guerre a*, n'a pas répondu par les saillies, par les traits mordants, à la réputation de spirituelle malice dont jouit l'auteur. La critique a eu la méchanceté de rappeler à ce propos la triste campagne littéraire de *Suzanne* dans le *Figaro*, et de lui conseiller de ne pas quitter le rôle de Martine pour celui d'Armande. Quand on a tant d'esprit pour faire valoir celui des autres, on finit peut-être par ne plus retrouver pour son propre compte celui qu'on a.

Pour remplir le vide produit par la rareté des nouveautés, le Théâtre-Français a plus que tout autre la grande ressource des reprises, et il en a largement usé. De l'ancien répertoire classique, il a donné, avec une nouvelle distribution de rôles, *Rodogune*, *Britannicus*, *Iphigénie* et *Athalie*. L'engagement de Mme Guyon avait permis de nous en rendre les terribles et sombres héroïnes. La reprise d'*Athalie* a été particulièrement remarquée : les chœurs avaient été religieusement conservés, avec accompagnement d'une musique nouvelle, écrite par M. Jules Cohen, et exécutée par les élèves du Conservatoire. A cette fête,

ce qui manquait peut-être le plus, c'était l'esprit même de la grande et dernière œuvre de Racine. Par un effet contraire, Mme Guyon nous donnait une Athalie trop belle et M. Beauvalet un Joad trop sombre. Alors l'intérêt se déplace, l'effet historique est manqué ; le grand prêtre, le sauveur de la race de David, l'instrument des volontés de Dieu même, court risque de ne plus être qu'un conspirateur obscur, acharné, contre une reine justement irritée de voir ses bontés méconnues. Si vous excitez trop de sympathie pour l'usurpatrice, ou si nous ne sommes pas saisis, subjugués par la grandeur théocratique du pontife, nous serons tentés de dire, au dénoûment, avec l'Anglais dont parle Voltaire : « Je pleure, hélas ! sur la pauvre Athalie si méchamment mise à mort par Joad. »

A l'ancien répertoire comique, le Théâtre-Français a fait encore plus d'emprunts : il nous a rendu, de Destouches, *le Philosophe marié ;* de Collin d'Harleville, *le Vieux célibataire ;* de Picard *le Collatéral*, et *les deux Ménages ;* de Monvel, *l'Amant bourru*, en vers libres ; de Fabre d'Églantine, *le Philinte de Molière*. Cette dernière reprise offrait un assez grand intérêt de curiosité ; c'était une vraie résurrection, ou si l'on veut, une exhumation. Une suite du *Misanthrope* après J. J. Rousseau et sous l'influence de ses généreuses exagérations ! Alceste, loin de se corriger, a redoublé de haine vertueuse contre le genre humain ; Philinte a encore plus d'intrépidité sereine dans son optimisme « la sincère Éliante » est restée généreuse et vraie. Toute l'action consiste à rendre Philinte victime d'une de ces scélératesses qu'il excusait, en thèse générale, avec tant de complaisance et à le sauver par le chaleureux devouement d'Alceste. C'est la revanche du Misanthrope. Cette étude de mœurs, un peu lente, versifiée facilement, mais assez lâchement, ingénieuse plutôt que forte, et si bien jouée par l'élite des sociétaires, peut être présentée aux jeunes auteurs, pour ses qualités et ses défauts, comme un enseignement ou un exemple utile.

Signalons enfin parmi les reprises de pièces plus récentes, *la Belle-Mère et le Gendre* et la *Famille Poisson* de l'acteur Samson, *le Mari de la veuve* de M. Alexandre Dumas et d'un collaborateur anonyme, Eug. D..., *Adrienne Lecouvreur* de MM. Scribe et Legouvé.

Il est bien entendu que nous ne parlons pas des œuvres anciennes ou modernes, tragédies ou comédies, qui, revenant périodiquement sur l'affiche, font partie du répertoire ordinaire, comme *le Bourgeois gentilhomme*, *l'Avare*, *le Misanthrope*, *les Fausses confidences*, *Mlle de Belle-Isle*, les proverbes d'Alfred de Musset. Le Théâtre-Français, par sa fidélité à certaines œuvres, rappelle le Conservatoire de musique et sa fidélité à un petit nombre de maîtres. En littérature, comme en musique, il est bon d'étudier et d'étudier encore le passé : *Nocturna versate manu, versate diurna*. Mais nous croyons que le Théâtre-Français n'a pas seulement pour mission d'entretenir le culte des anciens modèles; pour maintenir et élever le niveau de l'art dramatique, il doit susciter, encourager l'inspiration dramatique parmi nous, en offrant au jugement du public les meilleures œuvres des nouveaux auteurs.

3

Odéon : *la Saint-Hubert*, *les Grands vassaux*, *le Droit chemin*, *le Poëme de Claude*, *l'Usurier de village*, *Selma*, *Noblesse oblige*, *le Testament de César Girodot*, *le Passé d'une femme*, etc.

L'Odéon a été moins frappé que tout autre théâtre de ce vent de stérilité qui a soufflé cette année, je ne sais de quel désert, sur notre art dramatique. Cependant la fougue de création, qui s'y donne ordinairement carrière, s'est beaucoup calmée ; le vers surtout, qui a coutume de s'y épanouir à l'aise, a oublié d'y fleurir ou n'a pu y vivre.

C'est pourtant un drame en vers qui ouvre la marche ;

il n'a qu'un acte et il s'intitule la *Saint-Hubert* (13 janvier). L'auteur, M. Henri Boisseaux, avait collaboré l'année précédente, avec M. Scribe, à un petit opéra bouffon, *Broscovano*, et à la plus embrouillée des comédies, *les trois Maupin*. Abandonné à lui-même, il s'est jeté dans le genre sombre. Malgré le titre et la brièveté de la pièce, qui promettaient quelque chose de léger et d'agréable, *la Saint-Hubert* condense en un acte toutes les horreurs. Les héros sont de simples bûcherons; mais dans leur cabane il s'est commis d'atroces crimes, et il se prépare d'effroyables vengeances. Une malheureuse femme s'est débarrassée de son mari par un assassinat et a épousé son complice. Deux enfants d'un premier mariage s'élèvent auprès d'eux. Le crime est découvert par un enfant idiot qui recouvre la raison. Après des scènes de violences que l'on suppose facilement, il veut tuer le mari de sa mère; mais c'est sa mère elle-même qui tombe sous ses coups, en accusant le mari d'être son assassin, et celui-ci consent à se laisser livrer à la justice, pour un crime qu'il n'a pas commis, en expiation de son ancien crime. Quoique les vers de M. H. Boisseaux ne manquent ni de facilité ni de force, il a paru assez étrange qu'il ait adopté la forme poétique pour cet essai de mélodrame en raccourci.

La série des grands essais dramatiques, à l'Odéon, s'inaugure, par une étude historique, en cinq actes avec prologue, de M. Victor Séjour, *les Grands vassaux* (10 février)[1]. Le héros est Louis XI, cette sombre et originale figure, rendue si populaire au théâtre par la belle création de Casimir Delavigne. Le sujet est la lutte décisive qui se livre, sous ce règne sinistre, entre la féodalité agonisante et la monarchie, mise pour toujours hors de page. Les défauts,

1. Acteurs principaux : *Louis XI*, Ligier ; *Charles de France*, Clarence ; *Larouche*, Périgo.

les vices mêmes du roi servent autant que ses qualités à ce triomphe, et telle est l'importance des services rendus au pays par ce prince dissimulé, hypocrite, cruel, sans y penser, sans rien consulter que son égoïsme, que la postérité, oubliant l'histoire, ne voit plus les intentions ni les moyens, derrière les résultats, et est prête, par reconnaissance, à tout envelopper dans une même admiration.

La physionomie de Louis XI est une de celles qu'on altère le plus facilement, en la mettant en relief. Il est dangereux de la détacher du cadre que lui fait son époque, et de la suite des événements qui l'éclairent. C'est ce que semblait avoir compris l'auteur des *Grands vassaux*, en embrassant dans son drame toute la durée du règne de Louis XI, aux dépens de l'intérêt dramatique qui n'avait qu'à perdre à un tel éparpillement. Mais pourquoi, en suivant pas à pas une si longue histoire, l'altérer sur tant de points et y mêler l'élément romanesque avec une invraisemblance, dont une simple analyse peut à peine donner l'idée?

La bataille de Montlhéry vient de se livrer. Paris est assiégé par les grands vassaux, et voici l'une des portes de la ville gardée par des gens d'armes et par des bourgeois. Là tout le monde se donne rendez-vous, amis et ennemis; chacun entre, chacun sort, sans qu'on sache comment ni pourquoi. Voici les espions du roi, notamment Tristan, encore inconnu, mais qui tout à l'heure recevra publiquement la dignité de bourreau; voici, déguisés en gardes bourgeois, deux princes coalisés, le comte d'Armagnac et le duc de Nemours, qui accusent le roi de s'être enfui, sous prétexte d'aller chercher des renforts en Normandie, et qui proposent, avec l'appui de plusieurs notables, d'ouvrir la ville à Charles de Bourgogne; voici, en costume de colporteuse, une femme qui jouera un des principaux rôles, la dame Larouche, la maîtresse de Louis XI; elle donne avis de l'arrivée prochaine du roi, et voyant que le duc de Nemours sort pour avertir le comte de Charolais, elle en-

voie un homme d'armes au roi pour presser son retour; voici enfin, au milieu du tumulte, le roi lui-même, qui annonce ses renforts, voit les murmures se changer en acclamations, et charge son nouveau grand prévôt de pendre les notables et de décapiter d'Armagnac.

Le second acte nous montre l'humiliation de Louis XI au château de Conflans, sans qu'on nous explique comment, après la scène triomphale qui précède, le monarque se trouve réduit à de telles extrémités. Les princes coalisés se font leur part sur la carte de France. D'Armagnac, échappé des mains de Tristan, est au milieu d'eux. Louis XI, en manteau royal, est sommé d'accepter dans une heure leurs conditions. Plutôt que de se laisser dépouiller de presque tout son royaume, il va s'en remettre encore une fois au jugement des armes. Mais la colporteuse survient qui lui apprend que tout espoir est perdu, que les princes ligués sont maîtres de toutes les villes, que Paris même menace l'armée royale. Elle le détourne d'un héroïsme inutile et le décide à céder devant le nombre et la force, à cacher le lion sous la peau du renard. Il vaincra un à un et par la ruse tous ces ennemis réunis aujourd'hui pour l'accabler. Louis XI s'y résigne; il échange son manteau de roi pour un simple habit de laine, et jure de ne reprendre les insignes de la royauté que lorsqu'il en aura reconquis le pouvoir. Singulier ascendant d'une femme sur l'esprit d'un roi, qui n'allait pas chercher au dehors de telles inspirations; transformation bien soudaine d'un caractère qui n'eut jamais rien de chevaleresque; changement à vue imaginaire chez un homme qui fut si constamment semblable à lui-même.

Nous retrouverons le roi, au troisième acte, sous le costume d'un marchand, chez la dame Larouche, auprès d'une jeune et jolie fille, dont il est le père, et qui se plaint des longues absences de ses parents. Un jeune seigneur, Raoul de Baudricourt vient la consoler dans sa solitude; elle a eu à peine le temps de le cacher, à l'arrivée de son père, et l'in-

quiétude de ses regards a bientôt révélé au marchand soupçonneux sa présence. Le roi qui a craint que ce ne fût un meurtrier, se rassure en apprenant que ce n'est qu'un amoureux, et, ayant fait sortir sa fille, il le soumet à une singulière épreuve. « Aimez-vous le roi! » lui demande-t-il. « Non, répond le jeune homme, qui est au service de Charles de France, et par trois raisons : il est avare, lâche et cruel. » Alors le faux marchand se fait fort de lui prouver qu'aucune des trois raisons n'est fondée. D'abord il lui montre le contrat qui assure à Charlotte, au nom du roi, une magnifique dot, et entre autres biens, le comté du Roússillon. Puis il le provoque et se bat avec lui. Sa fille rentre avec la mère, qui s'écrie : « Arrêtez! c'est le roi! » Raoul tombe à genoux, et Louis XI achève sa démonstration, en lui pardonnant et en lui promettant la fille, s'il sert bien le père. Cette scène épisodique, qui serait d'un grand effet au boulevard, n'a rien à démêler avec l'histoire. C'est un hors-d'œuvre brillant et invraisemblable.

Le quatrième acte ramène les événements et les personnages historiques. Charles de France, duc de Guyenne, a réuni dans une vallée des Pyrénées les anciens chefs de la *Ligue du Bien public*, pour former avec eux une nouvelle coalition. La dame Larouche vient déguisée en marchande de fagots, travailler encore à déjouer leurs projets. Raoul, Tristan, Louis XI lui-même, Charlotte, tout le monde arrive sous divers déguisements. Le roi se fâche contre son futur gendre qui se refuse à exécuter des ordres contraires à l'honneur; la comtesse de Roussillon demande en vain grâce pour son fiancé. D'Armagnac est sur le point de prendre toute la petite cour déguisée, d'un coup de filet. Il ne prend que Charlotte et sa mère. Puis Louis XI et son frère se rencontrent, et quand le duc de Guyenne se croit maître du roi, celui-ci s'écrie : « A moi France! » et, par un magnifique coup de théâtre, toute la montagne se couvre de ses soldats. Louis XI pourtant ne fait arrêter personne.

Il se réconcilie avec son frère; mais il le fait empoisonner, séance tenante, par d'Armagnac, au moyen d'une pêche pelée avec un couteau qu'il fournit lui-même.

Au dernier acte Louis XI va mourir dans son château de Plessis-lès-Tours, pendant qu'on assiége dans Lectoure Armagnac, le dernier des grands vassaux. La dame Larouche est encore là-bas, pour servir son roi. On apprend qu'elle s'est laissée prendre et qu'elle va être pendue, si le siége n'est pas levé. Malgré les supplications et le désespoir de la comtesse de Roussillon, Louis XI donne l'ordre de presser le siége, lorsque Raoul paraît, amenant la mère de Charlotte qu'il a délivrée, et d'Armagnac vaincu. Le roi ordonne le supplice du rebelle et meurt en s'applaudissant de tout ce qu'il a fait pour la France.

Voilà le roman trop peu historique ou le chapitre d'histoire trop romanesque que M. Victor Séjour a eu le malheur de mettre en drame pour une nouvelle réapparition de M. Ligier devant le public. C'était une malheureuse inspiration, de refaire un Louis XI de circonstance, pour un acteur qui avait déjà trouvé dans la personnification de ce roi le plus brillant succès de sa longue carrière. Le public et la critique en ont jugé ainsi : l'acteur n'était plus de force à faire vivre la pièce, la pièce n'était pas de force à procurer à l'acteur un regain de popularité.

Après un grand drame historique si peu viable, le théâtre de l'Odéon a donné, en cinq actes et en vers, une comédie de mœurs mort-née, *le Droit chemin* de M. Latour-Saint-Ybars (28 mars)[1]. Jamais pièce pourtant n'eut des intentions plus louables et une donnée plus morale. Il s'agissait de montrer un honnête homme arrivant au bonheur par le droit chemin, le chemin de l'honneur, tandis que des intrigants, des faiseurs, comme on dit, n'aboutis-

1. Acteurs principaux : *de Marsay*, Clarence; *Verdelier*, Kime.

sent qu'à la ruine et à la honte par les chemins de traverse et les sentiers tortueux qui devaient les mener plus vite à la fortune. Mais l'intention ne suffit pas plus à l'art dramatique qu'à la morale. Il faut au drame l'action, le mouvement, la vie : il faut que l'idée se personnifie, s'incarne dans un type; il faut qu'elle se mêle à des intérêts, à des luttes, et que les héros qui l'ont arborée, ne triomphent pas sans avoir souffert et combattu.

Le héros du *Droit chemin*, est le colonel de Marsay, brave et modeste soldat, parfait honnête homme. Ami de la baronne d'Amblars, il se sent amoureux de sa fille, la charmante Marie, qu'il a fait sauter toute petite sur ses genoux. La différence d'âge lui fait peur, et malgré les raisons qu'il a de croire sa tendresse payée de retour, il demande à être envoyé en Afrique. La baronne a compris sa délicatesse, et pensant qu'il fera mieux que personne le bonheur de sa fille, elle amène celle-ci à déclarer ses sentiments devant le colonel, qui ne peut plus se soustraire par la fuite à son propre bonheur. Mais il arrive que M. d'Amblars, dupe trop naïve d'un intrigant de bas étage, a compromis sa fortune dans de mauvaises spéculations. Le colonel de Marsay s'engage à payer pour son futur beau-père : Marie, ne voulant pas qu'on pût croire que son amour n'était qu'un piége offert à la bonne foi du colonel, refuse de l'épouser, et accueille la demande d'un jeune millionnaire proposé comme époux par un ami de son père. La dot, qui lui était réservée sur les biens de sa mère, servira à rembourser le colonel. Celui-ci, touché de tant de loyauté, se résigne; mais avant de partir, comme il l'avait d'abord résolu, il veut savoir si l'époux accepté par la jeune fille est digne d'elle. Ce n'est qu'un dissipateur et un débauché: il est congédié, et le colonel, qui a sauvé Marie d'un mariage indigne, doit céder lui-même à son amour.

A côté de ce petit roman, qui pouvait ne pas manquer

de charme, se déroulent des intrigues qui ne se lient pas assez étroitement à l'intérêt principal. Verdelier, le faiseur, a aussi son roman, roman de tripotage, dont plusieurs scènes se passent dans les coulisses de la bourse, en attendant le dénoûment en police correctionnelle. Il a épousé une amie d'enfance de Marie, nièce d'un riche capitaliste, et il joue et fait jouer le baron d'Amblars avec des millions qu'ils n'ont pas. C'est ce Verdelier qui avait arrangé le mariage du prétendu millionnaire avec Marie. Pour compliquer l'intrigue, le baron et la baronne ont un fils aîné, Albert, qui est amoureux de la femme de Verdelier. Verdelier à qui il confie, sans nommer la personne, les scrupules de son amour pour une femme mariée, l'en raille et lui rend le courage. Sa femme résiste vertueusement, au moment même où redoublent les mauvais traitements dont son mari l'accable. Une séparation est devenue nécessaire et sera prononcée contre Verdelier qui, démasqué par le colonel, repoussé par tout le monde, reçoit de toutes parts le digne châtiment de sa conduite.

Cette comédie, pleine d'incertitudes, de confusion, ne pouvait être sauvée que par les qualités de la forme. L'éclat du style, l'entrain, la verve, le bonheur des détails suffisent souvent aux succès d'œuvres dramatiques qui ne sont pas plus fortement constituées. Le style de M. Latour-Saint-Ybars n'a pas cette vertu : facile, naturel, élégant, il est plutôt fait pour le genre narratif ou descriptif que pour le théâtre, pour l'idylle que pour le drame. Son vers n'a pas les qualités de l'iambe antique, cet idéal du langage dramatique si propre au dialogue, si fort pour dominer les frémissements populaires, si bien fait pour l'action[1]. Qu'on juge, si le vers de l'auteur du *Droit chemin*

1. *Alternis aptum sermonibus et populares*
Vincentem strepitus et natum rebus agendis.

répond à ces conditions, par ce fragment de scène entre le colonel et la baronne qui lui offre sa fille :

LA BARONNE.

Quel obstacle entre vous et le bonheur ?...

LE COLONEL.

Aucun.
Seulement cet amour n'a pas le sens commun.

LA BARONNE.

Étrange est le motif où vous vous renfermez ;
Vous ne l'épousez pas, parce que vous l'aimez.

LE COLONEL.

Oui ; j'ai vu cette enfant, toute petite fille,
Jouer autour de moi, si frêle et si gentille,
Et me livrer son cœur dans un abandon tel
Que mon amour a pris un côté paternel,
Et je n'ai dans ce cœur dont elle est la maîtresse
Qu'un peu de passion, mais beaucoup de tendresse.
Ah! quelle grâce exquise en tous ses mouvements!
Elle s'épanouit en nobles sentiments,
En aspirations dont le charme s'exhale
De son cœur sur son front en fraîcheur virginale,
Si bien que, par l'effet de sa naïveté,
Son âme se répand sur toute sa beauté.
Dans son émotion, les regards de cet ange
Ont des rayonnements d'une douceur étrange ;
Et de ses yeux charmants, on dirait que l'azur
Reflète un nouveau ciel plus suave et plus pur.

Cette poésie ne manque pas de grâce ; mais il faut à la comédie des traits plus mordants, un accent plus fort. Le portrait de l'agioteur Verdelier, esquissé par le colonel vaut mieux par le dessin que par la couleur.

.... Il ne s'occupe,
Tous les jours *que* Dieu fait, *qu'à* chercher *quelque* dupe.
Je le connais ; après avoir comme avocat,
Fait ses premiers débuts avec assez d'éclat,
Il veut quitter la robe, et cet esprit cupide

Cherche vers la fortune un chemin plus rapide;
Il est homme d'esprit avec quelque talent;
Il sait être à propos flagorneur, insolent,
Et son honneur, exempt de scrupule incommode,
Ne dépasse jamais la morale du code.

Tous ces traits sont justes, tous ces vers, excepté le second, sont jetés dans un bon moule; mais il manque le coup de fouet à cette satire, il manque l'ironie ou la colère à cette peinture qu'un honnête homme fait d'un fripon. Voyez le même sujet dans Molière :

Au travers de son masque on voit à plein le traître.
. . . .
On sait que ce pied plat digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort de splendeur revêtu
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.

Il ne suffit pas, pour être classique, de s'abstenir des exagérations et des folies de ces romantiques attardés, auxquels M. Latour-Saint-Ybars trouve encore spirituel de faire redire par la bouche de son infâme Verdelier :

Nous avons proclamé que Voltaire et Racine
Étaient des polissons....

Il vaudrait mieux ne pas oublier que chez les maîtres classiques, par une heureuse alliance du goût et du génie, le soin de la forme, le respect des règles, le sentiment de la mesure n'ont jamais exclu, dans les grands sujets dramatiques, le mouvement, l'énergie, la passion.

Le sujet de la petite pièce en vers qui remplaça bientôt *le Droit chemin* sur l'affiche de l'Odéon, ne demandait pas un aussi grand déploiement de ressources poétiques. C'est une comédie en deux actes, *le Poëme de Claude* (14 avril) [1],

1. Acteur principal : *Claude*, Tisserant.

de M. Laluyé, qui, simple étudiant en droit, avait donné, il y a quatre ans, au même théâtre une charmante idylle, en strophes alternées en guise de dialogue, et sous ce titre : *Au Printemps*. L'accueil fait à son début a engagé le jeune auteur à rester fidèle à son premier genre, et le *Poëme de Claude*, sous une forme dramatique plus libre, est encore une idylle par la grâce générale, comme par le choix de certains effets de scène. C'est vraiment un poëme, et un poëme en l'honneur des deux plus poétiques choses de ce monde, la jeunesse et l'amour.

Claude est un bon vieux poëte, un autre Béranger, qui vit retiré aux environs d'une petite ville, au milieu de ses fleurs nouvelles, de ses vieux livres et de tous les plus chers souvenirs. Dans sa paisible solitude, il reçoit, pour quelques jours, la visite d'un sien neveu parisien, Octave, homme d'affaires et jeune mari, que la pensée de Berthe, son adorable femme, occupe beaucoup moins que le souci de faire fortune. Le poëte ne peut comprendre qu'on soit jeune, qu'on possède un pareil trésor et qu'on n'en sente pas mieux le prix. Pour rendre son neveu plus amoureux, il veut le rendre jaloux. Il suggère de faire faire le portrait de la belle Berthe par un artiste de sa connaissance : dès lors, une main inconnue dépose un bouquet chaque matin dans la chambre de la jeune femme, et dans toute la ville voisine, où l'on donne des fêtes en son honneur, il n'est question que de sa merveilleuse beauté. Octave s'aperçoit alors à son tour que sa femme est jolie, et le voilà jaloux du peintre qui, pour avoir été jusqu'ici assez insensible aux perfections de ses modèles, commence à se sentir un cœur d'homme devant la trop belle nièce de son ami. Le vieux poëte a peur d'avoir joué imprudemment avec le feu et se hâte de brusquer le dénoûment qu'il désire ; il donne, par l'entremise du bouquet matinal, un rendez-vous dans le jardin à la jeune femme, et il a soin qu'elle y trouve son mari avec un bouquet semblable aux autres à la main. Elle le

croît l'auteur de toutes les innocentes attentions dont elle est l'objet tous les jours, et les voilà dans les bras l'un de l'autre, amoureux, jusqu'à nouvel ordre, comme ils auraient dû toujours l'être. Et le bon oncle de s'écrier :

Ainsi le vieux poëte a fini son poëme !

Une plus charmante leçon ne pouvait être plus ingénieusement donnée. Il serait puéril d'en discuter la vraisemblance ; il vaut mieux faire connaître, par un échantillon, le ton de douce et saine poésie qui règne dans toute la petite œuvre. Le bon oncle qui trouve son neveu bien vieux, tandis que le neveu trouve l'oncle bien jeune, rappelle le temps où il y avait encore de la jeunesse.

On aimait de mon temps : la femme qu'on prenait
Était pauvre souvent, mais on n'y songeait guère.
La misère venait, on lui faisait la guerre,
On luttait vaillamment, et, pour se reposer
De sa longue fatigue, on avait un baiser.
Puis on luttait encore et toujours et sans crainte,
La flamme du foyer n'était jamais éteinte,
Et l'on s'y réchauffait, tenant devant ses yeux,
Un enfant, doux fruit vert d'une existence à deux ;
La mère l'embrassait; le père, avec ivresse,
Partageait en jaloux ce repas de tendresse ;
Puis, quand la nuit venait, on endormait l'enfant ;
Et toujours dans la lutte on était triomphant ;
On vivait, mon ami, mais on vivait sans faste ;
L'homme était économe et la femme était chaste,
Le mobilier petit : le meuble le plus beau
N'avait pas coûté cher, ce n'était qu'un berceau.

Il y a dans cette manière plus de grâce que de force, assurément ; mais elle convient parfaitement au cadre rempli par l'auteur. Si M. Laluyé choisit plus tard des sujets plus sérieux, s'il aborde la grande comédie de mœurs ou d'intrigue, il faut croire qu'il saura jeter des pensées plus fortes dans un vers plus nerveux. Le succès de ses deux

pastorales dramatiques peut le ramener encore quelque fois à ce genre modeste ; il ne doit pas l'y enfermer.

L'Odéon nous fait passer, sans transition, de l'idylle au mélodrame, avec *l'Usurier de village*, de MM. Amédée Rolland et Charles Bataille (4 mai)[1]. Deux éléments différents remplissent, en se mêlant l'un à l'autre, les cinq actes de cette pièce : une étude de caractère faite pour servir de fond à une comédie de mœurs, et l'emploi des grands moyens scéniques qui sont dans les habitudes des théâtres de boulevard. Le principal personnage est un type nouveau de l'avare, même après les types qui en ont été créés, de Plaute à Molière, de Molière à Balzac. L'usurier est partout l'usurier, avec les mêmes instincts de bête de proie, la même insensibilité, la même indifférence en matière de morale, aussi insouciant de l'emploi fait de l'or qu'il prête, que de l'origine de celui qu'il reçoit; favorisant, sans y regarder de trop près, l'infamie, et se laissant volontiers rembourser par le crime. Voilà les traits généraux tels que l'analyse du cœur humain, ou l'observation de la société les donne : avec ces traits, on peut écrire un chapitre de morale; pour faire un drame, il faut les fondre avec des traits particuliers dans une physionomie vivante.

Les jeunes auteurs de *l'Usurier de village* y ont réussi. Dans le milieu rustique où il est placé, la figure de leur usurier se détache avec une grande vigueur. Le père Chamounin est madré comme un paysan, sordide comme un avare, insensible comme un usurier. Il convoite le champ de celui-ci, la vigne de celui-là, la maison de cet autre. La veuve et l'orphelin lui sont une proie favorite : il calcule le moment où leur dépouille tombera tout entière dans ses mains. Il prépare de loin leur ruine et s'applaudit jour par jour des progrès de son œuvre de mort.

1 Acteurs principaux : *Chamounin*, Thiron; *Le Taupier*, Tisserant.

Le père Chamounin est en train de ruiner par l'usure le charpentier du village, Denis, dont la femme, la Denise, tient un cabaret. Un ouvrier, Louvot, jaloux du patron, s'adresse au père Chamounin pour s'établir à son tour maître charpentier. La pensée de faire disparaître Denis lui traverse l'esprit. C'est chose si facile ! Qu'une seule planche d'un échafaudage tourne sous ses pieds, c'est un homme mort. L'usurier qui a une hypothèque sur la maison de Denis, se dit que, lui mort, la veuve ne pourra payer et que la maison lui reviendra. Il encourage Louvot dans sa criminelle pensée. Denis obtient de Chamounin un nouvel emprunt à des conditions désastreuses ; il fait un second billet annulant l'ancien, que Chamounin doit lui rendre, et il va visiter ses travaux. Quelques instants après, une rumeur s'élève, et Louvot, pâle et tremblant, annonce la mort de son patron à l'usurier qui garde l'ancien billet avec le nouveau.

Le complot des deux scélérats a eu un témoin, un certain taupier ambulant, qui garde le secret pour lui et qui ne s'en servira que quand les auteurs auront besoin de son intervention pour leur dénoûment. Pour le moment, il se contente de dire : « Je devrais faire emprisonner ces coquins-là; mais bah! c'est l'affaire des gendarmes. »

Grâce à lui, l'action continue : Loustot dirige l'atelier de Denis, dont le fils, Deniset, tête légère et bon cœur, passe son temps à courir les bois et à braconner. La misère presse la veuve : pour achever de la ruiner, les deux complices font courir le bruit qu'elle a des bontés pour son principal ouvrier. Deniset ne trouve alors rien de mieux, pour réparer le tort que font à la cabaretière ces mauvais propos, que de faire épouser sa mère par cet affreux Louvot, et celui-ci accepte avec componction « ce moyen que peut-être le ciel lui envoie de réparer son crime. » L'assassin et la veuve de sa victime vivent ensemble, sous la pression de l'usurier, et un enfant est né de leur mariage.

Deniset devient le centre d'un autre intérêt : il aime une jeune orpheline que le père Chamounin a recueillie chez lui, non par bonté d'âme, mais pour avoir une servante qu'il ne paye pas et qu'il ait le droit de ne presque pas nourrir. Quand Deniset lui demande en mariage sa fille adoptive, l'usurier déclare qu'il la veut prendre lui-même pour femme : c'est qu'il a appris que le père de Jeanne vient de mourir en Californie, après avoir fait fortune. Jeanne, plus épouvantée de cette déclaration de son père adoptif que de ses mauvais traitements habituels, s'enfuit dans les bois avec Deniset. A ce moment, le *deus ex machina*, le taupier, juge qu'il est temps d'intervenir ; il avertit l'usurier du terrible secret qu'il possède, et le menace de le révéler s'il ne consent pas au mariage des jeunes amoureux.

Mais Deniset a tout entendu. Il déclare à Louvot, sur la place de l'église, qu'il faut que son père soit vengé, sans déshonorer personne, ni sa mère, ni son frère, ni lui-même. Loustot, chargé de la réparation du clocher, devra chercher au haut de l'échafaudage la même mort qu'il a donnée à Denis. Le meurtrier trouve la chose juste et ne demande qu'un quart d'heure pour écrire une déclaration qui établisse la complicité de Chamounin ; puis, après avoir embrassé sa femme et son enfant qui entrent à l'église, où se célèbre le service de Denis, il se donne héroïquement la mort convenue. La justice satisfaite de ce côté, le taupier se charge de régler les comptes de Chamounin, avec le secours du papier laissé par Loustot. Il le force de faire à la veuve de Denis une donation de 20 000 francs et de restituer à chacun des villageois les sommes qu'il leur a volées. On ne saurait remplir plus consciencieusement que ce taupier son rôle de providence.

A part les invraisemblances, les impossibilités, les moyens scéniques de pure convention que *l'Usurier de village* présente, comme mélodrame, il méritait d'être distingué entre les œuvres du même genre par une contexture

assez forte et par l'originalité de quelques effets. Mais le plus grand mérite est dans la conception du personnage principal, dans le rajeunissement d'un type qui semblait épuisé. La vérité des figures accessoires, dont quelques-unes avaient simplement le tort de rappeler la Petite Fadette et le taupier Marcasse de George Sand, la simplicité naturelle du style, l'entente déjà grande de la scène chez des débutants, c'était autant qu'il fallait pour expliquer le succès de cette œuvre trop peu homogène.

Les extrêmes se touchent : l'Odéon, théâtre de début pour les jeunes gens, peut devenir un refuge pour les vieillards. C'est ainsi que nous le voyons donner cordialement l'hospitalité à un homme de lettres plus qu'octogénaire, au doyen des auteurs dramatiques et des académiciens, à M. Viennet. C'est un drame cette fois que l'auteur de tant de tragédies annonce, et, chose étrange, de la part du plus énergique champion des traditions classiques ! un drame romantique. Il est en un acte et en vers et a pour titre *Selma* (14 mai)[1]. La scène se passe en Crimée et le sujet est assez scabreux : il s'agit d'une jeune femme des bords de la mer Noire, la belle Selma, qui a épousé un personnage assez farouche du nom de Nadir, aussi ardent au pillage après la victoire que courageux dans le combat. Elle n'est pas entrée seule dans la maison de son époux : elle élevait un enfant orphelin nommé Ismaël, recueilli, disait-on, par elle, et qui l'aimait comme sa mère. L'amour de cet enfant pour Selma, les caresses trop maternelles de celle-ci, une ressemblance chaque jour plus frappante entre l'enfant qui grandit et la jeune femme, tout devient suspect à la jalousie du mari. Une rivale méconnue, dédaignée, la malheureuse Fathmé, vient attiser encore la

1. Acteurs principaux : *Nadir*, Clarence; *Selma*, Périga; *Fathmé*, Méa.

colère du sombre Nadir, qui veut fuir une femme coupable, sans pouvoir cesser de l'aimer.

NADIR.

Ne demande pas compte à ce cœur tourmenté
Des sentiments divers dont il est agité.

FATHMÉ.

Je les connais.

NADIR.

Malheur!

FATHMÉ.

Cet Ismaël!...

NADIR.

O rage!

FATHMÉ,

Tu le crois de Selma....

NADIR.

Tais-toi.

FATHMÉ.

C'est son image.

NADIR.

Tu l'as vu: tu sais donc quels tourments je subis!

FATHMÉ.

En est-il qu'à mon cœur ton amour n'ait appris.

NADIR.

Non: tu ne connais pas l'effroyable torture
D'un cœur qui se débat sous le poids d'une injure,
Qu'un soupçon vague, affreux, sans relâche poursuit,
Quand seul à seul, toujours, et le jour et la nuit,
Cet horrible penser, comme un spectre se dresse,
Et d'un affront public me menace sans cesse.

Il y a pourtant des apaisements à cette grande colère. Selma se montre si heureuse de son retour! Mais il voudrait que la femme qu'il a tant aimée,

.... Jamais, depuis son premier jour,
Sur un autre que lui n'eût reposé sa vue.

Selma l'assure qu'elle n'a jamis *aimé* que lui.

Eh ! que t'importe, ami, qu'un froid et vain regard
Sur des traits passagers soit tombé par hasard,
Si mon cœur des tiens seuls a retenu l'image,
Si de mon seul amour j'ai payé ton hommage,
Si pour d'autres jamais mon cœur ne s'est ému,
Si l'amour avant toi ne me fut pas connu?

Nadir demande des serments à l'appui de cette déclaration équivoque. Il fait jurer sa femme par les jours de son père, par les jours d'Ismaël : ce dernier serment, que Selma ne fait qu'en frémissant, calme Nadir. Mais Fathmé a préparé une autre épreuve. Une étrangère vient réclamer Ismaël comme son fils. Nadir ordonne de l'emmener ; Selma refuse de le rendre. Elle est donc sa mère, l'enfant est donc la honte de Nadir ! Mais tout s'explique d'une façon très-rapide. Nadir est poursuivi par ordre du gouvernement russe, pour la part qu'il a prise, il y a six ans, à une scène de violence. Une femme, arrachée par des soldats aux mains de brigands, a été menée sous la tente de leur chef. Ce chef, c'était Nadir. Il croyait que la jeune femme avait été tuée dans ses bras. Mais non, cette femme c'est Selma. Et l'enfant? c'est le fruit de cette nuit terrible, c'est leur enfant.

Voilà ce drame plus romanesque que romantique, comme on peut en juger par l'analyse et par les quelques vers qui précèdent. L'intrigue roule sur une situation unique, et les incidents qui retardent la révélation d'un mystère dont une partie se devine trop vite, ne sont pas nouveaux. Le dénoûment lui-même n'en est pas moins très-inattendu et des plus risqués. C'est un des tours de force les plus grands qu'on ait fait accomplir à cette bonne providence dramatique, si féconde en miracles.

Après ses vacances régulières, l'Odéon a signalé sa réouverture, le 1er septembre, par deux pièces de débutants,

qui, pour n'être pas sans mérite, ne devaient pas tenir longtemps l'affiche : un petit acte en vers, *Un portrait de maître*, de M. Barillot, et une grande comédie en cinq actes et en prose, *Noblesse oblige*, de M. A. de Keranion.

Le Portrait de maître est une de ces petites intrigues à travestissement, dans le goût italien, qui ne peuvent avoir de valeur que par l'exécution, tant les frais d'imagination se réduisent à peu de chose. Un comédien de Florence n'a pu, à aucun prix, obtenir une œuvre d'un peintre célèbre; sa maîtresse se présente à l'artiste sous le nom d'une jeune patricienne, le séduit et reçoit de lui son portrait. M. Barillot, a pris ce thème si simple pour prétexte de vers faciles et agréables, que le public littéraire de l'Odéon a accueillis comme il accueille les promesses des poëtes, c'est-à-dire comme des espérances.

L'essai de M. de Keranion avait plus de portée. *Noblesse oblige* [1] a un grand sujet, la victoire du mérite sur le préjugé, l'égalité de la noblesse du nom et de la noblesse des œuvres. Une demoiselle d'une haute famille, Mlle Marie de Prémart, très-fière de sa naissance, malgré l'état de gêne où est tombé son père, se laisse fortement toucher par la tournure distinguée, les gracieuses manières d'un élégant jeune homme qui la préserve d'une chute de cheval au bois de Chantilly, et qui porte, avec une particule d'emprunt, le nom aristocratique de Henri de Monclar. Ce héros de ses rêves se trouve n'être qu'un commis d'un des grands magasins de Paris. La jeune fille accepte alors la main d'un vieux marquis, amoureux d'elle, et qui offre de relever la fortune de sa famille. Mais la sœur d'Henri, bourgeoise enrichie par le commerce, vient à son secours; elle rachète les dettes du duc de Prémart, tandis que

1. Acteurs principaux : *Duc de Prémart*, Tisserant; *Mlle de Prémart*, Harville-Brindeau.

le jeune homme arrive rapidement à la célébrité et à la fortune : il a écrit un ouvrage d'économie politique qui a le plus grand succès, il est élu député. Le frère et la sœur font tant et si bien que la famille de Marie, au nom même de la maxime qui sert de titre à la pièce, lui donne pour époux, au lieu du marquis sexagénaire, l'ancien commis.

La pièce de M. de Kéranion, par ses invraisemblances, par l'incertitude des caractères principaux, accusait l'inexpérience de l'auteur. Mais l'invention et la conduite de certaines scènes, l'intérêt dramatique de plusieurs situations, l'ordonnance générale du plan, le soin de la forme, annonçaient un débutant dont il faut attendre la seconde œuvre avec confiance.

Encore un début ou à peu près, mais cette fois un début pleinement heureux, un succès, le succès le mieux soutenu de toute l'année et de tous les théâtres : c'est le *Testament de César Girodot*, comédie en trois actes et en prose de MM. Adolphe Bellot et Villetard (30 septembre)[1], devenue aujourd'hui, comme on dit, centenaire. Le sujet du *Testament* n'est pas nouveau, il s'en faut. Molière, Picard, Collin d'Harleville, Alex. Duval, pour ne pas parler des auteurs vivants, ont représenté vingt fois la cupidité des héritiers et légataires trompée par les fantaisies d'un testateur. Les deux jeunes auteurs ont repris le même thème une vingt et unième fois, et ils ont réussi, grâce à des combinaisons nouvelles et ingénieuses, et à force de verve satirique et de gaieté.

Il est assez difficile de suivre pas à pas les incidents, les changements de front que l'imagination assez joviale du testateur César Girodot fait naître. Ces sortes de pièces

1. Acteurs principaux : *Isidore*, Kime ; *Félix*, Rey ; *Célestin*, Febvre ; *Mme Girodot*, Picard ; *Pauline*, Mosé. Au 1er février, 110 représentations.

sont toujours des boîtes à surprises; mais l'attrait de curiosité qu'elles offrent doit être leur moindre élément de succès. Vous savez par cœur le dénoûment et toutes les phases des pièces à testament, comme *le Malade imaginaire*, *le Légataire universel*, etc., et vous voyez toujours avec plaisir se dérouler sous vos yeux des événements si connus. C'est qu'il y a autre chose que les événements; il y a, à part le style, les personnages qui les accomplissent, types vivants et plaisants des travers humains, reflets mobiles d'un temps et d'une société, éclairant le fond immuable de toutes les sociétés et de tous les temps.

Les héritiers présomptifs de César Girodot sont nombreux et très-différents de caractère, d'éducation, de position sociale; quelques-uns ont une physionomie très-marquée. Il y a d'abord un savant chimiste, Félix Girodot, esprit distingué, très-faible caractère, bon, obligeant, mais incapable de prendre une résolution. Veuf et père d'une jeune fille, la gracieuse et jolie Pauline, il est plus embarrassé du parti qu'il lui faudra bientôt prendre pour son mariage que préoccupé du testament. Son frère, Isidore Girodot, est le type de l'homme jaloux de toute supériorité, toujours irrité de ce qu'on ne fait pas pour lui ou humilié de ce qu'on fait. Sa femme est digne de lui. Assez pauvres, mais plus avares encore, ils ont un fils unique lancé dans tous les travers de la jeunesse du jour, et prodiguant d'avance, sous forme de dettes, toutes les économies paternelles.

Outre les deux neveux de César, il y a des petits-neveux qui ont des droits égaux à la succession : une belle et élégante dame, Hortense, femme d'un grand spéculateur, M. Lehuchoir, qui ne dédaigne pas de spéculer sur le million du grand-oncle, d'autant mieux qu'Hortense ne lui a guère apporté que cette espérance en dot; puis un jeune garçon de cœur, Lucien, qui prétend à la main de sa cousine Pauline, après avoir été détourné de cet innocent

amour par une passion moins légitime pour Mme Lebuchoir, enfin un riche paysan des environs de Pontivy, Langlumeau, plus rusé qu'il ne le veut laisser paraître, et tout en goguenardant, très-attentif à tous ses intérêts. Ajoutez à la famille l'exécûteur testamentaire, un vieil ami de l'oncle défunt, honnête et malin, et qui a l'air de se douter du mauvais tour que les dernières et mystérieuses volontés de César Girodot réservent à cette troupe avide.

L'énigme que renferme le testament, ne laisse pas que d'être comique. Tous les héritiers réunis, lecture en est donnée solennellement par le notaire, au milieu des marques d'assentiment comique, d'impatience ou de dépit que donne chacun des assistants, à mesure que l'on prend connaissance d'une pièce qui les évince tous, tour à tour. Au lieu de disposer de son bien, César Girodot, après avoir déclaré sa volonté de ne pas morceler son héritage, exclut un à un tous les héritiers, pour des motifs plus ou moins piquants, mais en général peu flatteurs; puis il déclare qu'il laisse à ses neuf parents eux-mêmes le choix de l'héritier unique de toute sa fortune. Ils l'éliront dans quinze jours, au scrutin secret; mais si l'élection est viciée par l'intrigue, la cabale, par des transactions dissimulant un partage, son exécuteur testamentaire remettra aussitôt toute sa fortune qui est de un million trois cent quatre-vingt mille francs, aux hospices.

Tout le second acte se passe en cabales électorales, à la maison de campagne de Lehuchoir qui met tout en œuvre, même la passion que sa femme inspirait à son jeune cousin, pour recueillir des voix. Isidore qui, avec sa femme et son fils prodigue, compte trois voix, travaille aussi à se faire une majorité. Félix se trouve, entre ces mendiants, plus indécis que jamais; Pauline et Lucien sont moins à l'héritage qu'à leur amour, dans lequel les tentatives de Mme Lehuchoir viennent jeter un ferment de jalousie; le madré paysan breton, ne voyant pas chance pour lui

d'obtenir les voix des autres, se met en devoir de vendre le plus cher possible la sienne.

Le scrutin se dépouille au troisième acte. Les Lehuchoir ont réussi à merveille : Hortense a six voix; Isidore n'en a que deux, et il y a un billet blanc. Ces divers votes sont une révélation nouvelle du caractère de chacun. Les deux jeunes amoureux ont voté pour Hortense, afin de lui prouver qu'ils tiennent moins l'un et l'autre à la fortune qu'à leur mutuel amour; Langlumeau a vendu sa voix pour une ferme à sa convenance; et le fils d'Isidore a mieux aimé voter pour Lehuchoir qui lui comptera une somme fort ronde, que pour son avare de père qui, devenu millionnaire, ne lui aurait pas donné un sou de plus. Cette infidélité amène une scène comique de colère paternelle.

Mais les manœuvres électorales des Lehuchoir sont flagrantes; le vote est annulé d'avance par le testament, et la fortune de l'oncle doit passer aux hospices. Il n'en est rien; le défunt a laissé un testament olographe postérieur qui institue Pauline sa légataire universelle. Le premier testament avait pour but d'éclairer la jeune fille sur les véritables sentiments de ceux qui ne prétendraient à sa main qu'à cause de sa fortune. Accusée par les héritiers évincés d'avoir capté hypocritement les bontés de son oncle, elle déchire le testament; mais l'exécuteur en ramasse les morceaux qu'il déclare bons, et comme elle est mineure, son père et tuteur accepte le legs pour elle, en faisant don de deux cent mille francs à l'oncle Isidore qui révèle par quelques derniers traits son avarice et sa jalousie.

Toutes les scènes, sont vivement menées. L'opposition de tous ces caractères est parfaitement entendue et féconde en effets comiques. Une foule de mots très-gais, de saillies amusantes ou pittoresques tiennent le public en haleine. Il ne fallait rien moins pour rajeunir avec un tel succès un sujet si vieux. A défaut de l'originalité de l'invention, il fallait celle de l'exécution. De jeunes auteurs pouvaient

seuls avoir assez de hardiesse pour refaire une comédie tant de fois faite et assez de verve pour faire oublier leur témérité. Que MM. A. Bellot et Villetard y songent : succès oblige. Après le *Testament de César Girodot*, des demi-succès seraient pour eux des échecs.

La fin de l'année a été bonne pour l'Odéon ; a côté du succès de rires, le succès de larmes, ordinairement moins franc et plus contesté que le premier. Le drame qui doit, avec le *Testament*, tenir l'affiche, pendant les deux derniers mois, est *le Passé d'une femme* (26 octobre)[1], en quatre actes, de MM. Charles Lafont et Béchard. Intitulé primitivement *Louise Verneuil*, du nom de la principale héroïne, il est une sévère leçon à l'adresse des femmes qui sortent de la famille par les entraînements coupables de la passion, et cherchent en vain à se réhabiliter par le talent et la gloire. Heureuse supériorité morale de la comédie sur le drame ! L'esprit d'un auteur comique honnête instruit sans discuter ; les thèses les plus saines du dramaturge se discutent souvent sans instruire. Les meilleures leçons sont celles que le poëte n'affecte pas de donner et qui sortent naturellement des faits, comme celles que donne à qui sait la comprendre, l'expérience même de la vie.

Mme Monfort, douée, pour son malheur, d'une imagination ardente, a abandonné son mari et sa petite fille pour suivre un amant. Abandonnée à son tour par celui-ci, elle n'a pas osé retourner vers sa famille et s'est jetée dans le tourbillon du monde littéraire. Ses poésies, ses romans lui ont fait, sous le nom de Louise Verneuil, une immense célébrité. Mais tandis que tout le monde l'admire et lui fait fête, elle regrette amèrement son foyer perdu et, en songeant à sa fille, elle porte envie aux mendiantes qui

1. Acteurs principaux : *Berthier*, Tisserant ; *Moraud*, Thiron ; *Louise*, Anaïs Rey ; *Marguerite*, Ramelli.

ont leurs enfants dans les bras. Le hasard lui fait apprendre au milieu d'un bal que son mari est mort et sa fille mariée; cette dernière est là, dans ce bal, à quelques pas d'elle, tout émue d'avoir pu contempler l'illustre femme de génie dont les livres ont tant frappé son imagination. Louise Verneuil se fait connaître à son gendre et demande à voir sa fille. Le gendre, craignant l'influence d'un exemple coupable que le prestige de la gloire rend encore plus dangereux, la repousse, et, comme elle insiste, il lui révèle que son mari est mort en duel, tué par son amant.

Cependant Marguerite, sa fille, rencontre à Paris un jeune compositeur de talent, qui lui inspire un amour insensé. A la suite d'un duel que le jeune artiste a eu à cause d'elle, elle va, comme sa mère, fuir de la maison conjugale. Mais Louise Verneuil a découvert cette intrigue et, au moment où sa fille part avec son amant, elle l'arrête sur le seuil et la sauve d'elle-même, sans invoquer d'autre autorité que celle de la sympathie, sans faire connaître les liens secrets qui les unissent. Mais le mari a tout entendu, il pousse les deux femmes dans les bras l'une de l'autre et apprend à la fille quelle est celle qui l'a sauvée.

Une seconde leçon complète ainsi la première : si la gloire ne couvre pas les fautes, une bonne action vaut mieux que le talent pour nous réhabiliter. La moralité pourtant n'est pas le seul mérite du *Passé d'une femme*; le drame entier est touchant, plusieurs scènes sont fortes et le dénoûment est sans banalité; l'action est intéressante, les personnages aussi naturels que les conventions du genre le permettent. Composée avec conscience et écrite avec soin, l'œuvre de MM. Charles Lafont et Béchard n'était pas indigne de l'accueil qu'elle a reçu.

Voilà, si on ajoute un acte en prose de MM. Baraguay et de Rostan, *la fille de Voltaire* (8 octobre), qui s'est glissée entre la comédie et le drame précédents, tous les essais et

toutes les œuvres qui ont vécu ou demandé à vivre sur la scène de l'Odéon. Nous ne mentionnerons que pour mémoire la pièce des *Équipées de Stenio*, de M. Juillerat, qui a eu, le 29 décembre, une première représentation assez orageuse, et que l'auteur retirait dès le lendemain. Les reprises, comme nous l'avons fait remarquer l'année dernière, n'ont sur ce théâtre d'initiative qu'une importance très-secondaire. Nous n'avons à signaler, en 1859, que celle du *Père de Famille*, ce drame en cinq actes de Diderot, qui, joué pour la première fois en 1758, avait disparu depuis si longtemps de la scène. Étrange revirement des opinions! le héros qu'un philosophe proposait comme le modèle du père de famille, ne nous a plus paru, pour l'intelligence, la convenance du langage, au niveau de son rôle et de ses prétentions. Ce qu'il y a de plus grave au point de vue de l'art dramatique, la pièce a paru manquer d'intérêt, et il a fallu des coupures pour la rendre acceptable au public d'aujourd'hui. Le caractère si franc, si comique de l'odieux commandeur, et la généreuse et ardente nature du jeune Saint-Albin, n'auraient peut-être pas obtenu grâce pour les sermons et les déclamations qui avaient tant d'attrait pour nos pères. Rien de plus variable au théâtre que la manière d'entendre la moralité. Il n'y en a qu'une de vraiment dramatique, celle qui naît du sujet même; il n'y en a qu'une à jamais sympathique, celle qui s'inspire non de la mode, mais de l'honnêteté intime de l'écrivain.

4

Gymnase-Dramatique : *un Beau Mariage, Marguerite de Sainte-Gemme, une Preuve d'amitié, le Brigadier Feuerstein, un Ange de charité, un Petit-fils de Mascarille, un Père prodigue.* Levers de rideau.

Comme l'Odéon, le Gymnase-Dramatique a essayé d'assez nombreuses pièces nouvelles, grandes ou petites, avant

de rencontrer, à la fin de l'année, une de ces œuvres qui marquent dans les annales d'un théâtre, soit par le succès auprès de la foule, soit par les discussions qu'elles soulèvent parmi les critiques. Du mois de mars au mois de novembre, nous ne trouvons pas, sans compter les reprises, moins de douze pièces, dont sept en trois ou cinq actes, et cinq levers de rideau. Nous parlerons d'abord des œuvres de longue haleine, sur lesquelles une pareille scène fonde particulièrement l'espoir de sa fortune.

Après avoir prolongé encore pendant les deux premiers mois de cette année le succès de *Cendrillon* [1], par lequel il avait fini l'année précédente, le Gymnase a reçu de MM. Émile Augier et Édouard Foussier, les heureux et téméraires auteurs des *Lionnes pauvres*, une grande comédie en cinq actes, *un Beau Mariage* (5 mars) [2], dont la donnée originale semblait appeler d'elle-même, entre de telles mains, une habile mise en œuvre. Les auteurs se proposaient de montrer que ce qu'on appelle un beau mariage n'est pas toujours un bon mariage, et que la médaille d'or d'une riche dot peut avoir un triste revers. Mieux vaut la pauvreté, avec l'indépendance, la noble fierté du travail, que tout l'éclat du luxe au sein d'une famille disposée à se souvenir que le mari n'y a pas contribué.

Le héros ou plutôt la victime du *Beau Mariage* de

1. Voici, en quelques mots, le sujet de *Cendrillon*, comédie en cinq actes, de M. Th. Barrière, jouée trop tard en 1858, pour que le compte rendu en fût inséré dans le tome Ier de l'*Année littéraire*. Une mère a deux filles dont l'aînée est l'objet de toutes ses préférences involontaires. La seconde souffre d'avoir une si petite place dans le cœur maternel, et pourtant la pauvre dédaignée est un trésor de grâce, de beauté, de mérite. Trois prétendants se disputent sa main, l'un par amour véritable, l'autre par caprice, le troisième par une sorte d'entraînement brutal. La nouvelle Cendrillon finit par épouser celui qui l'aime le mieux, et assure le bonheur de tous ceux qui l'entourent, particulièrement de sa sœur aînée et de sa mère.

2. Acteurs principaux : *Michel*, Dupuis; *Pierre*, Lagrange; *Mme Bernier*, Désirée.

MM. Augier et Foussier, est un jeune savant du nom de Pierre Chambaud, qui, en faisant, dans le château d'un baron, chimiste amateur, de menues découvertes, dont il lui abandonne la gloire, devient amoureux de la fille d'une riche veuve, Mme Bernier. Celle-ci ne veut pas se séparer de sa fille Clémentine, et son gendre devra loger dans son hôtel, avec jouissance de sa table, de ses salons, de ses équipages, toujours prêt à servir de cavalier aux deux femmes, dévoué sans réserve à leurs affaires et à leurs plaisirs. Le jeune chimiste est accepté pour ce rôle. Son amour ne lui en laisse pas prévoir les ennuis. La jeune fille qu'il épouse l'accepte avec indifférence, et l'estime très-heureux d'être arrivé si facilement à la fortune.

Les deux dames ont bientôt fait sentir à Pierre Chambaud, malgré la discrétion ordinaire de leur langage, qu'elles le regardent comme leur obligé, et le monde, où l'on sait qu'il doit tout à son mariage, le traite comme un homme de paille, dont on n'a jamais besoin de prendre la permission ou l'avis. Froissé tous les jours, blessé cruellement quelquefois, Pierre Chambaud provoque une ou deux scènes qui tournent à son humiliation. Un jour qu'il n'a pas assez ménagé un sot ami de la famille, on lui dit sèchement : « Vous ne nous avez apporté aucunes relations. Nous ne vous le reprochons pas, vous n'en aviez point; mais au moins ne nous ôtez pas les nôtres. » Une autre fois, il menace de jeter à la porte un impudent qui compromet la réputation de sa belle-mère, et celle-ci de lui dire : « Mais vraiment, mon cher, où sommes-nous donc ici, chez vous ou chez moi !... » Et comme Pierre répond dignement : « Quand il s'agit d'honneur on est ici chez moi, » la belle-mère reprend avec sécheresse : « Vous vous trompez : mes amis seuls sont ici chez eux. » La mesure est comblée, et comme la jeune femme semble approuver sa mère par son silence, Pierre sort en déclarant qu'il ne remettra plus les pieds dans cet hôtel. Cette révolte plaît

à Clémentine qui s'écrie : « Ah ! c'est bien ! il a du cœur ! » Un vieil ami de la maison assure qu'il reviendra, parce que, quand on a goûté du luxe, on ne s'en passe plus.

Pierre ne revient pas ; il se passera du luxe, ou il ne le devra qu'à lui-même ; il a repris avec un ancien ami d'école, Michel, ses études de chimie, et ils sont à la veille d'une grande découverte, la liquéfaction de l'acide carbonique. Les voilà dans une misérable chambre, sans autres meubles que quelques livres, divers instruments de science, et le grand appareil destiné à leur dernière expérience. Elle n'est pas sans danger : elle doit durer dix minutes pendant lesquelles la tension de l'acide carbonique est incalculable. Si le cylindre de fer qu'ils appellent générateur, éclatait, l'explosion serait effroyable. Une fois déjà ce malheur a eu lieu, et les murs sont comme mitraillés par les débris de fer de l'appareil : les deux savants n'ont été préservés que par miracle. Avant de recommencer une opération si dangereuse, l'ami de Pierre a fait son testament, et Pierre lui-même écrit à sa femme, dont il n'a pas reçu de nouvelles depuis trois mois, une lettre d'adieu, qui ne doit lui être remise qu'après sa mort. Puis ils s'embrassent et mettent en mouvement le générateur, l'un priant, l'autre parodiant solennellement le salut du gladiateur à César : *Ave, scientia, morituri te salutant.*

Pendant cette terrible expérience, Clémentine, qui a reçu la lettre de son mari, entre dans la chambre ; touchée de son désintéressement, elle vient partager ses dangers. Les dix minutes s'écoulent ; la découverte est accomplie ; l'acide carbonique est liquéfié, la science possède un grand fait de plus, et Pierre est désormais célèbre. C'est dans l'ivresse du triomphe qu'il aperçoit Clémentine. Tout à l'heure prête à mourir avec lui, elle ne veut plus vivre sans lui, et elle restera dans sa mansarde pour le servir et lui prouver son amour.

Il s'agit, pour finir, de les ramener à l'hôtel de la belle-

mère. Celle-ci y fait en vain tous ses efforts. Pierre donne des leçons de mathématiques, en attendant qu'il ait vendu sa découverte. Un spéculateur se présente qui en offre huit cent mille francs. Puis on apprend que la belle-mère est ruinée; Pierre, assez riche pour acheter son hôtel, l'y recevra chez lui. Mais cette ruine n'était qu'une feinte; c'était la belle-mère elle-même qui faisait offrir les huit cent mille francs, pour faire croire que toute leur fortune viendrait désormais de son gendre. Il se présente alors un autre acquéreur sérieux qui enrichit Pierre Chambaud, sans que la belle-mère se dépouille.

Que de complications! quel déploiement de moyens scéniques! Quelle accumulation de faits et d'invraisemblances! Une exposition trop prolongée, l'action principale menée avec lenteur, des revirements inattendus, un cinquième acte inutile, après la réunion dans la pauvreté volontaire des deux époux que le luxe avait séparés, des caractères tracés sans vigueur ou mal soutenus : voilà les principaux défauts reprochés au *Beau Mariage* de deux auteurs, peu coutumiers de semblables méfaits dramatiques.

Plusieurs détails d'exécution méritaient aussi d'assez graves critiques. Pierre Chambaud, qui a des sujets de plainte si réels contre ces dames, s'irrite parfois pour des torts imaginaires. Clémentine est plus inconcevable : elle méconnaît bien longtemps la noblesse d'âme de son mari, et quand sa retraite lui a révélé un homme de cœur, elle se borne à penser que s'il revient, ce sera un lâche; puis tout à coup c'est un ange de dévouement et d'amour. La mise en scène de l'expérience scientifique est d'un effet nouveau peut-être, mais bizarre. Elle amène l'emploi d'une foule de termes techniques qui ne sont pas sans affectation, et cette solennité théâtrale avec laquelle elle s'accomplit manque de vérité : les héros de la science, comme tous les vrais héros, ont plus de simplicité dans le dévouement. J'aimerais mieux voir l'un des deux jeunes savants rire

du danger dans le laboratoire, comme le Français en rit volontiers dans la tranchée ou sur un champ de bataille.

La gaieté, en général, manque à la pièce; la comédie tourne au drame, et pourtant l'heureuse donnée d'*un Beau mariage* était le prétexte naturel d'une étude de mœurs où les combinaisons dramatiques devaient passer après le développement et le contraste des caractères. Le style est celui que la collaboration de MM. Ém. Augier et Éd. Foussier a déjà fait connaître : Brillant, spirituel, plein de traits, il n'est pas toujours irréprochable au point de vue du goût. Un peu d'afféterie, d'un côté, d'autre part, des grains de trop gros sel, marquent, en plusieurs endroits, aux yeux clairvoyants la part qui revient à chaque collaborateur dans l'œuvre commune.

L'action et le mouvement dramatique que les auteurs d'*un Beau mariage* ont trop exclusivement cherchés, manquent au contraire à la comédie que le Gymnase fit jouer ensuite, *Marguerite de Sainte-Gemme*, en trois actes avec prologue, de Mme Sand (1er mai)[1]. C'est une pièce à la Sédaine, un agréable roman de l'auteur de *la Mare au diable* et de *la Petite Fadette*, découpé en actes et en scènes, mais évidemment conçu en dehors des nécessités du genre dramatique. Nous avons analysé dans la section précédente tant d'œuvres de l'éminente romancière, qu'on nous pardonnera de ne pas nous arrêter ici à une comédie où nous n'aurions à signaler que le même art d'idéaliser les personnages et la même magie de style.

Un mois plus tard, un romancier moins connu du public français, en sa qualité d'auteur russe, le comte Sollohub, voyait accueillir aussi par le Gymnase une comédie

1. Acteurs principaux : *Cyprien*, Berton; *Desaubiers*, Dupuis; *Marguerite*, Rose-Chéri.

en trois actes, *une Preuve d'amitié* (21 mai)[1], et le public et la critique, d'accord avec la direction du théâtre, accordaient, sans marchander, au noble écrivain étranger ses lettres de grande naturalisation littéraire. La preuve d'amitié qui fait le sujet de la pièce et lui donne son titre, est quelque chose d'assez scabreux et amène naturellement des situations piquantes.

Une grande et belle dame du monde diplomatique, la comtesse de Cernay, arrive de Vienne à Paris, pour reconquérir, au profit d'une jeune Allemande, son amie, un ex-secrétaire d'ambassade à Vienne, qui s'oublie dans les filets d'une sirène parisienne. C'est à une femme du demi-monde, ou d'un degré plus bas encore, que la comtesse entreprend de disputer l'amoureux de son amie. Vaincue une première fois sur le théâtre d'un magasin de nouveautés, où la fille de marbre achète, sans compter, des robes d'un prix à faire peur aux plus grandes dames, elle se décide à lui livrer bataille sur son propre terrain, dans un bal public, au jardin Mabille. Elle attire à elle sans trop de peine le jeune homme fatigué des vénales amours, lorsqu'elle est grossièrement insultée par la femme qu'elle est en train de supplanter, pour le compte de son amie. Un baron allemand qui lui fait la cour, vient à propos pour la prendre sous sa défense; c'est lui qui a payé d'avance la maîtresse du jeune homme, pour qu'elle lui fournît cette occasion de venir au secours de Mme de Cernay. Il provoque le jeune homme et le blesse. Or il se trouve que le battu n'est pas l'infidèle de l'amie allemande, mais un homonyme. Il est bientôt l'amoureux de la comtesse, qui en fera son mari. Et voilà le prix qu'elle retire elle-même d'une si belle preuve d'amitié.

Cette comédie sans prétention, écrite en français de Pa-

1. Acteurs principaux : *de Kébrian*. Ferville; *Pierrefonds*, Dupuis; *Mme de Cernay*, Rose-Chéri.

ris, et avec une facilité qui ne sent en rien son auteur étranger, n'a pas de plus grand défaut que l'abus des rencontres invraisemblables. A part celles qui se présentent dans le cours de la pièce, le dernier acte les accumule au dernier point. Tout le monde paraît, disparaît et reparaît dans une même chambre, celle de l'institutrice, qui joue d'ailleurs un rôle assez comique dans cette petite comédie d'intrigues.

Le Gymnase essaye ensuite d'un genre plus sombre. Le *Brigadier Feuerstein*, drame en trois actes de M. Édouard Cottinet (8 août), met en scène des combinaisons moins neuves que terribles. Il s'agit d'un enfant du mystère, né, pendant les horreurs de la guerre, de l'attentat d'un soldat sur une femme de qualité. Il est élevé comme enfant de troupe par une vivandière, et sous la protection d'un seigneur silésien, le colonel du régiment et qui a été l'ami de sa mère. Il doit retrouver son père dans la personne du brigadier Feuerstein. Mais cette rencontre ne se fera, on le pense bien, qu'au prix de plus d'un coup de théâtre. Il y a un moment où le brigadier, qui est une assez mauvaise tête, va être condamné à mort sur le rapport de son fils. Il est sauvé par les révélations de la vivandière, qui a appris le secret fatal et qui veut prévenir ce qu'elle appelle un parricide. Mais le colonel se charge de punir lui-même le brigadier : il le provoque par toutes sortes d'outrages à un duel à mort, que celui-ci ne veut pas accepter. Il trouve plus juste de se punir de sa propre main et va se tuer. Nous oubliions que l'intrigue principale donne place à un amour qui en diminue un peu l'horreur et en resserre les complications. Le fils du brigadier aime la nièce du colonel et en est aimé; le colonel avait consenti à leur union, lorsque la découverte du crime du brigadier a tout rompu, et c'est pour ne plus être un obstacle à leur bonheur que Feuerstein se donne la mort.

Du mélodrame, qui a trouvé le public insensible, le Gymnase revient rapidement à la comédie. Il faut essayer de toutes les cordes : celle qu'a touchée M. Ernest Serret dans sa comédie en trois actes et en vers, *Un Ange de charité* (29 août)[1], sont de celles qui vibrent rarement sans éveiller beaucoup de sympathie. Le titre seul, avec ces mots à la mode de *charité* et d'*ange*, assurait à l'auteur un succès de sensibilité ou de sensiblerie.

Le sujet, plus ingénieux que naturel, est facile à suivre pourtant dans ses complications. Une jeune, riche et jolie veuve, Mme de Varennes, distingue entre ses prétendants un homme digne de sa main, que chacun s'empresse, par intérêt, de desservir auprès d'elle. Sur ces entrefaites arrive le frère d'une de ses amies de pension, orphelin, sans fortune, et qui cherche un emploi. La belle veuve l'accueille avec bonté, le présente à des amis influents; mais elle a le tort de leur dire trop franchement la détresse du jeune homme, qui n'obtient que des promesses dédaigneuses de protection. Elle compatit vivement à l'humiliation que sa maladresse vaut à son protégé, et, en attendant mieux, elle le charge de donner des leçons à son espiègle de fils, qui le prend en grande amitié.

Voilà le monde qui critique la belle veuve d'avoir pris un professeur si jeune et d'une telle tournure. Elle croit un instant avoir commis une imprudence, dont elle va recevoir la punition : le précepteur a sollicité d'elle un entretien particulier pour lui faire un aveu qu'il ne peut plus reculer davantage. Au lieu de la déclaration d'amour qu'elle redoute, c'est une déclaration de misère qu'elle reçoit. Le jeune homme la prie en rougissant de lui avancer un peu d'argent sur son mois. Cependant le prétendant et les amis de la veuve voient dans le jeune homme un rival qu'il faut écarter; on lui propose alors une belle place

1. Acteurs principaux : *Durozeau*, Lesueur; *Éd. Dalbert*, Duguet.

à Londres et un brillant mariage. Le précepteur refuse tout: Mme de Varennes comprend qu'elle est aimée en secret comme elle aime elle-même, et son fils, chargé de se choisir un père entre les prétendants de sa mère, choisit naturellement son précepteur.

Des vers faciles, gracieux et doux, tels qu'on en devait attendre de M. Ém. Serret, ont fait valoir quelques scènes jolies par elles-mêmes, et dissimulé, sur plusieurs points, la longueur de l'action. La scène où le jeune précepteur expose sa misère à la veuve et lui demande une avance d'argent, a paru avec raison une invention malheureuse. On s'humilie difficilement à ce point devant une femme qu'on aime, ou l'on aime difficilement une femme devant laquelle on s'est ainsi humilié.

Ce n'est pas le sentiment qui a le premier rôle dans le grand imbroglio, intitulé *Un Petit-fils de Mascarille*, comédie en cinq actes, de M. Henri Meilhac (8 octobre)[1]. Les Mascarille, comme les Frontin, comme les Tartufe, ne meurent pas, ou plutôt ils revivent sans cesse dans de nouveaux types, marchant avec le siècle, comme on dit, et se transformant, comme le monde, pour continuer de le duper. L'intrigue et la sottise font également peau neuve; mais partout où il y a des sots, soyez sûr de trouver des fourbes et des intrigants.

Le Mascarille du Gymnase diffère de son aïeul, en ce qu'il ne met plus ses fourberies au service d'un maître, mais travaille pour son propre compte. Fils d'une courtisane et d'un père inconnu, il a fait ses classes; il a de belles manières; il vit dans le luxe, lorsque la mort de sa mère le force d'être lui-même l'artisan de sa destinée. Il la désire plutôt brillante qu'honorable. Avec l'appui de

1. Acteurs principaux : *Clavarot*, Geoffroy; *Ronceray*, Dupuis; *Valentine*, Marquet.

quelques femmes du demi-monde, il se fait courtier d'affaires et ouvre même une petite banque. Il prête à cent pour cent une somme qui lui a été confiée en dépôt. Mais il a rendu un grand service à un fils de famille, et il se bat même en duel pour lui. Aussi peu délicat en matière d'amour que d'argent, il a séduit une belle jeune fille, puis il l'a repoussée sans pitié, espérant que sa beauté lui ferait faire un jour quelque riche mariage, et que leurs anciennes relations lui donneraient alors et utilement prise sur elle. Il est maintenant l'ami intime, le sigisbée d'une courtisane économe, maîtresse du neveu du ministre.

Ainsi appuyé, le *Petit-fils de Mascarille*, qui, pour l'instant, s'appelle Ronceray, entreprend d'entrer de force dans la famille d'un ancien parfumeur, M. Clavarot, qui a tous les travers du parvenu et réunit en lui M. Jourdain et M. Prudhomme. Il se trouve que la fille de ce nouveau bourgeois gentilhomme est déjà fiancée au jeune fils de famille qui a tant d'obligations à Ronceray, et, de plus, la femme de M. Clavarot, sa seconde femme, est cette belle jeune fille que l'intrigant a jadis séduite. Il s'empare du beau-père par la vanité, de la mère par la terreur; il compromet son rival par la diffamation. Mais tout ne succède pas si facilement aux intrigants. Le neveu du ministre sur lequel Ronceray compte pour payer son futur beau-père de belles paroles, se refuse à ce rôle, et notre Mascarille est réduit à se faire aider dans son œuvre de mystification par un certain faux vicomte, qui, mis en présence de l'ex-parfumeur, se trouve être son propre fils.

Cet échec ébranle le crédit de Ronceray; une lettre du ministre, où, au lieu des recommandations promises, il est traité d'aventurier, est faite pour l'achever; mais il ne se décourage pas. Il lui reste son empire funeste sur Mme Clavarot, qui, pour le faire évanouir, se résout à tout révéler à son mari. La jeune fille, qui a surpris le secret de sa belle-mère, veut sacrifier son bonheur au re-

pos de son père, et c'est elle qui intercède pour Ronceray et demande à l'épouser. La situation est extrêmement tendue. Clavarot y met fin avec beaucoup de délicatesse et de bon sens, en déclarant qu'il savait tout avant son mariage, et il rend à sa fille son premier fiancé. Ronceray se retire: il n'est pas de force à lutter contre les honnêtes gens.

Ce dénoûment et cette morale font plaisir, après avoir vu triompher tant de turpitudes. Car il faut convenir que la famille de M. Clavarot l'a échappé belle. Mascarille est aussi près du succès que Tartufe, et ici ce n'est plus entièrement la faute d'Orgon, ou plutôt de M. Jourdain. Le nouveau bourgeois gentilhomme a donné à l'intrigant, par sa sottise, les premières armes contre lui, mais il bat en retraite à propos. Malheureusement le hasard avait fourni à la scélératesse, au sein de sa famille, des intelligences que le hasard seul pouvait déjouer. C'est ce qui est arrivé. Le hasard a un grand rôle dans le *Fils de Mascarille;* non-seulement il dénoue l'intrigue, ce qui se voit tous les jours, mais il la noue, il en règle les incidents, il la conduit tout entière. C'est un des principaux reproches à adresser à cette comédie, qui d'ailleurs est vive, amusante, et accuse de la force et de l'originalité.

Voici enfin la pièce capitale du Gymnase, en 1859 *Un Père prodigue* de M. Alexandre Dumas fils (30 novembre)[1]. Cette nouvelle comédie en cinq actes de l'auteur du *Demi-Monde*, de *la Question d'argent*, du *Fils naturel*, était depuis longtemps annoncée, attendue, et les obstacles que la première représentation avait, disait-on, rencontrés, surexcitaient au plus haut point la curiosité publique. A propos de cette comédie, comme de ses aînées, on se préoccupait beaucoup des questions de morale soulevées

1. Acteurs principaux : *De La Rivonnière*, Lafont; *André*, Dupuis; *de Tournas*, Lesueur; *Albertine*, Rose-Chéri.

par l'auteur : le *Père prodigue* menaçait le public d'un scandale ou lui promettait une leçon hardie. C'est cette dernière promesse qui, selon la plupart des critiques, a été tenue. Les premières impressions des spectateurs ont été conformes à ce jugement, et le succès éclatant de la nouvelle œuvre fut attesté par la violence même de diverses protestations. Celles-ci ne vinrent pas précisément des moralistes ; des publicistes s'en firent les organes, et il se trouva même un journaliste assez furieusement honnête pour réunir sous un même titre ce qu'il appelait *les Trois scandales*, à savoir deux odieux procès de cour d'assises et la représentation du *Père prodigue*[1] : l'œuvre de M. Alex. Dumas fils était surtout l'objet d'inqualifiables invectives, et pour donner à la fois la mesure de son amour pour les libertés publiques et pour la liberté des arts, l'auteur concluait à la suppression de la publicité des débats judiciaires et à une plus grande rigueur de la censure.

Laissons de côté ces agitations et tout ce bruit : voyons l'œuvre de M. Alexandre Dumas fils, en elle-même, et jugeons la sans passion ni faiblesse. Il faut maintenir, sans les exagérer, les droits de la critique et de la morale.

Retraçons aussi rapidement que nous le pouvons, le sujet d'*un Père prodigue*. Le comte Fernand de La Rivonnière, resté veuf à vingt-cinq ans, avait un fils, le vicomte André, qu'il a élevé auprès de lui, en l'associant à sa vie d'opulence, de dissipation et de galanteries. C'est pour lui un camarade, un compagnon de plaisir, presque un rival. Grâce à cette éducation imprudente, le jeune André a connu de bonne heure le vice élégant ; mais il en a été promptement dégoûté, et le spectacle de la dissipation paternelle a fini par lui inspirer l'amour de l'ordre. Maître de la fortune de sa mère, à sa majorité, il en use comme il convient, sans attaquer le capital. Le père, au contraire,

1. *Le Pays* du 2 décembre, art. de M. Granier de Cassagnac.

plus riche que son fils, ne se contente pas de ses revenus; il emprunte, hypothèque ses biens, se trouve gêné dans l'opulence, et finalement se ruine. André se charge de liquider la situation de son père, sans lui faire connaître toute la vérité; il partage avec lui par moitié son propre revenu, et lui laisse croire que c'est le dernier débris de sa fortune. Pour aider ce père, déraisonnablement jeune, à se ranger, le fils lui conseille de se marier. Il y a une ancienne amie, veuve et excellente femme, Mme Godefroid, à laquelle le comte jadis a fait la cour, et qui, après l'avoir repoussé par devoir, serait très-heureuse aujourd'hui de lui donner la main par affection. Le comte songe, en effet, au mariage; mais ce n'est pas sur une femme de son âge qu'il a jeté ses vues, c'est sur une jeune fille de dix-huit ans à peine, Hélène de Chavry, auprès de laquelle il vient de passer une semaine aux environs de Dieppe. Il prie son fils, qui prend en tant de circonstances le rôle de père, d'aller demander pour lui la jeune Hélène en mariage. André a jadis connu Hélène enfant, et il avait un secret désir de retrouver en elle aujourd'hui une femme pour lui-même. Il se rend néanmoins au vœu de son père.

Ce premier acte, compliqué d'incidents épisodiques dont on reprendra la trace plus tard, se passe à Paris dans l'hôtel du jeune vicomte, que le comte habite avec lui.

Le second acte nous montre le père et le fils chez les dames de Chavry. André, laissé seul avec Hélène, ne peut se résoudre à remplir sa mission. Les souvenirs d'enfance que la rencontre des deux jeunes gens a éveillés dans leur cœur, l'envahissent tout entier. Comment s'y prendre pour demander à une jeune fille avec laquelle on a joué au cerceau, de devenir votre belle-mère? La tante d'Hélène s'en charge. Elle fait à sa nièce un beau sermon sur l'impossibilité, pour une demoiselle du monde, de rencontrer dans un mari toutes les qualités qu'elle a rêvées. L'âge, surtout chez un homme qui a un beau nom, une position honora-

ble, importe peu. La jeune fille n'est pas de cet avis et fait à son tour avec enthousiasme le portrait d'un mari idéal. Ce portrait ressemble plus au fils du comte qu'au comte lui-même. Celui-ci, qui a tout entendu d'une pièce voisine, prend son fils par la main et le présente à Mme de Chavry comme le mari pour lequel il lui demandait sa nièce. André peut à peine croire à son bonheur.

Ainsi se trouve dénouée l'intrigue nouée au premier acte. La pièce est finie; il faut qu'une nouvelle intrigue se noue, qu'une seconde pièce commence. Les deux intrigues, les deux pièces pourront se rattacher entre elles par les accessoires; elles auront les mêmes personnages; mais elles n'auront pas l'unité qui doit constituer une seule et même œuvre, l'unité d'action.

Au troisième acte, Hélène et André, mariés depuis plusieurs mois, et rentrés dans leur hôtel, jouissent amoureusement l'un de l'autre ; le comte vit auprès d'eux, heureux de leur bonheur. Pendant une absence d'André, il s'est chargé de faire fête à sa jolie bru : il l'a menée au théâtre, au bal, au bois, au concert, il l'a comblée de cadeaux insensés. André pense que sa femme aurait mieux fait de rester chez elle, et que c'est lui en définitive qui payera les cadeaux. Autre contrariété : son père a reçu dans l'hôtel une femme mariée, dont André était naguère l'amant, pour que celui-ci lui fasse, dans une dernière entrevue, les excuses dues à une femme qu'on abandonne ; il s'est même chargé de favoriser, malgré leur rupture, une correspondance qui peut devenir funeste au repos de son fils. Le comte apprend alors que sa présence dans l'hôtel de ses enfants et son empressement auprès de sa bru font tenir sur son compte, dans un certain monde, d'abominables propos. On rappelle son ancienne passion pour Hélène, qui, après avoir préféré le fils, a appris à mieux connaître l'un et l'autre et préfère aujourd'hui à son mari son beau-père. Cette calomnie révolte le comte : elle est

partie de bien bas; mais enfin, au jugement de l'honnête Mme Godefroid, à qui il en appelle, sa légèreté, sa mauvaise réputation ne la rendent pas tout à fait invraisemblable. Le fils ne partage pas une telle opinion ; mais il se prête avec assez d'empressement à un projet de lointain voyage dont l'entretient son père, pour l'éprouver; l'harmonie si intime qui les avait toujours unis est détruite.

Le père va chercher de tristes consolations. Au quatrième acte, tandis que ses enfants sont en Italie, il est installé dans leur hôtel avec une courtisane, la fameuse Albertine, ou simplement Titine, qu'on a entrevue, au premier acte, comme maîtresse de son fils. Elle a pour sigisbée, pour homme d'affaires, pour complice et presque pour valet, un parasite du nom de M. de Tournas, qui après avoir dévoré son patrimoine, vit aux dépens de ses anciens amis et au service des femmes de proie, acharnées à leur ruine. Albertine est parmi ces dernières, une des plus rapaces et des plus habiles. Nulle ne s'entend mieux à dépouiller les fils de famille ou les pères tels que le comte de La Rivonnière. Courtisane économe, — c'est sa définition, — elle a déjà amassé 30 000 francs de rente, et elle a résolu de ne s'arrêter qu'à 50 000. André, de retour d'Italie, ne peut exposer sa femme à se rencontrer chez lui avec Albertine, et il s'arrête dans un hôtel à Fontainebleau. Les démarches qu'il fait faire auprès de la courtisane pour l'éloigner à prix d'argent de sa propre maison, irritent son père. Puis il se présente lui-même, et son refus de rendre à Albertine et à de Tournas leur salut, paraît au comte une insulte personnelle. Après les explications les plus pénibles, au milieu desquelles le comte s'enveloppe du prestige de l'autorité paternelle, il déclare qu'avec Albertine il sortira lui-même de la maison de son fils; mais en attendant, il le chasse et lui défend de reparaître devant ses yeux. Un instant après, une sérieuse provocation destinée au vicomte est remise au père qui

accepte le duel en son nom et à sa place, heureux de détourner sur lui-même le danger qui menace son fils.

Le cinquième acte, dont la scène est à Fontainebleau, est rempli par la rupture du comte avec Albertine, son duel pour son fils, et sa réconciliation avec ses enfants. Il promet de se ranger enfin, et il n'est pas impossible que la bonne Mme Godefroid, dont les pensées de mariage faisaient au comte l'effet d'une menace burlesque, en voie l'accomplissement.

Une appréciation générale du système dramatique auquel appartient le *Père prodigue* a déjà trouvé place dans notre volume précédent, à l'occasion du *Fils naturel*[1] qui en était un modèle encore plus complet. Voici des observations qui n'atteignent que la nouvelle pièce.

Le principal tort d'*un Père prodigue* est de n'avoir pas de donnée générale, ou plutôt d'avoir plusieurs données, ce qui revient à n'en avoir aucune. Le titre semble indiquer un type. Quel que soit l'article qu'on emploie, *un* ou *le*, je n'y mets point de différence. Nous disons *l'Avare*, *le Misanthrope ;* mais la réunion des différents traits de l'avarice ou de la misanthropie dans Harpagon et dans Alceste ne détruit pas l'individualité dramatique des personnages. Ils ne sont pas des abstractions, des idées, parce qu'ils sont l'expression la plus complète d'une classe, d'une idée. Par un effet contraire, votre affectation de marquer l'individualité de votre personnage par la particule *un*, ne vous empêche pas de le présenter comme un type, comme le résumé vivant d'une idée générale, sans quoi vous eussiez simplement appelé votre comédie du nom propre de votre héros. C'est donc un caractère, un défaut, un vice, et les situations qui en naissent, que j'attends de votre titre, *Un* ou *le Père prodigue*.

J'en attends le pendant de *l'Avare*. Sous ce type, l'an-

1. Voy. Tome Ier de *l'Année littéraire*, p. 167-182.

cienne comédie, qui prenait toujours une base solide dans les observations les plus vulgaires, mettait en action ce proverbe, tant de fois vérifié : « A père avare, fils prodigue, » et en tirait ses amusantes leçons. Aujourd'hui que l'esprit d'observation s'attache de préférence aux faits les moins généraux, je croyais, sur la foi du titre, que la nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas fils, plaçant la pyramide sur la pointe, nous donnerait la leçon inverse : à père prodigue, fils avare. C'était ce que venaient de faire, aux Variétés, dans un cadre moins sérieux, les auteurs de *Monsieur Jules*, le vrai père prodigue, dont toutes les folies, par des incidents comiques, retombent sur la tête du plus rangé et du plus économe des fils.

Est-ce là ce que nous trouvons dans le *Père prodigue* de M. Dumas? Aucunement. Sans doute, votre père est prodigue; mais la prodigalité n'est ni son seul défaut ni son défaut principal; celui qui, selon le mot de Pascal, est le tronc dont tous les autres ne sont que les branches. Il est prodigue, comme il est léger, volage, étourdi, dissipé, follement jeune. Le gaspillage de sa fortune le met dans la dépendance de son fils; mais son libertinage, l'oubli de son âge, de son rang, de sa dignité personnelle, le placent à l'égard de ce fils dans une infériorité morale bien plus grave. C'est le père libertin qu'il fallait l'appeler.

Était-il convenable de mettre un tel père sur la scène, d'attacher dans sa personne la dignité personnelle au pilori? C'est là, dit-on, un premier scandale. C'est sans doute pour en affaiblir l'impression que l'auteur a relevé le père prodigue par certains côtés : il est fou, mais il est aimable; il ne sait pas être vieux, mais il fait rougir la jeunesse d'aujourd'hui de ne plus savoir être jeune; il souille le domicile de ses enfants par ses relations honteuses, mais il maintient l'autorité du père en chassant de sa présence un fils qui paraît l'oublier; il s'avilit par ses mœurs, mais il s'ennoblit par son amour et son dévouement.

Eh bien! ce sont justement toutes ces tentatives de réhabilitation que je vous reprocherais, s'il ne s'agissait que de la moralité de l'œuvre. Ces qualités aimables donnent le change à la conscience ou la désarment, et cette revendication solennelle de l'autorité du père par un homme qui ruine son fils et installe une courtisane au foyer de ses enfants, me semble une déclamation, un contre-sens, une profanation. On appelle cela une concession au sens moral. Le sens moral! il paraît qu'il a beaucoup changé depuis Molière, — comme le goût.

Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur.

Quand l'ancienne comédie faisait un père ridicule et odieux, elle le dépouillait de l'inviolabilité paternelle. Quand l'avare a tout préparé pour voler indignement par la plus effrontée des usures un fils de famille, qui se trouve être son propre fils, il s'écrie : « Comment, pendard! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités! » Mais le fils lui répond : « Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions! » Et toute la scène sera sur ce ton. Le châtiment du père avare jusqu'à un tel excès sera la perte de toute autorité, et quand plus tard il donnera à son fils sa malédiction, il s'entendra dire : « Je n'ai que faire de vos dons! » Fortes leçons qui nous enseignaient à nous respecter nous-même sous peine de perdre tout droit au respect même de nos enfants!

Dans le *Père prodigue*, les choses se passent autrement; le caractère paternel est indélébile et le fils s'incline respectueusement devant la colère d'un père vicieux. Exemple parfait de piété filiale! Mais vous oubliez trop le père vicieux que vous étiez en train de peindre et ses imitateurs que vous vouliez corriger. On méconnaît la véritable morale, en sacrifiant à la morale de convention.

Un autre scandale reproché aux pièces de M. Alex. Dumas fils, est la peinture complaisante des mœurs

des courtisanes. Combien n'en a-t-il pas créé de types? Il leur a donné des noms qui sont restés; il a fait de leurs personnes, de leur société, l'objet de toute une littérature. A juger du monde par son théâtre, on dirait que la femme du demi-monde, pour employer le mot qu'il a mis à la mode, enveloppe toute notre vie, cette vie moderne, si active, si tourmentée, si âpre au labeur, en proie à tant d'exigences; comme si la débauche luxueuse qui suit la richesse et le désœuvrement, pouvait prendre au milieu des besoins et du travail une aussi grande place! Comme si notre société bourgeoise pouvait renouveler sur une pareille échelle les mœurs de la Régence! Dans ces termes généraux, le reproche est juste. De la part de l'auteur de la *Dame aux Camélias*, de *Diane de Lys*, du *Demi-Monde*, de la *Question d'argent*, un type de courtisane de plus, est de trop; c'était un des mérites du *Fils naturel* de n'avoir donné accès à aucune fille de marbre ou de plâtre.

J'avouerai, après cela, que si M. Alex. Dumas fils n'avait pas si souvent mis sur la scène de pareilles héroïnes, celle qu'il y porte aujourd'hui satisferait à toutes conditions de la morale au théâtre. Avec son impudence, son cynisme, son insolence envers les imbéciles qu'elle dévore, elle donne un spectacle singulièrement fait pour détourner l'homme des griffes de ses pareilles. Chez elle, pas l'ombre d'amour, pas un élan de passion; une rapacité effrénée, impitoyable. Ses mots sont durs, cruels, mais non obscènes. Elle n'excite pas l'imagination, n'enflamme pas les sens; elle fait peur. Cette peinture, si vive, si crue, n'est pas celle du désordre, mais de l'un de ses fruits, le mépris que l'homme inspire aux êtres dégradés qui se font l'instrument de ses plaisirs.

Moraliste, j'aime mieux Albertine ainsi, que sous le masque de sensibilité maladive prêté avec tant de succès à l'héroïne du camélia. Quand cette dernière, atteinte mortellement, annonçait à son amant qu'elle avait reçu la vi-

site d'un bon prêtre et disait tout le bien que la religion fait à l'âme, le public applaudissait à ces déclamations. Quoi de moins moral pourtant que cette prétendue réhabilitation d'une femme déchue par une vaine parade de sentimentalité religieuse! Vraiment touchée, elle eût repoussé cet amant complice de son désordre, pleuré sur ce luxe payé par le vice; elle eût préféré mourir sur un grabat, dans un hôpital, et soustraire son agonie à ces témoins de toute une vie coupable. Elle s'éteint doucement, saintement, comme l'honnête compagne d'un honnête homme, et l'honnête public trouve que la morale est satisfaite!

Mais en voilà assez et trop sur la question de moralité. C'est le tort des sujets favoris de M. Alex. Dumas fils, d'exciter tant de discussions étrangères à l'art. Il en résulte qu'on voit moins les qualités et les défauts de l'œuvre littéraire. A ce point de vue, l'incertitude que nous avons signalée dans la conception principale du *Père prodigue*, nuit à l'unité de la pièce. Il y a de scène en scène cet entraînement rapide qui peut exister entre les différents chapitres d'un roman; il n'y a pas cet enchaînement rigoureux qui est le propre des grandes créations dramatiques. Bien des scènes sont très-heureusement amenées, vivement conduites; les situations sont fortes et variées; elles valent mieux que l'ensemble.

Les caractères valent mieux encore : ils sont très-nettement tracés; presque tous d'une originalité hardie, ils se mettent en relief réciproquement par le contraste. Il n'y a pas jusqu'à ces personnages accessoires, faits pour donner aux caractères principaux l'occasion de se développer, qui ne soient étudiés et rendus avec un soin extrême. Le *Père prodigue* est avant tout une œuvre d'observation morale, où certaines régions de la société, plus brillantes que saines, sont reproduites, comme dans un paysage travaillé, fini, et pour ainsi dire léché, avec une exactitude minutieuse et une merveilleuse patience.

Ce soin du détail est manifesté par le style, qui est en général, dans le dialogue, simple, vif et précis. Mais l'auteur ne se défend pas toujours de l'emphase dans ces longues tirades qu'il aime tant. Si ses héros ne nous édifient pas toujours par les actions qu'ils donnent en spectacle, ils prennent trop souvent leur revanche en nous édifiant par des sermons. Il y a des traits d'esprit dans le *Père prodigue;* mais ils ne sont pas assez gais pour une comédie. Ils sont plutôt méchants, amers, faits pour la satire. Quand ils sont vifs, ils ne sont pas toujours distingués. Le naturel ne confine pas nécessairement à la trivialité, et il ne faut pas faire au théâtre, même sur les femmes du demi-monde, des plaisanteries de table d'hôte. Car, pour n'en citer qu'une, comment appeler autrement cette repartie faite à un jeune dandy qui demande si Albertine refusera son argent et sa personne : « Je crois bien : pas plus que les chemins de fer ne refusent des voyageurs. » Mais, malgré ces écarts, le style, comme toute la composition du *Père prodigue*, annonce ce travail consciencieux, ce culte de l'art, cette préoccupation de bien faire plutôt que de faire vite, que, dans ces temps d'improvisations dramatiques, le public et la critique ne sauraient trop encourager. Je ne crois pas que le succès du *Père prodigue* soit mauvais par l'influence morale; je le crois bon comme exemple de justice littéraire.

Rappelons rapidement les quelques petites pièces que le Gymnase dramatique a jetées comme intermède entre les œuvres précédentes. C'est d'abord *Un mariage dans un chapeau* (3 février), bouffonnerie en un acte par le célèbre corniste, M. Vivier, sorte de farce qui n'aurait pas dû peut-être figurer sur une scène publique. C'est ensuite *le Baron de Fourchevif* (15 juin), comédie en un acte, de MM. Labiche et A. Joly, nouvelle broderie assez agréable sur le vieux thème du *Bourgeois gentilhomme*. Voici encore *Ro-*

salinde ou *Ne jouez pas avec l'amour* (4 juillet), comédie en un acte de MM. Siraudin, Lambert Thiboust et Aurélien Scholl, petite variation de galanterie italienne avec une chanson originale de Polichinelle; enfin *Risette* ou *les millions de la mansarde* (8 août), comédie en un acte de M. About, exemple piquant de désintéressement amoureux, première revanche de l'auteur de *Guillery*. Ajoutons *le Retour d'Italie* (14 août), simple à propos de M. H. Meilhac, exécuté le jour même de la rentrée de l'armée d'Italie dans Paris.

Il faudrait bien aussi parler des reprises principales auxquelles le Gymnase a eu lui-même recours dans les jours de disette : *Paméla Giraud* de Balzac (juillet), ce drame dont Bayard avait fourni la charpente; *Marie ou les Trois époques*, de Mme Ancelot (septembre), dont le rôle principal avait été créé en 1836, par Mlle Mars. Mais il est temps de rechercher sur une autre scène les nouveautés qui rentrent avant tout dans notre cadre.

5

Vaudeville : *la Seconde jeunesse*, *les Femmes honnêtes*, *les Dettes de cœur*, *les Petites mains*, *la Fille de trente ans*. — Levers de rideau et reprises.

Le théâtre du Vaudeville, atteint toute l'année de cette sorte de *mal'aria* dramatique qui a pesé sur toutes les autres scènes jusqu'à la dernière saison, a fait représenter successivement cinq grandes pièces sans rencontrer les veines heureuses qu'il avait trouvées, l'année précédente, avec MM. Augier, Foussier et Feuillet. Il n'a pas eu à enregistrer des chutes éclatantes; mais ses plus grands succès n'ont guère été que des succès d'estime.

La première grande pièce nouvelle a été *la Seconde jeu-*

nesse (27 avril)[1], comédie en quatre actes de M. Mario Uchard, qui après son brillant début de *la Fiammina*, avait vu échouer si rudement sa seconde œuvre, *le Retour du mari*. Au dernier moment, l'auteur a paru douter de lui-même ou de la fortune. Les répétitions avaient eu lieu, les préparatifs de la représentation publique étaient faits, quand, se refusant à affronter le public, il a voulu retirer sa pièce. Il a fallu, par un jugement, le forcer à se faire applaudir.

La Seconde jeunesse est un de ces drames de famille que font naître les désordres de la passion et que le théâtre aime tant à reproduire, moins peut être pour l'instruction morale du public que pour le plaisir que lui cause la reproduction par l'art des choses les moins aimables :

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, se puisse plaire aux yeux.

Ce n'est pas que M. Mario Uchard se plaise à créer des monstres, mais il aime à mettre en scène, comme M. Alex. Dumas fils, les situations les plus contraires à la morale et au bonheur. Dans *la Seconde jeunesse*, un père de famille, âgé de près d'un demi-siècle, et qui a une femme encore aimable, un fils déjà homme, une fille mariée, oublie les devoirs et les joies attachés à tous ses titres, et entretient somptueusement une maîtresse. Par une circonstance aggravante, c'est au sein même du foyer conjugal qu'il l'a prise : c'était une pauvre orpheline, pure et candide, qu'il a séduite, et que sa femme outragée a chassée alors de chez elle. Maintenant le mari se ruine pour la fille qu'il *protége*, — c'est l'euphémisme employé par l'auteur; et le gendre voyant la fortune de tous compromise par les scandaleuses prodigalités de son beau-père prend toutes les mesures pour le faire interdire.

1. Acteurs principaux : *De Lirmay*, Brindeau; *de Mareuil*, Lafontaine; *Robert*, Félix; *Mme de Lirmay*, Fargueil.

Sur ces entrefaites un cousin de l'orpheline arrive de l'Amérique où l'amour l'avait porté à aller chercher fortune pour elle. On juge de sa douleur, de sa colère, en retrouvant la jeune fille dans cette honte et en apprenant le nom de son amant. Des scènes très-dramatiques naissent de l'intervention de la femme du suborneur, pour détourner la juste vengeance qui menace son mari. Le châtiment de celui-ci, à part le jugement obtenu par son gendre contre lui, est dans le mépris qu'il inspire à tous. Quant à la jeune fille séduite, elle épouse son jeune cousin, en qui les uns voient un fou et les autres un héros.

Dans *la Seconde jeunesse*, M. Mario Uchard a déployé les qualités et les défauts de ses premières œuvres : une entente remarquable des combinaisons dramatiques, une audace souvent heureuse, une médiocre préoccupation de la vraisemblance des incidents ou de la moralité des conclusions, enfin de la vie, du mouvement et de l'action.

Après nous avoir tant de fois montré la plus belle moitié du genre humain sous toutes les livrées du vice, le Vaudeville a entrepris de nous la présenter une fois sous les couleurs de la vertu : après *la Dame aux camélias*, *les Filles de marbre*, *les Lionnes pauvres*, *Dalila*, et tant d'autres héroïnes du mal, voici enfin venir, bannière déployée, les héroïnes du bien, *les Femmes honnêtes* (29 juillet)[1], drame en cinq actes de MM. Anicet Bourgeois et Decourcelle. Est-ce une loi que le mal se prête mieux aux créations de l'art que le bien, comme pourrait le faire croire la supériorité, chez les poëtes épiques, des peintures de l'enfer sur celles du paradis? Ou bien n'est-ce qu'un effet de l'habitude du théâtre pour lequel les auteurs des *Femmes honnêtes* écrivaient? Toujours est-il que leur tableau de l'honnêteté fé-

1. Acteurs principaux : *De Vernois*, Saint-Germain; *Juliette*, Jane Essler; *Jeanne*, Bérangère.

minine est loin d'être aussi vif, aussi ressemblant que celui de tant de belles dépravées que la même scène a rendues si populaires. C'est tout au plus si les modèles qui figurent dans cette galerie des *Femmes honnêtes* justifient ce titre. Sur quatre héroïnes, une seule ne fléchit pas, parce qu'elle n'est pas tentée, les autres ne succombent pas, parce que la tentation cesse à propos.

Il serait difficile d'analyser cette pièce qui réunit avec assez d'invraisemblance quatre romans différents. La première de nos quatre honnêtes femmes, négligée par son mari, combat un amour illégitime qui s'empare d'elle, en se jetant dans la passion du jeu. La seconde qui voyait dans son mari un autre Barbe-Bleu, aurait cédé à l'attrait irrésistible du danger, lorsqu'elle s'aperçoit que son mari n'est pas aussi terrible que jaloux. La troisième, mariée à un petit employé, peint des aquarelles pour augmenter les ressources du ménage; puis elle va solliciter pour son mari un chef de bureau qui lui fait de vilaines propositions, et tandis qu'elle les repousse, le directeur de l'administration qui a tout entendu, donne au mari la place du corrupteur.

La quatrième et dernière femme honnête est jetée au milieu d'une plus grande complication. Elle a épousé, par obéissance, un honnête négociant, venu de la Louisiane; il y a dans le passé de sa mère une faute grave que son mari n'apprend qu'assez tard, et qui l'irrite contre toute la famille; puis elle apprend elle-même qu'un jeune homme qu'elle aimait, n'a renoncé à sa main que parce qu'il se croyait atteint d'un mal mortel. Or ce jeune homme vit en Amérique, il est guéri, il l'aime toujours, il revient demander sa main. Lui-même apporte au mari une lettre qui réclame son départ immédiat pour la Louisiane. Le mari part confiant dans la vertu des deux anciens amoureux. Il s'en faut de peu qu'il ne soit trompé : le hasard les rapproche tous deux dans le domicile conjugal même, pendant trois mois; et le jour du retour du mari, ils vont mourir ensem-

ble, pour ne pas fuir ensemble. La mère, autrefois coupable, sauve la fille. Le mari de retour veut tuer l'amoureux, puis se tuer lui-même. Il ne tue personne, et trois mois après, l'amoureux écrit d'Amérique qu'il s'y marie. La quatrième femme honnête fait enfin le bonheur de son époux !

On trouve des combinaisons plus fortes et plus intéressantes dans les *Dettes de cœur* (18 octobre)[1], drame en cinq actes de M. Auguste Maquet, sans que l'ancien collaborateur de M. Alexandre Dumas, le co-auteur de *la Reine Margot*, ait réussi à ramener au Vaudeville la fortune capricieuse. L'idée des *Dettes de cœur* n'est pas nouvelle; mais l'auteur en avait tiré des effets assez nouveaux et assez puissants. Malheureusement la confusion et l'invraisemblance des incidents les amortissent. Il ne suffit pas que des situations soient fortes; il faut qu'elles se dégagent naturellement des faits, et que le spectateur ne les paye pas trop cher par des efforts d'attention et de patience. Tel est le tort du drame de M. Maquet; une analyse qui en reproduirait la suite, scène par scène, serait illisible : tant il y a d'événements qui s'enchevêtrent, de passions et d'intérêts qui se contredisent, de rencontres inattendues, de causes sans effets ou d'effets sans causes, de secrets surpris, de changements de front, de déplacements de l'intérêt. La pièce était tirée du roman du même nom, et M. Maquet, comme il arrive le plus souvent aux auteurs qui présentent une même œuvre sous deux formes, n'a pas eu le courage de réduire, de mutiler lui-même assez complétement le récit pour le ramener à la simplicité et à la clarté nécessaires au drame.

Henri de Bierge, qui doit épouser une belle et gracieuse

1. Acteurs principaux : *Henry de Bierges*, Fechter; *Chaudray*, Saint-Germain; *Caliste*, Fargueil.

jeune fille dont il est aimé, se trouve, par suite de circonstances romanesques, l'amant en titre d'une grande princesse russe. La jeune fille, qui soupçonne cet amour, attend avec une douleureuse résignation que le cœur de son fiancé lui soit rendu tout entier. La guerre d'Orient éclate, et tous les russes sont rappelés par le czar: notre princesse quitte donc Paris, mais pour s'aller cacher à quelques lieues de là, dans une mystérieuse solitude, où son amant vient mystérieusement la voir. Mais voici que son mari, grièvement blessé à Sébastopol, la rappelle. Le jeune homme, reçoit les adieux déchirants de sa maîtresse, se retrouve libre et revient à sa fiancée. Il est tout à son nouveau et pur bonheur et peut se croire oublié par la princesse, lorsque celle-ci, dont la correspondance avait été interceptée jusque-là, lui écrit enfin de la Pologne, pour lui demander un service urgent. Henri court vers elle, avec la pensée de revenir plus vite encore auprès de sa fiancée. Mais il trouve la princesse frappée par des revers; elle est ruinée, et elle est veuve. Henri peut la sauver en l'épousant, et quoiqu'il ne l'aime plus, c'est la dette de cœur qu'il va payer aux dépens de son autre amour et de tout son bonheur. La jeune fille et son père qui viennent le rejoindre à Côme, où il attend la fin du deuil de la princesse, approuvent ce sacrifice; mais la princesse, qui en a surpris le secret, rend à son ancien amant sa liberté, en se jetant dans le lac. Ainsi de part et d'autre, les dettes de cœur sont payées.

Nous tombons de Charybde en Scylla, d'un grand drame qu'une idée heureuse ne sauve pas, dans une petite comédie qui se perd de gaieté de cœur par une idée malheureuse. Cette comédie, en trois actes, de MM. E. Labiche et E. Martin, s'intitule les *Petites mains* (26 novembre)[1], titre gra-

1. Acteurs priucipaux : *De Vatinelle*, Félix; *Chavarot*, Saint-Germain; *Mme de Vatinelle*, Bérengère.

cieux qui n'en laisse guère deviner la donnée. On croit peut être qu'il s'agit d'un pendant aux *Doigts de fée* de M. Scribe[1], ces merveilleux doigts d'une jeune fille noble qui rendaient, par le travail, la fortune, l'honneur et le bonheur à toute une famille. Tout au contraire : il s'agit d'une réhabilitation de l'oisiveté, dont la petitesse des mains doit être le symbole. A travers un imbroglio d'incidents et de quiproquos bouffons, se développe cette théorie que l'oisiveté, la mère de tous les vices, suivant la sagesse des nations, est la nourrice et la gardienne des meilleures vertus, tandis que le travail est le compagnon hypocrite du vice. La forme des mains partage les hommes en deux classes; les grosses mains sont condamnées au travail, les petites, prédestinées aux douceurs de l'oisiveté.

Un riche négociant a marié sa fille aînée à un comte ruiné. La dot suffit à faire vivre le ménage ; mais le beau-père est effrayé du désœuvrement de son gendre. Il lui prêche le travail, sans obtenir d'autre réponse que la théorie des petites mains. Il se promet bien de ne marier sa seconde fille qu'à un homme très-occupé : il trouve un agent d'affaires à qui il l'offre fin courant, garantie bonne. Ce futur gendre est l'ami du premier, dont il se permet même de prendre le nom dans les aventures galantes qui le délassent des affaires. Il en résulte que ses peccadilles retombent sur le comte, et le beau-père, voyant là le fruit de l'oisiveté, use de toutes les rigueurs que le régime dotal permet contre un mari prodigue. Le gendre se fait alors employé, et prend comiquement les allures d'un personnage affairé. Mais la paix va renaître : on reconnaît que le gendre oisif n'était pas le héros de la passion ruineuse, qu'il faut porter au compte de notre homme d'affaires, et, par un détour ingénieux, le mari, qui refusait de reprendre l'administration des biens dotaux, en devient le possesseur

1. Voy. l'*Année littéraire*, p. 194-202.

et le maître. Le beau-père bénit son oisiveté, et cherche un autre oisif comme lui pour sa seconde fille.

Comme bouffonnerie, la comédie des *Petites mains* ne manque pas d'invention ni d'esprit. Il y a des combinaisons agréables, des situations comiques, des charges amusantes, malgré les réminiscences qu'elles évoquent. Mais pourquoi faut-il que les auteurs à qui le Palais-Royal devait plusieurs de ses plus agréables farces, aient jeté dans celle-ci une théorie aussi malencontreuse?

C'est M. Scribe qui ferme la marche au Vaudeville en 1859, avec une comédie en quatre actes, *la Fille de Trente ans* (15 novembre) [1]. C'est tout simplement la fable de La Fontaine que le célèbre vaudevilliste et son collaborateur, M. de Najac, ont mise en drame. Ce sont les mêmes sentiments, avec leurs conséquences; les auteurs n'y ont ajouté que des noms propres et des incidents qui compliquent l'action. L'analyse la plus intéressante qu'on en puisse faire, serait de transcrire entièrement *la Fille* du fabuliste. Le début serait l'exposition de la comédie :

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari,
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux: notez ces deux points-ci:
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. . . . .

La fable nous donnerait ensuite l'intérêt de l'intrigue et du dénoûment : les ravages du temps chez la belle dédaigneuse, ses soins pour les cacher, son empressement à prendre enfin le premier mari qu'elle peut saisir.

Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

1. Acteurs principaux : *Robert*, Fechter; *Ursule*, Fargueil.

Les efforts de la belle pour trouver un mari qui ne lui convient pas, après avoir dédaigné des maris qui lui convenaient si bien, sont naturellement le point sur lequel les auteurs de la comédie devaient tourner tout leur esprit d'invention. La fille de trente ans a refusé jadis deux jeunes amis de la famille, tous deux presque parfaits; mais l'un n'avait pas de fortune, celle de l'autre semblait mal assurée. Après d'autres refus, elle a subi toutes les mésaventures dont le fabuliste la menaçait. L'inquiétude est venue, puis le chagrin, puis l'humeur injuste et acariâtre. Pour comble de peine, son père a une charmante pupille, belle, gracieuse, riche à trois millions. Que va devenir la vieille fille dans un tel voisinage? Elle dispute à sa jeune rivale un de ses anciens prétendants qui s'en est épris, celui qu'elle avait le mieux aimé et qu'elle regrettait le plus. Elle reçoit de chacun des amoureux la confidence des sentiments qu'ils éprouvent sans oser se le dire, et elle abuse de leur confiance, en faisant croire à chacun que l'autre ne l'aime pas. Grâce à ses mensonges, elle se fait accepter comme consolation par son amoureux d'autrefois. Mais les révélations arrivent; tout son édifice croule, et elle est bien heureuse d'épouser un vieux baron, véritable malotru, qui, voyant la peine qu'elle avait à trouver un mari, lui avait impudemment offert d'être son amant. Encore faut-il la menace d'un duel pour le contraindre à réparer son insulte par le mariage.

L'exagération du caractère de la principale héroïne, si âpre, si indélicate, dans cette chasse au mari, l'abaissement de quelques caractères accessoires, tels que ceux d'un père imbécile, d'un oncle libertin, l'emploi de quelques effets de scène dont la comédie-vaudeville savait jadis si bien se passer, l'abus des millions qui miroitent autour des personnages, je ne sais combien de choses encore ont été reprochées à l'auteur de *la Fille de trente ans*, dont les nouvelles pièces, depuis deux ans, sont invariablement

l'occasion de lui rappeler plus ou moins malignement tous les éloges que méritaient ses anciennes œuvres.

Quatre petites pièces s'entremêlent, au Vaudeville, dans les grandes : *les Comédies de salon* (18 mars), caricature en un acte de MM. Anicet Bourgeois et Durantin; *Feu le capitaine Octave* (19 mars), comédie en un acte de MM. Plouvier et Adenis, *une Distraction* (même jour), comédie en un acte de M. Paul Jules Barbier; enfin, *le jeu de Silvia*, en un acte, de M. Am. Achard, cité comme un essai très-littéraire de marivaudage.

Quant aux reprises du Vaudeville, elles annoncent bien, par leur choix, l'insuffisance des nouveautés de l'année à tenir l'affiche et à remplir la salle ; ce sont : en avril, *les Lionnes pauvres* de l'an passé [1] ; en juin, *la vie de Bohême*, de MM. Barrière et Murger, qui remonte à dix ans (1849); en juillet, *les Filles de Marbre*, de MM. Barrière et L. Thiboust, qui datent de 1853; enfin, en septembre, *la Marâtre* de Balzac, qui, à peine entrevue en juin 1848, au moment où les drames de l'histoire ne permettaient guère de s'intéresser aux drames de l'imagination, s'offrait au public avec tout l'attrait d'une nouveauté : ce drame intime, en cinq actes et en huit tableaux, contient, suivant les procédés favoris de l'auteur, des incidents et un dénoûment de cour d'assises. Des caractères odieux, d'indignes intrigues, des passions romanesques, des moyens atroces au service d'un but coupable, d'audacieux empoisonnements, la justice humaine avec ses douteuses lumières, la vengeance divine plus sûre, mais plus éloignée : voilà les éléments dont Balzac aimait à composer la tragédie humaine ; il les trouvait tout prêts dans l'histoire judiciaire des crimes célèbres, après avoir pris ceux de la comédie humaine dans

1. Voy. tome I de *l'Année littéraire*, pages 194-202.

les comptes rendus de la police correctionnelle. Comme si le cœur humain, le monde, la vie, ne se révélaient que dans *la Gazette des tribunaux!*

6

Porte-Saint-Martin : *l'Outrage*, *Naufrage de la Pérouse*, *la Voie Sacrée*, *Jeunesse de Louis XI*, *la Tireuse de Cartes*. — Reprises.

A la Porte-Saint-Martin, le drame sanglant ou à grand spectacle est frappé du même marasme que la comédie sur les scènes qui précèdent, et l'importance des reprises y prouve aussi l'insuffisance des nouveautés. La première, entre celles-ci, est *l'Outrage* (25 février) [1], drame en cinq actes, de MM. Barrière et Plouvier. C'est une pièce digne, par les effets dramatiques, et du genre et de la salle. La folie et le crime y excitent la pitié et l'indignation, et un dévouement aussi invraisemblable qu'héroïque répond aux fibres populaires de l'enthousiasme.

Un négociant honorable de Marseille dont la fille, remarquable de beauté, est devenue tout à coup folle, est conduit par toutes sortes de malheurs à la ruine ; il va déposer son bilan, lorsqu'un jeune compatriote, nommé Jacques, lui apporte spontanément et par estime pour sa probité, tout l'argent nécessaire pour rétablir ses affaires. Il est touché du malheur de la fille, et promet de la guérir et y réussit. Il l'aime et il en est aimé ; il l'épouse. Mais les premières caresses de son mari éveillent dans la jeune femme un sentiment d'horreur et la replongent presque dans son ancien état. Elle se souvient alors pour la première fois des circonstances où elle a perdu la raison : c'est sous l'étreinte outrageante d'un misérable qui s'était introduit nuitamment chez elle. Jacques jure de la venger ; il dé-

1. Acteurs principaux : *Jacques*, Laferrière ; *Hélène*, J. Ferreyra.

couvre que le coupable doit être l'un des deux fils du juge d'instruction chargé de retrouver les traces du crime; l'un d'eux est le mari de sa sœur, et c'est précisément celui-là que les épreuves les plus pathétiques accusent. C'est lui que Jacques retrouve, une nuit, dans la chambre de sa femme, où il était venu implorer son pardon, et, après une lutte terrible, il lui donne la mort.

Une telle pièce révèle, par un certain nombre de scènes, le talent éprouvé de ses auteurs ; mais il y a dans la marche des incertitudes, et dans le récit des redites fatigantes, sans compter cette invraisemblance de combinaisons et ces abus de situations et de sentiments romanesques qui conviennent au genre et qui sont très-souvent, auprès des masses, une cause de succès.

Les scènes maritimes continuent de plaire beaucoup au public de la Porte-Saint-Martin. Après le *Jean Bart* et son « vaisseau mouvant » de l'année dernière[1], voici, avec des horreurs d'une autre sorte, *le Naufrage de la Pérouse* (7 mai), drame en cinq actes et neuf tableaux, grand prétexte à décors et à effets de scène, dont MM. Dennery, Jallais et Thiéry ont fourni les paroles.

Un autre spectacle auquel la littérature a moins de part encore, est la grande pièce de circonstance offerte à l'enthousiasme populaire, en l'honneur de nos victoires d'Italie, sous le titre de *la Voie sacrée*, ou *les Étapes de la gloire* (28 juin), drame militaire en cinq actes et douze tableaux. MM. Woestyn, Crémieux et Bouget ont rivalisé de célérité avec le machiniste chargé de monter cette pièce. Ils ont improvisé cinq actes, assaisonnés de bruit et de fumée, comme M. Méry improvisait, dans les mêmes jours, sur

1. Voy. le tome I de l'*Année littéraire*, p. 209.

Magenta et Solferino, un dithyrambe pour la Comédie-Française ou une cantate pour l'Opéra.

Revenons à la littérature, à la poésie. La Porte-Saint-Martin a l'honneur de présenter au public un drame en cinq actes et en vers, que plusieurs ont reproché aux Français de n'avoir pas accueilli, *la Jeunesse de Louis XI*, de M. Jules Lacroix (8 septembre)[1]. Le théâtre aura épuisé cette année tout ce que l'histoire ou la légende pouvait encore offrir sur cet habile et sinistre monarque. Après le tableau de ses dernières années et de sa mort, tracé autrefois d'une main si ferme par Casimir Delavigne, nous avons vu, sur une autre scène, le résumé de tout son règne dans *les Grands vassaux* de M. V. Séjour[2]. Aujourd'hui, voici l'histoire ou plutôt le roman de ses premières années.

Dans *la Jeunesse de Louis XI*, nous voyons le jeune prince qui doit plus tard se montrer si sévère contre les chefs de révolte, se mettre à la tête d'une rébellion contre son père : il est entré dans la ligue de la *Praguerie* avec les ducs d'Alençon et de Bourbon, les comtes de Vendôme et de Dunois, les chefs des *Écorcheurs* et tous ceux qui s'opposent à ce que le roi ramène sous sa main les forces militaires du royaume. La ligue est vaincue, et à la prière de la belle et bonne dauphine, Marguerite d'Écosse, Charles VII rouvre ses bras à son fils. Mais il comprend, sous son repentir hypocrite, toute son ingratitude et devine ses perfides projets.

Une rencontre romanesque lui fait espérer de les déjouer. Un jeune capitaine, Raoul, qui, pendant la guerre, a sauvé Marguerite des mains d'une bande d'Écorcheurs, lui est présenté. Il retrouve en lui un frère jumeau du

1. Acteurs principaux : *Louis XI*, Taillade; *Charles VII*, Luguet; *Marguerite*, Is. Constant.

1. Voy. ci-dessus, p. 173-177.

dauphin, qu'il a jadis fait disparaître par une singulière mesure ou plutôt demi-mesure de prudence : un astrologue lui avait prédit qu'un de ses enfants le tuerait, et il en avait sacrifié un au hasard. Jeanne d'Arc l'avait sauvé pour le rendre à la monarchie à l'heure des périls, et avait révélé à Charles VII, dès la première entrevue, son existence ; c'était ce qu'on appelait le secret du roi.

Le dauphin essaye de le pénétrer. Il fait subir à Marguerite les plus violents traitements pour qu'elle l'arrache à la confiance de son père, de qui « le cœur est un luth complaisant dont elle joue si bien. » Marguerite résiste. Une audacieuse tentative de Louis contre le roi le fait exiler en Dauphiné, et le malheureux Charles VII presse sur son cœur son fils Raoul, son unique espoir. Mais Louis, qui n'est pas parti, surprend lui-même ces épanchements paternels ; il préviendra le danger dont ils le menacent. Marguerite succombe à la fois aux mauvais traitements, aux chagrins, à un amour caché, au poison peut-être, et Raoul vient lui dire un dernier adieu. Louis, qui a fait en sorte qu'on les laissât seuls, rentre tout à coup dans la chambre de la mourante, et, sous prétexte de venger son honneur outragé, fait poignarder son frère. Il brave ensuite son père, qui le menace de le livrer aux juges :

S'ils me trouvent coupable, eh bien ! la hache est prête :
Que votre majesté fasse tomber la tête
De son unique enfant, du royal héritier,
Et que Charles sept meure avec moi tout entier.

Le roi, stupéfait de tant d'audace, n'a plus qu'à offrir sa poitrine aux coups du parricide, et son dernier mot, le dernier de la pièce, est une imitation assez malheureuse du fameux : *Tu Marcellus eris* :

A mon tour maintenant ! Frappe donc, cœur de bronze !
C'est là mon châtiment !... Tu seras Louis onze !

Le plus grand défaut de la *Jeunesse de Louis XI* est de

donner comme étude historique des combinaisons de fantaisie où l'histoire tient si peu de place, et de présenter des personnages si connus sous des traits qui ne leur appartiennent pas. A part cette conception d'un prince royal mystérieux, sorte de légende anticipée du masque de fer, Charles VII est présenté dans un portrait trop flatteur, et le futur Louis XI a trop d'emportement et trop peu d'astuce. La valeur littéraire est plus grande. Plusieurs situations sont bien amenées et bien conduites : quelques effets de scène sont assez puissants. Le style poétique est pur, élégant, soutenu et en général d'une bonne école. Les souvenirs de Jeanne d'Arc ont inspiré à plusieurs reprises des vers heureux, mais qui répondent mieux à notre culte moderne pour l'héroïne d'Orléans qu'aux sentiments de l'époque ou aux pensées de Charles VII. On a surtout applaudi, un peu par patriotisme, les vers suivants :

On a jeté le corps au feu, la cendre au vent!
Mais qu'importe aujourd'hui qu'elle n'ait point de tombe,
L'opprobre tout entier sur les Anglais retombe;
Car ils étaient vendus, car leur bouche a menti.
Noble fille du peuple, ange de la patrie,
Image de la France expirante et meurtrie,
Vierge, soldat, martyre au courage immortel,
Je veux que ton bûcher se transforme en autel.
. . . .
Qu'un sang nouveau bouillonne et remonte à nos cœurs!
Alors, tirant l'épée, un saint courroux dans l'âme,
Sur le pâle étranger secouant l'oriflamme,
Des bords de l'Océan aux montagnes du Rhin,
Nous précipiterons nos phalanges d'airain,
Et rendant au pays son antique frontière,
Nous revendiquerons la France tout entière!

La Porte-Saint-Martin termine son année par un drame accueilli presque comme un manifeste politique, la *Tireuse de Cartes* (23 décembre)[1], en cinq actes et avec prologue, de

1. Acteurs principaux : *Géméa*, Marie Laurent; *Paula*, Lia Félix.

M. Victor Séjour et d'un collaborateur anonyme dont tout le monde prononçait le nom, M. Mocquard, et dont nous avons signalé, l'an passé, la coopération également anonyme aux *Fiancés d'Albano*[1]. La nouvelle œuvre, qui a paru trop tard pour que nous puissions en donner dans ce volume une analyse complète, a pour sujet un rapt d'enfant par fanatisme religieux; c'est l'aventure dont la famille Mortara vient d'être victime, à Rome, reportée deux cents ans en arrière, à une époque où elle est mieux en harmonie avec les idées et les institutions. La juive, à qui on a enlevé sa fille, consacre sa vie à la retrouver. Une lutte pathétique s'engage ensuite entre la mère naturelle et la mère d'adoption religieuse, et la victoire, qui reste à la nature, est un hommage rendu au principe moderne de l'égalité des cultes devant l'État. C'est ainsi que le public l'a compris. La position d'un des auteurs et la présence, à la première représentation, du chef de l'État donnant le signal des applaudissements, avaient une signification que la presse a relevée, et dont les journaux catholiques ont inutilement réclamé le démenti.

Les principales reprises auxquelles la Porte Saint-Martin a demandé le succès de vogue que les nouveautés ne lui apportaient pas, sont : en janvier, *Richard d'Arlington*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. A. Dumas et Dinaux (Beudin et Goubaux[2]), puis les *Petites Danaïdes*, en cinq tableaux, de Désaugiers et Gentil, représentées en 1819, avec ce second titre : *ou quatre-vingt-dix-neuf victimes*, comme une imitation burlesco-tragi-comi-diabolico-féerique de l'opéra des *Danaïdes*, en juin, les *Chauffeurs*, drame en cinq actes, de Dinaux (Goubaux), et E. Sue, qui

1. Voy. le tome I de *l'Année littéraire*, p. 212.
2. *Dinaux* fut d'abord le pseudonyme de Beudin et Goubaux, puis de Goubaux seul.

eut en 1842 pour premier titre celui de *Pierre Lenoir;* enfin, à partir de septembre, la fameuse *Reine Margot*, ce drame en cinq actes et douze tableaux par lequel MM. Dumas et Maquet inaugurèrent, en 1847, le Théâtre-Historique, et l'un des types de ces drames historiques à grand spectacle, toujours si puissants sur les masses.

7

La Gaîté : *Micaël l'esclave, les Ménages de Paris, la Veille de Marengo, les Pirates de la Savane, le Savetier de la rue Quincampoix.*

Le théâtre de la Gaîté, fidèle aux sombres et terribles traditions qui répondent si peu à son nom, a rencontré une première œuvre à sa mesure dans *Micaël l'Esclave* (18 avril)[1], mélodrame en cinq actes de M. Bouchardy, l'auteur jadis si populaire de *Gaspardo le Pêcheur* et du *Sonneur de Saint-Paul*. Malgré les longues intermittences qui séparent les productions dramatiques de M. Bouchardy, on y retrouve toujours cette entente merveilleuse des grands effets dramatiques, ces combinaisons savantes de l'action et des personnages, ces incidents imprévus, ces situations émouvantes, ces coups de théâtre pareils à des coups de foudre, ces mystères douloureux ou sinistres, ces dangers extrêmes dont la Providence seule peut nous sauver, ces persécutions impitoyables contre la vertu et l'innocence, cet épanouissement heureux de l'intrigue, de la trahison, de la scélératesse jusqu'à l'heure suprême où les méchants sont punis et les bons récompensés.

Micaël l'Esclave, dont la scène est en Russie, et dont les principaux personnages sont de simples soldats français et des grands seigneurs russes, met en œuvre tous ces éléments. Il y a là tous les contrastes, tous les effets dramati-

1. Acteurs principaux : *Micaël*, Dumaine; *La Comtesse*, Garrique.

ques, tout ce qu'on appelle les ficelles du théâtre : des enlèvements d'enfants et des reconnaissances, des séparations et des rencontres, des anges de dévouement et des monstres de perfidie, des actes d'héroïsme et des forfaits, des sentiments tendres et des passions haineuses, en un mot, sous toutes ses formes, la grande lutte du bien et du mal, se terminant enfin par le triomphe de la justice et le bonheur de la vertu.

Le second drame de la Gaîté, les *Ménages de Paris* (14 mai), en sept actes, de MM. Brisebarre et Nus, prouve les inconvénients d'un titre mal choisi. C'est, à quelques détails près, l'appropriation à la scène de faits de cour d'assises dont Paris a été le théâtre, mais qui auraient pu tout aussi bien se produire dans toute autre grande ville, sans mieux fournir le type des ménages de cette ville que de Paris. Le triste héros de cette histoire se marie uniquement pour payer son fonds de commerce avec la dot de sa femme; son mariage ne suspend pas même un jour ses relations avec sa maîtresse, à laquelle il sacrifie tout, sa femme, son enfant, ses affaires. Il se ruine, il fait faillite, il s'approprie l'argent d'un dépôt; il vole sa femme, il vole son enfant; il s'enivre et finit par se faire écraser par la chaise de poste qui emporte sa maîtresse. Voilà un affreux ménage, assurément. Mais mettre sur l'affiche : les *Ménages de Paris*, c'est prendre le fait pour la loi, l'exception pour la règle. Observez les faits, peignez les exceptions, c'est le droit de l'auteur dramatique; tirez-en des leçons générales, c'est sa mission, son devoir; mais ne donnez pas cette réunion de hontes, de vices, de méfaits odieux, pour la peinture de la société même à laquelle vous venez l'offrir.

La Gaîté a eu aussi, pendant la campagne d'Italie, sa pièce militaire et nationale, la *Veille de Marengo* (9 juin),

drame en six actes et sept tableaux, signée de trois auteurs, comme celle de la Porte-Saint-Martin. Ce sont MM. Arnault, Judicis et Delahaye, qui ont mené à prompte et bonne fin cette improvisation patriotique.

Les *Pirates de la Savane* (6 août), drame à grand spectacle, en cinq actes et six tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué, ont offert, cette année, au public de la Gaîté les mêmes émotions que les *Fugitifs* avaient données, l'an passé, au public de l'Ambigu. Le nouveau drame n'a pas l'intérêt du texte ou du prétexte historique que fournissait au précédent la terrible insurrection de l'Inde. L'imagination y tient plus de place et fait tous ses efforts pour suppléer par les fictions à la réalité. C'est un tableau de mœurs étranges, de sites extraordinaires, de faits inouïs, de dangers horribles; une lutte acharnée et à armes égales entre des scélérats qui persécutent une aimable petite fille, et ses protecteurs dévoués, les uns et les autres aussi adroits, aussi redoutables que les tigres et les jaguars qu'ils font métier de chasser.

On s'attend à trouver une étude historique sous le titre du *Savetier de la rue Quincampoix* (3 novembre)[1], drame en cinq actes, de MM. Dennery et Crémieux. Tous les souvenirs des scandales, des tripotages, des malheurs, des crimes, dont cette fameuse rue fut le centre et le théâtre reviennent en foule à l'esprit avec le nom du fondateur de la compagnie du Mississipi. Les auteurs n'ont pas voulu présenter, d'après les Mémoires du temps, notamment d'après ceux de Saint-Simon, le tableau de cette incroyable crise sociale; ils ont mieux aimé construire un drame avec les éléments et les ressorts ordinaires : un crime vul-

1. Acteurs principaux : *Papillon*, Paulin Ménier; *Henriette*, Duverger.

gaire, une naissance mystérieuse; une reconnaissance invraisemblable, la juste punition d'un scélérat, et la récompense de la vertu obscure, dans la personne d'un honnête savetier, qui épouse enfin une belle jeune fille à laquelle il a servi généreusement de père.

8

Ambigu-Comique : *la Fille du Tintoret*, *Pongo*, *le Secret de Famille*, *le Roi de Bohême*, etc.—Reprises.

Au théâtre de l'Ambigu, après un premier drame en cinq actes, le *Maître d'École* (10 mars), écrit pour Frédérick Lemaître par M. Paul Meurice, que nous retrouvons plus loin, et une comédie-vaudeville en un acte, la *Tirelire de la Jeunesse* (16 avril), de Mme Mélanie Waldor, nous rencontrons un drame en cinq actes et six tableaux, de MM. F. Dugué et Jaime fils, la *Fille du Tintoret* (3 mai), où l'art et la littérature sont figurés par deux noms célèbres, le Tintoret et l'Arétin; mais le poëte y est produit sous un jour plus vrai qu'honorable, et après d'incroyables complications dramatiques, il expie par une mort inattendue ses hontes et ses méfaits, naturellement grossis par l'optique théâtrale.

Deux pièces bien différentes paraissent ensuite le même jour (29 juillet), *Pongo*, qu'on pourrait appeler une singerie en deux actes, de MM. Clairville et Ch. Desolme, et le *Secret de Famille*, drame en cinq actes de M. Ad. Belot, un des heureux auteurs du *Testament de César Girodot*. La première pièce, composée pour un clown qui imite le singe avec plus de perfection qu'un singe ne fait l'homme, finit plus tristement qu'un drame. Le pauvre Pongo, après avoir plu par ses gentillesses, intéresse par son dévouement et meurt d'un coup de poignard destiné à son maître.

Le drame de M. Belot est plus compliqué, mais finit mieux. Le secret de famille, c'est l'ancienne condamnation d'un négociant pour complicité dans un faux commis par son associé. Il s'est enfui après avoir juré de ne pas se faire connaître à son fils, que la mère élève sous un autre nom. Après le temps nécessaire pour la prescription de sa peine, il revient auprès de son fils, qui est devenu un artiste distingué; il le sert, comme domestique, avec un extrême dévouement, le sauve des piéges que lui tend son ancien associé, devenu escroc de profession, est accusé d'un vol commis par celui-ci, mais est délivré par la découverte du vrai coupable et reprend avec sécurité sa place dans la famille.

M. P. Meurice reparaît avec un drame légendaire en dix actes, *le Roi de Bohême et ses sept châteaux* (22 octobre)[1]. C'est une intrigue d'amour qui se joue à la cour de Philippe IV et qui se complique d'une intrigue diplomatique. Le roi d'Espagne et le roi de Bohême, son frère naturel, Cabrito, sont amoureux tous deux d'une belle bohémienne, Sylvana. L'illustre favori de Jacques Ier, Buckingham, chargé de demander l'infante pour le prince de Galles, entreprend de séduire sa première demoiselle d'honneur. Il pénètre, la nuit, dans sa chambre, soutient une lutte au poignard avec le roi de Bohême, est vaincu, et forcé d'épouser la bohémienne. Il repart pour l'Angleterre, en menaçant Philippe IV d'une guerre prochaine.

Signalons, dans les derniers jours de l'année, un drame populaire en cinq actes, *le Marchand de coco*, spécialement écrit pour les adieux définitifs, dit-on, de Frédérick Lemaître au public; puis rappelons pour mémoire deux re-

1. Acteurs principaux : *Cabrito*, Mélingue; *Philippe IV*, Lacressonnière; *Sylvana*, Page.

prises : en mai, les fameux *Mousquetaires*, de MM. Al. Dumas et Aug. Maquet; en septembre, *le Vieux caporal*, drame en cinq actes de MM. Dumanoir, Dennery et de Groot, et passons à des théâtres de drames qui nous arrêteront encore moins longtemps.

9

Théâtre du Cirque et autres théâtres de drame secondaires : Simple énumération.

Pour payer entièrement notre dette au genre de drame qui s'épanouit tous les soirs sur les diverses scènes du boulevard, nous aurions encore bien des analyses à présenter; mais peut-être trouvera-t-on qu'une revue de plus en plus rapide de pièces destinées à un public pour lequel la valeur littéraire est une des moindres causes de succès, suffit à l'objet et au plan de cet ouvrage.

Au théâtre du Cirque, où l'administration de M. Hostein vient de remplacer celle de M. Billon, nous trouvons successivement : *Maurice de Saxe* (22 janvier), drame historique et militaire en cinq actes, avec prologue et quinze tableaux, de M. Paul Foucher; *les Ducs de Normandie* (12 mars), drame historique en cinq actes et onze tableaux, de MM. Cormon et Grangé; *Fanfare* (avril), drame en cinq actes et douze tableaux de M. Labrousse; *Cri-Cri* (15 août), grande féerie en trois actes et trente-deux tableaux, de quatre auteurs, G. Hugelmann, Pauline Thys, H. Borssat, et Fanfernot; sans compter, à la fin de juin, la reprise des *Frères de la côte*, drame en cinq actes de M. E. Gonzalès et M. H. de Kock.

Au théâtre Beaumarchais, si fécond en pièces de débuts, nous trouvons, cette année, quatre petites pièces en un acte :

Ah! il a des bottes Bastien (5 mars), vaudeville de M. Ch. Blondelet; *Le diable au corps* (28 mars), féerie-vaudeville du même; *la Contagion* (25 mai), comédie spirituelle de Mme Marcelli, pseudonyme, dit-on, d'une grande dame; *Dans un bouton d'habit* (18 juin), vaudeville de M. G. de Reiffenberg; puis un vaudeville en trois actes, *Mme Croquemitaine ou les souterrains de la Roche-Noire* (20 mars), de MM. H. de Kock et Ch. Cabot; enfin deux drames en cinq actes : *l'Orgueil* (30 mars), de MM. Dunan-Mousseux et Llaunet, et *l'Étoile du bocage* (3 septembre), de M. P. Mangin. — Ajoutons, pour en finir avec les drames éclos en 1859, *l'Amour* (décembre), drame en cinq actes de M. Paulin Niboyet, représenté sur le petit théâtre Saint-Marcel, aujourd'hui dirigé par M. Bocage.

10

Scènes de genre : Palais-Royal et Variétés. Leur place dans cet ouvrage.

Les pièces de genre, comédies, vaudevilles, bouffonneries, parodies, représentées sur les scènes qu'il nous reste à parcourir, sont si nombreuses qu'il nous est impossible de leur consacrer un compte rendu, si court qu'il soit. Une simple énumération des titres, avec la mention de la date de naissance, du nombre des actes, des noms des auteurs, suffit à la tâche que nous avons à remplir. Un souvenir est dû pourtant à ces produits spontanés de la gaieté française, qui causent à un si nombreux public quelques heures de plaisir. Les personnes trop sévères qui nous ont reproché de donner place dans cet ouvrage à des créations dramatiques si frivoles, lorsque, hors du théâtre, nous sommes forcé de négliger, faute d'espace, tant d'œuvres sérieuses, voudront bien remarquer trois choses : d'abord, les soixante ou septante mentions accordées au répertoire des scènes

secondaires, nous prennent à peine trois ou quatre pages; puis plusieurs des noms qui signent ces œuvres légères, ces simples bluettes, se sont popularisés par dix, quinze et vingt ans de succès; enfin, s'il nous est impossible d'être complet à l'égard des livres dont le nombre est illimité, ce n'est pas une raison pour que nous dédaignions de l'être à l'égard du théâtre où des conditions spéciales et plus difficiles de publicité limitent le nombre des œuvres qui parviennent à se produire. Nous continuerons donc de réunir ici le plus complétement possible les éléments de notre histoire et de notre bibliographie dramatiques.

Au Palais-Royal, la muse bouffonne a été, comme à son ordinaire, d'une assez grande fécondité; voici ses produits: l'*Avocat d'un grec* (9 janvier), comédie en un acte de MM. Labiche et Lefranc; *Une tempête dans une baignoire* (27 janvier), vaudeville en un acte, pour un seul acteur, de MM. Gabriel et Dupeuty; *Ma nièce et mes ours* (2 février), folie-vaudeville en trois actes de MM. Clairville et de Frascati, pseudonyme d'un homme de lettres devenu financier et propriétaire de l'hôtel de ce nom (M. Millaud); les *Suites d'un bal manqué* (7 mars), folie-vaudeville en un acte de MM. Marc-Michel et Siraudin; l'*Amour, un fort volume, prix 3 francs 50 centimes* (16 mars); parodie du livre de M. Michelet, par MM. Labiche et Martin; *une Giroflée à cinq feuilles* (1er avril), comédie-vaudeville en un acte de MM. Varin et Montagne; *Elle était à l'Ambigu* (5 avril), comédie-vaudeville en un acte de MM. Siraudin et Bernard; *le Dada de Paimbœuf* (15 avril), comédie-vaudeville en un acte, de MM. A. Monnier et E. Martin; *la Clef sous le paillasson* (23 avril), comédie-vaudeville en un acte de MM. Grangé et de Najac; *la Chèvre de Ploërmel* (30 avril), à-propos en un acte de MM. Dupin et Delacour; *une Jambe anonyme* (7 mai), vaudeville en un acte, de MM. A. Robert (Basset) et Deforges; *Tant va l'autruche à l'eau...* (31 mai),

à-propos-vaudeville patriotique en un acte, de MM. Grangé et L. Thiboust; *le Banquet des Barbettes* (17 juin), vaudeville, de MM. Clairville et Jules Cordier; *la Fête des loups* (2 juillet), comédie en trois actes de MM. Grangé, Thiboust et de Najac; *les Méli-mélo de la rue Meslay* (3 septembre), comédie-vaudeville en un acte, de MM. M. Michel et Ad. Choler, grand succès de gaieté; *les Turlutaines de Françoise* (9 septembre), vaudeville en un acte, de MM. N. Fournier, Laurencin et Varin; *Tu ne l'auras pas, Nicolas!* (7 septembre), opérette, de MM. Lambert et Mangeant; *Voyage autour d'une marmite* (29 novembre), de MM. Labiche et Delacour; *Coquesigrue poli par l'amour* (1er décembre), en un acte, de MM. A. Monnier et E. Martin; enfin, l'*Omelette du Niagara* (24 décembre), revue en trois actes de MM. Dormeuil père et L. Thiboust, couronnant par une folie générale toutes les folies de l'année.

Le théâtre des Variétés n'a pas été beaucoup moins fécond; nous y trouvons : *Un truc de mari* (13 mars), vaudeville en un acte de MM. R. Deslandes et Moreau; *C'est l'amour, l'amour, l'amour....* (22 mars), comédie-vaudeville en un acte, de MM. Dumanoir et H. Lucas, autre parodie de l'*Amour* de M. Michelet; *Amoureux de la bourgeoise* (4 avril), vaudeville en un acte, de MM. Siraudin et Ad. Choler; *le Pays aux échasses* (4 avril); vaudeville en un acte, de MM. Ch. Cogniard et Clairville; *le Capitaine Chérubin* (3 avril), comédie-vaudeville en un acte, de MM. Dumanoir et Thiboust: *l'École aux Arthurs* (30 avril), comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Anicet Bourgeois et Labiche; *un Fait-Paris* (23 juillet), comédie-vaudeville en un acte, de M. Léon Halévy; *les Chevaliers du pince-nez* (16 août), vaudeville en deux actes, de MM. Grangé, Deslandes et Thiboust; *Paris hors Paris* (30 août), vaudeville en trois actes et quatre tableaux, de MM. Clairville et Lopez; *les Compagnons de la truelle* (22 septembre), pièce populaire en

trois actes et neuf parties, de MM. Th. Cogniard et Clairville; *Monsieur Jules* (31 octobre), comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Lurine et R. Deslandes, que nous avons déjà signalée comme le vrai type du père prodigue[1]; *Ce scélérat de Poireau* (5 novembre, vaudeville en un acte, de MM. P. Mercier et de Jallais; *Il n'y a plus de grisettes* (même jour), vaudeville en un acte, de MM. Delaporte et Laurencin; enfin, *Sans queue ni tête* (17 décembre), grande revue de l'année en trois actes et dix-huit tableaux, de Th. MM. Cogniard et Clairville.

II

Scènes de genre secondaires : Folies-Dramatiques, Délassements, Théâtre-Déjazet, etc. — Conclusion.

Plusieurs des auteurs précédents se retrouvent au théâtre des Folies-Dramatiques, qui est pour tant de débutants le vestibule de plus grandes scènes. Pour abréger, groupons, d'abord par ordre chronologique, mais sans indication de jour, toutes les pièces en un acte : *les Deux maniaques*, de MM. Ad. Choler, Colliot et S. Lapointe; *les Premières années de Fanfan la tulipe*, de MM. Clairville et de Jallais; *Arsène et Camille*, de MM. Thiéry et Dupeuty; *On n'est jamais trahi que par les siens*, de MM. Narcisse Fournier et E. Frébault; *la Clarinette mystérieuse*, de MM. Moinaux et Commerson; *un Brelan de Turcos*, de M. Thiéry; *les Trois cerfs-volants*, de M. P. Avenel; *l'Éventail de Géraldine*, de MM. Mouchelet et Chanu; *On a souvent besoin d'un plus pauvre que soi*, de M. Augé de Beaulieu; *Taureau le brasseur*, de MM. Raimbault et Salvat; *l'Embuscade*, de M. P. Boisselot; *le Bon petit diable*, de Mme Rouy; *Pianos à vendre*, de MM. Boudon et Grenier.

1. Voy. ci-dessus, p. 214.

Les pièces plus importantes ou du moins plus étendues de la même scène sont : *le Carnaval des blanchisseuses* (31 janvier), vaudeville en quatre actes, de MM. P. Boisselot et Hugot; *les Enfants du travail* (22 mars), pièce populaire en trois actes et neuf tableaux, de MM. Clairville et de Jallais; *la Jarretière rose* (30 avril), vaudeville en deux actes, de MM. Dutertre et Ch. Deslys; *En Italie!* (14 mai), en trois actes de M. Thiéry; *la Chanson de Margot* (11 juin), vaudeville en deux actes, de MM. Vernier et Jautard; *la Course aux canards* (26 juin), vaudeville en trois canards, de MM. de Jallais et Thiéry; *les Typographes parisiens* (21 juillet), drame en cinq actes, de MM. de Charmal et Augé de Beaulieu; *Paris s'amuse* (8 septembre), vaudeville en trois actes et six tableaux, de MM. Choler frères; *un soufflet de l'amour* (22 octobre), vaudeville en deux actes, de MM. Montagne et Reneaume; *la Femme de Jephté* (4 octobre), vaudeville en trois actes, de MM. Chivot et Duru; *l'Aveugle de Bagnolet* (31 octobre), vaudeville en trois actes, de MM. Guénée et Ch. Deslys; *le Masque de velours* (24 novembre), vaudeville en deux actes de MM. Delaporte et Paër; enfin, suivant l'usage et pour finir, *Vive la joie et les pommes de terre* (20 décembre), revue de 1859 en trois actes et seize tableaux, de M. Thiéry.

Nous pouvons citer encore sur d'autres scènes interieures : aux Délassements-Comiques, *les Bébés* (avril), vaudeville en trois actes de MM. de Jallais et J. Renard; *Sur la frontière* (8 mai), à-propos en un acte de M. A. Avocat; *Il n'y a plus d'enfants* (7 septembre), cauchemar en trois actes et neuf tableaux, de MM. H. de Kock et Ern. Blum; *les Délassements en vacances* (28 octobre), en trois actes et vingt tableaux, de MM. Ern. Blum et A. Flan, *la Toile ou mes quat' sous* (24 décembre), revue de 1859, en 5 actes et vingt tableaux, de MM. Jallais et Renard; au Luxembourg, *Monsieur Gogo* (8 octobre), comédie-vaudeville en

cinq actes, de MM. P. de Kock et Frédéric Lemaître fils; au théâtre Séraphin, qui n'est pas ordinairement de notre compétence, *la Fée des lauriers roses*, signée des initiales transparentes Ed. Pl.... (Plouvier); enfin, au théâtre Déjazet, l'ancien théâtre des Folies-Nouvelles, *les Premières armes de Figaro* (27 septembre), pièce en trois actes, de MM. Vanderburch et Sardou, écrite pour l'inauguration de la direction nouvelle.

Telle est, à part les librettos écrits pour les théâtres lyriques et qui appartiennent moins à l'histoire littéraire qu'à l'histoire musicale de l'année, — telle est, la carrière fournie en 1859 par la littérature dramatique. L'année a été mauvaise. Sur les scènes secondaires, une stérile fécondité; sur les grandes scènes, peu d'œuvres, et dans ce petit nombre, point ou presque point d'études sérieuses et faites pour l'avenir; la poésie absente, ou à peu près, sur notre premier Théâtre-Français, et assez médiocrement représentée sur le second; la véritable comédie remplacée par des drames-vaudevilles sans couplets; partout le besoin de faire vite et non de bien faire; une confiance malheureuse des directeurs et des auteurs en renom dans le succès assuré d'avance aux moindres œuvres par l'accroissement de la population et l'affluence des étrangers; aucun effort, aucun sacrifice pour faire l'éducation littéraire du public, plus docile qu'on ne croit, pour épurer son goût, au lieu de flatter ses caprices, pour relever enfin, dans toutes ses sphères, le niveau de l'art. On dit qu'un directeur repoussait un jour une comédie de mœurs en cinq actes et en vers par cette fin de non-recevoir : « Mais j'ai une femme et des enfants à nourrir! » La réponse est excusable de la part d'une direction qui exploite un théâtre à ses seuls risques et périls, mais les directeurs de nos théâtres subventionnés n'ont point de femme et d'enfants à nourrir, ou du moins la munificence de l'État, en venant à leur secours,

leur impose d'autres devoirs. C'est à eux à donner l'exemple et l'impulsion, à susciter les efforts, à encourager les honorables succès. Quand nous voyons sur notre première scène française un pareil dénûment, et chez son active rivale de la rive gauche, quelques paillettes d'or au milieu d'un tel alliage, nous nous sentons indulgent pour les scènes inférieures qui, sans se préoccuper des intérêts de la littérature, se contentent des succès faciles et éphémères; nous applaudissons plus que nous ne voudrions des œuvres incomplètes, et peut-être d'une portée dangereuse, mais qui révèlent au moins le travail sérieux, la patience de l'observation, le sentiment de l'art.

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE.

MÉLANGES.

1

Une œuvre de maître en critique. M. Villemain.

A défaut de voix jeunes et nouvelles pour protester contre l'abaissement littéraire reproché à notre époque, les anciennes voix, si aimées de la génération de 1830, se raniment et retrouvent toute leur vigueur, toute leur éloquence. Il y a, il y aura toujours autre chose que des cendres inertes au foyer sacré de la poésie. Tandis que M. Victor Hugo renaît poëte, dans son exil, voilà que M. Villemain, en racontant le passé de la poésie par excellence, la poésie lyrique, lui prédit des destinées immortelles, et malgré les triomphes apparents de la réalité prosaïque, l'invite à rentrer dans son imprescriptible domaine, l'idéal. Cherchant ses modèles bien loin et bien haut, il a entrepris de traduire en belle et simple prose les *Hymnes de Pindare;* aujourd'hui il les fait précéder d'*Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*[1]. Cette introduction ne forme pas moins d'un grand volume, et, sous le modeste titre d'*Essais*, elle est une histoire de la poésie lyrique dans tous les temps et dans presque tous

1. F. Didot frères, in-8.

les pays, histoire complète ou, du moins, habilement proportionnée, pleine d'intérêt et de mouvement.

Deux parties composent naturellement cette histoire : l'antiquité et les temps nouveaux. L'antiquité remonte aux premiers begayements de la poésie classique et de la poésie sacrée, et finit avec le polythéisme romain; les temps nouveaux commencent avec la liturgie chrétienne, dans les catacombes, et aboutissent, sans s'y arrêter, aux pressentiments d'un avenir inconnu. Dans ces deux périodes la poésie lyrique est étudiée chez les peuples qui ont une influence littéraire ou une mission civilisatrice.

Évidemment, la Grèce dans l'antiquité, a le premier rang, et dans la Grèce, Pindare, le type par excellence et l'éternel modèle du lyrisme. M. Villemain en fait le centre principal de ses études. Il esquisse le caractère de son génie, et, cherchant quel type moderne peut le mieux en donner l'idée, il trouve de grandes analogies entre l'élévation lyrique du poëte Thébain et la sublimité oratoire de Bossuet. Des citations curieuses montrent que ce rapprochement n'est pas un paradoxe, et des explications ingénieuses font comprendre qu'il n'a rien de fortuit. Les remarques historiques et critiques sur Pindare sont mêlées à des considérations générales, sur l'essence même de la poésie lyrique, son caractère oriental, sur ces rencontres naturelles du génie humain où les esprits superficiels sont si souvent tentés de voir des imitations. Une étude sur l'ode hébraïque trouve ici sa légitime place.

En Grèce, comme chez tous les autres peuples, M. Villemain ne circonscrit pas la poésie lyrique dans les œuvres des poëtes lyriques proprement dits. Il la considère dans les antiques traditions, dans les épopées, dans les poésies philosophiques, dans les chœurs de la tragédie et de la comédie. Il la montre sous toutes les formes : religieuse, populaire, politique, guerrière, savante, passionnée, voluptueuse, élégiaque; il marque le caractère qu'elle

reçoit tour à tour du génie d'une époque, d'une race, d'un homme, et il éclaire, suivant la méthode jadis familière à l'illustre professeur, l'histoire des lettres de toutes les lumières de l'histoire générale.

La Grèce, la Judée et Rome occupent seules M. Villemain, dans l'ancien monde. L'ère nouvelle a plus de variété. Le lyrisme chrétien, pendant plusieurs siècles, est à la fois de toutes les nations : il s'épanouit, selon les lois qui lui sont propres, dans tout le monde romain, dans l'Italie, dans la Gaule, dans l'Espagne, dans l'Asie ; mais au caractère général de l'inspiration chrétienne se mêle, suivant les pays et les langues, l'influence des traditions particulières, sociales ou géographiques. Prudence, Saint Paulin de Nole, Grégoire de Nazianze, Synésius de Ptolémaïs, etc., sont des types très-divers d'une même évolution poétique. La diversité s'accuse davantage au sein des nationalités modernes, et la poésie lyrique, dans le Midi ou dans le Nord, suivant les races qui prédominent et les institutions qui se fondent, reflétera par ses contrastes toutes les inégalités de la civilisation.

Voilà le magnifique cadre de M. Villemain. Avec quel talent et quelle conscience il le remplit, il était facile de le supposer, en songeant que, dans ce temps de productions hâtives, improvisées, l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie française, n'a rien laissé échapper de sa plume qui ne soit achevé, digne de lui-même et de l'attente du public. Sur les poëtes de l'antiquité grecque et latine, il n'a pas affecté de prodiguer les trésors d'une érudition qui n'eût pas été à sa place dans un pareil livre. Des grands travaux des Boeckh, des Müller, des Lobeck ou des Boissonnade, il prend les résultats les plus importants et y ajoute ceux de ses propres recherches. Sa science est à la fois sobre et sûre. Son goût exercé et exquis, se montre plus que son savoir. Il ne cite pas les choses les plus rares, mais les choses les plus belles, celles qui font le mieux

connaître le génie d'un homme ou d'un siècle. Et comment les cite-t-il ! par des traductions d'une exactitude minutieuse et d'une simplicité parfaite, sortes de voiles transparents jetés sur l'original, et qui en laissent voir la grâce ou la force. M. Villemain, par son exemple, donnerait raison à ceux qui prétendent qu'on ne peut traduire les poëtes anciens, comme les prosateurs eux-mêmes, qu'en prose. Après avoir donné un échantillon malheureux de la traduction en vers de Pindare par Lamotte qui « n'approche pas plus, dit-il, du tour noble et léger et de la dignité sereine du poëte, qu'il n'en avait ailleurs atteint la sublime grandeur, » il ajoute : « son froid ciseau gâtait l'Apollon comme le Jupiter olympien. Une traduction toute littérale pourrait mieux sauver quelque chose du modèle : ce serait du moins le plâtre de la statue. »

Les reproductions de M. Villemain, plâtres ou marbres, sont dignes de figurer dans un musée d'antiques. Grâce à sa traduction nouvelle des hymnes de Pindare, nous aurons dans notre langue l'œuvre la plus complète de la poésie lyrique, sans contrefaçon ni altération ; grâce aux morceaux chosis des poëtes lyriques de toutes les époques jetés comme pièces justificatives dans ce volume d'*Essais*, nous pouvons nous faire une idée juste du développement du génie lyrique aux divers âges de l'humanité.

On pense bien que l'illustre professeur a dû traiter avec compétence toute l'antiquité grecque et latine, depuis les hymnes homériques ou orphiques jusqu'au *Pervigilium Veneris*, tirant de l'ombre les noms obscurs, mettant en pleine lumière les grands noms. Nous avons aussi indiqué les développements consacrés à la poésie lyrique chrétienne jusqu'à la Renaissance et de la Renaissance au siècle dernier. Mais peut-être devons nous signaler la part inattendue faite à la poésie lyrique contemporaine. Excepté l'Allemagne, pour laquelle M. Villemain renvoie modestement à des auteurs français qui connaissent la langue de

ce pays, il conduit l'histoire lyrique de toutes les nations jusqu'à nos jours. La poésie septentrionale est particulièrement considérée sous le type britannique; et après Marlow, Schirley, Cowley, Gray, Coleridge et Byron, le vertueux évêque de Calcutta, Reginald Heber, lui montre une transformation du génie anglais dans l'Inde, une résurrection originale de l'antique lyrisme de Synésius. En Italie, M. Villemain ne s'arrête qu'au grand nom contemporain de Manzoni. En Espagne, il suit aussi loin que possible les destinées de la poésie lyrique, et des études très-intéressantes sur Heredia et sur Mme Avellaneda nous montrent les premiers fruits de l'influence américaine et de l'imitation française dans la langue espagnole.

Pour la France, il ne s'arrête pas à André Chénier; il s'aventure d'un pas assuré sur un terrain brûlant. Il caractérise la poésie lyrique dans Béranger, Lamartine, Victor Hugo. Il est impossible de parler des vivants avec plus d'indépendance et de respect, de délicatesse et de fermeté. La *Grand-mère* ou le *Vieux sergent* du chansonnier populaire, l'*Isolement* et *le Lac* du poëte religieux des *Méditations*, les *Orientales* ou les *Feuilles d'automne* le trouvent aussi juste qu'une ode de Pindare, un fragment de Simonide, un psaume du roi-prophète. Le talent du plus jeune de nos derniers maîtres arrête surtout ses regards complaisants. Il semble vouloir consoler l'homme frappé par nos fortunes politiques, en faisant briller au front du poëte l'auréole du génie. Lui qui sait si bien ce qu'un goût sévère peut blâmer dans des œuvres si mêlées, il ne veut pas que l'on oublie les beautés éternelles dont M. V. Hugo aura enrichi notre langue et notre littérature.

Cette revue brillante des destinées de la poésie lyrique a une conclusion consolante. M. Villemain, comme l'*auteur* d'*André*, comme nous-même, ne croit pas que la poésie soit morte, la poésie lyrique moins que toute autre. Prête à

éclore ou à renaître au premier souffle de l'enthousiasme, ce souffle peut lui venir, inattendu et puissant, de tous les points de l'horizon humain. La religion, la politique, la patrie, l'humanité, la science l'ont inspirée et peuvent l'inspirer encore. Au sein même des peuples les plus servilement attachés à des intérêts mesquins, égoïstes, un incident, une question, une crise peuvent imprimer à toute une génération un noble élan. Ce sera une guerre d'indépendance, l'abolition d'un monstrueux abus, une révolution ramenant la liberté. Sous l'empire des circonstances, la puissance de création littéraire qui manque encore à l'Amérique, peut s'y manifester tout à coup et prendre des développements supérieurs.

M. Villemain se demande, dans son beau langage : « Sera-t-elle longtemps attardée et comme étouffée sous le poids du progrès actif de tous et du mouvement de chaque jour, par un effet presque analogue à cette loi de la discipline et du grand nombre qui, dans la masse des immenses armées modernes et leurs efforts savamment simultanés sous les feux qu'elles bravent, laisse moins entrevoir la part de l'héroïsme et de l'inspiration générale ? »

Puis il répond sans faire acception de pays, afin de laisser à tous une même espérance :

« Nous ne saurions le dire. Mais dans le génie comme dans la foi, il y a toujours des élus de Dieu; et tant que l'enthousiasme du beau moral ne sera pas banni de tous les cœurs, tant qu'il aura pour soutien toutes les passions honnêtes de l'âme, il suscitera par moment l'éclair de la pensée poétique; il éveillera ce qu'avaient senti les prophètes hébreux au jour de l'oppression ou de la délivrance, ce que sentait ce roi de Sparte, lorsqu'à la veille d'une mort cherchée pour la patrie, il offrait, la tête couronnée de fleurs, un sacrifice aux Muses. Religion, liberté, patriotisme, culte des lois, amour des arts, où que vous soyez, il peut toujours, quand vous êtes, s'élever un poëte lyrique. »

2

Le dix-septième siècle. Début et apogée. MM. Demogeot et Deltour.

Le dix-septième siècle, le grand siècle, comme on dit, est le siècle favori de l'Université, l'objet inépuisable de ses études, le thème préféré de ces cours publics qui se résument si souvent dans de bons livres. Les différentes périodes de ce siècle, les hommes et les œuvres qui les dominent tour à tour, ont été maintes fois l'objet de travaux particuliers les plus remarquables. Mais jusqu'ici personne, parmi tant de laborieux professeurs, n'avait osé entreprendre en grand l'histoire complète du dix-septième siècle, et de concentrer, dans des proportions dignes du sujet, les résultats de tant de recherches spéciales. M. Demogeot vient d'aborder cette tâche, en publiant un premier volume intitulé : *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle avant Corneille et Descartes*[1]. « Ce volume, dit-il, servira probablement d'exorde à un ouvrage que je médite depuis longtemps, l'histoire littéraire de la France au dix-huitième siècle. » Il faut souhaiter que ni le temps, ni les forces ne fassent défaut à l'ingénieux auteur de l'*Histoire de la littérature française*[2], pour l'accomplissement de cette œuvre, qui manque à la gloire de l'Université, et qui importe aux lettres françaises.

M. Demogeot n'est pas de ceux, qui, complices du mot injuste de Voltaire, disent si volontiers *le Siècle de Louis XIV*. « C'est trop oublier à la fois Henri IV et Richelieu, dit-il, si l'on ne veut pas parler de Louis XIII. » Il a bien vu que tout ce qu'il y a de plus glorieux sous Louis XIV, a pris naissance avant lui, comme les plus beaux génies du siècle

1. Hachette et Cie, in-8.
2. In-12, Collection de l'*Histoire universelle* de M. Duruy.

d'Auguste étaient nés sous le régime précédent. Louis le Grand a eu le bonheur de voir éclore entre ses mains ce qu'avaient semé ses prédécesseurs. Quelles agitations fécondes en effet au seizième siècle! Quel éveil de toutes les idées avait produit ce retour passionné vers l'antiquité! Combien le rôle d'Henri IV fut ensuite utile, et celui de Richelieu imposant! « Henri IV, dit M. Demogeot, avait calmé et discipliné les esprits sans les éteindre; Richelieu établit une administration toute monarchique, un despotisme de toutes pièces, dont le principal défaut était d'exiger au sommet la présence d'un grand homme. Le fils d'Anne d'Autriche, et c'est là sa gloire, fut assez fort pour remplir cette place. Louis XIV fut la justification de Richelieu. »

C'est donc du dix-septième siècle, sous Richelieu et, avant lui, sous Henri IV, que M. Demogeot veut écrire d'abord l'histoire littéraire. Ce n'est pas le spectacle de l'esprit français dans toute sa splendeur qu'il va nous donner; c'est celui de son aurore encore indécise et des progrès lents de cette grande lumière qui se lève sur la France et sur le monde. Corneille et Descartes sont encore au-dessous de l'horizon, et la pensée s'essaye, dans sa double forme de la poésie et de la prose, avec moins de fermeté que de grâce : « C'est le rossignol et non l'alouette, dit M. Demogeot, suivant la charmante expression de Shakspeare, dont les sons viennent frapper notre oreille attentive.... non ce n'est pas encore le jour. »

Ce n'en est pas moins une société intéressante sous le rapport littéraire que celle de ces premières années du dix-septième siècle. Les deux règnes d'Henri IV et de Louis XIII forment la division très-naturelle de cet âge de transition. Sous le premier règne, à l'apaisement qui s'opère dans les choses politiques répond le sentiment naissant de la discipline, de l'ordre, de la méthode, dans les choses de l'esprit. L'imagination se corrige de la folie et

de la licence; l'érudition devient moins hérissée et plus accessible; la poésie tend à parler la langue de tout le monde; les généraux, les hommes d'État, les magistrats étudient, écrivent; le sens pratique donne à la langue plus de fermeté, sans la dépouiller de la grâce de la jeunesse.

Cette transformation est suivie par M. Demogeot dans la poésie et dans la prose. Il en montre la marche et les progrès; il en démêle les causes; il fait la part de chaque écrivain dans le mouvement général auquel cèdent eux-mêmes ceux qui paraissent le conduire. Il met en relief le caractère des œuvres et les fait connaître par un système habile de citations; on en pourra juger par l'analyse des ouvrages d'agriculture du seigneur Olivier de Serres, de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Salles, de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, des ouvrages philosophiques de Camus et de Charon, des mémoires ou travaux historiques de Jean de Saulx-Tavannes, de Sully, de l'Étoile, de de Thou, d'Aubigné, de Brantôme, de Matthieu, d'Henri IV, etc., des livres d'érudition de Scaliger et Cazaubon, des papiers diplomatiques de d'Ossat, de du Perron, de du Plessis-Mornay, etc. Dans tous ces livres nous trouvons un mélange charmant d'élégance naïve et de bon sens, d'érudition courtoise, et de comparaisons fleuries. La langue est riche jusqu'à la profusion de mots, de tours, d'images. Elle a la confiance et la fougue de la jeunesse, un babil intarissable; les derniers frémissements des controverses religieuses et des agitations politiques, entretiennent la verve, la vigueur, sans pousser à la violence.

La poésie subissait une réforme plus sévère que la prose. Desportes et Bertaud continuaient encore, mais avec plus de sagesse, la tradition de Ronsard, lorsque « Enfin Malherbe vint. » Voilà un nom auquel on comprend que l'historien s'arrête : voilà une influence peut-être moins utile qu'on ne l'a cru généralement, mais du moins décisive. Malherbe efface d'un trait de plume les trois quarts

des œuvres de ses devanciers et de ses contemporains; il dépouille la langue de la moitié de sa richesse; mais il lui apprend à se servir des mots qu'il lui laisse. On appelle cela épurer le dictionnaire, dégasconner la cour, réduire la muse aux règles du devoir; on aurait pu dire : appauvrir le génie français, refroidir la poésie et substituer à la littérature la grammaire. Malherbe a naïvement conscience d'être moins poëte que grammairien, il s'appelle un « excellent arrangeur de syllabes. » Tout ce qu'on touchait avant lui, disait-on; devenait rose : il veut, lui, la sobriété dans les ornements comme dans la pensée. Il est le chef de « ces écrivains décharnés » auxquels ne peut pardonner Mlle de Gournay : mais il a autant de bon sens que peu d'enthousiasme, et son grand mérite est de rappeler aux poëtes qu'ils n'écrivent pas pour eux-mêmes ni pour un cercle d'initiés, de courtisans, pour une coterie, mais pour la nation, qui est le véritable public.

On oublie de nouveau ce précepte sous Louis XIII, dont le règne, suivant M. Demogeot, est surtout celui de la société polie; « L'histoire de la littérature n'est guère alors que l'histoire des cercles mondains qui la protégent. » Ici les réunions des grands seigneurs et des gens de lettres tiennent beaucoup de place. L'hôtel de Rambouillet, en première ligne, a plus d'influence que n'en aura jamais l'Académie française. C'est le rendez-vous des précieuses qui se chargent de dévulgariser la langue, déjà dégasconnée par Malherbe. On y adore Marini avec sa tendresse fleurie et ses belles manières castillanes. On y raffole de Voiture qui offre aux beaux esprits « le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. » On y estime au plus haut point dans Balzac le modèle des gens qui écrivent pour écrire, et qui n'ont besoin ni d'idées ni de passions pour remplir et arrondir une période. M. Demogeot nous fait entrer dans des cercles moins aristocratiques et plus littéraires. Nous assistons aux samedis de Scudéry, où trône, à côté de la

Sapho du Marais, le bon Chapelain; puis aux mercredis de Ménage, dont les *Mercuriales* inspiraient à ses amis plus de crainte que d'estime. A côté des salons il y a aussi un demi-monde littéraire qui se réunit à la taverne et au cabaret. On y aime la joie et les franches lippées, autant que la poésie; on s'intitule sans vergogne la Confrérie des bouteilles; Théophile de Viau, Gérard de Saint-Amand, Faret, Saint-Pavin, Scarron, tout en vivant en épicuriens, font des vers plaisants, ingénieux, où se conservent, en face des transformations de l'esprit français, la verve et la malice gauloises.

Ces réunions littéraires sont tellement dans le goût du temps que Richelieu en veut fonder une qui ait pour mission de veiller à perpétuité à la conservation et au développement de la langue; c'est l'Académie française, dont la principale tâche, sinon la tâche unique, est, dès cette époque, son dictionnaire. Il faut voir les premiers orages de « cette république naissante, » comme dit Pélisson, où l'on cabale pour l'élection des mots; république oligarchique et aristocratique qui, pour terminer ses débats, en appelle aux grands seigneurs, aux femmes lettrées, aux courtisans et aux auteurs qu'on regarde comme « initiés aux mystères du langage. »

Richelieu a en outre son académie particulière, son académie de campagne. Ses prétentions littéraires sont connues; M. Demogeot les met dans tout leur jour; il nous montre le tout-puissant cardinal, prenant, comme il dit lui-même, son plus grand plaisir « à faire des vers dramatiques. » « Faire le bonheur de la France, comme dit Bois-Robert, » ne vient qu'après. Il a tout un personnel de collaboration dans lequel il a enrégimenté le jeune Corneille, qui n'a pas assez de souplesse pour y rester longtemps. Il patronne généreusement les poëtes qu'il aime; malheureusement il n'aime pas les meilleurs; et il paye cinquante pistoles quatre mauvais vers de Colletet, en di-

sant que « le roi n'est pas assez riche pour payer le reste. » Et cependant son influence n'est pas stérile, il suscite de généreux efforts, et imprime à toute notre littérature quelques-uns des grands caractères qu'elle doit garder.

Telle est la période de formation qui ouvre notre dix-septième siècle. M. Demogeot retrouve un fil dans ce labyrinthe, une tradition dominante au milieu de tous ces efforts, un but commun à toutes ces aspirations; il voit, au seuil d'une glorieuse époque, se former la colonne lumineuse qui doit conduire le peuple élu à ses brillantes destinées. Corneille et Descartes, Pascal et Bossuet, qui sont déjà nés, vont paraître sur la scène préparée pour eux, et « le spiritualisme chrétien, devenu l'âme de la nation, produira le génie sous toutes les formes. »

Cette conclusion suffit à faire comprendre la nature des vues que M. Demogeot porte dans l'histoire littéraire. Il est de cette école qui voit dans la suite des faits la manifestation d'un plan, et qui confie à la Providence les destinées intellectuelles d'un peuple aussi bien que ses destinées politiques. Méthode pleine de grandeurs, mais aussi de dangers ! Quand on croit avoir le mot d'une énigme, la clef d'un système, il est bien difficile de ne pas subordonner les faits au besoin de l'interprétation. Que l'historien des lettres ne s'enferme pas dans la formule : *scribitur ad narrandum*, rien de plus juste. Qu'il juge : c'est son droit, c'est son devoir. Une histoire littéraire sans jugement serait la plus insipide des nomenclatures. Qu'il tire même des faits particuliers des conclusions générales, c'est à ce titre qu'il fera une œuvre utile. Mais je ne voudrais pas qu'il eût une thèse à soutenir dont la conclusion s'impose d'avance aux faits. Or cette théorie du spiritualisme chrétien, « qui devient l'âme de la nation » et qui produit le génie sous toutes ses formes, a bien un peu l'air de ces fastueux programmes que le mieux est d'oublier à l'heure de l'exécution, et de ces préfaces solennelles pour lesquelles,

Dieu merci, le livre n'est pas fait. L'élément spiritualiste et chrétien conquiert, il est vrai, une large place dans le développement de notre littérature au dix-septième siècle; mais s'il domine, il n'étouffe pas les autres éléments, et il ne constitue pas, dans son essence abstraite, le caractère français. Ne pourrait-on pas montrer le siècle de Rabelais relié au siècle de Voltaire par une succession d'esprits plus français que chrétiens, et médiocrement spiritualistes, tels que Montaigne, Scarron, Saint-Évremond, La Fontaine, Molière lui-même, le disciple et l'ami de Gassendi? Et chez les représentants même du spiritualiste chrétien, Corneille, Racine, Bossuet, Fénelon, etc., combien d'autres influences viennent se combiner avec l'influence chrétienne! C'est d'abord, et pendant plus d'un tiers de siècle, celle de la pompeuse Espagne, qui n'exclut pas celle de l'étincelante Italie; puis viennent les Romains, ces autres Espagnols, vus à travers Lucain et Sénèque, et enfin la pure antiquité grecque, étudiée dans ses modèles originaux. Tous ces éléments se mêlent, toutes ces influences agissent ensemble tour à tour et contribuent à jeter dans l'unité d'une langue et d'une époque une inépuisable variété. Souvent l'unité est factice, apparente et pour ainsi dire officielle: ce sera une livrée de cour ou une mode tyrannique. Elle n'exprime pas le mouvement des esprits; elle ne relie pas le passé à l'avenir: elle ne prépare pas l'accord des idées dans une unité nouvelle et supérieure; tout au plus provoque-t-elle, par réaction, les révolutions du lendemain.

La vie littéraire d'une époque aussi longue que le dix-septième siècle, malgré la puissante unité que le despotisme fait régner en toutes choses, est encore dans la variété même des esprits, la variété des influences, la variété des œuvres. M. Demogeot, en poursuivant sa tâche, étudiera et mettra en relief cette triple variété, malgré lui-même, malgré les préoccupations générales du plan qu'il

semble s'être tracé. Car si les tendances élevées de son esprit le portent à des généralisations plus séduisantes que faciles à justifier, la précision et la sûreté de son savoir le mettent en garde, quand il expose les faits, contre les illusions particulières. S'il parle d'un auteur, il le connaît; d'un livre, il l'a lu. Il analyse, il expose, il raconte, sans se préoccuper, dans le détail, de l'application de son système. Voilà les hommes, grands ou petits, avec leur taille naturelle et non ramenés à la taille de convention qu'on nous avait annoncée. Pour un historien aussi instruit des faits et aussi sincère, le lit de Procuste n'est plus qu'un lit de parade.

L'exactitude des analyses, la justesse des appréciations particulières, la vérité des portraits, la conscience et le talent dans toute l'exécution, l'élégance soutenue du style, l'élévation des idées, feront du *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle* de M. Demogeot, s'il le complète, un des livres les plus instructifs et les plus intéressants que nous connaissions. Il le complétera sans doute, encouragé par les sympathies de tous les esprits curieux de notre histoire littéraire, si intimement liée à l'histoire même de nos destinées nationales.

Une intéressante monographie littéraire a été consacrée par M. F. Deltour au poëte qui représente le mieux le siècle proprement dit de Louis XIV, sous ce titre propre à piquer la curiosité : *les Ennemis de Racine*[1]. C'est sous un point de vue spécial une étude très-générale ; car le système dramatique de Racine est en quelque sorte le point culminant où vient aboutir tout le mouvement du théâtre classique, et autour de chacune de ses pièces s'agitent tous les intérêts et toutes les passions des deux moitiés d'un grand siècle en lutte l'une contre l'autre, sans que l'autorité de Louis XIV suffise à en comprimer le désaccord.

1. Didier et Cᵉ, et Aug. Durand, in-8, 443 p.

C'est l'histoire de ces luttes que M. Deltour a écrite; ce sont ces passions et ces rivalités d'écoles ou de personnes qu'il fait revivre. Il y trouve l'occasion de peindre une partie importante du dix-septième siècle, en montrant la place disputée qu'y prend un homme de génie; il étudie toutes les œuvres de celui-ci à propos de l'accueil que son siècle leur a fait.

Le tableau tracé par M. Deltour est très-intéressant; mais il est triste. Voilà donc à quel prix s'achète la gloire! Voilà de quels chagrins, de quels mécomptes les triomphes littéraires peuvent être suivis! D'implacables jalousies, d'injustes attaques, des dénigrements mesquins, des imputations odieuses, de grossières injures : voilà le prix de chacun des chefs-d'œuvres de Racine. Il n'a pas seulement des critiques, comme tous les hommes de génie ou seulement de talent en ont eu et en auront toujours; il a de véritables ennemis, et le titre que donne M. Deltour à son livre est malheureusement trop justifié.

Il l'est par les faits, que l'auteur distribue en deux parties. Dans la première, il passe une revue générale des principaux ennemis de Racine, analyse le caractère de ces inimitiés, et en recherche les causes. Il rappelle l'état où le théâtre se trouvait lors des débuts de Racine, et nous familiarise avec les poëtes en vogue que Racine allait éclipser. C'étaient Quinault, Boyer, Leclerc, Thomas Corneille, Boursault, Pradon, et Hélas! ou Holà! l'auteur d'*Agésilas* et d'*Attila*, le grand Corneille, qui écrivait encore pièces sur pièces, et qui, traitant les enfants de sa vieillesse avec une indulgence sénile, n'expliquait ses propres chutes et les succès de son rival que par des cabales de cour : car il disait encore dans son épître au roi, en 1676 :

« .... Les derniers n'ont rien qui dégénère;
. . . . Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna
. . . .

Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent;
Je faiblis, ou du moins, ils se le persuadent. »

A défaut de Corneille lui-même, il y avait, pour soutenir contre le nouveau venu sa gloire défaillante, sa famille et ses anciens partisans. Fontenelle, à leur tête, joignait à ce double titre celui d'auteur dramatique sifflé. Sa tragédie d'*Aspar* ne nous est plus connue que par une épigramme mordante de Racine lui-même. De là une animosité qui eut pour s'exercer le fameux *Mercure galant* : d'autres rédacteurs de ce journal, surtout Visé et Robinet qui passa ensuite à la *Gazette*, servirent ardemment la même haine. Cottin, Mlle de Scudéry, Mme Deshoulières apportèrent aussi leur contingent de rancune.

Racine avait encore contre lui tous les grands salons qui appartenaient à la société de la première moitié du dix-septième siècle, de grandes dames surtout : Mademoiselle, Mme de Montausier, Mme de Longueville, Mme de Nemours, Mme Lafayette, Mme de Sévigné, la duchesse de Bouillon; puis les maris de quelques-unes de ces dames ou leurs amis, et toute leur petite cour. Il avait aussi contre lui, à cause de son intimité avec Boileau, les ennemis particuliers de celui-ci; et l'on sait que le satirique n'en manquait pas. Il avait enfin pour ennemis les ennemis de Molière, son autre ami, dont les allégories dramatiques n'excitaient pas moins de haines à la cour que les personnalités satirique de Boileau. Ajoutez à cela le caractère irritable de Racine, l'incroyable talent pour l'épigramme que la nature avait uni en lui à une âme si tendre; et vous comprendrez que, si l'ami dévoué d'Arnaud, de Molière et de Boileau était aussi digne d'inspirer les plus vives affections que capable de les ressentir, c'était l'homme du monde que les circonstances et son propre tempérament condamnaient à susciter les plus nombreuses inimitiés. Toute cette revue générale, qui ne s'arrête qu'à la mort du poëte, est tracée par l'auteur des *Ennemis de Racine* d'une manière

large et lucide. Une foule de faits épars dans les *Ménagiana*, les *Ségrésiana* et autres *Ana*, sont ici ingénieusement groupés et forment un chapitre d'histoire littéraire plein d'intérêt et d'enseignement.

M. Deltour prend ensuite une à une les œuvres de Racine et résume les diverses attaques dont chacune d'elles a été l'objet, depuis *Alexandre* jusqu'à *Esther et Athalie*. Il fait connaître, le plus souvent au moyen de citations, les articles de journaux, les passages de livres et de mémoires qui s'y rapportent, les parodies, les épigrammes et les couplets qui circulèrent, les cabales formées contre l'auteur ou en faveur de ses rivaux, les tentatives d'imitations destinées à détourner au profit de ceux-ci ses plus grands succès. Il suit tout le mouvement, tout le bruit, toutes les agitations, qui vont redoublant sans cesse pendant vingt-cinq ans contre l'auteur à mesure que se produisent de meilleures œuvres. Une connaissance plus approfondie du génie même de Racine sort de cette histoire critique et anecdotique de chacune de ses pièces. Un jugement général se dégage facilement de tous ces jugements particuliers, et une appréciation équitable de Corneille et de Racine, tant de fois jugés par leurs œuvres seules, est pour l'historien le dénoûment de ces trop fameux débats dont leur rivalité a été la cause ou l'occasion.

La conclusion de tout ce spectacle n'est pas à l'honneur du siècle ni à l'avantage des lettres françaises. Sans doute un mâle génie peut se retremper dans la critique, et Boileau, dans son admirable épître à Racine sur l'utilité des ennemis, a exprimé cette vérité dans des vers qui sont dans toutes les mémoires. Racine lui-même l'éprouva :

> Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus,
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Mais l'injustice de ses contemporains eut à la longue un autre effet sur une âme trop sensible. L'auteur de

Phèdre, découragé par le redoublement de violences qu'excitaient ses plus fortes compositions, resta douze ans éloigné de la scène; et lorsqu'il y reparut avec des œuvres d'un autre ordre, ce fut pour en voir méconnaître également les beautés. *Athalie*, que Voltaire devait proclamer le chef-d'œuvre du genre humain, mais qui succombait, en 1690, aux dernières manœuvres des ennemis de Racine, obtenait vingt ans plus tard le plus éclatant succès. Racine, dans l'intervalle, mourait de douleur, abreuvé de calomnies, abandonné même par sa dernière protectrice, Mme de Maintenon. Deux hommes, dans toute la France, semblèrent seuls pleurer sa mort : « Monsieur Despréaux, dit Louis XIV, nous avons beaucoup perdu, vous et moi, à la mort de Racine. »

Quelque triste qu'il soit de voir le goût français, dans un pareil siècle, dominé, égaré par des haines dont les Fontenelle, les Saint-Evremont et Corneille lui-même étaient les complices intéressés, mais dont les Subligny, les Boyer, les Pradon étaient les interprètes ordinaires, il est curieux de trouver d'avance sous la plume des adversaires les plus misérables du grand poëte toutes les objections que les novateurs modernes ont cru naïvement avoir inventées contre lui. Les violents démolisseurs de la gloire de Racine, il y a vingt-cinq ans, M. Granier de Cassagnac entre autres, ne se doutaient guère, dans leurs fureurs d'iconoclastes, qu'ils n'étaient, à un siècle et demi de distance, que les échos de ces intérêts aveugles et de ces petites passions.

3

La presse et la littérature militante au dix-septième et au dix-huitième siècles. MM. E. Hatin et Géruzez.

Nous aimons les livres qui forment un corps, où l'intérêt et l'exactitude des détails concourent à l'exécution d'un

plan, où l'esprit se sent conduit, à travers le dédale des faits, d'un point de départ fixe vers un but marqué. Les fragments historiques, littéraires, philosophiques, ont leur prix; une œuvre véritable de philosophie, de littérature ou d'histoire ont un prix plus grand. Il faut encourager les travaux qui demandent du souffle et de la persévérance. A ce titre, comme à tant d'autres, nous accueillons avec empressement l'*Histoire politique et littéraire de la presse en France* par M. Eug. Hatin [1].

C'est en effet un livre d'érudition où l'on retrouve classés et ordonnés une foule de documents épars jusqu'ici dans les collections les plus diverses. A part les considérations générales résumées dans une remarquable *Introduction*, les faits tiennent plus de place que les appréciations. Toutes les feuilles périodiques, depuis la fameuse *Gazette* de Théophraste Renaudot, sont là à leur date et à la place que leur assigne la nature des objets dont elles s'occupent. L'auteur nous donne les circonstances intéressantes de leur fondation, les noms de leurs principaux rédacteurs; leurs transformations, leurs luttes avec des feuilles rivales, leurs dissensions intestines, leurs démêlés avec le gouvernement ou avec de puissants personnages: il ne les quitte qu'à leur mort. L'histoire de *la Gazette*, dans le premier volume, celle de *l'Année littéraire* de Fréron, dans le second, sont les exemples les plus complets des destinées qui étaient faites à la presse littéraire aux deux siècles derniers.

A cette époque d'ailleurs, le temps de la Fronde excepté, la presse politique proprement dite n'existait pas, et jusqu'au milieu de son troisième volume, M. E. Hatin a surtout à enregistrer des recueils périodiques relatifs à notre histoire littéraire. Quand les véritables journaux politiques

1. Poulet-Malassis et de Broise. Tome I-III, in-8, environ 500 pages par volume : l'ouvrage en aura au moins six.

commencent, ils attirent sur eux presque toute l'attention du public, et ils deviennent l'objet principal des recherches de l'historien.

Dans cette revue des feuilles publiques, M. E. Hatin rencontre quelques-unes des personnalités les plus saillantes du temps passé, et il s'efforce de les replacer dans leur vrai jour. Telle est celle de l'avocat Linguet, étudiée presque aussi complétement que dans une monographie. Voici comment M. Hatin le met en scène :

Linguet, — c'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre à un de ses amis, — n'avait point eu dans sa jeunesse d'autre affaire ni de passion plus vive que la littérature. Il avait espéré trouver la gloire et la considération dans la carrière littéraire ; il s'était promis de la douceur dans le commerce de ceux qui s'appliquent à cultiver leur esprit. Il donna les dix plus belles années de sa vie à la poursuite de ces chimères, et il vit qu'après bien des travaux, tout ce qu'il pouvait en attendre, c'étaient des sujets de chagrin et de repentir pour le reste de ses jours. Il s'éloigna donc du théâtre des lettres, où il avait eu l'imprudence de faire quelques pas, et où le rôle d'acteur produit toujours plus d'humiliation que d'applaudissements. Forcé de choisir une profession, il prit celle d'avocat, mais non sans répugnance. « Je n'ai jamais estimé le métier d'avocat, dit-il, et je vais le faire. C'est qu'il faut être quelque chose dans la vie ; c'est qu'il y faut gagner de l'argent, et qu'il vaudrait mieux être cuisinier riche que savant pauvre et inconnu.... » Voilà tout l'homme.

Voilà sans doute des sentiments médiocrement louables et qui ne tiennent malheureusement pas moins de place à notre époque qu'au temps de Linguet. Il y a pourtant des choses qui honorent cet homme de lettres qui passe au barreau par nécessité, en est banni malgré ses succès, pour ses témérités de parole, et qui, revenant aux lettres, donne carrière dans le journalisme à la fougue de son esprit et de son caractère. Citons à son sujet un de ces innombrables documents qu'on trouve réunis dans *l'Histoire politique et littéraire de la presse*. Panckoucke, fondateur du *Journal*

de politique et littérature publié à Paris sous le titre de *Journal de Bruxelles*, en avait confié la rédaction à Linguet dont il approuvait les allures. Une fois pourtant, en juillet 1776, le compte rendu de la réception de Laharpe à l'Académie excita en haut lieu un violent orage. Panckoucke, pour se débarrasser d'un homme compromettant, se fit écrire par le bureau des affaires étrangères une lettre où on le menaçait, au nom du garde des sceaux, de la suppression de son journal et où l'on exigeait le renvoi immédiat de la personne employée jusque-là dans la rédaction de cette feuille. Il adressa cette lettre à Linguet qui lui en renvoya une copie avec les observations suivantes, ingénieusement disposées dans le livre de M. Hatin, en regard de la lettre elle-même.

Vous avez, monsieur, surpris la sagesse et l'équité du ministre. Ce n'est pas à lui qu'il est permis d'attribuer la lettre du bureau dont vous m'envoyez copie. Vous avez apparemment gagné quelques *sous-ordres* pour lui en imposer. Je fais passer cette pièce sous ses yeux, avec des observations marginales qu'il est digne d'entendre.

Cet article a été approuvé par le censeur, on ne peut donc pas appeler *licence* l'énergie qui peut s'y faire sentir. Il n'y a de licencieux que ce qui est fait en fraude des lois, ou contraire aux mœurs.

Le ministre est supplié de se faire lire cet article.

Les *Affiches de Province* ont parlé du récipendiaire avec plus de force et moins d'égards. M. de La Harpe est bien respectable; mais ses ouvrages le sont un peu moins. Il n'y a point de personnalités dans l'article. Depuis dix ans, M. de La Harpe en remplit son *Mercure* contre tous les gens de lettres, en particulier contre M. Linguet; le ministre est supplié de s'en faire rendre compte.

On ignore si M. de La Harpe est digne d'un tel sacrifice; mais on fera observer au ministre qu'il est difficile d'anéantir un privilége bien authentique pour donner à M. de La Harpe une satisfaction injuste.

S'il s'agit de *sentiments et de manière d'agir*, le défenseur de M. le duc d'Aiguillon, le sauveur de M. le comte de Morangies, mérite bien peut-être autant d'égards que le libraire

Panckouke. Au surplus on observe que cet article a été lu tout au long en minute au libraire Panckouke qui ne l'a pas désapprouvé, et par conséquent il y est pour quelque chose.

On parle ici de la *personne employée* comme d'un laquais que l'on renvoie quand on en est mécontent. Il est bien évident qu'un ministre aussi poli et aussi instruit que l'est M. le comte de Vergennes n'aurait pas ainsi traité un homme de lettres. On observe, de plus, que le libraire Panckouke n'a pas le droit que la lettre lui suppose. Il existe un acte par lequel il est engagé *pour toute la durée du privilége.* L'homme de lettres que l'on appelle ici *une personne*, au désagrément qu'entraînait le travail du journal et qu'il prévoyait, n'aurait pas joint l'obligation de n'être qu'un gagiste dépendant des caprices d'un libraire, à moins que le parti ne soit pris de lui enlever sans réserve tous les droits de citoyen au barreau et en littérature, et que les libraires, comme les avocats, ne soient au-dessus des lois et des tribunaux. Cette personne revendiquera ses droits. Elle en avait offert le sacrifice à l'honneur, elle ne le fera jamais à la force.

Linguet fut néanmoins remplacé dans la direction du *Journal de Bruxelles*, et par celui-là même que l'éditeur avait laissé ou fait attaquer si vivement, par La Harpe. Cela fit scandale. A la suite de nouveaux mécomptes, Linguet se réfugia à Bruxelles, et de là en Angleterre, où il fonda ses fameuses *Annales politiques et littéraires* qu'il continua ou reprit dans différents pays et au milieu des fortunes les plus diverses.

Cette esquisse d'une vie agitée suffit pour indiquer la place et les proportions que peuvent prendre dans le livre de M. Hatin les figures les plus intéressantes de notre littérature militante. Aussi, grâce à ces développements, le troisième volume de *l'Histoire politique et littéraire de la presse* conduit à peine le lecteur au début de la révolution de 1789, c'est-à-dire aux premiers jours de l'ère véritable du journalisme. Quelque intéressantes que soient ces révélations sur une période peu connue de l'existence de la

presse française, on peut dire que c'est là, pour la politique, seulement le prélude de son histoire.

C'est écrire encore l'histoire de la presse que de faire celle de notre littérature pendant l'époque révolutionnaire. Le journal alors n'est pas tout; mais tout devient pour ainsi dire journal. Les brochures rivalisent avec les feuilles périodiques, les pamphlets sont des événements. La plume est une arme; l'éloquence un instrument de révolution; les livres les plus considérables sont des plaidoyers ou des réquisitoires; les mémoires sont des justifications ou des accusations d'outre-tombe; la poésie est un élan du patriotisme; ses chants sont des hymnes; quand l'effervescence intérieure se calme, la puissance de la parole agit sur la frontière, et les proclamations et les bulletins deviennent des modèles d'éloquence militaire.

Les destinées faites à la littérature, à l'éloquence, à la poésie par les événements révolutionnaires, depuis les espérances de la Constituante jusqu'aux déceptions du Directoire et du Consulat, en passant par les sanglantes agitations de la Terreur, voilà ce que M. Géruzez a entrepris de raconter dans son *Histoire de la littérature française pendant la Révolution* [1]. Il l'a fait avec tout l'intérêt qu'on pouvait attendre d'un pareil sujet et d'une plume aussi exercée. Il a rattaché le mouvement de la littérature aux grandes causes du mouvement politique et social. Il a compris que des orateurs et des publicistes comme Mirabeau, Maury, Barnave, Sieyès, Camille Desmoulins, Saint Just, Rivarol, etc., des poëtes comme Roucher, les Chénier, Fabre d'Églantine, Rouget de l'Isle, des savants, des philosophes ou des écrivains politiques, comme Condorcet, Volney, Garat, Necker, Joseph de Maistre, etc., des tribuns militaires comme Hoche, Bonaparte, et tant d'autres

1. Charpentier, in-18, 423 pages.

personnages célèbres, hommes de parole et hommes d'action, de plume et d'épée, ne pouvaient être dédoublés par une froide abstraction, et, après avoir dépouillé le lutteur politique, le révolutionnaire, le héros ou le brigand, figurer dans une paisible galerie littéraire, comme de simples citoyens de la république des lettres. M. Géruzez a donc été forcément conduit à nous montrer la littérature dans ses rapports avec la Révolution française, et à donner aux événements politiques une place proportionnée à leur influence sur les idées et leur expression.

On trouvera dans le livre de M. Géruzez, un certain nombre de figures largement esquissées, et mises en pleine lumière; Mirabeau, Camille Desmoulins, Rivarol, André Chénier, Vergniaux, Mme Roland, de Maistre, etc., sont représentés avec force et vérité. Un choix habile de citations fait partager les impressions de l'auteur et confirme ses jugements. Ces derniers sont tous inspirés par cet amour éclairé de la liberté qui se concilie si bien avec la haine de l'anarchie. M. Géruzez est l'ennemi de toutes les violences, de quelque part qu'elles viennent. La pression des clubs, le despotisme révolutionnaire de la Convention, les menaces hautaines de la contre-révolution émigrée, l'anéantissement de la liberté par la force des armes, lui sont également odieux. Ses sympathies pour les victimes l'entraînent même si loin qu'il ne peut se résoudre à parler de leurs bourreaux; le nom de Robespierre, malgré la place qu'il a prise comme orateur ou comme rhéteur, ne paraît qu'incidemment dans l'histoire de l'éloquence révolutionnaire; il ne viendrait pas sous la plume de M. Géruzez, s'il n'avait à retracer les efforts et les attaques des Girondins contre lui. On peut juger de l'esprit de l'*Histoire de la littérature française pendant la Révolution* par cette profession de foi, à laquelle l'auteur est resté fidèle :

J'étais assuré, en traitant ces matières épineuses et délicates,

de n'y apporter aucun sentiment qui fût de nature à contrister les gens de bien, tant j'éprouve de répugnance naturelle pour tout ce qui porte atteinte à l'équité et au devoir! Nulle part je n'ai eu de molle complaisance pour le crime, mais j'ai dû séparer ce qui est distinct, et ne pas confondre dans une même réprobation les égarés et les pervers. Je me suis également bien gardé de rendre une noble cause solidaire des forfaits qui l'ont compromise; je n'ai pas accusé la liberté des torts de la licence; je n'ai pas imputé à la raison ce qui a été fait contre la raison; enfin j'ai voulu combattre et je voudrais avoir ruiné le détestable sophisme qui met le mal à la charge du bien.... Les biens que nous voulons préserver, les droits que nous tenons à maintenir, ne sont pas de ceux qu'on possède à titre gratuit. Ils sont la conquête de la prudence et de la force d'âme. Chaque jour il faut les acheter. On n'a pas seulement à les défendre de la violence de leurs ennemis, mais des défaillances de leurs partisans. Pour moi, dans cette lutte où les méprises ont tant de suites fâcheuses, je conseillerais avant tout, en invoquant l'expérience du passé, d'une part, aux amis sincères de la religion, de se mettre au premier rang des adversaires du fanatisme et de l'hypocrisie, et, d'autre part, à ceux qui veulent sérieusement la liberté, de ne jamais considérer les promoteurs d'anarchie, quelque soit leur drapeau, comme des auxiliaires.

4

Le journalisme littéraire. MM. Cuvillier-Fleury, Prévost-Paradol et H. Rigault.

M. Cuvillier-Fleury n'avait pas besoin de l'exemple de son rédacteur en chef, M. de Sacy[1], ou de ses principaux confrères du *Journal des Débats* pour réunir en volumes les articles qu'il avait offerts une première fois au public dans cette feuille. *Essayist* de vocation, comme disent nos voisins d'outre-Manche, il a depuis longtemps l'habitude de ne pas laisser perdre, pour l'avenir, les succès éphémères que peut donner la presse

1. Voy. le t. I de *l'Année littéraire*, p. 246-251.

périodique. Les deux volumes qu'il publie aujourd'hui ont un titre qui l'exposera peut-être au repentir : *Dernières études littéraires et historiques*[1]. L'auteur semble croire lui-même qu'il a assez ou trop usé de cette méthode, facile et si en faveur, de composition littéraire qui consiste à faire des livres avec des articles de journaux. Les *Dernières études littéraires et historiques* avaient été précédées de deux séries analogues : les *Études historiques et littéraires* (2 volumes), et les *Nouvelles études historiques et littéraires* (1 volume). Des variantes de titres comme celles-là étaient assez faciles à trouver pour qu'on sache gré à l'auteur de ne pas les multiplier davantage et de ne pas attendre pour fermer les écluses que le public lui crie :

Claudite jam rivos pueri : sat prata biberunt.

Le public aurait tort pourtant. En général ce qui est bon à lire est bon à relire : ce qui est bon à prendre dans un journal est bon à garder. Nous avons pu déplorer, l'an passé, la malheureuse facilité avec laquelle le premier venu, qui tient une plume, au jour le jour, dans une feuille plus ou moins littéraire, peut recueillir, bon an mal an, un volume de fragments, sans plan, sans unité ni proportion, et se former ainsi un assez gros bagage bibliographique : manie regrettable en effet, si elle a pour résultat de nous déshabituer du véritable travail de la composition et de rendre l'esprit, qui s'éparpille dans des essais, incapable d'œuvres véritables. Mais enfin, ne demandons au temps comme aux hommes que ce qu'ils peuvent donner, et lorsque tant d'esprits distingués, dans la philosophie, dans la science ou dans la littérature, sont conduits par le mouvement de l'époque à se produire uniquement sous la forme de fragments, recueillons encore

1. Michel Lévy, 2 vol. in-12, 394 et 402 p.

les meilleures de leurs pensées sous cette forme. Dans ces éléments réduits en poussière par notre infatigable analyse, l'histoire et la philosophie sauront trouver plus tard les matériaux d'une intelligente synthèse.

L'un des critiques les plus considérés de la presse périodique actuelle, M. Cuvillier-Fleury a la plupart des qualités qui conviennent à ce genre d'études et quelques-uns des défauts qui en sont l'écueil. Un de ces derniers surtout est important à signaler. La politique et la littérature, lorsqu'elles ont un seul et même journal pour organe, devraient toujours rester étrangères l'une à l'autre. On peut être grand poëte, orateur éloquent, historien sagace ou profond, critique consciencieux, appartenir à une des trop nombreuses fractions qui ont partagé ou qui partagent l'opinion politique en France. Mais devra-t-on prendre cette opinion si mobile pour mesure du mérite? Devra-t-on donner à ses amis politiques la première place dans les lettres parce qu'ils ont la première dans le parti? En critique, il faut se défier de l'amitié et de la haine, deux mauvaises conseillères. M. Cuvillier-Fleury, doué d'un sens littéraire naturellement droit et ferme, est jeté, quand la politique est en cause, dans de curieuses incertitudes. S'il parle de la révolution qui a renversé l'ordre de choses auquel il s'est honorablement dévoué, ou bien des hommes qui ont contribué à cette chute, MM. de Lamartine, Louis Blanc, etc., il le fera en des termes qui expriment son aversion pour l'esprit révolutionnaire : les faits et les hommes sont également coupables; les malheurs ne naissent que des fautes; les fautes sont des crimes; les crimes n'admettent point de circonstances atténuantes. Qu'il s'agisse au contraire de révolutions non moins sanglantes que la nôtre, comme la révolution anglaise, — relisez Macaulay, — mais qui ont abouti à l'établissement d'un gouvernement régulier et libre, M. Cuvillier-Fleury ne se borne pas à les absoudre; il écrit alors, sur l'esprit révo-

lutionnaire en général, des pages que MM. Louis Blanc et Ledru-Rollin signeraient des deux mains. Écoutez le plutôt :

Arrêtons-nous : ce que nous recueillons ici des misères de l'esprit révolutionnaire tombé dans l'impuissance, par excès de lassitude, c'est le sort inévitable des révolutions, même les meilleures, quand elles ne savent pas se contenir. Elles commencent par l'enthousiasme, elles finissent dans la corruption. Mais qu'est-ce à dire! quoi! jugez-vous l'œuvre par la fatigue de l'ouvrier? Les révolutions ne sont pas des cours de vertu. Elles ne concourent pas pour le prix Monthyon. Elles ne prêtent pas à des réminiscences de l'âge d'or. C'est leur côté vulnérable, je le sais, auprès des esprits rigoristes ; c'est leur faiblesse devant Dieu. En sont-elles moins grandes devant les hommes, si elles ont contribué à l'amélioration de leur destinée sur la terre? N'y a-t-il de grands événements que ceux qui sont complétement irréprochables devant la morale? Tout ce qui se fait avec les passions humaines, même quand le but de l'entreprise est de régler ces passions elles-mêmes par la réforme de l'État, n'est-il pas condamné à en contracter la souillure et à en garder l'empreinte? « Les dieux, disait Sylla (par la bouche de Montesquieu), les dieux qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux [1]. »

« Les révolutions ne sont pas des cours de vertu! » Danton lui-même, dans le drame de *Charlotte Corday*, ne parle pas autrement :

Eh! morbleu, prenez-vous, avec vos airs décents,
Les révolutions pour des jeux innocents?

M. Cuvillier-Fleury est un de ces esprits qui n'admettent pas que l'histoire juge, à moins de fournir eux-mêmes la mesure de ses jugements. La ferveur protestante dans M. Rosseeuw Saint-Hilaire, l'esprit révolutionnaire dans M. Louis Blanc, la propagande légitimiste dans M. A.

1. *Richard Cromwel*, tome I, page 21.

Nettement, lui paraissent pareillement déplacés. On sent que ce qu'il demande à ces écrivains, ce n'est pas de juger avec plus ou moins de modération, mais de ne pas juger du tout. Il y a plus, l'histoire et la critique littéraire qui ne tournent pas au triomphe de certaines idées ou à l'apologie de certains hommes, deviennent pour lui des manœuvres politiques qu'il faut déjouer. Son étude sur l'*Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet* par M. Nettement, est un curieux exemple de cette préoccupation. En se faisant historien, l'ancien rédacteur de *la Mode*, après avoir combattu avec tant de vivacité, sous le drapeau légitimiste, les adversaires de toutes nuances que comptait son parti, s'est laissé prendre pour les littérateurs du dernier règne d'une bienveillance extrême, que M. Cuvillier-Fleury trouve très-suspecte : cette indulgence courtoise pour les personnes cache un piége : il faut craindre « ces caresses de la propagande théocratique, plus que les anathèmes, ces douceurs d'une prédication insidieuse, plus que les violences d'une guerre ouverte. » Enfin M. Nettement devient plus dangereux que M. Louis Veuillot, cet ennemi commun de tout le journalisme. Il appartient, en « disciple aveugle et sincère, à ces adversaires habiles de la liberté de l'esprit, qui l'attaquent sous des noms d'emprunt, par d'ingénieux détours, avec des paroles engageantes et qui font mine de l'embrasser en l'étouffant. »

A-t-on jamais vu tant de machiavélisme? Flatter la vanité littéraire de ses adversaires politiques pour les gagner à sa cause, louer à outrance comme poëtes, comme orateurs, comme critiques, ceux qu'on a combattus comme ministres, comme hommes d'État, comme journalistes : quelle tactique habile! quel piége délicat! Piége, tactique, machiavélisme, tout cela n'existe que dans une imagination trop ombrageuse. L'histoire littéraire, même chez un écrivain politique comme M. Nettement, a des allures plus

libres; elle ne prend pas le mot d'ordre du ministère ou des chefs du parti; elle ne se laisse pas désigner d'avance, par les intérêts de la cause, les hommes qu'il faut glorifier, ménager ou abattre.

Si M. Nettement, en louant trop ses adversaires, fait acte d'imprudente courtoisie; M. Cuvillier-Fleury témoigne, par la place qu'il donne à ses amis et à ses chefs, d'une rigide constance. M. Guizot remplit avec M. de Salvandy toute la première partie de ces nouvelles *Études;* son inspiration plane sur l'ouvrage entier. « Où M. Guizot a passé, dit M. Cuvillier-Fleury, la critique peut recueillir des impressions; elle n'a plus à prononcer des jugements. » C'est en vérité trop d'abnégation! Si grand que soit dans notre estime un écrivain moderne, il n'est pas plus infaillible que Platon, et il faut toujours mettre au dessus de Platon la vérité : *magis amica veritas.*

J'ai hâte de suivre M. Cuvillier-Fleury sur un terrain moins brûlant. Quand la littérature n'a rien à démêler avec la politique, c'est un excellent juge, d'un goût sûr, éclairé; il raisonne ses appréciations; il se préoccupe de justifier ses éloges et ses reproches. Journaliste consciencieux, il a lu les livres dont il parle, et il en tire habilement la substance. Il fait bien connaître la manière d'un auteur par un grand nombre de petits extraits parfaitement enchassés dans la trame de son propre style. S'il énumère tous les personnages du roman réaliste de M. Flaubert, il les présente tous escortés de deux ou trois lambeaux de phrases originales, les plus propres à en fixer le souvenir. Cette méthode est surtout excellente quand, au lieu d'exposer, on critique : chacune de ces petites citations est une arme dans vos mains contre l'auteur. Le public, juge du tournoi, voit lui-même les coups. Voici, par exemple, comment, suivant M. Cuvillier-Fleury, l'auteur de *Germaine* prête son propre esprit à tous ses personnages.

La scène est en partie à Corfou, entre des Français et des Espagnols. Il y a un moment où tous les personnages du roman s'écrivent les uns aux autres. La comtesse douairière Doña Gomez de Villanera écrit à la duchesse de La Tour d'Embleuse qui lui répond. Germaine d'Embleuse écrit à sa mère. Mme Chermidy écrit à son médecin. Ces lettres sont signées Edmond About à toutes les pages. Puisqu'il fallait un aide rédacteur à ces dames, elles n'en pouvaient choisir un plus habile; M. About est le modèle du *Parfait secrétaire*. Il donne à chacune de ses clientes une dose égale d'esprit, de gaieté provoquante et de bons mots. Mme Chermidy, « l'horrible femme, » comme M. About la nomme si justement, cite Mme de Sévigné, et elle a un mélange de scélératesse et de manière, d'impudeur et d'afféterie qui excite une véritable horreur mêlée de dégoût. C'est elle qui dit à sa rivale : « Ah! madame de Villanera tient à l'honneur de son nom!... *Je le prendrai par les oreilles* ce beau nom que l'Italie dispute à l'Espagne!... » Une femme qui est en train de se venger par le fer et par le poison, n'a pas le temps de faire de si jolies phrases. D'un autre côté, M. About fait dire à Mme de Villanera à propos de sa belle-fille qui se meurt d'une maladie de poitrine : *Son corps n'est qu'une cage de cristal transparent avec une âme au fond.* C'est bien fort pour une douairière espagnole. Germaine écrit : « Il doit y avoir *une prime* là-haut pour ceux qui ramènent une âme à Dieu. » Où diable! Germaine de La Tour d'Embleuse a-t-elle appris ce langage de courtier-marron? Et où ces dames prennent-elles, comme dit Molière, toutes ces gentillesses?

Peut-on mieux faire ressortir ce que le critique appelle: « l'excès d'une qualité? » Une autre chose que tout chroniqueur doit envier à M. Cuvillier-Fleury, c'est l'art de grouper un certain nombre d'œuvres de même genre, considérées sous un même point de vue, et concourant à mettre en relief les tendances de la littérature moderne; tels sont les articles intitulés : *la Vertu dans le roman d'aujourd'hui*, *le Roman terrible*, etc.; chacune des œuvres particulières qui figurent dans ces études comparées, sont esquissées à grands traits, mais d'une main fidèle.

M. Cuvillier-Fleury n'a pas, comme critique, la finesse

subtile de M. Sainte-Beuve, l'audace systématique de M. Taine, la naïveté originale de M. de Sacy, la grande manière personnelle de M. Saint-Marc Girardin, le brillant caquetage de M. Jules Janin, la morgue tranchante de M. Granier de Cassagnac, le style ciselé, sculpté, fouillé, de celui-ci, le langage bourru, violent, grossier de celui-là. Il n'a ni défauts excentriques, ni qualités excessives. Il s'attache à l'exactitude de l'idée, mais ne néglige pas la forme; il est clair, sans manquer de nerf; il est élégant, sans trop de recherche; classique sans affectation de purisme. Ses mots spirituels sont surtout des mots justes : c'est ainsi qu'à l'occasion de l'*Histoire de ma vie,* de Mme Sand, qui au bout des cinq premiers volumes n'était pas encore arrivée à parler d'elle-même, il propose de l'intituler *Histoire de ma vie avant ma naissance.* Il a aussi de très-heureuses réminiscences : à propos des dernières réceptions à l'Académie française qui lui fournissent plusieurs articles, il dit très-finement :

> Ceux qui attaquent l'Académie sont gens d'esprit, malgré tout; qui peut répondre que la fantaisie ne les prendra pas, quelque matin, d'y arriver à leur tour? Il est des candidats qui sont partis de plus loin. M. Théophile Gautier lui-même n'est-il pas en ligne aujourd'hui pour la prochaine élection? Cela me rappelle M. de Montmor, le maître des requêtes, disant du bel esprit Ménage, qui avait eu le malheur de médire de l'Académie : *Il faut le condamner à en être, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille de famille à l'épouser....*

De telles citations jettent dans la critique littéraire de l'agrément et de la variété. Toutes celles de M. Cuvillier-Fleury n'ont pas ce cachet. Il a même sur ce point une négligence sur laquelle il nous saura gré d'appeler son attention : bien des vers banals reviennent trop facilement sous sa plume. Et je ne parle pas des vers-maximes de *l'Art poétique* d'Horace et de Boileau : je sais la contrainte que le critique doit se faire pour ne pas citer à tout propos,

dans sa forme latine ou française, l'*Épître aux Pisons*, ce code des règles éternelles du goût. Mais il ne faudrait pas, sous prétxete d'embellissement, ramener trop souvent des traits oiseux qui sont dans toutes les mémoires; il ne faudrait pas surtout citer plusieurs fois les mêmes vers dans le même volume. L'œil est offusqué de rencontrer, à quelques pages de distance, en vedette, c'est-à-dire entre deux blancs, cette ligne à effet (tome I, pages 57 et 261) :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux!...

ou bien cette autre (tome II, pages 87 et 137) :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer !

sans préjudice de l'application déjà faite, en simple prose, de ce dernier vers à ce pauvre M. Nettement.

Voilà, jusque dans les petites choses, la différence entre le livre et le journal. Des feuilles détachées peuvent avoir des agréments qui, par le rapprochement, s'affaiblissent ou même deviennent une fatigue. Les œuvres successives d'un artiste, diverses par le sujet, semblables par la manière, ne gagnent pas toujours à être réunies en grand nombre dans une même galerie, tandis que les toiles ou les fresques qui sont les parties d'une grande composition, se font valoir les unes les autres. Si les *Dernières Études* de M. Cuvillier-Fleury sont vraiment un adieu à cette sorte d'exhibition rétrospective d'esquisses qui plaisent, qui instruisent, mais qui brillent surtout par l'à-propos et l'actualité, ne serait-ce pas qu'il songe enfin à concentrer les efforts d'un esprit exercé par trente ans d'escrime littéraire, en une œuvre d'ensemble, qui ait une utilité supérieure et qui laisse, pour l'honneur de son nom, une trace plus durable que dix volumes de feuilleton?

Après les vétérans du *Journal des Débats*, les de Sacy, les Saint-Marc Girardin, les Cuvillier-Fleury, voici la jeune

génération des rédacteurs qui recueille à son tour en volumes les principaux articles qu'elle a fournis au jour le jour à la plus littéraire de nos feuilles politiques. M. H. Taine le faisait l'année dernière, nous avons dit avec quel succès[1]. M. Prévost-Paradol le fait aujourd'hui, et son recueil s'appelle d'un titre qui admet peu de variantes : *Essais de politique et de littérature*[2].

M. Prévost-Paradol, devenu l'un des rédacteurs les plus assidus du *Journal des Débats*, est, comme M. Taine et M. About, un ancien élève de l'École normale. Mais il n'a pas divorcé, comme eux, avec l'enseignement pour incompatibilité d'humeur. Il a appartenu plusieurs années à l'Université et y a fait bonne figure. M. Fortoul l'avait choisi, malgré sa jeunesse, pour son propre successeur dans la chaire de littérature française de la faculté d'Aix. Le professeur de vingt-six ans y porta toutes les qualités des maîtres, n'ayant de son âge que la grâce, et conquérant du premier coup la double autorité du savoir et du talent. Aujourd'hui M. Prévost-Paradol brillerait sans doute en Sorbonne, si le *Journal des Débats* ne lui avait offert le premier, au lieu d'une chaire, une tribune à laquelle les auditeurs ne manquent pas.

Les *Essais de politique et de littérature* répondent naturellement par le choix des articles à leur double titre. A quelque objet qu'il touche, vie publique, religion, lettres et arts, M. Prévost-Paradol a des qualités qui ne l'abandonnent jamais : la finesse, le tact, la prudence, la modération. Ce sont celles qui conviennent le mieux au journal où il écrit, au public auquel il s'adresse, au régime sous lequel il vit. Il s'anime quelquefois; mais il reste toujours maître de lui-même : sa pensée contenue se laisse toujours entrevoir, mais n'éclate jamais; il menace plus qu'il ne

1. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, p. 239-245.
2. Michel Lévy, in-8.

frappe. Il fait sentir à un adversaire sa griffe, mais il ne déchire pas. Aux injures de certains folliculaires mal élevés, il répond par des demi-mots qui les mettent hors d'eux-mêmes, et laissent le bon goût avec le bon droit de son côté. Il n'exprime jamais une opinion compromettante, il ne désavoue jamais une sympathie honorable. Aussi consommé dans la tactique politique que les vétérans du journal de la rue des Prêtres, il comprend pourtant le rôle de la jeunesse, et lui pardonne les excès dont il sait se défendre.

Des opinions irréfléchies, quelquefois emportées, le plus souvent généreuses, conviennent assez à la jeunesse, jusqu'au moment où elle a pu apprendre du temps et de l'expérience à ne pas trop exiger de l'humanité. En attendant ces sévères leçons qui ne lui font guère défaut, il sied à la jeunesse d'espérer beaucoup de la nature humaine et de ses propres forces, d'être ambitieuse pour elle-même, pour son pays, pour le monde, de pécher par excès de confiance et de générosité. Qui ne supporte volontiers, en essayant de les corriger, ces beaux défauts de la jeunesse? Qui ne se sent disposé à l'en reprendre avec douceur et avec une satisfaction secrète de voir ce renfort de vie et d'espérance que la nature envoie périodiquement aux générations fatiguées! Au contraire, malgré notre inclination croissante à nous enorguillir de nos infirmités, qui osera se féliciter de voir la jeunesse souverainement indifférente aux intérêts élevés qui ont agité ses pères?

Nous citons ces lignes de préférence à toutes les pages que nous pourrions prendre au hasard dans le livre de M. Prévost-Paradol, comme des preuves de sa précoce maturité. Celles que nous voulons reproduire encore seront aussi un témoignage de jeunesse d'âme et de sensibilité délicate. Il ne s'agit pas des hommes, que la politique sacrifie si facilement, mais des bêtes, dont la poésie et l'humanité ont déjà pris tant de fois et si inutilement la défense.

Si je mets le pied dans le cabinet de M. Flourens, je vois tout un monde de douleurs injustes pour lesquelles aucune

compensation ne nous a jusqu'ici semblé nécessaire. Ce sont des membres mutilés et des corps entr'ouverts, livrés à une main habile qui, poursuivant les secrets de la vie, a soin, par-dessus tout, de ne point l'éteindre, qui met à nu les nerfs, et qui fouille les os sans permettre au cœur de cesser de battre, sans laisser la sensibilité s'amortir. Toutes ces belles expériences, qui sont votre orgueil, ne sont belles que pour nous, et nos plus petites découvertes en ce genre s'achètent au prix de douleurs effroyables que l'ardente émulation des savants renouvelle aussitôt sur tous les points du monde. *In anima vili*, dites-vous, soit; mais non pas sur des âmes insensibles. Nous ne disons plus, comme Malebranche, frappant du pied sa chienne . « Cela ne sent point. » Nous savons et nous sentons, au contraire, que cela sent, et nous demandons ce que cela a fait pour souffrir. Point de chute ici, point de péché originel, aucune faute, si ce n'est celle de naître ; aucune destinée, si ce n'est de souffrir et de disparaître. Et parmi ces victimes silencieuses de notre curiosité, il est des êtres, croyez-le bien, qui souffrent avec une exquise délicatesse, parce que, comme nous, ils se souviennent d'avoir souffert et craignent de souffrir; et c'est là tout ce que l'âme peut ajouter d'amer aux souffrances du corps. Il en est même qui ont leur langage, qui témoignent de leurs passions à leur manière, qui expriment leur amour, leur joie, leur terreur, qui savent nous supplier et essayent de nous attendrir.

Page charmante pour laquelle je donnerais tous les premiers-Paris et tous les articles-ministre du monde ! Que M. Prévost-Paradol prenne garde de laisser se rouiller ces cordes délicates de son talent : c'est par la concentration pour ne pas dire la mutilation de la pensée qu'on devient un politique ; c'est par cet épanouisement du cœur qu'on est et qu'on reste artiste.

Un des esprits les plus heureusement doués que la critique littéraire ait rencontrés pour interprètes dans la presse périodique, fut ce pauvre et excellent Rigault, que l'Université ne sut pas garder et que la mort enleva si promptement à la rédaction du *Journal des Débats*. En résumant

parmi nos notices nécrologiques de l'année dernière[1], cette vie si courte et déjà si noblement employée, nous annoncions que l'on recueillait les œuvres du jeune écrivain; ce pieux devoir est aujourd'hui rempli. Un premier recueil de ses principaux articles avait à peine paru, sous le titre de *Conversations littéraires*[2], que, par les soins généreux d'un autre éditeur, les amis de M. Rigault purent entreprendre la publication de ses *Œuvres complètes*[3]. M. Mesnard, qui s'était chargé de composer le premier recueil, a aussi donné ses soins à l'exécution de ce monument considérable élevé à la mémoire de son ami. Une *Notice biographique et littéraire* de M. Saint-Marc Girardin en forme l'introduction : ce sont les pages les plus senties, je dirais volontiers les plus éloquentes que l'amitié ait inspirées au talent. Quelques lettres de Rigault, insérées dans cette *Notice*, font déjà voir, dans le jeune écrivain, la noblesse de cœur et l'élévation d'esprit dont toute la suite de ses ouvrages est la preuve.

Le premier volume est entièrement occupé par *l'Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, ce bel et important ouvrage que M. Rigault avait présenté à la Faculté des lettres comme une simple thèse pour le doctorat. Grâce à la connaissance approfondie qu'il en avait et au développement qu'il n'a pas craint de lui donner, le sujet est complétement traité et pour ainsi dire épuisé. La querelle des anciens et des modernes offre d'elle-même trois périodes: la première période française au dix-septième siècle, avec Desmarets, Perrault et Boileau; la période anglaise, avec Temple, Boyle, Wotton et Bentley; enfin la seconde période française au dix-huitième siècle, avec La Motte, avec Mme Dacier. L'histoire de la querelle est divisée par M. Rigault en trois parties, correspondant à chacune de ces

1. Voy. t. I de *l'Année littéraire*, page 458.
2. Charpentier, in-18.
3. Hachette et Cᵉ, 4 forts vol. in-8 de 520, 526, 564 et 640 p.

périodes : « C'est la succession même des faits qui a dicté cette division. »

L'historien de cette éclatante querelle remonte à ses causes. Sous tous ces débats relatifs à la supériorité des anciens, il y a une grande question, la question du progrès. M. Rigault cherche quelle était l'idée du progrès dans l'antiquité. Malgré le plaisir que les poëtes se donnent de vanter toujours le passé aux dépens du présent, on retrouve dans plusieurs auteurs anciens, dans Aristote, dans Cicéron, dans Lucrèce, etc., la comparaison de la vie humaine avec un héritage transmis de père en fils et qui doit s'accroître à chaque changement de mains. L'auteur trouve la question de la préséance des anciens et des modernes très-nettement posée dans le *Dialogue des orateurs* attribué à Tacite. Il étudie ensuite les rapports du christianisme avec l'idée de progrès et avec l'antiquité, et c'est pour lui l'occasion de parcourir rapidement, et sous un point de vue nouveau, le moyen âge, la Renaissance, et le commencement de l'âge moderne.

Après l'examen de l'influence de la philosophie cartésienne et des causes générales qui ont pu contribuer, les unes à inspirer l'admiration de l'antiquité, les autres à développer l'esprit d'indépendance, il arrive enfin au premier acte de ce débat séculaire. Des études curieuses et piquantes font revivre et mettent en présence les adversaires : Desmarets, le P. Bouhours, Fontenelle, les frères Perrault, Dacier, Ménage, Longepierre, Huet, Bayle, les rédacteurs des grands journaux littéraires, enfin Boileau, dont le nom et l'autorité dominent la dispute.

Les personnages qui la reprennent en Angleterre sont moins nombreux. C'est d'abord Saint-Évremont, qui forme la transition entre les deux pays ; puis Williams Temple et Wotton, qui posent le problème dans ses termes les plus clairs ; ensuite Dryden, Boyle et Bentley, avec les attaques si vives de ces deux derniers l'un contre l'autre, enfin

Swift, qui popularise la question en la traitant avec tant d'humour et d'originalité. L'analyse des œuvres achève la physionomie des auteurs.

La querelle reprend en France avec une nouvelle ardeur. Homère a des ennemis personnels; des pamphlets s'écrivent pour et contre les anciens; l'opinion se passionne; l'Académie française s'agite; les journaux prennent parti dans les disputes, le théâtre s'en fait l'écho. M. Rigault passe en revue les adversaires de l'antiquité et ses partisans, puis les médiateurs, les négociateurs d'arrangement pacifique; car les deux périodes françaises de la querelle des anciens et des modernes finissent, entre Boileau et Perrault, puis entre La Motte et Mme Dacier, par une double réconciliation. L'auteur lui-même, après avoir montré dans Vico l'une des formules les plus claires de l'idée de progrès, prend ses conclusions, qui tendent également à la pacification des esprits et à la conciliation de l'admiration pour le passé avec la sympathie pour le présent; il ne croit pas, toutefois, que le débat soit fini, et il termine, en commentant ce mot de Voltaire : « Le grand procès des anciens et des modernes n'est pas encore vidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. »

Dans les trois volumes qui suivent, les *Œuvres complètes* de M. Rigault ne comprennent plus que des morceaux détachés. Sauf quelques discours et lettres, ce sont des articles de journaux; un certain nombre avait paru dans la *Revue de l'Instruction publique*, dont M. Rigault a dirigé quelque temps la partie littéraire; la plupart sont tirés du *Journal des Débats*. A part quelques questions d'instruction et d'éducation, traitées à propos de publications spéciales sur ces sujets, les trois volumes se composent surtout d'études littéraires, où la morale prend la place que lui donnent toujours les esprits sérieux, portés à voir dans la littérature autre chose qu'un vain amusement. Les ou-

vrages nouveaux en sont ordinairement l'occasion ou le sujet. Quelquefois elles ont pour prétexte un fait littéraire, tel qu'une réception à l'Académie française, la réunion d'un congrès, plus rarement une circonstance étrangère aux lettres, comme l'exposition universelle ou le jour des étrennes.

Telle a été, dans ces dernières années, l'activité de l'esprit de Rigault, qu'il n'a guère laissé passer d'ouvrages intéressants ou faisant du bruit sans les soumettre à son examen, et qu'aucune question de littérature ou de moralité dans les arts n'a été soulevée sans qu'il dît son mot.

Sa manière était à la fois large et saisissante. Il avait l'esprit qui anime le détail, de la finesse, de la verve; il se permettait quelquefois la satire sans malveillance, l'épigramme sans malice, le paradoxe dans le bon sens. Les articles sur *les Jouets d'enfants*, sur *le Congrès de Bruxelles*, sont des modèles accomplis de toutes ces qualités piquantes. Le sentiment donnait à son style une chaleur naturelle et quelque chose de très-sympathique. Tête et cœur, il était tout entier à ses idées, à ses convictions. Fortement spiritualiste, et, suivant l'expression de M. Saint-Marc Girardin, « fils de Descartes plutôt que fils de Voltaire, » il avait pour le christianisme un attachement profond; mais il ne pouvait supporter l'idée qu'on fît de la religion une arme d'intolérance, un obstacle au progrès. Il a combattu parfois M. L. Veuillot et *l'Univers* avec une singulière vivacité, et une éloquence de bon goût, d'autant plus honorables que ses adversaires ne lui en donnaient pas l'exemple. « C'est cet accent de vérité et de sincérité, dit son biographe, qui faisait la grâce et la force des écrits de M. Rigault. Quelle honnêteté avec tant d'esprit! Quel observateur pénétrant et jamais misanthrope! »

Toutes ces qualités de l'écrivain ont fait vivement regretter sa fin prématurée. Ceux qui avaient connu dans Rigault le professeur et surtout l'homme, ne peuvent assez

la déplorer. Leur douleur, dont M. Saint-Marc Girardin s'est fait l'interprète à Évreux, sur le bord de sa tombe encore entr'ouverte, était un hommage à la noblesse du caractère plus encore qu'au talent.

5

L'auteur du *Consulat et l'Empire* jugé par l'auteur des *Girondins*.

Les grands noms en littérature ont toujours droit à nos hommages. L'ingratitude et l'indifférence peuvent s'expliquer dans la politique, sans se justifier. Mais dans l'art, il n'y a d'autre intérêt que celui de la gloire, et quand elle s'est attachée légitimement à un nom, un souvenir, un salut est dû, au moins en passant, à toutes les œuvres que ce nom recommande. M. de Lamartine a trop éprouvé dans sa vie publique l'ingratitude des partis pour qu'il ne recueille pas, par compensation, une constante sympathie dans le monde des lettres.

Ce n'est pas que M. de Lamartine se soit remis à l'œuvre comme poëte, avec la confiance que pourrait lui inspirer encore ce qu'il lui reste de forces. Il ne crée plus; il ne donne ni ne promet aucune grande composition nouvelle en vers ou en prose : mais il continue de vulgariser dans son *Cours familier de littérature*[1], de grandes idées et de nobles sentiments. Nous avons dit, l'an passé, la variété des sujets que M. de Lamartine aborde dans cette revue. Nous n'y reviendrons aujourd'hui que pour signaler la manière dont l'auteur comprend la critique littéraire. Plusieurs des entretiens mensuels de M. de Lamartine sont consacrés de suite à l'examen de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers : réunis, ils ne formeraient pas moins d'un volume. M. de Lamartine fait sentir vivement,

1. Chez l'auteur, un entretien par mois

comme il sent lui-même toutes choses, les éminentes qualités de l'historien, la savante exposition, la profonde sagacité, l'emploi habile des documents. Mais il se sépare de lui sous un certain nombre de points importants, et trouve dans ce désaccord une occasion de revenir pour son propre compte sur de grands événements historiques. Il combat particulièrement les vues de M. Thiers sur le 18 brumaire, sur le concordat de 1801, sur la mort du duc d'Enghien, sur la campagne de 1812. Autant M. Thiers porte de netteté dans le détail et de précision dans les faits, autant M. de Lamartine a d'élévation dans les vues générales et de grandeur morale dans les jugements. Il est difficile de voir deux esprits plus différents soumis à l'appréciation l'un de l'autre. Voici comment le critique poëte résume les caractères et les qualités de l'historien :

Telle est cette histoire ; malgré le petit nombre de défaillances de pensée ou de style, nous n'en connaissons aucune qui ait fourni d'une si forte haleine une si longue course à travers un si long temps. C'est le panorama militaire du globe ; seulement l'éternelle fumée du canon y voile trop tous les autres horizons de la civilisation moderne ; c'est l'histoire des armées plus que celle des peuples. On nous dira : c'est que les peuples n'étaient que des armées pendant ce règne de Napoléon par le fer. Administrer et combattre, c'est tout le sens de cet immense récit. Aussi ce livre sera-t-il à jamais le manuel des administrateurs et des militaires ; les philosophes, les politiques, les hommes de pensée, les hommes de liberté, les hommes de religion, les hommes d'humanité, les hommes de bien écriront à leur tour leur histoire, en se plaçant à un autre point de vue que le champ de bataille, au point de vue du bien ou du mal fait au genre humain par ce héros de l'armée et par ce héros du despotisme.

Mais, tel que le préjugé populaire et tel que le fanatisme militaire veulent le considérer historiquement aujourd'hui, ce grand homme du fait et non de l'idée, ne pouvait rencontrer un historien plus accompli que M. Thiers ; la naissance, le caractère, l'opinion, le talent de M. Thiers ont été, selon nous, une des bonnes fortunes de Napoléon. On dirait que la Provi-

dence a mis la main dans ce hasard : le héros a été fait pour l'historien, et l'historien a été fait pour le héros; de la plume à l'épée ils se ressemblent. Sans Napoléon, M. Thiers n'aurait pas pu écrire ce livre aussi supérieur à son *Histoire de la Révolution* que l'homme fait, dans M. Thiers, est supérieur au jeune homme qui essaye la plume avant de comprendre son sujet. Sans M. Thiers, Napoléon existerait dans toute sa fantasmagorie gigantesque de la légende populaire, mais il n'existerait pas historiquement dans toute la grandeur réelle de ses proportions colossales, comme administrateur, comme général et comme despote. M. Thiers a reconstruit Napoléon, non avec des fables, mais avec des réalités; voilà son œuvre : on ne la surpassera pas [1].

M. de Lamartine reprend et développe encore ces éloges; puis viennent les reproches. Les défauts de M. Thiers naissent de l'excès même de ses qualités. Son histoire « raconte admirablement; elle juge insuffisamment; elle n'est pas rétributrice, elle est adulatrice. » Ce dernier mot a besoin d'être expliqué et restreint. Le développement suivant en donnera le sens et la portée.

Toute la philosophie morale et politique de M. Thiers, résumée à la fin de ses livres les plus sanglants et les plus cadavéreux, sur des plaines changées en sépulcres pour la gloire d'un homme; toute cette philosophie et toute cette morale se bornent à un léger avertissement, timidement adressé à son héros, de se modérer un peu dans l'excès de son ambition et de craindre les retours de fortune, ces vengeances voilées de la destinée. Toutes ses plus grandes accusations sont des accusations de témérité, jamais ou presque jamais des accusations de sévices contre l'humanité ou contre la divinité. Le héros n'écoute pas; son historien rétrospectif chante son nouveau triomphe dans un bulletin et marche en avant, tantôt au meurtre du duc d'Enghien, surpris dans l'inviolable asile de la terre étrangère; tantôt à l'enlèvement du pape, chez qui les gendarmes entrent nuitamment par les fenêtres; tantôt à la trahison de Bayonne, où l'Espagne, prise au piége dans la personne de ses rois, se venge par l'extermination de quatre

1. 36e Entretien : XXI.

cent mille Français; tantôt à l'incendie de Moscou; tantôt au cirque de Leipsick; tantôt au dernier soupir de l'armée à Mayence; tantôt, enfin, à la double invasion de la France par le reflux des peuples et à l'expiation de Sainte-Hélène. Mais de chaque scène de ce grand drame, il ne sort de la bouche de l'historien qu'un léger blâme pour ce héros emporté trop loin par son génie, et toujours ce mot de génie appliqué aux plus ruineuses folies du monde, et toujours ce mot de gloire jeté comme une amnistie de la justice sur les plus lugubres catastrophes de l'humanité !

Il y dans ces dernières phrases comme un désaveu et comme un remords du doute qui terminait la fameuse ode à Bonaparte :

Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus?

Mais tout l'ensemble de l'appréciation de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* nous fait voir le chantre des *Méditations*, l'auteur de l'*Histoire des Girondins*, singulièrement fidèle sinon aux théories qu'il a pu embrasser en passant, du moins à tous ses instincts, à tous ses sentiments, à toutes ses aspirations. Si sévère qu'il se montre, au nom du droit, de la liberté, de l'humanité, de la raison, contre le fondateur du premier Empire, l'historien s'est souvenu de la maxime du poëte :

Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire;
Rien.... excepté la vérité.

6

La petite justice. Les journaux charivariques et M. Ch. Monselet.

La critique littéraire, comme la justice, a des tribunaux de plusieurs degrés : les grandes revues en sont pour ainsi dire les cours d'assises; les revues secondaires et les jour-

naux politiques qui donnent complaisamment accès aux lettres, en sont les tribunaux de première instance. Mais il y a au-dessous encore les jugements de simple police dont les petits journaux réclament le monopole. Ils pourraient l'exercer avec autant de justesse que d'esprit. Car en France où l'on aime à rire, on ne rit pas toujours hors de propos. Mais chaque tâche spéciale a ses dangers. Quand on n'écrit que pour amuser le public, on veut l'amuser à tout prix, et quand ce n'est pas aux dépens de la morale, c'est aux dépens de la vérité et du goût. Il y a surtout une matière inépuisable à amusement : ce sont les révélations indiscrètes sur la vie intime de l'homme à propos des écrits de l'auteur. On vous montre le héros en déshabillé et tel qu'il est devant son valet de chambre, pour lequel on a dit qu'il n'y a point de héros. On insiste sur ses petites manies ; on lui en prête au besoin. On le gratifie de quelque tic nerveux, d'une allure bizarre, d'une manière de vivre grotesque, excentrique. Une fois la caricature, la charge, le trait ridicule admis et convenu, on le reproduit à satiété, on lui donne chaque jour un cadre nouveau, et bientôt les vingt ou trente mille désœuvrés qu'on a pour lecteurs, vous résument un homme dans une habitude ou un détail de toilette, le tour du nez, le son de la voix ou une mèche de cheveux. Ainsi caractérisé, l'homme seul reste : l'écrivain a disparu. Quoi qu'il fasse désormais, ses livres ne seront qu'une occasion de plus de ramener sur son compte la même et éternelle plaisanterie. Les maîtres dans ce nouveau genre descriptif sont ceux qui excelleront à multiplier, soit en vers, soit en prose, sur le thème convenu de pittoresques variations.

M. Monselet est un de ces maîtres. Il y a peu de notabilités littéraires qu'il n'ait affublées d'un costume comique, pour les présenter aux lecteurs du *Figaro*. Il fait mieux, il leur ouvre un théâtre ; il les fait parler et agir, et il leur conserve scrupuleusement le rôle et les allures

de convention que la tradition des journaux charivariques leur a donnés. Les scènes et les dialogues qu'il a composés successivement sous l'inspiration des événements littéraires du jour, ont été réunis sous ce titre, *les Tréteaux de Charles Monselet*[1]. Tout ce qui a un nom ou passe pour en avoir un en littérature, figure, dit son mot ou reçoit son coup de marotte dans ces petites pièces à grelots. C'est le monde littéraire tout entier, vu, en raccourci et déformé, par le petit bout de la lunette. Quelque esprit de première ou de seconde main que M. Monselet puisse semer dans ces sortes d'écrits, nous croyons qu'il était fait pour quelque chose de mieux. On sent même ici le savoir bibliographique dont il a donné ailleurs des preuves. Et c'est un triste fruit des études sérieuses que ce gaspillage d'esprit au service d'un public frivole et au profit d'une critique sans portée. Car on a beau dire qu'en France le ridicule tue, souvent il ne tue que lui-même, et l'écrivain, comme le journal, qui use et abuse du persiflage, en est enfin puni par l'impuissance.

1. Poulet Malassis et de Broise, in-12.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

1

Les monographies historiques. MM. Am. Renée et Du Bouzet.

Les résurrections historiques, entreprises dans les monographies et accueillies aujourd'hui avec tant de faveur, ont leur attrait et leurs dangers. Elles mettent en pleine lumière le rôle, le caractère et la vie d'un personnage ; elles donnent en lui un centre et un lien à une foule d'événements qui semblaient n'en point avoir ; elles rendent la vie à toute une époque. Sorte de milieu entre le roman historique et l'histoire elle-même, elles ont tout l'intérêt dramatique du premier et prennent à la seconde son utilité d'instruction sans en avoir l'austérité. Mais il est difficile qu'en s'attachant à un personnage pour y rapporter toute une époque, de ne pas en exagérer les proportions et en surfaire l'importance. Il est plus difficile encore de ne pas prendre parti pour son héros, de ne pas le montrer de préférence sous son plus beau jour, de ne pas épouser tous les intérêts de sa gloire : on justifie tous les éloges qu'il a reçus, on repousse les attaques contre sa mémoire, et, lorsque les charges sont réelles, on plaide à outrance en sa faveur les circonstances atténuantes.

Ces réflexions sur les monographies historiques nous sont inspirées par un nouveau livre d'un écrivain que nous avons déjà distingué l'an passé dans ce genre d'études, M. Amédée Renée. Son dernier ouvrage, — et mal-

heureusement ce mot dernier est aujourd'hui trop juste[1], — a pour titre la *Grande Italienne, Mathilde de Toscane*[2]. La qualification d'Italienne, que l'auteur donne à son héroïne, appelée ordinairement la grande comtesse, la comtesse Mathilde, indique un aspect nouveau qu'il a cru découvrir dans cette histoire, et qui a échappé jusqu'ici aux plus sagaces historiens, Bayle, Voltaire, Sismondi, Daunou, MM. Guizot et Léopold Ranke. Aux yeux de son nouvel historiographe, le caractère de Mathilde a son côté national, qu'on a eu tort de laisser dans l'ombre. Il existe, dès cette époque, une question italienne, une question de patriotisme qui explique en grande partie ces terribles débats entre les papes et les empereurs d'Allemagne. La comtesse Mathilde a pris parti pour son pays; par toute sa vie active et plus tard par la donation de ses biens, elle a fortifié dans la personne du pape le représentant de l'Italie contre l'étranger. C'est là un point de vue ingénieux et inattendu, mais qui ne renouvelle l'histoire qu'en l'altérant. Aucun des esprits éminents dont les études ont éclairé cette époque n'avait voulu ni pu s'y placer par respect pour les faits. La révolte de Mathilde contre l'empereur n'était pas une affaire de nationalité, mais de souveraineté féodale. La moitié de l'Allemagne était alors soulevée contre Henri IV, et sa puissante rivale en Italie, sa cousine germaine, son ennemie mortelle, profita de ses embarras pour affranchir les pays qu'elle possédait comme fiefs de l'empire, et pour étendre ses droits ou ses prétentions sur des provinces que l'empereur n'était plus en état de lui disputer. Son alliance avec le pape Grégoire VII n'a jamais prouvé que l'habileté et l'ambition de celui-ci. Il trouvait en elle un appui; il doublait, en devenant son héritier, son domaine temporel. Il y avait dans toutes ces

1. Voy. ci-dessous *Nécrologie*.
2. Didot, in-8.

luttes des questions de pouvoir, de politique, de territoire et de suzeraineté; il n'y avait aucune question nationale.

M. Amédée Renée a cru sans doute nous intéresser davantage à la vie de Mathilde en faisant d'elle une personnification de sentiments et d'intérêts relativement modernes. Mais en cherchant pour son héroïne des titres à la popularité qui ne sont pas de son époque, il n'a pas négligé de mettre en relief ses titres réels, et de peindre les éminentes qualités dont elle a donné tant de preuves. Mise sur le premier plan de l'histoire, la grande comtesse unit avec éclat la vigueur à la prudence, le courage à la douceur du caractère. Elle est l'âme des grandes entreprises et des difficiles manœuvres; elle sert, avec autant d'énergie et d'efficacité que Grégoire lui-même, la grande cause de la régénération sociale et chrétienne. Les événements généraux auxquels elle est mêlée, s'ordonnent et se déroulent avec clarté autour de cette grande figure : elle en reçoit la lumière et la leur renvoie tour à tour. En un mot, si M. A. Renée n'a pas évité les écueils de ce genre de composition moins historique que littéraire, il a su en mettre à profit les divers avantages.

Une figure historique plus voisine de nous, et plus difficile à placer dans son vrai jour et surtout à juger avec impartialité, est celle d'une femme autrement célèbre, de Catherine II, impératrice de Russie. De précieux documents, émanés d'elle et tenus secrets dans les archives de Saint-Pétersbourg, ont été livrés cette année à la publicité; ce sont les *Mémoires de l'impératrice Catherine II*, écrits par elle-même, pour son fils. Imprimés à Londres par M. Alexandre Hertzen, plus connu sous son pseudonyme d'*Iskander*, ils ont remis partout à l'ordre du jour l'appréciation d'un règne inauguré par des crimes et rempli par de grandes actions. Chez nous, M. Ch. Du Bouzet a cherché à faire la lumière sur une partie de la question

dans une série d'articles de la *Correspondance littéraire*, réunis ensuite en volume, sous ce titre : *la Jeunesse de Catherine II*[1]. Si la question n'est pas résolue, elle est au moins éclaircie. M. Du Bouzet rappelle les jugements contradictoires dont Catherine a été l'objet. Louée jusqu'à l'apothéose par le grand poëte russe Derjavine, elle a été exaltée pour sa grandeur, comme souveraine, par la plupart de ses contemporains, tandis que sa fausseté, ses vices, ses crimes ont excité contre elle de justes sévérités. Ici on l'appelle *Catherine le Grand*, là, la *Messaline du Nord*.

Voyons le témoignage de Catherine sur elle-même, tel que M. Du Bouzet résume. Les nouveaux *Mémoires* confirment ce qu'on pouvait imaginer du dévergondage de sa jeunesse. C'était un triste ménage que celui du grand-duc et de la grande-duchesse, sous le règne d'Élisabeth, et Catherine, au pied du trône, ne donnait pas l'exemple des vertus domestiques. Un mari simple bourgeois aurait eu trois fois pour une l'occasion d'intenter contre elle une action en séparation ou en divorce, surtout en désaveu de paternité. Le grand-duc s'en plaint assez grossièrement, mais plus inutilement encore. Les *Mémoires* de Catherine, et, d'après eux, le livre de M. Du Bouzet, ne cachent ni le mécontentement du prince, ni ses trop justes sujets. Le mari aussi a des torts ; mais on sent qu'aux yeux de la future impératrice, son plus grand tort est de « n'être qu'une bête, » en attendant qu'il en ait un tort plus grave, celui d'être souverain ; mais celui-là il ne l'aura pas longtemps, un an à peine.

Il mourut.... Mille bruits en courent à ma honte.

Ce n'est donc pas un livre d'édification que *la Jeunesse de Catherine II*. Et pourtant M. Du Bouzet n'hésite pas à en tirer une conclusion plus favorable qu'on ne pouvait

1. Dentu, in-18, 96 pages.

s'y attendre. Il sait les crimes que l'histoire reproche à la souveraine, il a raconté les fautes que la princesse avoue; mais il voit aussi les ennuis, les chagrins de cette jeunesse aussi malheureuse que coupable; il voit surtout les influences détestables qui ont agi sur Catherine, et il trouve dans son éducation, sinon une excuse, au moins une explication et une atténuation.

2

Les histoires spéciales. MM. Anquez et Poisson.

Les monographies historiques ne sont pas toutes des biographies : elles peuvent avoir pour objet une suite d'événements importants ou secondaires, qui jusqu'ici n'ont pas reçu, dans les histoires générales, la place et le jour qu'ils méritent. Traités à part, ils paraîtront dans une lumière nouvelle et éclaireront à leur tour les événements plus connus dans lesquels ils sont mêlés. En histoire, comme en toutes choses, il est utile d'embrasser un objet moins vaste pour le mieux voir, et les grandes synthèses n'ont de sûreté et de valeur qu'autant qu'elles sont préparées et dirigées par un grand nombre de recherches spéciales. Celles-ci ne s'adressent directement qu'à un public restreint; mais les lacunes qu'elles comblent, les confusions qu'elles démêlent, les inexactitudes qu'elles rectifient, disparaissent peu à peu de l'histoire générale, et des idées plus justes et plus saines arrivent au public sans qu'il sache de quelle source première elles sont parties.

M. Léonce Anquez, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, s'est chargé d'amener à ce degré de lumière un point spécial un peu négligé jusqu'ici, l'organisation du protestantisme français comme parti politique : de là son *Histoire des assemblées politiques des réformés de France*[1]

1. Durand, in-8; 520 pages avec notes.

(1573-1622). Tout le monde sait que le législateur du calvinisme avait établi des espèces de conciles, colloques et consistoires, où l'on traitait la discipline ecclésiastique et la doctrine; ces réunions étaient désignées sous le nom commun d'*assemblées politiques*; tantôt générales, tantôt provinciales, elles comprenaient aussi les conseils provinciaux et les cercles. La discipline et le dogme n'étaient pas toujours l'objet de leurs délibérations; elles s'occupaient de l'organisation de la résistance; elles entamaient et poursuivaient des négociations relatives à l'établissement de la liberté de conscience et à la reconnaissance de tous les droits des dissidents en France. Elles ont donc joué un rôle important dans l'histoire de nos guerres de religion, et il est possible de montrer leur existence, de marquer leur rôle dans toutes ces grandes luttes, tant de fois renouvelées, sous Charles IX et Henri III, jusque sous le ministère d'Albert de Luynes et pendant l'administration même de Richelieu.

C'est ce que fait M. Anquez; il suit pas à pas l'histoire des assemblées politiques des réformés; il démêle la part de chacune dans la guerre et dans les traités. La première est celle de Montauban (août 1573), qui partage le Languedoc en deux *généralités*, ayant chacune des États. D'autres assemblées politiques, comme celles de Milhaud, de Nîmes, etc., donnent une constitution ou la modifient. Celle de la Rochelle, beaucoup plus tard (10 mai 1621), publie « un ordre général de milices et de finances que les historiens catholiques ont désigné par les mots significatifs de *Loi fondamentale de la république des prétendus réformés.* ».

La période d'un demi-siècle, pendant laquelle les assemblées politiques des protestants ont cette importance, se divise en trois époques : la première s'étend de la conclusion de la paix de la Rochelle (1573) à la promulgation de l'édit de Nantes (1598); la seconde, de l'édit de Nantes à l'établissement de la députation générale (1601), et la

troisième, de ce dernier fait jusqu'à la suppression des assemblées politiques par le traité de Montpellier (1622). Dans chacune de ces époques, M. Anquez montre les succès et les revers des protestants, leurs progrès et leurs pertes, les résultats des batailles et des traités; comment ils préparaient ou menaient la guerre, comment ils jouissaient de la paix. Ses sympathies pour les opprimés dont il raconte la lutte, ne sont pas douteuses; mais jamais elles n'éclatent. Son livre n'est pas d'un homme de parti, inspiré par la passion, mais d'un historien soutenu dans ses savantes recherches par l'amour de la vérité[1].

Il y a bien des livres dont les titres sont trompeurs, parce qu'ils sont ambitieux : on annonce une histoire, et l'on offre les documents d'une monographie ; on entreprend une œuvre, et l'on s'arrête à une ébauche. Il peut se faire, en revanche, qu'un titre trompe le public parce qu'il est trop modeste, et qu'en ouvrant le livre, on y trouve autre chose, et quelque chose de plus intéressant que ce qu'on attendait. C'est ce qui nous est arrivé avec l'ouvrage du baron C. Poisson, intitulé : l'*Armée et la garde nationale*[2]. Ce n'est point, comme on pourrait le croire, un exposé de l'organisation de ces deux forces publiques, un recueil des lois, décrets, ordonnances ou arrêtés concernant l'une et l'autre. C'est l'histoire particulière de chacune d'elles, au milieu de l'histoire générale du pays depuis 1789. L'auteur suit pas à pas leur rôle dans les événements, et détermine la part de chacune dans les destinées si mobiles de la

1. Cette monographie sur une période de l'histoire du protestantisme en France nous fournira l'occasion de mentionner provisoirement une publication plus générale, l'*Histoire de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs*, par M. J. M. Dargaud (Charpentier, 4 vol. gr. in-18, de 450 à 500 pages). L'époque avancée de l'année, où cette importante publication a paru complète, ne nous a pas permis d'en rendre compte dans ce volume.

2. Durand, 1858-59, T. I-II, in-8, chacun de 600 p. environ.

France révolutionnaire. Il fallait appeler un pareil livre l'Histoire militaire de la Révolution française. Ce titre eût excité un grand intérêt, et le livre n'y eût pas menti.

On trouve dans l'*Armée et la garde nationale* beaucoup de faits, dont quelques-uns sont curieux et assez peu connus. L'auteur, ayant un objet tout spécial, met en relief des côtés que la plupart des historiens de la Révolution laissent dans l'ombre. Il n'a qu'un point de vue; mais il l'éclaire d'un jour qui rejaillit sur les autres parties de l'histoire. Lorsqu'il s'agit des constitutions successivement écloses, dans ces jours de ruine si prompte et de reconstruction éphémère, il n'en considère que les articles relatifs à la réorganisation militaire. Dans les événements intérieurs, il ne parlera des émeutes que pour marquer la part que l'armée ou la garde nationale ont prise à la répression, lorsqu'elles ne sont pas restées simples spectatrices ou même complices. Au dehors, il suit pas à pas nos glorieuses campagnes. C'est ici que les détails se pressent et se multiplient. M. Poisson s'attache surtout à nous montrer de 1789 à 1792 la désorganisation progressive des anciennes forces publiques. Tous les corps spéciaux qui se distinguaient par leurs constitutions particulières, leurs noms aristocratiques, le luxe et le nombre de leur état-major, leurs priviléges, disparaissent peu à peu pour se fondre dans l'armée nationale. L'organisation de celle-ci est une chose longue et difficile, et la bataille de Valmy, à la fin de 1792, en est le premier fruit important. Elle donne raison par le succès au nouveau régime si suspect aux vétérans, et rend confiance à l'esprit révolutionnaire.

L'œuvre du Comité du salut public, dans ses rapports avec l'organisation de l'armée et les événements militaires, est ensuite l'objet d'une complète étude. L'auteur nous montre en action la politique de Carnot, qui consiste à abandonner partout les généraux incapables que recommande en vain un bruyant patriotisme, et à soutenir des

hommes nouveaux dont il devine l'avenir. Le ministre met dans l'impossibilité de nuire les Rossignol, les Léchelle, et il appuie, en dépit quelquefois de leurs généraux en chef, les Bonaparte, les Kléber et les Marceau. Ici M. Poisson est entré dans une période où les faits militaires composent presque la moitié de l'histoire de la Révolution française. Aussi les 600 pages de son second volume lui suffisent à peine pour conduire l'histoire intérieure ou extérieure de nos armées de la fin de 1792 à la fin de 1793. Quels développements son ouvrage ne devra-t-il pas prendre, lorsque, sans préjudice de nos luttes intestines où l'armée a son rôle, la France promènera le drapeau tricolore sur tous les champs de bataille de l'Europe ?

Réduite pour le moment aux premières années de notre Révolution, la revue entreprise par M. Poisson, a son intérêt et son utilité. Sa méthode, comme historien, consiste à raconter plutôt qu'à juger, à résumer les faits plutôt qu'à peindre les hommes. Il laisse au lecteur le soin de tirer les conclusions. Peut-être y a-t-il chez lui une tendance à choisir entre les faits révolutionnaires ceux qui sont de nature à inspirer l'horreur de la Révolution. Elle se remarquerait surtout dans les développements qui appartiennent moins rigoureusement à son cadre général : car l'auteur reste moins fidèle à son programme à mesure qu'il approche des jours les plus sombres de cette terrible époque. Ce n'est pas précisément à notre histoire militaire que se rapportent tous ces détails sur le régime de la Terreur, les visites domiciliaires, la loi des suspects, les prisons, les échafauds, etc. En rappelant toutes ces déplorables choses, l'auteur ne déclame jamais ; mais on sait quel sentiment un tel récit excitera par lui-même dans les cœurs honnêtes. Et, quand on doit être nécessairement incomplet, il n'est peut-être pas juste de faire préjuger par l'effroi et l'indignation une question aussi complexe et aussi délicate que celle de la moralité de la Révolution française.

3

La biographie politique : Mme ***, M. de Schubert.

Il y a des vies qui appartiennent à la fois aux souvenirs pieux de la famille, aux événements de l'histoire et aux intérêts de la politique. Celles-là sont singulièrement difficiles à raconter, surtout quand les destinées de la famille ont été mêlées à celles du pays ; que les événements sont contemporains, et que les intérêts ont été coup sur coup intervertis avec les rôles dans le terrible chassé-croisé des révolutions. Il faut à la main qui entreprend cette tâche, non moins de délicatesse que de force. Le cadre et le tableau ne paraissent pas faits l'un pour l'autre : les choses intimes qui s'adressent au cœur ne seront-elles pas déplacées au milieu de ces grands mouvements qui ébranlent et emportent les trônes ? les effusions des sentiments les plus légitimes ne paraîtront-elles pas dictées par des calculs politiques ? L'excès de retenue serait pusillanime ; les regrets et la sympathie sembleront peut-être séditieux. Toutes ces difficultés se rencontraient au plus haut point dans la vie de Mme la duchesse d'Orléans, cette vie si remplie de promesses brillantes, de vertus et de malheurs. Bien des serviteurs fidèles pourtant devaient s'empresser de l'écrire, dans les divers pays où la tourmente politique les a dispersés, et il eût été fâcheux pour la France que ce pieux devoir n'eût été rendu à une mémoire si digne d'être honorée que dans les littératures étrangères. Les nécessités des temps peuvent éloigner d'un pays les personnes ; mais nulle politique ne pourrait, sans se condamner elle-même, bannir les souvenirs du malheur et de la vertu.

Nous devons à leur inspiration un des plus beaux écrits historiques de cette année, intitulé simplement : *Madame la*

duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklembourg Schwérin[1]. Il porte pour épigraphe : *France.... Whose heart I thought I had, for she had mine.* Le livre est anonyme; mais, malgré la fermeté de la pensée et la sûreté de l'expression dans les choses politiques, la délicatesse et la douceur pénétrante avec lesquelles sont traitées la femme et la mère dans l'illustre princesse, ont fait reconnaître à tous la main d'une femme, d'un témoin, d'une confidente, d'une amie, et chacun a nommée Mme la marquise d'H...t, qui n'a point décliné, que je sache, cet honneur ou cette responsabilité.

Quoique cet écrit soit un hommage à une chère mémoire, il n'a rien du ton de l'oraison funèbre ou même du panégyrique. C'est un simple récit d'une vie par elle-même trop dramatique, sans autre plan que la suite même des faits si féconde en contrastes, sans autre recherche que celle des documents les plus intimes, sans autre art de composition que l'épanchement naturel d'une âme émue. Quelques détails intéressants, mais un peu courts, sur l'enfance, la première éducation et la jeunesse de la duchesse Hélène, la font connaître d'abord sous un jour aimable. Elle vit dans une atmosphère de pureté et de bonheur, sous l'aile d'une belle-mère aussi dévouée, aussi tendre, que pourrait l'être la meilleure des mères véritables, dans une intimité charmante avec son frère le prince Albert, dont la mort prématurée, causée par une chute, fut pour elle sa première grande douleur, triste prélude des douleurs et des catastrophes qui l'attendaient dans un rang plus élevé.

La duchesse d'Orléans y monta sans orgueil et presque sans ambition. Les qualités personnelles du prince royal, à qui le roi de Prusse avait fait d'elle tant d'éloges, la touchèrent toujours plus que les honneurs qui l'attendaient.

1. Michel Lévy frères, trois formats, in-8, in-12 et in-18; une dizaine d'éditions.

La perspective d'une couronne ne l'éblouissait pas; mais elle en acceptait d'une volonté ferme les devoirs, les soucis et les périls. L'historien anonyme nous redit, d'après les témoignages contemporains, l'accueil que fit la France à la princesse, et avec quelle grâce et quelle aisance celle-ci y répondait. Mais, par un retour bien naturel, il se reporte involontairement à d'autres scènes d'une solennité plus terrible, où la mère puisait dans le courage la dignité que la jeune fille avait trouvée dans la grâce.

Qui ne croit rêver, quand de ces fêtes, de ces triomphes, de cette jeune fille toute parée, accueillie partout par des cris de joie, la pensée se reporte au fatal trajet des Tuileries à la Chambre des députés. Elle seule n'a pas changé : c'est la même noblesse, la même grâce, la même possession d'elle-même. Le danger ne l'étonne pas plus que les splendeurs de Fontainebleau.... Mais on a hâte de revenir aux jours brillants de sa vie qui ont si peu duré.

Leur éclat du moins est bien pur : ce n'est pas la vie d'une princesse destinée au trône que l'on croit lire depuis son mariage jusqu'à la mort du duc d'Orléans : c'est celle d'une mère heureuse et d'une femme accomplie. Tous les fragments de ses lettres de cette époque, cités dans ce livre, la montrent tout entière aux devoirs imposés par ce double titre et aux joies si pures qui les accompagnent. Quel sentiment élevé elle a des uns et des autres ! Comme elle veille sur l'âme naissante de ses enfants ! Comme elle développe de bonne heure les germes du bien et du beau ! Elle raconte elle-même des petites scènes de son intérieur royal qui seraient charmantes au plus humble des foyers. Au milieu des grandes dames de la cour, elle porte elle-même *le petit:* elle a le bonheur de l'endormir, elle donne sa soupe à Paris qui était gentil comme un ange; » et elle ajoute avec un entier abandon :

C'était là une soirée comme je les aime, qui laisse tant de

calme au fond du cœur; elles sont rares maintenant; car je réponds, autant que je le peux, aux nombreuses exigences du monde....

L'âme des enfants s'ouvre plus facilement lorsque nous sommes seuls avec eux. Je tâche d'être, autant que possible, seule avec mon fils. Aujourd'hui, je l'ai ramené de Neuilly: il s'endormit dans mes bras, je le couchai sur son lit, je lui rendis mille petits soins. Vous eussiez dû voir comme il était caressant et tendre. Oh! que la mère bourgeoise est heureuse!

Même simplicité de cœur dans ses sentiments pour son royal époux. Il y a une lettre adorable, que nous regrettons de ne pouvoir citer, sur le retour du duc d'Orléans, de son dernier voyage en Afrique (juin 1840). Elle commence ainsi: « Voilà mon protecteur, mon ami, ma vie, rentré dans mon petit intérieur.... » Elle se termine par une de ces scènes qu'on ne décrit si bien que quand on sait bien les sentir. « La famille partit, et nous dînâmes en tête-à-tête. Le petit trottait autour de nous, chantant, criant et ravissant le cœur de son père qui ne voulait pas en faire semblant. »

On sait comment tout ce bonheur intime devait finir. Les détails de la mort du duc d'Orléans sont très-connus: la manière dont la terrible nouvelle parvint à la duchesse est elle-même l'objet d'un récit navrant. Les six années qui suivent nous font voir une âme religieuse et forte aux prises avec une profonde douleur, mais toujours à la hauteur de ses devoirs et de l'avenir sur lequel elle doit compter pour ses enfants. Sa part dans le grand drame de 1848 est bien marquée. Ce fut celle du courage viril et de la dignité royale, unis au sentiment maternel. Ici le rôle de la duchesse est suivi de point en point. Son attitude, ses paroles, ses actions, sont relatées par un témoin oculaire. C'est la vérité d'une chronique, marquant heure par heure les péripéties d'un grand événement historique, sans passion, sans appréciations même, avec l'austère simplicité d'une déposition devant un tribunal. Point de

colère contre les auteurs de ces catastrophes; point de témoignage de compassion pour les royales victimes : l'auteur a pensé que le seul récit des faits suffirait pour pénétrer les âmes d'une pitié profonde.

Le tableau des dix dernières années représente, au milieu de l'exil, l'âme de la duchesse d'Orléans, rassérénée par la foi et retrempée dans la force naturelle de son caractère. Elle est tout entière à ses enfants. Résistant avec énergie aux combinaisons politiques qui engageraient leur avenir, elle s'occupe moins de leur préparer le retour au rang qu'ils ont perdu, que de les en rendre dignes : elle achève leur éducation au milieu des nouvelles douleurs qui frappent coup sur coup sa malheureuse famille. Après la mort de la reine des Belges et de Louis-Philippe, celle de la jeune duchesse de Nemours ajoute aux présages dont son âme est frappée, et elle s'éteint elle-même rapidement, quoique par degrés, épuisée, sans avoir été vaincue, par cette longue suite de souffrances morales.

Quelques mots résument d'une manière remarquable tout l'esprit du livre :

Si dans ces pages, dit l'auteur, une pensée, un mot, fût-ce un seul, avait blessé une opinion, contristé une personne, puisse le blâme en retomber sur la main qui les a tracés, et que nul sentiment amer ne s'arrête sur celle qui n'a voulu garder dans son cœur que des sentiments de paix,... qui a pardonné à tous ceux qui avaient pu l'affliger et a demandé à tous ceux qu'elle avait pu affliger elle-même, de n'en pas garder le souvenir !

Telle est la pensée pieuse qui a dicté cette douloureuse histoire, et qui décèle le cœur et la main d'une femme. Peu d'orateurs, depuis Bossuet, ont eu devant eux un sujet plus fécond d'oraison funèbre : ici, comme pour Henriette d'Angleterre, on peut s'écrier : « Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines : la félicité sans bornes aussi bien que les misères..., tout ce

que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune...; des retours soudains, des changements inouïs...; une *reine* fugitive, à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil. » Mais combien je préfère, sur un pareil sujet, à la fastueuse mise en scène de la chaire chrétienne, cette simplicité émue d'une histoire intime. L'oraison funèbre donne à la vanité humaine contre laquelle elle tonne, plus de satisfaction ; les touchantes confidences d'une voix amie appellent plus de sympathie et inspirent plus de regrets.

Une autre relation de cette noble et triste vie présente un caractère particulier d'intérêt : c'est celle qui est contenue dans les *Lettres originales de Mme la duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklembourg Schwérin et Souvenirs biographiques*, recueillis par M. G. H. de Schubert[1]. C'est à la fois un essai de biographie inspirée par une respectueuse amitié et un recueil de matériaux précieux pour quiconque essaye d'écrire l'histoire de l'infortunée princesse.

Une chose est nécessaire pour comprendre la biographie de Mme la duchesse d'Orléans, par M. de Schubert, c'est la biographie de M. de Schubert lui-même. Le ton de mysticité poétique qui règne dans ce livre est l'écho des autres écrits et de la vie entière de l'auteur. Spécialement adonné à l'étude des sciences naturelles qu'il a professées aux universités d'Erlangen et de Munich, l'ancien précepteur des enfants du grand-duc de Mecklembourg avait dans ses pensées une teinte religieuse qui se reflète dans tous ses ouvrages : la liste de ceux-ci offrirait des rapprochements de titres et de sujets qui paraîtraient assez étranges chez un naturaliste de notre pays. A côté de manuels de

1. Édition française : Genève, Henri-Georg; Paris, Magnin, Blanchard et Cᵉ, in-8.

minéralogie, d'histoire naturelle, de recherches spéciales sur le passé des sciences, sur les époques primitives de la terre et du ciel, on trouve le *Pressentiment* (Ahnungen) *d'une histoire générale de la vie*, en trois volumes, une *Symbolique du rêve*, un *Traité des maladies et perturbations de l'âme*, d'assez nombreux ouvrages d'édification et quelques livres de voyages. Sa dernière publication importante est une *auto-biographie*. Dans tous ses écrits domine cette pensée éminemment chrétienne, ranimée de nos jours par la ferveur protestante, que la vie humaine n'est qu'un songe dont la réalité est ailleurs. Partout l'auteur recherche de lointaines analogies entre le monde visible et l'éternité, et écoute avidement la voix des pressentiments pour la convertir en science.

Ces affinités mystérieuses du monde physique et du monde moral, le style de M. de Schubert tend à les reproduire par des images et des développements allégoriques, étrangers au goût français. Dans cet ouvrage même, les dénominations des chapitres indiquent moins les divisions du sujet que les préoccupations ascétiques auxquelles elles correspondent. Ils s'appellent : *le Chemin de la vie*, *le Cep de vigne dans le jardin*, *l'Inspiration heureuse*, *Ombres et Lumière*, *la Vie un songe*, *Énigmes de la vie présente*, etc. Quelques côtés pourtant de la vie de la duchesse d'Orléans, moins connus jusqu'ici et dignes de l'être, sont mis en lumière, comme dans les biographies ordinaires, par le récit des faits. M. de Schubert a pu réunir le premier sur l'éducation de la princesse Hélène jusqu'à son mariage, des renseignements précis et complets. Mais ce qu'il s'efforce de faire connaître, c'est l'âme même de son ancienne élève, son développement religieux, ses progrès constants dans la vie intérieure, ce qu'elle a été devant Dieu plutôt que ce qu'elle pouvait être devant les hommes, et comment les joies ou les épreuves de la vie l'ont mûrie pour le ciel.

Cette révélation édifiante d'une vie toute chrétienne,

M. de Schubert l'a trouvée presque entièrement dans les lettres de la princesse, soit dans celles qu'il n'a cessé de recevoir lui-même depuis sa première enfance jusqu'aux dernières années de sa vie, soit dans celles qu'elle adressait à la grande-duchesse héréditaire, sa seconde mère, si tendre pour elle. Les détails qu'il ajoute pour lier ces lettres et compléter la biographie, sont puisés aux meilleures sources et mis en œuvre avec une touchante originalité.

Les lettres elles-mêmes, écrites à des intervalles si éloignés et dans des situations si diverses, se ressemblent peu. Ce sont d'abord de simples billets qu'elle écrit avec son frère Albert, à leur cher *Pro* ; c'est ainsi qu'ils appellent leur professeur : c'est plein de naïveté et de grâce ; c'est le cœur et la plume d'un enfant. Plus tard, les lettres deviennent plus tendres, plus intimes ; les joies et les douleurs s'épanchent avec abandon dans le cœur d'un maître ami ou d'une mère adorée. La prospérité n'interrompt pas ces confidences ; elle n'en change même plus le caractère. Quelle affection elle a trouvée dans sa nouvelle famille, à l'ombre d'un trône ! Quel intérieur paisible, honnête et heureux le roi a su se conserver dans son palais, au milieu des troubles, des intrigues ou des déceptions de la politique ! Tout lui sourit dans le présent; tout présage le plus brillant avenir, lorsque survient, comme un coup de foudre, l'effroyable catastrophe du 13 juillet. Voici comment, trois jours après, la duchesse adressait un cri de douleur et un filial appel à sa mère.

Chère et tendre mère,

Le coup le plus affreux m'a atteinte; vous en avez déjà connaissance par la lettre de la reine. O Dieu ! Tu es sévère et mystérieux dans tes décrets, mais néanmoins j'ai foi en tes compassions !

Chère mère, mon cœur est déchiré. Vous partagez ma douleur, car vous l'aimiez tant ; et lui, il avait tant d'affection pour

vous! Je ne puis vous écrire que mon malheur; car ma tête est faible, les yeux me brûlent, ma main tremble et mon cœur va se fendre. Hélas! très-chère mère, quel voyage pour vous! Avoir encore à votre âge un si amer chagrin! Oh! venez, venez : que nous pleurions et priions ensemble.

Quel naturel et quelle vérité! L'épouse, la fille paraît seule ici. Rien qui rappelle une couronne perdue, rien qui annonce la veuve de l'héritier présomptif du trône.

Après ce malheur, le sentiment religieux devient chaque jour plus profond dans l'âme de la duchesse. Le précepte évangélique : « Vivre en présence du Seigneur, sous son regard, comme des enfants sous l'œil de leur mère, » la préoccupe fortement. Elle demande à Dieu « la force de travailler sur elle-même. »

Elle ne s'enferme pas dans un ascétisme stérile; ses enfants demeurent le but de toute son activité : elle comprend leurs caractères opposés, les directions différentes que chacun d'eux réclame, le mélange de douceur et de fermeté, d'enjouement et de sérieux qu'il faut à chacun et dans quelle proportion. Elle apprécie le mérite des maîtres qui leur ont été choisis, et s'applaudit à plusieurs reprises des relations qu'elle voit se former entre son petit Paris et l'excellent et modeste M. Regnier. Les détails qu'elle donne sur leurs progrès en toutes choses sont charmants. « Je mesure le temps, dit-elle, sur le développement des enfants. » Quel mot maternel! Toute la lettre où nous le rencontrons [1], et celles de la même époque sont dignes de figurer à côté de ce qui est sorti de plus gracieux de la plume d'une femme. Et la grâce n'en est que le second mérite, le cœur de la princesse vaut encore mieux que l'esprit.

Les lettres qui suivent la révolution de 1848 sont plus rares. Son séjour à Eisenach, près des siens, suspen-

1. 24 juin 1844, pages 202-203.

dait naturellement sa correspondance. De Claremont, à la fin de 1857 et au commencement de 1858, elle écrit encore à sa bien-aimée mère et à son cher professeur. Elle annonce à celle-là la mort terrible de la duchesse de Nemours; elle entretient celui-ci de ses derniers livres, et raisonne avec lui sur les rapports de la *connaissance* avec le *pressentiment*, déjà frappée elle-même de pressentiments funèbres.

Sous quelque rapport que l'on considère le livre de M. de Schubert, on voit qu'il méritait toute notre attention. Comme récit biographique, il est pénétré d'une sympathie touchante et sincère, qui fait oublier la bonhomie un peu emphatique du narrateur octogénaire; comme recueil de pièces originales, il offre aux anciens amis de précieux souvenirs, à l'historien d'utiles matériaux, aux simples lecteurs des pages remarquables de vérité et de sentiment.

4

La presse sous les deux dernières monarchies. M. Saint-Marc-Girardin.

Nous devons citer comme une page d'histoire contemporaine les *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste*, de M. Saint-Marc Girardin. C'est le résumé discret de plus de trente ans de participation aux luttes politiques. Le spirituel collaborateur du *Journal des Débats* aurait pu tirer des catacombes du passé plus de vingt volumes, en rassemblant au hasard les articles écrits par lui pendant une aussi longue période. Mais, au lieu de composer, comme son illustre quasi-homonyme, le fondateur de *la Presse*, avec des improvisations de journaliste, une série d'annales qui ont bien leur prix [1], il a mieux aimé faire un choix et ne

1. M. Ém. de Girardin a publié, au commencement de 1858, sous le

remettre sous les yeux du public que le meilleur de lui-même. Il a pensé en outre que des pages écrites au jour le jour, au milieu de la lutte et sous le feu des événements, avaient besoin, aujourd'hui que l'ardeur est refroidie et les événements mêmes oubliés, d'une sorte de présentation particulière. Avant de transcrire un article ou un fragment, il le prépare, il l'explique, souvent il l'atténue; et ce commentaire perpétuel, qui tient autant de place que les textes reproduits, leur donne une suite, une unité que le lecteur n'aurait peut-être pas découverte.

M. Saint-Marc Girardin nous explique lui-même les procédés et surtout l'esprit général de son livre, dans une ingénieuse préface. Il rappelle la diversité des temps qu'il a traversés; il voit revivre ces beaux jours du journalisme où la plume était une arme puissante et honorée, où il existait une opinion publique à laquelle en appelaient chaque jour avec une rivalité de talent le gouvernement et l'opposition. Que ces temps sont loin de nous, et comme l'oubli envahit rapidement le passé! Voici, d'après le témoignage même d'un des plus ardents lutteurs, combien est fugitif le souvenir de ces sortes de luttes :

C'est un grand honneur pour un article politique de défrayer la causerie du matin; si l'on en parle encore le soir, c'est presque de la gloire. Il y a, dans la première partie de ce recueil, deux ou trois articles dont on m'a loué même au bout de plusieurs jours. J'étais tenté de les croire immortels; en les relisant, je me suis aperçu que je ne m'en souvenais même plus moi-même.

Malgré cet oubli, l'auteur ne croit pas à l'inutilité de la polémique politique. Le moindre réveil de l'opinion publique l'y ramènerait encore; il défend le gouvernement con-

titre de : *Questions de mon temps*, douze volumes d'articles insérés par lui dans *la Presse*, et dont la réunion forme une sorte d'histoire complète de vingt années au point de vue de la polémique quotidienne.

stitutionnel contre les railleurs qui l'appellent un jeu de collin-maillard.

Hélas! que faisons-nous tous ici-bas, sinon de chercher à tâtons le droit et la raison? Dans les gouvernements despotiques, nous déclarons que nous avons trouvé la raison et nous la mettons dans un homme : grande fiction qui dure tant qu'elle ne paraît pas trop invraisemblable. Dans les gouvernements libres, nous cherchons la raison par la liberté, et nous la cherchons pour chaque question et pour chaque circonstance : laborieuse enquête assurément, mais qui malgré ses embarras et ses fatigues, fait la force et l'honneur des peuples qui savent comprendre que le gouvernement de soi-même, le *self-government*, ne consiste pas à n'être gouverné par personne, mais à se gouverner et se régler soi-même.

M. Saint-Marc Girardin a divisé ses *Souvenirs d'un journaliste*, en deux périodes inégales et qui présentent dans sa vie un intérêt bien différent. La première va seulement de 1827 à 1830 : la seconde s'étend de 1830 à 1848, sans compter les réflexions qui appartiennent par anticipation à des événements plus rapprochés de nous. Une troisième partie, sous le titre de *Mirabeau, Louis XVI et Marie-Antoinette*, consiste en un travail assez étendu sur les origines et les obstacles du gouvernement représentatif en France, en 1789. Écrit en 1851, à l'occasion du livre de M. de Bacourt [1], il est le résumé des longues réflexions que M. Saint-Marc Girardin a dû faire, comme tout publiciste, sur la marche de la Révolution, ses causes politiques et morales et ses résultats : ce qui y domine c'est le sentiment de la liberté de l'homme, au milieu des événements qui semblent le plus fortement marqués du caractère de fatalité.

Pendant les trois premières années de sa carrière, M. Saint-Marc Girardin fait partie de l'opposition libérale

1. *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck, pendant les années* 1789, 1790 et 1791.

et combat la politique de la Restauration avec une ardeur qui change de caractère ou de degré, sous les ministères de Villèle, Martignac et de Polignac. Les tendances ultra-catholiques du gouvernement de Charles X trouvent en lui un adversaire très-décidé, et ce qu'on appelait alors la congrégation, est l'objet de ses plus vives attaques. On remarque surtout, dans cette période, son premier article politique, à l'occasion des émeutes de la rue Saint-Denis, si peu graves et comprimées si violemment par le ministère. Grand sujet d'étonnement ou de scandale pour nos habitudes de réserve et de timide langage : l'ennemi, le ministère s'appelle Tartufe. Tartufe se cache ; Tartufe se mortifie ; Tartufe se venge. Citons quelques lignes pour faire mesurer la distance qu'il peut y avoir dans la vie d'un journaliste entre la jeunesse et l'âge mûr.

Qu'il faisait beau voir nos soldats prendre la rue aux Ours, s'emparer de la rue Grenétat, marcher au pas de charge dans la rue Saint-Denis, tourner la rue Mauconseil, s'élancer sur le passage du Grand-Cerf, tirer sur les fenêtres gabionnées de pots de fleurs, tout cela à la lueur des réverbères, à défaut du soleil d'Austerlitz ! Voyez cette cavalerie victorieuse qui court à plein galop ! Gare ! Laissez passer la victoire ! Gare aussi pour ces civières chargées de blessés qu'on porte à l'Hôtel-Dieu ! Ce sont aussi des trophées, et le bulletin de la grande bataille est affiché à la morgue !

Il faut voir avec quelles charmantes précautions oratoires est présenté cet impétueux article ! M. Saint-Marc Girardin nous dit qu'il tremblait autrefois en l'écrivant, et qu'il tremble aujourd'hui en le publiant. « Voilà le désappointement ordinaire de la littérature politique ; quand la passion est passée ou amortie, le public ne se reconnaît plus dans les violences qu'il inspirait. » En faut-il conclure qu'on a tort de reproduire à trente ans de distance des pages qui sembleront autant d'anachronismes, l'auteur le croirait volontiers ; mais nous pensons qu'il a bien fait de ne rien

cacher de ces brillants et compromettants débuts, et qu'il est entièrement dans le vrai quand il dit : « De quoi se compose l'histoire, sinon du tableau des passions que nous n'avons plus ? »

On trouvera sans doute que, de 1827 à 1848, M. Saint-Marc Girardin s'est un peu éloigné de son point de départ libéral pour y revenir, à peu de chose près, sous l'influence des derniers événements. Il avoue volontiers ses changements. Quand tout se transforme autour de nous, quand les luttes changent d'objet ou de caractère, quand les intérêts des partis se déplacent, quand les principes opposés, mais également nécessaires, de l'ordre et de la liberté sont tour à tour compromis, l'immutabilité est impossible, et c'est le cas de dire :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

M. Saint-Marc Girardin se donne une autre excuse et très-modeste. La prétention d'avoir eu toujours raison ne peut convenir qu'aux chefs mêmes des partis, aux généraux, qui défendent volontiers toutes leurs manœuvres, celles qui leur ont fait gagner la bataille, et celles qui la leur ont fait perdre. Pour lui, « il n'a été qu'un des soldats de la monarchie constitutionnelle ; et les soldats peuvent avouer qu'ils se sont égarés ou qu'ils ont été mal conduits, tout en tâchant de montrer qu'ils se sont bien battus. »

C'est là, du reste, l'unité du livre. A l'attaque ou à la défense, dans les batailles rangées ou dans les escarmouches, M. Saint-Marc Girardin est depuis trente ans, à côté de M. de Sacy, auquel il dédie tendrement son livre, un des infatigables champions d'un seul et même journal, le *Journal des Débats*, et, malgré la diversité des circonstances, des intérêts et des rôles, ils ont été tous deux les défenseurs constants, ils le croient du moins, d'un seul et même parti, le parti constitutionnel.

5

Publications historiques périodiques : l'*Annuaire des Deux Mondes*.

On croit généralement que l'histoire ne peut s'écrire avec exactitude et impartialité qu'à une assez longue distance des événements et après la disparition des principaux acteurs. Il y a des personnes pourtant qui ne sont pas de cet avis, et je me sens disposé à leur donner raison. Sans doute il est difficile de se dégager des passions et des intérêts qui se mêlent aux faits contemporains et qui rendent tant de témoins aveugles ou sourds; mais quand la distinction du vrai et du faux n'est qu'une affaire de bonne foi, quand il s'agit de se mettre à l'abri d'erreurs volontaires, l'amour de la justice et une certaine indépendance de caractère suffisent à cette tâche. Le spectacle des faits s'éclaire par l'intelligence même des passions et des intérêts en présence; les témoignages contradictoires se contrôlent les uns par les autres et peuvent être ramenés à leur juste valeur par leur relation même avec les causes qu'ils sont appelés à servir. A distance au contraire, la plupart des témoignages s'évanouissent; ceux qui subsistent prennent dans leur isolement une valeur exagérée. Une tradition qui flatte les préjugés dominants, s'établit et acquiert plus d'autorité, à mesure que les moyens de contrôle deviennent plus difficiles. L'histoire du passé se croit sans passion lorsqu'elle est l'écho d'une passion unique. Elle se croit désintéressée, parce qu'elle s'est mise, à son insu, au service de l'intérêt le plus fort. La vérité historique n'est le plus souvent, comme la vérité dramatique, qu'une vérité d'habitude et de convention.

S'il en est ainsi, on ne saurait trop encourager les publications sérieuses consacrées à enregistrer, à mesure qu'ils s'accomplissent, les faits contemporains. La meilleure

histoire d'un peuple sera toujours la suite de ses *Annales*, quel qu'ait été le moyen adopté pour marquer au jour le jour le souvenir de chaque événement. Quelle lumière ne jetteraient pas sur les temps primitifs de l'Égypte ou de la Babylonie les témoignages consignés, règne par règne, dans les hiéroglyphes ou les caractères cunéiformes! C'est la destruction des anciennes annales de Rome qui nous a valu le roman classique sur Romulus et ses successeurs. Aujourd'hui les annales des peuples civilisés sont nombreuses : il y en a autant que de journaux. Mais l'excès des richesses a ses inconvénients. La confusion naît de la multitude des témoignages. Si chaque numéro de journal peut tenir un esprit curieux au courant des affaires du monde entier, il est bien difficile de retrouver dans une collection de journaux la suite des affaires d'un seul pays. Il faut s'élever au-dessus de toutes les agitations du jour pour en saisir la loi. Il faut s'arracher au mouvement qui nous emporte, pour en reconnaître la direction ; mais il faut avoir été mêlé à ces agitations et à ce mouvement pour en comprendre le sens. Celui-là seul qui a fait partie d'un voyage peut en entreprendre la relation, mais ce n'est qu'aux étapes qu'il peut l'écrire.

L'*Annuaire des Deux Mondes*[1], est une relation périodique du grand voyage de l'humanité. C'est l'histoire générale des divers États résumée année par année. Elle comprend tous les événements intérieurs de chaque pays et les relations avec les pays étrangers. Naturellement l'Europe, où la France tient tant de place, a le premier rang dans ces annales. Le nouveau monde, où la race anglo-américaine continue et renouvelle le rôle des nations germaniques dans la civilisation, y est aussi largement représenté. Les États de l'Afrique et de l'Asie prennent eux-mêmes une place

1. Bureau de la *Revue des Deux Mondes*, t. I-VIII, 1850-58, in-8° d'environ 900 pages.

proportionnée à l'importance croissante de leurs communications avec l'ancien monde.

Chaque volume de l'*Annuaire* s'ouvre par un tableau de la politique générale. Dans une cinquantaine de pages sont esquissés à grands traits les événements les plus intéressants dont chaque pays a été le théâtre. C'est en quelque sorte le discours du trône ou, si l'on veut, le message des rédacteurs de l'*Annuaire* à leurs lecteurs; et je ne sache guère de souverains ou de présidents de cabinet qui soient capables de présenter à une chambre quelconque un pareil exposé de situation. On sent derrière ce résumé général toute la masse des faits qui rempliront tout à l'heure les résumés particuliers consacrés à chaque pays.

Lorsque l'*Annuaire des Deux Mondes* pénètre dans l'histoire spéciale, on s'aperçoit encore mieux que le terrain est solide. Le narrateur se meut à l'aise au milieu des complications; les faits se groupent autour de leur centre naturel; chaque question vient à sa place et à son tour. A côté des événements, les agitations des esprits sont notées, l'opinion publique elle-même y trouve un écho. Rien ne serait plus facile que de refaire, avec dix volumes de l'*Annuaire*, l'histoire de dix ans pour chacun des grands États européens. Pour les nations secondaires de notre continent, ou pour les peuples, mêlés seulement par intervalles au mouvement de notre civilisation, les esquisses de l'*Annuaire des Deux Mondes* suffisent à rendre désormais inexcusable, chez quiconque sait lire, l'ignorance ou l'insouciance de ce qui se passe à l'étranger.

L'*Annuaire des Deux Mondes*, destiné à servir de complément à la plus importante de nos revues, est rédigé en général dans un esprit libéral et élevé. Quelques appréciations de détail peuvent révéler, dans la suite des faits, des préférences ou des répugnances politiques, mais vous n'y trouvez pas de ces sorties déclamatoires auxquelles l'histoire ou la biographie contemporaine ont si souvent servi

de prétexte. Écrit avec soin, ce livre a peut-être un tort particulier aux articles de revues, celui de n'être pas assez didactique. Il ne faut pas croire que vos lecteurs soient assez au courant des faits les plus récents pour suivre avec profit une sorte de conversation qui suppose ces faits déjà connus. L'histoire par allusions convient à peine aux leçons d'un professeur. Dans les livres, la méthode d'exposition la plus élémentaire sera toujours la plus utile. La chronologie n'a pas une part suffisante dans les résumés de l'*Annuaire*. Dût l'intérêt littéraire souffrir du voisinage des chiffres, je voudrais plus de dates dans la suite même du récit. J'en voudrais surtout davantage dans les *Notes* et dans l'*Appendice*. Quand on donne la composition d'un cabinet, il faudrait toujours rappeler la date générale de la création et la date particulière des modifications ministérielles. L'*Almanach de Gotha* n'y manque jamais, pourquoi l'*Annuaire des Deux Mondes* y manque-t-il toujours?

Les documents historiques qui composent l'*Appendice* devraient être plus nombreux. Quelques décrets organiques et deux ou trois traités avec leurs protocoles et annexes, voilà à quoi se réduisent les pièces justificatives des volumes, sous ce rapport les mieux partagés. L'*Annuaire historique universel* de Lesur, si inférieur, comme histoire générale, à l'*Annuaire des Deux Mondes*, était beaucoup plus riche de documents et de pièces officielles, et par là d'une utilité pratique plus grande. Il est plus facile d'y retrouver la trace d'un fait ou d'un homme et tous les grands remaniements ministériels ou administratifs, soit en France, soit à l'étranger. Une centaine de pages de l'*Annuaire des Deux Mondes*, dût-on les reprendre, sur le corps de l'ouvrage, où plusieurs des documents désirables sont disséminés, suffiraient pour en faire un répertoire plus commode, sans qu'il cessât d'être une histoire aussi intéressante.

Je voudrais aussi, pour la commodité, que chaque volume eût un point de départ et un point d'arrêt plus fixes. Par suite de l'habitude adoptée de réunir la fin et le commencement de deux années différentes, on ne voit pas toujours assez nettement où commence et où finit la période embrassée par chaque résumé historique. Le commencement et la fin de l'année seraient, pour tous les pays, les limites les plus naturelles du cadre à remplir.

Une omission plus ou moins facile à réparer, est celle de la nécrologie. Tous les journaux publient à la fin de chaque année un tableau systématique des morts de l'année, qui est le relevé par catégories de leurs indications nécrologiques de chaque jour. Où le public peut-il retrouver cette table si fugitive et si souvent pleine d'erreurs? Un semblable travail a sa place marquée dans un annuaire historique. Il serait naturellement mieux fait, grâce aux moyens de contrôle que livrent un peu tardivement tous les documents officiels ou les bonnes publications spéciales de chaque pays.

Il y a dans l'*Annuaire des Deux Mondes* une partie tellement insuffisante, que j'aimerais mieux une omission pure et simple: c'est le résumé de l'histoire littéraire des divers pays, surtout de la France. Deux ou trois volumes d'histoire, un roman ou un recueil de poésie, une ou deux pièces de théâtre : voilà tout ce que le rédacteur de l'*Annuaire* trouve à propos de mentionner par volume. Encore, si ces ouvrages privilégiés avaient toujours été les principaux événements littéraires! Croit-on être quitte envers le roman et le théâtre, quand on a dit pour l'année 1857-1858 : « Dans le roman, *la Maison de Pénarvan*, de M. Jules Sandeau; au théâtre, *le Fils naturel*, de M. Alex. Dumas fils, et *la Jeunesse*, de M. Em. Augier, sont *à peu près les seules œuvres qui ont produit une impression sérieuse?* » Entre les œuvres dramatiques, les *Lionnes pauvres*, qui sont du mois de mai 1858, ont-elles donc

produit, avant et après leur apparition sur la scène, une moindre impression? Et en fait de roman qui pouvait s'attendre à voir citer seul, pour l'impression produite, un récit, estimable d'ailleurs, de M. J. Sandeau, quand on passe sous silence un roman comme *Madame Bovary*, qui, bon ou mauvais, a causé un si grand émoi? Une page ou une page et demie, par année, sur plus de neuf cents pages, voilà la dette payée par l'*Annuaire* de la plus littéraire de nos revues à la littérature. Le silence vaudrait mieux. Toute la *Revue des Deux Mondes* serait là pour y suppléer et combler la lacune.

Mais, malgré ces diverses critiques qui indiquent seulement des améliorations possibles, on comprendra, d'après tout ce qui précède, de quelle importance est, et peut devenir, comme répertoire historique, une telle publication. Il faut beaucoup de courage et beaucoup de ressources pour continuer longtemps ces travaux périodiques qui prennent avec les années de plus en plus de prix. Le *Mémorial français* de MM. Em. Vanderburgh et Brainne, pour 1854, n'a pas eu de continuation. L'*Annuaire universel historique*, fondé par Lesur, en 1818, continué par M. Tencé, de 1832 à 1844, repris alors par MM. Fouquier et Desprez, semble s'être arrêté après une assez longue carrière : le dernier volume qui en a paru est celui de l'année 1855, publié seulement en 1857. L'*Annuaire des Deux Mondes*, qui, pour le moment, occupe seul chez nous la place de l'*Annual register* anglais et des nombreux *Jahrbücher* allemands, peut répondre plus longtemps encore, dans le cadre qu'il a adopté, à un besoin sérieux auquel ne manqueront pas de satisfaire d'autres publications annuelles, dans un autre cadre et dans une autre mesure.

6

Publications historiques à l'appui des intérêts politiques ou diplomatiques contemporains : MM. Eug. Rendu et Alf. Michiels.

Les événements de l'année ne font pas naître seulement des pamphlets et des brochures de circonstance consacrés à la discussion des intérêts et des questions du moment. Ils sont souvent aussi l'occasion de publications qui remontent plus haut et qui rattachent à des études générales les termes d'un débat particulier. Tel est le caractère de deux ouvrages, dont les auteurs appartiennent à des opinions politiques bien différentes, mais qu'il serait également injuste de mettre au rang des pamphlets, quoique la polémique journalière puisse y trouver des arguments et des armes.

Le premier est le livre de M. Eug. Rendu intitulé *l'Autriche dans la confédération italienne* ou Histoire de la diplomatie et de la police de la cour de Vienne dans les États du pape, d'après des documents nouveaux et les pièces diplomatiques [1]. Cette publication imprimée avant la paix de Villafranca, est l'examen d'idées déjà anciennes sur l'établissement d'une confédération italienne, et elle était de nature à faire juger d'avance la valeur d'une semblable solution. Ce ne sont pas les opinions de l'auteur qui importent dans un pareil livre, ce sont les documents qu'il fournit en même temps à la politique et à l'histoire. M. About semble parler en son nom dans la *Question romaine* [2], quand il raconte ce qu'il a vu de ses propres yeux; sans mentir il peut se tromper sur l'interprétation des faits; c'est un ennemi qui avait peut-être trop d'intérêt de passion

1. Dentu, in-8.
2. Voy. le paragraphe ci-après.

pour bien voir. Mais que dire, quand on voit, à la date de novembre 1822, un témoignage comme celui-ci :

Rome est à présent, on peut l'assurer, au spirituel, le foyer de la démoralisation, au temporel, celui du désordre.

Les habitants, hautains et indociles, sont enclins à la superstition plus qu'à la vraie religion. Dans ce gouvernement de cardinaux, de prélats et de prêtres, la politique est un jeu continuel de pharisaïsme et de machiavélisme; l'économie sociale n'est qu'un humiliant désordre. Dans tout l'État pontifical la justice est vendue ouvertement.... les attaques des brigands sont continuelles dans la Romagne; mais on est plein de déférence pour l'autorité militaire impériale[1].

Qui parle ainsi? Sont-ce les ennemis du Vatican? Non : ce sont ses alliés, les gardiens mêmes de sa puissance; ce sont les ministres de l'Autriche dans leurs rapports à la cour de Vienne. Révélations secrètes sans doute, mais en même temps documents officiels.

De 1815, jusqu'à ces derniers temps, il y a bien des documents de cette nature et dont la presse n'a pas manqué de tirer des conclusions qui dépassent ou même contredisent les idées de M. Rendu. En voyant la liberté avec laquelle les agents autrichiens parlent de l'administration des prêtres, de leurs mœurs publiques et particulières, l'auteur croit à une intrigue de plus de la part de la cour de Vienne. Protecteurs intéressés du saint-siége, les Autrichiens ont exagéré les faits qui tendent à rendre leur protection nécessaire. Selon M. Rendu, la sagesse du saint-père a toujours été tenue en échec par la détestable influence de l'Autriche; c'est à elle qu'il faut attribuer, en 1859, comme en 1847-1849, en 1831 comme en 1815, l'avortement de toutes les réformes et l'explosion de toutes les révolutions. M. Rendu, catholique sincère, se donne le plaisir de décharger l'Église, les cardinaux et le saint-

1. Page 36.

siége, aux dépens de la puissance que J. de Maistre appelait « la grande ennemie du genre humain » et qu'il appelle, lui, « la grande ennemie de l'Italie. »

On ne trouve pas des conclusions plus favorables à l'Autriche dans *l'Histoire secrète du gouvernement autrichien*, publiée par M. Alfred Michiels[1], avec ce sous-titre : *Première histoire d'Autriche, écrite d'après les documents authentiques*. Suivant l'auteur, il y a une histoire extérieure de la maison d'Autriche, qui est assez connue, parce qu'elle est liée à l'histoire de l'Europe moderne et particulièrement de la France. Mais il y en a une autre aussi inconnue que bonne à connaître, c'est celle du gouvernement intérieur de la dynastie de Habsbourg. Complétement ignorée en France, où l'on s'occupe trop peu de se former des idées justes et précises sur l'étranger, cette histoire était même assez peu connue en Allemagne avant que les travaux des Vehse, des Hurter, des Léopold Ranke, des Hormayr, eussent fait le jour sur les mensonges intéressés qui la transfiguraient. Les publications de ces savants modernes ont été pour leurs compatriotes une révélation terrible à laquelle la France a droit d'être initiée pour son édification et son profit. M. Michiels a voulu nous rendre ce service, au moment même où un conflit nouveau éclatait entre la France et l'Autriche, son éternelle ennemie.

Le livre de M. Michiels repose donc sur des matériaux sérieux : il met à notre portée le résultat des dernières recherches. L'à-propos de la publication n'en diminue pas l'autorité. Rédigée à la hâte sans doute pour arriver en temps plus utile, *l'Histoire secrète du gouvernement autrichien* est la mise en œuvre de notes préparées de longue main. La valeur littéraire de la composition a souffert plus que la vérité, de tant d'empressement. Le sujet n'est pas

1. Dentu, in-8.

embrassé d'une façon aussi large que le permettait l'abondance des sources; le livre ne forme pas une œuvre d'ensemble; le tableau des origines est sacrifié à celui des événements plus récents, et ceux-ci, au lieu d'être enchaînés dans une histoire suivie, complète, sont l'objet de récits épisodiques, détachés et indépendants comme les articles d'un journal.

L'histoire d'Autriche est le triomphe de l'intolérance et de l'esprit de persécution. La réforme avait pris quelques racines dans l'empire, lorsque Ferdinand II, élève des Jésuites, se fait leur docile instrument. Il a juré entre les mains de Clément VIII, de « rétablir, au péril de sa vie, la foi catholique dans ses États héréditaires, et, s'il le peut, dans toute l'Allemagne. » M. Michiels nous montre comment il tient son serment. Ordres violents, menaces sévères, peines rigoureuses, contrainte brutale, tout est mis en œuvre. Les plus grandes familles s'exilent en Bohême et en Hongrie. Soumis tout entier à la puissance sacerdotale, Ferdinand courbe avec lui toute la nation sous le même joug. Le corps du clergé est au-dessus de la légion des anges : « Si je rencontrais ensemble, dit le roi, un prêtre et un ange, je saluerais d'abord le prêtre. » Son orthodoxie persécutrice souleva enfin les peuples : des révoltes tour à tour victorieuses et comprimées, des proscriptions sans nombre, des exécutions à mort continuelles, les condamnations des pères rejaillissant sur les enfants et les petits-enfants ; les massacres, la confiscation des biens, la destruction des livres, la suppression violente des idiomes vulgaires, enfin un ensemble de moyens odieux, inhumains jusqu'au délire, et que, dans aucun temps de révolution, le principe de la souveraineté du but n'a jamais été appelé à justifier. Voilà quels furent les préludes de la guerre de Trente ans qui devait renouveler, au nom de Dieu et de la politique, tous ces égorgements.

La domination des Habsbourg en Hongrie est une des

parties les plus sombres de l'histoire secrète de l'Autriche. Le livre de M. Michiels l'éclaire aussi d'un jour sinistre ; mais il subordonne trop peut-être le côté politique au côté religieux. Il ne montre pas assez cette généreuse nation hongroise luttant seule contre les Turcs, et sauvant la chrétienté par son héroïsme que l'Autriche ne seconda jamais, et dont elle a les profits. Il raconte son long martyre pendant la conquête et sous le joug de fer de ses oppresseurs ; il fait voir cette malheureuse Hongrie asservie, ruinée, puis convertie, suivant le mot d'un de ses bourreaux, le cardinal primat Colonitz : *Faciam Hungariam captivam, postea mendicam, deinde catholicam ;* il retrace les massacres organisés pendant près d'une année (février-décembre 1687), par l'ordre du grand Léopold, le génie de l'extermination, et par les soins d'Antoine Caraffa, l'un des plus infâmes ministres d'une pensée monstrueuse.

Sous Charles VI et Marie-Thérèse, le gouvernement devient plus doux, sans que la politique autrichienne abandonne son œuvre : la fusion forcée des races les plus diverses. Tous les moyens, moins les massacres, sont encore employés pour dénationaliser les populations non germaniques de l'empire. Joseph II et son ministre Kaunitz luttent contre le pape, et accomplissent des réformes ecclésiastiques ; mais ils enlèvent aux peuples leurs dernières libertés nationales.

Le présent est digne du passé. M. Michiels retrace les massacres récents de Galicie, de Lombardie, de Vénétie, de Bohême, de Hongrie. Il expose l'esprit, la lettre et les résultats du concordat de 1855, et montre que la monarchie des Habsbourg n'a jamais abandonné le système terrible des Léopold et des Ferdinand II. Pour conclure, il reprend cette idée, inspirée à M. Michelet par l'histoire de Charles-Quint : que la dynastie des Habsbourg est atteinte d'une folie chronique et intermittente. Il la montre poursuivant sans cesse, par la terreur au dedans, par l'intrigue

au dehors, l'accomplissement de la devise de Frédéric III: *Austriæ est imperare orbi universo*. Il termine par ces mots, que, de leur côté, les Autrichiens ne manquent pas de retourner contre nous-mêmes : « Il faut en finir avec l'Autriche, car l'Autriche voudra en finir avec nous. »

7

Questions politiques; livres et brochures d'actualité : M. About, un Anonyme, Mgr Dupanloup, etc.

Parmi les questions politiques que les événements d'Italie ont élevées à l'état de préoccupation universelle, s'est placée au premier rang la question du pouvoir temporel des papes, comme on dit la question romaine. M. About en a fait le titre d'une publication politique qui a eu plus de retentissement, ce n'est pas peu dire, que toutes ses publications littéraires antérieures. Il avait étudié la question romaine tout à son aise dans l'État pontifical, et comme il le dit lui-même, « de près et sur place. » Ses premières impressions, rédigées au jour le jour, avaient paru, l'année précédente, dans le *Moniteur universel*. Les réclamations pressantes du gouvernement pontifical l'ont forcé d'interrompre ses communications à la feuille officielle. Alors il a jeté au feu le manuscrit du feuilleton et a fait un livre.

La *Question romaine* a été éditée à Bruxelles[1]. « Ce n'est pas, dit M. About, que le régime de la presse ou la rigueur des tribunaux français m'inspire aucune inquiétude. Mais le pape, qui a le bras long, aurait pu m'atteindre en France, et je me suis reculé un peu pour lui dire ses vérités. » Le livre, divisé en vingt chapitres, non compris la conclusion, contient des discussions historiques et politiques, des études de mœurs, des esquisses biographiques. Il tend à

1. Meline, Cans et Cie, in-8, 308 pages.

faire sortir du tableau la situation actuelle de l'Italie, la solution de questions qui intéressent son présent, son avenir, le présent et l'avenir de l'Europe et du monde.

Lors même qu'il pose les questions les plus graves, M. About ne renonce pas à un système de persiflage que plusieurs blâment, mais qui le fait lire par tous. « L'Église catholique romaine, que je respecte sincèrement, se compose de cent trente-neuf millions d'individus, sans compter le petit Mortara. » Voilà le début. La souveraineté spirituelle du pape sur les cent trente-neuf millions de catholiques paraît avoir pour condition politique une souveraineté temporelle. Il exerce celle-ci sur trois millions cent vingt-quatre mille six cent soixante-huit Romains. Qu'il les gouverne à sa guise d'un pouvoir absolu et sans contrôle, suivant leur volonté ou en dépit de leur répugnance, ces trois millions cent vingt-quatre mille six cent soixante-huit individus lui sont abandonnés entièrement; ils sont sacrifiés, dévoués aux intérêts spirituels des cent trente-neuf millions de catholiques. C'est bien le moins que le repos politique et spirituel d'un aussi grand nombre coûte la dignité nationale et le bonheur temporel d'un nombre aussi petit. C'est là, suivant M. About, la théorie de M. Thiers et de toute la diplomatie.

L'auteur la combat, en traitant, au point de vue de l'histoire et de la théorie religieuse et politique, la question du pouvoir temporel des papes. Il discute le principe même de la nécessité du temporel, puis la délimitation du patrimoine du temporel. Après ce qui a été, il examine ce qui est, hommes et choses. Il expose l'état actuel des plébéiens à Rome, de la classe moyenne, de la noblesse, des étrangers. Il résume l'histoire du pouvoir temporel absolu, et montre ce qu'il est devenu ou resté entre les mains de Pie IX. Pie IX est le premier sujet de ses études biographiques. Il montre en lui un homme bon et honnête, mais médiocre et faible. Il est pur, désintéressé, mais sub-

jugé. Il n'est ni haïssable dans le présent, ni admirable dans le passé. On ne peut que le plaindre; « mais il laisse faire en son nom plus de mal qu'il n'a fait de bien. » Par ses qualités et leur inutilité, il est l'homme qu'il fallait pour prouver que le principe de la monarchie sacerdotale est essentiellement mauvais.

Mais voici le bouc expiatoire des péchés d'Israël, le mauvais génie de Pie IX et le vrai représentant de la tradition papale : c'est le cardinal Antonelli. Ici le portrait a des couleurs un peu vives ou plutôt un peu sombres. M. About le montre naissant dans un repaire, au village de Sonnino, célèbre dans les annales de la maréchaussée napolitaine. Élevé par une famille de brigands pour le brigandage, il n'aurait pas entièrement changé de vocation en entrant au grand séminaire de Rome, non pour être prêtre, mais pour servir son ambition : car il a su échapper aux sacrements, même en devenant cardinal. Ami de Grégoire XVI, il est devenu tour à tour prélat, magistrat, préfet, secrétaire général de l'intérieur et ministre des finances. Il servait alors ardemment la réaction. Sous Pie IX, il s'est fait libéral. Il a servi le pape dans ses irrésolutions et s'en est servi. Il a préparé lui-même la constitution de 1848 avec autant d'activité qu'il en a mis à la violer. Il a envoyé le général Durando contre les Autrichiens et l'a désavoué ensuite. Il est l'auteur de tous les actes et de toutes les tentatives de contre-révolution, de tous les actes d'ingratitude envers la France, de toutes les résistances contre les inspirations d'une politique généreuse ou prudente. Haï de toutes les classes, il a un pouvoir sans bornes sur le pape, au-dessus duquel il loge au Vatican. Il est devenu énormément riche, et la famille Antonelli est, avec la famille Torlonia, l'une des deux maisons dont les revenus sont illimités. Le cardinal Jacques Antonelli a quatre frères, Philippe, Louis, Grégoire et Ange : tous partis de Sonnino pour arriver aux honneurs, au pouvoir, à la for-

tune, à la suite de leur frère, tous dignes, suivant M. About, de leur naissance et de leur éducation.

L'auteur examine ensuite d'une manière plus générale le gouvernement des prêtres, et montre l'influence inévitable des idées et des intérêts de caste. Il n'y a point de place sérieuse pour des laïcs sous un tel régime. M. de Rayneval, notre ambassadeur, en a fait une apologie que la réalité dément. On parle du doux gouvernement des papes : M. About répond par le tableau des rigueurs politiques exercées à Rome depuis moins de vingt ans. Grégoire XVI a donné une dispense d'âge à un mineur pour qu'il portât légalement sa tête au bourreau. Le cardinal Antonelli a rétabli, sous Pie IX, le supplice du chevalet. L'État du pape est le seul en Europe où l'on mette à prix la tête des hommes. Une amnistie a été proclamée : M. About soutient que les effets en ont été nuls ou perfides. Près des Français, il y a encore de la clémence, mais au delà des Apennins, dans le voisinage de l'Autriche, la loi martiale est permanente ; le fouet, les galères, la mort se prononcent presque sans jugement : Ancône, Bologne, sont constamment le théâtre d'exécutions capitales.

A côté des rigueurs politiques, M. About montre l'impunité assurée aux vrais crimes, et il cite d'étranges exemples de l'impuissance et de la connivence de la justice. D'autres faits nous révèlent le singulier régime de tolérance pratiqué envers les juifs, qui, malgré des concessions apparentes, ne trouvent aucune sécurité pour leur fortune, leur personne, leur famille. Non-seulement on peut leur enlever leurs enfants sous prétexte de baptême, témoin l'affaire Mortara ; mais un juif peut voir sa femme suivre avec ses enfants un catholique, son amant adultère, qui l'épouse solennellement. L'éducation du peuple et le rôle des moines sont aussi l'objet de tableaux anecdotiques peu édifiants. Dans la ville de Rome, où manque la sécurité matérielle, où les mendiants abondent, où la prostitution est libre, où

la loterie a une organisation officielle, il règne, suivant M. About, une dissolution de mœurs profonde. L'incrédulité se cache sous l'hypocrisie, et, à l'ombre du despotisme, les pires instincts démagogiques menacent l'avenir.

Le présent n'est assuré que grâce à l'occupation étrangère. M. About décrit le rôle et l'attitude de la France. La fameuse lettre du président à M. Edgard Ney, du 18 août 1849, a été, autant que nous l'avons pu, notre programme. Mais sur combien de points ce programme n'est resté qu'une espérance? Où est ce gouvernement libéral, cette sécularisation administrative, ce code Napoléon, que nous voulions pour les Romains? Et, en attendant ces bienfaits, quelle politique différente nous soutenons par nos armes! Pour nous justifier, il faut dire que l'Autriche la soutiendrait bien autrement, et qu'aussi chère au pape qu'odieuse au pays, elle ne laisserait rien aux Romains que nous nous chargeons de contenir, pas même l'espérance. Voici comme M. About exprime ce point délicat:

Malgré tout, les Romains sont heureux de nous avoir; car si nous laissons faire le mal, au moins nous ne le faisons pas nous-mêmes. On nous accorde cette supériorité sur les Autrichiens.

Nos soldats ne disent rien : on ne raisonne pas sous les armes. Permettez-moi de parler pour eux :

« Nous ne sommes pas ici pour appuyer l'injustice et la malhonnêteté d'un petit gouvernement qu'on ne supporterait pas vingt-quatre heures chez nous. S'il en était ainsi, il faudrait ôter l'aigle de nos drapeaux et mettre un corbeau à sa place. L'Empereur ne peut pas vouloir la misère d'un peuple et la honte de ses soldats. Il a son idée; mais en attendant, si ces pauvres diables de Romains s'insurgeaient pour réclamer la sécularisation, l'amnistie, le code que nous lui avons fait espérer, nous serions forcés de leur tirer des coups de fusil. »

M. About entre plus intimement dans les principes mêmes de l'ordre de choses qui règne à Rome depuis des

siècles et qu'un pape ne saurait lui-même changer : il montre le gouvernement pontifical forcé de recourir à des mercenaires étrangers par l'impossibilité de former une armée nationale. Une conversation avec un prélat romain sur ce sujet sert de cadre ingénieux aux idées de l'auteur. Traitant des intérêts matériels, il voit partout la stagnanation et l'impuissance, des impôts écrasants, une dette publique énorme; une consulte d'État dérisoire, des règlements publics contraires à la culture, la désolation et la misère dans les campagnes et l'insalubrité annuellement croissante du pays. Un examen spécial de l'état des finances montre le mal sous un dernier jour, et ne laisse guère espérer de remède. Tout ce tableau se termine par cette réflexion menaçante, empruntée aux *Mémoires* de M. Guizot (t. II, page 293) : « Il y a un degré de mauvais gouvernement, que les peuples, grands ou petits, éclairés ou ignorants, ne supportent plus aujourd'hui. »

Le livre de M. About aurait pu se passer d'une conclusion : l'auteur a voulu cependant la donner lui-même, et il en a donné deux; l'une sort naturellement des faits et de sa manière de les envisager; l'autre est assez inattendue et découle de principes radicaux qui ne semblent pas les siens. Instruit par le passé, M. About n'attend rien ni de l'intervention de la diplomatie, ni de l'octroi d'une constitution, ni de promesses de réforme. L'expérience de 1831, de 1849, ne peut laisser d'illusions. « Les abus découlent du principe ecclésiastique comme un fleuve de sa source. » Que déduire de là, logiquement? La séparation absolue du temporel et du spirituel; l'abandon de Rome et des Romagnes à elles-mêmes et aux vœux de la volonté nationale. M. About ne va pas si loin : il demande que le mal soit non pas supprimé, mais réduit. A ce gouvernement essentiellement mauvais et irrémédiable il ne veut soustraire qu'une partie de ses sujets. Il voudrait affranchir seulement les provinces de l'Adriatique, qui, plus loin du pou-

voir clérical, en souffrent moins, et sont plus mûres pour la liberté. Les autres provinces auraient leur tour. La ville de Rome seule, avec ses temples, ses palais, ses cardinaux, ses prêtres, ses moines et ses laquais, avec ses marais et ses fièvres à ses portes, resterait à jamais soumise au gouvernement temporel du pape. Elle serait, sous ce régime exceptionnel, comme une petite colonie à laquelle l'Europe ferait passer des aliments ; elle serait, pour ainsi dire, « un corps étranger au milieu de la libre et vivante Italie, et comme une balle oubliée par un chirurgien dans le corps d'un vétéran. »

Cette conclusion n'est pas très-audacieuse; mais il y a un *post-scriptum* qui l'est plus. On dirait une bombe qui vient éclater à la fin d'une partie de jeu de paume. Le pape et les cardinaux se refuseront sans doute à cet amoindrissement. Eh bien! alors, qu'ils perdent tout, et le pouvoir temporel dont ils ne savent faire usage, et le pouvoir spirituel même qui jusque-là n'avait pas fait question. Voici ces dernières lignes qui, par le ton, semblaient indiquer une autre main, comme par les idées, une autre origine :

Les princes pourront user du droit de légitime défense. Ils reliront l'histoire, ils verront que les gouvernements forts sont ceux qui ont tenu la religion sous leurs mains ; que le sénat de Rome ne laissait pas aux prêtres carthaginois le privilége de prêcher en Italie; que la reine d'Angleterre et l'empereur de Russie sont les chefs de la religion anglicane et russe, et que la métropole souveraine des églises de France devrait être légitimement à Paris.

Avec M. About pour cardinal, disait le lendemain, dans *l'Univers*, M. Louis Veuillot.

La Question romaine, dira-t-on sans doute, n'est qu'une brochure de circonstance, un pamphlet; mais c'est un pamphlet écrit de ce style vif, facile, incisif pourtant, et éminemment français, qui a fait vivre certains écrits de circonstance plus longtemps que bien des gros livres ou de

sérieux traités. Peut-être le fait particulier, l'anecdote y tiennent-ils trop de place ; peut-être l'accident est-il pris pour la loi, l'exception pour la règle, les fautes des hommes pour l'effet nécessaire de la nature des choses. Il n'en est pas moins vrai que cette suite de faits racontés *de visu*, au milieu d'un feu roulant d'épigrammes, est ce qu'il y a de plus propre à jeter en France sur les institutions ou les hommes le discrédit et l'impopularité. Aussi le livre de M. About a-t-il paru aux amis et aux défenseurs de la papauté une des armes les plus terribles qu'ait pu forger le parti révolutionnaire.

On en peut juger par les colères qu'il a excitées. Edité à l'étranger dans les premiers mois de l'année, mais introduit librement en France quelques semaines après, au milieu des préoccupations que jetaient dans le pays les derniers préparatifs de la guerre d'Italie, il n'a été livré que pendant quelques jours à la curiosité avide du public. Les journaux religieux élevèrent aussitôt leurs plaintes ; l'un d'eux, connu par les violences ordinaires de son langage, en dépassa la mesure et réclama impérieusement et coup sur coup l'intervention de la justice. Le livre fût saisi, mais sans donner lieu à des poursuites judiciaires. Plus tard, lors d'une seconde phase des complications romaines, l'épiscopat français, par la voix de ses principaux représentants, dénonçait encore, dans des mandements politiques, à l'indignation du monde chrétien « les calomnies vomies par la plume » du jeune pamphlétaire, qui, dans sa réponse à la fameuse *Protestation* de M. Dupanloup[1], a montré qu'il avait des armes plus vives encore pour la riposte que pour l'attaque.

Après le volume de M. About, les nombreuses brochures de circonstance que les différentes phases de la question

1. Voy. les journaux d'octobre 1859, notamment *l'Opinion nationale* du 12 et *le Siècle* du 14.

italienne ont suscitées, peuvent tenir une assez grande place, comme signes de mouvement, d'agitation, dans la chronique politique de l'année; elles ne relèvent guère de la critique littéraire. Il en est une pourtant, des plus récentes, que nous ne pouvons passer sous silence, soit à cause du retentissement extraordinaire qu'elle a eu aussitôt dans le monde, soit à cause de certaines analogies qu'elle présente avec le livre précédent, soit à cause du soin avec lequel elle paraît avoir été écrite. Intitulée *le Pape et le Congrès*[1], cette brochure anonyme, comme son aînée, *l'Empereur Napoléon III et l'Italie*[2], qui parut quelques semaines avant la rupture avec l'Autriche, et comme celle de l'année précédente, *Napoléon III et l'Angleterre*, a été rapportée par tout le monde à une source mystérieuse et élevée qui lui donnait presque un caractère officiel. C'est à ce titre qu'elle fut aussitôt analysée ou commentée dans les journaux français, prise en considération, approuvée ou combattue par les feuilles étrangères.

L'auteur ou les auteurs du *Pape et le Congrès* établissent, au nom de la doctrine catholique et de l'intérêt politique, le principe de la nécessité du pouvoir temporel, que M. About avait tant combattu pour s'en accommoder ensuite si facilement; puis ils arrivent, sous une forme plus respectueuse, à cette solution de la *Question romaine*, que, le pouvoir temporel étant un mal nécessaire, il faut lui faire sa part, mais aussi petite que possible. Rome sera réellement « ce corps étranger dans la libre et vivante Italie, » dont parlait M. About. Il faut laisser se détacher du sceptre papal toutes ces provinces qu'il ne peut reprendre aujourd'hui et qu'il ne pourra jamais retenir que par le secours de la contrainte étrangère. Elles ne sont pas un appui pour l'autorité spirituelle, mais une entrave, un perpétuel dan-

1. Dentu et F. Didot frères, in-8, 46 pages.
2. Mêmes librairies, 64 pages.

ger. A cette autorité Rome suffit, Rome soumise, Rome à jamais liée aux destinées du chef de l'Église par la volonté toute-puissante de deux cents millions de catholiques.

Avec quel tact, quelle habileté, ces choses délicates sont touchées, avec quel art les difficultés sont tour à tour découvertes ou voilées : la peinture de l'état de Rome, dans ses conditions nouvelles, suffira pour en donner l'idée :

En résumé, il y aura en Europe un peuple qui aura à sa tête moins un roi qu'un père, et dont les droits seront plutôt garantis par le cœur de son souverain que par l'autorité des lois et des institutions. Ce peuple n'aura pas de représentation nationale, pas d'armée, pas de presse, pas de magistrature. Toute sa vie publique sera concentrée dans son organisation municipale. En dehors de ce cercle étroit, il n'y aura d'autre ressource pour lui que la contemplation, les arts, le culte des souvenirs et la prière. Il sera à jamais déshérité de cette noble part d'activité, qui, dans tous les pays, est le stimulant du patriotisme et l'exercice légitime des facultés de l'esprit ou des supériorités du caractère. Sous le gouvernement du Souverain Pontife on ne pourra prétendre ni à la gloire du soldat, ni à celle de l'orateur ou de l'homme d'État. Ce sera un gouvernement de repos et de recueillement, une sorte d'oasis où les passions et les intérêts de la politique n'aborderont pas, et qui n'aura que les douces et calmes perspectives du monde spirituel.

Sans doute il y a dans cette condition exceptionnelle quelque chose de pénible pour des hommes qui sentent en eux de nobles ambitions de servir et de s'élever par le mérite, et qui sont condamnés à l'inaction. C'est un sacrifice qu'il faut bien leur demander, dans un intérêt d'ordre supérieur devant lequel les intérêts particuliers doivent s'effacer. D'ailleurs, si les sujets du pape sont soustraits à l'activité de la politique, ils en seront dédommagés d'un autre côté par une administration toute paternelle, par des exemptions d'impôts, par la grandeur morale de leur patrie, qui est le centre de la foi catholique, et par la présence d'une cour dont l'éclat nécessaire à la double majesté du pontife et du prince, sera entretenu au moyen des tributs que payeront généreusement les puissances catholiques de l'Europe. Ces compensations ont bien quelque valeur, et, après tout, sous un pareil régime, avec de tels avan-

tages et avec de grands papes, comme il y en a eu dans l'histoire, il y aura toujours de l'honneur à se dire citoyen romain, — *civis romanus*.

De telles pages appartiennent-elles à la politique, à la diplomatie? N'appartiennent-elles pas aussi à la littérature. Quel auteur de profession sait mieux jouer, selon le besoin, avec l'ombre et la lumière? Il y a dix ans, trois hommes écrivaient tour à tour des pages de ce ton et de ce style dans un très-honnête journal, *le Bien public* : MM. de Lamartine, A. de La Guéronnière et Eug. Pelletan. A coup sûr, ce n'est la main ni du premier ni du dernier de ces trois écrivains qu'on peut voir ici. Dans tous les cas, on doit convenir que la politique a, en France, des interprètes d'un grand talent et qu'elle donne quelquefois aux littérateurs de belles leçons de style, en unissant à l'éclat du langage poétique ce sentiment de la mesure qui se lie à l'empire sur soi-même. Ce n'est pas d'un poëte, mais d'un diplomate que Boileau aurait dû dire :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.

L'apparition de la brochure *le Pape et le Congrès* a été l'occasion d'un redoublement de brochures politiques. La première en date et la plus vive a été celle de Mgr Dupanloup : *Lettre à un catholique* [1]. Avec une hardiesse de langage que le clergé pouvait seul se permettre sans trop de danger, le prélat poursuit à outrance *les principes*, *les moyens*, *le but* du manifeste, et déclare que l'indignité des seconds égale l'absurdité des premiers et que le dernier est bien digne des uns et des autres. Plus sincère que respectueux, il traite le passage que nous avons cité sur l'avenir fait au citoyen romain, de délicate plaisanterie, d'ironie poétique. Il rapproche les temps, et dit de la poli-

1. Douniol, in-8.

tique qu'il dévoile : « C'est la même politique qu'en 1809, avec cette différence qu'en 1809 on enlevait violemment le pape de Rome : aujourd'hui la brochure propose simplement de l'y étouffer. »

On peut pardonner à Mgr d'Orléans bien des vivacités : il est dans son rôle ; il combat *pro aris et focis*. Mais pourquoi ces intempérances de style qui, — pour ne pas comparer à M. Veuillot un prélat qui a mis l'*Univers* en interdit, — rappellent l'intolérance hautaine de De Maistre ou les invectives du Lamennais des mauvais jours ? Il faut vraiment se croire infaillible pour traiter ainsi « de sophismes, de contradictions flagrantes, de palpables absurdités » les idées de ses adversaires. Il faut se sentir inviolable pour parler « des calomnies et de leur forme plus vile chez M. About, » que dans la brochure, « nouvelle édition de son pamphlet. » Mgr Dupanloup qui s'écrie avec tant d'indignation : « On n'écrit pas de telles pages sans dire son nom, » aurait pu songer que pour appeler un écrivain « vil calomniateur, » il faudrait être, comme dit sa dernière ligne, « un homme enfin à qui on puisse demander compte de ses paroles. »

La lettre de M. Dupanloup est datée du 25 décembre, « du jour de la naissance du Seigneur. » Quelques jours après, elle était suivie d'une réplique par *un Catholique*, qui jeta ensuite l'anonyme, et se trouva être le directeur du *Constitutionnel*, M. Grandguillot. Au milieu de janvier 1860, on compte plus d'une centaine de brochures nouvelles, toutes suscitées par *la Brochure*, ainsi qu'on appelle d'une manière absolue le *Pape et le Congrès*. Plusieurs sont signées de noms célèbres, étonnés d'être réunis dans le même camp : M. de Montalembert, M. Villemain, M. Poujoulat, etc. Elles sont trop récentes aujourd'hui pour que nous puissions leur donner place dans ce volume ; il est probable qu'avant un an, elles seront trop anciennes pour que nous ayons à en parler dans le vo-

lume suivant. Les pages qui précèdent suffisent pour montrer le mouvement, l'agitation qui peut se produire en littérature par le contre-coup des événements[1].

1. Peut-être aurions-nous dû consacrer aussi un chapitre à ce nouveau genre d'histoire anecdotique dont la guerre d'Italie a été l'occasion. Nous comblerons ici cette lacune, en empruntant une demi-page à une modeste et très-estimable feuille bibliographique, le *Bulletin international du Libraire et de l'amateur de livres*, que publie mensuellement la librairie Hachette, par les soins de M. E. Robinet, qui dirige également la *Revue de l'Instruction publique*. A la suite d'un catalogue particulièrement utile au commerce, on trouve une revue critique, dont l'extrait suivant fera apprécier le caractère littéraire.

« La dernière guerre d'Italie a donné naissance à un genre d'écrits historiques qui n'avait point encore sa place marquée dans notre littérature. Nous voulons parler de ces correspondances dont les auteurs suivaient, jour par jour, notre armée en campagne, vivaient avec nos soldats de la vie des camps, et se faisaient leurs témoins sur les champs de bataille. Leurs récits nous ont rendu familiers jusqu'aux moindres accidents de la guerre. La France entière les a lus avec avidité. Les feuilles éparses de quelques-unes de ces correspondances sont aujourd'hui réunies en volume, et n'auront pas moins de succès sous cette forme que dans les colonnes des journaux auxquelles elles étaient adressées. Nous avons déjà parlé des lettres de M. Amédée Achard, réunies dans un volume intitulé : *Montebello, Palestro, Magenta et Marignan* (Hachette, in-12, 310 p.). M. Edmond Texier vient, à son tour, de publier les siennes sous le titre de : *Chronique de la guerre d'Italie* (Même lib., in-12; 340 p.). « Ces lettres, dit-il, dans un avertissement placé en tête de son volume, écrites au jour le jour pendant la guerre, au directeur politique du *Siècle*, M. Havin, sont réimprimées aujourd'hui telles qu'elles ont paru dans le journal qui les a publiées. L'auteur n'y a fait aucun changement. Tracées à la hâte sur le coin d'une table, après une journée de fatigue, ces lignes portent certainement la trace de négligences échappées à l'improvisation; mais en les modifiant, l'auteur eut craint d'altérer le sentiment qui les a dictées et l'impression sous laquelle elles ont été écrites. » M. Edmond Texier a bien fait de ne rien changer à ses récits; car, ainsi que l'a écrit déjà un habile critique, la moindre retouche eut fait tache et changé l'improvisation en œuvre du métier. « Mes lettres sont des combats, pourrait dire M. Texier à ceux qui lui parleraient de ses négligences. J'ai laissé ma rhétorique en mon sac au camp, et je me suis élancé en tenue de bataille; j'écris à la baïonnette, en avant! » C'est cette ardeur toute militaire, cette *furia française* qui est le trait caractéristique des lettres de M. Edmond Texier; il charge, il sabre, il entraîne le lecteur sur ses pas; c'est le meilleur général de cavalerie de toute la littérature, le Murat de la plume, en un mot. »

8

L'Europe révélée à la France. MM. de Vasconcellos et Esquiros.

Un des peuples de l'Europe les moins connus de leurs voisins est le peuple portugais. Victime éclatante de l'inconstance de la fortune, il est tombé du rang le plus brillant au plus modeste. Il a tenu la tête de la civilisation européenne, pendant cet âge animé où l'esprit d'aventure emportait toutes les nations à la découverte et à la conquête de pays nouveaux. Il a créé la première marine du globe ; il a eu le commerce le plus florissant, une richesse inépuisable. Ses colonies étaient de grands empires; sa langue était le lien du monde ancien et du nouveau monde. Quelle est aujourd'hui la situation exacte de ce peuple, resserré sur un versant de la péninsule ibérique, entre une chaîne de montagne et la mer? Que sont devenues ses principales villes? Quel est le nombre de ses habitants? Quelle est la physionomie morale de cette race naguère si active? Quelles sont ses mœurs, ses institutions? Où en sont les Portugais en politique? Quels partis se disputent le pouvoir ou le dominent? Quel est l'esprit public? Quels sont les ressorts de l'administration, comment fonctionnent les rouages du gouvernement? Quelle est la force militaire du pays, sa situation financière? Que lui reste-t-il de ses anciennes colonies, et qu'en sait-il faire? Dans les sciences, dans les lettres, dans les beaux-arts, quels fruits nouveaux porte ou promet l'esprit national? Y a-t-il même encore un esprit national? Ou, si le Portugal s'ouvre plus ou moins docilement aux influences étrangères, quelle influence y règne ou a des chances d'y régner? A toutes ces questions s'en rattache une dernière: quel est, au milieu du mouvement accéléré, fiévreux, qui semble emporter au-

jourd'hui toutes les nations modernes, quel est l'avenir du Portugal?

Cette suite d'intéressantes questions, qu'on peut également se poser à propos de l'Espagne et du Brésil, suffit pour faire comprendre l'objet et l'importance d'une grande publication entreprise dans notre langue par un Portugais distingué, M. A. A. Teixeira de Vasconcellos, sous ce titre: *Les Contemporains portugais, espagnols et brésiliens*[1]. L'auteur embrasse dans son plan les hommes et les choses, le passé et le présent, l'histoire tout entière. Les hommes surtout doivent tenir une grande place, et les vivants en particulier seront l'objet de longues biographies; de là le titre général: *Les Contemporains*. Mais les premiers volumes, consacrés aux généralités sur les trois pays, doivent présenter un ensemble historique, géographique, statistique et économique des plus complets.

Le tome I, qui vient de paraître, a pour titre particulier: *Le Portugal et la maison de Bragance*. Nous venons de dire, et à peu près dans l'ordre du livre, toutes les questions auxquelles il répond. Cette étude minutieuse, approfondie du pays, du peuple, des mœurs, des institutions, de toute l'existence publique et sociale, est l'objet de la première partie du volume, *le Portugal;* la seconde partie, la *Maison de Bragance*, présente, sous les noms des rois, groupés par dynasties, l'histoire de la monarchie portugaise depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Dans ce double cadre, M. de Vasconcellos prouve qu'il connaît aussi bien le passé que le présent de son pays.

Un tel livre sur la nation portugaise ne manquait pas seulement à la France; il manquait à l'Europe, il manquait au Portugal lui-même. Il est remarquable que l'auteur l'ait écrit en langue française et non dans sa langue maternelle, et que le concours des trois gouvernements

1. Chez tous les libraires, gr. in-8, tome I, 660 pages.

d'origine ibérique soit libéralement accordé à son ouvrage. C'est un hommage rendu à l'universalité plus ou moins prochaine de la langue française. M. de Vasconcellos conçoit même pour nous sur ce point des espérances que nous n'osons pas nous-mêmes partager. En attendant, il croit que pour le Portugal comme pour l'Espagne ou le Brésil, l'alliance la plus naturelle, la mieux préparée par les analogies de la langue, de la religion, de l'histoire, ainsi que par les conditions géographiques, c'est l'alliance française. En vain l'Angleterre, profitant de nos fautes, a pris une place que nous négligions de remplir; les secours qu'elle a fournis à la nation dans la guerre; les services politiques rendus dans la paix; des relations de commerce suivies, utiles aux deux peuples: rien n'a pu former entre le Portugal et le peuple anglais des liens de sympathie qui se nouent d'eux-mêmes avec la France. Le Portugais aime le génie français, notre caractère, nos idées, notre langue; on apprend le français dans les écoles, on le sait dans les administrations, et le résident anglais lui-même à Lisbonne, parle français dans le monde.

On se demande alors quels seraient les fruits pour la France d'une alliance de plus en plus intime non-seulement avec le Portugal, mais avec les diverses nations de race latine, ses sœurs, qui offrent toutes, dans leur histoire, tant de splendeurs, aujourd'hui éclipsées. Doit-elle chercher à les réunir en un faisceau assez fort pour résister à l'impulsion si puissante que, des deux côtés de l'Atlantique, les nations de race germanique sont en train de donner au monde? Ou ne vaut-il pas mieux pour elle marcher avec ces dernières dans les voies nouvelles de la civilisation, s'inspirant de leur esprit, de leur activité féconde, luttant de vitesse avec les plus rapides, de liberté avec les plus libres, pour vaincre ses rivales par leurs propres armes, et, sans arrêter la course d'aucune, se placer à la tête de toutes dans les grandes luttes de l'avenir, sous la commune

bannière du progrès? Voilà des questions qui paraîtront peut-être au-dessus de la simple littérature, mais dont il appartient à l'histoire de pressentir la solution. Pour le moment, nous nous bornons à signaler l'appel que M. de Vasconcellos adresse, au nom des nations ibériques, à l'alliance et aux sympathies de la France. Il sait lui-même, de reste, qu'on ne refait pas le passé, et l'avenir qu'il rêve pour son pays, avec ou sans le concours de la France, est, dans les conditions de la vie moderne, un avenir d'activité, de mouvement, de liberté.

On trouve sans sortir de l'Europe un peuple qui offre aux voyageurs et aux philosophes un égal intérêt, un peuple qui a conservé, au milieu de nos tendances à l'uniformité, une physionomie toute originale, et dont l'existence même est un enseignement moral, une preuve permanente de l'empire obtenu par le travail sur la nature, et de l'heureuse réaction que produit sur l'homme la lutte nécessaire pour le conserver : c'est le peuple hollandais, dont le pays, les mœurs et les institutions nous sont racontés par un écrivain à qui l'exil politique a trop donné le loisir d'observer l'étranger, M. Alphonse Esquiros : son livre est intitulé : *La Néerlande et la vie hollandaise*[1]. C'est le recueil d'une dizaine d'articles publiés, il y a trois ans, dans la *Revue des Deux Mondes*, et l'on s'aperçoit de la destination primitive de l'ouvrage, à la faiblesse, sinon à l'absence de plan général, aux lacunes qu'on y regrette, aussi bien qu'au choix des tableaux et au soin avec lequel chaque partie, offerte isolément au public, a été exécutée. Voici les titres des dix chapitres ou études particulières qui ont composé ces deux volumes :

I. Formation du territoire. — Inondations anciennes et récentes. — Desséchement du lac de Harlem.

1. Michel Lévy, 2 vol. in-18, ensemble 727 p.

II. Caractère, institutions et mœurs de la Hollande.
III. La tourbe et les tourbières.
IV. Les pêches et les populations maritimes.
V. Le marin baleinier et la pêche de la baleine.
VI. Le paupérisme, les établissements de charité et la littérature.
VII. Les universités, les églises et la littérature. — Leyde, Utrecht et Groningne.
VIII. Les juifs en Hollande.
IX. Les sociétés d'histoire naturelle. — Jardins zoologiques.
X. L'histoire et les historiens de la Hollande.

Voilà, certes, des sujets propres à fournir une suite intéressante d'études sur la Hollande; mais ce n'est pas là la Hollande entière, telle qu'on s'attend à la trouver dans un ouvrage spécial. Sans rentrer dans le genre des guides et des itinéraires, susceptibles cependant d'avoir autant d'intérêt que d'utilité, — ceux de M. A Joanne pour l'Allemagne et la Suisse, celui de M. Du Pays pour l'Italie en sont la preuve [1], un écrivain peut présenter, dans un cadre littéraire, un tableau complet de la vie d'un peuple, et des manifestations les plus diverses de son caractère national.

Ce que M. Esquiros nous montre de la Néerlande et de la vie hollandaise est de nature à nous faire regretter encore davantage que son plan ne soit pas plus étendu et plus varié. La physionomie générale est bien saisie et vivement reproduite dans ses principaux traits. Le rapport de la nation avec son sol est fortement marqué : il montre, dans sa vérité effrayante, cette terre pour ainsi dire mouvante, conquise sur la mer et qu'il faut défendre sans cesse contre ses offensifs retours. « L'histoire naturelle des varia-

1. Voy. le tome I de *l'Année littéraire*, page 338.

tions du sol, dit-il, revêt ici un intérêt tout particulier. Cette histoire se lie aux destinées sociales du peuple qu habite les Pays-Bas; c'est de la géologie d'hier et d'aujourd'hui, de la géologie en action, et même à un certain point de vue, de la géologie politique. » Les fleuves ont commencé cette terre; l'homme l'achève. « L'ouverture par laquelle (le Rhin) s'élança, est encore là visible, béante. Cette ouverture, beaucoup plus considérable que le cours actuel du fleuve, montre par quelle masse d'eau la barrière primitive fut forcée. » Nous voyons la Hollande se prolonger pas à pas jusqu'au Texel.

Mais au milieu de cette suite de victoires de l'homme sur les éléments, il y a des défaites : quelquefois la mer reprend sa proie. Le Zuyderzée en est une preuve; sa formation est récente : « C'est par des mouvements réitérés de la mer qu'une immense étendue de terres basses a été ensevelie. » Il y avait naguère encore un autre témoignage des retours victorieux de l'Océan : c'était le lac de Harlem. Depuis dix ans, cette petite mer intérieure n'existe plus : les Hollandais l'ont reconquise. Le desséchement du lac de Harlem, exécuté depuis 1848, est une des merveilleuses opérations de l'industrie moderne. Trois machines y ont suffi : pour quelques millions de florins, elles ont rejeté dans l'Océan près d'un milliard de mètres cubes d'eau, en consommant elles-mêmes plus de 25 millions de kilogrammes de houille. Si ces prises et reprises sont coûteuses, combien les pertes sont funestes! Avec les terres reconquises par les eaux, que de richesses englouties! Des villages et des villes s'y ensevelissent : c'est le naufrage de populations entières.

Les conquêtes ne se conservent que par un grand et continuel effort. Les digues supportent le choc des flots et en repoussent les agressions violentes. Mais l'élément, vaincu à l'assaut, a des manœuvres cachées et plus redoutables. Il pénètre, par des infiltrations souterraines

insensibles, et tend à reprendre sur les terres cultivées son propre niveau. Il faut sans cesse le chasser de la place où sans cesse il s'introduit. C'est l'œuvre confiée à des milliers de vis d'Archimède, qui, mises en mouvement par des moulins, rejettent, au moindre souffle du vent, de l'autre côté des remparts, les eaux recueillies dans les fossés intérieurs.

Ce spectacle si étrange a produit, sur M. Esquiros, l'impression profonde qu'il fait sur tous les voyageurs et que nous nous souvenons d'avoir éprouvée. Il sait la faire partager à ses lecteurs; il pose dans ses vrais termes cette question de vie ou de mort que la Hollande a sans cesse à résoudre; il rattache à ces relations terribles d'un peuple avec l'Océan, son infatigable ennemi, les principaux faits de son histoire et de sa destinée, les progrès de son industrie, les traits du caractère national et un certain nombre d'institutions. Que ne doit-on pas attendre de persévérance et de sang-froid d'un peuple qui s'habitue à voir l'Océan suspendu sur sa tête et à le traiter en vaincu! d'un peuple qui, dans l'inconsistance de la nature, s'habitue à ne trouver de consistance et de stabilité qu'en lui-même!

La Hollande, dit M. Esquiros, est le pays des changements à vue. Les terres y naissent et y disparaissent comme un rêve; l'île de Schokland, que j'ai visitée en 1855, n'existe plus. On a résolu d'engloutir cette île qui ne se défendait contre la mer que par des travaux incessants. Cela coûtait trop cher. Les pauvres habitants sont aujourd'hui transportés dans la Nord-Hollande : ils n'avaient pas grand bagage à emporter de leurs huttes.

Ailleurs M. Esquiros dit avec beaucoup de raison : « On peut comparer la Hollande à un navire, et même à un navire menacé, qui déjà prendrait eau de toutes parts sans les manœuvres. »

Rien de plus complet, rien de mieux senti que ce premier tableau, tracé par l'auteur de *la Néerlande et de la vie*

hollandaise. Nous ne dirons rien des neuf autres dont nous avons annoncé plus haut les sujets. Cette seule esquisse suffit pour donner une idée de la manière du peintre, et pour décider nos lecteurs à visiter eux-mêmes toute la galerie.

9

Études sur l'Orient : MM. Ubicini, Poujade, Mme Dora d'Istria.

Depuis la dernière guerre d'Orient, les rapports du gouvernement turc avec les nations chrétiennes ont été l'objet, en Europe, d'une étude attentive dont la bibliographie de ces dernières années marquera la trace. Je dis la bibliographie ; car la littérature a peu à revendiquer dans les publications de circonstance que provoquent les questions spéciales mises à l'ordre du jour par la diplomatie et la politique ; tout au plus l'histoire y trouvera-t-elle des sources à consulter et des matériaux à mettre en œuvre. Il y a eu des côtés particuliers de la question d'Orient, qui ont été éclairés par des publications spéciales, comme la situation définitive du peuple que nous avions entrepris de protéger nous-mêmes, par suite de l'insuffisance de la protection turque, le peuple roumain. Cette situation avait été résumée avec beaucoup de clarté sous ce titre : *La Question des principautés devant l'Europe*[1], par M. Ubicini. L'auteur des *Lettres sur la Turquie*, de la *Turquie actuelle*, et de tant d'autres œuvres historiques et littéraires sur des pays qu'il connaît si bien, avait borné cette fois sa tâche d'écrivain à un exposé sommaire des faits, et il avait jugé plus utile à la cause des peuples dont il parlait, de réunir dans son livre la collection complète des documents officiels, notes et circulaires diplomatiques, procès-verbaux, rapports, et autres pièces relatives aux principautés danu-

1. Dentu, 1858, in-12, 412 p.

biennes, depuis les conférences de Vienne jusqu'à la clôture des divans moldo-valaques (janvier 1858). Une carte de la configuration territoriale des principautés, d'après les traités récents, facilitait l'étude de tous ces documents, éléments si importants dans le débat.

C'est d'après un plan moins sévère que M. Eugène Poujade a composé son livre intilulé : *Chrétiens et Turcs*[1], livre de récits et d'impressions personnelles. C'est, comme le dit l'auteur, une suite de *Scènes et souvenirs* de la vie politique, militaire et religieuse en Orient. Des conclusions en sortiront naturellement; M. Poujade ne s'en défend pas, et au lieu de choisir entre les historiens qui racontent et les historiens qui plaident, il croit que les deux systèmes doivent se donner la main pour composer la vraie et vivante histoire. Il prend pour devise : *Scribitur ad narrandum et ad probandum.*

Rien ne manque au livre de *Chrétiens et Turcs*, pour instruire et intéresser : des faits peu connus jusqu'ici, et montrés sous leur vrai jour; l'histoire éclairant la politique et éclairée elle-même par la statistique et par l'étude des mœurs et des institutions. Tantôt l'auteur parle en son nom, en témoin oculaire; tantôt il cite les historiens et les écrivains du pays; il discute, rectifie ou confirme leur témoignage. Les considérations politiques qu'il mêle aux faits, embrassent l'état présent et l'avenir de la Turquie; il examine cette puissance dans les diverses parties qui la composent; il recherche la part et le rôle de chaque population dans les destinées générales de l'empire. Il étudie surtout les rapports de cette puissance, autrefois si redoutée de l'Europe, avec les grandes puissances européennes. La Russie, l'Angleterre, l'Autriche ont, dans la question d'Orient, de grands intérêts d'ambition ou d'ar-

1. Didier et Cie, in-8, 556 pages.

gent : la France y a un intérêt d'honneur, d'influence. Le livre de M. Poujade, dévoilant la nature des intérêts en jeu, est l'œuvre d'un diplomate et s'adresse aux hommes d'État.

Il s'adresse à tout le public intelligent dont il combat les préjugés et redresse les erreurs. Il donne sur les hommes et les choses des appréciations en harmonie avec la réalité. Il marque le rôle des hommes, fait la part des principes, tient compte de la contradiction des religions et de la diversité des races. Il révèle des abus dont nos habitudes occidentales nous permettent à peine de nous faire une juste idée; mais il réfute les exagérations, nées à la fois de notre imagination et de notre ignorance. Quand il s'agit de réformes, il cherche non pas ce qui est souhaitable, mais ce qui est possible; il garde sans cesse le ton de la plus grande impartialité.

Il y a dans *Chrétiens et Turcs*, de M. Poujade, des biographies très-étudiées des principaux personnages ottomans. Celle d'Aali-Pacha, qui a eu une si grande influence sur les destinées nouvelles de son pays; celle d'Omer-Pacha, dont les expéditions antérieures à la guerre d'Orient avaient eu tant d'éclat; celle d'Iskender-Bey, etc., sont plus que des matériaux pour l'histoire : ce sont des chapitres tout faits et bien faits. Avec des livres comme les anciennes *Lettres sur la Turquie*, de M. Ubicini, ou comme *Chrétiens et Turcs*, de M. Poujade, l'ignorance proverbiale des Français pour ce qui concerne l'étranger devrait avoir un terme. Nous aimons qu'on nous intéresse en nous instruisant, et voilà des auteurs qui ont assez de savoir et de talent tout ensemble pour remplir ce programme.

Une femme célèbre qui connaît mieux que personne l'Orient, pour y être née, vient d'ajouter aux livres si curieux qu'elle a déjà publiés en langue française, un ouvrage qui ne paraît pas le céder à aucun en intérêt. Cette femme est la princesse Hélène Ghika, connue sous le

pseudonyme patriotique de Dora d'Istria, et son dernier livre est intitulé *les Femmes en Orient*[1]. Nous n'avons pu le lire encore, mais les comptes rendus et les extraits que nous en trouvons dans la presse, nous permettent de le signaler dès aujourd'hui, sauf à y revenir, pour le juger avec plus de compétence, à propos de la suite que l'auteur promet de donner. Les deux volumes qui viennent de paraître, ne traitent que des femmes de l'Europe orientale. Mme Dora d'Istria traitera plus tard des femmes d'Asie.

L'illustre élève du savant Georges Pappodopoulos, à qui le livre est dédié, est un esprit trop sérieux pour se proposer uniquement de satisfaire la curiosité. Son but est plus élevé. Le voici :

Aujourd'hui l'Occident ne se rappelle pas tout ce que l'Orient a fait pour lui ; il oublie volontiers et les souvenirs des temps anciens et les merveilles de la Renaissance. Il existe même une école qui s'acharne systématiquement à dénigrer les Orientaux, leurs institutions religieuses, leurs traditions, leurs idées et leurs lois. Les femmes n'ont pas été épargnées. J'essaye de répondre dans cet ouvrage à leurs détracteurs, après avoir tenté ailleurs de défendre les libertés de notre Église. Je réfuterai un jour d'autres accusations.

Je sais ce qui nous manque, et je n'ai pas dissimulé nos erreurs et nos fautes, pas plus dans ce volume que dans mes autres écrits. Mais la justice n'exige-t-elle pas qu'après avoir parlé de nos défauts, on dise quelque chose de nos qualités et des services que nous avons rendus ?

C'est donc une œuvre de justice et de vérité que Mme Dora d'Istria s'est proposé d'accomplir. Mais la préoccupation du but, loin de la détourner de la peinture exacte des mœurs, l'y ramène sans cesse. Elle passe en revue toutes les populations si diverses de l'extrême Eu-

1. Zurich, Mayer et Zeller, in-12. On trouvera, dans les *Débats* du 5 janvier, un feuilleton sur les écrits de cette dame, avec des détails biographiques textuellement empruntés au *Dictionnaire des Contemporains*.

rope, et nous montre le degré de civilisation où sont parvenues par le cœur ou par l'esprit les femmes roumaines, bulgares, serbes, bosniaques, dalmates, tsernagortses ou monténégrines, albanaises, djéques, toskes, djamides, liapes, grecques et turques (tome I), puis les femmes russes sibériennes, cosaques, polonaises, lettones, iraniennes, géorgiennes, arméniennes, kourdes et ossètes, finlandaises, laponnes, samoïèdes, mongoles, mandchoues, etc. (tome II).

Sur toutes ces variétés de la population féminine l'auteur a recueilli les renseignements les plus divers. Mœurs, institutions, costumes, physionomies, habitudes physiques et morales, tout est là. Souvent la description est suspendue par des récits historiques ou des anecdotes. Tantôt l'auteur parle d'après ce qu'elle a vu elle-même, tantôt elle se borne à des analyses ou à des extraits de livres écrits dans toutes les langues.

Une des choses les plus attachantes qu'on trouve dans *les Femmes en Orient*, ce sont les traductions en vers ou en prose des chansons et légendes propres aux femmes de chacun de ces pays plus éloignés encore de nous par la différence des mœurs que par la distance. Ici, c'est le chant de la *Fille du Pandour* qui révèle un peuple de héros, si les actions des hommes sont dignes des sentiments des femmes. Il est si court que nous ne résistons pas au plaisir de le transcrire :

Fillette rose, — pourquoi une larme — brille-t-elle sous tes cils? — Ah! de ma lèvre enflammée, — si je pouvais la boire, — jour et nuit je te chanterais!

Jeune homme! Ma patrie — gémit sous le poids des maux: — voilà pourquoi je soupire. — Si tu veux un baiser, — brise d'abord ces chaînes, — délivre notre terre de l'étranger.

Je ne veux former aucun lien — avec l'esclave qui supporte en paix — l'humiliation et les douleurs. — Si tu veux aller te battre, — tu pourras être mon frère, — car je suis fille de héros.

Là, c'est le *Chant du berceau*, qui promet à l'enfant la facile, mais humiliante existence du fonctionnaire, plat, servile, et comblé d'honneurs. Do, do, l'enfant, do ! Ailleurs, c'est la leçon que la mère finno-samoïède donne au fiancé sur l'emploi qu'il doit faire du fouet envers sa femme, « pour enseigner à la douce colombe son chemin. » Chacun de ces chants originaux jette comme un trait de lumière sur l'état moral et la civilisation d'un peuple. Il en est de même des petits récits anecdotiques qui mettent en relief le caractère d'un homme ou les mœurs d'un pays.

Le cadre des *Femmes en Orient* est une suite de lettres d'une jeune Albanaise à une Française de ses amies. La simplicité de ton que cette fiction commandait, est de toutes les qualités du style celle qui convenait le mieux à cette accumulation de faits et d'observations, fruit de tant de voyages et de si prodigieuses lectures.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

I

Renaissance de la métaphysique : M. Ét. Vacherot. — Excursion dans le domaine politique.

Notre époque, si fière, et avec raison, de son industrie, c'est-à-dire du triomphe merveilleux de la puissance humaine sur la nature extérieure, semble encore moins favorable à la métaphysique qu'à la poésie. Il ne manque pas pourtant d'esprits ardents et sérieux, qui se dévouent encore à ces sublimes inutilités de la pensée, et qui, au milieu d'une génération acharnée à la possession et à l'exploitation de la matière, poursuivent avec une noble ardeur la conquête de l'invisible et du divin. Seulement le monde, dont ils ne s'occupent guère, les paye de retour, et dédaigne ces silencieuses recherches qui ne doivent pas aboutir à une augmentation de son bien-être. On sait qu'un des premiers métaphysiciens des temps modernes, dans un pays où la métaphysique a été en si grande faveur, l'illustre Kant a pu atteindre un âge très-avancé sans que son nom fût plus connu que celui du plus modeste bourgeois de Kœnigsberg. Et pourtant les écrits de ce septuagénaire ignoré devaient transformer le monde intellectuel moderne, et donner à la pensée humaine une de ces rares impulsions qui font époque dans la marche de l'humanité.

Telle est la destinée de la méthaphysique, et des systèmes qu'elle enfante. Ils se ressemblent tous par l'obscurité de leur naissance et le silence de leurs premiers développe-

ments. Mais quelle vie, quel éclat sont réservés à quelques-uns, lorsque les problèmes, dont ils apportent une solution, sont l'objet des soucis d'une époque! On les enseigne, on les discute, on les combat; on se passionne pour ou contre leurs conclusions. La jeunesse les embrasse avec enthousiasme; des voix éloquentes qui les développent leur doivent une extrême popularité. Partis du sanctuaire paisible de la philosophie, ils semblent conquérir le monde en l'expliquant : religion, politique, sociologie, histoire, beaux-arts, sciences cosmologiques : tout relève d'eux, tout s'abrite sous leur autorité. Depuis Kant, notre siècle a assisté déjà plusieurs fois à un semblable mouvement. En Allemagne, Schelling et Hegel ont eu sur leur temps tout l'ascendant que la métaphysique peut donner; en France, de Bonald, Saint-Simon, Fourier, MM. Victor Cousin, Jean Reynaud, Pierre Leroux, Lamennais, ont eu leur part de cette influence universelle. Victoires incomplètes, Dieu merci, mais qui prouvent du moins que la philosophie n'est pas encore condamnée à abdiquer, puisqu'elle prend et reprend si facilement tant d'influence.

Mais qui parle d'abdication? Voici un livre destiné à montrer combien le sentiment des problèmes philosophiques les plus abstraits est encore profond dans certains esprits d'élite : c'est *la Métaphysique et la science ou Principes de méthaphysique positive*[1], de M. É. Vacherot, ancien directeur de l'École normale, déjà connu par son histoire si approfondie de l'*École d'Alexandrie*, et à qui une généreuse indépendance a valu, après diverses persécutions, la perte de ses fonctions. Ce nouvel ouvrage que nous n'avons pu qu'annoncer l'année dernière[2] a été signalé parmi ceux qui s'occupent spécialement de philosophie, comme un véritable événement, comme un événement européen. « Ce

1. Chamerot, 2 vol. in-8, ensemble de 1150 pages.
2. *Année littéraire*, t. I, p. 350.

n'est donc pas seulement la France, dit un penseur sérieux, M. Frédéric Morin, c'est l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, qui voudront lire et apprécier ces fortes théories écrites à l'âge de la pleine maturité, par une des intelligences les plus élevées de ce temps, dans une des langues les plus complètes qu'ait parlées notre siècle, limpide comme celle de Jouffroy, riche, animée et élégante comme celle de M. Jules Simon, large et solennelle comme celle de M. Jean Reynaud, parfois inspirée et éloquente comme celle de M. Cousin. On peut n'être pas toujours d'accord avec l'éminent philosophe; mais, alors même qu'on se refuse à ses idées, on est obligé d'y reconnaître le mirage, plus beau que la vérité elle-même des grandes contemplations. »

Voilà une recommandation qui justifierait au besoin la place que nous donnons à un tel livre de métaphysique dans ce recueil. M. Vacherot est un penseur éminent, mais c'est aussi un de nos écrivains les plus distingués. Et quoi d'étonnant! Ne sommes-nous pas dans un pays où la langue a été fixée, à l'origine, par un philosophe, enrichie dans ses meilleures époques, par des philosophes, de ses plus beaux modèles; retenue, de nos jours, par des philosophes sur la pente de la décadence? Mais M. Vacherot nous en voudrait certainement si, dans ses livres de philosophie, nous ne voyions que le style, quand même nous les placerions, sous ce rapport, entre ceux de Malebranche et de M. Cousin. Laissons donc de côté le brillant manteau des idées, et voyons un peu les idées elles-mêmes.

Quels sont les rapports de la métaphysique et de la science? Voilà, comme l'indique le titre même du livre, le problème que poursuit M. Vacherot. Jusqu'ici la métaphysique, qui est une sorte de théologie philosophique, ne paraît pas avoir été mieux d'accord avec la science, que la théologie proprement dite avec la philosophie, la religion avec la raison. De même que la théologie révèle

la nature au nom d'une lumière surnaturelle, de même la métaphysique la devine par l'application de certaines facultés supérieures de l'esprit; la science vient ensuite, qui, par l'emploi plus modeste de l'expérience, observe directement la nature, voit, écoute, pèse, mesure, calcule, détermine des lois, et souvent arrive à trouver que la nature n'est pas ce que les révélations de la théologie ou les intuitions de la métaphysique avaient déclaré qu'elle devait être. De là des conflits au moins apparents entre nos diverses facultés; de là des luttes ardentes entre les hommes qui représentent exclusivement la théologie, la métaphysique ou la science. M. Vacherot a l'espérance de faire cesser cette discorde : l'expérience et la raison se donnent la main dans son système. Dieu et le monde, l'idéal et le réel, l'absolu et le relatif, l'infini et le fini, sont des aspects différents d'un même tout; les vues incomplètes que nous avons de la nature, nous séparent : une connaissance plus large de la nature nous réunira tous dans le sein de la vérité unique, universelle, par quelque voie que nous y soyons parvenus.

Le point de départ du système de M. Vacherot est la réforme philosophique accomplie par Kant. L'exposition qu'il fait de la critique de la raison pure, après tant de travaux importants sur Kant, depuis Mme de Staël jusqu'à M. Jules Barni, est encore neuve et originale. Il combat vivement l'opinion qui, assimilant les choses les plus contraires, fait du criticisme une continuation de la réforme cartésienne. Il découvre toutes les différences qui existent entre les jugements synthétiques *a priori* et la théorie des idées innées; il montre Kant, combattant sans cesse, et sur les points essentiels, le maître que nous lui donnons si gratuitement, et travaillant sans relâche à démolir notre école où nous lui faisons l'honneur de l'emprisonner.

Autre maître, autres disciples; autres principes, autres

conséquences. M. Vacherot, qui sépare avec tant de soin le kantisme du cartésianisme, n'est pas, en effet, un disciple de Descartes. Son système ne relève point de la tradition française ni du dix-septième siècle. C'est un vrai successeur de Kant, un émule de Schelling et de Hegel, ou plutôt c'est Hegel lui-même, renaissant de ses cendres en France, au moment où l'Allemagne a presque généralement abandonné ses idées. Après avoir mis en poussière tous les systèmes anciens, vagues mélanges d'idées rationnelles, d'idées empiriques et d'idées imaginaires, la critique de Kant avait tracé le cadre d'une nouvelle philosophie. M. Vacherot croit que ce cadre a été rempli, qu'une doctrine d'ensemble a été construite sur les principes du criticisme, doctrine légitime, solide, durable, dont le temps pourra compléter les détails, mais sans rien modifier des grandes lignes : c'est la doctrine hégélienne. M. Vacherot en fait une exposition brillante et savante ; il laisse de côté les erreurs de détail trop palpables, les interprétations anticipées de la nature aboutissant à des rêveries, les définitions bizarres, les rapprochements faux, les déductions impossibles. Malheureusement, au lieu de s'attacher à ce principe fécond que la raison pure renferme en elle des idées essentiellement progressives, il adopte la formule fondamentale de l'absolu saisi par la raison comme l'identité du sujet et de l'objet, formule qui a engendré, entre les mains du maître, un des développements les plus grandioses et les plus téméraires du panthéisme.

Entre celles de M. Vacherot, elle produit, avec une conception générale plus ou moins panthéistique du monde considéré dans son ensemble et dans ses parties, une théorie assez stérile des rapports de la raison et de l'expérience, ou de la métaphysique et de la science, objet propre de son livre. Ces rapports expriment une identité complète : la métaphysique et la science nous donnent successivement et sous deux formes la même idée, et la

métaphysique, dont l'œuvre est supérieure, n'agit qu'après la science expérimentale. L'astronomie, la physique, la physiologie, la psychologie, l'histoire, observent les faits et constatent des lois, que la raison métamorphose et transfigure en jugements nécessaires et absolus. Cette opération se fait au moyen du rapport de l'individu à l'être universel. L'expérience trouve seule les lois de la réalité, la métaphysique, qui ne saurait ni les construire ni déduire, en fait voir la nécessité. La loi n'est et ne peut être que le fait généralisé, qui à peine reconnu, est converti en loi nécessaire par la raison. « Ainsi, dit M. Vacherot, la science des faits devient la science des idées, la science positive se change en métaphysique.... Jusqu'à ce que l'expérience nous révélât le fait, la raison n'y pensait pas ou n'y pensait qu'en rêve; mais le fait bien établi, la raison ne comprend pas qu'il puisse en être autrement. »

Conclusion vraiment étonnante de la part d'un métaphysicien ! La métaphysique réduite à ce rôle ressemble à un souverain qui n'a de pouvoir qu'une pompe vaine; la raison devient, parmi nos facultés, presqu'une superfétation : elle n'invente rien, ne contrôle rien, n'édifie rien, ni même ne renverse rien; elle consacre, elle déifie. Elle enregistre, pour ainsi dire, et promulgue les lois; et, par cette simple formalité, celles-ci changent de nature : elles deviennent, de contingentes nécessaires, de relatives absolues, de temporaires éternelles, de naturelles divines. Comment M. Vacherot peut-il se contenter, pour la raison, de ces vains honneurs, pour la métaphysique, de cette préséance illusoire ? J'aimais mieux, malgré ses abus, le principe des causes finales qui, du moins, suscite les recherches et souvent les dirige vers le vrai. Le rôle utile de la métaphysique est d'éclairer d'avance le chemin de la science de la lumière des grandes conceptions. Sa méthode est l'intuition, ou du moins l'hypothèse rapide, hardie, téméraire même; elle pressent les grandes décou-

vertes, elle devine les lois générales, universelles. La science expérimentale vient ensuite, avec ses procédés plus modestes et plus sûrs ; elle porte ses investigations sur les points qui lui sont désignés *a priori* par le concours de la raison et de l'imagination ; elle confirme ou rectifie leurs prévisions et doit à leur inspiration commune la rapidité de sa marche et souvent les résultats les plus heureux de ses recherches. Grâce à l'impulsion féconde de la métaphysique, les découvertes des sciences expérimentales se sont bornées plus d'une fois à une simple vérification[1].

Cette erreur de logique tient, chez M. Vacherot, à la conception générale du monde. Selon lui l'être individuel, tout en conservant son existence propre, vit, se développe, pense, dans l'Être universel ; l'Univers n'est pas seulement un tout, un système harmonieux d'êtres particuliers, il est lui-même un être vivant, « un vaste organisme dont toutes les parties sont étroitement liées entre elles. » C'est l'Être des êtres, l'Être lui-même ; c'est le vrai Monde, le Dieu vivant qui ne s'en distingue point. « Les êtres, quelle que soit leur individualité, leur activité propre et leur liberté, ne sont que des déterminations diverses de l'Être universel, dans sa réalité concrète. En ce

1. Nous trouvons avec plaisir ces mêmes idées, exprimées avec une grande force, par le philosophe que nous avons cité plus haut : « Le rôle de la métaphysique, dit M. F. Morin, n'est pas de sanctionner, de prouver, de légaliser les données de la science ; c'est encore moins de les revêtir d'un caractère absolu, incompatible avec leur nature, et de leur faire subir je ne sais quelle apothéose fantastique ; c'est de donner lieu à de nouvelles formules d'abord problématiques, puis vérifiées, quand elles peuvent l'être, par l'expérience. Elle n'est pas une force régulatrice, elle est une force motrice ; elle ne sanctionne pas, elle féconde ; elle ne certifie pas, elle propose ; elle n'est pas une reine superbe et immobile, elle est la grande initiatrice. Elle ne dit pas à la science : « Je vais diviniser vos données, et faire de vous une vestale qui prie, dans ses extases stériles, le Dieu Universel ; » elle lui dit : « Je m'en vais jeter dans votre sein élargi le souffle « créateur des révolutions et vous deviendrez mère ! »

sens, il est vrai de dire que la nature est Dieu, que l'humanité est Dieu, que tout est Dieu. La Nature, c'est Dieu vu dans l'ordre de ses manifestations inférieures ; l'Humanité, c'est Dieu vu dans l'ordre de ses manifestations supérieures. Tout est Dieu, en tant que tout rentre dans l'unité organique de l'Être universel. »

Au point de vue d'une semblable doctrine, que M. Vacherot s'efforce sincèrement de défendre des conséquences du panthéisme, les rapports qu'il établit entre la métaphysique et la science se conçoivent. Ce n'est pas la métaphysique qu'il détrône, c'est la science qu'il couronne. L'expérience montre les choses telles qu'elles sont ; la métaphysique vient ensuite et déclare qu'elle les voit ainsi dans l'Être universel, c'est-à-dire en Dieu, dont les manifestations diverses expriment dès lors autant de lois nécessaires et éternelles. « Cette science, pour me servir du mot de Malebranche, est la *vision* des choses en Dieu. Les termes ici ne font rien. Voir les individus dans l'Être universel ou les voir en Dieu, c'est tout un. Or l'objet de la métaphysique est de tout voir, de tout définir, de tout expliquer au point de vue de l'Universel. »

Nous ne pouvons suivre plus longtemps M. Vacherot dans un pareil chemin, où l'on voit qu'il marche, après Spinosa, Malebranche, Hégel, entre tant d'écueils. Il trouve du moins dans l'inspiration panthéistique, à défaut de la vérité, la profondeur du sentiment et l'élévation de la pensée. Son livre, *la Métaphysique et la Science*, rappelle par beaucoup de points de doctrine ceux de Malebranche ; il rappelle particulièrement les *Entretiens sur la Métaphysique et la Religion*. C'est en effet le cadre du dialogue que M. Vacherot a adopté. Deux personnages seulement y prennent part, le Métaphysicien et le Savant. Naturellement la parole appartient le plus souvent au Métaphysicien ; le Savant joue le rôle des interlocuteurs de Socrate dans les *Dialogues* de Platon : il provoque les éclaircisse-

ments, fait les objections, approuve les réponses et fournit à l'adversaire, ou plutôt au maître, l'occasion de développer largement ses plus chères idées.

Des hauteurs sereines de la métaphysique, M. Vacherot est descendu presque aussitôt dans l'arène brûlante des questions politiques et sociales. Il a publié, au mois d'octobre dernier, un livre encore considérable, simplement intitulé *la Démocratie*[1], et dans lequel on a voulu voir la hardiesse d'un pamphlet plutôt que la profondeur d'un traité philosophique. M. Vacherot avait pris soin pourtant, dans sa préface, d'avertir le lecteur qu'il allait faire, non pas de la politique, mais de la science; qu'il avait écrit son livre les yeux fixés sur les destinées de tous les peuples et non d'un seul, et voulu exprimer les lois les plus générales de la philosophie de l'histoire. Mais il est difficile de tracer un idéal social sans faire un peu la critique des sociétés réelles, toujours si éloignées de le représenter; il est difficile de déterminer la perfection abstraite d'une forme de gouvernement, sans condamner les divers systèmes politiques qui n'en remplissent qu'imparfaitement les conditions. Le *Télémaque* même, on le sait, n'échappa point à ces interprétations et aux disgrâces qui en sont la suite.

Ne voulant être que philosophe et croyant sans doute n'être que cela, M. Vacherot déclare encore que la seule chose un peu nouvelle dans son livre, c'est la méthode. Cette méthode est celle des géomètres : des définitions primordiales, des principes absolus, nécessaires, comme des axiomes, des propositions fondées les unes sur les autres, et formant un enchaînement de démonstrations, voilà quelle sera sa marche. Que la réalité réponde ou non à la vérité géométrique, le savant n'a pas à s'en occuper;

1. Chamerot, in-12, 400 pages.

l'expérience n'a pas d'autorité devant les conséquences rigoureuses de principes *a priori*. M. Vacherot ne prévoit qu'un reproche, celui d'utopie, et il l'accepte d'avance : « L'histoire, dit-il, ne peut jamais être un argument contre la logique et la raison. L'idéal sera toujours le refuge inviolable des esprits et des âmes d'élite. »

Jusqu'à quel point M. Vacherot est-il resté dans ce sanctuaire de l'idéal et dans les régions sereines de la science? c'est ce que nous avions d'abord déterminé dans un compte rendu impartial que nous devons aujourd'hui supprimer. Après quinze jours d'une grande publicité, le livre a été saisi, un premier jugement a frappé l'auteur [1]. Tout examen devient dès lors impossible; le blâme aurait mauvaise grâce, et l'éloge serait séditieux. Devant un arrêt de l'Académie des sciences morales et politiques, la science peut encore protester; après une décision du tribunal de police correctionnelle, la critique philosophique n'a plus qu'à se taire.

2

Un programme de métaphysique en une brochure: M. Littré.

L'importance des livres philosophiques ne doit pas se mesurer sur le nombre des pages. Le plus souvent de simples opuscules tendent plus haut et plus loin que les grands traités. Toute la révolution cartésienne est contenue dans un discours, le discours de la Méthode. Ce n'est aussi qu'une brochure que M. E. Littré nous donne sous le titre de *Paroles de philosophie positive* [2], mais cette brochure s'annonce comme grosse d'une révolution. La philosophie positive, a pour principal fondateur ou renovateur, — car en philosophie on retrouve plus qu'on invente, — Auguste

1. Voy. ci-dessous : *Chronique*.
2. A. Delahays, in-8, 62 pages.

Comte, dont M. Littré est le disciple dévoué, enthousiaste. Elle n'est rien moins qu'un système complet et une nouvelle méthode. Elle ne s'enferme pas dans les sciences vulgairement comprises sous le nom de philosophie ; elle embrasse toutes les connaissances humaines dans une unité originale qui fait de chacune des sciences séparées jusqu'ici les unes des autres, une partie d'un même tout, un anneau d'une même chaîne, un membre vivant d'un même corps.

Cette unité de toutes les connaissances humaines dans une solidarité réciproque est un des points essentiels de la méthode positive et donne lieu à une classification nouvelle des sciences où les mathématiques ont un rôle souverain. Elles sont le lien, le rapport réciproque de toutes les autres ; elles tirent du phénomène la loi, et de la loi la seule connaissance possible des êtres. Elles substituent à l'accident, à l'hypothèse le nécessaire et l'absolu. Si elles ne sont pas toute la science, elles en sont la base et le point de départ. « La mathémathique, dit M. Littré, n'est qu'un rudiment ; mais, comme tous les rudiments, elle ne peut être omise sans dommage pour le résultat définitif de l'éducation philosophique. » Cette formule est assez vague pour être peu contestable ; voici qui est plus précis et plus dangereux, par suite de l'absence d'un anneau dans un enchaînement d'ailleurs spécieux. M. Littré rappelle que déjà, en vulgarisant les idées d'Auguste Comte, il a établi : « que, sans mathématique, l'astronomie ni la physique ne peuvent cheminer ; que, sans physique, la chimie est mutilée et incapable de se rendre compte à soi-même ; que, sans chimie, la nutrition, base de toute vitalité, est inintelligible ; que, sans une théorie exacte de la vie, le développement des sociétés, ou histoire, ou sociologie, manque de son meilleur appui. »

Suivant M. Littré, cet enchaînement qui est une des découvertes d'Auguste Comte, est devenu, dans la philoso-

phie positive, un lieu commun, bien qu'il soit encore une très-grande nouveauté pour beaucoup d'esprits même cultivés. J'avoue que, pour moi, il est à la fois l'un et l'autre. Le lien des mathémathiques avec les sciences physiques et chimiques est en effet un lieu commun pour tout le monde; mais le passage de la nutrition et de la vitalité physiologique dont elle est la base, aux sciences historiques, transformées, sous le nom de sociologie, en une branche de l'histoire naturelle, ce passage peut-être une nouveauté, mais c'est une grosse erreur. Aussi de cette première grande découverte d'Auguste Comte, je dirais volontiers ce qu'on a dit de certains livres, qui contiennent du nouveau et du vrai, que malheureusement le vrai n'est pas nouveau, et le nouveau n'est pas vrai.

La transformation de l'histoire en sociologie, avec toutes les sciences naturelles et mathématiques pour base, est pourtant l'une des idées les plus chères de M. Littré. Il la défend de l'accusation de fatalisme qui ne pouvait manquer d'être portée contre elle : les lois naturelles, qui déterminent les phases diverses du corps social, ne sont pas plus contraires à la liberté que celles qui règlent les états successifs du corps vivant dans l'individu; la sociologie n'est pas plus fataliste que la biologie à laquelle elle répond. Est-il nécessaire de faire remarquer la différence entre les deux ordres d'idées? La biologie ne considère, dans l'individu, qu'une partie de l'homme, le corps, l'organisme vivant, soumis, comme tout organisme, à des lois fatales, mais associé dans la vie présente à un autre principe actif, le principe moral, que la biologie n'atteint pas, qui se révèle à lui-même par la conscience, qui subit sans doute l'action de l'organisme et de ses lois, mais qui, à son tour, trouve dans son action sur le corps organique, une ample matière à déployer sa liberté. Mais la sociologie ou science naturelle de l'histoire, où trouve-t-elle cet organisme vivant de l'espèce, dont elle puisse déterminer les

lois par une extension des lois étudiées dans l'organisme vivant de l'individu?

Si l'histoire, à laquelle on substitue la nouvelle biologie sociale, nous montrait quelque part ce corps vivant qui en devrait être l'objet, il faudrait alors le distinguer de la vie morale, dans l'être collectif comme dans l'être particulier. Les manifestations de l'humanité, dont l'histoire est la suite et qui sont soumises à des lois générales sans doute, ne sont rien que les manifestations, sur une plus grande échelle, de l'homme intelligent et libre, de ses idées, de ses passions. Et vous ne voulez y voir que le développement dans l'espèce, des phénomènes physiologiques! Vous nous dites que l'histoire est une évolution naturelle: sans doute, mais de l'homme moral; que l'histoire est une science: sans doute encore, mais non pas une science de la matière. Tout le monde a parlé des lois de l'histoire, de la philosophie de l'histoire. Encore une fois, ce qu'il y a de vrai dans votre sociologie, comme dans votre classification générale des sciences, n'est pas nouveau, et ce qu'il y a de nouveau n'est pas vrai.

On s'imagine bien le dédain des philosophes positivistes pour les sciences morales et religieuses. Ce que nous appelons philosophie, c'est-à-dire la science de l'homme proprement dite, de sa nature intelligente et libre, de son origine et de ses destinées, ne saurait avoir de caractère scientifique. Hors de la philosophie positive, il n'y a plus qu'une métaphysique stérile, s'épuisant en la recherche des causes premières et des causes finales, également placées en dehors de l'esprit humain. De là, suivant M. Littré, l'inanité des travaux des métaphysiciens et de leurs controverses séculaires sur des questions sans objet. Même dédain pour la théologie qui traite des mêmes choses inaccessibles. La religion, à laquelle la théologie se rattache, a de longues annales qui en montrent l'essence. Il n'y a

point de fausse religion : il n'y a que des religions incomplètes qui cheminent dans le temps et qui se perfectionnent. La religion a pour office de mettre l'éducation en rapport avec la conception du monde, à chacune des phases de l'humanité. Mais cette conception du monde, nécessairement conforme à l'histoire et à la science générale, et à laquelle, malgré les religions et les institutions du passé, se conforment à leur tour les destinées sociales, qui peut nous la fournir, qui peut la transformer par le progrès? La science seule digne de ce nom, c'est-à-dire la philosophie positive.

Les espérances de M. Littré dans les destinées de cette science sont sans bornes et pleines d'enthousiasme. Il compare le nom de son maître aux plus grands noms, et il dit :

« La vue qui, par Auguste Comte, a fait des sciences particulières, multiples et hétérogènes, une science homogène, une et générale, est de l'ordre de celles, qui, par Bichat, ont constitué la biologie; par Lavoisier, la chimie; par Newton, le système du monde; par Descartes, la géométrie générale. Mais, en raison de la phase actuelle de l'humanité, elle a une portée bien autrement grande, ou, si l'on veut, celles-ci sont les affluents sans lesquels celle-là n'aurait jamais apparu. Elle est la fille du temps, l'effet nécessaire de l'ensemble qui l'a précédée. Il était aussi inévitable que quelque génie supérieur la saisît et la dévoilât, qu'il l'était qu'un Newton, successeur de Képler, de Galilée, de Descartes, et, par eux, de tout le passé humain, fît de la pesanteur l'agent universel de la dynamique céleste. Maintenant voyez et jugez : une doctrine, qui, arrivant à son temps marqué par l'histoire, change la conception du monde, ne peut pas ne pas se substituer partout à l'ancienne doctrine. Elle n'est plus séparable de la philosophie dans le domaine moral, de la politique dans le domaine social. »

La foi, comme l'enthousiasme, est contagieuse, et M. Littré est homme plus que tout autre à faire partager la sienne. Ce qu'on sait des travaux du savant, de ses

connaissances fortes et variées, ce qu'on dit de son caractère et de sa vie, recommande ses opinions. Aussi ne peut-on plus, en voyant les idées d'Auguste Comte défendues par un pareil disciple, les traiter avec ce sans façon d'un rapporteur de l'Académie des sciences morales et politiques, qui disait : « On aurait fort affaire si l'on voulait se tenir au courant de tous les déréglements du cerveau et des mille formes que revêt la folie humaine. » Le même écrivain traitait les disciples de la doctrine positiviste « de demi-savants que tourmentent des idées fixes. » M. Littré proteste, au nom de l'universalité des connaissances qu'il prescrit au philosophe positiviste d'embrasser et qu'il possède lui-même.

La philosophie positive pèche en effet plutôt par excès d'ambition. Elle n'est qu'une méthode; elle veut être un système. Or, une méthode est à la fois plus et moins qu'un système : elle vaut mieux, si elle est légitime, et elle sera féconde; elle est pire que tous les systèmes, si elle repose sur des relations inexactes entre les objets et les questions de la science, et en se développant, elle peut fausser la science entière. Cette dernière hypothèse est malheureusement à nos yeux celle que réalise la nouvelle philosophie. Malgré tout l'appareil de science dont elle s'entoure, on a vu qu'elle n'admet que les sciences de la matière; elle ôte aux sciences de l'esprit leur objet propre; elle anéantit la philosophie et la théologie; elle réduit la religion à une simple vulgarisation de notions sans caractère religieux; elle retranche l'homme de l'histoire et ramène à la science de l'organisme toute la science sociale. Que, malgré tout cela, des hommes sincères protestent, comme M. Littré, contre les accusations de matérialisme, d'athéisme et de fatalisme, cela prouve seulement que leurs sentiments valent mieux que leurs doctrines; mais celles-ci n'en sont que plus dangereuses, si, à la séduction naturelle de toute théorie généralisatrice, les disciples

d'Auguste Comte ajoutent l'autorité d'un grand savoir, d'une vie honorable et d'un caractère indépendant.

3

Retraite d'un philosophe universitaire : M. Damiron.

Après avoir rempli comme professeur de philosophie en Sorbonne une longue et paisible carrière, M. Ph. Damiron n'a pas voulu prendre sa retraite sans laisser un gage spécial de son dévouement à ses fonctions. Il a recueilli en un volume ses principaux discours d'ouverture, et il leur a donné pour titre : *Souvenirs de vingt ans d'enseignements à la Faculté des lettres de Paris*[1]. Ces discours, ou la plupart d'entre eux, avaient déjà été publiés séparément. Ils traitent de diverses matières de morale et de théodicée. M. Damiron est un de ces hommes que le côté pratique et religieux de la philosophie a plus préoccupé que les questions métaphysiques. Il demande avant tout à la raison d'exercer une influence morale sur lui-même, et il s'efforce de l'étendre aux autres. Il donnerait volontiers du philosophe la moitié de la définition classique de l'orateur, *vir bonus;* le *dicendi peritus* lui semblerait de surcroît. La science proprement dite ne lui paraît pas non plus un élément essentiel en philosophie. Les bons sentiments sont au-dessus des brillantes pensées : la lumière de la conscience vaut mieux que celle du génie.

M. Damiron aimait surtout à prouver deux choses qui tiennent une grande place dans ses *Souvenirs*, l'immortalité de l'âme et le gouvernement de la Providence. Il prouve l'immortalité de l'âme par l'épreuve; il prouve la Providence par ses œuvres. Il emprunte à la religion commune ses dogmes les plus fortifiants : il a une théorie philosophique

1. Durand. Ladrange, in-8, 424 p.

de la grâce. Une assez longue *Introduction* précède ce recueil des meilleures pensées d'un honnête homme : c'est le récit de toute sa vie intérieure, un chapitre de confessions, une autobiographie philosophique. M. Damiron y raconte non-seulement ses idées, mais aussi les circonstances extérieures qui en ont déterminé le courant. Il donne des détails sur sa famille, sur son éducation, son passage à l'École normale, ses relations avec des maîtres illustres, ses débuts dans l'enseignement, l'origine et la direction de ses travaux. Il y a dans ces pages, écrites par un homme modeste sur lui-même, une naïveté, une simplicité, une droiture d'âme remarquable. Les mêmes qualités éclatent dans tout le livre. Toute la vie et les diverses œuvres de M. Damiron invitent à lui appliquer, avec une modification qui le rend plus juste, un mot célèbre : si l'honnêteté était bannie du reste de la terre, elle trouverait un asile dans le cœur du philosophe.

4

Une nouvelle forme de critique philosophique et religieuse : M. Ern. Renan.

Il y a, dans l'histoire de la littérature, de l'art ou de la philosophie, une chose aussi remarquable que facile à expliquer, c'est que les époques où nos grandes facultés créatrices paraissent s'arrêter de fatigue ou d'épuisement, sont aussi celles où nous comprenons le mieux les lois de leur action, le secret de leur puissance, la destinée de leurs œuvres. Un siècle, une génération, comme l'individu, associent difficilement la spontanéité et la réflexion, l'enthousiasme et la curiosité, la foi et la science. Du retour habituel que font vers des âges plus naïfs et plus féconds des esprits plus avides de savoir que de produire, naît la critique qui a pris chez les écrivains de nos jours tant de

place, et qui, entre l'adhésion raisonnée aux idées et aux sentiments du passé et les réserves plus ou moins contenues du scepticisme, peut revêtir tant de formes. Une des plus curieuses, et qu'on pourrait presque appeler un des signes du temps, est celle qu'elle a prise sous la plume habile et savante du plus jeune des membres de l'Institut, M. Ernest Renan. Le brillant érudit avait déjà exposé et mis en œuvre, dans ses *Études d'histoire religieuse*[1], ses idées sur le rôle et les caractères de la critique moderne; il nous en présente, dans les *Essais de morale et de critique*[2], une autre application.

Ce livre, auquel l'auteur aurait dû donner simplement le titre plus court d'*Essais de critique*, se compose d'une suite d'études littéraires et historiques insérées dans les recueils périodiques, notamment dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats*, et dont diverses publications contemporaines ont fourni le sujet ou l'occasion. La morale, ou plutôt la philosophie générale n'y tient d'autre place que celle qu'elle prend forcément partout où il est question des choses de l'esprit. Les destinées de l'esprit lui-même, son état actuel, les liens du présent avec le passé, l'avenir intellectuel et moral que présagent certaines manifestations littéraires ou sociales : voilà le vrai sujet du livre, et il est traité au point de vue exclusif de la critique dont l'auteur a déjà formulé les principes, avec une unité d'idées, de sentiments et de forme remarquable.

Voici les principaux textes des méditations nouvelles de M. Renan : *M. de Sacy et l'École libérale; M. Cousin; M. Augustin Thierry; M. de Lamennais; Dom Luigi Tosti, ou le Parti guelfe dans l'Italie contemporaine; la Poésie de l'exposition*, etc. Sous ce titre : *la Poésie des races celtiques*, un dernier travail, d'une certaine étendue, plus historique

1. 1857, Michel Lévy, in-8.
2. Même librairie, in- 8, XXIII-457 p.

que critique et tout empreint d'un sentiment très-intime, « présente, dit l'auteur, un caractère un peu différent des autres articles recueillis en ce volume. » Il met dans un jour plus complet un des côtés d'un talent assez difficile à définir, où s'unissent, sans se fondre, la franchise parfois un peu brutale de la science absolue et les molles complaisances d'une âme tendre, le dédain superbe de la sympathie, la rigueur de la logique et la grâce du sentiment.

Cette association de choses qui semblent ordinairement s'exclure, se retrouve dans tout ce qui est sorti de la plume de M. Renan depuis dix années. Sceptique attendri, il condamne les systèmes et se prend à les regretter; il tue l'erreur en la caressant; il jette à terre l'idole, l'autel, le temple, et s'assied, pour pleurer, au milieu des ruines. Ceux qu'il a frappés, en sentent-ils moins ses coups? Tant de pitié lui fait-il pardonner tant d'audace? Demandez-le aux partisans des systèmes qu'il expose avec tant de charme et dissipe d'un souffle superbe. Le dogmatisme et l'orthodoxie n'ont pas assez d'anathèmes, M. Renan le sait bien, contre « le scandale de ses libertés spéculatives. »

Sans chercher à désarmer des adversaires qui, selon la pensée de l'auteur, en défendant un dogme, prouvent qu'ils y tiennent, et par conséquent qu'ils en ont besoin, une pente naturelle l'a conduit peut-être à son insu à tempérer, depuis quelques années, ces rigueurs absolues d'une polémique où la jeunesse porte toujours un peu de sa fougue. L'erreur, contre laquelle il ne s'est jamais senti beaucoup de colère, n'excite plus que son sourire, et le côté poétique des traditions auxquelles il juge si puéril de croire, le frappe de plus en plus. Les dernières phrases de la *Préface*, à propos de son étude sur la poésie celtique, montreront combien cette impression peut devenir profonde, et quel accent elle donne alors au style.

« .... Nous autres Bretons, ceux d'entre nous qui tiennent de

près à la terre et ne sont éloignés de la vie cachée en la nature que d'une ou deux générations, nous croyons que l'homme doit plus à son sang qu'à lui-même, et notre premier culte est pour nos pères. J'ai voulu une fois dans ma vie dire ce que je pense d'une race que je crois bonne, quoique je la sache capable, quand on exploite sa droiture, de commettre bien des naïvetés. Les vieux souvenirs de cette race sont pour moi plus qu'un curieux sujet d'étude; c'est la région où mon imagination s'est toujours plu à errer, et où j'aime à me réfugier comme dans une idéale patrie....

« O pères de la tribu obscure au foyer de laquelle je puisai la foi à l'invisible, humble élan de laboureurs et de marins, à qui je dois d'avoir conservé la vigueur de mon âme en un pays éteint, en un siècle sans espérance, vous errâtes sans doute sur ces mers enchantées où notre père Brandon chercha la terre de promission; vous contemplâtes les vertes îles dont les herbes se baignaient dans les flots; vous parcourûtes avec saint Patrice les cercles de ce monde que nos yeux ne savent plus voir. Quelquefois je regrette que votre barque, en quittant l'Irlande ou la Cambrie, n'ait point obéi à d'autres vents. Je les vois dans mes rêves ces cités pacifiques de Clonfert et de Lismore, où j'aurais dû vivre, pauvre Irlande, nourri du son de tes cloches, au récit de tes mystérieuses odyssées. Inutiles tous deux en ce monde qui ne comprend que ce qui le dompte ou ce qui le sert, fuyons ensemble vers l'Éden splendide des joies de l'âme, celui-là même que nos saints virent dans leurs songes. Consolons-nous par nos chimères, par notre noblesse, par notre dédain. Qui sait si nos rêves à nous ne sont pas plus vrais que la réalité? Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie, c'est que parfois je songe que je suis votre conscience, et que par moi vous arrivez à la vie et à la voix. »

Est-ce là le langage d'un poëte où d'un critique? d'un artiste où d'un exégète? Reconnaît-on, au milieu de ce débordement de tendresse pour les fables des races et des époques les plus crédules, l'écrivain qui, dès l'âge de vingt-cinq ans, dans ses études sur les historiens de Jésus[1], laissait derrière lui Strauss et toute l'Allemagne

1. Voy. *Études d'Histoire religieuse.*

par la fermeté et l'indépendance de sa pensée? Ici, du moins, l'on ne doit voir que l'effusion éloquente du sentiment filial. Ailleurs, on pourrait rapporter cet excès de sympathie pour les croyances populaires à un affaisement de la faculté critique ou à une préoccupation exagérée de la question d'art et de la mise en scène littéraire.

Or M. Renan, qui a pour la perfection de la forme toute l'estime qu'elle mérite, comprend de reste, si même il ne les exagère, les dangers qu'entraîne, dans la recherche et dans la démonstration de la vérité, le goût des artifices de composition et de style. Il loue, en termes excellents, le soin délicat qu'Augustin Thierry portait dans la rédaction de ses ouvrages : « Il dictait quinze à vingt lignes par jour, et ne les fixait qu'après les avoir amenées au dernier degré de perfection dont il était capable. Admirable leçon au milieu de l'abaissement des mœurs littéraires dont nous sommes les témoins! L'œuvre d'un maître tout adonné à sa pensée ne dépasse pas cinq volumes. Il sut résister à l'entraînement du succès, et protesta par son inaltérable conscience contre les scandales qui ont souillé en ces dernières années le champ de l'histoire. » Mais il constate avec non moins de raison les altérations que le soin de bien dire fait subir quelquefois à la pensée, et il explique, lui aussi, l'infériorité de M. Cousin comme philosophe, par sa supériorité comme écrivain.

M. Cousin, dit-il, s'est imposé des conditions plus étroites. On ne peut nier que le soin du style n'entraîne certains sacrifices de la pensée. Bien écrire en français est une opération singulièrement compliquée, un compromis perpétuel, où l'originalité et le goût, l'exactitude scientifique et le purisme, tirent l'esprit en sens inverse. L'éloquence d'ailleurs, comme l'entendit M. Cousin, a des exigences impérieuses. Toutes les doctrines ne sont pas également éloquentes, et je crois bien que plus d'une fois M. Cousin a dû se laisser entraîner vers certaines opinions autant par la considération des beaux déve-

loppements auxquels elles prêtaient, que par des démonstrations purement scientifiques.

C'est aussi par des habitudes littéraires et oratoires que M. Renan explique, en partie, le mouvement violent de volte-face qui entraîna Lamennais de l'ultramontanisme extrême à l'extrême démocratie. « Les circonstances le portèrent successivement dans les partis opposés; mais elles ne changèrent point le tour de son imagination ni les procédés de son style.... Les figures qu'il avait d'abord employées contre les idées libérales et la philosophie, il les tourna ensuite contre les rois et contre le pape.... Le souci de l'exactitude ne le préoccupait jamais. »

Avec un écrivain aussi bien informé de l'influence funeste des prétentions littéraires chez le philosophe, il faut se garder d'expliquer par des raffinements de style ces pages sympathiques en l'honneur de doctrines, de traditions, d'institutions que sa critique se fait un jeu de jeter dans la poussière comme autant d'erreurs surannées. Il faut pour les comprendre, et comprendre la critique qu'elles semblent démentir, pénétrer jusqu'au cœur même du système de M. Renan. Ce système dont il donne rarement une expression complète, perce dans le moindre de ses écrits, et je vais tâcher d'en résumer, sans les altérer, les principes et les conséquences.

Par une application particulière des idées qui servent de fondement, selon Kant, à la critique de la raison pure, M. Renan semble considérer les croyances intimes qui nous sont les plus chères, comme de simples formes de la constitution intellectuelle et morale de chacun de nous. D'une réalité toute subjective, elles ont une valeur relative très-grande, et sont l'expression même de l'état actuel de notre âme. Elles sont, à tous les degrés, la mesure mobile de notre développement philosophique ou religieux. A ce point de vue, systèmes ou symboles, lois de la nature ou miracles, tout est vrai, tout est faux; tout est vrai pour

celui qui croit; tout est faux pour qui cesse de croire. tout dogme est sacré pour qui en a besoin; tout dogme est le jouet de la critique pour la raison qui s'en est affranchie. Tous les rêves se valent pour les hommes endormis; le réveil les chasse tous, mais sans détruire le souvenir de leurs riantes ou terribles images. Le critique est un homme éveillé avant l'heure qui, en attendant le réveil naturel de ses semblables, sourit à leurs songes et à leurs illusions.

Ce sourire est, en général, bienveillant : une douce ironie suffit à exprimer la supériorité du seul homme qui ne dorme pas. Si, parmi ses anciens compagnons de sommeil, quelques-uns rêvent un peu trop haut, le vrai critique n'engagera avec eux ni discussion ni lutte. Ce serait folie de se commettre avec un adversaire en proie au cauchemar. Un fier dédain lui tiendra lieu de colère. Mais laissons parler M. Renan lui-même; il exprimera mieux que nous ne pourrions le faire, le sentiment que lui inspire le spectacle des erreurs humaines.

.... Ce sentiment délicat, l'un des plus élevés et des plus complets de notre nature, l'ironie, acte de maître, par lequel l'esprit humain établit sa supériorité sur le monde et dont les grandes races seules sont capables. L'homme n'a pas de marque plus décisive de sa noblesse qu'un certain sourire fin, silencieux, impliquant au fond la plus haute philosophie. Une rigoureuse analyse démontrerait que l'ironie entre pour une part dans toutes les créations vraiment élevées, et, s'il s'écrit une *Divine comédie* du dix-neuvième siècle, je maintiens que l'ironie y aura sa place comme dans l'Olympe antique.

Ailleurs, parlant de l'homme avec lequel il se sent le moins de ressemblance, M. Renan va plus loin et se peint lui-même involontairement, peut-être, par le contraste.

En général les défauts de Lamennais tiennent à cette manière un peu trop absolue de juger les hommes et les choses. Il ne vit pas que la politesse renferme un grand fonds de jus-

tesse et de philosophie; il ne comprit pas ce qu'il y a d'ironie dans un certain respect. Son style a toujours les formes ourdes et pleines de la colère, jamais les formes fines et légères de la raillerie; une certaine grossièreté d'expression trouble parfois la pureté de son goût. Il s'imagine avoir complétement raison, et s'indigne contre ceux qui ne voient pas comme lui ce qu'il croit évident. Il y a chez lui trop de colère et pas assez de dédain. Les conséquences littéraires de ce défaut sont fort graves : la colère amène la déclamation et le mauvais goût; le dédain, au contraire, produit presque toujours un style délicat. La colère a besoin d'être partagée; elle est indiscrète, car elle veut se communiquer. Le dédain est une fine et délicieuse volupté qu'on savoure à soi seul; il est discret, car il se suffit. A cet égard, je suis toujours tenté d'opposer à Lamennais l'exemple d'un homme qui, comme lui, avait été prêtre et qui avait même professé la théologie : Daunou, dont la foi était peut-être plus éteinte que la sienne, travailla toute sa vie sur des matières ecclésiastiques sans qu'on puisse trouver dans ses écrits ni une concession à ses anciennes croyances, ni une vivacité contre elles.

En opposition au Lamennais, tel qu'il a été, M. Renan crée un Lamennais, selon son cœur, un Lamennais idéal. Oh! celui-là, « désabusé de la foi à laquelle il voua d'abord toutes les forces de son âme,... renonce à la vie active, en restant penseur et poëte..... » Il prend sa retraite du siècle qui n'a point voulu entendre ses propositions de salut. Dégagé alors de tout devoir envers l'espèce humaine, il continue ses libres promenades dans le monde de l'esprit, réservant pour l'art seul sa maturité riche d'expérience et de désillusion. M. Renan ajoute avec regret « Lamennais n'eut point cette abnégation, ou si l'on veut, cet égoïsme. »

Peut-être se trouvera-t-il bien des lecteurs naïfs et sincères qui, sans avoir partagé les opinions de l'ardent écrivain, qui fut tour à tour l'apôtre de doctrines si contraires, préféreront encore à ce Lamennais idéal le Lamennais réel, et lui sauront gré d'avoir servi avec chaleur des causes qu'il croyait justes et vraies. La passion est redoutable sans

doute, mais elle est seule puissante et féconde ; elle déclame quelquefois, mais sans elle il n'y a point d'éloquence. La foi peut être aveugle, mais elle est la source de l'action, de l'énergie, du dévouement. Que toute passion tombe, que toute foi s'éteigne, le ressort de la vie est brisé, la nuit se fait sur notre âme. Quand les appuis accoutumés nous échappent, quand les lueurs qui nous guident s'évanouissent, il est étrange qu'on s'applaudisse de son anéantissement et de ses ténèbres. Il faut chercher pour nous et pour nos semblables un soutien plus solide, une lumière plus haute et plus pure. Il faut, par une aspiration incessante vers la vérité éternelle, se relever des mécomptes que nous ont causés ses manifestations imparfaites.

M. Renan s'en console en se donnant le spectacle des autres hommes, victimes et jouets des illusions qu'il ne partage plus. Plus disposé que Lamennais à se croire « dégagé de tout devoir envers ses semblables » par ce divorce avec toute leurs fausses croyances, il répète avec délices les vers de Lucrèce :

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

Mais à part l'égoïsme de ce sentiment que Lucrèce a besoin d'expliquer et dont il s'excuse (*non quia vexari quemquam*, etc.), il n'y a rien de commun entre cette terre ferme que nous montre le poëte, et ces hauteurs nuageuses d'où la critique moderne prétend promener sur nous son regard ironique. Du sein de ces demeures sereines élevées par la science des sages,

Edita doctrina sapientum templa serena,

Lucrèce ne contemple pas d'un œil indifférent les agitations des sociétés. Les erreurs humaines l'émeuvent, car il est homme, et il s'écrie : « O malheureux mortels, esprits aveugles ! Dans quelles ténèbres, dans quels dangers

s'écoule votre vie, cette vie si courte ! Écoutez la voix, la grande voix de la nature, affranchissez votre corps de la douleur, votre âme des soucis et de la crainte, et soyez heureux[1] ! » C'est que Lucrèce, délivré des illusions de son siècle, ne s'est pas reposé dans le vide, mais dans la vérité ou du moins ce qu'il prend pour elle. Il a la foi, il a la passion, il a l'enthousiasme, et c'est pour cela qu'il a trouvé, avec une éloquence nouvelle, le sentiment non moins nouveau de l'humanité.

Nos lecteurs et M. Renan lui-même nous pardonneront de nous être arrêté aussi longtemps sur ce qui constitue, pour ainsi dire, la morale pratique de son livre. C'est, à nos yeux, le trait original à la fois et fatal de son talent. Nous aurions sur bien des points de détail ou des réserves à faire, ou des éloges à donner. Une seule critique particulière aurait de la gravité. L'auteur des *Études de morale et de critique* professe sur le rôle historique des races une théorie qui nous semble trop absolue. Que le libéralisme se trompe, quand fier des principes de raison sur lesquels il se fonde, il croit n'avoir pas besoin de traditions : rien de plus certain. Le présent et l'avenir sont fils du passé, et même en reniant les œuvres de nos pères, nous en portons le poids et nous payons leurs dettes. Mais qu'il n'y ait pas de liquidation possible dans la longue existence sociale d'une nation ; que notre origine, notre fondation nous prédestine à perpétuité à un gouvernement libre ou au pouvoir absolu, à la liberté d'examen ou à la foi sans contrôle : voilà qui est également contre la conscience et contre les faits. On ne nie pas que, dans le principe, l'élé-

1. « O miseras hominum mentes ! O pectora cœca !
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi quodcumque est ! Nonne videre est
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quo
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque. »

ment germanique n'ait représenté chez nous la liberté, les franchises individuelles, et l'élément gallo-romain, le pouvoir central, l'organisation monarchique ; mais à l'heure qu'il est, après tant de siècles de mélange, de fusion, de pénétration réciproque entre tant de races diverses, peut-on chercher dans les instincts primitifs de celle-ci ou de celle-là la raison des alternatives de triomphes et de revers par lesquelles sont passées, de 1789 à nos jours, et la monarchie et la liberté? Rapporter à des causes si lointaines ses victoires et ses défaites, c'est condamner d'avance tout effort pour profiter des unes et réparer les autres. Une telle théorie est encore un acte de découragement.

Que de choses ensuite nous voudrions louer dans le livre de M. Renan! Retranché dans la solitude de ce nouveau scepticisme subjectif qui ne laisse debout que l'esprit, il a du moins un sentiment profond des choses de l'esprit, et il réduit, avec une rare finesse, à leur exacte valeur, le triomphe moderne de la matière et les pompeux éloges du bien-être et de l'industrie. Il a surtout un sens exquis de l'art auquel il voudrait que tous les libres penseurs fissent, comme lui, tant de sacrifices. Ajoutez ce soin de la forme dont les citations qui précèdent suffisent à donner à l'idée, ces épanchements mélancoliques, cette finesse d'ironie, ce mélange continuel de modération calculée et de force contenue, et vous verrez qu'il ne manque rien à l'esprit et au système de l'auteur pour nous donner, dans la critique religieuse et philosophique, un spectacle littéraire charmant. Il serait à regretter cependant, pour notre pauvre siècle, que les esprits les mieux doués se complussent longtemps ainsi dans le sentiment stérile de leur supériorité; quand la route est obscure et notre marche incertaine, qu'ils se souviennent que l'intelligence leur a été donnée pour nous conduire et la force pour nous tendre la main.

5

La philosophie auxiliaire indépendante de la foi : M. Saint-René Taillandier.

Sous le titre d'*Histoire et philosophie religieuse*[1], M. Saint-René Taillandier n'a formé qu'un recueil d'études et de fragments. Mais les morceaux détachés qui le composent, écrits au jour le jour et livrés l'un après l'autre à la publicité périodique, ont entre eux un lien assez étroit. Une même question y est posée, agitée et résolue dans le même sens : la question religieuse. Un même esprit les anime : l'esprit libéral à la fois et chrétien. L'auteur fait ressortir lui-même, dans une *Introduction*, l'unité de son livre. Il a toujours compté parmi les défenseurs de la liberté religieuse ; il a fait mieux, il l'a toujours pratiquée. A ceux qui la contestent il répond comme on doit répondre à ceux qui nient le mouvement, en marchant, c'est-à-dire en se montrant religieux et libre. Il tient particulièrement à établir que « la liberté de l'âme n'est pas incompatible avec la sainte efficacité de la religion. » Le despotisme n'est pas plus favorable à la foi que la foi au despotisme. Il invoque, contre les esprits pusillanimes qui ont peur de la liberté et contre les penseurs téméraires qui ont peur de la religion, les enseignements de l'histoire, l'exemple des cinquante dernières années, son expérience personnelle.

Que la foi religieuse (il s'agit ici de la foi chrétienne, catholique) et l'esprit de liberté, si souvent contraires l'un à l'autre, forment dans les écrits de M. Saint-René Taillandier une cordiale entente, c'est ce que personne ne contestera ; mais cette union, proclamée déjà par tant d'autres écrivains généreux et sincères, n'est-elle pas simplement

1. Michel Lévy, in-16, XXXVI-303 p.

une trêve conclue, dans une heure de lassitude, par la médiation d'esprits conciliants, entre des adversaires inconciliables? Voilà ce qu'on se demande encore, malgré toutes les espérances, pour ne pas dire les illusions de l'auteur. Ce qu'il y a de certain, c'est que les études d'histoire et de philosophie qu'il publie aujourd'hui, prouvent plutôt la sincérité de ses vœux que la certitude de leur réalisation. Parmi les écrivains religieux et les philosophes dont il expose et juge les idées, il en est bien peu dont il puisse réclamer le témoignage en faveur de cette œuvre de conciliation. A part M. l'abbé Flottes, dont les écrits lui fournissent l'occasion d'étudier les traditions de l'Église de France et la portée du scepticisme théologique, les écrivains les plus rigoureux dont il examine les ouvrages se retournent contre lui. Il a plutôt à combattre leur influence qu'à revendiquer leur autorité. En France, si MM. Em. Renan, Edg. Quinet, auxquels il consacre tant de pages, unissent l'esprit de liberté et le sentiment religieux, c'est dans des termes qui ne laissent guère de place à l'intervention surnaturelle de l'Évangile. En Allemagne, les livres saints ont eu fort à souffrir de l'expansion que la liberté a donnée à la critique exagétique dans les ouvrages de MM. Strauss, Baur, et autres continuateurs de l'hégelianisme. M. Gervinus, dont il fait l'objet d'une très-intéressante étude, n'est pas davantage pour M. Saint-René Taillandier un auxiliaire, un allié. L'article consacré à la question religieuse, en Suède, n'est pas non plus de nature à prouver que la foi religieuse, quand elle est toute-puissante, protége mieux la liberté que la liberté, quand elle domine, ne favorise la foi religieuse.

Telle est pourtant la conclusion de l'*Histoire et philosophie religieuse*, comme tel en a été le programme. L'auteur la reprend en terminant sous le titre : *la Mission intellectuelle et morale du dix-neuvième siècle*. C'est un discours solennel de rentrée, prononcé devant les facultés réunies

de Montpellier, à la fin de 1857. Il est remarquable par le soin, l'éclat du style, l'élévation des idées. La philosophie, l'histoire, la poésie, toute la littérature viennent rendre hommage tour à tour à la liberté et à la religion réconciliées pour jamais par l'esprit moderne. L'esprit du passé, personnifié dans Voltaire, est cruellement sacrifié sur l'autel de cette fraternité. Voltaire paye, pour ainsi dire, les frais de la guerre. En injuriant en lui le philosophe et l'historien, M. Saint-René Taillandier se défend de partager des passions qui pourtant expliqueraient seules la sévérité de son langage. Vous voyez par vous-même que ce n'est pas chose si facile, si simple que de se réconcilier avec ses ennemis.

Il y a une chose dont je sais un gré infini à l'auteur; c'est la chaleur sympathique avec laquelle il justifie ce cosmopolitisme de la philosophie, de la science ou de l'art, qui rend toutes les nations civilisées solidaires les unes des autres, tributaires des mêmes destinées, et coopératrices des mêmes progrès. Il est fier du passé de la France, et il a foi dans son avenir; mais il ne croit pas que la supériorité d'un peuple puisse s'acquérir ou se conserver dans l'isolement. A toutes les époques, nous avons emprunté aux littératures, aux arts étrangers, l'aliment inépuisable de notre littérature et de notre art national, sauf à rendre ensuite plus que nous n'avions reçu. L'Italie, l'Espagne ont eu sur nous une longue et heureuse influence. Plus près de nous, le génie germanique nous a sauvés de notre propre épuisement; les diverses littératures du Nord ont ranimé et rajeuni le nôtre. Qu'on le remarque bien : sur les quatre grandes nations qui sont avec la France à la tête de la coalisation, il en est trois, l'Allemagne, l'Angleterre et la jeune Amérique du Nord, qui sont d'origine germanique; si la seule nation d'origine romane s'isolait dans le sentiment d'une supériorité chimérique, elle pourrait descendre au rang où ses deux sœurs, l'Italie et l'Espagne, sont déchues, en s'étourdissant elles-mêmes de leur propre

adulation. Pour conduire le monde, il faut s'approprier ce qu'il y a de meilleur dans le monde; pour rester éternellement jeune, un peuple doit se retremper sans cesse dans la vie universelle.

6

La philosophie aux prises avec la religion ou se faisant religion : MM. Ch. Dollfus et Vidal.

Certains esprits aiment les titres hardis. Sous celui de *Révélations et Révélateurs*, M. Charles Dollfus nous donne un essai critique, dont la partie négative, comme il arrive souvent, est plus forte, et surtout plus claire, que la partie positive. En religion, comme en philosophie et en politique, les novateurs disent plus nettement ce qu'ils ne veulent pas que ce qu'ils veulent. Il est plus facile de détruire que d'édifier. Ce n'est pas que le jeune auteur croie nécessaire de recommencer, contre le système chrétien, les attaques de Voltaire, de Volney ou de Strauss : le vieil édifice a été, selon lui, assez battu en brèche pour crouler de lui-même. La conscience libre doit l'achever. « Le soleil du progrès et de la liberté, caché derrière ces remparts gothiques, commence enfin à reparaître, dit-il, et ses rayons vont réveiller de nouveaux espoirs dans le cœur de l'homme. La cognée a frappé sur les vieilles formules, la lettre est brisée, et de toutes parts l'esprit, élément créateur et immortel, se répand dans l'espace, pour procéder à de nouvelles organisations. » C'est de la conscience libre que M. Charles Dollfus atteint la religion de l'avenir, et c'est le cri d'une conscience libre qu'il veut faire entendre, au milieu de la *déformation* générale des consciences par l'asservissement à la tradition. L'auteur confesse qu'il est également incapable de vivre sans religion et de se nourrir des formes du passé, et son livre s'adresse à ceux dont la situation morale répond à la sienne.

Ce livre est donc une aspiration plutôt qu'un système ; c'est pourtant une aspiration vers un système. L'idée de l'infini, de l'idéal, de Dieu, domine tous les objets de la pensée, non-seulement la religion, mais la nature, la science, l'art, la justice sociale. L'infini est tellement mêlé au fini, que je ne sais trop s'il en est distinct, et si les existences particulières ne sont pas, aux yeux de l'auteur, de simples manifestations, des *phénomènes*, comme dit une école célèbre, de la vie générale. « L'être universel embrasse les choses diverses comme un ensemble indissoluble qui fait se pénétrer en lui toutes ses énergies, créant ainsi, au milieu de leur diversité, une individualité radicale, et se retrouvant invariablement présent et actif, en chacune d'elles et en toutes à la fois. » Le sentiment du divin dans toutes les choses relève nos diverses facultés et toutes leurs œuvres. « L'intelligence et le sentiment cherchent la divinité présente au milieu des phénomènes matériels.... Le divin sensible à la raison est le vrai ; le beau est le divin sensible au cœur. » C'est aussi le divin que l'homme retrouve en lui par la loi morale, et Dieu n'est pas seulement le terme, mais il est l'objet et le fond même du progrès dont une révolution éternelle est l'éternelle manifestation. En lui est la loi qui est l'essence des choses, ou plutôt Dieu est la loi lui-même. « Chercher la loi, c'est chercher Dieu, ou l'harmonie universelle des choses, qui est Dieu. »

Nous ne pouvons prévoir quels développements de doctrine donnera un jour M. Charles Dollfus à cette profession de foi, à ce programme. Aujourd'hui il y trouve l'inspiration, l'élan, la chaleur, la vie dont nos intelligences, engourdies par le scepticisme, ont un si grand besoin. Il associe à une métaphysique qui engendre logiquement la négation de la liberté, un sentiment très-vif de la liberté. Avec le temps, sacrifiera-t-il l'une à l'autre? Ou bien s'efforcera-t-il d'unir deux choses incompatibles par une in-

conséquence familière à tant de fortes âmes depuis les anciens stoïciens jusqu'aux disciples modernes de Spinosa et de Hégel?

Un autre philosophe, libre penseur, tend au même but religieux par une méthode un peu différente. La *Théologie de la religion naturelle*, par M. Vidal[1], est un résumé des croyances populaires que la société moderne peut emprunter à la philosophie sur toutes les questions de morale individuelle, sociale ou religieuse. L'auteur n'en est plus aux aspirations. Sa foi est faite et son symbole est extrêmement complet. Il en expose les articles plus qu'il ne les démontre, comptant sans doute sur l'évidence de la vérité morale et sur les intelligences secrètes qu'elle a dans les âmes élevées. Une première partie, plus spécialement théorique, traite de la création, de la providence, de la liberté, de l'inclination au mal, de la grâce, de l'avenir de l'homme, etc. Elle respire le plus pur spiritualisme et un sentiment très-vif du libre arbitre. La seconde partie traite, au point de vue pratique, de trop de choses en trop peu de pages, de la famille, de la politique, de l'enseignement religieux, de la propriété, du commerce, du travail, des richesses, en un mot de tous les objets de l'économie politique confondus avec les questions les plus délicates de la morale individuelle.

L'auteur est forcé de parler sur tous ces innombrables points, par axiomes et comme par oracles. Son livre est un manuel qui tend plutôt à populariser les résultats d'un système qu'à fixer les bases d'une science. Il le fait pourtant précéder d'un petit traité de logique où il examine tour à tour les moyens naturels de connaître, la conscience, la raison, les sens, le témoignage humain, etc.; et il conclut de cet examen un certain nombre de principes logiques

1. Ladrange, in-12.

qu'il numérote et met en relief typographiquement au moyen de grosses capitales : relief puéril dont se passe très-bien la pensée qui reçoit de l'esprit celui de l'évidence. Ce petit traité de logique rappelle les principales règles de la découverte et de la démonstration du vrai, pour mettre le lecteur à même de juger la valeur de l'enseignement que l'auteur lui offre sur la religion naturelle. C'est un hors-d'œuvre qui ne serait ni mieux ni moins bien placé en tête de tous les traités qui supposent l'exercice de nos facultés intellectuelles et l'emploi de la démonstration.

7

La philosophie religieuse comparée : M. Barthélemy Saint-Hilaire.

M. Barthélemy Saint-Hilaire qui a déjà tant fait pour répandre en France la connaissance approfondie de la philosophie péripatéticienne, en traduisant et commentant dans notre propre langue un certain nombre des principaux traités d'Aristote, a voulu nous aider aussi à remonter à des sources plus hautes encore de nos idées philosophiques et religieuses : il a porté ses recherches sur l'Inde, cette véritable antiquité, ce berceau du monde intellectuel. Après ses premiers écrits sur les Védas et le Boudhisme[1], il vient de donner sous ce titre : *le Boudha et sa religion*[2], un tableau intéressant, suffisamment complet et particulièrement exact des destinées et des dogmes d'un des systèmes religieux les plus importants de l'histoire humaine.

Ce livre qui nous semble fait pour mettre à la portée du public curieux, les résultats les plus certains des travaux épars de tant de savants, les résume, les coordonne et les

1. *Des Védas* (1854, in-8) ; *du Boudhisme* (1855, in-8).
2. Didier et Cᵉ, in-8, XXVIII-441 p.

contrôle. Il est, en partie, composé d'articles insérés par l'auteur dans le *Journal des Savants*, sur les grandes publications récentes dont l'histoire philosophique et religieuse de l'Inde a été l'objet; il a donc déjà subi, dans ses principaux éléments, l'épreuve de la publicité et de la discussion.

Les sources auxquelles M. Barthélemy Saint-Hilaire a puisé, sont nombreuses et jouissent, dans le monde savant, du plus grand crédit. Il les rappelle avec reconnaissance. Ce sont les communications si précieuses de M. B. H. Hodgson, ancien président politique au Népaul pour la compagnie des Indes, et qui a enrichi jusqu'en ces derniers temps de documents boudhiques les grandes sociétés savantes de l'Europe, y compris l'Institut de France; ce sont les analyses des grands recueils de la littérature thibétaine, faites, aux prix de tant d'efforts, par le jeune et regrettable médecin hongrois, Csoma, de Körös; ce sont les travaux de M. Schmidt, de Saint-Pétersbourg, sur les monuments de la littérature mongole, amenant les plus heureuses confirmations des découvertes précédentes faites dans le Thibet et dans l'Inde; ce sont les recherches de M. Georges Turnour, sur les publications originales en sanscrit, pâli et autres dialectes anciens; ce sont les traductions d'E. Burnouf, d'Abel Rémusat, de M. Stanislas Julien, dont le premier a abordé directement les monuments primitifs du boudhisme et les deux autres les curieuses révélations qui nous arrivent sur l'état du boudhisme dans l'Inde, par l'intermédiaire de la Chine. Appuyé sur tous ces documents qui résument des milliers de volumes et relient les époques les plus éloignées aux époques les plus voisines, presque sans solution de continuité, M. Barthélemy Saint-Hilaire ne craint pas d'affirmer très-haut l'autorité de notre science, si moderne pourtant, de la religion boudhique. « Il y a trente ans à peine qu'on l'étudie d'une manière certaine, et tel a été le bonheur de ces recherches favorisées par les circonstances, qu'aujourd'hui on connaît plus sû-

rement les origines du boudhisme que celles de la plupart des autres religions, y compris la nôtre. »

M. Barthélemy Saint-Hilaire considère la religion de Boudha à trois époques de sa durée, séparées par trois intervalles de temps à peu près égaux. Il la prend d'abord à sa première apparition six siècles avant l'ère chrétienne, et retrace la vie de Boudha et sa légende, telles qu'elles ressortent des ouvrages canoniques adoptés par les trois conciles; il examine la doctrine en elle-même et la juge dans ses mérites et dans ses défauts. Il s'occupe ensuite du boudhisme tel qu'il était dans l'Inde douze cents ans après la mort de Boudha et tel qu'il se présente dans les voyages et les *Mémoires* de Hiouen-Thsang, pauvre religieux chinois qui a parcouru la presqu'île entière pendant seize ans, de 629 à 645 après Jésus-Christ, et qui rapporta en Chine de ce prodigieux pèlerinage 657 volumes d'ouvrages boudhiques. En dernier lieu, M. Barthélemy Saint-Hilaire étudie le boudhisme dans l'île de Ceylan, tel qu'il vit encore actuellement sous la domination anglaise.

Il nous est impossible de résumer ici les faits et les notions de toute sorte qui remplissent un pareil cadre. Aucun ensemble aussi complet n'a été présenté dans notre langue de cette histoire et de cette doctrine. Certaines parties, comme la vie de Hiouen-Thsang et ses mémoires sur l'Inde pourraient s'étudier facilement et d'une manière plus complète dans la traduction même des monuments originaux; mais ceux qui ne peuvent aborder les sources et surtout s'engager dans la multitude de publications auxquelles elles ont déjà donné lieu, seront heureux de trouver réunies dans *le Boudha et sa religion* tant de lumières sur un des plus grands objets de la curiosité humaine. Ils ne peuvent avoir un meilleur guide que M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui a moins voulu faire, en écrivant ce livre, une œuvre d'érudit qu'un acte de philosophe.

Habitué à distinguer les doctrines des intentions des

hommes, il a vu que celles-ci peuvent être très-nobles, très-pures, et l'influence de celles-là funestes, déplorables. Or de nos jours, des esprits vigoureux et indépendants, qui réunissent à l'autorité du savoir celle du caractère, travaillent à mettre en faveur, sous des formes plus ou moins nouvelles, les idées fatalistes du panthéisme ou plutôt de l'athéisme boudhique. L'anéantissement de la personnalité humaine est au bout de toutes ces doctrines, et, contre la pensée de ceux qui les ressuscitent, elles ont été et seront partout et toujours l'auxiliaire du despotisme. Voyez le Boudha et voyez sa religion. La doctrine est fausse, et les conséquences sociales en sont hideuses. Et pourtant y a-t-il une figure plus pure et plus touchante que la sienne, parmi les fondateurs de religion? Nous citons ce portrait :

Sa vie n'a point de tache. Son constant héroïsme égale sa conviction ; et si la théorie qu'il préconise est fausse, les exemples personnels qu'il donne sont irréprochables. Il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche; son abnégation, sa charité, son inaltérable douceur, ne se démentent point un seul instant; il abandonne à vingt-neuf ans la cour du roi son père pour se faire religieux et mendiant; il prépare silencieusement sa doctrine par six années de retraite et de méditation; il la propage par la seule puissance de la parole et de la persuasion, pendant plus d'un demi-siècle; et quand il meurt entre les bras de ses disciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué le bien toute sa vie et qui est assuré d'avoir trouvé le vrai. Les peuples qui ont reçu sa foi, n'ont pas songé à en faire un dieu; car la notion de Dieu leur était aussi étrangère qu'à lui. Mais ils se sont fait du Boudha un idéal qu'ils ont essayé d'imiter; et le boudhisme a pu former, comme nous le verrons, quelques belles âmes dignes de figurer parmi celles qu'admire et que vénère l'humanité.

L'horreur des doctrines prêchées pour le malheur d'une si grande partie de l'humanité par un homme digne d'admiration et de sympathie, voilà l'enseignement du livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui s'expose peut-être à perdre en impartialité ce qu'il veut gagner en influence mo-

rale. Il le dit lui-même : « Je n'ai qu'une intention : c'est de rehausser par une comparaison frappante la grandeur et la vérité bienfaisante de nos croyances spiritualistes. » Nous oublions trop ce qu'elles valent et la part qui leur revient dans les progrès de notre civilisation, et dans le sentiment si fécond de notre grandeur morale. L'auteur du *Boudha et sa religion* nous la rappelle, et, oubliant à son tour les causes ethnographiques, historiques, climatologiques, dont les doctrines religieuses sont elles-mêmes, en partie, l'effet, il nous fait voir dans celles d'une moitié du monde l'explication d'une si grande immobilité et de tant d'impuissance. « Par un retour bien facile sur nous-mêmes, nous pourrons apprécier plus justement l'héritage moral que les âges nous ont transmis depuis Socrate et Platon, et nous en serons peut-être à la fois plus reconnaissants et plus soigneux. »

8

Littérature religieuse pratique : l'abbé Bautain; Mme de Gasparin; M. de Sacy.

Rien de plus nombreux, même de nos jours, que les livres qui ont pour objet la direction de la vie chrétienne et l'édification des âmes : mais il est rare que ces livres rédigés en général par de modestes plumes anonymes, ou signés de noms peu connus, obtiennent un succès littéraire. Cela se voit pourtant quelquefois, et cela s'est vu de tout temps : *l'Introduction à la vie dévote* de Saint-François de Sales est restée un des monuments les plus curieux d'une littérature raffinée et mignarde et de la langue souple, riche et fleurie à l'excès que le seizième siècle léguait au dix-septième. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un François de Sales : aucune main vénérable et pieuse ne s'entend plus aujourd'hui à former, avec les fleurs de la

piété, de ces jolis bouquets à la façon de la bouquetière Glycera, d'une diversité infinie. Aucune imagination de directeur spirituel n'est assez riante pour hasarder ses leçons « emmi la presse des affaires temporelles, » sous d'aussi gracieuses images. On n'oserait plus rappeler que « les mères-perles vivent emmi la mer sans perdre aucune goutte d'eau marine, et que vers les îles Chélidoines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer, et que les pyraustes volent dedans les flammes sans brûler leurs ailes, » tout cela pour nous faire comprendre que l'âme « peut vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine, trouver des sources d'une douce piété au milieu des ondes amères de ce siècle, et voler entre les flammes des convoitises terrestres, sans brûler les ailes des sacrés désirs de la vie dévote. »

Tel est pourtant l'enseignement dont M. l'abbé Bautain s'est efforcé de reprendre la tradition auprès des âmes mondaines de notre époque. Déjà nous l'avons vu, dans la *Belle saison à la campagne*, donner des conseils aux gens du monde pour une situation périodique des classes opulentes qui peut avoir ses périls particuliers [1]. Aujourd'hui il embrasse un sujet plus vaste et commence, sous le titre de *la Chrétienne de nos jours* [2], une série de lettres spirituelles destinées à diriger la femme dans les diverses situations de la vie. Une foule de sujets spéciaux sont traités par le moraliste chrétien : la position d'une nouvelle mariée, la fidélité dans le mariage, les secondes noces, la vocation religieuse, l'éducation des filles, les réceptions, les scrupules, le mélange de l'esprit du monde avec la dévotion. Sur tous ces points le directeur spirituel fait preuve d'une grande expérience de la vie mondaine et d'une connaissance réfléchie du cœur humain; une foule de bons et honnêtes

1. Voy. tome I de *l'Année littéraire*, page 363.
2. Hachette, première partie, in-18 jésus, VII-419 p.

conseils trouvent ici leur place et relèvent de la sagesse pratique et de la raison plus encore que de la foi. L'opportunité de quelques-uns est discutable : la portée de quelques autres est très-restreinte. Un grand nombre ne s'adresse qu'aux classes riches, et le titre du livre aurait dû en prévenir : une femme peut vouloir être *chrétienne*, et comme on doit l'être *de nos jours*, sans avoir un train de maison, un personnel de domestiques, un salon, les distractions de l'opulence et ses ressources. Il fallait appeler un livre, où la richesse et la grandeur ont un tel rôle : *la Chrétienne du grand monde*.

Voici, pour le fond et la forme, le caractère ordinaire des conseils spirituels de l'abbé Bautain. Il s'agit de l'antagonisme trop fréquent des belles-mères et des brus ; c'est à l'une des dernières qu'il s'adresse :

Au nom du respect filial, faites toutes les concessions possibles à l'amour d'une mère, assez malheureuse déjà de voir passer son fils de ses bras dans les vôtres. Vous avez pour vous la possession qui lui a échappé, et c'est un grand avantage ; la condition de celui qui possède est toujours la meilleure. Laissez tomber beaucoup de paroles et de procédés désagréables inspirés par le regret et par un peu de dépit : c'est une question de temps, et l'avenir est à vous. Aidez par votre patience, par votre douceur, les bénéfices du temps ; soyez même un peu victime aux yeux de votre mari dans l'occasion, mais sans vous plaindre ; et surtout gardez-vous bien de lui dire jamais du mal de sa mère, car vous blesseriez sa piété filiale. L'indignation qu'il en ressentirait, exalterait sa tendresse pour sa vieille mère, qu'il croirait méconnue ou maltraitée, et il vous ferait sentir un jour ou l'autre que le cœur de l'homme tient plus profondément et plus longtemps à celle qui l'a mis au jour et dont il a le sang dans les veines, qu'à la femme à laquelle il a donné son nom.

Tout cela est sagement pensé sans être fortement écrit. Quelquefois le langage du directeur a plus de mouvement et tourne au discours, témoin la lettre sur la fidélité dans le mariage, adressée à une jeune femme, qui, éprise d'un

autre homme que son mari, espère concilier, au moyen des subtilités de l'amour platonique les besoins de son cœur et les exigences de son devoir. Après avoir montré la vanité de cette coupable espérance, de ce demi adultère, l'auteur s'écrie :

Oui, vous êtes une épouse infidèle, ne fût-ce que par l'esprit et par le cœur. Vous marchez au désordre, vous y êtes déjà : car vous êtes coupable contre Dieu dont vous violez le commandement; coupable contre votre époux dont vous blessez les droits, coupable contre vos enfants que vous frustrez de l'amour de leur mère, et auquel vous laisserez un nom taché et un triste exemple; coupable contre votre famille dont vous ternissez l'honneur; coupable envers la société dont vous troublez le bon ordre par le mépris de ses lois et par le scandale; coupable même envers celui que vous aimez follement pour votre jouissance ou le triomphe de votre vanité, car c'est par égoïsme ou par une vaine gloire que vous l'attachez à votre char comme un esclave, rendant sa jeunesse inutile et détruisant son avenir.

La Chrétienne de nos jours de M. Bautain, doit au nom de l'auteur autant qu'au sujet du livre l'accueil qui lui a été fait dans la presse, et les discussions sérieuses dont elle a été l'objet. Nous empruntons à la longue étude que lui a consacrée dans le *journal des Débats*[1], M. Ernest Bersot, la conclusion suivante : « Je voudrais trouver chez M. Bautain moins de réglementation dans une multitude de cas particuliers, souvent réservés d'ailleurs au libre arbitre de la personne, et plus de cette inspiration unique d'où la vie chrétienne découle entière. Après l'avoir traité sérieusement comme il le mérite, il nous permettra de lui dire franchement l'impression qu'il nous laisse : nous trouvons dans sa direction chrétienne trop peu de christianisme et trop de direction. »

Si l'inspiration chrétienne, le souffle évangélique, se

1. 29 décembre 1859.

font moins sentir qu'on ne s'y attendait dans les conseils de M. l'abbé Bautain, ce souffle, cette inspiration remplissent d'un bout à l'autre le livre, publié sous le titre *d'Horizons célestes* par l'auteur *des Horizons prochains*[1]. Malgré sa signature énigmatique, l'auteur se trahit à toutes les pages. Sans toucher à un seul point de dogme, il révèle son origine protestante par l'empreinte profonde du sentiment évangélique. Il y a d'ailleurs quelque chose d'intime et de sympathique que le prêtre catholique ne peut ni éprouver ni inspirer et qui fait reconnaître la personne qui a vécu au milieu de nous et de notre propre vie, qui connaît la famille, non-seulement pour en avoir enseigné les devoirs, mais pour en avoir éprouvé les joies et les douleurs. C'est souvent le cachet auquel on devine dans les livres la main d'une femme : aussi est-ce à une plume féminine que tout le monde a rapporté *les Horizons célestes*; la modestie de Mme de Gasparin n'a pas eu les bénéfices de l'anonyme.

Frappée de la pensée de la mort, toujours présente aux âmes chrétiennes, l'auteur offre des consolations à la douleur et à la terreur des espérances. Nous pleurons sur les autres, nous tremblons sur nous-mêmes, parce que nous manquons de foi. L'ami peut-il ne pas partager avec son ami les trésors d'espérance et de courage qu'il porte en lui? Et avec quelle effusion de tendresse ne le fera-t-il pas? Le livre de Mme de Gasparin en est la preuve. Écoutez le cri de son cœur : elle nous dit à qui elle s'adresse :

Vous le savez bien c'est à ceux qui pleurent.
Mais j'y veux revenir.
Une chose m'a toujours donné le frisson : la promptitude du départ, le caractère de l'inattendu joint à celui du définitif.
S'il n'y avait pas un avenir certain, de tels brisements, soudains, absolus, seraient une épouvantable ironie du Dieu qui nous jeta sur la terre, qui nous y unit intimement à

1. Michel Lévy, in-18, 264 pages.

d'autres êtres, pour nous en détacher d'un seul coup et nous plonger après dans une sorte d'abîme plein de ténèbres et d'oubli!

Et en quel nom s'adresse à nous notre consolatrice? Au nom de la paroie de Dieu, au nom de Jésus. Mais elle se garde d'écrire un traité de théologie. Au lieu de faire parler Jésus en docteur, elle le fait parler en ami. Elle nous conduit par la main sur toutes les traces de celui qui a passé en faisant du bien, elle le montre aimant et aimable, consolateur de toutes les afflictions et, sous toutes les formes, vainqueur de la mort. Ce n'est pas l'Évangile discuté par la raison, éclairé ou obscurci par la critique; la pieuse légende n'est commentée que par le cœur et elle en reçoit unc vive chaleur, à défaut de lumière.

Au milieu de tant de pages émues et touchantes je signalerai, pour leur grand sens et leur originale bonhomie, celles intitulées *le Paradis qui fait peur*. C'est qu'il y a deux paradis, celui de Dieu et celui des hommes, et ce dernier, malgré tous les efforts d'imagination des peintres, n'est pas toujours tentant : il ne vaut pas le peu qu'on laisse ici-bas et le passage de la mort. Ce qui le caractérise, c'est l'immobilité : « toujours une éternité monotone, toujours un effacement absolu, toujours un incommensurable ennui. » Voici le cas que l'esprit moderne fait d'un tel ciel :

.... Revenons à notre paradis apocryphe; paravent chinois peint de figures étranges qui défendent les abords du pays.

Se perdre dans l'océan de la vie ou s'anéantir, ce m'est tout un. S'absorber dans l'unité ou pâlir jusqu'à l'entier évanouissement, ce m'est tout un.

Rester impassible, l'ensemble de mes facultés résumées en une seule : l'adoration, identique chez tous; cela est si contraire à ce que j'ai connu, si opposé à ce que Dieu mit en moi, que mon être entier s'en révolte.

.... Avoir vécu, arriver de la grande tribulation et se plonger dans cette mer australe! Aboutir à cette joie sans rayonnement dont l'individu n'a pas même une conscience distincte! De-

venir un des numéros, moins que cela (les numéros sont divers), une des identités clouées dans l'espace !

Mais avec quel enthousiasme l'auteur des *Horizons célestes* parle de son ciel à elle, du vrai ciel évangélique !

Béni soit mon Dieu ! Il a compris l'esprit autrement. Son paradis, j'en connais les bords, et de ces bords émergent tant de clartés ardentes que mon cœur brûle en moi. Son paradis, je m'y retrouve, perfectionné, sanctifié, avec mon âme, avec mes affections, avec tous mes souvenirs. Son paradis, oh ! qu'il est plus simple et plus splendide ; à la fois plus grand et plus voisin de moi ; la vie dans le définitif ; l'individualité dans l'harmonie. C'est mon pays, ce n'est pas une terre étrangère ; c'est la main de mon père, ce n'est pas le temple d'une divinité indifférente. Je n'y vois pas errer des fantômes uniformes ; j'y rencontre mes frères, mes bien-aimés. Ah ! voilà le bonheur qu'il me fallait. Je veux émigrer vers cette contrée ; l'apercevoir de loin me donne du courage ; là je me reposerai, comme on se repose dans le logis du père, en le servant. Aller dans votre ciel me donne des frissons, y voir mes proches m'accable de tristesse ; c'est un bonheur dont ni pour eux ni pour moi, je ne parviens à me consoler.

Je ne sais quelle est l'étendue des couches sociales où le sentiment chrétien descend encore de nos jours à une telle profondeur ; mais à coup sûr, il y rencontre l'âme, puisqu'il en fait jaillir ces accents et ces éclairs. Il faut remonter assez haut dans la littérature religieuse, pour retrouver des pages de ce ton, de ce style.

Ce n'est pas seulement dans la société protestante ou chez les personnes consacrées par état à la religion que la préoccupation de la vie spirituelle prend une aussi grande place. Un des hommes les plus constamment mêlés au tourbillon politique de l'existence moderne, rédacteur en chef d'un grand journal politique, dont il a été, pendant un tiers de siècle, une des plus solides colonnes, héritier, il est vrai, d'un nom qui rappelle autant de piété que de science,

M. Silvestre de Sacy, pour ne pas le nommer, poursuit depuis plusieurs années la publication d'une *Bibliothèque spirituelle* [1], qui contenait déjà, dans leur forme la plus pure, les ouvrages les plus profondément empreints d'un caractère intime qu'ait inspirés la foi catholique. C'était d'abord *l'Imitation de Jésus-Christ*, traduite par le garde des sceaux Michel de Marillac (1 vol.); puis *l'Introduction à la vie dévote* de Saint-François de Sales (2 vol.); *les Lettres spirituelles de Fénelon* (3 vol.); un *Choix des petits traités de morale* de Nicole (1 vol.); *les Lettres de Bossuet à la sœur Cornuau*, suivies du *Traité de la concupiscence* (2 vol.); un choix des *Œuvres de piété de Duguet* (2 vol.); des *Sermons choisis* de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue, de Massillon (3 vol.).

Aujourd'hui M. de Sacy vient de compléter sa *Bibliothèque spirituelle*, par la publication du *Nouveau Testament*, dans la traduction française de Mésenguy. Une *Préface* la précède, écrite de ce style si ferme et si modéré, si calme et pourtant si pénétrant, si plein d'autorité, qui caractérise, surtout dans ces dernières années, l'auteur des *Variétés morales, littéraires et historiques* [2]. Le modeste éditeur y explique pourquoi il a fait choix de la traduction de Mésenguy, « la meilleure de toutes celles qui existent, » au jugement de l'abbé Dassance, son ami. Or c'était ce même ami qui lui avait recommandé la traduction de l'*Imitation* par Michel de Marillac, à la reproduction de laquelle le public a fait bon accueil. M. de Sacy nous dit en son nom combien Mésenguy, qui appartient encore « à la bonne époque de l'école de Port-Royal, » lui paraît, comme écrivain, digne de tous les éloges; puis, expliquant pourquoi il a supprimé toutes les petites notes que le traducteur avait ajoutées pour l'intelligence du texte, notes critiques, notes historiques, notes morales, il nous dévoile presque invo-

1. Techener, 17 volumes.
1. Voy. le tome I de *l'Année littéraire*, pages 246-252.

lontairement toute la profondeur du sentiment chrétien qui a présidé à cette publication.

Oserais-je le dire? Pour mon compte, quand je lis le Nouveau Testament, toutes ces notes m'importunent et me refroidissent, même celles du bon et pieux Mésenguy. Ce qui me semblait clair, le commentaire l'obscurcit. Où je ne rencontrais pas de difficultés, le commentaire en fait naître. Quand rien ne m'arrêtait, il m'attarde. Les commentateurs, même ceux qui passent pour les plus rigides, ne semblent occupés par leurs subtiles distinctions entre ce qui est de précepte et ce qui est de conseil, qu'à détruire la sublime unité de la morale évangélique, qu'à énerver la loi. Et pourtant ils rebutent et ils découragent; leur joug paraît dur et pesant, tandis que celui de Jésus-Christ est doux et léger! Ne serait-ce pas qu'ils ne s'adressent qu'à l'esprit, et que l'Évangile parle au cœur où se concilient admirablement la douceur et la sévérité? De la même bouche qui nous commande : *de tout quitter pour le suivre, de porter notre croix tous les jours de notre vie, d'être parfait comme notre Père céleste est parfait*, Jésus-Christ ne disait-il pas au paralytique qu'il venait de guérir : *Va, tes péchés te sont remis; emporte ton lit et marche!* A la femme adultère : *Personne ne t'a condamnée; je ne te condamnerai pas non plus. Retire-toi et ne pèche plus.* Et sur le Calvaire, en priant pour ceux qui le crucifiaient : *Seigneur, pardonnez-leur! car ils ne savent pas ce qu'ils font!* L'Évangile est plus sévère que les plus sévères docteurs; il est plus doux que toute la douceur du monde; il est la douceur même, la douceur et la charité de Dieu!

Ce que je dis des notes morales, je le dirais volontiers aussi des notes critiques, historiques, apologétiques, ne voulant, bien entendu, exprimer en cela que mes sentiments et mon goût, qui se rencontreront peut-être avec les sentiments et le goût de beaucoup d'autres, et nullement condamner tant de travaux célèbres, tant de doctes et pieux personnages qui ont consumé leur vie à commenter l'Évangile. Les commentaires ont leur utilité, je n'en doute pas. Je dis seulement qu'une ligne de l'Évangile m'instruit plus, m'édifie plus, me persuade mieux que ne le feraient cent volumes de commentaires.

Dans ces dernières lignes ne trouvez-vous pas M. de Sacy tout entier? N'est-ce pas là cette tolérance, ce respect

même des opinions et des impressions des autres, et cette constance simple et inébranlable dans ses impressions personnelles dont nous avons constaté l'union dans tant de pages des *Variétés littéraires* et sur des sujets si divers? L'éditeur du *Nouveau Testament* n'est ni plus intolérant ni moins ferme, quand il s'agit de sa foi même dans les livres saints. Il ne discute pas; il ne démontre ni ne réfute; il expose ce qu'il éprouve; il dit les sentiments qui le pénètrent, la lumière qui l'éclaire, la consolation qui l'inonde. Il croit que l'Évangile, s'il avait besoin d'apologie, porte sa meilleure apologie en lui-même. Il y voit le doigt, il y sent le soufle de Dieu; il le montre répondant à tous les instincts religieux de la nature humaine. Il se met lui-même au niveau du pâtre, ou plutôt il élève le pâtre à son propre niveau devant le livre divin. Il y a ici une suite de pages, les plus belles que je connaisse sur ce sujet. Rousseau a parlé des effets de l'Évangile sur son âme, avec plus de mouvement et d'éclat, mais avec moins d'onction et de chaleur. Il a donné de la divinité du livre et du héros de brillantes formules qui sont devenues des armes banales dans les discussions; M. de Sacy en parle avec une effusion d'âme persuasive qui suffirait, si la raison et la science pouvaient abdiquer devant le sentiment, à supprimer pour jamais toute controverse.

9

Philosophie et littérature du droit : MM. Tissot et Laferrière.

Les ouvrages de droit, qui touchent tour à tour à la philosophie par la discussion des principes, à l'histoire par l'étude des faits sociaux, rentrent difficilement dans le cadre de la littérature. Ordinairement le fond l'emporte sur la forme; la clarté de l'exposition, la rigueur des con-

séquences, l'autorité des témoignages invoqués, font plus d'honneur à un jurisconsulte auprès des gens spéciaux, que les agréments du style. Il y a pourtant des écrits sur le droit qui empruntent aux questions traitées ou à l'esprit qui les inspire, un intérêt plus général : tels sont les livres qui s'occupent moins des lois que de leurs principes, des faits que de leurs raisons, qui remontent de la lettre à l'esprit et qui cherchent dans les conditions éternelles de notre nature, la règle et le contrôle des lois écrites, le point de départ de leurs progrès.

C'est à ce titre que nous devons mentionner ici l'ouvrage de M. Tissot, intitulé : *Le Droit pénal étudié dans ses principes, dans les usages et les lois des différents peuples du monde*[1]. De toutes les parties de la jurisprudence, la théorie du droit pénal est celle qui se prête le mieux à l'application des principes de la philosophie. La loi civile, qui n'exclut pas, il s'en faut, la notion de droit et de devoir, consulte de préférence les intérêts réciproques des membres de l'association. Elle se propose surtout de prévenir les torts et les dommages et de contraindre à les réparer. La moralité de l'intention, la volonté de l'agent, la bonne ou mauvaise foi du contrevenant, la préoccupent peu. Elle voit le fait matériel, le juge moins qu'elle ne le mesure et en règle les conséquences. L'appréciation des motifs devient au contraire un élément essentiel dans les questions de pénalité qui supposent dans les contrevenants des coupables ; c'est l'agent moral que l'on veut atteindre. La société qui poursuit, pour la satisfaction de la conscience, le délit ou le crime, reconnaît, par cela même, que son existence a une raison supérieure à l'intérêt des associés ; le progrès moral des membres de la famille humaine devient son but et le principe de ses lois. De tous temps, la réforme des lois pénales, qui en appelle tant d'autres, a été

1. Cotillon, 2 vol. in-8, chacun de plus de 500 p.

réclamée, préparée, accomplie par la réforme des idées morales. Le droit pénal est comme le trait d'union entre la philosophie et toutes les autres parties de la législation.

Pour remonter aux principes du droit pénal, puis le suivre dans ses applications, il faut être à la fois philosophe, jurisconsulte et historien, mais philosophe surtout. C'est en cette qualité que M. Tissot, le traducteur de Kant et l'auteur de tant de travaux philosophiques distingués, était parfaitement préparé à une semblable tâche. Son premier volume, qui traite des délits et des peines en général, est remarquable par l'union de la synthèse et de l'analyse. Toutes les questions particulières dans lesquelles la question générale peut se décomposer, sont là, chacune à sa place : imputabilité, excuse, circonstances aggravantes ou atténuantes, tentative, récidive, complicité, responsabilité, réparation et réhabilitation, voilà pour les délits; origine, nature et but du droit de punir, qui peut l'exercer, dans quelle mesure et dans quelles limites, quelles modifications ce droit peut subir, et ses rapports avec toutes les phases de la législation criminelle : voilà pour les peines. Deux tableaux systématiques des délits rangés sous des chefs qui répondent aux relations mêmes des individus entre eux et avec la société, sont un exemple curieux de la rigueur que l'esprit philosophique enseigne à porter dans les classifications.

Les différentes sortes de délits sont étudiées une à une dans le tome second; les droits et les devoirs de la société en présence de la violation de chacune de ses lois, sont déterminés avec clarté et rigueur. Partout M. Tissot cherche l'explication du fait dans un principe, ou réclame, au nom du principe, la suppression ou la réforme du fait. Son livre est un traité rigoureux et complet de la philosophie du droit pénal.

C'est aussi un résumé intéressant de son histoire. Entre la loi actuelle et les principes auxquels elle répond ou doit

répondre, se placent naturellement toutes les tentatives plus ou moins heureuses qui ont eu pour but de traduire les mêmes principes dans les lois antérieures. M. Tissot ne manque pas de les rappeler, il démêle dans les législations les plus imparfaites et jusque dans les usages surannés des différents peuples les idées rationnelles qu'ils manifestent ou plutôt qu'ils défigurent. Enfin l'ouvrage se termine par une esquisse des progrès de la civilisation dans le droit criminel, progrès des idées suivi du progrès des institutions. M. Tissot constate ici une marche ascendante que rien n'arrête et qui, sous toutes les formes, aux divers degrés de la civilisation, à travers les diversités des temps et des lieux, conduit tous les peuples vers un idéal de justice, la plus belle conquête de la raison et de la philosophie.

A la philosophie et à l'histoire du droit se rapporte aussi un livre dont il serait plus intéressant encore de rendre compte ici pour sa valeur littéraire, c'est l'*Essai sur l'histoire du droit français depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*[1], par M. Laferrière, membre de l'Institut, inspecteur général des Écoles de Droit. Mais ce n'est, au lieu d'un ouvrage nouveau, qu'une réimpression. Pourtant, l'importance des modifications que le travail primitif de l'auteur a subi, de la première édition à la seconde, nous fait un devoir de signaler celle-ci. En corrigeant et en augmentant son livre, l'auteur a la modestie de restreindre les promesses du titre : il l'appelle simplement *Essais*, au lieu de l'appeler *Histoire du Droit français* comme en 1836. Depuis cette époque, la littérature de l'histoire du droit s'est enrichie de nombreuses et savantes monographies ; l'auteur le sait, et il rappelle que lui-même il a publié, dans l'intervalle, des travaux plus approfondis sur les

1. Guillaumin et Cie, A. Durand, 2 vol. in-12, chacun de 444 pages.

diverses époques de notre histoire juridique. Il croit néanmoins que « les vues d'ensemble ont toujours leur utilité, » et il a repris cet ouvrage de jeunesse qui « embrasse d'un regard rapide, mais non superficiel cependant, l'histoire du droit français, en indiquant leurs caractères, leurs progrès, leurs résulats. » Il a comblé, dans la nouvelle édition, quelques lacunes de son premier travail; il lui a donné plus d'unité, plus de force; mais il s'est gardé d'éteindre cette heureuse chaleur d'un autre âge qui excitait dans la jeunesse d'alors de si généreuses sympathies.

Je n'ai pas voulu que l'œuvre d'un homme jeune, ardent pour le bien, passionné pour les idées généreuses, plein de foi dans l'avenir des institutions et de la science, sortît trop refroidie de la révision d'un esprit plus lent aujourd'hui et plus difficile dans l'expression de sa pensée. Je n'ai pas voulu éteindre cette chaleur de l'âme, qui s'était communiquée de l'auteur à son livre; j'ai senti qu'elle avait dû être la principale cause du succès de la première publication, et il m'a semblé qu'elle était assez vraie pour faire passer encore dans le cœur de la jeunesse, quelques rayons de cet amour du bien et de la science qui seront toujours des rayons de vie et de progrès.

10

L'économie politique devant la philosophie et la littérature : M. J. Simon.

Si l'intérêt des questions économiques, politiques et sociales et l'autorité qu'un auteur doit à un savoir plusieurs fois éprouvé, suffisent à assurer le succès des ouvrages d'économie politique auprès du public spécial auquel ils s'adressent, il faut d'autres conditions pour en faire des œuvres littéraires et les ramener dans notre cadre. La science économique peut construire ou restaurer de véritables monuments qui restent étrangers à la critique littéraire; elle a sa critique spéciale qui s'est fait en France un

organe pour ainsi dire officiel, le *Journal des économistes*. Elle a aussi sa bibliographie, et celle-ci atteste une activité qui ne se ralentit point. Si nous ne devions décliner ici notre compétence ou celle de notre livre, nous aurions à examiner un certain nombre d'ouvrages importants dont s'est enrichie cette année la *Bibliothèque des sciences morales et politiques*. Nous n'en signalerons qu'un, ancien et classique, mais reparaissant dans des conditions nouvelles : ce sont les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, par Adam Smith[1]. Ce qui fait l'originalité de cette publication, c'est la réunion d'hommes distingués qui y ont concouru. L'ancienne traduction de Germain Garnier, déjà remaniée par A. Blanqui, a été revue encore par un nouvel éditeur, M. Joseph Garnier. Les notes nombreuses, extraites des ouvrages des maîtres de la science, ont été complétées par des explications nouvelles, et les unes et les autres forment une sorte de commentaire perpétuel. C'est ainsi qu'il convient de traiter un auteur classique. Une table analytique des matières indique chez le savant éditeur la conscience d'un véritable bénédictin. Mais, hâtons-nous de revenir, avec le livre d'un philosophe, à une manière de traiter l'économie politique, non moins savante peut-être, mais plus littéraire.

Entre toutes les questions philosophiques, M. Jules Simon préfère celles qui intéressent la pratique de la vie. Très-familier avec les théories métaphysiques et la connaissance des systèmes, l'auteur de l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, l'habile interprète de la philosophie ancienne à la Sorbonne, ne s'est pas renfermé dans les discussions oiseuses ou dans l'exposition stérile d'idées contradictoires. Il a demandé au passé des enseignements, à la science une base solide, pour y asseoir tout édifice moral, social et religieux. De là ses derniers livres, les plus populaires :

3. Guillaumin et Cie, 3 vol. in-12.

le Devoir, *la Religion naturelle*, *la Liberté de conscience*. De là le traité, plus important encore, qui vient de paraître sous ce simple titre : *la Liberté*[1].

Un même souffle moral circule dans ces quatre ouvrages, qui embrassent toute la vie humaine et règlent à la fois le for intérieur de la conscience et toutes les relations de l'homme à l'homme dans la société. Pour M. Simon, le devoir est le grand fait de la nature humaine, la raison suprême de toutes nos facultés, le mot de notre destinée. Il a pour condition spéciale la liberté, il crée le droit, et revêtant l'une et l'autre de son propre caractère sacré, il fait la première inaliénable, et le second imprescriptible. La liberté n'est pas un privilége, le droit n'est pas une concession arbitraire, arrachée ou accordée, puis retirée ou restreinte, suivant les circonstances : indissolublement liés au devoir, ils naissent et se développent avec lui dans l'homme moral; ils font partie du patrimoine universel; ils sont la condition de toute dignité, de toute grandeur, ils sont la mesure même du progrès.

Ces rapports du droit avec le devoir et de la liberté avec la destinée humaine avaient été largement étudiés par M. Simon, dans l'individu, considéré comme être moral, en lui-même et dans tout son développement religieux. Ils sont suivis aujourd'hui pas à pas dans toutes les applications de la vie sociale. Sur ce nouveau terrain les principes ne perdront rien de leur grandeur, mais ils nous étonneront par leur fécondité. Cette liberté, sur laquelle le droit et le devoir reposent, cette liberté, qui a sa racine cachée dans l'âme même et qui est le grand ressort du monde moral, va devenir le grand ressort et pour ainsi dire l'âme même du monde social. L'état, la famille, la propriété, les institutions civiles, politiques, religieuses, tout reposera sur ce nouveau principe. Le droit, c'est-à-dire le devoir pour cha-

1. Hachette, 1re édition, 2 vol. in-8; 2e édition, 2 vol. in-12.

cun d'être et de rester libre, entraîne le respect de la liberté des autres et protége également l'individu contre la société, la société contre l'individu. La liberté n'a d'autres limites que le devoir, c'est-à-dire qu'elle-même, puisqu'elle est elle-même le devoir.

Tout cela avait déjà été dit sans doute; mais, outre qu'il est bon de rappeler les choses qu'il est bon de ne pas oublier, et d'affirmer de temps en temps les vérités les plus élémentaires, qui sont presque toujours les plus contredites, M. Simon a trouvé le moyen de renouveler une thèse qui est plus vraie que nouvelle, par la variété infinie de ses conclusions. Armé du seul principe de la liberté, le philosophe se hasarde dans le dédale des sciences juridiques, politiques et économiques. Il cite le code entre deux passages de Platon; il discute les bases des lois et redresse les points les plus spéciaux de la pratique. Il assigne à la propriété son origine et son but, au capital son rôle; il donne une théorie élevée de l'impôt, et résout par des chiffres les moindres question fiscales. Il jette les bases générales d'une législation nouvelle, et critique, les textes à la main, les lois et décrets datés d'hier qui y sont contraires. Il attaque dans leur principe même les lois préventives qui ouvrent la porte si grande à l'arbitraire. Pas une des formes de la liberté n'échappe à son examen : liberté de la presse, liberté du travail, liberté du commerce, liberté de l'association; la concurrence au dedans, le libre échange au dehors. Dans toutes ces sphères, M. Simon repousse les empiétements continus de l'État. Cette substitution aujourd'hui si en faveur de l'action publique à l'initiative privée lui paraît un déguisement dangereux du communisme. Elle a pour conséquence un engourdissement fatal des esprits. Nous nous perdons par la manie de la réglementation; nous croyons fortifier l'État et nous tuons l'individu; mais l'État ne vit que par l'individu et l'individu que par la liberté.

Il est impossible de reproduire ici par l'analyse toute cette diversité de questions discutées et résolues au nom d'un seul et même principe. Le philosophe s'est fait homme d'État et économiste, et il est resté philosophe. Il a demandé aux faits les leçons de l'expérience, aux livres, leurs théories, aux hommes, le sens pratique des difficultés. Avec quelque talent de style que M. Simon traite l'économie politique et la politique, il y a quelque chose qui me frappe plus; c'est ce qu'il y porte de raison et de cœur, et comment l'une et l'autre sont à leur place. Les douleurs qui résultent des frottements de la grande machine sociale le touchent; mais il ne songe pas un instant à arrêter, à cause d'elles, le mouvement de la vie. Ses idées sur l'assistance publique sont pleines de générosité et de bon sens. Il considère l'État à la fois comme une association économique et comme une personne morale. Il voit les devoirs de l'une et les intérêts de l'autre. Il croit que l'assistance de l'État devant les maux que l'État a lui-même causés, est obligatoire. Mais il ne voudrait pas qu'on créât un mal général par trop d'empressement à secourir les maux particuliers.

L'histoire tient une assez grande place dans *la Liberté*. On sait que le passé est l'enseignement du présent et la lumière de l'avenir. M. Jules Simon ne dénigre pas à plaisir les institutions d'autrefois; mais il nous fait préférer celles d'aujourd'hui, et par les progrès accomplis nous inspire la confiance dans les progrès futurs. Il porte dans ses jugements historiques une grande indépendance; quand le passé n'est pas glorieux, il s'efforce de l'expliquer à notre moindre honte, et justifie notre caractère national des accusations portées contre lui, en les faisant retomber sur les circonstances ou les hommes. Telle est celle de servilisme héréditaire déguisé sous le nom d'esprit monarchique. La France ne s'est affranchie de ses tyrans féodaux que près de trois siècles après l'Angleterre parce qu'elle se

trouvait enfermée, depuis la conquête, dans une organisation de la force matérielle contre laquelle devaient échouer les plus héroïques révoltes, et qu'il a fallu la lutte des maîtres entre eux, c'est-à-dire des seigneurs avec la royauté, pour que la nation entrevît le terme de son asservissement. Faisant alors cause commune avec les rois contre les tyrannies locales, elle ne craignit pas de fortifier le pouvoir central contre elle-même, et Dieu sait si les organisateurs de l'unité politique, les Louis XI, les Richelieu, ont usé èt abusé de cette entente cordiale de la monarchie avec la nation. M. J. Simon se montre très-sévère pour tous ces grands administrateurs, dont on a si souvent exagéré les services et méconnu les fautes, pour ne pas parler des crimes. Mais en expliquant nos trop nombreuses abdications passées, il combat vivement ce préjugé humiliant et décourageant que le peuple français est incapable d'un gouvernement libre.

Il est beau de choisir le moment où ce préjugé semble emprunter aux événements une force toute nouvelle, pour donner la théorie d'un gouvernement entièrement fondé sur la liberté. Quand ce gouvernement sera-t-il inauguré chez nous? M. J. Simon ne le demande pas. Il lui suffit de prouver que c'est le seul gouvernement naturel, le seul digne de l'homme, que les autres ne sont acceptables qu'autant qu'ils participent de celui-là ou qu'ils y préparent. Tout pouvoir qui repose sur d'autres principes ne doit se considérer lui-même que comme une transition ; la nécessité est sa seule raison d'être, et il ne peut se justifier que par ses efforts pour se rendre inutile.

L'auteur de *la Liberté* expose ces idées avec une clarté, une vigueur et une éloquence dignes du philosophe, du savant et de l'écrivain. Son livre a une chaleur communicative qui doit gagner bien des esprits généreux à sa doctrine, et une réserve de bon goût qui empêche les hommes les plus intéressés à l'étouffer d'y répondre au-

trement que par des arguments. Quelques citations suffiront pour faire apprécier le ton et l'esprit de ce bel ouvrage.

Voyez comment, à propos de la justice ou de la liberté, il relève l'espérance dans l'avenir de l'idée, même en présence du triomphe brutal du fait.

Est-on bien sûr de ne pas se tromper en confondant la fortune des hommes et celle des principes? Voilà, par exemple, dans Athènes, Anytus et Socrate aux prises. Qu'est-ce qu'Anytus? un prêtre des faux dieux de la Grèce, exerçant pour quelque profit un sacerdoce méprisé, prêchant une théogonie à laquelle il ne croit pas, et qui trompe tout au plus la lie du peuple : homme sans honneur, sans considération, sans vertu, sans talent, qui attaque dans Socrate la sagesse et le désintéressement poussés jusqu'à l'héroïsme. Qui l'emporte dans cette lutte? c'est Anytus si vous regardez les hommes; c'est Socrate si vous regardez les principes. Oui, c'est Socrate, car le lendemain du jour où il a bu la ciguë, Platon et Aristote peuvent parler librement dans Athènes, et la postérité leur appartient. Descendons dans l'histoire, traversons quatre siècles. Voici le plus grand de tous les vaincus : Jésus-Christ crucifié. Les fidèles qui pleurent au pied de sa croix infâme, croient-ils que tout soit fini avec sa mort? Ils pleurent! Mais cette défaite d'aujourd'hui est le plus grand de tous les triomphes dont l'histoire ait gardé le souvenir. La persécution de l'idée chrétienne commence à cette croix, et elle dure quatre siècles. Dans ces prétoires où les apôtres sont traînés les mains liées, dans ces cachots où ils luttent contre la faim, dans ces arènes où on les expose aux bêtes, dans les catacombes où ils cachent leurs mystères et leurs espérances, croient-ils donc le Christ vaincu parce qu'ils meurent? Attendez encore et vous allez voir luire la première aurore de la liberté! Comment sera-t-elle saluée dans le monde? apparemment par des cris de joie? l'esclave qu'on veut affranchir va porter en triomphe ses libérateurs? Hélas! les défaites sont de tous les jours, et le succès n'arrive qu'après bien des siècles. Il coûte des siècles d'attente, il coûte du sang; mais il arrive.

Voici maintenant à quels principes élevés est rattachée la théorie du changement et du progrès dans les législations du monde moderne.

L'humanité pouvait se taire, quand elle s'attachait à la tradition et se glorifiait d'être immobile. Mais aujourd'hui, qu'ayant conscience de sa force et de sa destinée, elle se reconnaît capable d'améliorations et se croit obligée de marcher en avant, peut-elle ériger le silence en principe? Autant est criminel celui qui, sans études sérieuses, sans garanties à offrir, prenant des expériences vagues pour des théories utiles et réalisables, se jette dans la rue, ébranle l'ordre qui subsiste, répand le sang, conquiert le pouvoir, et ne sait plus s'en servir quand il l'a dans la main, autant est digne de respect l'écrivain qui, se mettant lui-même à l'écart, ajournant, s'il le faut, les réformes, donnant son temps et son intelligence à la cause sacrée du bonheur commun, sonde les institutions de son pays, en raconte l'origine, en montre les conséquences, en prouve l'inutilité ou les dangers, discute, avec science et bonne foi, les réformes proposées, apporte à son tour son système après l'avoir profondément mûri, dit la vérité aux gouvernants et aux gouvernés avec courage, également dédaigneux des faveurs que vendent les princes, et de celles que donnent les peuples, pourvu qu'il ait le témoignage de sa conscience et qu'il obéisse à la loi de Dieu. Enchaîner l'humanité à la loi écrite, la rendre immobile, c'est l'amoindrir, la condamner, la tuer. Elle ne doit être enchaînée que par la morale. La morale seule, c'est-à-dire le principe de la loi, ne change pas, mais la loi change. Dans l'homme, dans l'humanité, il y a deux éléments : l'un fixe, c'est la loi naturelle, la morale ; l'autre mobile, progressif, c'est la liberté. Il faut penser, raisonner, discuter, pour se rapprocher, chaque jour, par de meilleures lois humaines, de la loi divine.

Nous voudrions reproduire le tableau d'une société qui réalise le triste idéal de l'absorption de l'individu par l'État, avec l'élection pour seule consolation du despotisme[1]. Nous n'en citerons que la conclusion.

Élection, que me veux-tu ? Où est Babeuf avec sa république des égaux ? Que faites-vous, s'il y a élection, et non tirage au sort, que faites-vous de l'égalité numérique ? Vous combattez contre vos propres principes. Vous voulez l'égalité mathéma-

1. Voy. toute la fin du tome I.

tique, et vous parlez d'élections. Vous voulez le bonheur et la dignité du travailleur, et vous lui ôtez la liberté. Vous voulez sa moralité, et vous supprimez la famille. Vous réclamez contre la violation des droits du travail, et vous n'êtes pas autre chose que la spoliation des fruits du travail érigée en principe. Vous écrivez sur votre drapeau : « Du travail et du pain!... » Et si votre armée triomphait, il n'y aurait plus ni pain ni travail. Elle planterait son drapeau sur un cimetière.

Pour nous, ce que nous demandons en défendant les droits de l'individu, la liberté individuelle, le travail individuel, ce que nous demandons, c'est la famille, c'est la sécurité du foyer, c'est le crédit, c'est la propriété solidement garantie, équitablement organisée ; c'est une société qui aide l'homme, qui le secoure sans l'asservir. Le citoyen pour nous, est l'homme qui ne relève que de Dieu pour l'avenir, de sa tête et de son bras pour le présent, et qui ne demande rien à l'État qu'une impartiale justice.

N'est-ce pas une bonne fortune pour des doctrines, qui paraissaient avoir tant perdu de leur faveur dans notre pays, que de rencontrer un tel interprète ? La foi est contagieuse, la véritable éloquence, sympathique, et le talent en France a toujours été le meilleur sauf-conduit de la science et de la raison. Aussi, malgré les réserves que tout esprit indépendant fera nécessairement sur quelques-uns des innombrables points de détail traités dans un livre comme *la Liberté*, nous ne doutons pas que M. J. Simon ne gagne à son heureuse inspiration bien des suffrages.

CRITIQUE D'ART. — ESTHÉTIQUE.

I

Revues du Salon. Un art nouveau : MM. Chesneau et Figuier.

Les expositions annuelles ou universelles de peinture et de sculpture sont toujours pour la critique d'art une époque d'épanouissement. Tous les journaux et toutes les revues ont leur *Salon :* le roman-feuilleton se trouve pour un instant détrôné. Pendant trois mois tout le monde raisonne sur l'art et la nature, sur le réel et l'idéal ; on discute les questions du coloris et du dessin en termes plus ou moins techniques ; l'argot de l'atelier même est parfaitement de mise. Au lieu de s'occuper des effets on juge des moyens : il est aussi souvent question de clair-obscur, d'empâtement, de trompe-l'œil, etc., que de l'idée et du sentiment esthétique. De cette fièvre périodique, il reste ordinairement plusieurs volumes de critique d'art, portant le titre sacramentel de *Salon de* 18.., et formés, avec ou sans retouches, d'articles livrés en feuilleton à une première publicité.

Tant vaut l'homme, tant vaut le livre ; cela est surtout vrai de ces sortes de revues. L'auteur peut, pendant longtemps et en détail, s'y mettre lui-même tout entier : philosophe, artiste, écrivain, il jettera ici une idée féconde, là un aperçu ingénieux, ailleurs un éclair de style. Voyéz, il y a un siècle, les *Salons* de Diderot. Voyez, plus près de nous, les *Salons* de MM. Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Delécluze, Du Pays, etc. L'an passé encore, nous

avons rappelé avec quelque détail deux volumes sur le *Salon* précédent, par MM. Ed. About et Eug. Loudun[1]. Aujourd'hui nous nous bornerons à signaler le *Salon de* 1859, par M. Ernest Chesneau, pour la nouveauté de ses allures, et la *Photographie du Salon de* 1859, par M. Louis Figuier, pour la nouveauté du sujet même.

Le Salon de 1859, de M. E. Chesneau[2], est l'œuvre ardente d'un débutant; chacune de ses pages, frémissante de jeunesse, est une protestation, un recours en appel, une déclaration de guerre. Il prélude à l'examen des œuvres admises au Salon par celui des conditions qu'elles subissent pour se faire admettre. Il ne se borne pas à réclamer contre les erreurs ou les injustices du jury; c'est l'institution même du jury qu'il attaque. Ni l'art ni la morale ne gagnent à ce contrôle préliminaire; le contrôle du public, libre et désintéressé, est le meilleur. Il y a des maîtres modernes dont les œuvres, bonnes ou mauvaises, étaient constamment et impitoyablement refusées par le jury : aujourd'hui ils siégent à l'Institut. Plus le genre d'un peintre est discuté, plus le grand jour des expositions publiques est dû à ses œuvres. Les exclusions infligées à M. Courbet sont aussi déraisonnables que celles qui frappaient jadis MM. Decamps et Delacroix. Les œuvres mauvaises d'un homme qui a un nom et qui fait école ne peuvent être proscrites sans danger : montrées au public, elles le guériront de l'engouement; écartées par la critique préventive du jury, elles passeront pour des œuvres originales que méconnaît la médiocrité et que persécute l'intolérance.

M. Chesneau cite des exemples piquants d'arrêts du jury, frappés d'une prompte cassation. Un tableau de *La Mort et le Bûcheron*, de M. Millet, est refusé comme

1. *L'Année littéraire*, tome I, p. 397-402.
2. Gr. in-8, 168 p. Extr. de la *Revue des races latines*.

trop bizarre et d'un funeste exemple : un grand artiste, M. Th. Rousseau, l'achète immédiatement trois mille francs. « La *Vénus*, de M. Chapelain, refusée sous prétexte d'immoralité, a été achetée par l'Empereur. La leçon est dure, mais bien méritée, ô jury ! » On a vu un jeune sculpteur dont une œuvre, sur trois, avait été admise, s'opposer à ce qu'elle parût seule devant le public; et comme le règlement ne permettait pas de la lui rendre, il la brisa sous les yeux des juges. M. Chesneau met dans ces petits récits, qui sont pour lui des machines de guerre contre le jury, une ardeur toute juvénile.

La même ardeur éclate dans toute sa revue, écrite de verve et comme d'un seul jet. Je ne saurais dire ce que valent en détail ces appréciations sur tant d'œuvres d'un mérite inégal et susceptibles d'être si diversement jugées. Mais elles ont, en général, un caractère d'indépendance qui va parfois jusqu'à l'excès. Il y a un parti pris d'innovation qui n'est pas moins dangereux que la routine. Les sentiers battus ne sont pas toujours la vraie route; mais ils en ont souvent la direction, et il s'agit plutôt de les redresser que d'en tracer de nouveaux.

M. Chesneau donnant à son *Salon de* 1859, un second titre, l'appelle *Libre étude sur l'art contemporain*. Libre, c'est déjà quelque chose; mais la liberté, dans la vie, a ses lois; dans l'art, elle a des règles, des principes. Les règles tiennent aux conditions matérielles de l'exécution; les principes dérivent du but même de l'art. Les règles ont des formules techniques que la critique n'a pas besoin de rappeler, mais qu'on doit sentir sous chaque appréciation particulière. Quant aux principes, formulés ou non, à l'état d'axiomes ou de sentiments, ils doivent planer sur la critique comme sur l'art lui-même : ce sont eux qui en élèvent et en maintiennent le niveau.

Peut-être y a-t-il encore chez M. Chesneau plus d'aspirations que de principes, plus de sentiments que de for-

mules. Ses intentions sont bonnes et vaillantes. Il veut que le culte de l'art soit exclusif : il ne le subordonne même pas à la morale. L'art, dans son indépendance, a son but propre; mais le jeune critique nous dit mieux où ce but n'est pas, qu'il ne le montre lui-même. Il veut l'art affranchi et surtout désintéressé, et il écrit comme devise et comme son dernier mot : *Guerre à l'art vénal !*

Finissons par une prière, et nous l'adressons à tous les auteurs de *Salons*. Il faudrait toujours aux ouvrages de ce genre, une table, un répertoire alphabétique quelconque. Classer ces études dans un livre, comme le sont les tableaux eux-mêmes, par salles, c'est mettre le lecteur dans l'impossibilité de retrouver un nom ou une œuvre. Il y a deux manières de classer les œuvres : par artistes ou par genres; et chacune de ces classifications a ses avantages et ses inconvénients. On remédie à ceux-ci par une table alphabétique, qui est bien autrement nécessaire, lorsque l'auteur n'a adopté aucune espèce de classification.

C'est une chose très-naturelle que les expositions publiques d'objets d'art fassent naître des revues critiques. Voici un art nouveau admis, en 1859, pour la première fois, aux honneurs de l'exhibition officielle, et voilà tout à coup, dans les journaux quotidiens, à côté du Salon de peinture et de sculpture, un salon de plus, le *Salon photographique*. M. Louis Figuier, l'habile vulgarisateur des progrès industriels et des découvertes scientifiques, a voulu avoir le premier l'honneur de donner à ce nouveau genre de critique la forme du livre, et il a composé, de ses articles de la *Presse*, un petit volume qu'il intitule : *la Photographie au Salon de* 1859[1].

Le trait original de cette publication sans antécédent est d'avoir bien marqué ce qu'il y a vraiment d'artistique

1. Hachette, in-18, 88 pages.

dans des procédés qui semblaient destinés à relever exclusivement de la science et de l'industrie. Suivant M. Figuier, la reproduction de la nature par l'instrument de Daguerre est une forme de plus de l'art lui-même, un moyen nouveau de traduire matériellement, avec les aspects des choses, les impressions qu'elles font sur nous. « L'objectif, dit-il, est un instrument comme le crayon ou le pinceau ; la photographie et un procédé comme le dessin et la gravure ; ce qui fait l'artiste, c'est le sentiment et non le procédé. »

Ceci peut avoir l'air d'un paradoxe. M. Figuier va le démontrer par les faits ; il croit qu'il est impossible de confondre un paysage photographique dû à un artiste anglais avec le travail d'un photographiste français. Chaque photographiste conserve son individualité, quel que soit le sujet qu'il reproduise, un site naturel ou une personne ; il a sa manière parce qu'il a son sentiment propre. Et voilà pourquoi la photographie, traitée jusque-là de simple mécanisme à la portée du premier venu, avait des droits de cité à faire reconnaître dans le domaine des arts. La reconnaissance de ces droits la confirmera dans une direction de plus en plus artistique.

La photographie aujourd'hui aborde tout : le paysage, les monuments, la reproduction des œuvres de peinture et de sculpture, le portrait. C'est dans ce dernier genre qu'elle a le plus à faire pour atténuer son infériorité naturelle, par rapport aux autres arts du dessin. M. Figuier n'est pas éloigné de croire que cette infériorité n'existe plus. Il cite comme preuve et comme modèle le portrait de M. de Nieuwerkerke, par M. Legray. « L'artiste avait à prouver au directeur des beaux-arts toute la valeur artistique de la photographie, et il a exécuté un chef-d'œuvre. En voyant le portrait de M. de Nieuwerkerke, on est converti à la cause de cet art nouveau. » Ailleurs, M. Figuier trouve dans des portraits qui n'ont d'autre supériorité que

celle du procédé, l'occasion d'exprimer avec plus de force encore sa foi dans la dignité de l'art photographique :

Mais sous le rapport artistique, pour la pose, l'intelligence et le sentiment, ils laissent beaucoup à désirer. La pose de tous ces portraits est si gauche, si indécise que l'on se dit en les voyant : « L'auteur ne sait pas dessiner. » L'observation peut paraître singulière, puisque c'est l'objectif qui dessine et non l'auteur. Elle n'est pourtant que juste, ce qui peut donner une preuve nouvelle de la vérité que nous nous efforçons de mettre en lumière dans la série de ces études, c'est-à-dire le rôle considérable et capital du sentiment artistique dans l'art de la photographie.

M. Figuier se trouve tout à fait sur son terrain quand il termine cette revue artistique par un résumé des inventions photographiques : gravures photographiques, émaux photographiques, photographies microscopiques, nocturnes, stéréoscope, etc. C'est ici un de ces chapitres d'exposition lucide et pleine d'autorité, comme l'*Année scientifique* en offre tant de modèles. Cet inventaire des progrès matériels de l'art, dont l'Exposition de 1859 accueillait les produits, est ici parfaitement à sa place ; mais ce qui a dû nous frapper le plus dans *la Photographie au Salon de* 1859, c'est cette heureuse insistance du savant, du technologiste, à mettre en relief le rôle de l'art dans une opération d'abord toute scientifique, et la supériorité du sentiment sur le procédé, du goût sur le mécanisme.

2

La critique d'art philosophique : M. A. Tonnellé.

En dehors des Revues du Salon, nous n'étudierons avec détail qu'un seul livre d'esthétique, un beau volume auquel le public et la critique ont fait un accueil sympathique, qui honore l'un et l'autre : car il prouve l'em-

pressement de celle-ci à signaler le mérite inconnu, et de celui-là à applaudir dans la jeunesse le talent et le travail. Les *Fragments sur l'art et la philosophie*, d'Alfred Tonnellé, suivis de notes et de pensées diverses recueillis dans ses papiers et publiés par M. G. D. Heinrich, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Lyon[1], sont, en quelque sorte, une couronne funéraire, tressée par une main amie pour être déposée sur la tombe d'un jeune homme enlevé brusquement, l'an passé, aux plus douces et aux plus brillantes espérances. Alfred Tonnellé, dont le nom arrive pour la première fois à la critique et au public, était un de ces rares privilégiés de la fortune qui, au milieu de toutes les jouissances que la vie peut offrir, trouvent que les plus douces sont encore les plus nobles et les plus pures, et qui ouvrent leur âme tout entière aux recherches de la science, aux aspirations de la vertu. Façonné de bonne heure aux études sérieuses, il avait reçu de la sollicitude d'une famille éclairée une de ces éducations que pourrait envier l'héritier d'un trône, et qui multiplient, en les exerçant toutes, la puissance de nos facultés.

Né à Tours, le 5 décembre 1831, et fils d'un médecin renommé de cette ville, Alfred Tonnellé, à neuf ans, parlait l'anglais comme sa langue maternelle, et, sans quitter le foyer domestique, passait des mains d'une institutrice anglaise dans celles d'un précepteur allemand, M. Fischenbeck, qui est devenu lui-même un homme distingué, et qui, tout en renforçant pour son élève notre système d'é-

1. Tours, Mame, gr. in-8, avec une *introduction*. LV-244 pages. — Voy. dans la *Revue des Deux Mondes* (15 octobre), sous le titre de *Pages d'un Rêveur inconnu*, un article très-intéressant et très-vivement senti de M. Mazade. — Voy. aussi dans le *Journal des Débats* (premiers jours de décembre) deux études en deux suites de M. A. de Broglie. — Un collègue de M. Heinrich, le doyen de la Faculté des lettres de Lyon, M. Fr. Bouillier, dans un remarquable discours de rentrée, *Sur le rapport des progrès de la Science et des progrès de l'Enseignement* (Paris et Lyon, in-8, 16 pages), a aussi rendu hommage au jeune A. Tonnellé, comme à un des plus dignes modèles de la jeunesse.

tudes classiques, lui inculquait une connaissance profonde de la langue, de la littérature et même de la science germaniques. Quelques années plus tard, Alfred Tonnellé, non content de lire les monuments de la métaphysique, de l'exégèse ou de l'esthétique allemande dans la langue originale, était capable de soutenir dans cette langue même, sur Kant, Hegel ou Schleiermacher, les discussions les plus approfondies, sans que ses adversaires d'outre-Rhin s'aperçussent qu'ils avaient affaire à un étranger.

Son éducation française n'avait pas porté moins heureusement ses fruits. Avant seize ans, il avait terminé au collége de Tours sa rhétorique avec le plus grand éclat, et, revenant sur ses premières études, il entrait dans la classe de seconde au collége Louis-le-Grand. Après trois ans d'un constant succès, il remportait au concours général de 1850 le premier prix de dissertation latine. Il était alors dans sa dix-neuvième année.

A partir de ce moment, Alfred Tonnellé se voua sans réserve à l'amour et au culte du vrai. La philosophie devint pour lui une véritable passion, et tous ces grands problèmes qu'elle pose sur notre origine, notre nature, notre destinée, lui parurent suffire, et au delà, comme aliment de notre intelligence et comme but de notre vie. La préoccupation de la question religieuse surtout envahit son âme : sa raison chercha dans la foi une lumière, sa volonté des armes, son cœur une satisfaction. A la direction de l'Université qui ne fait pas nécessairement, on le voit, des voltairiens, succéda, pour lui, celle du P. Gratry qui exerça sur sa pensée une puissante influence, et qui, sans détourner son ardeur des voies de la science, lui enseigna à chercher entre la foi et la raison une conciliation qui tourne complaisamment à l'avantage de la première. L'attachement d'Alfred Tonnellé aux traditions théologiques se fit sentir dans le développement philosophique de son esprit. La tradition qui est un appui, peut aussi être

une entrave; il faut à la marche et au progrès de la science les élans de la libre pensée. Le jeune philosophe n'avait peut-être pas conservé assez d'indépendance intellectuelle pour développer les germes d'originalité et de vigueur qu'il pouvait porter en lui : il avait plus d'élévation dans les idées que de puissance; mais ses sentiments étaient d'une exquise pureté; tout ce qui était noble et grand excitait son enthousiasme; sa foi sincère, tolérante, douce et sereine, était une des formes naïves de la générosité de son âme.

Par un effet des mêmes tendances, Alfred Tonnellé avait un sentiment délicat du beau et des arts. L'esthétique tient dans sa philosophie la plus grande place. Son éducation l'avait aussi merveilleusement préparé à comprendre les œuvres des artistes. Parvenu, comme pianiste, à un rare talent d'amateur, il avait étudié à fond Mozart, Beethoven; Mendelssohn, Sébastien Bach. Le goût de la peinture lui vint ensuite dans notre musée de Paris, et il visita, pour le satisfaire plus amplement, les principales collections de l'Europe. Tous les génies, toutes les écoles furent l'objet de ses études, et les notes qu'il a laissées sur les œuvres des maîtres allemands et flamands, italiens, français ou anglais, etc., composent la plus grande partie et la plus intéressante de ses écrits posthumes.

Les *Fragments sur l'art et la philosophie* sont le résumé de cette vie si courte et déjà si remplie par le sentiment et la pensée. C'est le fruit à peine mûr d'une belle intelligence et d'un noble cœur. Ce n'est point une œuvre encore, mais ce sont des matériaux précieux dont plusieurs révèlent une main bientôt capable d'en tirer une œuvre estimable. Ces pages inachevées, livrées aujourd'hui au public pour lequel elles n'étaient pas encore écrites, seront pour lui un témoignage vivant de cette élévation d'idées, de cette pureté de sentiments, de cet amour immense du beau et du vrai auquel ses amis rendent un pieux hommage : elles seront pour

tous la révélation d'un talent inconnu et une source de sympathiques regrets.

Le principal écrit d'Alfred Tonnellé, le seul même qui ait le caractère d'une véritable composition, est une dissertation *Sur le langage et l'art.* Le jeune philosophe considère ces deux expressions de la pensée comme deux formes parallèles soumises aux mêmes lois. Ses réflexions sur le développement du langage et sur les rapports entre le signe et l'idée sont pleines à la fois de justesse et de grandeur. L'idéalisme des doctrines est tempéré par le bon sens, et la netteté la plus vive règne dans les idées et dans le style. L'assimilation de l'art avec le langage est surtout poursuivie d'une façon très-ingénieuse; et il en résulte une foule d'aperçus pleins de finesse dont quelques-uns ne sont pas sans nouveauté.

Mais à côté de cet essai philosophique, complet et achevé, où l'on reconnaît un disciple distingué d'une école assez peu nouvelle, se pressent en foule des notes détachées sur la peinture, la sculpture et la musique qui auront aux yeux de tous les juges compétents une valeur sérieuse. Deux choses les distinguent : le sentiment vif, personnel de l'admirateur, et l'exactitude minutieuse de la description. Par ce dernier trait, les analyses qu'il a faites pour lui-même des œuvres les plus belles et les plus rares, peuvent devenir, pour ceux qui n'ont pas eu la bonne fortune de les voir, comme une précieuse reproduction. Il n'est guère de livre spécial sur les musées qui fasse aussi bien revivre devant l'imagination une œuvre absente. On nous saura gré de transcrire ici quelques-uns de ces feuillets de carnet de voyage où l'impression du touriste a été fixée vive et fraîche, devant l'œuvre dont ils sont le reflet.

Nous prendrons au hasard, parmi des analyses assez nombreuses pour faire saisir l'unité de chaque école dans le dévoloppement original de chaque maître, celles de quelques toiles plus célèbres que vraiment connues, et qu'Al-

fred Tonnellé est allé visiter pieusement dans les galeries étrangères qui les recèlent ou dans les exhibitions extraordinaires, comme celle de Manchester, en 1857, qui les ont mises au grand jour. Voici une œuvre de Rubens qui lui permet de juger sa manière ordinaire.

Le grand Jugement dernier. — Pinacothèque de Munich. — En haut du tableau, dans une gloire un peu pâle, le Christ insignifiant, sans vraie grandeur. Les Christs glorieux de Rubens sont souvent très-communs. Dieu le père ne lui réussit pas non plus. (Voyez son tableau de *la Trinité* à la Pinacothèque.) Dès qu'il ne sauve plus ces types par l'expression et le mouvement, il est perdu. — La Vierge est debout, avec d'autres saints, en adoration respectueuse. Tableau très-fini, contre l'ordinaire de Rubens. La plus grande partie en est occupée par le groupe des bienheureux, à la gauche du spectateur; celui des damnés, à l'opposé, n'est pas aussi considérable. Le point central, le plus frappant du tableau, est un groupe de femmes nues, énormes.

Il ne faut pas voir cela en sortant d'une salle occupée par l'école italienne; mais, si on laisse de côté les formes grossières, la composition et l'exécution sont belles, vives, intéressantes, élevées. Il a dit bien plus de choses en peu de mots que Cornélius dans toute sa fresque. Beaux épisodes. — La jeune femme qui se soulève du tombeau en priant. Un homme qui se lève tout entier, pâle, plein d'espérance et de piété. Une tête de vieille femme, pleine d'inquiétude et de sainte terreur. Dans l'ombre, une jeune fille délicate et jolie se retourne, en montant, vers un beau jeune homme au-dessous d'elle, et l'attire du regard et de la main. Voilà Rubens tout entier, son incroyable vigueur de mouvement, et l'action de chacun de ses personnages si fortement exprimée. C'est bien le peintre de l'action.

A côté de ce grand maître de l'école flamande figurent les noms et les œuvres d'Albert Dürer, de Holbein, de Rembrandt, de Van Ostade, de Breughel de Velours, de Ruysdaël, de Van Dyck. L'école italienne n'est pas moins richement représentée : Pérugin, Raphaël, Giorgione, A. Carrache, Titien, Véronèse, etc. Voici comment revit,

dans de simples notes, une des œuvres peu connues de Michel-Ange :

La Sainte-Famille. — Exposition de Manchester, 1857. — La Vierge n'est pas achevée ; la couleur est simplement étendue, le relief seulement indiqué, un peu, je me figure, comme devait être la couleur des peintures antiques. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la précision et la fermeté de la forme. Les contours de la tête, les attaches du cou, la poitrine et l'épaule qui est découverte, sont d'une pureté et d'une élévation qui donnent l'idée de la parfaite beauté de la ligne. Le mouvement et l'attitude ont également ce caractère arrêté de force et de beauté. Le visage est modelé avec une perfection et une mesure extrêmes, l'expression de l'intelligence et du sentiment est portée au plus haut point ; mais où est la grâce de Raphaël? Nous manquons ici des côtés doux et délicats que nous sommes habitués à attacher à l'idée de la Vierge. C'est une femme à caractère; qui a de la vigueur et de la fierté, où l'esprit domine, quelque chose qui tient de l'amazone et de la virginité antique. L'humilité est absente; la force se montre dans cette stature redressée, ce manteau rejeté sur l'épaule et découvrant le sein, cette assurance de geste et de mouvement. Il y a un idéal sublime, mais pas précisément celui de la vierge mère; elle se sent presque égale à sa mission, à son fils, ne tremble pas d'indignité sous cet honneur et n'est pas troublée de tendresse et d'adoration. Cependant la tête respire un haut sentiment et qui peut être religieux, mais d'une religion fière et hardie devant l'objet de la piété. L'enfant, appuyé sur les genoux de sa mère, lève la main vers un livre qu'elle tient; il est aussi sérieux, intelligent mais un peu froid ; il n'a pas de tendresse enfantine. Le saint Jean est admirable; son front élevé rayonne d'intelligence, et, la main sur sa poitrine, il est recueilli dans une contemplation profonde et pleine des pressentiments de l'avenir; et cependant c'est bien un enfant.

L'exposition de Manchester fournit à Alfred Tonnellé l'occasion de multiplier ses études et ses notes sur tous ces trésors si précieux, ordinairement disséminés dans une multitude de collections peu accessibles. Il n'en a pas moins, en Angleterre, pénétré dans les galeries publiques et particulières, et il y a photographié à sa manière, par

de vivantes analyses, toutes les parties de l'œuvre la plus grande peut-être de la peinture française, les *Sept Sacrements* de Poussin. On sait qu'il en existe deux séries : l'une dans la collection du duc de Rutland, à Belvoir-Castle, l'autre dans la collection de lord Ellesmere (Bridgewater galery), à Londres. Les tableaux de ces deux séries, dont la description exacte et détaillée manquait à un des ouvrages les plus spéciaux et les plus récents sur Poussin[1], sont ici étudiés, interprétés, comparés, de manière à faire saisir dans sa plus haute expression la grande peinture du grand siècle. Nous citerons la première de ces quatorze analyses, où, suivant un usage familier à notre jeune critique polyglotte, l'anglais se mêle au français, quand il lui fournit une expression plus forte de sa pensée.

L'Extrême-Onction. — Le plus admirable tableau de cette série comme sentiment et comme expression des visages et des attitudes. Il y a peu de tableaux qui réunissent à autant de noblesse une aussi profonde émotion. Clarté des groupes de Poussin. *Not heaped up together or the one behing the other*, mais espacés et disposés de façon à ce que l'attitude et le mouvement de chacun soit clairement conçu et ne soit pas rompu par celui des autres. Le mourant, pâle, la poitrine découverte, étendu droit sur son lit, d'une langueur et en même temps d'une sérénité, d'une douceur ineffables ; les lèvres pâles, les yeux à demi fermés sous le pouce du prêtre. Le prêtre, penché, d'une grandeur, d'une indulgence et d'une bonté extrêmes ; vraiment la personnification, le porteur de la toute-puissante et de la toute-compatissante miséricorde. A la tête, trois femmes dont l'une porte un enfant ; une autre se penche *watching anxiously the dying man's face*, dans l'ombre, superbe. Intensité d'expression et de sentiment. L'assistant, de profil tenant le cierge, pénétré de la tristesse de l'instant ; en avant, un enfant en blanc agenouillé. Derrière le pied du lit, deux femmes et un homme entre elles, se penchent en avant, pénétrés de douleur mais priant. — Une douleur qui se tourne en prière. — L'une d'elles joignant les mains et levant les yeux, superbe de pose

1. Voy. tom. I de *l'Année littéraire*, p. 386.

et de ferveur dans l'imploration. Au pied du lit, une femme accoudée et cachant son visage dans sa main; un jeune garçon près d'une table tendant un vase, le visage imprégné de chagrin et d'émotion, tête merveilleuse; et une jeune fille, une servante, ouvrant la porte, d'une grâce, d'une légèreté incomparable dans le mouvement et le visage. La chambre, grise et terne, va admirablement au sujet.

Pour le sentiment profond, simple, touchant et saint, cela n'est pas surpassé. Raphaël aurait mis dans les formes plus de beauté et d'inspiration, pas plus de pathétique religieux, vrai, noble. Tous les sentiments qui peuvent se presser autour du lit d'un mourant sont rendus ici; et avec quelle justesse, et avec quelle grandeur! Caractère du dix-septième siècle. La grandeur et le sentiment dans la raison, la mesure et la justesse.

Nous ne pousserons pas plus loin à travers les chefs-d'œuvre de l'art cette promenade qu'il serait si agréable de prolonger avec un guide, un *cicerone* aussi intelligent. Les deux dernières parties des *Fragments sur l'Art* d'Alf. Tonnellé, comprennent une série de *Réflexions* et de *Pensées diverses* et des *Extraits de notes de voyage*. Les Pensées se rapportent tour à tour à la religion, à la philosophie et à la littérature, dans laquelle la critique d'art retrouve sa place. Elles sont empreintes d'un sentiment profond et de cette tristesse rêveuse qui est souvent le partage des plus belles âmes. La vie, pour le philosophe chrétien, est si sérieuse, son but si imposant! L'humanité est si fragile, le secours divin est si grand! Une lutte continuelle, des chutes qui humilient, des victoires si douces; l'ombre et la lumière se faisant tour à tour sur l'homme, sur son berceau et sur sa tombe, sur ses craintes et sur ses espérances : voilà des sujets de méditation continuelle qui arrachent à l'âme agitée de Pascal des accents désespérés, mais qui répandent sur des natures plus douces un voile de mélancolie intime et donnent un air de souffrance même au sourire.

Les Notes de voyages ont le même caractère : à la pré-

cision du détail, elles réunissent la vivacité de l'impression; elles respirent une intelligence remarquable de la nature, que le jeune Tonnellé interprétait, comme l'art, par le sentiment et l'idée. Ses dernières pages, écrites au milieu des Pyrénées, pendant l'automne de 1858, et sous les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter, ont surtout une profondeur de pensée et d'impression presque navrante. En pleine vie, en pleine jeunesse, il semble pressentir que ses heures sont comptées, tant il redouble d'efforts et d'élans, pour suivre dans la nature et dans l'homme, éclairés l'un par l'autre, la trace de Dieu.

Alfred Tonnellé, dont les dernières notes sont datées de Roanne, le 27 septembre 1858, est mort à Tours, le 14 octobre suivant. Le livre que M. G. A. Heinrich, professeur à la Faculté de Lyon, consacre aujourd'hui à sa mémoire, avec le concours de sa famille, compose en quelque sorte, dans ses pages détachées, l'histoire d'une âme. Et cette histoire, heureusement résumée dans une touchante *Introduction*, n'est qu'une aspiration continue vers le bien et le vrai. Que ce regrettable jeune homme ait placé l'un et l'autre dans des formes qui ne satisfont pas entièrement l'esprit moderne, peu importe; il est beau de vivre de cette vie intérieure et de marcher constamment vers un noble but. Toujours, toujours plus haut : *excelsior!* n'est pas une devise commune de nos jours, et il est douloureux de voir une marche si ferme, dans des sentiers si peu battus, interrompue avant le temps par la mort.

PHILOLOGIE. — ÉRUDITION.

GRAMMAIRE.

1

Extrême faveur des études orientales en Europe et en France : MM. Müller, Regnier, Fauche, Weber.

Tous les jours le cercle des sciences humaines s'étend, et leur ancien domaine se transforme. Non-seulement des connaissances nouvelles s'ajoutent aux anciennes, mais souvent le nouveau jour qui jaillit des dernières recherches modifie sur bien des objets nos premières idées. C'est ce qui est arrivé depuis cinquante ans pour les études d'histoire, de philosophie et de grammaire comparées, par le grand fait de l'établissement des Anglais dans l'Inde. De l'immense accumulation des travaux et de découvertes accomplis dans ce pays ou dans l'Europe savante, d'après les matériaux qui en ont été rapportés, le public lettré savait jusqu'ici peu de choses. Quelques fragments de poëmes indiens tels que le Bhagavad-Gita, étaient devenus un peu populaires par les différentes traductions qui en ont été faites dans toutes les langues. Les premières révélations de Colebrooke sur la philosophie religieuse sortie des anciens Védas étaient reproduites dans les meilleures histoires élémentaires de la philosophie et dans quelques ouvrages littéraires. Mais la philosophie élémentaire et la littérature courante en étaient restées là : et, tandis que la

vénérable antiquité de l'Inde se dévoilait tout entière aux savants modernes, dans sa langue, dans sa poésie, dans sa religion, et sa philosophie, le lecteur non érudit restait étranger à cette grande exhumation d'une civilisation primitive qui peut-être est le berceau même de l'humanité.

Aujourd'hui les savants paraissent se disposer à sortir du sanctuaire impénétrable où s'élaborait entre leurs mains la nouvelle science de l'Orient. Ils commencent à entrer en communication avec le public, et les merveilles qu'ils annoncent aux profanes, sont bien propres à exciter une ardente curiosité, et le désir de s'élever à une complète initiation. Tels sont les sentiments qu'inspire une simple brochure très-remarquée et très-digne de l'être, non-seulement pour ce qu'elle contient, mais surtout pour le mouvement intellectuel dont elle est le symptôme : nous voulons parler de l'*Essai de mythologie comparée* de M. Max Müller[1], traduit de l'anglais et précédé d'une courte préface de M. Ernest Renan.

Les titres de l'auteur anglo-allemand ne sont pas indifférents à rappeler : ils sont une preuve de cette solidarité nouvelle qui s'établit dans la science entre tous les pays. Aujourd'hui le savant, l'homme qui pense, n'a plus de patrie, ou plutôt il en a plusieurs. Tous les pays où l'esprit humain est en travail, où les faits s'observent, où s'élaborent les théories, deviennent le sien. Il ne s'enferme plus dans un idiome; il a le don des langues. Il approfondit un ordre spécial d'études, et il l'éclaire des lumières générales de la science universelle. M. Max Müller est un exemple de cette érudition cosmopolite. Né en Allemagne, il a suivi à Berlin les cours de Bopp et de Schelling; à Paris, il a connu Burnouf; en Angleterre, Wilson le recommandait à la Compagnie des Indes. Il est professeur à l'Université d'Oxford, membre de l'Académie de Munich,

1. Durand, in-8. Londres, William Norgates.

correspondant de l'Institut de France. L'Angleterre fait les frais de première impression de ses grandes publications, le *Rigveda*, le *Prâtiçâkhya*, etc., et sa patrie les réimprime; il écrit en anglais son beau travail *Sur la Philologie comparée des langues Indo-Européennes par rapport à leur influence sur la civilisation primitive de l'humanité.* (On the comparative philology of the Indo-European languages in its, etc.), et la France décerne au manuscrit de cet ouvrage son prix Volney (1849).

L'*Essai de Mythologie comparée* de M. Max Müller a été publié dans les Oxford-Essays, sous le titre de *Comparative Mythology*; c'est le tableau des résultats principaux obtenus par la méthode comparative appliquée non-seulement aux langues, mais aux idées religieuses, aux mythologies. La traduction française n'a pas suivi scrupuleusement le texte primitif; elle modifie le tour de la pensée et ses développements, mais non la pensée elle-même; elle respecte les opinions de l'auteur en leur donnant la forme la plus accessible aux lecteurs français. Cet opuscule d'un érudit n'a, d'ailleurs, rien d'aride, et il débute par la citation d'un des passages les plus gracieux du *Phèdre* de Platon, celui où Socrate explique l'enlèvement de la jeune Orithye par Borée, au bord des ondes pures et transparentes de l'Ilissus.

Cette page poétique n'est pas un ornement superflu. Il y a toute une méthode d'exégèse symbolique dans la douce ironie du bon Socrate. On peut l'appliquer, dans d'autres siècles et sous d'autres latitudes, à une foule de légendes. Mais si la vraisemblance suffit à l'imagination poétique de Platon, il faut aux érudits modernes des preuves positives. Ils les demandent à la philologie comparée. M. Max Müller résume quelques découvertes de cette science moderne. Il conjugue le verbe être en une dizaine de langues, et le montre recevant des modifications analogues aux mêmes personnes, d'après le modèle primitif de la conju-

gaison sanscrite : *ásmi*, *ási*, *asti*,... *smás*, *sthá*, *sánti*. Il montre ensuite l'analogie qui existe entre les substantifs d'une foule de langues, par suite de leur dérivation commune de cette même source, le sanscrit : les mots les plus ordinaires, père, mère, frère, sœur, rappellent plus ou moins, dans le zend, le grec, le latin, le gothique, le slave, l'irlandais, etc., les mots sanscrits primitifs : *pitâr*, *mâtár*, *bhrâtár*, *svásar*, *duhitar*.

Chose bien remarquable : il n'y a de mots communs à toutes les langues indo-germaniques, que ceux dont le sens exprime le caractère de la période arienne primitive, antérieure à la dispersion même de la race ; lorsque le sanscrit présente plusieurs mots synonymes appartenant à des périodes différentes, on ne les retrouve que dans les peuples détachés du tronc commun à des époques plus récentes. Souvent une langue, rattachée à la langue sanscrite par des langues intermédiaires, a pris directement au sanscrit quelques mots que la langue intermédiaire ne lui fournit pas. C'est ce qui est arrivé au latin dans lequel on retrouve diverses racines sanscrites qui manquent en grec. Plusieurs noms de nombre latins ont des rapports spéciaux avec la numération sanscrite : *quatuor* est plus près de *katvàras* que de τέτταρες, et *viginti*, sans analogie avec εἰχοσι, vient de *vinsati*, en ligne droite.

Le point le plus délicat est de déterminer par l'emploi primitif des mots les périodes historiques de la race qui les a fournis, et les époques de la séparation des peuples qui les ont empruntés. Le nombre *mille*, qui n'avait pas reçu d'expression dans l'époque arienne primitive, ne se rattachera à une racine sanscrite que chez les peuples détachés du tronc commun à une époque relativement moderne. Au contraire des mots, qui rappellent par leur sens la vie pastorale des premiers hommes, se retrouveront dans toutes les langues dérivées, alors même que ces mots seraient arrivés à perdre avec le temps tout rapport avec

l'étymologie primitive. On sent combien il est facile et dangereux de prendre ici d'ingénieuses possibilités pour des faits et des lois.

Et cependant c'est par la signification primitive des mots dans la langue sanscrite qu'on obtient l'explication des mythes grecs. Ceux-ci sont de deux sortes ; les uns, de date postérieure, sont évidemment les personnifications des phénomènes qui ont les mêmes noms, dans la langue ordinaire, que les divinités. Telle est, dans Hésiode, *Nyx, la Nuit*, mère de *Moros, le Sort*, et d'*Oisys*, le *Malheur :* Telle est la sombre *Ker*, la *Destruction*, mère de *Thanatos*, la *Mort*, d'*Hypnos*, le *Sommeil*, et de la tribu des *Oneiroi*, les *Rêves*. Les divinités appelées *Némésis*, *Apaté*, *Philotès*, *Géras*, *Eris*, sont des personnifications de la *Vengeance*, de la *Fraude*, du *Désir*, de la *Vieillesse* et du *Combat*. Il en est de même de tous les anciens dieux de la Grèce : tous sont des phénomènes personnifiés, que leurs noms se trouvent identiques ou non à ceux des phénomènes eux-mêmes.

Si cette identité n'est pas dans le grec, elle est dans le sanscrit. *Uranos*, l'une des personnifications du *Ciel*, qui couvre toutes choses et embrasse la terre, n'est autre chose que le sanscrit *Varuna*, dérivé de *Vas*, couvrir, nom du ciel nocturne opposé à *Mithra*, le Jour. La Terre, le Soleil, la Lune trouvent aussi tous leurs attributs dans le dictionnaire védique. Le grand Jupiter lui-même, *Zeus*, ne fut aussi à l'origine qu'un des noms du ciel, répondant au nom sanscrit *Dyaus*. Ainsi tout le monde divin de l'antique Grèce n'était qu'une allégorie, une métamorphose de choses en personnes, de substantifs communs en noms propres. Les Védas nous montrent des mythes en voie de se faire, partout où la poésie d'Homère nous montre des mythes formés et consacrés par le temps.

M. Max Müller prend un certain nombre de ces mythes, la mort d'Endymion, les amours de Céphale et Procris, la légende de Daphné (en sanscrit Dahanâ, un des noms de

l'aurore), l'enlèvement de Proserpine, etc.; et il trouve partout la traduction allégorique d'un même phénomène aux nombreuses phases : la succession du jour et de la nuit. Toute la mythologie grecque, rapprochée de la mythologie védique, ne nous montre plus dans les dieux que des phénomènes solaires. Telle est la conclusion de l'*Essai de mythologie comparée :* c'est là que toute la science allemande, après diverses hésitations, a été ramenée par le jour inattendu qui lui est venu de l'extrême Orient.

En vérité, en entendant ce dernier mot de nos sanscritistes, l'ombre de Dupuis a dû tressaillir dans sa tombe. Voilà donc les maîtres de la philologie moderne qui, sous les trésors nouveaux de faits et d'observations, retrouvent et confirment les intuitions, les rêves du célèbre incrédule. Seulement, tandis que celui-ci se détournait sans cesse de son chemin, pour attaquer et bafouer des traditions plus récentes, nos savants modernes marchent plutôt dédaigneux qu'hostiles, avec le sang-froid, avec la sécurité de la science positive. Hegel appelait la découverte de l'origine commune du grec et du sanscrit la découverte d'un nouveau monde; M. Müller dit fièrement la même chose de la découverte de l'origine commune des mythologies des deux peuples. Quant à M. Renan, son introducteur auprès de nous, il répète à son tour que la découverte du sanscrit et de la philologie comparée dont il est la base, est un événement aussi considérable que le fut au quinzième siècle la découverte de la littérature grecque. Les Védas et la littérature védique sont la clef des antiquités religieuses de toute notre race. L'importance de ces promesses et la valeur personnelle de ceux qui les font, suffisent pour nous excuser auprès du lecteur de nous y être arrêté si longtemps.

Si la religion, qui est la forme primitive de la philosophie et de toute science, se lie intimement, dans une lan-

gue mère comme la langue sanscrite, à l'étymologie des noms propres et au développement historique du dictionnaire, les recherches du philologue, du savant, de l'historien, pour ces périodes reculées, auront un commun domaine et remonteront aux mêmes sources. C'est ce qui est démontré une fois de plus par M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, dans ses *Études sur la grammaire védique*, accompagnant la traduction du *Prâtiçâkhya du Rig-Veda*[1]. On y voit comment la grammaire revêt un caractère sacré. Le son, la voix, *vâtch* (vox), est divine : la lettre, le mot, la mesure, la strophe, la déclamation poétique, tout cela fait partie de la religion, tout cela est divinisé. Les *Prâtiçâkhyas* traitent de grammaire, ils ne sont pourtant pas la grammaire même, mais la lecture des hymnes du Véda, qui sanctifient tout ce qui s'y rapporte.

« A voir, dit M. Regnier, ce minutieux examen des syllabes et des mots, cette analyse pénétrante, on sent, d'une part, que c'est une œuvre de foi et de religion, que les textes si pieusement étudiés et décomposés sont sacrés et divins jusque dans le moindre iota, dans la plus légère nuance de son et d'accent ; et, d'autre part, que la langue où les lettres, les molécules individuelles, jouent un si grand rôle, où l'euphonie a tant d'influence et est soumise à des lois si délicates, si curieusement notées, se trouve encore dans cet état d'heureuse harmonie où les qualités qu'on peut appeler matérielles ou musicales du langage, sont en équilibre avec les qualités abstraites et logiques. A ce point de vue, ces livres techniques, tout arides qu'ils soient, tiennent une place importante dans l'histoire du langage, et, par conséquent, de l'esprit humain.

.... Les *Prâtiçâkhyas* sont le produit de ce culte pieux que l'Inde a professé dès les temps les plus reculés, pour la forme extérieure et sensible de la parole révélée, un témoignage efficace de ce respect idolâtre dont les hymnes du Veda ont toujours été l'objet, et auquel ils doivent cette pureté et cet état de parfaite uniformité où ils se sont conservés d'âge en âge et transmis jusqu'à notre siècle. »

1. Imprimerie impériale.

Qu'on juge de ce que peuvent jeter de lumière sur les premiers âges de l'Inde et sur les premiers développements de la pensée humaine des monuments de cette époque qui représentent des traditions si anciennes et si pieusement conservées! Que de rapprochements curieux entre l'antiquité védique et l'antiquité biblique ou grecque! Le fond des hymnes religieux de l'Inde est tout cosmogonique : comme dans la Génèse hébraïque, le monde, né en même temps que le son sort, du chaos, de la confusion du désordre, par un souffle de vie; comme dans la mythologie grecque, les pensées, les actes de la divinité, les puissances secondaires de la nature, sont figurés par des personnifications, dont les légendes, les symboles, les représentations hiéroglyphiques, les noms et surnoms ont une étonnante identité. Mais gardons-nous de nous aventurer sur ces sommets abrupts de la langue et de la littérature védiques. Dans deux ou trois générations peut-être, l'antiquité hindoue fera partie du programme de nos études classiques; en attendant, bien des esprits ont soif de connaître ce monde nouveau et sacré; ils sauront gré à M. Regnier, dont l'esprit d'investigation s'est déjà exercé sur tant d'objets difficiles, de nous livrer dans notre propre langue une partie de ces secrets de grammaire qui sont la clef de tant d'autres secrets d'un ordre plus élevé.

La multiplicité des traductions de monuments hindous en français prouve la place chaque jour plus grande que prennent la langue et la littérature sanscrite dans les préoccupations du public éclairé. En voici d'une moins haute antiquité et d'un caractère plus littéraire que les *Prâtiçâkhyas;* ce sont les *Œuvres complètes* d'un des plus grands poëtes de l'Inde, Kâlidâsa[1], déjà connu par la

1. A. Durand. Tome I, gr. in-8.

traduction de quelques-uns de ses moindres ouvrages. M. H. Fauche, qui les publie, est le même qui traduisait le *Râmâyana*, donnant d'abord, suivant ses propres paroles, à la France érudite le Virgile de l'Inde. Aujourd'hui, il lui offre son Ovide dans cette version de Kâlidâsa. Le premier volume renferme : un drame en cinq actes, *Vikrama et Ourvaçi;* une suite de pièces fugitives, le *Tilaka de l'amour;* un grand poëme historique en dix-neuf chants, le *Raghou-Vança;* enfin un poëme élégiaque, le *Megha-Douta.*

Le drame, qui se passe à l'ombre des pics de l'Himâlaya, et qui a, naturellement, une forte couleur locale, est curieux à comparer avec nos propres œuvres dramatiques. Pour la marche générale, l'intrigue, les incidents scéniques, *Vikrama et Ourvaçi* ne diffèrent pas énormément de notre théâtre moderne, et un de nos habiles faiseurs de drames-vaudevilles n'aurait pas plus de peine à en tirer une pièce pour nos scènes de genre que M. Th. Gautier à faire du poëme de *Sakountala* un ballet pour l'opéra. Il faudrait pourtant que le public y mît un peu du sien et eût la complaisance d'admettre l'hypothèse de la polygamie. Vikrama, roi de Pratisthana, délivre bravement des mains des ravisseurs la belle Ourvaçi et en devient amoureux. Grande jalousie de la reine. Mais tout s'arrange dans la comédie : Ourvaçi n'est pas coupable, en pays indien, de répondre à la passion du roi, et la reine finit par consentir à une union qui doit donner un héritier au trône. Une foule d'agréments accessoires, chant, musique, danse décors et merveilles de mise en scène, relèvent la simplicité un peu nue de l'action.

Le poëme de *Raghou-Vança* est plus important comme monument national. Il a pour sujet les exploits des rois de la race de Raghou. Malgré la qualification d'historique, c'est une légende où l'imagination du poëte ou du peuple a plus de part que la réalité. Le merveilleux se mêle aux

faits et les transforme; le traducteur y signale l'esprit, la poésie, les élégances de style répandues à pleines mains. La littérature de nos jours qui aime les hardiesses, les nouveautés originales, y trouvera de quoi se satisfaire; l'historien, le philosophe, y verront, comme dans les poëmes d'Homère, un reflet animé des idées, des mœurs, des croyances, des institutions du peuple hindou dans des siècles relativement modernes.

Les madrigaux qui forment le *Tilaka de l'amour* sont un peu libres, pour ne pas dire licencieux. Le poëte indien, affectionne les images voluptueuses qui plaisent tant au chantre du *Cantique des Cantiques*, et plusieurs passages, incomplétement rendus en français par le traducteur, ne peuvent être complétés qu'en latin. L'élégie du *Mégha-Douta* est citée comme une des œuvres les plus estimées par les Indiens.

Le second et dernier volume que M. Fauche doit publier prochainement contiendra : un poëme descriptif, *le Ritou-Souhara;* un poëme mythologique, *le Koumara-Sambhava*, le drame de *Çakountala*, et quelques autres ouvrages dont un d'une authenticité douteuse. Ces deux volumes d'*Œuvres complètes* auront pour résultat de nous faire connaître dans Kâlidâsa, malgré la distance des temps et des idiomes, un génie d'une notable originalité et d'une grande souplesse.

L'Inde et son histoire littéraire, religieuse ou philosophique, sont l'objet des mêmes préoccupations chez tous les peuples de l'Europe. Après les monographies et les études approfondies sur des œuvres et des questions particulières, on commence à aborder les travaux d'ensemble. Cette année même M. Max Müller, dont nous venons d'analyser *l'Essai de mythologie comparée*, a publié à Londres en anglais un ouvrage historique qu'une traduction fera sans doute passer dans notre langue. Il est intitulé : *a History of ancient sanscrit litterature, so far it illustrates the*

primitive religion of the Bramas[1]. Un autre indianiste célèbre, M. Albert Weber, de Berlin, auteur d'une *Histoire de la littérature indienne*, a trouvé déjà un traducteur français, M. Alfred Sadous[2], dont nous nous bornerons à signaler le travail. Une *Introduction*, traduite aussi du même auteur, résume avec intérêt et clarté les recherches récentes qui ont été faites sur l'Inde ancienne, ce second nouveau monde, qui, découvert depuis un peu plus d'un demi-siècle, a déjà compté tant d'habiles explorateurs.

Sous un titre trop général, *l'Histoire de la littérature indienne* ne se rapporte qu'aux deux anciennes périodes du développement religieux et poétique de l'Inde. Elle commence aux védas et finit à l'établissement du boudhisme. L'analyse des poëmes originaux remplit le volume de noms propres et de mots consacrés qui donnent à la traduction française, comme au texte de M. Weber, la physionomie d'un ouvrage écrit moitié en sanscrit, moitié en langue européenne. Il faut en prendre son parti. L'étude des civilisations étrangères, comme celle d'une géographie lointaine, a les mêmes exigences : il faut renoncer à notre vieille habitude de tout franciser, sous peine de nous mettre en dehors du grand mouvement moderne d'explorations et de découvertes et du concert commun des intelligences.

2

L'ancienne grammaire française. M. Livet.

La place que nous donnons ici aux travaux d'érudition sur la langue et la grammaire française sera bien peu de

1. In-8. XIX, 606 pages.
2. Durand, in-8, 495 pages.

chose auprès de celle que viennent de prendre les études qui ont pour objet la langue et la grammaire sanscrites. Cette disproportion tient en partie à la disproportion même qui existe aujourd'hui entre ces divers ordres de travaux dans les préoccupations de nos savants.

Les ressources ne manquaient pas pour étudier la littérature et la langue du seizième siècle. Que de poëtes et de conteurs oubliés depuis deux cents ans, ont trouvé de nos jours des éditeurs plus complaisants que ne furent pour plusieurs d'entre eux les libraires contemporains ! Par un pastiche élégant, on a ressuscité en leur honneur le format et toutes les conditions typographiques de leur temps : ils reparaissent au milieu du nôtre dans des éditions elzéviriennes. Eh bien ! ce n'était pas assez pour les amis de notre vieille langue d'en restituer les monuments littéraires : on nous fera pénétrer plus avant dans la connaissance de ses règles, de ses tours, de sa constitution tout entière, en rendant au jour la grammaire du temps, prise dans les théoriciens qui ont essayé les premiers de la fixer. Tel est l'objet du livre considérable de M. Livet, *la Grammaire française et les grammairiens au seizième siècle*[1].

Peu de publications supposent dans un auteur plus de modestie et de désintéressement. M. Livet n'est qu'un interprète, et d'une classe d'auteurs qui n'ont guère de popularité à partager avec lui. La grammaire d'un siècle s'oublie plus vite que sa langue, et les grammairiens les plus estimés qui ont pris pour base de leurs humbles tra-

1. Didier et Cie, Aug. Durand, in-8, 530 pages. — Le même auteur a publié cette année un autre ouvrage non moins important, sur un sujet plus littéraire. En voici le titre et les principales divisions : *Précieux et Précieuses*. Caractères et mœurs littéraires du dix-septième siècle. — Mme de Rambouillet. — L'abbé Cottin. — Mme Cornuel. — L'abbé d'Aubignac. — Scudéry. — Mlle de Gournay. — Le Pays. — Juan Grillat. — Bois-Robert. — La Guirlande de Julie. (Mêmes librairies, in-8, XL-443 p.)

vaux les écrits des auteurs contemporains, ne peuvent prétendre à leur survivre. Qui connaît aujourd'hui l'*Isagoge*, la *Grammatica latinogallica* de Jacques Dubois, dont le nom mis en *us*, suivant la mode, devint Sylvius? Qui connaît Louis Meigret, Jacques Pelletier, Guillaume des Autels? Pierre Ramus est moins célèbre par sa *Grammaire française* que par ses travaux philosophiques et sa fin tragique. Où trouverait-on aujourd'hui les livres de grammaire de Jean Garnier, Jean Pillat, d'Abel Mathieu? Dans quelque coin poudreux de bibliothèque où l'on ne songe guère à les aller chercher. Les Robert et les Henri Estienne ont laissé sur la grammaire française un certain nombre de traités qui ont ajouté à leur réputation comme éditeurs et comme savants, mais qui sont devenus peut-être les moins connus de leurs titres.

M. Livet, moins oublieux que la postérité, fait revivre sous chacun de ces noms tous ces travaux. Il en présente une analyse aussi complète et aussi soignée que possible; il en indique non-seulement l'objet et les divisions, mais il en cite des extraits nombreux et étendus qui peuvent jusqu'à un certain point tenir lieu du texte primitif. Il joint à cette analyse et à ces citations ses observations personnelles; il rapproche, il compare, il fait ressortir les différences; il marque les progrès. Il espère même tirer de ces études comparées un corps complet de doctrines. Exagération évidente, illusion naturelle d'un auteur trop plein de son objet. La grammaire française a reçu trop de développements successifs dans les siècles suivants pour que les traités des grammairiens du seizième siècle suffisent à en déterminer les lois. Ce n'est qu'après les travaux de Lancelot, de Regnier-Desmarais, de Dangeau, de Buffier, de Dumarsais, de Girard, de Duclos, de Condillac, de Beauzée, de Tracy, pour ne pas parler d'écrivains plus modernes, que l'on peut tirer de la grammaire française un véritable corps de science.

Signalons dans le livre de M. Livet un curieux chapitre sur la prononciation, sujet délicat et difficile; car, comme le dit l'auteur, « c'est chose légère et insaisissable que la parole; l'orthographe en est rarement la notation exacte et précise, surtout à l'origine de la langue. Alors l'écrivain procède avec des tâtonnements tels qu'on a souvent peine à saisir la véritable forme des mots, sous les divers déguisements qu'ils empruntent de la mode du temps, des bizarreries du dialecte ou du caprice des scribes. » M. Livet traite la prononciation au seizième siècle, comme il a fait la grammaire, c'est-à-dire en simple éditeur. Il reproduit par voie d'analyse les deux principaux traités de l'époque sur ce sujet, celui de Claude de Saint-Lien (en *us :* Claudius a Sancto-Vinculo), et celui de Théodore de Bèze, le premier publié à Londres pour les Anglais, le second à Genève, à l'usage des Allemands. Du résumé de ces deux ouvrages, il ressort, à défaut de théorie, un certain nombre de faits dignes de figurer dans un recueil de curiosités philologiques.

On a remarqué que cette histoire analytique de la grammaire française, si considérable qu'elle soit déjà, n'est pas encore complète : on y regrette l'absence du traité de grammaire française publié en Angleterre par Palsgrave, et dont M. Francis Wey a donné l'analyse dans son *Histoire des révolutions du langage en France.* Un autre nom, recommandé, comme celui de Ramus, par le martyre, celui d'Estienne Dolet, brûlé pour athéisme sur la place Maubert en 1546, n'est mentionné qu'en passant. Cependant les trois traités qu'il a réunis sous le titre du *Parfait orateur*, eurent dans les matières grammaticales une importance qui marquait sa place dans cette revue de nos premiers grammairiens français.

M. Livet exprime dans sa préface le désir qu'il aurait eu d'abord de publier les textes complets des ouvrages qu'il analyse. Il n'a pas renoncé à l'espoir de réaliser ce projet.

Je ne sais jusqu'à quel point le besoin se fait sentir, comme on dit, d'une pareille réimpression. Nous croyons qu'en attendant, son livre de *la Grammaire française et les grammairiens au seizième siècle* suffit amplement à la curiosité du public éclairé.

VARIÉTÉS. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES.

1

Les publications encyclopédiques : M. Beleze.

La place que nous réservons ici, sous le titre de *Variétés*, à des ouvrages plus ou moins étrangers à la littérature, mais qui peuvent intéresser à divers égards la plupart de nos lecteurs, nous allons en consacrer une partie à une publication qui est, en un seul volume, toute une bibliothèque, à l'utile et excellent *Dictionnaire universel de la vie pratique* [1], de M. Beleze. C'est, dans l'ordre alphabétique, la réunion de mille et un petits traités, les plus spéciaux, les plus divers, rapprochés tous dans une pensée commune d'utilité; c'est, au point de vue purement pratique, une véritable encyclopédie.

Chose curieuse! ces sortes de publications universelles sont à la fois ce qu'il y a au monde de plus facile et de plus difficile à faire, et selon le degré de peine qu'elles ont donné à l'auteur, elles peuvent être utiles, précieuses, nécessaires, ou superflues, incommodes, dangereuses. Un dictionnaire universel, qu'il ait pour objet la géographie ou l'histoire, les hommes ou les choses, peut offrir certaines parties originales et neuves : il est forcément, dans son en-

1. Hachette et Cie, gr. in-8 à deux colonnes, 1872 pages.

semble, le résultat d'innombrables travaux antérieurs; il recueille, il réunit, il condense les fruits de toutes les recherches spéciales; c'est un résumé, un *compendium*, et, si l'on veut même, une compilation.

Car il y a bien des sortes de compilations, depuis le plagiat sans façon des pauvres non honteux de la littérature, jusqu'à la mise en œuvre harmonieuse, dans un cadre nouveau, des faits acquis à la science ou des idées tombées dans le domaine public. Mais c'est aux plagiaires seuls qu'on doit appliquer, dans son mauvais sens, la dénomination de compilateurs, à ceux qui se parent des dépouilles d'autrui, qui font étalage d'une science d'emprunt, et qui, comme feu l'abbé Trublet, immortalisé par Voltaire, prennent en bloc, partout où ils les trouvent, les faits, les idées, l'esprit et le style.

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait
> L'esprit d'autrui par supplément servait.
> . . . .
> Il compilait, compilait, compilait.
> On le voyait sans cesse écrire, écrire.

Malheureusement la race des Trublet n'est pas morte. Mourra-t-elle? Les lois tutélaires de la propriété intellectuelle parviendront-elles à l'extirper? Je n'ose l'espérer, en songeant combien le procédé si plaisamment décrit par Voltaire, est commode pour l'ignorance ou la paresse. Avec la méthode du bon abbé, perfectionnée encore par la substitution des ciseaux à la plume, c'est plaisir d'expédier tout un numéro de journal, de brocher un volume, de fournir *de la copie* « à l'avide imprimeur. » Et pour peu que le journal ait des allures littéraires, que le volume soit un roman, que la copie enfin ne soit pas destinée à un répertoire alphabétique, vous verrez quel dédain nos plagiaires auront pour les ouvrages de seconde main, pour les dictionnaires, alors même qu'ils les mettent le plus largement à contribution.

C'est qu'ils supposent que toute encyclopédie, tout dictionnaire, se compose ou s'improvise par leur propre méthode, qu'il suffit de ramasser trente ou quarante livres spéciaux, d'en découper les pages et d'en rattacher les chapitres, sous prétexte d'articles, à des noms propres ou aux mots de la langue. C'est à ce compte qu'un ouvrage encyclopédique serait le plus facile mais aussi le plus indigne des travaux de l'esprit. De l'esprit! Non, ce serait une pauvre opération de mécanique, substituée à une tâche utile et modeste, à un emploi de la science qui a ses difficultés et son prix.

Un dictionnaire qui ne serait qu'une compilation, se reconnaîtrait à plusieurs signes. Sans unité ni proportion, les articles n'auront pas seulement tous les tons et tous les styles; ils contiendront les renseignements et les doctrines les plus contradictoires. L'inégalité des développements ne répondra pas au degré d'importance, mais à l'abondance souvent stérile des sources où, d'aventure, on aura puisé. Les explications inutiles auront pour pendant d'énormes lacunes. Point de plan, de classification, de hiérarchie. Au lieu de chercher avec plus ou moins de peine les matériaux dont on a besoin, on se borne à mettre en œuvre ce que le hasard vous a mis sous la main; tout est fortuit, chez le compilateur, jusqu'au silence.

Ce n'est pas ainsi que conçoivent les travaux encyclopédiques les auteurs qui se respectent et qui respectent le public. Pour eux, un simple dictionnaire est encore une œuvre d'art et de composition. Dans le dédale de l'ordre, je dirais presque du désordre alphabétique, ils suivent un plan, ils marchent constamment vers un but, ils subordonnent les détails à l'ensemble. Ils ont devant les yeux une classification méthodique qui maintient entre toutes les parties la proportion et l'unité. Le dictionnaire d'une science n'est que la table alphabétique de cette science; il en dissimule l'ordre logique, il ne le détruit pas.

Le *Dictionnaire universel de la vie pratique*, par M. Beleze, confirme toutes ces réflexions. On y reconnaît une pensée générale d'après laquelle toutes les parties ont été coordonnées, et cette pensée est dans le titre même. Voici comment l'auteur la développe :

Le titre seul de cet ouvrage indique déjà suffisamment et la pensée qui l'a fait entreprendre et le but éminemment utile qu'on s'est proposé d'atteindre.

Réunir dans le plus commode des cadres, celui d'un dictionnaire, et sous la forme la plus favorable aux recherches, c'est-à-dire la forme alphabétique, la connaissance exacte de de tous les intérêts et de tous les devoirs de la vie; mettre à la portée des lecteurs toutes les notions usuelles, tous les renseignements utiles dont ils ont journellement besoin; indiquer ce qu'ils doivent faire dans toute espèce de circonstances; leur éviter les pertes de temps qu'entraînent les incertitudes, les démarches inutiles, les embarras de tout genre; répondre aux mille questions qu'on se pose tous les jours et qu'on adresse souvent à dix personnes sans pouvoir obtenir une solution satisfaisante; fournir enfin à chacun un guide sûr et fidèle qui le mette en état de faire ses affaires lui-même et de résoudre, sans autre peine que celle d'ouvrir un livre, toutes les difficultés qui se rencontrent dans le cours ordinaire de la vie, tels sont en peu de mots les avantages qui peuvent recommander cette nouvelle publication à l'attention des classes diverses de la société.

On voit l'étendue du programme et la variété de ses applications. Cet ouvrage traitera, au point de vue pratique, et au point de vue pratique seulement, de toutes les choses de la vie. Il abordera tour à tour la religion et l'éducation; le droit et l'administration; les finances, l'industrie et le commerce; l'économie et la médecine domestiques, l'économie rurale, les exercices du corps, les jeux, etc. Sur toutes ces matières, l'auteur s'abstiendra rigoureusement de toute exposition théorique ou purement instructive; il ne définit ni ne raconte, il n'explique pas la nature des choses, il enseigne seulement comment on s'en sert. Avec une no-

menclature souvent identique à celle du *Dictionnaire universel des sciences* de M. Bouillet, le *Dictionnaire universel de la vie pratique* n'a pas un seul article commun avec son devancier et ne fait jamais double emploi. Qu'il s'agisse d'une institution de l'État ou d'une recette domestique, d'une prescription religieuse ou d'un arrêté municipal, d'un contrat civil ou d'un jeu de société, M. Beleze, laissant de côté l'histoire et les origines, se renferme modestement dans les notions pratiques et dans les renseignements usuels. Cette modestie est une source d'intérêt, en même temps qu'un signe de force.

Telle est l'unité du livre. Sa variété est infinie. Sous chacun des groupes principaux que nous avons rappelés, se rangent les matières les plus diverses. L'éducation, par exemple, comprend l'instruction publique et privée, les conditions d'admission aux écoles du gouvernement et aux emplois publics, les éléments de l'enseignement des arts, les règles du savoir-vivre, les conseils sur le choix d'une profession, etc. La partie la plus étendue, la plus variée et aussi la plus pratique, est l'économie domestique : Elle comprend, outre une infinité de recettes de ménage, toute la médecine domestique et l'hygiène, les soins à donner aux enfants et aux blessés, la pharmacie usuelle, l'emploi des plantes médicinales, les renseignements sur les bains de mer, les eaux minérales, et une foule de détails utiles dont nous ne pouvons poursuivre ici l'énumération.

Dans ce vaste cadre, un *Dictionnaire universel de la vie pratique* pourra-t-il être jamais complet ? Voilà la question que se pose d'abord le lecteur avec une certaine inquiétude. M. Beleze s'étonnera moins que personne de voir la critique lui signaler des lacunes. L'examen de son livre en fait remarquer plusieurs, et de plusieurs sortes. Les unes, relatives aux matières que l'auteur a embrassées, sont involontaires sans doute, et facilement réparables. Ainsi, en matière de religion, il n'eût pas été sans intérêt de consa-

crer des articles aux mots *Excommunication* et *Index*. Pour le droit, le mot *Divorce*, malgré l'indissolubilité du mariage en France, pouvait avoir sa place, en vue de nos relations avec les pays où le divorce est en vigueur; le mot *Compétence* aurait dû donner lieu à une énumération complète des tribunaux et juridictions devant lesquelles les diverses affaires peuvent nous conduire; sans compter quelques lacunes de détail, qui ne prouvent de la part de celui qui les signale que la difficulté d'en trouver de sérieuses.

Les omissions volontaires me semblent plus importantes. M. Beleze a été fidèle, autant que cela était humainement possible, à son plan, mais peut-être aurait-il pu se tracer un plan encore un peu plus vaste. Il y a dans la vie pratique tout un côté qu'il a entièrement laissé dans l'ombre; il y a toute une suite de conseils et de règles utiles dont il me permettra de regretter la constante omission : je veux parler des choses pratiques de l'ordre moral. M. Beleze nous renseigne minutieusement sur toutes les conditions matérielles de l'éducation, sur les programmes de nos écoles, sur le tarif, les formalités et les avantages de tous les diplômes; mais il ne dit rien de l'éducation elle-même, rien des enseignements de la pédagogie. Ces deux mots manquent même à sa nomenclature, ainsi que les mots *Caractère*, *Discipline*, *Émulation*, etc. L'article *Habitudes*, qui pouvait être l'occasion de conseils sages et graves, ne traite que des petites manies particulières aux enfants du premier âge. L'absence du mot *Passions* marque encore cette exclusion systématique de toutes les règles qui ne se traduisent pas en renseignements pour ainsi dire matériels.

M. Beleze dira peut-être que toutes ces règles de conduite et d'action morale n'ont pas cette fixité, cette détermination qui caractérise la loi, la règle, la pratique. Je croirai toujours que sans rédiger un code inflexible de l'éducation morale, il y avait ici lieu à dissiper des incertitudes, à combattre des préjugés, à offrir aux gens du

monde, aux mères de familles surtout, les conseils de l'expérience. M. Beleze, qui a consacré toute sa vie à l'éducation comme à l'instruction de la jeunesse, était mieux en mesure que personne de donner ces conseils avec sagesse et autorité.

Il y a d'autres lacunes qui tiennent à la même réserve. M. Beleze, qui ne parle pas des passions et des vices, ne dit mot non plus des conséquences physiques qui en sont quelquefois le châtiment. Son hygiène et sa médecine s'arrêtent où le poëme de Jérôme Fracastor commence. Malgré son désir d'être utile, ou plutôt à cause de ce désir, il s'est tu sur un certain nombre de points délicats ou scabreux, où l'utilité d'un conseil pratique n'égalait pas, à ses yeux, le danger d'une indiscrète révélation.

Faut-il parler, en terminant, des inexactitudes, des erreurs même qui ont dû inévitablement se glisser dans cette immense encyclopédie de la vie pratique? A coup sûr, je n'ai pas parcouru ces quatre mille colonnes de petit texte, si pleines de faits et de renseignements, sans trouver, sur les points qui me sont le mieux connus, quelques détails plus ou moins contraires à la réalité : ici une règle vieillie, une prescription tombée en désuétude, une formalité superflue ; là un renseignement erroné, un chiffre de plus ou de moins, une formule vicieuse ou viciée par une faute d'impression. Mais que sont ces détails dans l'ensemble d'une pareille œuvre! C'est la dette de la faiblesse humaine, et, malgré ses soins attentifs, malgré le concours des hommes spéciaux, M. Belèze sait bien qu'il a dû la payer. Faire disparaître d'un tel livre les imperfections, est l'affaire du temps. Tel qu'il est, le *Dictionnaire de la vie pratique* est un livre utile et bien fait, un guide sûr, un conseiller commode et, chose rare par le temps qui court, un livre qui répond à son titre et en tient les promesses.

2

Les curiosités bibliographiques : M. Éd. Fournier.

C'est ici que nous aurions à parler des curiosités bibliographiques : les plus remarquables sont naturellement des réimpressions de pièces inédites ou devenues très-rares. Nous avons dit, l'année dernière, de quelle faveur jouissent aujourd'hui ces sortes d'exhumations. Les bibliophiles continuent de fouiller nos bibliothèques ; les paléographes, nos archives. L'École des Chartes envoie sur tous les points de la France une légion de chercheurs, curieux, actifs, intelligents, qui découvrent facilement, dans les collections jusque-là inexplorées de nos provinces, une foule de documents précieux, entre lesquels ils n'ont qu'à choisir les plus dignes de la publicité. De là ces cartulaires, ces chroniques, ces relations, ces histoires d'une commune, d'un bourg, d'un monument, d'un chapitre, d'une abbaye. Mais la seule énumération de tous ces travaux, si instructifs qu'ils puissent être, nous entraînerait trop loin et dans un ordre spécial de choses qui n'offre assez souvent qu'un médiocre intérêt littéraire.

Il n'en est pas de même des recueils de pièces choisies, se rapportant à des personnages et à des événements historiques ou tendant à mettre en relief l'état intellectuel et moral d'une époque. Tel est par exemple celui dont M. Édouard Fournier poursuit la continuation avec persévérance, sous le titre de *Variétés historiques ou littéraires*[1], dans la bibliothèque elzévirienne. Là se trouvent réunies, sans classification, une foule de « Pièces volantes, » comme dit le sous-titre, rares et curieuses, en prose ou en vers, toutes choisies avec goût, et ce qui n'est pas ordinaire,

1. Pagnerre, in-18, tome IX.

exemptes d'indécence. Nous remarquons dans le nouveau volume, pour la poésie : la grande satire en mille vers ou la *Miliade*, intitulée : *le Gouvernement présent ou Éloge de son Éminence;* la *Bravade d'amour*, de Claude Percheron, en forme de sonnets; la *Description du tableau de Lustucru*, la *Promenade du cours*, etc.; pour la prose : le *Vray discours sur la route et admirable desconfiture des reistres*, par Pierre Chevillot; les neuf dialogues du *Bourgeois poli*, « où se voit l'abrégé de divers compliments selon les diverses qualités des personnes, œuvre très-utile pour la conversation; » les *Nouveaux compliments de la place Maubert et autres places publiques;* le *Discours véritable de la vie, mort, et des os du géant Theutobocus*, par Jean Poyet, à l'occasion de la découverte d'ossements fossiles; les *Effroyables pactions faites entre le diable et les prétendus invisibles;* la *Journée des dupes*, relation attribuée à Saint-Simon et qui ne figure dans aucune édition de ses *Mémoires*.

M. Édouard Fournier ne se borne pas à reproduire ces pièces et tant d'autres si intéressantes pour l'histoire et pour l'étude de la langue; il les accompagne de notes, de dissertations, d'éclaircissements historiques ou philologiques; il discute les questions d'origine et d'authenticité; il signale des rapprochements piquants entre ces vieilleries littéraires et des œuvres plus modernes. En un mot, l'auteur de l'*Esprit des autres*, de l'*Esprit dans l'histoire*, du *Vieux-Neuf* et de tant de publications piquantes ne devait pas se résigner au rôle passif de compilateur, et ce qui pouvait être, pour un autre, un simple travail de réimpression, est devenu, pour lui, une occasion de plus de faire preuve de savoir et d'esprit ingénieux.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Mouvement de la presse périodique en 1859.

Nous n'avons rien à ajouter aux réflexions générales que nous avons faites l'année dernière sur la place réservée à la littérature dans la presse périodique. Le tableau systématique que nous avons donné des journaux et des recueils n'a pas subi d'importantes modifications, malgré le nombre des recueils périodiques nouveaux qui sont venus, comme à l'ordinaire, s'ajouter aux anciens ; on en trouvera l'énumération, avec toutes les indications bibliographiques désirables, dans l'*Appendice* qui termine ce volume. La plupart de ces dernières feuilles sont-elles viables? L'année 1860 le dira. Plusieurs, comme à l'ordinaire encore, sont mortes en naissant.

Parmi celles qui figuraient dans notre liste précédente et qui ont cessé de paraître depuis, quelques-unes mériteraient une mention nécrologique, bien peu des regrets. Peu nous importe la disparition de *la Lanterne magique*, du *Magasin de la jeunesse chrétienne*, du *Stéréoscope*, etc. Mais on a remarqué celle du *Courrier franco-italien*, qui servait en quelque sorte de trait d'union entre la presse française et la presse italienne ; il disparut au moment même où des relations plus intimes entre les deux pays semblaient lui donner une plus grande raison d'être. Nous rappellerons aussi, sans la regretter beaucoup, la prompte éclipse du *Réveil*, où MM. Granier de Cassagnac, Bar-

bey d'Aurevilly et les frères Escudier s'étaient donné la mission de créer parmi nous une littérature honnête et modérée.

Au nombre des recueils périodiques nouveaux, il en est un, le plus important, dont l'apparition a été une sorte de révolution de palais : c'est la *Revue européenne*, qui est venue se placer tout d'un coup à côté de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue contemporaine*, ouvrant du jour au lendemain la concurrence avec l'une et l'autre pour l'ampleur du format, la notoriété des rédacteurs, la puissance des relations. Née d'un dissentiment entre le directeur de la *Revue contemporaine* et ses protecteurs officiels, elle a hérité des bénéfices attachés à ce haut patronage. En moins de quinze jours, elle avait son administration et son organisation matérielle, celles du *Moniteur* même, sa rédaction première toute prête, et pour la suite, un bataillon important de collaborateurs, recrutés dans les rangs des fonctionnaires publics qui savent tenir une plume. Il lui reste à prouver qu'une force capable de créer, en se jouant, un tel organe à la littérature peut aussi lui donner l'inspiration qui la vivifie.

Nous en finirons avec les recueils périodiques, en réparant deux omissions qu'on a bien voulu nous signaler dans notre nomenclature de l'année dernière. Parmi les recueils de théologie et de philosophie religieuse, nous n'avons pas nommé la *Nouvelle Revue de théologie*, qui paraît à Strasbourg, une fois par mois (gr. in-8), et dont le rédacteur en chef est M. Timothée Colani ; c'était moins un organe nouveau qu'une transformation de la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, dirigée, de 1850 à 1858, par le même théologien protestant.

Dans un autre ordre, nous n'avons pas mentionné, parmi les revues littéraires, un organe considérable, la *Revue de Paris*, qui n'appartenait à l'histoire de l'année que par la date de sa mort ; supprimée avec l'*Assemblée*

nationale, à la suite de l'attentat du 14 janvier, la *Revue de Paris*, qui avait déjà subi tant d'alternatives de prospérité et de déclin, était alors remontée, sous la direction de MM. Maxime Du Camp et Laurent-Pichat, à un rang important; mais au moment où nous dressions notre tableau de la presse périodique en 1858, elle n'était plus qu'un souvenir.

CHRONIQUE.

1

Nécrologie littéraire de l'année 1859.

Nous allons simplement donner dans l'ordre alphabétique les noms et les notices sommaires des divers auteurs français morts dans l'année. Le nombre en est grand; mais quelque regrettables que soient plusieurs de nos pertes, aucun de ces noms ne nous paraît laisser, dans les diverses branches de la littérature, un vide assez grand pour être détaché du cadre général et devenir l'objet d'une monographie plus complète :

ADER (Jean-Joseph), né à Bayonne, le 16 octobre 1796, fut activement mêlé au mouvement littéraire de la Restauration. Il a signé, seul ou en collaboration, quelques drames et comédies, tels que *les Deux écoles* (1825), *l'Actrice et les Deux portraits* (1826), *les Suites d'un coup d'épée* (1828), *le Barbier du roi d'Aragon* (1832), *Deux Normands* (1840); il fut, en 1816, un des trois auteurs du *Traité du mélodrame, par MM. A! A! A!* — M. Ader est mort à Bassussarry le 12 avril.

ASSAS (comte Louis D'), descendant de l'illustre chevalier de ce nom, était auteur de la *Vénus de Milo*, pièce en trois actes, en vers, jouée à l'Odéon, en 1858[1], et qui n'obtint pas de la critique, en général, l'accueil qu'elle méritait. Ce fut son début en même temps que sa dernière œuvre. — M. d'Assas, atteint d'un profond découragement, est mort dans les derniers jours de janvier; il était âgé de 39 ans.

1. Voir l'*Année littéraire*, t. I, p. 149.

AYCARD (Marie), né à Marseille, le 6 novembre 1794, collaborateur du *Temps*, du *Courrier français* (1830-1845), est auteur de nombreux romans et nouvelles, dont les plus connus sont : *Flora* (1824), *le Sire de Moret* (1829), *Marie de Mancini* (1830), *le comte de Horn* (1834), *M. et Mme de Saintot* (1847), *Lantara* (1850), *Nouvelles d'hier* (1854). Il a signé, avec MM. Vanderburch et Emmanuel Arago, plusieurs comédies-vaudevilles. — M. Marie Aycard est mort le 6 juin.

BALLEYDIER (Alphonse), né à Lyon, en 1818, collaborateur de divers journaux de Paris et de Lyon, est auteur de : *Nouvelles* (1843), *Histoire politique et militaire du peuple de Lyon* (1846), *Turin et Charles-Albert* (1848), *Histoire de la révolution de Rome* (1851), *la Guerre de Hongrie* (1853), *Nicolas et la Russie* (1857). — M. A. Balleydier est mort à Lyon, au mois de novembre.

BEAUVOIR (Éléonore-Aimée-Léocadie DOZE, dame ROGER DE), née à Hennebon, le 29 octobre 1822, élève de Mlle Mars, débuta sous ses auspices et joua quelque temps à la Comédie-Française. Elle épousa M. Roger de Beauvoir. On cite d'elle : *l'Un et l'autre* (1850), *Au coin du feu* (1852), *l'Amour à la maréchale* (1855), *Drelin, Drelin* (1858), comédies; *Confidences de Mlle Mars* (1855, 3 vol.). — Mme Roger de Beauvoir est morte le 30 octobre.

BOITARD (Pierre), écrivain technologiste, né à Mâcon, le 27 avril 1789, officier supérieur aux corps francs dans les Cent-Jours, s'est fait connaître par de nombreux ouvrages sur les sciences naturelles. On a de lui : *Épîtres sur la botanique* (1808), *la Botanique des dames* (1821), *Herbier des demoiselles* (1832), *Galerie pittoresque d'histoire naturelle* (1837), *Traité de la culture des fleurs* (1855), divers *Manuels* pour la collection Roret, les *Vingt-six infortunes de Pierrot le socialiste* (1853). Il a collaboré à une foule de feuilles et *Encyclopédies* spéciales. — M. Boitard est mort en août.

BORDAS-DEMOULIN (Jean-Baptiste), né à Montagnac-la-Crempse (Dordogne), le 18 février 1798, est auteur des *Lettres sur l'Éclectisme et le Doctrinarisme* (1833), du *Cartésianisme* (1843, 2 vol.), des *Mélanges philosophiques et religieux* (1846), des *Pouvoirs constitutifs de l'Église* (1855); des *Essais de réforme catholique* (1856). — M. Bordas-Demoulin est mort en août.

BOREL (Pierre BOREL D'HAUTERIVE, dit *Petrus*), né à Lyon, le 28 juin 1809, fut un adepte fervent de la littérature romantique à ses débuts. Il avait quitté les lettres pour l'administration, et était devenu inspecteur de la colonisation à Mostaganem, en Algérie, où il est mort le 14 juillet. Il a publié : *Rapsodies* (1831), *Champavert*, *Contes immoraux* (1833), l'*Obélisque de Louqsor* (1836), *Madame Putiphar* (1839).

BRUNSWICK (Léon LÉVY, dit *Lhérie*, puis), dramaturge, né le 20 avril 1805, a signé, avec MM. de Leuven, Cogniard, de Beauplan, ses collaborateurs habituels, environ soixante-dix opéras-comiques, comédies et vaudevilles, et, de 1848 à 1850, la plupart des pièces politiques de cette époque. M. Brunswick passe pour un des collaborateurs anonymes du théâtre de M. Alexandre Dumas. — M. Brunswick est mort au Havre, le 29 juillet.

CARTIER (Étienne), numismate, né en 1779, a été plusieurs années caissier de la Monnaie de Paris. Membre de la Société des Antiquaires, il a fondé, en 1836, avec M. L. de la Saussaye, la *Revue de la numismatique française*. Il a publié un certain nombre de *Considérations*, *Lettres*, *Essais*, *Recherches*, sur les monnaies, l'histoire monétaire et différents points d'archéologie.— M. Cartier est mort à Amboise, le 22 juillet.

CERFBERR (Alphonse), auteur dramatique, né en 1797, a fait représenter plusieurs pièces sous son seul prénom d'*Alphonse*, pseudonyme commun à plusieurs auteurs. Il a été régisseur du Gymnase-Dramatique, sous la direction de M. Delestre-Poirson. — M. Alphonse Cerfberr est mort le 25 décembre 1859. Le nombre des homonymes a amené entre les écrivains de ce nom, dans tous les recueils bibliographiques, une confusion par suite de laquelle nous avons nous même annoncé, l'an passé, après tous les journaux, la mort du publiciste Cerfberr de Medelsheim, qui n'a pas encore droit à une notice nécrologique.

COLINS (N......), ancien chef d'escadron, s'était tourné, depuis de longues années, vers l'étude des questions philosophiques et sociales, et avait publié, dans ces derniers temps : *Socialisme rationel* (1849), *Qu'est-ce que la science sociale?* (1854), *De la Souveraineté*, *Société nouvelle* (1858), etc. — M. Colins est mort en octobre; il avait environ 65 ans.

COMTE (Louis-Christian-Emmanuel-Apollinaire), né à Genève, le 11 juin 1788, vint à Paris en 1809, et se fit connaître comme habile prestidigitateur. Il fonda, en 1820, un théâtre des Jeunes-Élèves, remplacé, en 1855, par les Bouffes-Parisiens. Il est auteur d'un *Manuel complet des sorciers* (1829), de *Jonas avalé par la baleine* (1843), de l'*Almanach de la France pittoresque pour* 1845, etc. — M. Comte est mort en octobre.

COSTE (Jacques), journaliste, né en 1798, fondateur, rédacteur et gérant du *Temps*, et l'un des principaux chefs du tiers parti, est auteur de quelques écrits et brochures financières : *Considérations sur la commandite* (1841), *Comptoir commercial* (1842), *Mode d'organisation du travail* (1845). — M. J. Coste est mort en septembre.

DELESTRE-POIRSON (Charles-Gaspard POIRSON, dit), né à Paris, le 22 août 1790, a été directeur du Gymnase dramatique, de 1820 à 1844 ; ses résistances aux décisions prises par la Société des auteurs dramatiques provoquèrent, de la part de celle-ci contre son théâtre, une sorte de mise en interdit qui dura deux ans, et qui eut pour résultat définitif sa retraite. A part quelques documents sur des questions d'administration théâtrale, il n'a écrit qu'un roman publié peu avant sa mort : *Un ladre, récit d'un vieux professeur émérite* (Lenormant, in-12), livre touchant et moral, dont les excellentes intentions font pardonner l'invraisemblance. — M. Delestre-Poirson est mort le 19 novembre.

DESBORDES-VALMORE (Marceline DESBORDES, dame), femme poëte, née à Douai, en 1787, fut d'abord cantatrice (1806 à 1817) en province et à l'Opéra-Comique. Devenue auteur, elle a écrit : *Élégies et romances* (1818), *Poésies* (1829, 3 vol.), *les Pleurs* (1833), *Pauvres fleurs !* (1839), *Contes en vers* (1840), *Bouquets et prières* (1843). Elle a en outre publié quelques romans et volumes de prose. — Mme Desbordes-Valmore est morte le 23 juillet.

FULCHIRON (Jean-Claude), ancien pair de France, né à Lyon, le 21 juillet 1774, élève de l'École polytechnique, de 1795 à 1797, soldat sous la première République, entra ensuite dans la banque, fut député du Rhône, de 1831 à 1845, et créé pair le 14 août 1845. Il est auteur de plusieurs tragédies, *Saül*, *le Siége de Paris*, *Argillon*, *Pizarre*, *Juvénal des Ursins*, etc.,

non représentées, et d'un *Voyage dans l'Italie méridionale*, complété par un *Voyage dans l'Italie septentrionale* (1844-1858, 6 vol.). — M. Fulchiron est mort en mars.

Furne (Charles), éditeur français, né à Paris, le 14 décembre 1794, fit ses études au lycée Charlemagne, où il eut pour professeur M. Villemain, puis entra dans l'administration des douanes, où il resta douze ans (1812-1826). En 1828, il prit la librairie de Desor et, dès l'année suivante, il commença avec M. Gosselin la publication des *OEuvres* de Walter Scott, qui fut un des premiers succès populaires de la librairie française. M. Furne a fait paraître un certain nombre de beaux livres ornés de gravures : *la Bible*, *Walter Scott*, *les Villes de France*, *les Vierges de Raphaël*, etc. Il a été l'éditeur de l'*Histoire de France*, de M. H. Martin, de l'*Histoire d'Espagne*, de M. Romey, de la *Révolution française*, de M. Thiers, des *OEuvres* d'Aug. Thierry, etc. En 1858, il a publié, d'abord sous le voile de l'anonyme, une traduction nouvelle de *Don Quichotte* (2 vol. in-8), qui était le fruit de longues années de travail, et qui fut accueillie avec une faveur méritée. — M. Ch. Furne est mort le 14 juillet.

Goubaux (Prosper-Parfait), né à Paris, le 10 juin 1795, fonda, en 1820, avec Delanneau, un établissement qu'il vendit, en 1846, à la ville de Paris, et qu'il continua à diriger sous le nom de collége François Ier, puis de collége Chaptal. Il est auteur d'*Esquisses de mœurs françaises* (1822), d'une traduction d'*Horace* (1827), et de plusieurs pièces de théâtre, telles que *Trente ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), *Richard d'Arlington*, *Clarisse Harlowe* (1832), *l'Abbaye de Castro* (1840), *les Mystères de Paris* (1844), qu'il signa du pseudonyme de *Dinaux*, formé, comme nous l'avons vu[1], des dernières syllabes de son nom et du nom de son collaborateur M. Beudin. — M. Goubaux est mort en août.

Kératry (Auguste-Hilarion de), homme politique et littérateur, né à Rennes, le 28 octobre 1769, emprisonné à Nantes, en 1793, fut député du Finistère de 1818 à 1822 et de 1827 à 1830, conseiller d'État après la révolution de Juillet, créé pair de France le 3 octobre 1837, représentant du peuple à la Législative. Il est auteur d'ouvrages dont la plupart

1. Voy. ci-dessus, p. 234.

eurent dans leur temps de la vogue : *Contes et Idylles* (1791), *le Voyage de vingt-quatre heures* (1800), *Lusus et Cydippe* (1801), *Mon habit doré* (1802), *Ruth et Noëmi* (1811), *De l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme* (1815), *Inductions morales et philosophiques* (1817), *Du beau dans les arts d'imitation* (1822), *Guide de l'artiste* (1823), *Examen philosophique de Kant* (1823), *les derniers des Beaumanoir* (1824), *Saphira* (1836), etc. — M. Kératry est mort en novembre.

LABOURT (L....-A....), né à Montmorillon (Vienne), en 1793, fut, sous la Restauration, procureur du roi à Doullens. Il avait publié, outre quelques travaux d'histoire archéologique, des *Considérations sur l'intempérance des classes laborieuses* (1838), et des *Recherches historiques sur les enfants trouvés* (1845), réunis, en 1848, en un seul volume. — M. Labourt est mort en juillet.

LA MADELEINE (Charles DE), auteur de quelques poésies qui avaient été très-remarquées, venait de publier, dans *la Revue des Deux Mondes*, *le Marquis des Saffras*, qui a paru ensuite en volume. — Il est mort à Carpentras, au mois de novembre ; il avait environ trente-quatre ans.

LENORMANT (Charles), archéologue, né à Paris, le 1er juin 1802, sous-inspecteur des beaux-arts en 1825, inspecteur en 1827, fut chargé d'une mission en Égypte à la fin de 1828. Nommé bibliothécaire à l'Arsenal en 1831, à la Bibliothèque royale en 1835, suppléant à la Faculté des lettres de Paris de 1834 à 1848, et depuis chargé du cours d'archéologie au Collège de France, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1839. Après avoir fait différents voyages en Grèce et en Orient, il accompagnait en dernier lieu son fils à Athènes, où il est mort le 24 novembre. — M. Lenormant est auteur de nombreux ouvrages archéologiques, entre autres : *Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale* (1837), *Élite des monuments céramographiques* (1844), *Questions historiques* (1845). Il a été collaborateur de divers recueils importants.

LE PRÉVOST (Auguste), antiquaire, né à Bernay, le 4 juin 1787, fut sous-préfet sous l'Empire, et député de l'Eure de 1834 à 1848 ; puis il se consacra exclusivement à des études sur la géographie, l'histoire et les antiquités. Il fut élu, en 1838,

membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Le Prévost est mort dans les derniers jours de juillet.

LUBIS (E....-P....), né en 1806, rédacteur de *la Quotidienne* et de *la Gazette de France* avant la révolution de Juillet, fut depuis rédacteur en chef de *la France*, dans laquelle il publia les fameuses lettres attribuées à Louis-Philippe, et enfin de *l'Union*. Il est auteur d'une *Histoire de la Restauration* (1836, 6 vol.), qui en est plutôt l'apologie. — M. Lubis est mort en novembre.

OZERAY (Michel-Jean-François), né à Chartres, le 24 décembre 1864, est auteur de différents travaux relatifs à l'histoire et à l'archéologie : *Recherches sur Buddou ou Bouddou (Foë), instituteur religieux de l'Asie orientale* (1817), *Histoire de l'ancien duché de Bouillon* (1827), *Histoire générale, civile et religieuse de la cité des Carnutes et du pays chartrain* (1834), *Histoire des doctrines religieuses* (1843). — M. Ozeray est mort en août.

PAGANEL (Camille-Pierre-Alexis), homme politique et littérateur, né à Paris, en 1797, volontaire patriote en 1814 et 1815, fut reçu avocat en 1816. Nommé, en 1830, juge suppléant au tribunal civil de la Seine, puis maître des requêtes, il fut élu six fois député de Lot-et-Garonne, et rentra, en 1848, dans la vie privée. C'est par erreur que, d'après *la France littéraire* (1834, tome VI), la première édition du *Dictionnaire des contemporains* lui donne pour frère l'abbé PAGANEL, auteur d'une *Réfutation* des doctrines de Lamennais (1827), et de *Mémoires secrets sur l'archevêque de Paris* (1831, in-8).

On a de lui, outre plusieurs brochures politiques : une traduction de l'*Histoire romaine* de Florus (1823), *Théodora ou la famille chrétienne* (1824, in-12), *le Tombeau de Marcos Botzaris* (1826, in-8), *Histoire de Frédéric le Grand* (1830, 2 vol. in-8, 2e édit., 1847), *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon* (1836, in-8), *Histoire de Joseph II, empereur d'Allemagne* (1843, in-8, 2e édition, 1852), *Histoire de Scanderbey* (1855, in-8), etc. — M. Paganel est mort le 18 décembre.

PAULIN (J.-B.-Alexandre), éditeur, né en 1793, s'était lié, sous la Restauration, avec plusieurs des chefs de l'opposition libérale, notamment avec Armand Carrel, et il concourut à

la fondation du *National* (1829), auquel il fournit de nombreux articles, et dont il devint gérant après la révolution de 1830. Il a fondé, en 1843, *l'Illustration.* Il avait édité, avec M. Littré, les *Œuvres d'Armand Carrel* (1837, in-8). — M. Paulin est mort le 2 novembre. Depuis plusieurs années, son fils, M. Victor Paulin, l'avait remplacé dans la direction de *l'Illustration* et en rédigeait déjà le bulletin politique hebdomadaire.

RAVERGIE (Auguste-Léonce), né à Paris, le 15 janvier 1817, fut successivement rédacteur de plusieurs feuilles de province et de Paris. Il a publié : *la Vie du duc d'Orléans* (1842), *Histoire de Russie* (1853), et travaillé à différentes publications historiques. — M. Ravergie est mort en septembre.

RENÉE (Lambert-Amédée), né à Caen, le 8 mai 1808, avait été rédacteur de plusieurs feuilles politiques, avant de prendre, en 1857, la rédaction en chef du *Constitutionnel.* Il est auteur de travaux et de traductions historiques, dont les derniers surtout ont eu un certain retentissement : *les Nièces de Mazarin* (1856), *Mme de Montmorency* (1858), la *Grande Italienne* (1859[1]). — M. Renée est mort à Marseille, le 9 novembre.

TOCQUEVILLE (Alexis-Charles-Henri CLÉREL DE), homme d'État et publiciste, né le 29 juillet 1805, fut d'abord avocat à Paris. Chargé, sous la Restauration, d'une mission relative à l'examen du système pénitentiaire aux États-Unis, député de 1839 à 1848, représentant aux Assemblées constituante et législative; il fut ministre des affaires étrangères, du 3 juin au 30 octobre 1849. Il a été incarcéré au 2 décembre. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, depuis 1838, il entra à l'Académie française en 1841. Il est auteur du *Système pénitentiaire aux États-Unis* (1831), de *la Démocratie française en Amérique* (1832, 4 vol., 2e édit., 1850), qui lui fit une si juste réputation comme philosophe, comme politique et comme écrivain; de *la Question d'Orient* (1839), etc. — M. de Tocqueville est mort à Cannes, le 16 mai.

VAULABELLE (Éléonore TENAILLE, dit *Éléonore de*), né dans l'Yonne, en octobre 1802, s'est tour à tour occupé de jour-

1. Voy. ci-dessus, p. 294.

nalisme, de littérature et de théâtre; il a pris, outre son pseudonyme habituel, ceux de *Jules Cordier*, *Saint-Estève*, *Ernest Desprez*. — M. de Vaulabelle est mort en octobre.

VAUZELLES (Jean-Baptiste DE), né à Brioude, le 26 novembre 1792, a consacré à la littérature et surtout à la philosophie les loisirs que lui fit une disgrâce sous la Restauration. Il a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Francois Bacon*, suivie de la traduction de quelques-uns de ses écrits (1833, 2 vol.). — M. de Vauzelles est mort premier président de chambre à la Cour d'Orléans en septembre.

Parmi les pertes que les lettres ont faites, à l'étranger pendant l'année 1859, plusieurs ont eu un retentissement européen. Nous croyons devoir donner ici un souvenir à quelques illustres écrivains, cosmopolites par la gloire ou naturalisés chez nous par les suffrages de l'Institut, et dont les œuvres traduites, sinon écrites en français, ont pris une place souvent considérable dans notre propre littérature.

HALLAM (Henry), historien anglais, né en 1777, d'abord connu par son amitié avec Walter Scott et sa collaboration à la *Revue d'Édimbourg*, et auteur de travaux historiques rapidement devenus célèbres, fut élu associé étranger de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques), en 1838. On cite son *Tableau de l'Europe au moyen âge*, particulièrement son *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, et l'*Introduction à l'histoire littéraire de l'Europe du quinzième au dix-septième siècle*. — M. Hallam est mort le 21 janvier.

HUMBOLDT (baron Frédéric-Henri-Alexandre DE), voyageur et naturaliste allemand, né à Berlin, le 14 septembre 1769, est célèbre par les travaux et les voyages qu'il entreprit avec Léopold de Buch et Aimé Bonpland. Il avait successivement exploré les bords du Rhin (1790), l'Italie et l'Espagne (1796-1799), l'Amérique (1800-1804), et vécu alternativement, surtout de 1830 à 1848, à Berlin et à Paris, où il surveilla la publication de plusieurs de ses ouvrages. Il fut chargé de diverses missions par son gouvernement. Membre de presque toutes les sociétés savantes du monde, il a été élu, dès 1810, asso-

cié étranger de l'Institut de France (Académie des sciences). Il était grand officier de la Légion d'honneur. — Parmi les nombreuses publications de M. de Humboldt, écrites la plupart en français, imprimés à Paris, et relatives aux sciences naturelles, nous ne rappellerons que la dernière, la principale de toutes : le *Cosmos*, *Essai d'une description physique du monde*, « l'une des plus grandes œuvres du siècle, avons-nous dit ailleurs [1], véritable panorama du monde, tableau grandiose de la nature entière, avec son double reflet dans l'organisation physique et morale de l'homme. » Écrit en allemand, le *Cosmos* a été traduit en français avec les conseils et sous la direction de l'auteur. — M. de Humboldt est mort à Berlin, le 6 mai. Quelques jours après, un décrêt impérial ordonnait de placer au Musée de Versailles le buste de cet homme de génie qui appartient au monde et particulièrement à la France.

IRVING (Washington), écrivain américain, né le 3 avril 1783, volontaire pendant la guerre de l'Indépendance, se livra au commerce jusqu'en 1828, puis se tourna vers la littérature. Il a entrepris des voyages dans presque tous les pays européens, et rempli plusieurs missions diplomatiques. Il est auteur d'ouvrages qui eurent une grande vogue en Amérique et en Angleterre, et qui ne sont pas inconnus en France; nous rappellerons : *Salmagundi* (1807), *Livre d'esquisses* (1820), *Contes d'un voyageur* (1824), *Vie et voyages de Colomb* (1828), *Conquête de Grenade* (1829), *Vie de Mahomet et de ses successeurs* (1849), etc. — M. W. Irving est mort en novembre.

MACAULAY (Thomas BABINGTON, baron), historien anglais, né en 1800, fut successivement avocat à Londres, en 1826, membre de la Chambre des communes en 1830, président de la Commission législative à Calcutta, en 1834, secrétaire de la guerre en 1839, quartier-maître général de l'armée et membre du Conseil de 1846 à 1848, et de nouveau député en 1852. Il a été créé baron et pair en 1857, et élu, la même année, associé étranger de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques). Lord Macaulay est auteur d'*Essais de critique et d'histoire*, des *Légendes fabuleuses de Rome*, de *Discours politiques*, et surtout d'une *Histoire*

1. *Dictionnaire universel des Contemporains.*

d'Angleterre, depuis l'avénement de Jacques II (4 vol.), ouvrage capital, pour la science historique et le talent d'écrivain, et malheureusement inachevé. — Lord Macaulay est mort le 28 décembre.

POTTER (Louis-Joseph-Antoine DE), publiciste belge, né à Bruges, le 26 avril 1786, vécut, de 1809 à 1824, en France et en Italie. Incarcéré en Belgique, puis condamné au bannissement, en avril 1830, il fut membre du gouvernement provisoire au mois de septembre de la même année. Il a publié, entre autres écrits, dont plusieurs eurent un grand retentissement : *Lettres à mes concitoyens*, *De la révolution à faire* (1830), *Lettres à Léopold* (1839), *Histoire philosophique et critique du christianisme* (1837, 8 vol.), *Études sociales* (1845). — M. de Potter est mort en août.

PRESCOTT (William-Hickling), historien américain, né le 4 mai 1796, s'était d'abord destiné au barreau, dont il fut écarté par un accident qui lui fit perdre un œil. Il se livra avec ardeur, depuis 1824, à des recherches et à des travaux, au milieu desquels il devint aveugle. On l'a appelé, comme notre Augustin Thierry, « l'Homère de l'histoire. » Il était correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Prescott a publié, de 1838 à 1856 : *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, *Histoire de la conquête du Mexique*, *Histoire de Philippe II*, *Mélanges historiques*, etc. — M. Prescott est mort le 28 janvier.

SOLTYKOFF (prince Alexis), voyageur russe, après avoir visité la Perse en 1838, les Indes en 1841, publia deux relations estimées, sous le titre de : *Voyages dans l'Inde* (1849), *Voyage en Perse* (1851). — Le prince Soltykoff est mort le 23 mars.

2

L'Institut. — Changements survenus parmi les membres des différentes classes.

Le tableau nécrologique qui précède suffit à marquer les vides qui se sont produits, pendant l'année 1859, dans les diverses classes de l'Institut. Nous n'avons plus qu'à

grouper ici les noms qui appartiennent à chacune d'elles. Mentionnons, pour mémoire, les membres qui ont disparu de l'Académie des sciences, la plus étrangère au cadre de cet ouvrage : ce sont, avec MM. *Cagniard de la Tour* et *L. Poinsot*, membres regnicoles, *Al. de Humboldt* et *Dirichlet*, associés étrangers. — L'Académie des beaux-arts, qui touche indirectement à nos études, a perdu deux membres libres : les comtes *d'Houdetot* et *Turpin de Crissé*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a vu mourir M. *Lenormant*, M. *Le Prévost*, membre libre, et le géographe allemand *K. Ritter*, associé étranger. — A l'Académie des sciences morales et politiques, appartenaient M. *de Tocqueville* et, comme associés étrangers, *Hallam* et *Macaulay*. — M. de Tocqueville laisse aussi un fauteuil vacant à l'Académie française.

De nouvelles élections ont fait entrer : à l'Académie des beaux-arts, M. *Fr. de Mercey* ; — à l'Académie des sciences morales, MM. *Delangle* et *Dumas*; — à l'Académie française, M. *de Laprade*, reçu en séance solennelle le 17 mars, et M. *J. Sandeau*, reçu le 26 mai.

3

Théâtre-Français : Nouvelle réglementation des droits d'auteurs.

Voici le texte du décret impérial du 19 novembre dernier, modifiant le décret du 15 octobre 1812 (décret de Moscou), relatif aux droits des auteurs sur les représentations dramatiques :

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et avenir, salut :

Sur le rapport de notre ministre d'État ;

Vu les articles 12, 13 et 72 du décret du 15 octobre 1812;

Vu les articles 12 et 13 du décret du 27 avril 1850;

Vu le rapport de la Commission chargée d'examiner l'organisation actuelle du Théâtre-Français, et de rechercher si des modifications utiles pourraient y être apportées;

Notre conseil d'État entendu;

Avons décrété et décrétons ce qui suit:

Art. 1er. L'art. 72 du décret du 15 octobre 1812 est modifié ainsi qu'il suit:

Art. 72. La part d'auteur dans le produit brut des recettes est de 15 pour 100 par soirée, à répartir entre les ouvrages, tant anciens que modernes, faisant partie de la composition du spectacle, conformément au tableau suivant:

Une pièce seule		15 0/0
2 pièces égales	7 1/2 chacune.	15
4 ou 5 actes	11	15
1 ou 2 actes	4	
4 ou 5 actes	9	15
3 actes	6	
3 actes	10	15
1 ou 2 actes	5	
3 pièces égales	5 chacune	15
4 ou 5 actes	8	15
1 ou 2 actes	3 1/2	
1 ou 2 actes	3 1/2	
4 ou 5 actes	7	15
3 actes	5	
1 ou 2 actes	3	
3 actes	7	15
1 ou 2 actes	4	
1 ou 2 actes	4	
3 actes	5 1/2	15
3 actes	5 1/2	
1 ou 2 actes	4	

Cependant les auteurs et les comédiens pourront faire toute autre convention de gré à gré, à la condition de ne pas réduire les droits d'auteur fixés dans le tableau précédent.

Art. 2. A l'avenir la pension de retraite sera acquise, fixée et liquidée conformément au décret du 15 octobre 1812. Elle ne peut, dans aucun cas, sauf les droits acquis, dépasser la quotité déterminée par l'art. 13 dudit décret.

Art. 3. Après une période de dix années de services, à partir du jour des débuts, lorsqu'ils auront été immédiatement suivis de l'admission comme artiste aux appointements, et ensuite comme sociétaire, il sera statué de nouveau sur la position de chaque sociétaire reçu postérieurement à la promulgation du présent décret. Le ministre, après avoir pris l'avis de l'administrateur et du conseil d'administration, pourra prononcer la mise à la retraite, conformément à l'art. 16 du décret du 15 octobre 1812.

Dans ce cas, le sociétaire aura droit au tiers de la pension qui lui aurait été due après vingt ans de services, et sera libre d'exercer son art soit à Paris, soit dans les départements.

Art. 4. Les avantages résultant de l'article précédent pourront être appliqués à ceux des sociétaires actuels qui ont été nommés postérieurement au décret du 27 avril 1850, et qui demanderont, après dix années de services, comme pensionnaires et comme sociétaires, que leur position soit revisée conformément à l'article précédent.

Ceux des sociétaires qui, n'étant pas maintenus dans leur position, se trouveraient alors avoir, à l'aide de leurs services antérieurs, plus de dix années d'exercice, pourront recevoir, pour chacune des années qui en formeront l'excédant, deux cents francs de pension imputables, moitié sur le fonds de cent mille francs (réduit aujourd'hui à quatre-vingt-dix mille francs), moitié sur celui de la société.

Art. 5. Les dispositions du décret du 27 avril 1850 qui sont contraires au présent décret sont abrogées.

Art. 6. Notre ministre d'État est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au palais de Compiègne, le 19 novembre 1859.

Par l'Empereur : NAPOLÉON.
Le ministre d'État,
ACHILLE FOULD.

4

Faits judiciaires.

Plusieurs écrits ont été, en 1859, l'objet de saisies et de poursuites judiciaires. A part le *Dictionnaire universel* de

M. Maurice Lachâtre (2 vol. in-4), qui, bien que terminé depuis longtemps, a valu, en avril dernier, à l'auteur, à l'imprimeur et au libraire une condamnation à l'amende et à la prison, pour délit d'outrage à la morale publique et religieuse, les livres, brochures et journaux poursuivis ou condamnés, ne l'ont été en général que pour délits ou causes politiques.

Au commencement de mai, *la Question romaine*, de M. About, a été saisie sans donner lieu, ainsi que nous l'avons déjà remarqué [1], à des poursuites ultérieures.

En novembre, nous voyons saisir successivement :

1° *Pie IX et la France en* 1849 *et en* 1859, de M. de Montalembert (extrait du *Correspondant*);

2° *Napoléon III et l'Europe*, de M. Ém. de Girardin;

3° *La Démocratie*, de M. É. Vacherot [2];

4° Le numéro de *l'Ami de la Religion* contenant une lettre apocryphe du roi de Piémont.

Les saisies des deux premières brochures ont été suivies d'ordonnances de non-lieu.

Des poursuites ont été intentées contre l'ouvrage de M. Vacherot, et ont eu, après divers incidents judiciaires devant le tribunal correctionnel de la Seine, un premier dénoûment que la *Chronique* du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie* résume ainsi :

L'affaire de M. Vacherot, poursuivi pour la publication de l'ouvrage intitulé *la Démocratie*, avait été remise au 6 janvier, par suite d'une interdiction prononcée, le 30 décembre, contre Me Olivier, avocat de M. Vacherot. Le 6 janvier, l'affaire a été appelée de nouveau devant le tribunal de police correctionnelle. M. Vacherot a fait défaut. Le tribunal a rendu un jugement par lequel M. Vacherot a été condamné à un an de prison et mille francs d'amende ; l'éditeur à un an de

1. Voy. ci-dessus, p. 328 et suivantes.
2. Voy. ci-dessus, page 362.

prison et mille francs d'amende, et l'imprimeur à mille francs d'amende.

On annonce que M. Vacherot a interjeté appel de ce jugement.

Les poursuites contre *l'Ami de la Religion* ont eu pour résultat la condamnation du gérant, M. l'abbé Sisson, à trois mois de prison et mille francs d'amende.

Mentionnons, dans le cours de novembre, la note suivante *communiquée* aux journaux :

A l'occasion des poursuites judiciaires dirigées contre une brochure récemment publiée, le *Journal des Débats*, *la Presse*, et *l'Opinion nationale* se demandent s'il est vrai que le gouvernement songe à s'arroger le droit de saisie définitive sans jugement.

La saisie préalable d'un livre ou d'une brochure incriminée est une mesure dont la raison se comprend facilement et qu'autorisent formellement nos lois criminelles.

Provisoire durant l'instruction, elle ne peut devenir définitive que par une condamnation judiciaire, et doit être levée s'il y a acquittement ou abandon de la poursuite. Telle est la loi; ces dispositions sont et continueront d'être fidèlement exécutées.

En décembre, enfin, une double saisie a eu lieu, celle de deux ouvrages d'un même auteur, M. P. Larroque, ancien recteur : *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne* (Bruxelles, 2 volumes), et *Rénovation religieuse* (Bruxelles, 1 vol.). Elle a abouti à une ordonnance de non-lieu.

5

Correspondance de Béranger.

M. Perrotin, l'éditeur, l'ami et l'exécuteur testamentaire de notre grand poëte national, a entrepris, avec le

concours de M. Paul Boiteau, qui a déjà donné tant de preuves de son zèle pour la mémoire de Béranger, une publication du plus grand intérêt politique et littéraire, celle de sa *Correspondance*. Ils ont fait appel à toutes les personnes qui peuvent avoir entre les mains des lettres de l'illustre chansonnier. Nous reproduisons ici la lettre qu'ils ont adressée à cet effet à tous les journaux.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-nous de recourir à la publicité de votre journal pour demander au public son concours dans une entreprise que nous sommes à la veille d'achever. C'est de la *Correspondance de Béranger* qu'il s'agit. Ne sommes-nous pas tous intéressés en France à ce que le recueil des lettres du poëte de la patrie soit aussi complet que possible? Cette publication achèvera de le faire bien connaître : elle montrera quelle fut, à toutes les heures de sa vie généreuse, l'activité de sa raison; elle dira au prix de quelles vertus, comme par quel courage, Béranger a conquis la glorieuse et indestructible popularité qui s'attache à son nom. Ce n'est pas non plus la seule histoire du poëte que ces lettres contiennent. L'histoire même de la France et de ses meilleurs citoyens y trouvera plus d'une belle page à recueillir. Littérature, philosophie, politique, cette correspondance précieuse embrasse tout ce qui a été, pendant près d'un demi-siècle, la force et l'orgueil de la France; et c'est un honneur pour le plus élevé entre nous, comme pour le plus humble, d'avoir été l'ami ou le correspondant d'un tel homme.

Après nous être assuré de l'assentiment et de l'appui de ses plus intimes et de ses plus anciens amis, nous venons aujourd'hui faire un appel général à tous ceux qui possèdent des lettres ou des écrits de Béranger. Quand Beaumarchais voulut recueillir la correspondance de Voltaire, il rappela au monde entier son génie et ses services. Nous pouvons, avec la même assurance, affirmer que le recueil des lettres de Béranger est l'un de ces monuments dont tous les hommes, sans distinction d'origine, de parti ou d'opinion, peuvent être fiers, et à la perfection desquels ils doivent travailler tous. C'est préparer partout le triomphe des grandes idées de modération, de tolérance, de paix, de concorde et d'espoir,

que de réunir pieusement et de publier fidèlement toutes les lettres du chantre de *la Sainte Alliance des peuples* et *du Dieu des bonnes gens*.

Recevez, etc.,

Deux volumes déjà ont paru de la *Correspondance* du chansonnier national.

FIN.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Après avoir cherché à faire connaître, par l'examen d'un nombre nécessairement restreint de livres très-divers, l'état actuel de chaque branche de la littérature, nous croyons utile, pour remédier en partie à d'inévitables lacunes, de présenter ici, dans le même ordre, le tableau général et à peu de chose près complet des productions littéraires de l'année.

POÉSIE.

POÉSIES FRANÇAISES ET TRADUCTIONS EN VERS.

Ampère (J. J.). César. Scènes historiques. Michel Lévy frères. In-8, 420 p.

Autran. Poëmes de la mer (4e édit.) Voy. p. 59.

Baldit (abbé). Glanes gévaudanaises. Poésies patoises et françaises. Masseguin. In-8, VIII-340 p.

Barillot. Les vierges du foyer, légendes poétiques et morales. Larousse et Boyer. In-8, VII-311 p.

Bataille (Ch.). Les nouveaux mondes, poëmes périodiques. — Le Monde interlope. P. Masgana. In-18, 88 p.

Belmontet (L.). Odes nationales sur la campagne d'Italie. Amyot. In-8, 32 p.

Bignan (A.). Les beautés de la Pharsale, traduites en vers français. Dentu. In-18 jésus, 396 p.

Blaze de Bury (Henri). Intermèdes et poëmes. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 375 p.

Boucher de Perthes (A.). Le péristyle. Poésie, études morales, contes, fantaisies, études artistiques, etc. Boulogne. In-8, 64 p.

Bouchez (Gust.). Ciel et terre, poésies. Garousse. In-8, VIII-331 p.

Bouilhet (L.). Poésies. Voy. p. 37.

De Chaumont (Marquis Gaston). Mélodies alpestres, poésies. Dentu; Vanier. In-32, VIII-156 p.

C.... D.... Fleurs de poésie anglaise. Voy. p. 79.

Daillière (S.). Drames et poëmes. Voy. p. 30.

Depret (Louis). Les étapes du cœur. Voy. p. 80.

Drouet (Ernestine). La sœur de charité au dix-neuvième siècle, pièce qui a remporté le prix de poésie décerné par l'Académie française, le 25 août 1859. Didot frères, fils et Cie. Grand in-8, 12 p.

Dubellay (Henry). Rimes buissonnières. Poulet-Malassis. In-18, 88 p.

Dufau (A.). Fables et allégories. Ve J. Renouard. In-18 jésus, XII-200 p.

Dupont (P.). Muse juvénile. Études littéraires, vers et prose. Garnier frères. In-18 jésus, 352 p.

Du Pontavice de Heussey (H.). Études et aspirations. 2e série, Castel. In-18 jésus, 247 p.

Fallex (E.). Scènes d'Aristophane. Voy. p. 74.

Faucompré. Rimes franches, poésies. Ledoyen. Petit in-8, 178 p.

Gères (Jules de). Le roitelet, verselets et dédicaces. Dentu. In-18 jésus. 288 p.

Gestat (Th.). Mes bluettes, ou poésies diverses. Lib. nouvelle. In-18, 120 p.

Giraud (Octave). Rêves d'avenir, poésies. Dentu. In-18 jésus, 283 p. 39.
Grenier (E.). Petits poëmes. Voy. p.
Halévy(L.). Voy. La Grèce tragique, p.70.
Hugo (V.). La légende des siècles.V.p. 1.
Julia (Æmilia). Nouveaux chants d'une étrangère. In-8, VIII-109 p.
Kuntz de Rouvaire. Les aspirations (poésies). In-18, 336 p.
Lapointe (Savinien). Mes chansons. G. Havard. In-32, 128 p.
Lefeuve. Poésies de Lefeuve. 2 vol. in-16, 516 p.
Lemoyne (A.). Stella Maris. Voy. p. 48.
Martin (M.). Le presbytère. Voy. p. 62.
Méry. Napoléon en Italie. Grand in-8. Un chant par semaine, avec notes etc., nos 1-10, 163 p. Lib. nouvelle
Mistral (Fréd.) Miréio. Voy. p. 66.
Pécontal (S.). Légendes. Voy. p. 34.
Peladan (Adrien). Nouvelles brises et aquilons, poésies. In-18, VII-170 p. Parent-Desbarres, Vallin.
Perry (E. de). Uranie, poëme mystique. Marseille, in-8, 40 p.
Ratisbonne (Louis). Le Paradis de Dante, traduit en vers. Michel Lévy frères. 2 vol. in-18.
Rolland-Lanneau (A.). Michel-Ange, poëte. Première traduction complète de ses poésies, précédée d'une étude sur Michel-Ange par Vittoria Colonna. Didier et Cie, 353 p.
Soulary (J.). Sonnets humouristiques. V. p. 42.
Travers (Jules). Gerbes glanées, Voy. p. 54.
Véron (Th.). Les fleurs mortes. Romans lyriques et poésies nouvelles. Hachette et Cie. In-18 jésus, 185 p.
Villiers de l'Isle-Adam (Aug.). Premières poésies, 1856-1858. — Fantaisies nocturnes. — Hermoza, etc., fleurons, lettres ornées. Lyon, imp. Perrin. Scheuring. In-8, 182 p.
Anonyme. Simple bouquet. Voy. p. 48.

ROMAN.

ROMANS, NOUVELLES, CONTES, FANTAISIES LITTÉRAIRES.

Auteurs français.

About (Ed.). Trente et quarante. Voy. p. 114.
Achard (Am.). La sabotière. L. Hachette et Cie. In-18 jésus. 191 p.
— Les vocations : Le musicien de Blois; — La maîtresse de dessin. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 307 p.
Aimard (Gustave). La loi de Lynch. Paris, Amyot. In-12, 468 p.
Ancelot (Mme). Un drame de nos jours, suivi de : Le Chevrier et Marguerite. A. Cadot. 2 vol. in-8. 634 p.
Arnoult (Arthur.). Les trois poëtes. nouvelles. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 228 p.
Assollant (Alf.). Deux amis en 1792. Voy. p. 119.
Audigier (Henri d'). La vie de garçon, souvenirs anecdotiques, par un chroniqueur parisien. Dentu. In-18 jésus, 334 p.
Aunet (Mme Léonie d'). Étiennette; — Silvère; — Le secret. In-18 jésus, 260 p.
Balleydier (Alph.). Veillées de vacances. Vermot. Grand in-18, 430 p.
Banville (Th. de). Esquisses parisiennes, scènes de la vie. Poulet-Malassis et de Broise. In-12, 407 p.
Barbara (Ch.). Les orages de la vie. Voy. p. 138.
Barbey d'Aurevilly (Jules). L'amour impossible, chronique parisienne. (Réimpression.) Lib. nouvelle. In-18 jésus, 279 p.
Bawr (Mme de). Une existence parisienne (entièrement inédit). De Potter. 3 vol. in-8, 990 p.
Béchard (Frédéric). Les existences déclassées; — Un voyage en zigzag autour du monde; — La princesse Ruolz, etc, Lib. nouvelle. In-18 jésus, 319 p.
Berthet (Élie). Les émigrants (la colonie du Kansas). De Potter. 5 vol. in-8, 1587 p.
— Le roi des ménétriers. A. Cadot. In-18 jésus, 319 p.
— La roche tremblante. Lib. nouvelle. In-18 jésus, 283 p.
Berton (Mme Caroline). Rosette; — Le rival du mari. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 304 p.
Blanquet (Albert). Les amours de d'Artagnan. Tomes V-VIII. A. Cadot. In-8, 1264 p. Ouvrage terminé.
Bonnardot (A.). Fantaisies multicolores; — La robe de Claude Frollo; — Archéopolis; — Deux millions de dot, etc. Castel. In-18, XII-285 p.
Bouniol (Bathild). La famille du vieux célibataire (Les combats de la vie, 2e série). A Bray. In-12, 312 p.
Bravard (Raoul). Une petite ville. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 320 p.
Bréhat (Alf. de). Bras d'acier. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 347 p.

— René de Gavery. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, VI-311 p.

Capendu (Ern.). Marcof le Malouin. A. Cadot. 8 vol. in-8, 2575 p.

— Surcouf. Fontainebleau, A. Cadot. In-18 jésus, 364 p.

Chabrillan (Comtesse de). Miss Pewel. Libr. nouvelle. In-18 jésus, VII-318 p.

Chasles (Ph.). Le vieux médecin, pour faire suite aux Souvenirs d'un médecin, d'après Samuel Warren, Crabbe, Grattan, etc. Libr. nouvelle. In-18 jésus, 292 p.

Champfleury. Les amoureux de Sainte-Périne. Libr. nouvelle. In-18 jésus, 307 p.

— OEuvres nouvelles : Les amis de la nature, avec un frontispice gravé par Bracquemond d'après un dessin de Gustave Courbet, et précédés d'une Caractéristique des œuvres de l'auteur, par Edmond Duranty. Poulet-Malassis et de Broise. In-12, XLIV-143 p.

Chapus (Eug.). Les haltes de chasse. Librairie nouvelle. In-18 jésus, 368 p.

Claudin (Gustave). Point et virgule; — Roméo II; — L'odyssée d'un flâneur; — Une convalescence à l'hôpital; — Les petites affiches; etc. Libr. nouvelle. In-18 jésus, 279 p.

Colet (Mme Louise). Lui. Voy. p. 94.

Dantragues (Gabriel). Histoire d'amour et d'argent. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 309 p.

Dash (Mme la comtesse). Les châteaux en Afrique. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 322 p.

— Les cheveux de la reine. De Potter. 3 vol. in-8, 956 p.

— La maison mystérieuse. De Potter 4 vol. in-8, 1222 p.

— La marquise de Parabère. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 306 p.

Daudet (Ernest). Thérèse, histoire d'hier. Dentu. In-18 jésus, 143 p.

David (R.-G.) et **Vincent** (Ch.). Le tueur de brigands, histoires anecdotiques des principaux bandits de l'Italie. Libr. nouvelle. In-18 jésus, 319 p.

Deltuf (L.). Aventures parisiennes. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 328 p.

Deslys (Ch.). La mère Rainette. 2 vol. in-18, 572 p.

— Le Mesnil au bois. A. Cadot. 2 vol. in-8, 653 p.

— Nos grisettes. Libr. Boisgard, Lécrivain et Toubon. Collection H. Boisgard. In-18, 217 p.

Desnoiresterres (Gust.). Les cours galantes ; — L'hôtel de Bouillon ; — La Folie ; — Rambouillet ; — Le Temple. Dentu. In-18, XXVIII-295 p.

Devoille (A.). La prisonnière de la tour. Paris, libr. Vermot. In-12, 302 p.

Didier (Ch.). Les amours d'Italie. Voy. p. 142.

Du Bois (Ch.). Nouvelles d'atelier; — L'intendante; — Poste restante; — Les deux piéges. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 291 pages.

Dumas (Alexandre). Ammalat Berg. A. Cadot. 2 vol. in-8, 687 p.

Duplessis (Paul). Les Mormons. A. Cadot. 2 vol. in-18, 640 p.

Énault (Etienne). Le portefeuille du diable. Louis Chappe. 3 vol. in-8, 978 p.

Énault (Louis). Alba. L. Hachette et Cie. In-18 jesus, VIII-352 p.

— Nadéje. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 364 p.

Erckmann-Chatrian. L'illustre docteur Mathéus. Libr. nouvelle. In-18 jésus, 311 p.

Féval (Paul). Aimée. A. Cadot. 2 vol. in-8, 613 p.

— Le bossu, aventures de cape et d'épée. (L'hôtel Saint-Magloire.) De Potter. Tomes VI à XII. In-8. 2192 p. (Ouvrage terminé.)

— Les couteaux d'or. A. Cadot. In-18 jésus, 338 p.

Ferré (Octave). Les mystères du Louvre. Chappe. 6 vol. in-8, 1908 p.

Feydeau (E.). Daniel. Voy. p. 125.

Figuier (Mme Louis). Mos de Lavène. Voy. p. 140.

Foudras (Marquis de). Jacques de Brancion. A. Cadot. 2 vol. in-18 jésus, 642 p.

Galoppe d'Onquaire. Le diable boiteux au village, pour faire suite au Diable boiteux à Paris et en province. Libr. nouvelle. In-18 jésus, 321 p.

Gandon (Antoine). Les trente-deux duels de Jean Gigon, histoire d'un enfant trouvé. Libr. nouvelle. In-18 jésus, 252 p. et vignette.

Gilbert (S.-D.). Eloge de Regnard. Discours qui a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française, le 25 août 1859. In-8, 19 p.

Gondrecourt (A. de). Le bonhomme Nock. L. de Potter. 6 volumes in-8, 1950 p.

— Les deux frères. A. Cadot. 2 vol. in-18, 322 p.

Gouraud (Ch.). Lysis. Voy. p. 126.

Gourdon (Ed.). Louise. Voy. p. 124.

Hilaire (Léon). Nouvelles fantaisistes. Librairie nouvelle. In-18 jésus, 324 p.

Houssaye (Arsène). Mademoiselle Mariani, histoire parisienne. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 243 p.

Hugo (Charles). La chaise de paille;

Crapouillet. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 296 p.

Janin (Jules). Les contes du châlet. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 363 p.

Jourdan (Louis). Contes industriels. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 323 p.

Karr (Alphonse). Contes et nouvelles. In-8 jésus, 312 p. L. Hachette et Cie.

— Menus propos, mélanges philosophiques. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 324 p.

— Roses noires et roses blanches. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 284 p.

Kauffmann. Brillat le menuisier. In-18 jésus. 286 p. Lib. nouvelle.

Kock (Henri de). La dame aux émeraudes. Chappe. 4 vol. in-8, 1309 p.

— Les Mystères du village. Cadot. In-18 jésus, 1018 p.

Kock (Paul de). Une Femme à trois visages (entièrement inédit). De Potter. 6 vol. in-8, 2004 p.

Laboulaye (Ed.). Abdallah. Voy. p. 133.

Lacretelle (H. de). Contes de la méridienne. Poulet-Malassis. In-12, 303 p.

La Landelle (G. de). Le mouton enragé. Al. Cadot. 2 vol. in-8, 653 p.

— Le roi des rapaces. G. Havard. In-4 à deux colonnes, 63 p. et vignette.

— Le fils d'un ennemi. A. Cadot. 2 vol. in-8, 663 p.

— Sans-Peur le corsaire. A. Cadot. 3 vol. in-8, 1007 p.

Laurent-Pichat. La sibylle. In-18 jésus, 313 p. Lib. nouvelle.

Lecomte (Jules). Voyages çà et là. Italie, Allemagne, Angleterre. In-18 jésus, 342 p. Lib. nouvelle.

Leouzun Le Duc. Ivan. Amyot. In-18, 248 p.

Lesguillon (Madame Hermance). Les femmes dans cent ans. In-18 jésus, XVI-326 p. Arnauld de Vresse.

Mallefille (Fél.). Mémoires de don Juan. 1re série. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 320 p.

— Monsieur Corbeau (Souvenir d'un officier d'Afrique). Michel Lévy frères. In-18 jésus, 268 p.

Malot (H.). Victimes d'amour. Voy. p. 120

Maquet (Aug.). La rose blanche. De Potter. 3 vol. in-8, 964 p.

Ménard (doct. Félix). Un drame dans les mers boréales (Souvenirs du Kamtschatka). Michel Lévy frères. In-18 jésus, 311 p.

Méry. Monsieur Auguste, roman inédit, Lib. nouvelle. In-18 jésus, 277 p.

Michiels (Alf.). Les chasseurs de chamois. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, VII-323 p.

Molènes (Paul de). Histoires intimes. Michel Lévy frères. In-12, VII-273 p.

Montépin (X. de). La comtesse Marie. A. Cadot. 7 vol. in-8, 2269 p.

— La maison rose. De Potter. 6 vol. in-8, 1932 p.

— Les viveurs de province (Diane et Blanche); — Première partie, la Belle Provençale. — Deuxième partie, le Commandant (entièrement inédit). De Potter. 6 vol. in 8, 2015 p.

Murger (H.). Scènes de campagne. Adeline Protat. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 322 p.

Madelène (Ch. de La). Le marquis des Saffras. Lib. nouvelle. In-18 jésus, 324 p.

Musset (P. de). Lui et elle. Voy. p. 91.

Newill (Ch. Basset). Nouveaux contes excentriques. In-18 jésus, 305 p. L. Hachette et Cie.

Ourliac (Edouard). La frimbolle, les garnaches, Brigitte, le souverain de Kazakaba. Lib. nouvelle. In-18 jésus, 315 p.

Pène (H. de) [*Nemo*]. Paris intime. Lib. nouvelle. In-18 jésus, 347 p.

Perceval (Victor). Un amour de czar. A. Cadot. 2 vol. in-8, 646 p.

Perret (Paul). Les bourgeois de campagne. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 320 p.

Perrin (Maximilien). Les coureurs d'Amourettes (entièrement inédit). L. de Potter. 3 vol. in-8, 960 p.

— Le mari d'une jolie femme. A. Cadot. 2 vol. in-8, 655 p.

Plée (Léon). La châtelaine de Leurtel, suivie de : les Deux mariages, épisode de la vie italienne, en 178.... Chappe. 2 vol. in-8, 613 p.

Ponroy (Arthur). La paroisse de Valnay, suivie de Cendrillon, nouvelle. Lib. Chappe. 2 vol. in-8, 613 p.

Ponson du Terrail (vicomte). La dame au gant noir. De Potter. 10 vol. in-8, 3328 p.

— Les drames de Paris : Les Exploits de Rocambole. De Potter. 16 vol. in-8, 5278 p.

— Les drames de Paris : La revanche de Baccarat. De Potter. 6 vol. in-8, 1873 p.

Pontmartin (Armand de). Or et clinquant. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 324 p.

Reiffenberg fils (baron Fréd. de). Les femmes qu'on aime; — Ce que c'est qu'une maîtresse; — La femme qu'on rêve ; — Quand on est myope, etc.; — Sartorius. In-18 jésus, 183 p.

Reybaud (Louis). La comtesse de Mauléon. Michel Lévy frères. In-18, 288 p.

Reybaud (Mme Charles). L'oncle César. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 187 p.

Rieux (Jules de). Ces messieurs et ces dames. A. Cadot. 3 vol. in-8, 964 p.

Robert (Clémence). Nena-Sahib, ou l'insurrection des Indes (Cawnpore), roman historique. De Potter. T. IV, V, VI, in-8, 966 p.

— Les quatre sergents de la Rochelle. Arnauld de Vresse. In-18, 328 p.

Roger de Beauvoir. La Lescombat, le moulin d'Heilly, David Dick, les eaux des Pyrénées, Mademoiselle de Sens. Lib. nouvelle. In-18 jésus, 277 p.

Ropartz (S.). Récits bretons. A. Durand. In-18, XII-312 p.

Restand (Mme Victorine). Les amours de village. Dentu. In-18 jésus, 345 p.

Saintine (X.-B.). Les métamorphoses de la femme. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 355 p.

Sand (George). Elle et Lui. Voy. p. 83;

— L'homme de neige. Voy. p. 97;

— Les beaux messieurs de Bois-Doré. Voy. p. 103;

— Narcisse. Voy. p. 103;

— Les dames vertes. Voy. p. 105.

Scholl (Aurélien). Claude le Borgne. Dentu. In-16, 123 p.

Séménow (Nicolas). La confession d'un poëte. Amyot. In-18 jésus, 240 p.

Serret (Ern.). Élisa Méraut. Voy. p. 135.

— Francis et Léon. Voy. p. 135.

Valois de Forville. Le conscrit de l'an VIII. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 324 p.

Valrey (Max). Les filles sans dot. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 328 p.

Wey (Francis). Christian. Voy. p. 110;

— Londres il y a cent ans. P. 106.

Anonyme. La fille d'une joueuse. A. Cadot. In-18 jésus, 463 p.

— Tableaux historiques. Isabelle de Mélinder, par l'auteur de Péricla et de la Fille des cèdres. Meyrueis et Cie. 3 vol. in-18, 1316 p.

Traductions.

Alexandra (Princesse royale de Bavière.) Les roses de Noël, esquisses et narrations. Traduit de l'allemand par la comtesse Drohojowska, née Simon de Latreiche. Périsse frères. In-12, VII-314 p.

Bersezio (V.). Nouvelles piémontaises. Voy. p. 144.

Bulwer Lytton. Le dernier des barons. Traduit sous la direction de P. Lorain, par Mme Bressant. L. Hachette et Cie. 2 vol. in-18 jésus, 756 p.

— Devereux. Traduit sous la direction de P. Lorain, par W. L. Hughes. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 476 p.

— Rienzi, le dernier des tribuns de Rome. Traduit sous la direction de P. Lorain. Lib. L. Hachette et Cie. In-18 jésus.

Carlen (Mme Émilie). Une femme capricieuse. Traduit du suédois par Mlle R. du Pujet. 2 vol. in-16, 868 p.

Conscience (H.). Aurélien. Traduction de Léon Wocquier. Michel Lévy frères. 2 vol. in-18 jésus, 635 p.

— Batavia. Traduit par le même. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 308 p.

— Le démon de l'argent. Traduit par le même. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 328 p.

Dickens (Ch.) Aventures de M. Pickwick. Roman anglais, traduit sous la direction de P. Lorain, par P. Grolier. L. Hachette et Cie. 2 vol.

Gogol (Nicolas). Les âmes mortes. Traduit du russe, par Ern. Charrière. L. Hachette et Cie. 2 vol. in-18 jésus, XXXV-718 p.

Hackländer (F.). Le moment du bonheur. Traduit de l'allemand par A. Materne. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 334 p.

Hauch (C.). Robert Fulton, roman historique. Traduit pour la première fois en français par D. Soldi, avec une notice historique; par Albert Leroy. Alph. Taride. In-18, X-395 p.

Kingsley. Il y a deux ans, 1854-1856; traduit par M. de L'Espine. L. Hachette et Cie. In-18 jésus. XXVIII-677 p.

Kompert (Léopold). Scènes du Ghetto. Traduit de l'allemand par Daniel Stauben. Michel Lévy frères. In-12, 311 p.

Smith (J. F.). La femme et son maître. Traduit de l'anglais par H. de L'Espine. L. Hachette et Cie. 3 vol. in-18 jésus.

Van Lennep (J.). La rose de Dekama. Roman hollandais, traduit par MM. L. Wocquier et D. Van Lennep. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 599 p.

Vonliarliarski (B. A.). Une grande dame russe. Traduit du russe par X. Marmier. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 317 p.

Zschokke (Henri). Addrich des mousses. Traduit de l'allemand par W. de Suckau. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 352 p.

Anonymes. Contes et apologues indiens inconnus jusqu'à ce jour, suivis de fables et de poésies chinoises. Traduction de M. Stanislas Julien, membre de l'Institut. L. Hachette et Cie, Benjamin Duprat. 2 vol. in-18 jésus, XXVIII-464 p.

— Mémoires d'un policeman. Traduits

par Perceval, publiés par Alex. Dumas. Cadot. In-18 jésus, 431 p.
— Nouvelles chinoises. La mort de Tong-Tcho; le Portrait de famille, ou la Peinture mystérieuse; les Deux frères de sexe différent. Traduit par Stan. Julien. L. Hachette et Cie, Benjamin Duprat. In-18 jésus, XXXVI-272 p.
— Souvenirs d'un médecin américain. Ouvrage traduit de l'anglais avec corrections et additions, par M. de Générès de Sourville. Vaton. In-18 jésus, VIII-256 p.

THÉÂTRE.

PIÈCES NON JOUÉES A PARIS[1]. — OEUVRES DRAMATIQUES COMPLÈTES, PUBLICATIONS RELATIVES AU THÉÂTRE.

Bayard. Théâtre, précédé d'une notice par M. Eugène Scribe, de l'Académie française. T. XII et dernier. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 610 p.
Carmouche. Le théâtre en province. Michel Lévy frères. In-18, 107, p.
Dalban (P. J. B.). Ariarate, tragédie en cinq actes. In-8, 51 p.
Deschamps (Fréd.). Bohême en Normandie, comédie en 5 actes, en vers. In-18, 104 p. Lib. nouvelle.
Fournier (Edouard). L'Hôtesse de Virgile, comédie en un acte, en vers. Fleurons. Lyon, impr. Perrin. Dentu. In-12, 59 p.
Guy (E.). David Rothsay, ou la Tour de Falkland, tragédie tirée de l'histoire d'Ecosse. Amyot. In-12, 103 p.
Jourdain (Eliacin). Un nid dans les seigles, drame idylle. Ledoyen. In-18, avec la liste complète des ouvrages de l'auteur.
Le Sire (Jules) et **Bossat**. Lady Macbeth, scène dramatique en un acte et en vers. Amyot. In-8, 8 pages.
Maurice (Ch.). Le Théâtre-Français. — Monument et dépendances; par Ch. Maurice, abonné depuis deux mille quatre cents ans. Garnier frères. In-8, 200 p.
Palliantl (L.). Collection de mises en scène de grands opéras et d'opéras-comiques représentés pour la première fois à Paris, rédigées et publiées. — Les Trois Nicolas, opéra-comique en trois actes, de MM. E. Scribe, B. Lopez et ***, musique de M. L. Clapisson, de l'Institut. In-8, 16 p.
Rhéal (Sébastien) [G.... de Cesena]. Une tentative de rénovation théâtrale, résumé de l'opinion publique ou appréciations émanées de juges compétents sur divers questions du théâtre actuel et sur l'Hippolyte-porte-couronne, traduit d'Euripide. Dentu. Gr. in-8, 16 p.
Ristelhuber (P.). Marie Stuart, drame en cinq actes et en vers avec une préface. A. Delahays. In-12, 86 p.
Samson (de la Comédie-Française). Lettre à M. Jules Janin. Au sujet de sa publication : Rachel et la tragédie. In-8, 55 p.
Sand (Maurice). Masques et bouffons (comédie italienne). Texte et dessins. Gravures par A. Manceau. Préface par George Sand. Michel Lévy frères. 2 vol. grand in-8 jésus, 750 p. et 50 grav.

CRITIQUE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, MÉLANGES.

Allut. Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier; suivie de plusieurs de ses opuscules. L'ordre de chevalerie, le Dialogue de noblesse et les Antiquités de Lyon et de Vienne. Lyon, impr. Perrin. Grand in-8, XXIV-432 p., portrait, lettres ornées, fleurons, etc., sur papier teinté.
Aubineau (Léon). Notices littéraires sur le dix-septième siècle. Gaume frères et Duprey. In-8, 600 p.
Barthelémy (Charles). L'esprit du comte Joseph de Maistre, précédé d'un essai sur sa vie et ses écrits, complété par un grand nombre de notes. Gaume frères et Duprey. In-12, XVI-440 p.
Baudelaire (Ch.). Théophile Gautier.

1. Les pièces représentées sur les différentes scènes de Paris ont été, dans le chapitre consacré au théâtre, l'objet d'une étude spéciale ou tout au moins d'une énumération complète.

Notice littéraire, précédée d'une lettre de Victor Hugo. In-12, 75 p. et frontispice. Poulet-Malassis et de Broise.

Brifaut (Ch.). Œuvres publiées par MM. Rives et A. Bignan. Diard. Tomes IV, V, VI. Ouvrage terminé.

Campaux (Antoine). François Villon. Sa vie et ses œuvres. Campaux ancien élève de l'École normale, etc. A. Durand. In-8, 398 p.

Castelnau (Junius). De la poésie descriptive, ou Discours en réponse à la question proposée sur ce sujet par la société hollandaise des lettres, le 18 septembre 1824; précédé d'une introduction par M. Saint-René Taillandier. L. Hachette et Cie. In-8, XXXI-180 p.

Chantelauze (C. de). Le comte J. de Maistre, auteur de l'Antidote au congrès de Rastadt. Nouvelles considérations philosophiques et littéraires. In-8, 96 p. Lyon. Girard et Josserand; Paris, Douniol.

Charguéraud (A.). Les bâtards célèbres, avec une lettre-préface par Emile de Girardin. In-18 jésus, XII-389 p. Michel Lévy frères.

Cousin (V.). Madame de Longueville. Etudes sur les femmes illustres et la société du dix-septième siècle. Didier et Cie. Tome II et dernier. In-8, XI-488 p.

Cuvillier-Fleury. Dernières études historiques et littéraires. Voy. p. 272.

Delatouche. Cours de littérature comparée. Romantisme et classicisme. G. Havard. In-8, VIII-262 p.

Deltour (F.). Les ennemis de Racine au dix-huitième siècle. Voy. p. 261.

Demogeot (J.). Tableau de la littérature française au dix-septième siècle. Voy. p. 254.

Dreyss (Ch.) Études sur les mémoires de Louis XIV pour l'instruction du Dauphin, thèse présentée à la Faculté des lettres. Didier et Cie. In-8, CCLVIII p.

Druon (H.). Études sur la vie et les œuvres de Synésius, évêque de Ptolémaïs, etc. Thèse de doctorat ès lettres. A. Durand. In-8, 306 p.

Feuillet (Alfred). Flânerie littéraire à travers quelques œuvres récentes. Dentu. Petit in-18, 224 p.

Fournel (V.). Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères. In-16, XII-404 p. Paris. A. Delahaye.

Geruzez (E.). Histoire de la littérature française pendant la Révolution, 1789-1800. Voy. p. 270.

Goumy (Édouard). Étude sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre. Thèse pour le doctorat. L. Hachette et Cie. In-8, VI-332 p.

Hatin (Eugène). Histoire politique et littéraire de la presse en France. Voy. p. 265.

Lenient (C.). La satire en France au moyen âge; professeur de rhétorique au lycée Napoléon. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 444 p.

Livet (Ch. L.). Précieux et Précieuses. Voy. p. 439.

Magnier (Edmond). Dante et le moyen âge. Ouvrage couronné par l'Académie d'Arras. Garnier frères. In-12, 342 p.

Maillard (Firmin). Histoire anecdotique et critique de la presse parisienne, deuxième et troisième années, 1857 et 1858. Revue des journaux de l'année. Poulet-Malassis et de Broise. In-18, 251 p.

Marcou. Étude sur la vie et les œuvres de Pellisson. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. Didier et Cie; A. Durand. In-8, X-449 p.

Monselet (Ch.). Les tréteaux de Charles Monselet. Voy. p. 291.

Ozanam. Œuvres choisies de A. F. Ozanam. J. Lecoffre et Cie. In-18 jésus. XXXIX-400 p.

Prévost-Paradol. Essais de politique et de littérature. Voy. p. 280.

Quérard (J. M.). Une question d'histoire littéraire résolue. Réfutation du paradoxe bibliographique de M. R. Chantelauze : le comte Joseph de Maistre, auteur de l'Antidote au congrès de Rastadt. In-8, 42 p.

Reynald (Hermile). Biographie de Jonathan Swift. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 213 p.

Rigault (Hip.). Œuvres complètes. Voy. p. 283.

Rogier (Léon). Thalès Bernard et l'école allemande. Vannier. In-18, 108 p.

Saint-Ange (Fariau de). Virgile et Horace, ou le Siècle d'Auguste. Essais poétiques et historiques, avec des remarques sur les usages et les opinions des anciens qui se sont conservés parmi nous, etc. Didier et Cie. In-18, 408 p.

Sainte-Beuve (C. A.). Port-Royal. Tomes IV, V et dernier. L. Hachette et Cie. 2 vol. in-8, 1187 p.

Stourdza (Alex. de). Œuvres posthumes religieuses, historiques, philosophiques et littéraires. Souvenirs et portraits. Dentu. In-8, 476 p.

Vapereau (G.). L'année littéraire et dramatique, ou Revue annuelle des principales productions de la littérature française, première année, 1858.

Hachette et Cie. In-18 jésus, VIII-492 p.

Veuillot (Louis). Çà et là. Gaume frères et Duprey. 2 vol. in-18 jésus, 1034 pages.

— Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires. Gaume frères et Duprey. Deuxième série. Tome I. In-8, VIII-580 p.

Villemain, Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique, etc. Voy. p. 248.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

Histoire de France.

Anquez (Léonce). Histoire des assemblées politiques. Voy. p. 298.

Arbois de Jubainville (D') et **Pigeotte**. Histoire de Bar-sur-Aube sous les comtes de Champagne, 1077-1284. A. Durand. In-8, XXVII-164 p. et planches.

Barante (Baron de). Le Parlement et la Fronde. Didier et Cie. In-8, XXIII-470 p.

Bastide (Jules). Les guerres de religion en France. Pagnerre (Bibliothèque utile). Tome I. In-16, 194 p.

— Les guerres de religion en France. Pagnerre. (Bibliothèque utile). Tome II et dernier. In-16, 192 p.

Baudicour (L. de). Histoire de la colonisation de l'Algérie. Challamel aîné. In-8, 588 p.

Bordier (Henry) et **Charton** (Édouard). Histoire de France, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque. Tome I, 592 p. avec gravures.

Boullée (A.). Essai sur la vie, le caractère et les ouvrages de J. E. M. Portalis. Didier. In-8, VIII-163 p.

Brunet (Charles). Le P. Duchesne d'Hébert, ou Notice historique et bibliographique sur ce journal précédée de la vie d'Hébert, son auteur, et suivie de l'indication de ses autres ouvrages. De France. In-18, 232 p.

Buchez (J. B.). Histoire de la formation de la nationalité française. Pagnerre, Havard, Martinon, Dutertre (Bibliothèque utile). Tome I. In-16, 184 p.

Capefigue. Gabrielle d'Estrées et la politique d'Henri IV; — Les reines de la main gauche. Amyot. In-12, XXIV-278 p.

— Mademoiselle de La Vallière et les favorites des trois âges de Louis XIV. Amyot. In-18 jésus, XV-276 p.

Carné (Louis, comte de). La monarchie française au dix-huitième siècle. Etudes historiques sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Didier et Cie. In-8, VIII-501 p.

Caron (F. J.). Histoire de Pornic, accompagnée d'un plan de la ville. Nantes, Guéraud et Cie. In-8, IX-361 p.

Castille (Hippolyte). Histoire de soixante ans. La Révolution (1789-1800). Poulet-Malassis et de Broise. L'ouvrage aura 10 volumes et 40 portraits. T. I. In-8, 412 p.

Cordier (Alphonse). Madame Élisabeth de France, sœur de Louis XVI; ses vertus, sa correspondance et son martyre. Vermot. In-18 jésus, XV-369 p.

Dargaud (J. M.). Histoire de la liberté religieuse en France. Voy. p. 300.

Deribier du Châtelet. Dictionnaire statistique et historique, ou Histoire, description et statistique du département du Cantal. Aurillac. 5 vol. grand in-8, en 28 livraisons, 2979 p., nombreux tableaux.

Desmaze (Charles). Le parlement de Paris, son organisation, ses premiers présidents et procureurs généraux (1334-1859), etc. Michel Lévy frères. In-8, XII-339 p.

Ernouf (Baron). Histoire de la dernière capitulation de Paris, rédigée sur les documents officiels et inédits. Michel Lévy frères. In-8, 384 p.

Fichte. Considérations destinées à rectifier les jugements du public sur la Révolution française, précédées de la revendication de la liberté de penser auprès des princes de l'Europe qui l'ont opprimée jusqu'ici (1793). Traduit de l'allemand par J. Barni, avec une introduction. Chamerot. In-8, XCVI-355 p.

Gabourd (A.). Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours. Tome XII. In-8, 559 p. (1603-1643). L'ouvrage se composera de 20 vol. avec cartes géographiques.

Gaujal (A. F. baron de). Études historiques sur le Rouergue. Ouvrage donné par l'auteur au département de l'Aveyron, et publié après sa mort par ordre du conseil général de l'Aveyron. Tome III. In-8, 479 p. L'ouvrage aura 4 volumes.

Gaume (Mgr). La Révolution, recherches historiques sur l'origine et la propa-

gation du mal en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Gaume frères et Duprey. 12e et dernière livraison : la Renaissance. In-8, 352 p.

Guizot. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. Michel Lévy frères. — Tome II. In-8, 525 p. L'ouvrage formera 5 ou 6 vol.

Haas (C. P. M.). La France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dans les éléments de son histoire, de sa richesse, de sa puissance et de son organisation à tous les degrés comme état politique et comme nation. Marchal. Tome IV et dernier. In-8, 1816 p.

Hauranne (Duvergier de). Histoire du gouvernement parlementaire en France, 1814-1848. Michel Lévy frères. Tome III. In-8, VIII-548 p.

Haussonville (Comte d'). Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, avec notes, pièces justificatives et documents historiques entièrement inédits. Michel Lévy frères. Tome IV et dernier. In-8, VIII-668.

Hersan (P. F. D.). Histoire de la ville de Gisors. Lapierre. In-12, 348 p.

Hugues (G. d'). Essai sur l'administration de Turgot dans la généralité de Limoges. Thèse pour le doctorat, présentée à la Faculté des lettres de Paris. Guillaumin. In-8, 271 p.

Jeantin. Histoire du comté de Chiny et des pays haut-wallons. Tardieu. T. II. In-8, XXII-571 p., 16 vignettes et cartes.

Ladevèse (Comte de). Histoire de France. Les règnes mérovingiens et l'empire d'Occident sous Charlemagne. Garnier frères. In-8, 511 p.

Ladimir (J.). Les guerres d'Afrique depuis la conquête d'Alger par les Français, jusques et y compris l'expédition de Kabylie, en 1858. Renault. Grand in-8, 437 p., vignettes, portraits et cartes.

Loudun (E.). Les victoires de l'Empire. Campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Autriche, de Prusse, de Russie, de France et de Crimée. Paul Dupont. In-18 jésus. VIII-296 p.

Leroy (F. N.). Histoire de la commune du Montérollien (Seine-Inférieure). Didron. In-8, 413 p., portrait et table généalogique.

Moline de Saint-Yon. Histoire des comtes de Toulouse. Arthus Bertrand. 2 vol. grand in-8, CXLIII-799 p., 2 cartes et 1 tableau.

Monnier (Fr.). Le chancelier d'Aguesseau, sa conduite, ses idées politiques, son influence sur le mouvement des esprits pendant la première moitié du XVIIIe siècle, etc. Didier et Cie. In-8, 505 p.

Moret (E.). Quinze ans du règne de Louis XIV (1700-1715). Didier et Cie. Tome II. In-8, 423 p.

Morin (Fr.). La France au moyen âge. Histoire de l'affranchissement des communes et des premières luttes du tiers état contre la royauté (Bibliothèque utile). Pagnerre. In-16, 192 p.

Napoléon Ier. Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de Napoléon III. Paris, Imp. impériale. T. II. In-4, IV-693 p.

Noailles (Duc de). Histoire de Mme de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV. T. IV. Grand in-8, 663 p.

Noël (A.). Les reines de France nées espagnoles. Didot. In-8, VII-271 p.

Nouvion (V. de). Histoire du règne de Louis-Philippe Ier, roi des Français, 1830-1848. Didier et Cie. T. III. In-8, 638 p.

O'Reilly (John). Histoire complète de Bordeaux. Furne, Didier. 2e partie. T. II. Première édition. Grand in-8, XII-628 pages. L'ouvrage aura de 6 à 8 vol.

Pierrot (L'abbé). Histoire de France depuis les premiers âges jusqu'en 1848. Ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Verdun. L. Vivès. Tome X. In-8, 584 p. L'ouvrage aura 15 volumes.

Poisson. L'armée et la garde nationale. Voy. p. 300.

Puaux (F.). Histoire de la réformation française. Michel Lévy frères. T. I. In-18 jésus, VI-440 p. T. II, 427 p.

Reynaud (Jacques) [pseudonyme]. Portraits contemporains. Amyot. In-18 jésus, XIV-247 p.

Rousseau-Leroy (Al.). Chantilly, étude historique (900-1858). Lecointe-Duval. In-18, XII-167 p.

Schubert (de). Lettres originales de Mme la duchesse d'Orléans. V. p. 308.

Seurre (J.). La dernière république, ou Paris et le département de Saône-et-Loire pendant la révolution de 1848. Garnier frères. In-8, 584 p.

Tripier le Franc (J.). Gabriel Delessert. Dentu. Grand in-8, VIII-438 p.

Vallée (P. de). Le duc d'Orléans et le chancelier d'Aguesseau. Etudes morales et politiques. Michel Lévy frères. In-8, XV-478 p.

Vallet de Viriville. Isabeau de Bavière, reine de France. Etude historique. Techener. Grand in-8, 40 p.

Viel-Castel (H. de). Marie-Antoinette et la Révolution française. Recherches historiques. Techener. In-18 jésus, IV-360 p., et introd., LXXXIV p.

Zaccone (Pierre). Le vieux Paris. G. Havard. In-4 à deux colonnes, 64 p.

Anonymes. Guerre d'Orient. Siége de Sébastopol. Historique du service de l'artillerie (1854-1856); publié par ordre du ministre de la guerre. Ve Berger-Levrault et fils. 2 vol. in-4, XXIX-1390 p., atlas de 148 planches in-folio, dont 138 dessins de batteries.

— Madame la duchesse d'Orléans. Voy. p. 303.

Histoire générale et des pays étrangers.

Bédarride (I.). Les Juifs en France, en Italie et en Espagne, recherches sur leur état depuis leur dispersion jusqu'à nos jours sous le rapport de la législation, de la littérature et du commerce. Lib. Michel Lévy frères. In-8, VII-693 p.

Bodenstedt (Frédéric). Les peuples du Caucase et leur guerre d'indépendance contre la Russie, pour servir à l'histoire la plus récente de l'Orient. Traduit par le prince E. de Salm-Kyrburg. Dentu. In-8, VIII-695 p.

Bonnechose (Émile de), Histoire d'Angleterre. (V. Tom. Ier de *l'Ann. Litt.*, p. 306). Didier et Cie. Tomes III et IV, et dernier. In-8, XII-1423 p.

Broglie (Albert de). L'Église et l'empire romain au quatrième siècle. 2e partie : Constance et Julien; Didier et Cie. Tomes III et IV. In-8, 968 p.

Cantù (César). Histoire des Italiens, par M. César Cantù. Traduite par M. Armand Lacombe. Firmin Didot. Tome I. In-8. — VIII, 622 p.— L'ouvrage aura 2 vol.

Castille (Hipp.). Portraits historiques au dix-neuvième siècle, par livraisons in-32. Livraisons 48-50 (première série) : Les journaux et les journalistes. Deuxième série, livraisons 1-18 : 18 biographie. Lib. Sartorius.

Chassin (Ch. L.) et **Iranyi** (Daniel). Histoire politique de la révolution de Hongrie, 1847-1849 ; première partie. — Avant la guerre. In-8, XII-408 p. Pagnerre.

Dabadie (F.). Les suicidés illustres.— Biographie des personnages remarquables de tous les pays qui ont péri volontairement, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; première série. Sartorius. In-18 jésus, XXXV-268 p.

Dabry (P.). Organisation militaire des Chinois, ou la Chine et ses armées. Plon. In-8, XIX-428 p.

Du Bouzet (Ch.). La Jeunesse de Catherine II. Voy. p. 296.

Garden (Comte de). Histoire générale des traités de paix et autres transactions principales entre toutes les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie. Ouvrage contenant les travaux de Koch, Schœll, entièrement refondus et continués jusqu'à ce jour. Amyot. Tome XIV. In-8, 516 p.

Hœfer (F.). Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction du docteur F. Hœfer, Tomes XXVII-XXX. In-8 à deux colonnes. Firmin Didot frères, fils et Cie.

Lamartine (A. de). Vie d'Alexandre le Grand. F. Didot frères, fils et Cie. 2 vol. in-8, XII-681 p.

La Varenne (Charles de). Les Autrichiens et l'Italie, histoire anecdotique de l'occupation autrichienne depuis 1815. Dentu. In-18 jésus, XVI-344 p.

Legouvé (Ernest). Daniel Manin, par H. Martin, précédé d'Un souvenir de Manin. Furne. In-8, XXIV-423 p.

Lothrop Motley (J.). Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies. Traduction nouvelle, précédée d'une introduction par M. Guizot. Michel Lévy fr. Tome III. In-8, 520 p.

Maistre (Joseph de). Quatre chapitres inédits sur la Russie ; publiés par son fils le comte Rodolphe. La Liberté. La Science. La Religion. L'Illuminisme. A. Vaton. In-8, VII-197 p.

Martin (Charles). La puissance militaire des Anglais dans l'Inde et l'insurrection des Cipayes. Hachette et Cie. In-8, XXXII-492 p.

Michaud. Biographie universelle et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. Nouvelle édition, commencée sous la direction de M. Michaud, revue, corrigée et considérablement augmentée par une société de gens de lettres et de savants. Tomes XXII-XXIV (Kla-Lly). Mme C. Desplaces. Grand in-8 à deux colonnes, 668 p.

Michiels (Alfred). Histoire secrète du gouvernement autrichien. Voy. p. 325.

Michon (Joseph). Des céréales en Italie sous les Romains. Thèse pour le doctorat ès lettres. Durand. In-8, 214 p.

Nicaise (Auguste). L'Inde et l'Angle-

terre en 1857-1858. Épisode de l'histoire du dix-neuvième siècle; par Auguste Nicaise. Dentu. In-18, 115 p. et carte.

Orient (A. d'). Accomplissement des prophéties faisant suite au Livre des destinées de l'âme. Tome VIII, contenant la suite de l'Histoire de la persécution révolutionnaire jusqu'au renversement de la monarchie. Lacroix et Baudry. In-12, 568 p.

Peyre (J. F. T.). Histoire de la première croisade. Durand, 2 vol. in-8, XXXVIII-1027 p. avec plans et cartes itinéraires.

Rendu (Eugène). L'Empire d'Allemagne et l'Italie au moyen âge. Lu à l'Académie des sciences morales et politiques. A Durand ; L. Hachette et Cie. In-8, 108 p.

Renée (Am.). La Grande Italienne. Voy. p. 294.

Ring (M. de). Histoire des peuples opiques, de leur législation, de leur culte, de leurs mœurs, de leur langue. Treuttel et Wurtz. In-8, VIII-358 p. et un tableau.

Ruffini (J.). Lorenzo Benoni. Mémoires d'un réfugié italien. Traduit avec l'approbation expresse de l'auteur, par Octave Sachot. Magnin, Blanchar et Cie In-18 jésus, VIII-348 p.

Saint-Amand. Histoire des révolutions d'Haïti. Dentu. Tome I. In-18, VII-386 pages. — L'ouvrage aura 4 vol.

Sarcus (Vicomte de). Étude sur la philosophie de l'histoire pendant les quinze premiers siècles des temps modernes. Hachette et Cie. In-8, 215 p.

Sobria (Diégo). Histoire générale de l'Italie, de 1846 à 1850, par M. Diégo Sobria, professeur de droit public en Italie. Grassart. 2 vol. in-8, 1440 p.

Ulloa (Général). Guerre de l'Indépendance italienne en 1848 et en 1849. Tome I. Événements antérieurs à la guerre ; campagne du Piémont et guerre dans la Vénétie. Tome II. Affaires de Toscane et de Sicile, guerre de Rome; blocus et siége de Venise. Hachette et Cie. 2 vol. in-8, XII-784 p. et 5 cartes.

Vapereau (Gustave). Dictionnaire universel des contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers, etc. (Voy. T. I de *l'A. litt.*, p. 322.) Supplément à la 1re édition et cartons rectificatifs. L. Hachette et Cie. Grand in-8 à 2 colonnes, 96 p.

Vasconcellos (Teixeira de). Les contemporains portugais, espagnols et brésiliens. Voy. p. 341.

Réimpressions et Mémoires.

Argenson (Marquis d'). Journal et mémoires du marquis d'Argenson, publiés pour la première fois d'après les manuscrits authographes de la bibliothèque du Louvre, pour la Société de l'histoire de France; par E. J. B. Rathery. Ve Jules Renouard. T. I. In-8, LXVI-390 p.

Basin (Thomas). Histoire des règnes de Charles VII et de Louis XI, par Thomas Bazin, évêque de Lizieux, jusqu'ici attribuée à Amelgard, publiée pour la première fois avec les autres ouvrages historiques du même écrivain, pour la Société de l'histoire de France, par J. Quicherat. Veuve Jules Renouard. T. IV et dernier. In-8, VII-508 p.

Chronique de la Pucelle, ou Chronique de Coussinot, suivie de la Chronique normande de P. Cochon, relatives aux règnes de Charles VI et Charles VII, restituées à leurs auteurs et publiées pour la première fois intégralement à partir de l'an 1403, d'après les manuscrits. Avec notices, notes et developments. Libr. A. Delahays. In-16, 544 p. Bibliothèque gauloise.

Correspondance de Béranger, recueillie par Paul Boiteau. Lib. Perrotin. 2 vol. grand in-8.

Dangeau. Journal du marquis de Dangeau, publié en entier, pour la première fois, par MM. Eud. Soulié et L. Dussieux, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon. Firmin Didot frères. T. XVII (1717-1719). In-8, 489 p. L'édition aura 19 volumes, y compris la table alphabétique.

Du Deffand (Mme). Correspondance inédite. Notice par le marquis de Sainte-Aulaire. Michel Lévy frères. 2 vol. in-8, LXXXVII-928 p.

Eugène (Prince). Mémoires et correspondance politique et militaire du prince Eugène, publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse, auteur des mémoires du roi Joseph. Michel Lévy frères. T. VII. In-8, 474 p.

Greppi (Joseph comte de). Révélations diplomatiques sur les relations de la Sardaigne avec l'Autriche et la Russie pendant la première et la deuxième coalition, tirées de la correspondance officielle et inédite des ambassadeurs de Sardaigne à Saint-Pétersbourg. Amyot. In-8, 240 p.

Huillard-Bréholles. Historia diplomatica Friderici secundi, sive Constitutiones, privilegia, mandata, instrumentaque supersunt istius impera-

toris et filiorum ejus, etc. Collegit, recensuit, etc. Disposuit et notis illustravit J. L. A. Huillard-Bréholles. Auspiciis et sumptibus H. Alberti de Luynes. Plon. Tomus V, pars II. In-4, p. 645-1339.

Louis XIV. Mémoires pour l'instruction du Dauphin. 1re édition complète d'après les textes originaux, avec une étude sur leur composition des notes et des éclaircissements, par Charles Dreyss. Didier et Cie. Deux vol. In-8, CCLV-850 p.

Mahul. Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne. Didron et Dumoulin. 2 vol. In-4. 676 p. et une carte.

Masson (Le capitaine C. F. P.). Mémoires secrets sur la Russie, sur les règnes de Catherine II, de Paul Ier et sur les mœurs de Saint-Pétersbourg à la fin du dix-huitième siècle. Avec avant-propos et notes, par M. F. Barrière. Didot. In-18, 468 p.

Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane, documents recueillis par Giuseppe Canestrini, et publiés par Abel Desjardins, doyen de la Faculté des lettres de Douai. Imp. impériale; libr. Firmin Didot. Tome I. In-4, LXVII-714 p.

Récamier (Mme). Souvenirs et correspondance. Paris, lib. Michel Lévy frères. 2. vol. in-8.

Ségur (Cte de) et **Ligne** (Pce de). Mémoires, souvenirs et anecdotes, par le comte de Ségur, de l'Académie française. Correspondance et pensées du prince de Ligne, avec avant-propos et notes. Barrière. F. Didot frères, fils et Cie. 2 vol. in-18 jésus, XII-864 p.

Ursins (Des). Lettres inédites de la princesse des Ursins, recueillies et publiées, avec une introduction et des notes, par M. A Geffroy. Didier et Cie. In-8, LXVII-497 p. et fac-simile.

Anonymes. Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Historiens occidentaux. Imp. impériale; lib. Dumont. T. II. In-folio, XXXVI-828 p.

Actualités politiques. Livres et brochures de circonstance.

About (Edm.) La question romaine. V. p. 328.

Achard (Amédée). Montebello, Magenta, Marignan. Voy. p. 340.

Alma (L'abbé Combe d'). Du pouvoir temporel des papes. Illustré de gravures représentant les principaux monuments de Rome, et du portrait de S. S. Pie IX. Pilloy. In-18, 107 p.

Ambrosini et **Huard**. La famille impériale. In-8, VIII-695 p.

Arago (Antoine). Étude sur le rôle politique de la France. Lib. Dentu. In-8, 253 p.

Argenson (Le marquis Voyer d'). Des nationalités européennes, avec deux cartes indiquant la division des peuples suivant les langues parlées et les religions. Dentu. In-8, 36 p.

Azeglio (Massimo d'). La politique et le droit chrétien au point de vue de la question italienne. Dentu (1860). In-8, 179 p.

Bazancourt (De). La campagne d'Italie de 1859. Chronique de la guerre. Première partie, Amyot. In-8, VII-450 p. L'ouvrage aura 2 volumes.

Césena (Amédée de). L'Italie confédérée. Histoire politique, militaire et pittoresque de la campagne de 1859, avec dessins, plans et carte, par livraison in-8, 16 p.

Chambonneaux (V. A.). L'Élu de Dieu, ou la France régénérée, et replacée au premier rang des nations par S. M. Napoléon III, précédé d'une notice biographique des diverses branches de la famille Bonaparte depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours. Dufet. In-12, 168 p.

Chassin (Ch. L.) Manin et l'Italie, par Ch. L. Chassin. Pagnerre. In-8, 47 p.

Claude (F.) Solution de la question italienne. Dentu. In-8, 47 p.

Debraux (V.) La paix de Villafranca et les conférences de Zurich. Amyot. Grand in-8, VII-200 p.

Delvau (Alfred). Les martyrs de l'Italie sous la domination autrichienne. Lécrivain et Toubon. In-4 a deux colonnes, 48 p. et vignette.

Dupanloup (Mgr). La Brochure : le Pape et le Congrès. Lettre d'un catholique. Voy. p. 338.

Fabrizi (Jean). L'Italie après la guerre, traduite de l'tialien et précédée d'une introduction et d'un mot de réponse à M. About, par Martin Doisy. In-8, 160 p.

Fauvety (Ch.). Du principe de nationalité. L'Italie. Dentu. Grand in-8, 31 p.

Feuillide (Capo de). La quatrième aux doctrinaires. L'enseignement. Dusacq, Garnier frères. In-8, p. 161-216.

Gallois (N). Les armées françaises en Italie. 1494-1859. Lib. nouvelle. In-18 jésus, 423 p.

Gay (Charles). L'Europe devant la Chine. Plon. VIII-156 p.

Gerbet (Mgr). Observations de l'évêque

de Perpignan au sujet des attentats dirigés contre la souveraineté temporelle du pape. Gaume frères et Duprey. In-18, 36 p.

— La question italienne en 1859, avec une préface par Mgr Gerbet, évêque de Perpignan. Gaume frères et Duprey. In-8, 75 p.

Girardin (Émile de). Le désarmement européen. Michel Lévy frères. In-8, 71 p.

— L'Empereur Napoléon III et la France. Michel Lévy frères. In-8, 48 p.

— L'empereur Napoléon III et l'Europe. Michel Lévy frères. In-8, 63 p.

— L'empire avec la liberté. Lib. Michel Lévy frères. In-8, 160 p.

— L'équilibre européen. Michel Lévy frères. In-8, 64 p.

— Questions de mon temps. Voy. p. 312.

Goethe (Mme Louise). Garibaldi. Sa vie, son enfance, ses exploits, suivis de documents historiques sur la guerre d'Italie. Lib. Lebigre Duquesne. In-32, 132 p. Portr. et vign.

Grandguillot (A.). Lettres russes. Alexandre II et l'émancipation. Dentu. In-8, 160 p.

Grevestin (Le baron C. F. Sirtema de). L'Europe sera-t-elle remaniée? Dentu. In-8, 36 p.

Haussonville (Comte d'). Lettre aux conseils généraux. Dentu. In-18, 36 p.

Jourdan (Louis). La guerre à l'Anglais. Lib. nouvelle. In-8, 31 p.

La Bédollière (L. de). Histoire de la guerre d'Italie. Illustrations de Janet-Lange. Cartes géographiques de A. H. Dufour. G. Barba. In-4 à deux colonnes, 80 p.

La Forge (Anatole de). La question des duchés. Dentu. In-8, 47 p.

La Messine (Mme Juliette). Garibaldi. Sa vie d'après les documents inédits. Dentu. In-18, 69 p. et portrait.

Lanfrey (J). Les lettres d'Éverard. Voy. p. 130.

La Rochejaquelein (Le marquis de). La suspension d'armes Dentu. In-8, 31 p.

La Varenne (Ch. de). L'Italie centrale, La Toscane, Modène, Parme. Hachette et Cie. In-18, 401 p.

Le Duc (L. Leouzon). La Croatie et la Confédération italienne, avec une introduction. Amyot. In-8, XXIV-272 p.

Le Gallois (H.). Les contemporains populaires. N. 1 et 2. J. Laisné. In-4 à 2 colonnes, 16 p. et portraits.

Lenormant (François). La question ionienne devant l'Europe. Dentu. In-8, 176 p.

Léon (Comte). La paix, solution de la question italienne. Lib. Dentu. In-8, 31 p.

Leudun (Eugène). Les victoires de l'empire. Campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Autriche, de Prusse, de Russie, de France et de Crimée. Paul Dupont. In-18, VIII-296.

Miley (L'abbé). L'Empereur Napoléon III et la papauté. Amyot. In-8, VI-159 p.

Monnier (Marc). L'Italie est-elle la terre des morts ? L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 439 p.

Paradis. Histoire populaire et illustrée de l'armée d'Italie. Première livraison. In-4 à 2 colonnes, 8 p.

Pautet (Jules). Le pape, l'Autriche et l'Italie. Ledoyen. In-8, 45 p.

Pelletan (Eugène). Qu'allons-nous faire? Conference de Zurich. Lib. nouvelle. In-8, 31 p.

Petetin (Anselme). De l'annexion de la Savoie. Lib, nouvelle. In-8, 31 p.

Pressensé (Edmond). Le pouvoir temporel est-il nécessaire à la religion? Réponse au dernier mandement des évêques; par Edmond de Pressensé, rédacteur en chef de la Revue chrétienne. Dentu. In-18, 35 p.

Rendu (Eugène). L'Autriche dans la confédération italienne. Voy. p. 323.

Riancey (Henry de). Madame la duchesse de Parme et les derniers événements. Dentu. In-8, 176 p.

Saillet (A. de). Les héros de l'indépendance italienne (Amour sacré de la patrie). Chabot-Fonteney. In-18, 316 p. et portraits.

Saint-Marc Girardin. Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste. Voy. p. 312.

Sand (George). Garibaldi. Lib. nouvelle. In-8, 16 p.

— La guerre. Lib. nouvelle. In-8, 15 p.

Schœbel (Charles). Du pouvoir temporel du pape. Démonstration historique par Charles Schœbel, membre de la Société d'ethnographie de France. Challamel aîné. In-8, 46 p.

Texier (Edm.) Chronique de la guerre d'Italie. Voy p. 340.

Vital (I. G.) Le nouvel Éraste, ou l'Ami du peuple. Petit in-8, 235 p.

Anonymes. L'Autriche dans le royaume Lombardo-Vénitien. Ses finances, son administration. Lettres à lord Derby. Dentu. In-8, 59 p.

— L'Empereur Napoléon III et l'Italie. Dentu. In-8, 64 p.

— Histoire complète de la guerre d'Italie; documents et rapports officiels par un diplomate. Illustrations de Gustave Doré, et plan du quadrilatère. Palestro, Turbigo, Montebello, Magenta, Marignan, Solferino. Lécrivain et Toubon. In-4 à 2 colonnes, 90 p.

— Hommes du jour. Michel Lévy frères, In-18 jésus, 324 p.
— Le pape et le congrès. Voy. p. 336
— Le roi de Naples et l'indépendance italienne. Dentu. In-8, VIII-64 p.
— Recherches sur les forces maritimes. Marins et hommes de mer dans la guerre d'Orient, suivis de quelques mots sur les conditions d'une lutte avec l'Angleterre. Dentu, In-8, XVIII-146 p.

Géographie, Ethnographie, Voyages.

Bargès (L'abbé). Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom, sa topographie, son histoire, etc. Challamel aîné. In-8, XVI-479 p., 1 pl.
Belamy (Théodore). Rome. Impressions et souvenirs. Vermot. Tome I, in-18 jésus, VIII-352 p.
Bocage (V. A. Barbié du). Madagascar, possession française depuis 1642; avec carte dressée par Malte-Brun. Arthus Bertrand. In-8, XXXI-367 p.
Boucher de Perthes. Voyage en Espagne et en Algérie, en 1855. Derache. In-12, 616 p.
— Voyage en Russie, retour par la Lithuanie, la Pologne, la Silésie, la Saxe et le duché de Nassau; séjour à Wiesbaden en 1856. Derache, In-12, 584 p. (Voy. T. I de *l'A. litt.*, p. 341.)
Caillette de l'Hervilliez. Le mont Ganelon, à Clairvoix, près Compiègne. étude d'archéologie, de philologie et d'histoire. A. Durand. Grand in-8, 132 p.
Carron (L'abbé). Voyage en Algérie. Sarlin. In-12, 216 p.
Charencey (H. de). La régence de Tunis. Challamel. In-8, 36 p.
Dora d'Istria (Mme). Les Femmes en Orient. Voy. p. 350.
Dufferin (Lord). Lettres écrites des régions polaires. Traduites de l'anglais par F. de Lanoye. Hachette et Cie. 25 vignettes sur bois et 3 cartes, grand in-8, XVI-290 p.
Dupont-Delporte (J. E.). Lettres sur l'Espagne. Climat, mœurs, coutumes, monuments, palais, églises, jardins publics, promenades, etc. In-8, 350 p.
Énault (Louis). De Paris à Cherbourg. Itinéraire historique et descriptif. L. Hachette et Cie. In-18 jésus. IV-516 p. et une carte.
Escayrac de Lauture (Le comte d'). Voyage dans le grand désert et au Soudan. Fouget-Coulon, Maillet-Schmitz. In-16, XXIII-211 p.
Esquiros (Alph.). La Néerlande et la vie Hollandaise. Voy. p. 344.
Étourneau. De Paris au nouveau monde et du nouveau monde à Paris. Narration d'un voyage de dix ans. T. III et dernier. In-18 jésus, 412 p.
Fromentin (Eugène). Une année dans le Sahel. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 354 p.
Gobineau (A. de). Trois ans en Asie (de 1855 à 1856). Hachette et Cie. In-8, 531 p.
Hollanders (Louis). Moschek, mœurs polonaises. Poulet-Malassis et de Broise. In-18, 272 p.
Jacobs (A.). Géographie de Frédégaire, de ses continuateurs et des Gesta regum francorum. Durand. In-18, 32 p. et une carte.
Joanne (Ad.). De Paris à Lyon et à Auxerre. Itinéraire descriptif et historique. Carte et plans. 87 vignettes dessinées d'après nature par Thérond et Lancelot. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, XII-464 p.
Joanne et Du Pays (A. J.). Itinéraire de l'Italie septentrionale, contenant la Savoie, le Piémont, la Lombardie et la Vénétie. L. Hachette et Cie. In-18 jésus à deux colonnes, XVI-242 p., 6 cartes et 7 plans.
Jubinal (Achille). Impressions de voyage. Les Hautes-Pyrénées. Plasut. In-12, 224 p.
Lachapelle (A. de). Le comte de Raousset-Boulbon et l'expédition de la Sonora. Correspondances, souvenirs et œuvres inédits. Dentu. In-18 jésus, 323 p. Portrait et carte.
Lefils (Flor.). Recherches sur la configuration des côtes de la Morinie. Ouvrage couronné par la Société des antiquaires de la Picardie. Abbeville. In-8, XXIX-168 p. et 2 cartes.
Lemoine (Edouard). Plombières et ses environs. Guide du baigneur. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 183 p.
Lottin de Laval. Voyage dans la péninsule arabique de Sinaï et l'Égypte moyenne. Publié sous les auspices de S. Ex. M. le ministre de l'instruction publique et des cultes. Texte. Livraisons 33 à 40. In-4, IV, p. 321-356. Didot. L'ouvrage complet : 1° un volume in-4, texte; 2° un vol. in-4, comprenant 500 à 600 inscriptions; 3° un vol. in-fol. de planches. (Prix, 280 fr.)
Malte-Brun. Géographie universelle. Revue, rectifiée et complétement mise au niveau de l'état actuel des connaissances géographiques; par E. Cortambert. Edition en 8 tomes divisés en 16 volumes, illustrés de 80 gravures et types coloriés; plus 8 cartes inédites. T. VI, 2° p. Dufour. Grand in-8, p. 241-496.

Marmier (X.) En Amérique et en Europe. Hachette et Cie. In-18 jésus, 452 p.
— Voyage pittoresque en Allemagne. Partie septentrionale. Morizot. Grand in-8, 520 p. et 21 gravures.
Nicolaidy (B.). Les Turcs et la Turquie contemporaine. Itinéraire et compte rendu de voyages dans les provinces ottomanes, avec cartes détaillées. Sartorius. 2 v. grand in-18, xxxviii-687 p.
Paumier (Henry). L'Afrique ouverte, esquisse des découvertes du docteur Livingstone. In-18, 136 p., 10 vign.
Pène (H. de). Un mois en Allemagne. Nauheim, Lib. nouvelle. In-18 jésus, 357 p.
Poitou (E.). Un hiver en Égypte. Mame et Cie. Grand in-8, 472 p. et gravures.
Poujade (Eugène). Chrétiens et Turcs. Voy. p. 349.
Raulin (V.) Géographie girondine pour servir de complément à la statistique de la Gironde, de Jouannet; Bordeaux. In-8, 79 p.
Vallin (Édouard). Voyage en Bretagne. Finistère; précédé d'une notice sur la Bretagne au XIIe siècle. In-8 jésus, XII-372 pages, 4 gravures et 1 carte in-4.
Veuillot (Eugène). La Cochinchine et le Tonquin. Le pays, l'histoire et les missions. Amyot. In-8, xx-438 p.
Anonyme. Dictionnaire des postes de l'empire, publié par la direction générale des postes. Petit in-4 à trois colonnes. VIII-1924 p.

SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Philosophie générale, Logique, Morale, Histoire de la philosophie.

Abélard. Petri Abælardi oper.—Hactetenus seorsim edita nunc primum in unum collegit, textum ad fidem librorum editorum scriptorumque recensuit, notas, argumenta, indices adjecit Victor Cousin, adjuvante Carolo Jourdain. Tomus posterior. In-4, 834 p. Paris, imp. Labure et Cie. Lib. A. Durand, 30 fr.
Bacquès. L'empire de la femme. Voy. p. 146.
Barthélemy Saint-Hilaire. Le Bouddha et sa religion. Voy. p. 387.
Bernier (Victor). Journal d'un inconnu, ou Lettres d'un père à son fils. E. Belin, Dentu. In-18 jésus, XVIII-397 p.
Charma (A.). Une nouvelle classification des sciences, résumé de quelques leçons professées à la Faculté des lettres de Caen. Hachette et Cie. In-8, 36 p.
Chassin (Ch.-Louis). Edgar Quinet; — Sa vie et son œuvre; — L'homme, sa vie, son influence, la philosophie de l'histoire, les nationalités, les religions, les poëmes. Pagnerre. In-8, 477 p.
Cuvier (Charles). Cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien. Première série, esquisse d'une philosophie de l'histoire. Ve Berger, Levrault. In-12.
Damiron. Souvenirs de vingt ans d'enseignement. Voy. p. 369.
Debrit (Marc). Histoire des doctrines philosophiques dans l'Italie contemporaine. Meyrueis et Cie. In-18, XI-283 p.
Dollfus. Révélation et révélateurs. Voy. p. 384.
Féral (Gabriel). La famille. Essai. Noblet. In-8, 152 p.
Foucher de Careil (le comte). Supplément aux œuvres de Descartes. Manuscrits de Descartes, précédés d'une introduction sur la Méthode. Première partie. In-8, préface, xx pages, introduction, CXXVII pages. Ladrange, A. Durand.
Funck (Théophile). Philosophie de l'histoire. Didier et Cie. In-8, 183 p.
Gatien-Arnoult. Histoire de la philosophie en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. T. I. Période gauloise. L. Hachette et Cie. In-8, LV-375 p.
Godefroy (N. P.). Date de la création et sa raison finale. A. Bray. In-8, 171 p.
Guéranger (R. P. dom Prosper). Essais sur le naturalisme contemporain.
— I. M. le prince de Broglie, historien de l'Église. In-8, LXXII-505 p. Le Mans et Paris. Julien, Lanier, Cosnard et Cie.
Hegel. Logique, traduite pour la première fois et accompagnée d'une introduction et d'un commentaire perpétuel, par A. Véra. Ladrange. 2 vol. in-8, XI-758 p.
Larcher (L. J.). Opinions des anciens et des modernes sur l'éducation des filles, ou le Livre des institutrices et des mères de famille. Larousse et Boyer. In-18 jésus, XII-384.
Latheulade (Ém. de). De la dignité humaine. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 447 p.
Leibniz. Œuvres publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introductions,

par A. Foucher de Careil. T. I. Lettres de Leibniz, Bossuet, Pellisson, Molanus et Spinosa pour la réunion des protestants et des catholiques. Firmin Didot frères, fils et Cie. In-8, XII-496 p.

Lemoine (Alb.). Stahl et l'animisme, mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques. J. B. Baillière et fils. In-8, 207 p.

Littré (E.). Paroles de philosophie positive. Voy. p. 363.

Mabru (G.). De l'erreur et de la vérité au point de vue philosophique, politique et religieux, par G. M., lauréat de l'Institut. Édition populaire. In-12, 240 p. Chez l'auteur.

Michelet. La femme. Voy. p. 146.

Munk (S.). Mélanges de philosophie juive et arabe, renfermant des extraits méthodiques de la source de vie de Salomon Ibn-Gebirol (dit *Avicebron*), traduits en français et accompagnés de notes, etc.; un mémoire sur la vie, les écrits et la philosophie d'Ibn-Gebirol; des notices sur les principaux philosophes arabes et leurs doctrines, et une esquisse historique de la philosophie chez les Juifs; par S. M., membre de l'Institut. 2e livraison. Franck. In-8, VIII-233-556 p.

Pezzani (André). Examen des questions actuellement pendantes en philosophie religieuse pour faire suite aux Principes de la morale. Durand. In-12, 204 p.

— Principes supérieurs de la morale adressés à tous les hommes. A. Durand. 2 vol. in-8, LXXXIII-818 p. — Ouvrage qui a partagé le prix Bordin, et obtenu une médaille de 1000 fr. de l'Académie des sciences morales et politiques.

Rédarès (Le fr.). Études historiques sur les trois grades de la maçonnerie symbolique, suivies de l'influence morale de la maçonnerie sur l'empire des nations. Évreux, imp. et lib. Berneudin. In-18 jésus, XX-376 p.

Renan (Ern.). Essais de morale et de critique. Voy. 370.

Ribes (A.). Catéchisme scientifique et société transitoire suivant la méthode positive. Ladrange. In-8, 172 p. et 4 tableaux.

Saint-René Taillandier. Histoire et philosophie religieuse. Voy. p. 381.

Saisset. Mélanges d'histoire, de morale et de critique. — Saint-Anselme. — Giordano-Bruno. — De l'état moral de notre époque. — De la renaissance religieuse. — Du socialisme. — La Philosophie positive. — Une logique nouvelle à l'Oratoire. In-18 jésus, XII-481 p. Charpentier.

Spinosa. Traité politique, traduit en français, pour la première fois, annoté, suivi d'un index analytique et accompagné de trois plans des trois différentes formes de gouvernement; par J. G. Prat, avocat. In-18. XI-332 p. et 3 tableaux.

Tissot (J.). Le droit pénal étudié dans ses principes. Voy. p. 400.

Vacherot. La démocratie. Voy. p. 362.

Vidal. Théologie de la religion naturelle. Voy. p. 386.

Waddington (Ch.). De l'idée de Dieu et de l'athéisme contemporain. Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée du séminaire de la confession d'Augsbourg (ancienne académie protestante). In-8, 24 p. Strasbourg, Treuttel et Wurtz. Paris, Durand.

Économie politique, Science sociale, Statistique.

Arnaud (J. B. É.). Mémoires d'un compagnon du tour de France; par J. B. E. Arnaud, dit Libourne le Décidé, compagnon boulanger, contenant plusieurs dissertations sur le devoir, etc. Rochefort, Giraud. In-18, 468 p. et portrait.

Cellier (Fr. du). Histoire des classes laborieuses en France depuis la conquête de la Gaule par Jules César jusqu'à nos jours. Didier et Cie. In-8, XII-479 p.

Chevalier (Michel). De la baisse probable de l'or, des conséquences commerciales et sociales qu'elle peut avoir et des mesures qu'elle provoque; avec pièces justificatives Capelle. In-8, 531 p.

Clavel (C.). Lettres sur l'enseignement des collèges en France. Guillaumin et Cie. In-8, XVI-303 p.

Corbon (A.). De l'enseignement professionnel. Pagnerre. In-16, 192 p. (Bibliothèque utile).

Dollfus (Charles). Liberté et centralisation. Michel Lévy frères. In-18 jésus, XX-196 p.

Donoso Cortès. Ses Œuvres, publiées par sa famille; précédées d'une introduction, par M. Louis Veuillot. Vaton. Tome III et dernier, VIII-363 p.

Du Mesnil-Marigny (J.). Les libres échangistes et les protectionistes conciliés, ou solution analytique des questions économiques, etc. Guillaumin et Cie. Grand in-8, 417 p.

Garreau (R.). Essai sur les premiers principes des sociétés. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 284 p.

Giraud (L. J. D. Feraud). Droit international. France et Sardaigne. Exposé

des lois et traités concernant : 1° la délimitation des frontières; 2° le droit civil international; 3° le droit criminel, police et sûreté; 4° les relations commerciales, etc. A. Durand. In-8, VII-559 p.

Grandeffe (Arthur). Les plaies sociales. Dentu. In-18 jésus, 71 p.

Hanriot (J.). Les nouveaux paysans. Du sensualisme dans les classes agricoles. Vallier. In-18, XII-256 p.

Horn. Annuaire international du crédit public pour 1859. Première année. Guillaumin et Cie. In-18 jésus, 503 p.

Jourdain (Charles). Le budget des cultes en France depuis le Concordat de 1802 jusqu'à nos jours. L. Hachette et Cie. In-8, VIII-323.

Laferrière. Essai sur l'histoire du droit français. Voy. p. 403.

Lamarche (H.). La politique et les religions. Etude d'un journaliste. Pagnerre. In-18 jésus. 486 p.

Marin-Darbel (G. E.). L'usure, sa définition. Guillaume et Cie. In-18 jésus. XII-409.

Molinari (G. de) et **Passy** (Frédéric). De l'enseignement obligatoire. Discussion entre M. G. de Molinari et M. Fr. Passy. Guillaumin et Cie. In-18 jésus, X-345 p.

Ostange (Mme la comtesse d'). Revue sociale. — Le vrai progrès. Dentu. In-8, 32 p.

Passy (Frédéric), **Modeste** (Victor) et **Paillottet**. De la propriété intellectuelle. Préface par Jules Simon. Dentu. In-18 jésus, XXV-345 p.

Regnault (A.). Aphorismes administratifs. Cosse et Marchal. In-12, VII-207 p.

Reybaud (Louis). Etudes sur le régime des manufactures. Condition des ouvriers en soie. Michel Lévy frères. In-8, XXXV-396 p.

Rondelet (Antonin). Du spiritualisme en économie politique. Didier et Cie. In-8, 378 p.— Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

Sagra (Ramon de la). Aphorismes sociaux. In-8, XLVIII-203 p.

Seneuil (Courcelle J. F.). Traité théorique et pratique d'économie politique. Tome II et dernier. Partie pratique ou ergonomie. Guillaumin. In-8, 584 p.

Simon (Jules). La Liberté. Voy. p. 404.

Valleroux (Hubert). De l'enseignement. Ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devrait être. Guillaumin et Cie. In-8, VII-429 p.

Venisse (R.). De l'économie sociale dans l'échange et le crédit. Dentu. In-8, VII-197 p.

entura de Raulica (R. P.). Essai sur le pouvoir public, ou exposition des lois naturelles de l'ordre social, pour faire suite à l'ouvrage : le Pouvoir politique chrétien. Gaume frères et Duprey. In-8, XXXVIII-631 p.

Anonymes. Etudes sur la question de l'abolition du servage en Russie; par un contemporain. In-8, 360 p.

— Les ouvriers des deux mondes. Études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières des diverses contrées, etc.; publiées par la Société internationale des études pratiques d'économie sociale. Guillaumin. Tome II. In-8, 504 p.

Théologie, Histoire religieuse, Ascétisme.

Anselme (M. H. d'). Le monde païen, ou de la mythologie universelle en tant que dépravation aux mille formes de la vérité enseignée par la tradition primitive, le Pentateuque et l'Evangile. Tome II. Seguin aîné. Grand in-12, 704 p.

Bautain (L'abbé). La Chrétienne de nos jours. Voy. p. 391.

Berton (Charles). Dictionnaire du parallèle entre diverses doctrines philosophiques et religieuses, d'une part, et la foi catholique de l'autre. Migne. Grand in-8 à deux colonnes, 698 p.

Bersier. Les grands hommes de l'Eglise. Histoire de l'Eglise en biographies. Meyrueis et Cie. In-18 jésus, 580 p.

Bloch (S.). La foi d'Israël, ses dogmes, son culte, ses cérémonies et pratiques religieuses, sa loi morale et sociale, sa mission et son avenir. In-8, XVI-444 p.

Chastel (Étienne). Le christianisme et l'Eglise au moyen âge. Coup d'œil historique. Joël Cherbuliez. In-18 jésus, XIV-359 p.

Constant (L'abbé P. M.). L'histoire et l'infaillibilité des papes, ou recherches critiques et historiques sur les actes et les décisions pontificales que divers écrivains ont crus contraires à la foi. Pélagaud et Cie. 2 vol. in-8, 910 p.

Coquerel (Athanase). Méditations sur des textes choisis de l'ancien et du nouveau Testament, à l'usage du culte de famille. Joël-Cherbuliez. In-18 jésus, X-477 p.

Daniel (Ch.) et **Gagarin** (J.). Études de théologie, de philosophie et d'histoire. J. Lecoffre et Cie. Nouvelle série. Tome I. In-8, 666 p.

Drioux (L'abbé). Précis de l'histoire de l'Eglise depuis le commencement du

monde jusqu'à nos jours. Tome I. Temps avant Jésus-Christ. Belin. In-8, xvi-536 p.

Duclos (L'abbé H.). La saison d'hiver à Paris. Lettres à un homme du monde sur le carême et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne. Périsse frères. In-18 jésus, xvi-412 p.

Félix (Le R. P.). Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris. Années 1858 et 1859. Ad. Le Clerc et Cie; librairie Dillet. In-8, Tomes III et IV.

— Les morts souffrants et délaissés. Gillet, Ad. Le Clerc. In-18, 72 p.

Figanières (Louis-Michel de). Vie universelle. Explication selon la science vivante et fonctionnante de Dieu, de la vie des êtres, des forces de la nature et de l'existence du tout. In-8, viii-592 p.

Freppel (L'abbé). Les Pères apostoliques et leur époque. Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant l'année 1857-1858. Amb. Bray. In-8, 479 p.

Gasparin (Mme). Les horizons célestes. Voy. p. 394.

Gavairon (L'abbé). Défense du Saint-Siége. Lethielleux; Tournai, librairie Casterman. In-12, 383 p.

Guettée (L'abbé). Histoire des jésuites, composée des documents authentiques en partie inédits. Tome II. Lécrivain et Toubon. In-8, 534 p.

Haag (Eug. et Em.). La France protestante, ou vie des protestants qui se sont fait un nom dans l'histoire, depuis les premiers temps de la réformation, etc. Ouvrage rédigé sur des documents en grande partie inédits. 15e et 16e parties. Tome IX (Rossel-Zorn). Cherbuliez. In-8 à deux colonnes, 568 p.

Hauréau (B.). Gallia christiana, in provincias ecclesiasticas distributa; in qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum regionum omnium quas vetus Gallia complectebatur ab origine Ecclesiarum ad nostra tempora deducitur, etc. A monachis congregationis S. Mauri ad tertium decimum tomum opere perducto, tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur; condidit Bartholomæus Hauréau. F. Didot frères, fils et Cie.

— Hugues de Saint-Victor. Nouvel examen de l'édition de ses œuvres, avec deux opuscules inédits. Pagnerre. In-8, 220 p.

Henrion (Le baron). Histoire ecclésiastique depuis la création jusqu'au pontificat de Pie IX. Tome XV. Depuis la mort de Théodose le Grand jusqu'au concile général de Chalcédoine. Migne. Grand in-8 à deux colonnes, x-774 p. — L'ouvrage aura 25 volumes.

Huguet (Le R. P.). Le luxe au point de vue de la religion, de la famille et des pauvres. V. Sarlit. In-12, xii-217 p.

Leroy (Louis). Le règne de Dieu dans la grandeur, la mission et la chute des empires, ou philosophie de l'histoire considérée au point de vue divin, etc., précédé de lettres d'approbation. J. Lecoffre et Cie. In-8, xxxii-552 p.

Marty (L'abbé). M. le prince de Broglie et dom Guéranger. Didier et Cie, Douniol. In-8, 52 p.

Maury (L.-F. Alfred). Histoire des religions de la Grèce antique depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution. Tome III et dernier. La morale. Influence des religions étrangères et de la philosophie. Ladrange. In-8, 552 p.

Pérennès (Fr.). Dictionnaire de bibliographie catholique, présentant l'indication et les titres complets de tous les ouvrages qui ont été publiés dans les trois langues, grecque, latine et française, depuis la naissance du christianisme; suivi d'un dictionnaire de bibliologie; par M. Brunet, de Bordeaux. Tome I. Migne. Grand in-8 à deux col. 868 p. — L'ouvrage aura 5 volumes.

Petton (Le R. P. Fr. Ambroise). De la religion naturelle et de la religion chrétienne. Ve Poussielgue-Rusand. In-8, xvi-456 p.

— De la vocation religieuse. Même librairie. In-32, xvi-340 p.

Prime (Samuel-Irenæus). Le réveil américain, ou puissance de la prière. — Manifestation éclatante de la grâce divine dans les réunions de prières tenues en divers lieux pendant 1857 et 1858, etc.; traduit librement de l'anglais par S. Bérard, pasteur. Grassart. In-8, viii-419 p.

Puchesse (F. Baguenault de). Le catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves. Gaume frères et Duprey. 2 vol. in-18 jésus, viii-966 p.

Ratisbonne (Le R. P. Théodore). Manuel de la mère chrétienne. Olmer. In-18, 421 p.

Ravignan (Le R. P. de). Entretiens spirituels du R. P. de Ravignan, recueillis par les Enfants de Marie (couvent du Sacré-Cœur de Paris (1855), suivis d'un choix de ses pensées. Douniol. In-8, vii-303 p.

— Conférences du R.P. de Ravignan, de la Compagnie de Jésus. Conférences prêchées à Notre-Dame de Paris,

de 1837 à 1846. — Conférences de 1847 et discours divers. Ve Poussielgue-Rusand. 4 vol. in-8, XI-2339 p.

Rupert (E.). L'église et la synagogue. Lethielleux. In-18 jésus, XXIII-343 p.

Schæffer (Ad.). Essai sur l'avenir de la tolérance. Joël-Cherbuliez. In-18 jésus, VIII-292 p.

Salvador (J.). Paris, Rome, Jérusalem, ou la question religieuse au XIXe siècle. Michel Lévy frères. 2 vol. in-8, VIII-1010 p.

Seigneur (Georges). La question divine. M. Hello et M. Renan. Douniol, J. Lecoffre et Cie. In-18, 107 p.

Tenougi (L'abbé F.). Défense des premières vérités de la foi : Destinée de l'homme; Mystères de la nature divine, etc. A. Bray. In-8, XXXVII-534 p.

Thomas d'Aquin (Saint). Somme théologique, traduite en français et annotée par F. Lachat. Renfermant le texte latin avec les meilleurs commentaires. Vivès. Tome XIV. In-8, 619 p. — Edition en 14 volumes.

Ventura de Raulica (Le T. R. P.). Gloire nouvelle du catholicisme, ou éloges funèbres, vies et exemples de quelques grands catholiques qui ont vécu dans la première moitié de ce siècle; traduit de l'italien par le R. P. Fagueys. Gaume frères et Duprey. In-8, XXVIII-496 p.

Veuillot (Louis). De quelques erreurs sur la papauté. Gaume frères et Duprey. In-18, LVII p.

Welte et **Wetzer**. Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne; traduit de l'allemand par L. Goschler, chanoine. Tomes III-VI. (Bérenger — Druses). Gaume frères et Duprey. In-8 à deux colonnes.

Anonymes. Essai sur le symbolisme de la cloche dans ses rapports et ses harmonies avec la religion; par un prêtre du clergé paroissial. Douniol. In-8, VIII-452 p.

— Science de l'homme. Philosophie religieuse. P. Enfantin, 1858. — H. Saint-Simon, 1813. Victor Masson. Grand in-8, XXIV-487 p.

Sciences occultes, Merveilleux, Spiritisme.

Cahagnet (A.). Encyclopédie magnétique spiritualiste traitant spécialement des faits psychologiques, magie magnétique, swedenborgianisme, nécromancie, magie céleste, etc. (magnétisme); 8e année. Germer Baillière. Tome V, in-18.

Blanc (Hipp.). De l'inspiration des Camisards. Recherches nouvelles sur les phénomènes observés parmi les protestants des Cévennes pour servir à l'intelligence de certaines manifestations modernes, précédé d'une lettre à l'auteur par le T. R. P. Ventura de Raulica. Plon. In-18, XI-221 p.

Brasseur (U. J.). Les âmes et les humains, ou communications de l'autre monde recueillies et commentées pour le triomphe de la morale et le bonheur de la société. T. I, in-18, 108 p.

Debay (P.). Histoire des sciences occultes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Dentu. In-18 jésus, 540 p.

Figuier (Louis). Histoire du merveilleux dans les temps modernes. T. Ier. Introduction. Les Diables de Loudun; les Convulsionnaires jansénistes. In-18 jésus, X-419 p. — T. II. La baguette divinatoire; les Prophètes protestants. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 432 p.

Goupy. Explications des tables parlantes, des médiums, des esprits et du somnambulisme par divers systèmes de cosmologie; suivi de la Voyante de Prevost; Germer Baillière. In-8, IX-352 p.

Kardec (Allan). Qu'est-ce que le spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des esprits contenant les principes fondamentaux de la doctrine spirite; Ledoyen. In-18 jésus, 100 p.

Leriche (L'abbé). Etudes sur les possessions en général et sur celle de Loudun en particulier. Précédées d'une lettre du T. R. P. Ventura de Raulica. Plon. In-18, X-259 p.

Lévi (Eliphas). Histoire de la magie, avec une exposition claire et précise de ses procédés, de ses rites et de ses mystères. G. Baillière. In-8, XVI-560 p. avec 18 planches

Anonymes. Dix prières de dix saintes. Dictées en médiumnité à Sebron. Enseignements spirites et moraux. Sixième parole de saint Eloi. lib. Ledoyen. In-18, 132 p.

— Manifestation de saint Éloi donnée en Dieu. Le Médium comme il doit être dans la foi spirite de saine application et de saine appréciation. Ouvrage adressé aux médiums pour leur règle, aux croyants, pour leur sécurité, aux incroyants, pour leur édification. Ledoyen. In-18, 52 p.

Pédagogie, Livres pour les enfants.

Barrau (Th. H.). La patrie, description et histoire de la France. Livre destiné

aux établissements d'instruction publique. Hachette et Cie. In-12, VIII-464 p.
Lereboullet. Zoologie de la jeunesse. Strasbourg, Derivaux. Grand in-8, avec dessins coloriés, par le procédé de M. Silbermann. En 36 liv.
Mayne-Reid. Le chasseur de plantes. Traduit de l'anglais par Mme H. Loreau et illustré de 12 vign. Hachette et Cie. In-18 jésus, 410 p.
— Les vacances des jeunes Boërs. Traduit de l'anglais par Mme H. Loreau, et illustré de 12 grandes vignettes. Hachette et Cie. In-18 jésus, 392 p.
Minssen (J. F.). Livre d'images sans images. Par H. C. Andersen. Traduit de l'anglais. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 156 p.
Ribelle (de), **Rostaing**, etc. La France. Types, mœurs, et merveilles de la nature. Ouvrage dédié à la jeunesse : par MM. Ch. de Ribelle, J. Rostaing, F. Fertiault et Mme la comtesse de Bassanville. Rigaud. Grand in-8, 318 p. lith.
Ségur (Comtesse) [née Rostopchine]. Les vacances. Illustrées de 40 vignettes par Bertall. Hachette et Cie. In-18 jésus, 446 p.
Anonymes. L'enfant. Par Mme... ; Hachette et Cie. In-18 jésus, XXVII-403 pages.
— Les enfants d'aujourd'hui ; par une mère de famille. Ouvrage illustré de 40 vignettes, par Bertall. Hachette et Cie. In-18 jésus, 340 p.

CRITIQUE D'ART, ESTHÉTIQUE, ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Acquier. Armorial de la noblesse de France, publié par une société de généalogistes paléographes, sous la direction de M. Acquier. In-4, 254 p., lettres ornées et armes.
Adam (Adolphe). Derniers souvenirs d'un musicien. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 324 p.
Amé (Emile). Les carrelages émaillés du Moyen âge et de la Renaissance, etc. Morel et Cie. In-4, XXIX-210 p., 60 dessins et 90 pl. en couleur.
Astruc (Zacharie). Les quatorze stations du salon. 1859. Suivies d'un récit douloureux. Préface de George Sand. Poulet-Malassis et de Broise. In-18 jésus, VIII-408.
Aubert (Maurice). Souvenir du salon de 1859. J. Tardieu. In-18, 367 p.
Barbet de Jouy (Henry). Etudes sur les fontes du Primatice. Ve Jules Renouard. In-8, 51 p.
Batté (Léon). Le Raphaël de M. Morris Moore. Apollon et Marsias, documents, préfaces, traductions, notes. A. Taride, W. Jeffs. In-8, XVI-109 p.
Berlioz (Hector). Les grotesques de la musique. In-18 jésus, 312 p.
Berty (Adolphe). La renaissance monumentale en France, spécimens de composition et d'ornementation architectoniques. 1re livraison. Gide. Grand in-4, 3 pages et 2 planches.
Beulé (E.). L'Architecture au siècle de Pisistrate. Ve Lacour. Grand in-8, 302 p.
Blanc (Charles). L'Œuvre complet de Rembrandt, décrit et commenté. T. Ier, 1re livraison. In-8, IV-288. Gide. L'ouvrage aura 2 volumes.
Boudard (P. A.) Essai sur la numismatique ibérienne, précédé de recherches sur l'alphabet et la langue des Ibères. Franck. In-4, p. 241-319 et planches.
Canel (A.). Blason populaire de la Normandie, comprenant les proverbes, sobriquets, dictons, etc. 2 vol. in-8, XXV-467 p. Rouen, Lebrument.
Cénac-Moncaut. Voyage archéologique et historique dans l'ancien vicomté de Béarn. Didron. Petit in-8, 122 p. et 8 grav.
Chenavard (A. M.). Voyage en Grèce et dans le Levant, fait en 1843 et 1844. Lyon, impr. Perrin. In-folio, 187 p. et 79 pl. gravées sur cuivre.
Chesneau. Le salon de 1859. Voy. p. 414.
Clément de Ris (Comte de). Le musée royal de Madrid. Ve Jules Renouard. In-18 jésus, VIII-150 p.
— Les musées de province. Ve Jules Renouard. T. I. In-8, 346 p.
Cohen (Henry). Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain. Tom. I et II. Grand in-8, VIII-611 p. et 20 pl.
Coste (A.). L'alsace romaine. Études archéologiques, avec cartes. Mulhouse, Risler. In-8, 134 p.
Delaunay (L'abbé). Le livre d'heures de la reine Anne de Bretagne. Reproduit d'après l'original, avec traduction française. Curmer. in-4.
Didron (aîné). Manuel des œuvres de bronze et d'orfévrerie du moyen âge. V. Didron. Dessins et gravures. In-4, 223 p.
Du Camp (Maxime). En Hollande. Lettres à un ami. Suivies des catalogues

des musées de Rotterdam, la Haye et Amsterdam. Poulet-Malassis et de Broise; In-12, 387 p.
— Le salon de 1859. In-18, jésus, 215 p.
Dumesnil (J.). Histoire des plus célèbres amateurs étrangers, espagnols, anglais, flamands, hollandais et allemands et de leurs relations avec les artistes. Vᵉ Jules Renouard. Tome V. In-8, VIII-511 p. — V. t. I de *l'An. litt.*, p. 391.
Etex (Antoine). Ary Scheffer. Étude sur sa vie et ses ouvrages. Exposition de ses œuvres. Grand in-8, 35 p.
Figuier (Louis). La photographie au salon de 1859. Voy. p. 416.
Gruyer (F. A.). Essai sur les fresques de Raphaël au Vatican. Loges. 2ᵉ partie et dernière. In-8, 296 p. Vᵉ J. Renouard. — V. t. I de *l'An. litt.*, p. 388.
Hennin. Les monuments de l'histoire de France. Catalogue des productions de la sculpture, de la peinture et de la gravure relatives à l'histoire de la France et des Français. Delion. Tome V. In-8, 499 p.
Liszt (Franz). Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie. In-18 jésus, 353 p.
Langlois (Victor). Numismatique des Arabes avant l'islamisme; Rollin; A. Durand. In-4, XII-158 p.
Lassabathie. Histoire du Conservatoire impérial de musique et de déclamation. Michel Lévy frères. In-18 jésus, 577 p.
Laurent Pichat. L'art et les artistes en France; Pagnerre. (Biblioth. utile). In-16, 188 p.
Lépinois (E. de B. de). L'art dans la rue et l'art au salon. Avec une préface de M. Arsène Houssaye. Dentu. In-18, XI-291 p.
Maigne (W.). Abrégé méthodique de la science des armoiries, suivi d'un glossaire des attributs héraldiques, d'un traité élémentaire des ordres de chevalerie, etc.; Garnier frères. In-18 jésus, XII-487 p.
Pardiac (J. B. l'abbé). Études archéologiques jointes à la description du portail de l'église Saint-Pierre de Moissac (Tarn-et-Garonne). Didron, Pringuet. Tome II et dernier. In-16, 524 p, et pl.
Passa (Théodore). Ary Scheffer, étude sur sa vie et ses œuvres. In-8, 23 p.
Poey (Faustin). Monnaies féodales de France. T. I, in-4, XII-368 p. et 51 pl. Rollin.
Scudo (P.). Critique et littérature musicales. 2ᵉ série. Hachette et Cie. In-18 jésus, VII-544 p.
Silvestre (Théophile). L'art, les artistes et l'industrie en Angleterre. Discours prononcé devant la Société des arts de Londres. In-18, 108 p. Magnin, Blanchard et Cie.
Stevens (Mathilde). Impressions d'une femme au salon de 1859. Lib. nouvelle. In-18, 144 p.
Thierriat (Auguste). Galerie des peintres lyonnais. Lyon, imp. Perrin. In-16, 77 p.
Tennellé (Alf.). Fragments sur l'art, etc. V. p. 418.
Teulgoet (E. de). Noblesse, blason, ordres de chevalerie, manuel héraldique; Dentu. In-8, VIII-254 p.
Vieillard (P. A.). Souvenirs du théâtre. Méhul, sa vie et ses œuvres; Ledoyen. In-12, 60 p.

PHILOLOGIE, ÉRUDITION, BIBLIOGRAPHIE.

Travaux originaux.

Barry (A. C). Monographie du dieu Leherenn d'Ariege. Rollin. In-8, IV-87 p. et figures.
Burnouf (E.) et Leupol (L.). Méthode pour étudier la langue sanscrite; ouvrage composé sur le plan de la méthode grecque et de la méthode latine; de J. L. Burnouf. B. Duprat, in-18, XV-182 p. et 9 tableaux.
Chéron (P). Catalogue général de la librairie française au dix-neuvième siècle, du 1ᵉʳ janvier 1800 au 31 décembre 1855; T. III. 3ʳᵉ livraison (Denuery-Dubuisson) Janet. Grand in-8, colonne 769 à 1152, 196 pages. Fin du tome III.
Dabry (P.). Guides des armées alliées en Chine, ou Dialogue sur les reconnaissances militaires en trois langues : français, anglais, chinois, suivi d'un vocabulaire et précédé de la division des provinces de la Chine et de l'hygiène à observer dans ces contrées. Grand in-16, XVI-164 p. Plon, éditeur.
Desjardins (E.). Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1858. Seconde année. T. II. A. Durand. In-8, XL-488 p.
Dochez (L.) Nouveau dictionnaire de la langue française, contenant la définition de tous les mots en usage, leur étymologie, leur emploi par époques,

leur classification par radicaux et dérivés, les modifications qu'ils ont subies, les idiotismes expliqués, etc. Introduction par M. Paulin Paris, membre de l'Institut. Fouraut. In-4 à 3 colonnes, XII-1351 p.

Dupiney de Vorepierre (B.) Dictionnaire français illustré et encyclopédie universelle, ouvrage qui peut tenir lieu de tous les vocabulaires et de toutes les encyclopédies. Publication nouvelle, enrichie de 20 000 figures gravées sur cuivre par les meilleurs artistes. Tome Ier. (A. Fus.). Livraisons 1 à 83. Michel Lévy frères. In-4 à 3 colonnes, 1832 p.

Frère (Édouard). Manuel du bibliographe normand, ou dictionnaire historique et bibliographique, contenant: 1° l'indication des ouvrages relatifs à la Normandie, etc.; 2° des notes biographiques, critiques et littéraires, etc.; 3° des recherches sur l'histoire de l'imprimerie en Normandie. T. II et dernier. Première livraison (Gad.-Lar.) Grand in-8 à 2 colonnes, 160 p.

Larchey (Lorédan). Les excentricités de la langue française en 1860. In-16, IV-232 p. et un frontispice gravé à l'eau-forte.

Livet (Ch.). La grammaire au seizième siècle. Voy. p. 438.

Muller (Max.). Essai de mythologie comparée. Voy. p. 427.

Noulet (J. B.) Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France aux seizième et dix-septième siècles. Toulouse, Grand in-8, VIII-257 p.

Oppert (J.). Réponse à un article critique de M. Ernest Renan, extraite de la *Revue algérienne et orientale*. Challamel, In-8, 32 p.

Paeille (C). Essai historique et critique sur l'invention de l'imprimerie. Techener. In-8, 286 p. et fac-simile.

Pagès (Léon). Bibliographie japonaise ou Catalogue des ouvrages relatifs au Japon, publiés depuis le quinzième siècle. Duprat. In-4, VI-68 p.

Pericaud l'aîné (Antoine). Bibliographie lyonnaise du quinzième siècle; quatrième partie, additions et corrections. Didron, Durand, Techener. In-8, 32 p.

Pictet (Adolphe). Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs, essai de paléontologie linguistique. Première partie. Joël Cherbuliez. Grand in-8, VIII-547 p.

Quitard (P.M.). Études historiques, littéraires et morales sur les proverbes français et le langage proverbial. Techener. In-8, XIX-460 p.

Regnier (Ad.). Études sur la grammaire védique. Voy. p. 433.

Reinwald (Ch.). Catalogue annuel de la librairie française avec une table systématique. Reinwald. In-8, 288 p.

Rosny (Léon de). Manuel de la lecture japonaise. Schulz et Thuillié. In-12, 80 p.

Sobolstchikoff (B.). Principes pour l'organisation et la conservation des grandes bibliothèques. Veuve J. Renouard. In-18, 76 p.

Werdet (E.). De la librairie française. Son passé, son présent, son avenir, avec des notices biographiques sur les libraires-éditeurs les plus distingués depuis 1783. Dentu. In-18, jésus, VIII-393.

Anonymes. Bibliothèque impériale. Département des imprimés. Catalogue de l'histoire de France. T. VI, publié par ordre de l'Empereur. Didot. Grand in-4 à deux colonnes, 820 p.

— Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens appartenant à Antoine d'Abbadie, correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences), etc. Imp. impériale; lib. Benj. Duprat. In-4, XX-236 p.

Réimpressions.

Avaux (Cte). Lettres dv comte d'Avavx à Voitvre, suivies de pièces inédites extraictes des papiers de Conrart et pvbliées par Amédée Rovx. Lyon, impr. Perrin; lettres ornées et fleurons. Paris, A. Durand. (1858.). Petit in-8, IV-138 p.

Charles IX. Livre du Roy Charles. De la chasse du cerf, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Institut, par Henri Chevreul. Joli portrait du roi Charles IX, vignettes et fleurons, style du seizième siècle. Aubry. In-8, LXVIII-96 p.

Fournier (Édouard). Variétés historiques et littéraires. Voy. p. 450.

Furetière (A.) Recueil des factums, d'Antoine Furetière de l'Académie françoise, contre quelques-uns de cette académie, suivi des preuves et pièces historiques. Traduction, notes, etc., par M. Ch. Asselineau. Poulet-Malassis et de Broise. 2 vol. in-12, LXXI-738 p.

Garnier de Pont-Sainte-Maxence. La Vie de saint Thomas le martyr, archevêque de Cantorbéry (douzième siècle), publiée et précédée d'une introduction par C. Hippeau. A. Aubry. Petit in-8, LVIII-228 p.

Gerson. Sermon inédit de Jean Gerson,

sur le retour des Grecs à l'unité, prêché en présence de Charles VI, en 1409, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par le prince Aug. Galitzin. Duprat. In-4, 55 p.

Hersart de La Villemarqué (Vicomte). Les romans de la table ronde et les contes des anciens Bretons. Troisième *édition*, revue et considérablement modifiée. Didier et Cie. In-18 jésus, xxxi-448 p.

Jehan de Wavrin. Anchiennes cronicques d'Engleterre. Choix de chapitres inédits, annotés et publiés, pour la Société de l'histoire de France, par Mlle Dupont. Veuve J. Renouard. T. II. In-8, v-410 p.

Lamotte. Les paradoxes littéraires de Lamotte, ou discours de cet académicien, réunis et annotés par B. Jullien, docteur ès lettres, licencié ès sciences, et réimprimés avec le concours de la Société des méthodes d'enseignement. L. Hachette et Cie. In-8, xix-568 p.

P* D***** Procès du tres meschant et détestable parricide Fr. Ravaillac, natif d'Angoulesme, publié pour la première fois sur des manuscrits du temps. A. Aubry, Petit. In-8, 151 p. et portrait.

Virey (Claude-Enoch). L'enlèvement innocent, ou la Retraite clandestine de monseigneur le prince avec la princesse sa femme, hors de France, 1609-1610. Vers itinéraires et faits en chemin. Publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par E. Halphen. Aubry. Petit in-8, 87 p.

Anonymes. Amadis de Gaule (plusieurs séries). Le beau ténébreux. Lécrivain et Toubon. In-4 à 2 colonnes. Bibliothèque bleue, sous la direction d'Alfred Delvau.

Traductions.

Aristophane. Traduction. Voyez p. 74.

Hérodote. Histoires. Traduction nouvelle avec introduction et notes, par P. Giguet. Hachette et Cie. In-18, xi-590 p.

Horace. OEuvres d'Horace, traduction nouvelle avec le texte en regard, précédée et suivie d'études biographiques et littéraires par M. Patin, de l'Académie française, etc. Charpentier. 2 vol. in-18 jésus, xc-935 p.

Kalidasa. OEuvres complètes. V. p. 435.

Schiller. OEuvres de Schiller, traduction nouvelle, par Ad. Regnier, membre de l'Institut. Tomes I-IV, 1662 p. Hachette et Cie. — Édition en 10 vol. grand in-8.

Shakspeare. OEuvres complètes de Shakspeare, traduction entièrement revue sur le texte anglais, par M. Francisque Michel, membre correspondant de l'Institut, et précédée de la vie de Shakspeare, par Thomas Campbell. Firmin Didot. — L'ouvrage aura trois volumes. Grand in-8 à deux colonnes.
— OEuvres complètes. F. V. Hugo, traducteur. T. II. Féeries. Pagnerre. In-8, 376. — L'édition aura 15 volumes.

Weber (Alb.). Histoire de la littérature indienne. Voy. p. 438.

Xénophon. OEuvres complètes de Xénophon. Traduction nouvelle, avec introduction et notes, par E. Talbot. Hachette et Cie. 2 vol. grand 18, LXVII-1132 p.

Anonymes. Avadanas (les), contes et apologues indiens inconnus jusqu'à ce jour, suivis de fables, de poésies et de nouvelles chinoises, traduits par M. S. Julien, membre de l'Institut. Benj. Duprat. 3 vol. in-16, xxviii-776 p.
— Poésies populaires serbes, traduites sur les originaux, avec une introduction et des notes, par Aug. Dozon. In-18, xii-187 p. Lib. Dentu.

VARIÉTÉS, CURIOSITÉS, ETC.

Beleze. Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne. Voy. p. 443.

Bussy (Ch. de). Dictionnaire amusant; Recueil d'anecdotes drolatiques, de traités singuliers et caractéristiques, anecdotes, historiettes, saillies, naïvetés, etc. Delahays, In-18, vii-320 p.

Desbarolles (Ad.) Chiromancie nouvelle. Les mystères de la main révélés et expliqués. Art de connaître la vie, le caractère, les aptitudes et la destinée de chacun d'après la seule inspection des mains. Dentu. In-18 jésus, 629 p. et figures.

Fournier (Ed.). Le Vieux-Neuf. Histoire ancienne des inventions et découvertes modernes. Dentu. 2 vol. petit in-18, 867 p.

Hamet (H.). Cours d'Apiculture (culture des abeilles), professé au jardin du Luxembourg. Lib. agricole. In 18, 295 p. et fig.

Jacob (bibliophile) [P. Lacroix]. Curio-

sités de l'histoire des croyances populaires au moyen âge. Superstitions et croyances populaires. Le Juif errant. Les blasphémateurs. Les démons de la nuit. Les sorciers et le sabbat. Le Bœuf gras. Les origines du mal de Naples. A. Delahays. Grand in-16, 324 p.

Jacomi. Dictionnaire des savants et des ignorants, ou Guide de la lecture, de la conversation et de la composition. Tome Ier. Migne. In-8 à deux colonnes, 670 p.

Humbert (A.). Pierre Ladronneau à la recherche des loyers à bon marché. Amyot. In-18 jésus, 274 p.

Preti (J.). Choix des parties les plus remarquables jouées par Paul Morphy en Amérique, en Angleterre et en France, annotées par lui-même et d'autres célébrités. In-8, XVI-192 p. Paris, au café de la Régence.

Ulliac-Trémadeure. La Maîtresse de maison. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, 438 p.

Vincent (Charles). Histoire de la chaussure et de la cordonnerie et des cordonniers célèbres dans l'antiquité. Charlieu. In-8, IV-319 p., frontispice et 106 gravures intercalées dans le texte.

Anonyme. Encyclopédie du dix-neuvième siècle. Répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, avec la biographie de tous les hommes célèbres. (Supplément,) T. XXVIII. (A.-Zour.) Renou et Maulde. Grand in-8 à deux colonnes, 932 p.

BIBLIOGRAPHIE ET LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE.

Arago (François). Œuvres complètes de François Arago, publiées sous la direction de M. J. A. Barral. Tome VIII. Notices scientifiques. Tome V et dernier. Gide; Leipzig, libr. Weigel. In-8, VIII-658 p. — La publication aura 16 vol.; plus un volume de *Tables*.

Babinet. Études et lectures sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques. Mallet-Bachelier. Ve volume. Petit in-12, XXIV-284 p.

Commettant (O.). Histoire d'un inventeur au dix-neuvième siècle, Adolphe Sax. Ses ouvrages et ses luttes: Pagnerre. Grand in-8, 556 p. et portrait.

Figuier (Louis). L'Année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, inventions et principales applications de la science à l'industrie et aux arts. 3e année. Hachette et Cie. 2 vol. in-18 jésus, VIII-751 p.

— Les grandes inventions scientifiques et industrielles chez les anciens et les modernes; livre de lecture pour les écoles. Hachette et Cie. In-12, VIII-304 p.

Humboldt (Al. de). Cosmos. Essai d'une description physique du monde; traduit par Ch. Galuski. Gide. Tome IV. In-8, VIII-806.

Judas (A. C.). Mémoire sur le Zodiaque de Dendera et sur l'année égytienne. Explication d'une partie de la mythologie grecque et latine par les allégories astrophiques des Égyptiens. Klincsieck. In-8, 212 p.

Laugel (Auguste). Études scientifiques. L. Hachette et Cie. In-18 jésus, VII-336 p.

Meunier (Victor). Essais scientifiques. Tome III, 2e partie. Simples feuilletons (suite). In-18, 212 p. — L'ouvrage se composera de 12 volumes.

Moigno l'abbé. Annuaire du Cosmos. 1re année, 1re et 2e parties. 2 volumes. in-18, XII-706 p.

Morand (Jules). Introduction à l'étude des sciences physiques. Pagnerre. (Biblioth. utile.) In-16, 191 p.

Perdonnet (Auguste). Notions générales sur les chemins de fer, statistique, histoire, exploitation, accidents, organisation des compagnies, administration, tarifs, service médical, institutions de prévoyance, construction de la voie, voitures, machines, etc.; suivies des biographies de Cugnot, Seguin et Georges Stephenson, etc., d'une bibliographie raisonnée, etc. Lacroix et Baudry. In-8 jésus, VII-452 p.

Schwilgué (Ch.) [fils]. Notice sur la vie et les travaux de M. Schwilgué, auteur de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg. In-8, 2 pl.

Terquem. Bulletin de bibliographie, d'histoire et de biographie mathématiques. Mallet-Bachelier. Tome IV. In-8, 99 p.

JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

PRINCIPALES PUBLICATIONS NOUVELLES.

Advertiser (the). Paris-London. August the 8. 1859. In-4 à 2 colonnes, 8 p.

Algérie (l') agricole, commerciale, industrielle, contenant des mémoires, des monographies et des renseignements de toute nature sur l'agriculture, la colonisation, le commerce, etc., sous la direction de M. A. Noirot. T. I, 1859. In-8 de 264 p.

Ami (l') des livres, revue mensuelle des ventes et des bibliothèques publiques et particulières. N. 1. 9 septembre 1859. In-8, 16 p.

Année (l') dominicaine. Bulletin mensuel du tiers-ordre de Saint-Dominique. N. 1. Juillet 1859. In-8, 32 p.

Annuaire de l'Algérie et des colonies, 1859. Numéro de septembre de la *Revue algérienne et coloniale*, publiée mensuellement par le ministère de l'Algérie et des colonies. In-8, XXXII-415 p.

Annuaire du bibliophile, du bibliothécaire et de l'archiviste pour l'année 1860, publié par Louis Lacour. Première année. In-18, 125 p.

Archives historiques du département de la Gironde. T. I. In-4, XX-88 p.

Audience (l'), journal politique, judiciaire, quotidien. Première année. N. 1. 1er mai 1859. In-folio à six col. — A cessé de paraître.

Bourgeois (le) de Paris, journal de critique littéraire et artistique, publié par un ancien négociant retiré des affaires. Mensuel. Décembre 1859. Petit in-folio à trois colonnes, 4 p.

Bulletin (le) de la guerre. Petit in-4. Quotidien. Rédacteur en chef, M. A. de Césena.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. Tome I. Premier et deuxième trimestres de 1859. Nantes, Guéraud et Cie. In-18, 96 p.

Caucase (le), journal des voyages et romans, paraissant tous les jours. Voyage d'Alexandre Dumas au Caucase. Edité par Charlieu. N. 1. 16 avril 1859. In-4 à 2 colonnes, 8 p. et vignette.

Causerie (la), journal des cafés et des spectacles. Première année. N. 1. 1er janvier 1859. In-4 à 4 colonnes, 4 p. et vignette.

Causeur (le), brochure hebdomadaire non politique, paraissant tous les dimanches; par Louis Jourdan. N. 1. 6 mars 1859. In-8, 16 p.

Courrier de Bretagne, journal des intérêts généraux. Première année. N. 1. Jeudi 8 septembre 1859. — M. L. J. Victor Auger, rédacteur en chef. In-folio à 4 colonnes, 4 p. Lorient.

Courrier de la guerre (le), publiant les nouvelles officielles de la guerre avant les journaux du soir. N. I. 1er juin 1859. In-4 à trois colonnes, 4 p.

Curieux (le). Première année. N. I. Mercredi 15 décembre 1858. In-4 à 3 colonnes. Mercredi et samedi.

Diable à Paris (le). Première année. N. 1. Dimanche 30 janvier 1859. Grand in-4 à 3 colonnes, 8 p. et vignettes. Les dimanches.

Echo (l') de l'armée, paraissant tous les jours. Première année. N 1. Juin 1859. In-4 à trois colonnes, 4 p.

Echo (l') de la guerre. Histoire pittoresque, anecdotique, illustrée de la campagne d'Italie, sous la direction littéraire de M. Gustave Chadeuil. In-32, 68 p. et vignettes. Un volume tous les dimanches.

Educateur (l') populaire, sous la direction de M. Paget Lupicin. N. 1. 27 novembre 1859. Grand in-8 à deux colonnes, 16 p. Hebdomadaire.

Essor (l'), revue littéraire, scientifique, artistique des départements du centre. Grand in-8 à 2 colonnes, 8 p. Hebdomadaire.

Feuilles volantes. Par Ernest Lagarde. Première livraison. In-18 jésus, 16 p.

Figaro-revue, recueil littéraire, anecdotique et satirique. M. Gustave Naquet, rédacteur en chef. N. 1. Dimanche 10 avril. In-18, 52 p. Tous les 15 jours.

Figaro-revue. Rédacteur en chef, H. de Villemessant. Tous les samedis. Première année. N. 1. Samedi 8 avril 1859. Grand in-4 à 3 colonnes, 4 p.

Fine causerie (la). Revue de l'esprit des idées modernes. 1er août 1859. N. 1. In-8 à 3 colonnes, 4 p. Hebdomadaire.

La France coloniale et maritime, journal hebdomadaire, politique et commercial. Première année. 3 mars 1859. Petit in-folio à 4 colonnes, 8 p. Voy. *Annuaire de l'Algérie.*

La Gazette de Paris, journal quotidien, première année. M. Bourdin, rédac-

teur en chef. N. 1. Mercredi 30 novembre 1859. In-folio à quatre colonnes, 4 p.

Gazette des beaux-arts. Courrier européen de l'art et de la curiosité. Rédacteur en chef, M. Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts. Premier janvier 1859. Grand in-8, 64 p., gravures et vignettes.

Guerre (la) **d'Italie**. Récit hebdomadaire illustré. Supplément du *Journal pour tous*. Publication de Ch. Lahure et Cie. N. 1, 4 juin 1859. In-4 à trois colonnes, 8 p. et vignettes.

Journal de Paris, administratif, industriel et littéraire. N. 1. Samedi 1er octobre 1859. In-folio à 5 colonnes, 4 p. Le mardi et le vendredi.

Mémorial (le) **diplomatique**, journal international, politique, littéraire et financier. Première année. N. 1, Dimanche 2 janvier 1859. Tous les dimanches. In-4 à 3 colonnes, 16 p.

Monde (le) **artiste**. Théâtres, littérature, musique, beaux-arts. 1859. N. 1. Jeudi 28 juillet. Petit in-folio à trois colonnes, 4 p. Tous les jeudis.

Monde (le) **utile**. Romans, littérature, beaux-arts, sciences, inventions, médecine, agriculture, industrie, mélanges, magnétisme, procès, variétés. Première année. N. 1. Samedi 1er octobre 1859. In-4 à 3 colonnes, 8 p. Hebdomadaire.

Moniteur (le) **des familles.** Revue des intérêts domestiques. Agriculture, jardinage, industrie, commerce, littérature, beaux-arts, théâtres, variétés, etc., sous la direction de M. C. A. Chardon. N. 1, 10 avril 1859. Grand in-8 à deux colonnes. Le 10 et le 25 de chaque mois.

Musée des arts et métiers. Journal littéraire, scientifique, agricole et annonces industrielles. Première année. N. 1. 23 juillet 1859. Marseille, Chauffard. In-4 à 2 colonnes, 4 p. Deux fois par mois.

Nouvelles du jour. Recueil hebdomadaire illustré. Supplément au n. 223 du *Journal pour tous*. N. 1. 17 septembre. In-4 à trois colonnes, 8 p. et vignettes.

Opinion (l') **nationale.** Journal politique quotidien, paraissant le soir. Première année. N. 1. 1er septembre 1859. In-folio à 6 colonnes, 4 p. M. A. Guéroult, rédacteur en chef.

Pain (le) **quotidien,** journal exclusivement religieux. N. 1, in-4, à deux colonnes, 4 p.

Paris-Journal, paraissant les mardi, jeudi et samedi. N. 1. Samedi 16 avril 1859. Petit in-folio à quatre colonnes, 4 p. Avec un portrait ou gravure.

Paris nouveau, journal illustré de romans, chroniques, nouvelles, revues, etc., paraissant le samedi. Première année. N. 1. Samedi 25 décembre 1858. In-4 à deux colonnes, 8 p.

Paris qui s'en va. Publication artistique, dessinée et gravée par Léop. Flameng. Texte par Albert de La Fizelière, Henri Lefort, Alfred Delvau, etc. Première et deuxième livraisons. In-folio, 4 p. et 2 grav. Deux fois par mois.

Pariser Zeitung, journal allemand de Paris. N. 1. 27 août 1859. In-4 à trois colonnes, 8 p. Hebdomadaire.

Petite (la) **presse**, scientifique, littéraire, industrielle, artistique, etc. N. 1. 28 juillet 1859. In-4 à trois colonnes.

Propagateur du Pas-de-Calais, journal politique, agricole, commercial et littéraire. Première année. 1859. Jeudi 16 juin. In-folio à 4 colonnes, 4 p. Arras. Quotidien.

Propagateur (le) **scientifique et littéraire**, revue hebdomadaire. Religion, sciences, commerce, arts, industrie, assurances, hygiène, etc. Première année. N. 1. 9 juillet 1859. In-8, 16 p.

Rasoir (le) **de Figaro,** journal littéraire, anecdotique et satirique. Première année. N. 1. 22 mai.

Réveil (le) **de l'Orient,** organe de l'émancipation des races asiatiques et africaines. Première année. N. 1. 12 décembre 1859. In-4 à 3 colonnes, 8 p.

Revue centrale des arts en province. Recueil artistique, littéraire, archéologique, paraissant le 1er de chaque mois. par livraisons de 24 p., sur 2 colonnes, format grand in-4 et 1 pl., sous la direction de M. Gustave Saint-Joanny, avec la collaboration de toutes les notabilités littéraires et artistiques de la province. Première année. N. 1. Avril 1859. Lyon, imp. L. Perrin. In-4 à 2 colonnes, 24 p. et 1 pl.

Revue contemporaine des sciences occultes et naturelles, consacrée à l'étude et à la propagation de la doctrine magnétique appliquée, avec l'approbation ou le concours de docteurs en médecine, avocats, théologiens, etc.; par Manlius Salles. Cartomancie, nécromancie, chiromancie et autres sciences mystérieuses dévoilées par la pratique du magnétisme. Premier volume. Première livraison. Une fois par semaine. Nîmes. In-8, 16 p.

Revue des causes curieuses de la semaine, paraissant tous les samedis. N. 1. 5 février 1859. Grand in-8 à 2 colonnes, 12 p.

Revue européenne. Lettres, sciences, arts, voyages, politique. Première année. Premier volume. 1er février. Deux fois par mois. Grand in-8, 240 p. — Voy. p. 453.

Revue orientale et américaine, publiée avec le concours de membres de l'Institut, de diplomates, de savants, de voyageurs, d'orientalistes et d'industriels, par Léon de Rosny. T. I. in-18, 420 p. Une planche et une carte.

Semaine (la) illustrée. 10 octobre 1859. N. 1. In-4 à 2 colonnes, 16 p.

Silhouette (la). N. 1. Dimanche 11 décembre 1859. Grand in-4 à 3 colonnes. 8 p. Tous les dimanches. Rédacteurs: Jules Noriac, Charles de Courcy, Aurélien Scholl.

Spectateur (le). Publication littéraire paraissant deux fois par mois. Marseille, Feraud. In-8, 16 p.

Trouvère (le). Revue musicale, artistique et littéraire. N. 1. Jeudi 23 décembre 1858. Hebdomadaire. Lyon, Chanoine. In-4 à 2 colonnes, 4 p.

Vie moderne (la). Journal-revue hebdomadaire des hommes et des choses du jour. Littérature, beaux-arts, biographie, etc. N. 1. Mercredi 16 novembre. In-4 à 3 colonnes, 8 p., portrait et vignettes.

Zouave (le). Récits et correspondances militaires. Anecdotes des camps. N. 1. Dimanche 29 mai. In-4 à 3 colonnes, 4 p. Le dimanche.

FIN DE L'APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX AUTEURS MENTIONNÉS DANS L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE.

(Ne sont pas compris ici les noms qui figurent seulement dans l'*Appendice bibliographique*).

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIE.

ROMAN.

THÉATRE.

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE. MÉLANGES.

HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES.

CRITIQUE D'ART. — ESTHÉTIQUE.

PHILOLOGIE. — ÉRUDITION. — GRAMMAIRE.

VARIÉTÉS. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

CHRONIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

5

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

H5

